

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No. 891.05 B.E.F.E.O.
Tome 40

D.G.A. 79.

BULLETIN

DE

l'École Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XL. — 1940.



32510



891.05
B. E. F. E. O.

HANOI

—
1941

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 32.5/6

Date 6.11.57

Call No. 891.05/D.E.F.E.0

Index

DICTIONNAIRE TÂY BLANC FRANÇAIS

AVEC TRANSCRIPTION LATINE

par GEORGES MINOT

Capitaine d'Infanterie Coloniale

Breveté de langue tây

AVANT-PROPOS

On a coutume de dire que la langue tây est très pauvre et des plus faciles.

Pauvre, elle l'est forcément si on la compare aux langues occidentales ou même à la langue annamite qui s'est enrichie depuis quelques dizaines d'années d'une foule de mots ou expressions modernes qu'on peut chiffrer par milliers. Elle est pauvre et elle restera telle, ou presque, tant que la civilisation occidentale, avec son cortège d'exigences littéraires, d'expressions scientifiques ou modernes, n'aura pas pénétré jusqu'au cœur du pays tây, si bien caché dans ses profondes vallées.

Encore convient-il de ne point exagérer la pauvreté de cette langue. Si elle se révèle parfois insuffisante pour traduire nos idées modernes ou désigner les choses que nous avons importées et que le Tây ignorait il y a peu d'années encore, elle est par contre dans le langage usuel, très complète et très précise.

Et si, après une ou deux années d'étude, croyant « posséder » la langue tây, nous restons bouche bée devant la conversation de lettrés, malheureusement trop rares, devant les paroles adressées aux Génies par les sorciers, devant même les chants les plus courants, c'est qu'il existe bien une sorte de langue tây, littéraire, poétique, très imagée et très expressive. Mais celle-ci échappe forcément aux Européens de passage dans le pays, lesquels avec un bagage de quelques dizaines ou de quelques centaines de mots usuels, arrivent parfaitement à se faire comprendre de leur entourage et se trouvent ainsi tout naturellement portés à un jugement trop téméraire.

Cette langue poétique, nous la retrouvons dans les vieux papiers jaunis, les vieux manuscrits oubliés dans le fond d'une malle chez les vieux « Taó », les vieilles familles nobles plus ou moins déchues. Ces manuscrits, la plupart écrits en vieux tây, sont malheureusement trop rares et ils le deviendront de plus en plus, les jeunes générations attirées déjà par nos idées modernes, se désintéressant chaque jour un peu plus de tout ce qui fut la vie de leurs pères.

Facile, la langue tây ne l'est point pour un Occidental. Si les règles de grammaire sont des plus rudimentaires, la construction des phrases assez simple, il n'en va pas de même pour la prononciation et moins encore pour l'intonation, qui comme dans toute langue monosyllabique, vient compliquer singulièrement la langue parlée et dérouter bon nombre de débutants.

On peut constater d'ailleurs que la plupart de ces débutants, faute d'indications de base, égrènent les syllabes sans souci d'accentuation ni d'intonation, arrivant ainsi à créer une sorte de nouvelle langue tày parlée à la française, à laquelle leur entourage s'habitue.

Aussi, grande est leur surprise lorsque, sortant du cercle de leurs interlocuteurs habituels, ils constatent qu'ils ne sont plus compris.

Quant à l'écriture tày, si elle est vraiment simple, elle est par contre très incomplète et ainsi ne peut guère servir de base à l'étude de la langue parlée.

On ne saurait donc trop conseiller de s'initier dès le début à la transcription latine et aux divers signes qui la complètent, afin de pouvoir mener de front l'étude de la langue écrite et celle de la langue parlée. La méthode directe qui réussit parfaitement avec les tout jeunes enfants, ne donne pas d'aussi bons résultats avec les adultes et c'est à tort, croyons-nous, que cette méthode a été parfois adoptée dans certains cours de langues orientales.

Si on se place au point de vue utilité pratique, il est incontestable que la connaissance de la langue tày ne présente qu'un intérêt secondaire, et c'est ce qui explique que si peu de gens s'y intéressent, prétextant que « cette langue ne leur servirait plus lorsqu'ils auraient quitté le pays tày ». Ils oublient, que les Tày, dans le sens originel du mot, peuplent, mélangés à d'autres races, un pays s'étendant du Haut Yang-tseu à Bangkok, et de l'Iraouaddi à l'île de Hai-nan, et que, connaissant la langue d'un groupe tày, ils possèdent la clef de tous les autres groupes et qu'il leur suffirait d'une courte adaptation pour, sachant par exemple le tày blanc, pouvoir parler le tày noir, le thô, le lư, le laotien, le thaïlandais, le shan, pour ne citer que les principaux dialectes de cette grande famille linguistique.

Dans un cercle plus restreint, la langue tày rend d'utiles services dès qu'au Tonkin on a franchi la porte du Delta.

C'est dans cet esprit que j'ai été amené à mettre sur pied ce Dictionnaire, qui fait suite à ma « Méthode de tày blanc » (1) et qui sera complété par une deuxième partie : français — tày blanc (2).

Sachant à quelles grossières erreurs peut conduire l'énumération aride d'un dictionnaire bilingue, nous nous sommes efforcés de rendre celui-ci aussi clair et vivant que possible.

Pour éviter des erreurs possibles d'interprétation, nous avons précisé le sens du mot français chaque fois qu'il nous a paru pouvoir prêter à confusion.

Nous avons aussi précisé l'emploi du mot tày chaque fois que nous l'avons jugé nécessaire, soit par une courte explication, soit par un exemple.

(1) Recueil comprenant des éléments de grammaire et un vocabulaire, déposé en manuscrit à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

(2) Cette partie existe déjà sous la forme d'un Petit Dictionnaire également déposé en manuscrit à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Afin de permettre le rapprochement de certains mots, nous avons indiqué les principaux synonymes et les divers mots à consulter.

Enfin, pour rendre cet ouvrage plus vivant, nous l'avons émaillé de quelques renseignements sur les mœurs et les coutumes tây et avons souligné en passant les principales légendes.

De plus, la contexture même du recueil permet de comparer : — d'une part les mots ayant même graphie, mais se prononçant différemment ; — d'autre part les mots qui, bien qu'ayant la même prononciation, ont des sens différents.

La transcription latine adoptée poursuit les trois buts suivants :

- permettre l'étude philologique de la langue,
- donner une prononciation suffisamment correcte,
- ne pas risquer, par un graphisme compliqué, de décourager les personnes non linguistes qui s'intéressent à la langue tây.

Nous avons d'ailleurs emprunté au quôc-ngữ (transcription latine de la langue annamite) la plupart des signes employés, signes avec lesquels bon nombre de Français d'Indochine sont déjà familiarisés, et que nous avons complétés par deux autres signes diacritiques et un signe d'intonation nouveau.

Nous rappelons plus loin la valeur de chaque lettre et de chaque signe, mais les débutants pourront se reporter avantageusement à l'étude détaillée qui figurera dans la « Méthode » déjà citée. Ils y trouveront également l'étude des caractères tây, qui n'a pas place ici.

L'ordre alphabétique de cet ouvrage est basé sur l'alphabet tây rapproché de l'alphabet français, puisqu'aussi bien la liste des caractères tây n'a pas d'ordre déterminé.

D'autre part, l'alphabet tây comprend une consonne que nous appellerons consonne neutre parce qu'elle n'a aucun effet sur l'articulation des mots, servant simplement d'armature au signe ou voyelle. Cette consonne n'existe donc pas en caractères latins et correspond ainsi dans la transcription latine aux mots commençant par une voyelle.

Cette consonne neutre ayant été placée en tête de l'alphabet, il s'ensuit que dans la transcription latine, les voyelles se trouvent en tête, dans leur ordre alphabétique propre, soit : *a, e, ê, i, o, ô, o', u, v*. Viennent ensuite les consonnes, dans l'ordre alphabétique français.

En présentant ce recueil, nous n'avons nullement la prétention d'avoir dressé un inventaire total de la langue tây blanc. Peut-être aussi quelques erreurs se seront-elles glissées dans le texte ; nous nous en excusons à l'avance.

Le temps nous a d'ailleurs manqué pour fouiller davantage la langue et pour compléter, « polir et repolir » ce travail comme il eût dû l'être.

Nous croyons néanmoins avoir fait œuvre utile et nous espérons que, tel qu'il est, ce modeste ouvrage trouvera un accueil bienveillant auprès de ceux qui pourront être appelés à le consulter.

Muong Te, 29 août 1938.

A. — REMARQUES SUR LA TRANSCRIPTION LATINE.

Il y a lieu de considérer dans la transcription latine :

- la valeur attribuée aux lettres employées par rapport à leur valeur habituelle,
- l'accentuation de ces lettres,
- l'intonation des mots.

I. — REMARQUES SUR LES CONSONNES.

- Č* — Prononcer *ty* avec la valeur mouillée de *y* donnée plus loin. Éviter de donner la valeur exacte du *č* tchèque.
- H* — Est toujours fortement aspirée, quelle que soit sa place.
- K'* — Prononcer *kr* avec *r* nettement grasseyé. A presque la valeur du *ch* allemand dans *nach*.
- Ñ* — A la valeur de *gn* français ou de *ñ* espagnol.
- S* — Est toujours dur, la consonne correspondant à *s* doux = *z* n'existant pas en tày.
- Y* — Est employé ici comme consonne. Il a la valeur du *j* allemand ou de *ill* dans *bouillir*.

Toutes les autres consonnes ont la même valeur qu'en français.

Les consonnes *j*, *q*, *x*, *z* ne sont pas employées.

II. — REMARQUES SUR LES VOYELLES.

- a* — Même son qu'en français.
- e* — Son toujours très ouvert, comme *è* avec accent grave en français.
- ê* — Son toujours très fermé, comme *é* avec accent aigu en français.
- i* — Même son qu'en français. Précédée de *a*, prend la valeur de *y*.
- o* — Son toujours très ouvert, comme dans le mot français *cor*.
- ô* — Son toujours très fermé, comme dans le mot français *rôti*.
- ơ* — Lettre du quôc-ngữ prenant ici le son du préfixe français *eu* si elle est placée en fin de mot et de *œu*, dans le mot *œuf*, si elle est suivie d'une consonne.
- u* — Son de *ou* en français, qui est d'ailleurs le son attribué à *u* dans la plupart des langues occidentales.
- ư* — Lettre du quôc-ngữ prenant ici le son de *u* français, prononcé de la gorge au lieu d'être prononcé du bout des lèvres.

III. — PRONONCIATION ET ACCENTUATION.

PREMIÈRE RÈGLE.

Toutes les lettres, quelle que soit leur place, conservent leur valeur propre.

Ex. : *Pha* s'énoncera avec un *p* suivi d'une aspiration, en faisant sentir le *p* et l'*h* aspiré et non pas comme *fa*.

In se prononcera comme dans le mot *inaction* et non pas comme dans le mot *insoluble*.

Toutefois :

1^o Dans les mots terminés en *ng*, *n* sera très peu articulé.

Ex. : *Lang* se prononcera presque comme le mot français *langue*.

2^o *Y* précédé de *u* ou de *ur* se prononcera comme *ille*, en faisant nettement entendre *i*.

Ex. : *Puy* ne se prononcera pas *pouille* comme il serait normal d'après la valeur initiale de *y*, mais bien *pou-ille* (les deux syllabes liées).

DEUXIÈME RÈGLE.

Les voyelles peuvent être longues ou brèves.

Voyelle A.

La voyelle *a* est brève si elle est affectée du signe de la brève (◌). Elle est nettement longue, quelle que soit sa place, si elle n'est pas affectée de ce signe.

Autres voyelles.

1^o Les voyelles finales employées avec les signes d'intonation ' ou ˘ sont brèves si elles sont affectées du signe bref ◌, elles sont longues si elles ne sont pas affectées de ce signe.

Elles sont normales dans les autres intonations.

2^o Une voyelle suivie d'une autre voyelle reste normale à l'exception de *ô*, *u* et *ur* qui sont nettement brefs.

3^o Voyelles suivies d'une consonne.

Les voyelles *i*, *u* et *ur* sont brèves devant une consonne. Les autres voyelles (*e*, *ê*, *o*, *ô*, *o'*) ne sont brèves que devant *k*, *p* et *t* ; elles sont longues devant les autres consonnes (*m*, *n*, *ng*, *y*).

On pourra d'ailleurs au début s'en tenir à la règle générale suivante :

Faire nettement sentir les *ā* brefs et les *a* longs et prononcer toutes les autres voyelles normalement.

On obtiendra ainsi une prononciation à peu près correcte que l'usage perfectionnera par la suite.

IV. — INTONATIONS.



























Les intonations sont au nombre de six dont cinq sont représentées par des signes appropriés placés au-dessus du mot.

La valeur de ces intonations est rappelée dans le tableau ci-dessous :

1 ^o Ton naturel et égal. Pas de signe.	Le mot est énoncé d'une voix naturelle, sur le ton propre à chaque individu et sans aucune variation de ce ton.
2 ^o Ton ascendant. Signe : '	Le son part du ton naturel et s'élève progressivement vers le ton aigu.
3 ^o Ton interrogatif. Signe : ı	Le son part d'une note au-dessous du ton naturel, descend vers le ton grave et remonte au ton naturel.
4 ^o Ton jeté. Signe : ˘	Le son part du ton naturel, s'élève très légèrement et revient vers le ton naturel. (Ton du mot <i>oui</i> à l'adresse d'une personne qui insiste.) Les annamitiques remarqueront que ce ton est différent de celui qui est représenté par ce même signe, en quòc-ngũr.
5 ^o Ton élevé. Signe : —	Le son est émis sur un ton égal, c'est-à-dire qui ne varie pas, mais plus élevé que le ton naturel.
6 ^o Ton descendant. Signe : \	Le son part du ton naturel et descend progressivement vers le ton grave.

B. — TABLEAUX COMPARÉS DES CARACTÈRES TÂY ET DES
CARACTÈRES LATINS.

I. — CONSONNES.

CARACTÈRES TÂY		APPELLATION (1)		CARACTÈRES latins correspondant	REMARQUES
1 ^{er} Tô	2 ^e Tô	1 ^{er} Tô	2 ^e Tô		
 (2)		O	Õ	—	(1) Tous les caractères peuvent être également énoncés en les faisant précéder de Tô qui est leur appellatif numéral.
		BO	BÕ	B (3)	
		ČO	ČÕ	Č	
		ČHO	ČHÕ	Čh	(2) Ce caractère, consonne neutre, sert également de voyelle O.
		DO	DÕ	D (4)	(3) P en finale.
		FO	FÕ	F	
		HO	HÕ	H	(4) T en finale.
 (5)		KO	KÕ	K	(5) Peut être neutre en fin de mot, correspond alors au signe bref : ˘.
		KHO	KHÕ	Kh	
		K'O	K'Õ	K'	
		LO	LÕ	L	
		HO MO	MÕ	M	
		HO NO	NÕ	N	

CARACTÈRES TÂY		APPELLATION		CARACTÈRES latins correspondant	REMARQUES
1 ^{re} To	2 ^e To	1 ^{re} To	2 ^e To		
		HO NÔ	NÔ	N	(1) Ce caractère est également employé dans certains cas comme voyelles ô, u, ur.
		HO NGO	NGÔ	Ng	
		PO	PÔ	P	(2) Caractères idéographiques dont on trouvera la signification à leur place alphabétique.
		PHO	PHÔ	Ph	
		SO	SÔ	S	
		TO	TÔ	T	(3) La partie supérieure du caractère représentant seule l'idée, la base peut varier.
		THO	THÔ	Th	
		HO VO	VÔ	V	(4) La partie intérieure représentant à elle seule l'idée, le contour extérieur peut varier suivant la fantaisie de chacun, tout en complétant l'idée.
		HO YO	YÔ	Y	
		Nung		(2)	
		Kün		(2)	
	(3)	Sám		(2)	
	(4)	Hâk, Hâk hôi		(2)	

II. — VOYELLES.

SIGNE	APPELLATION	VALEUR en caracteres latins	PLACE PAR rapport au caractère consonne	REMARQUES
ı	May Ka (1)	a	A la suite	(1) Le mot <i>May</i> peut être supprimé.
⋮	— Kâ	â	En dessous	(2) <i>â</i> devant un <i>k</i> final.
⋮	— Kām	ām (2)	Au-dessus	(3) <i>ā</i> devant un <i>p</i> final.
✓	— Kān	ān	A la suite	(4) transcrit <i>āy</i> quand la diphthongue est suivie d'un <i>y</i> .
✓	— Kāng	āng (3)	Au-dessus	(5) <i>u</i> devant un <i>m</i> final.
ı	— Kāô	ăô	Encadrant	(6) Signe spécial, maintenant très peu usité.
g	— Kăo	ăo	Devant	(7) Consonne employée comme voyelle.
ı	— Kât	ăt	A la suite	(8) Consonne employée comme 2 ^e voyelle et dont la place peut varier par rapport à la première voyelle.
ı	— Kăi	ăi (4)	Devant	
ı	— Ke	e	— id —	
ı	— Kê	è	Au-dessus	
ˆ	— Ki	i	— id —	
ı	— Kô	ô	A la suite	
/	— Kơ	ơ	Au-dessus	
ı	— Ku	u	En dessous	
ı	— Kung	ung (5)	Devant	
ı	— Kur	ur	Au-dessus	
• (6)	May Căm	o	Au-dessus	
g (7)	Tô O	o	A la suite	
ı (8)	Tô Vơ	ô, u, ư	— id —	

C. — RENSEIGNEMENTS DIVERS CONCERNANT LE TEXTE.

I. — ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES.

(A) — Mot d'origine annamite.	lit. — Littéralement.
(C) — Mot d'origine chinoise.	n. — Nom.
(F) — Mot d'origine française.	n.m. — Nom masculin.
adj. — Adjectif.	n. f. — Nom féminin.
adv. — Adverbe.	syn. — Synonyme.
conj. — Conjonction.	v. — Verbe.
ex. — Exemple.	v. a. — Verbe actif.
f. — Facultatif.	v. n. — Verbe nominatif.

II. — APPELLATIFS NUMÉRAUX.

Les appellatifs numéraux sont des noms génériques auxiliaires qui se rapportent à une classe déterminée d'objets et qui remplacent le nom de l'objet considéré, devant ou à la suite d'un adjectif numéral (devant pour les adjectifs numéraux ordinaux, à la suite pour les adjectifs numéraux cardinaux).

Ex. : *Hỗ* signifiant pirogue et *bằng* étant son appellatif numéral, on ne dira pas :

Ku mĩ song *hỗ* (j'ai deux pirogues), mais on dira : Ku mĩ song *bằng* *hỗ*, ou plus souvent :

Hỗ, ku mĩ song *bằng* (des pirogues, j'en ai deux).

La classification des objets qui ont un même appellatif numéral étant parfois assez fantaisiste, nous avons indiqué entre parenthèses, à la suite des noms, le ou les appellatifs numéraux correspondants, en les faisant suivre de la lettre *f*, s'ils sont facultatifs.

On remarquera que certains objets n'ont pas d'appellatifs numéraux.

Ces appellatifs peuvent aussi dans tous les cas, et facultativement, précéder le nom auquel ils se rapportent, même si ce nom n'est pas accompagné d'un adjectif numéral.

Ex. : on dira indifféremment *hỗ* (la pirogue) ou *bằng* *hỗ*.

III. — TEXTE MIS ENTRE PARENTHÈSES.

Si ce texte n'est pas séparé du mot français par un point, il complète ou précise le sens de ce mot (ou de plusieurs mots s'ils ne sont séparés que par des virgules).

Si le texte vient à la suite d'un point, c'est une explication concernant le mot ou l'expression *tãy*.

O, Ồ VOYELLES.

— O (tò) (parlé seul ^t)	Consonne neutre première (voir tò). Sert aussi de voyelle O (voir may).
— Ồ (tò) (parlé seul ^t)	Consonne neutre deuxième (voir tò).
A, mē a (tò)	1. — Tante (sœur cadette du père).
A, nòng a (tò)	2. — Belle-sœur (sœur cadette du mari).
A lūp thūp	3. — Timide, emprunté (dans ses manières).
A ngũk k'ũn	4. — Voir k'ũn.
Á	Partir. (Mot familier employé exclusivement lorsqu'on s'adresse à un tout jeune enfant. Voir pây.)
Á, pin á	Evasé. (Se dit de tout objet dont la partie inférieure est plus étroite que la partie supérieure, quelle que soit sa forme générale.)
À	Mot placé après le verbe pour lui donner la forme interrogative. (Peut se traduire par : est-ce que ?) Syn. : hà, là, yà.
Mũng pây à	Pars-tu ? Est-ce que tu pars ? (Plus souvent, on complète l'interrogation de la façon ci-dessous.)
Mũng pây à bảo pây à	Pars-tu ou ne pars-tu pas ?
Ã	Salé. (Mot familier employé exclusivement lorsqu'on s'adresse à un tout jeune enfant ; voir òy, hày.)
ÁK, yêť ák	1. — Faire du mal, faire des méchancetés.
Kũn ák (tò)	Personne méchante, mauvaise personne.
Ák ák	2. — Barrissement.
Hòng ák ák	Barrir, barrir longuement, baréter. Voir aussi ôn.
AM, am pắ, am sỏp	Ouvrir largement la bouche, tenir la bouche ouverte.
ĂM	Sensation de l'impossibilité de se mouvoir, éprouvée au cours de certains cauchemars.
ẮM, pin ắm	Se dit de certaines choses gâtées, détériorées par la pluie (riz coupé, bois tendre).
Khắ ắm	Riz détérioré par une trop longue exposition à la pluie.
AN, an mà (k'áng)	Selle (pour cheval), bât.
An khi	Selle de cavalier.
An táng	Bât.
ÁN	1. — Examiner, juger.
Án ãĩ (tò)	Mandarin, homme vénérable.
Án, án san	2. — Lire (à haute voix). Voir du, lim.
ĂN	1. — Appellatif numéral de la plupart des objets, (fait souvent double emploi avec un autre appellatif).
Kũn ắn kũn ắn	Chacun un, chacun le sien.
Ăn nũng	Un (pour les objets ayant pour appellatif numéral ắn, mis ici à la place du nom).

Ăn	2 — Ce, celui, celle, ceux, celles (en parlant des choses) ; le, la, les (dans lequel, laquelle, lesquelles, en parlant des choses). Voir tồ.
Ăn nì	Ceci, celui-ci, celle-ci (en parlant des choses). Voir tồ.
Tĩng ká ăn nì	Ceux-ci, celles-ci, tout ceci (en parlant des choses). Voir mở.
Ăn năn	Cela, celui-là, celle-là (en parlant des choses). Voir tồ.
Tĩng ká ăn năn	Ceux-là, celles-là, tout cela (en parlant des choses). Voir mở.
Ăn đăo, ăn đăo yà	Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles (en parlant des choses). Voir tồ.
ẮN	1 — Cri du hibou ; émettre ce cri.
Ắn	2 — Ronchonner, maugréer. Syn. : bắm.
ẮN	Couche de paddy non battu d'un volume déterminé et évalué à 10 sacs de grains. (Les meules de paddy sont formées de 3 à 8 de ces couches superposées.)
ẮNG (k'àng)	Cuvette, terrine.
Ắng lĩn	Sorte de cuvette en bois rectangulaire.
ẮNG	1 — Orgueilleux, vaniteux, fanfaron. Syn. : ẻng (3 ^e sens).
Kũn ắng	Personne orgueilleuse, vaniteuse.
Mỡng Ắng	2 — Muong Ang (commune tây noir, de la province de Lai- châu, châu de Tuân-giáo. Ancien nom : Ắng Ban).
AỒ, pồ aồ (tồ)	1 — Oncle (frère cadet du père).
Aồ, nồng aồ (tồ)	2 — Beau-frère (frère cadet du mari).
ẦỒ	1 — Mot doublant le signe du futur ểi pour en renforcer le sens (dans le cas d'une action qui va avoir lieu dans un temps très rapproché).
Ku ểi pắy	Je partirai.
Ku ểi aồ pắy	Je vais partir.
Khồo nửng ku ểi pắy	Je vais partir. (Lit. : dans un moment je partirai.)
Ầồ	2 — Voir ngắm aồ hẻ.
ẦỒ	1 — Prendre.
Ầồ pắy	Emporter, emmener.
Ầồ mắ	Apporter, amener.
Ầồ ồ	Enlever.
Ầồ sắo	Mettre. Voir sắo.
Ầồ vắi	Placer, ranger, remiser, poser (un objet).
Phắk ầồ	2 — Plante potagère aromatique, de la famille des chélopo- diacées, consommée comme légume.
Hom ầồ	La plante ci-dessus, utilisée comme condiment.
ỔỒ	Cuire (de la poterie, des briques, de la chaux).

- ÁP
- Áp nãm
 Áp hô
 Áp
- 1 — Action de se verser de l'eau sur le corps pour la toilette.
 Se doucher, prendre un bain.
 Se laver la tête, faire un shampooing.
- 2 — Recouvrir un métal ordinaire d'une couche de métal précieux, un bois ordinaire d'une plaque de bois précieux (bijoux, meubles en plaqué).
- 3 — Ajuster sur une pirogue les planches de côté.
- ÁP hỡ, áp phen hỡ
- ÃP
- Tromper (sur la quantité, sur la qualité, sur les promesses faites).
 Tromper les gens.
 Personne trompeuse.
- Ãp sêô
 Kũn cãng áp
- ÃT
- Craquer (onomatopée).
 Emettre des craquements prolongés.
- Nãn ất ất
- AY
- 1 — Emanations, gaz, vapeur ; exhaler.
 Parfumé. Exhaler une odeur agréable, alléchante.
 Exhaler une mauvaise odeur, une odeur désagréable. On dit aussi min.
 Exhaler une odeur repoussante, dégoûtante.
 Exhaler une odeur forte, entêtante (comme certains alcools parfumés). Syn. : k'iu.
- 2 — Honteux.
 Éprouver de la honte devant les gens.
- 3 — Amélioration, s'améliorer.
 Amélioré, qui va s'améliorant.
- Ay hom
Ay min
Ay ñơng
Ay ơn
La ay
La ay sêô
Ay di
Ay di ố mã
- ẢY, pō ảy (tô)
- 1 — Père. Syn. : pō.
 2 — Frère aîné. Syn. : pī cãy.
 3 — Voir pī khoy.
- Ảy lông
 Ảy khoy
- ẦY
- Tousser.
- ỖY
- Très touffu, très serrés, pressés les uns contre les autres, (avec idée de gêne ; forêt touffue, semis très drus, foule compacte). Voir aussi íp.
 Serrés les uns contre les autres (sens ci-dessus).
- Ỗy kãn
- E
- Gonflé. Voir aussi tũng.
 Obèse, ventru. (Lit. : ventre gonflé.)
- Pum e
- Ề (tô)
- 1 — Bébé.
 Enfant, les enfants (appelés ainsi à partir du moment où ils savent marcher). Syn. : dềng nøy, dềk nøy.
- Ề nøy
- E
- 2 — Espèce de batraciens (voir ci-dessous).
 Crapaud.
 Grenouille (de rizière, a chair peu estimée).
- Ề tú (tô)
Ề nãm

Ê (k'àng)

Ê dúp

Ê kheng

Ê k'ô (k'àng)

Khâô ê

ÊK

Êk êk

K'ê êk êk

ÊK

Êk êk

Ha çăo êk êk

EM (ăn)

Em

ÊM

ÊN

Ên pây ên mǎ

Ên sỏ (ăn)

Nỏk ên (tỏ)

Nỏk ên nam (tỏ)

ÊNG (k'àng)

ÊNG (ăn)

Çủp êng

Êng

Êng

EÔ

Say eỏ (lỉm, ẳn)

ÊÔ

Lủ eỏ, lủ ẳng eỏ

ÊÔ

ÊP

Êp san

ÊT

1 — Cerveau, cervelle ; moelle (des os, des arbres) ; intérieur des noix.

Moelle des os.

2 — Entêté, têtu. Voir aussi lỏn.

3 — Pièce de bois courbe formant la partie supérieure du collier de tirage des buffles.

Planchette munie d'une encoche et reposant sur la nuque des porteurs à la hotte.

4 — Voir khỏỏ.

1 — Voir kỏỏn êk.

2 — Cris des enfants en train de jouer, ou cris analogues (onomatopée).

Crier (avec les cris ci-dessus).

—

Bruit de respiration pénible, saccadée (onomatopée).

Suffoquer, respirer péniblement.

Modèle.

Copier.

Effectuer les préliminaires d'une partie de toupie ayant pour but la formation des camps adverses.

1 — Aller et venir, allées et venues.

Aller et venir continuellement.

2 — Un des ornements de la robe des femmes tảy blanc : pièce triangulaire brodée cousue sous chaque bras.

3 — Hirondelle.

Salangane (espèce d'hirondelle dont le nid constitue un mets apprécié des Chinois).

Sorte de bouilloire en terre cuite.

1 — Photographie (l'image). Syn. : hún thỏt, hún hỏp.

Photographier. Syn. : thỏt hún, thỏt hỏp.

2 — Faire enrager quelqu'un en lui refusant de lui laisser voir quelque chose, puis en lui laissant voir subrepticement.

3 — Syn. de ẳng.

Ceinture (partie du corps).

Ceinture (objet) sans boucle. Voir say kỏk.

Défaut des jeunes enfants très exigeants, jamais satisfaits.

Enfants très exigeants, jamais satisfaits.

Sinueux.

Apprendre, étudier.

Faire ses études, être à l'école.

—

Čòy ết	1 — Syn. de nòy còy.
Êt ết	2 — Expression employée pour faire enrager une personne en se réjouissant d'un petit malheur qui lui arrive. (Cette expression est accompagnée d'un geste familier : un ou les deux bras frappant le corps, les mains à hauteur des épaules, ou encore ce même mouvement fait d'un seul bras en plaçant la main du côté opposé, à plat sous l'aisselle.) On dit aussi sum čào.
Êt ết	3 — Grincement aigu, en particulier celui de la machine à égrener le coton (onomatopée).
Năn ết ết	Produire le grincement ci-dessus.
Ê	Terminaison placée à la suite d'une phrase impérative pour en renforcer le sens. Voir aussi dó, lò.
Páy ê	Pars ! va ! (impératif avec insistance).
ÊK	—
Êk êk	A tue-tête, aigu, en parlant du chant (onomatopée).
K'áp êk êk	Chanter à tue-tête.
ÊM, êm čào	Jouir, éprouver de la joie, un contentement intérieur (à la vue d'un spectacle ou par suite d'une circonstance matérielle agréable). Syn. : sớng.
ÊM (ăn)	Dans le costume de la femme annamite : pièce d'étoffe blanche recouvrant la poitrine.
ÊN	Mesure de poids valant 6 kilogrammes ou 10 kurn. Voir kurn.
ÊNG	Parier (lorsqu'il y a lutte entre les parieurs ou entre les éléments, objets du pari : course, jeu quelconque. Ne s'emploie pas pour les paris contradictoires. Voir tũ).
ÊNG	Genre d'oiseaux passereaux. Syn. : yếng.
Êng, nỏk ẻng, nỏk ẻng hrẳm (tỏ)	Merle mandarin.
Nỏk ẻng mu (tỏ)	Genre d'oiseaux passereaux (à plumage noir bleuté et blanc).
ÊO	Fatigué, amaigri, anémié.
ÊT	Et un (adj. numéral. S'emploie après dix ou un multiple de dix, ou après un mot exprimant l'idée d'une dizaine ou de plusieurs dizaines, comme ẻn, haỏ, kẻp).
Síp ết	Onze. (Lit. : dix et un.)
Sầỏ ết	Vingt et un.
Hỏy ết	Cent un.
ẻn ết	Onze kurn. (Lit. : un ẻn et un kurn.)
Kẻp ết	Une piastre dix cents. (Lit. : une piastre et un hằỏ.)
Bỏn ết	Voir bỏn.
Bỏn ết tây	Voir bỏn.

I

Mễng í (tô)

Genre d'insectes de la famille des hyménoptères : espèce de guêpe. (Piqûre douloureuse.)

Í (tô)

1 — Mère. Employé également pour sœur aînée, cousine (enfant de frère ou sœur aînés), suivi du nom de la personne. Ex. : í Tú : sœur Tú, cousine Tú.

Mễ í (tô)

Mère.

Í nà, mễ í nà

Marâtre.

Í pǎo

Voir pǎo.

Í lông

Syn. de pī ãing (voir ce mot).

Í thoy

Se dit d'une personne vivant aux crochets des autres. (Appellation justifiée par une légende tǎy : aventures d'une femme appelée Thoy, dont le défaut ci-dessus entraîna la mort.)

Phǎk í lôt

2 — Espèce de plante sauvage (consommée comme légume).

Í

1 — Cri pour appeler les porcs.

Í, úi

2 — Négation exclamative signifiant : c'est inexact, c'est faux. (Usage limité à certaines régions.)

Í

Mot exclamatif exprimant la peur. Voir yǎn.

ÍM

Rassasié.

IN (ǎn, lĩm)

Nerf ; veine, artère (sens général).

In lôt

Veine, artère. Syn. : mễk lôt.

In còng

Nerf.

In nōng

Tendon.

In yòn

Pouls.

ÍN (tô)

1 — Petites pierres calcaires translucides à rayures circulaires intérieures, qui ont la propriété de se mouvoir dans l'acide et passent ainsi aux yeux des Tǎy pour de petits êtres animés. (Ces pierres, très rares, conservées par couples (mâle et femelle !), sont transmises de père en fils comme de précieux talismans auxquels on attribue certaines propriétés, en particulier : attirer l'amitié, l'amour vers le propriétaire, annoncer sa mort.)

Ín du

2 — Prendre en pitié, compatir à la peine, à la misère de quelqu'un.

Ín thưng

3 — Se languir d'un absent.

ING

Appuyé contre, appuyé sur ; s'appuyer (à un dossier). Voir aussi : ngõp.

Ing vǎi

Appuyer (v. a.), accoter.

IÔ

Terme employé pour approuver les paroles de quelqu'un. (Usage limité à certaines régions. S'écrit aussi yô.)

IÚ (k'àng)

1 — Pressoir, égreneuse. Pressurer, égrener (à l'aide d'instruments).

Iú, iú fǎy

Egrener le coton.

Iú lông	Pressoir à rouleaux, à vis (en particulier extraire le jus de la canne à sucre).
Iú óy	Extraire le jus de la canne à sucre à l'aide de la machine ci-dessus.
Mêng iú fây (tô)	2 — Genre d'insectes de la famille des cérambycidés. (Lit. : insecte égrenant le coton, en raison du grincement qu'il émet, imitant celui de l'égreneuse à coton.)
ÍP	Serrés, drus. Voir aussi áy.
Íp kăn	Serrés les uns contre les autres.
ÍT	1 — Source salée, ferrugineuse ou sulfureuse, fréquentée par les animaux sauvages.
Thi ít, thám ít	2 — Le début, le premier, la première (se rapportant à une expression de temps).
Tơ thám ít	La première fois.
ỈT	Voir ốy ít.
O	Frayer (usité pour les poissons et les batraciens seulement).
O ó	Expression exclamative marquant la surprise, l'impatience. Syn. : ó ná, ho ó.
Ó	—
Ó ná	Syn. de o ó.
Ho ó	Syn. de o ó.
Ỏ	—
Mải ỏ	Espèce de bambou (petit, inutilisable pour les constructions).
Ồ	Terme d'approbation correspondant à : « oui, c'est exact, je me souviens ».
Ổ	1 — Sortir ; déboursier ; retirer, enlever.
Ổ sê, ó pãy, ó pãy sê	Retirer, enlever.
Ổ sôy	Payer l'impôt.
Ổ lữ	Accoucher.
Ổ é	Accoucher (terme familier).
Lữ ổ (tô)	Propre enfant (par opposition à enfant adopté).
Ta vîn ổ	Le soleil se lève.
Bơn ổ	La lune se lève.
Lũng ổ (tô)	2 — Oncle (frère aîné du père ou de la mère).
OM (k'áng)	Jarre (en terre cuite, de fabrication chinoise, utilisée pour mettre l'alcool de riz ou des conserves quelconques).
ÓM, óm lữ	Action de mettre au lit et d'endormir les jeunes enfants.
ỒM	Encercler : entourer de ses bras ; enrouler une corde autour.
Ồm du	Entourer de ses bras ou d'une corde pour mesurer.
ỖM	Courbé, voûté (en parlant des personnes ; se rapporte au dos et non à la personne elle-même).

ON

On pãy, on mã

Lũm on

ÓN

Lũ ón (tô)

Kũn ón (tô, f.)

Mãi ón

Ko in ón

ỎN

Mả ỏn (k'ang)

Mả ỏn tãy

ONG

Ong mữ

ỎNG (k'ang)

OP

Op op

Hông op op

OY (k'ang)

ÓY

ỎY (lãm)

Nằm ỏy

Nằm ỏy deng

Nằm ỏy dón

Ỗ (k'ang)

Ỗ

Ỗ

Năng Ỗ

Bỏ năng Ỗ, Bỏ lếp

mữ năng Ỗ (dông, cú)

Ỗ

Ỗ ỏ

Ỗ

Ỗ

Ỗ tồ (F)

1 — Conduire, guider, diriger (une personne sur son chemin).

Id.

2 — Brise.

1 — Jeune ; tendre, doux (physiquement ou moralement).

Jeune enfant.

Personne douce, tendre, aimable. Personne jeune.

Bois tendre.

2 — Plante grimpante dont la feuille est utilisée par les Tãy comme médicament externe (révulsif).

1 — Flatter, courtiser ; demander pardon.

2 — Pomme de terre.

Topinambour. (Lit. : pomme de terre tãy.)

—

Creux de la main.

Sangle en rotin tressé formant la partie inférieure du collier de tirage du buffle. Voir ẽ k'õ.

—

Coassement (du crapaud ou de la grenouille exclusivement).

Coasser (en parlant du crapaud ou de la grenouille).

Petite cruche en terre cuite dans laquelle les Tãy mettent la graisse, l'huile.

Vaquer aux soins des animaux domestiques.

Canne à sucre.

Sucre (sens général), confiseries, sucreries.

Sucre brut. (Lit. : sucre rouge.)

Sucre raffiné. (Lit. : sucre blanc.)

Petite cuvette en cuivre (de fabrication laotienne).

Traquer, rabattre (le gibier, à l'aide de chiens ou de rabatteurs. Ce mot est habituellement suivi du nom du gibier que l'on va traquer).

—

Princesse Ỗ (personnage d'une amusante légende tãy).

Glycine. (Lit. : fleur de la princesse Ỗ, fleur, ongles de la princesse Ỗ.)

—

Expression employée pour appeler les chiens.

Voir ỗ ỗ.

—

Auto, automobile.

ỒK	—
Ồk ồk	Cri d'appel retentissant (onomatopée).
K'ế ồk ồk	Appeler à grands cris.
ỖK	—
Ỗk ỗk	Bruit d'éruption, ou bruit analogue (onomatopée).
Ỗ ỗk ỗk	Eructer à répétition. (Il est à remarquer que cette expression est composée de deux onomatopées différentes designant le même bruit.)
ÔN	Trompeter (en parlant de l'éléphant qui émet son coup de sirène de ralliement). Voir aussi ák ák.
ỚN	Vigoureux (en parlant des plantes qui poussent bien en général).
ỚT	Obstruer, boucher (un goulot, un orifice, une ouverture étroite).
Ớt (ăn)	Bouchon.
Ớt tảng	Bouchon de liège.
Ớt chày	Bouchon de bouteille.
ỖT	—
Ỗt ỗt	Grouillements du ventre, ou bruit analogue (onomatopée).
Năn ỗt ỗt	Grouiller (sens ci-dessus).
ỖY	Exclamation exprimant la douleur. Syn. : uy.
ỖỖ	Sale. Voir aussi hày, ấ.
Ớ	—
Nêng ớ	1 — Goitre très volumineux.
Chả ớ (tô)	2 — Race de Xa (voir Chả. Race dont les femmes sont tatouées sur presque tout le corps, les hommes l'étant peu et sur les membres seulement).
Ớ	Terme d'approbation, correspond à : « c'est cela », « c'est bien ce que je disais ».
Ớ	Eructer (onomatopée).
Ớ ỗk ỗk	Voir ồk.
ỚK, nả ớk (k'ảng)	1 — Poitrine, poitrail.
Say còng ớk (lỉm, ẳn)	Courroie de poitrail (pièce de harnais, de sellerie).
Sả ớk	2 — Hoquet ; hoqueter.
Pin sa ớk	Avoir le hoquet.
ỚK	Gorgée.
Kin nẳm ớk nững	Boire une gorgée d'eau.
ỚN, ay ớn	1 — Odeur forte, entêtante ; dégager cette odeur.
Kung ớn	2 — Formuler des souhaits, des vœux.
ỚN	Cesser de couler (eau d'une fontaine, sang d'une plaie, etc.), cesser de tomber (pluie).

ỚNG

Ớng ka (ko)

— Espèce d'arbre fruitier sauvage (fruit en cosses atteignant 75 cm., comestible. Bois entrant dans la fabrication de la poudre à fusil).

Fák óng ka

— Le fruit de l'arbre ci-dessus.

ỚNG (ko)

— Espèce de gingembre sauvage (dont les jeunes pousses sont consommées comme légume).

Ớng mu (ko)

— Variété de la plante ci-dessus (non comestible).

ỚP

— Conserve de poisson. (On entasse le poisson dans une jarre en terre cuite en y ajoutant riz et sel. On le consomme au bout de quelques jours.)

ỚT

Má ót (k'àng)

— Piment (fruit), poivron.

Má ót k'ăm

— Piment doré (jaune, long).

Má ót keò

— Variété de piment (rouge, petit, très fort, appelé aussi piment crotte de rat).

Má ót tòm

— Poivron.

ỚY, oy vãi

— Exposer à l'air.

ỚY

— Quelconque (quel qu'il soit).

Báo óy săng

— Pas quoi que ce soit. (Expression qui suit une phrase négative pour en renforcer le sens.)

Ku báo pãy báo óy săng

— Je ne pars ni quoi que ce soit (pour ni ne fais pas quoi que ce soit).

ỚY

— Vous (terme poli à l'égard des femmes non parentes).

U

1 — Se dit d'un cou très large (chez les personnes).

Pin hrô u

— Avoir un cou très large.

Mõng U No

2 — Muong Ou Neu (commune lư du Haut-Laos, poste militaire).

Mõng U Tả

— Muong Ou Tay (commune lư du Haut-Laos, poste militaire).

UM, um vãi

— Laisser dans sa bouche sans l'avaler.

ÚM (k'àng)

1 — Boîte à bijoux (en argent ciselé, de fabrication laotienne ; en bois laqué, de fabrication annamite).

Úm ngữn

2 — Argenter (recouvrir d'une feuille d'argent), argenté (même sens).

ÚM

— Porter (ou tenir) dans ses bras.

ÚN

— Doux (température), tiède.

Ún

— Tiédir. (S'emploie également pour indiquer le retour à la température normale, après un accès de fièvre.)

Ún thõy thõy

— Ressentir une douce tiédeur.

ÚN (tô)

— Geomys, spalax. (La chair de ces deux rongeurs est estimée des Tây, et même des Européens.)

ÚNG, k'a úng (ăn)	1 — Cuisse (des oiseaux).
Úng mữ	2 — Voir mữ.
Hăm úng (k'áng)	3 — Orchite.
ÚP (k'áng)	Boîte à tabac et à bétel (ronde, en bois laqué, à deux compartiments : l'un pour le tabac, l'autre pour le bétel).
UY	Syn. de ôy.
ÚY	—
Mả úy	Goyave.
Ko mả úy	Goyavier.
U	—
U ư	Ronron, ronronnement, vrombissement, ronflement (onomatopée).
Năn ư ư	Ronronner, vrombir, ronfler.
Bìn ư ư	Voler dans un vrombissement de moteur (avion).
Ú	1 — Bercer pour endormir (un bébé).
Hư ú	2 — Expression exclamative de protestation (lorsqu'on est ennuyé par quelqu'un, ou quelque chose qui ne va pas).
Ũ	Oui (terme vulgaire employé envers les inférieurs et d'égal à égal).
Ũ	—
Mả ú (k'áng)	Citrouille.
Phák ú	Feuille de citrouille consommée comme légume.
Bó ú (dông, chú)	Fleur de citrouille (comestible).
ÚN	1 — Mouillé.
Mả ưn	2 — Haricot bulbeux.
ÚN	1 — Autre.
Ăn ưn	Un autre (voir ăn. Ún s'emploie dans le même sens avec tous autres appellatifs numériques).
Ăn chừ ưn	Une autre sorte.
Mừ ưn	2 — Demain. Voir mừ.
ÚP (ăn, phưn)	Sorte de filet (filet simple, de plusieurs mètres de largeur, muni de deux manches, servant à attraper divers animaux et en particulier les oiseaux, les chauves-souris).
ÚT	Se priver, ou être privé d'une satisfaction correspondant à un besoin physique : boire, manger, dormir, etc.
Út khắô	Jeûner.
Út nằm	Être privé d'eau, être privé de boisson.
Út nỡn	Être privé de sommeil.
ŨT	Se lever, se mettre debout (terme employé uniquement avec les jeunes enfants ; voir tữn).

B

— B ; bo (tò) (parlé)

— Consonne B première. Voir tò.

— B ; bō (tò) (parlé)

— Consonne B deuxième. Voir tò.

BA

Arpenter, mesurer (un terrain).

Ba nǎ

Mesurer une rizière.

Ba k'ăp hōn

Tracer le plan d'une maison sur l'emplacement où elle va être construite.

BÁ

Renverser.

BẮ

1 — Insulter.

Bắ

2 — Particule masculine précédant le prénom dans la conversation courante. Voir sín.

Bắ

3 — Fou (adj.), folie.

Pin bắ

Être fou.

Kūn pin bắ

Fou (n.), personne folle.

Bắ mu

4 — Epileptique (adj.), épilepsie.

Pin bắ mu

Être épileptique, avoir des crises d'épilepsie.

Kūn pin bắ mu

Epileptique (n.), personne épileptique.

Mắ bắ

5 — Fruit d'une espèce de banyan (non comestible). Voir aussi mắ hăy.

Bǎ (tò) (A)

1 — Femme de mandarin, de gens de qualité.

Bǎ mù (tò) (A)

2 — Accoucheuse, sage-femme.

BẮ, mắ bắ (k'àng)

Utérus.

BẮK

1 — Mesure de poids valant 3 gr. 75 (ou 10 fun). Voir pung.

Bắk

2 — Accuser, imputer une faute. Syn. : tòng.

He bắk

3 — Voir he.

BẮM

Maugréer.

BẮM

Rejet (nouvelle pousse de la souche d'une plante).

BẦM

Somnoler, somnolent.

BAN

1 — Appellatif numéral de certains objets en vannerie : chapeaux, van, crible.

Ban (k'àng)

2 — Herse.

Ban

Herser.

Ko ban

3 — Genre de plantes arborescentes (feuilles et fleurs comestibles).

BÁN

1 — Ébréché (lame, objet tranchant). Voir bín.

Bán, bán nờ

2 — Rembourser une dette par son travail.

BẢN

Village.

Bản lờng

Gros village, ville.

BĂN	1 — Régler un différend à l'amiable.
Băn	2 — Tranquille, calme (en parlant d'un cours d'eau).
Nằm bãn (mẽ)	Cours d'eau tranquille.
BĂN	S'agiter, se trémousser (étant assis).
BẮN (ăn)	Cassure circulaire régulière d'un objet rond (bouteille, arbre, etc.).
Bắn	Cassé (de la façon ci-dessus).
BẮN	Cylindre d'une matière consistante sortant d'un moule (ex. : riz cuit dans un bambou).
Bắn	Partie cylindrique d'un tubercule.
BANG	1 — Mince.
Bang Tá (tô) (A)	2 — Bang-tá (autorité indigène qui peut être placée à la tête d'un châu, voir chăô).
Koan bang	Id.
Sông bang	3 — Voir sông.
BÁNG (tô)	1 — Écureuil volant (voir ci-dessous).
Báng k'ôay (tô)	Galéopithèque (genre d'écureuil volant de grande taille).
Báng mễô (tô)	Anomalure (autre genre d'écureuil volant, de petite taille).
Báng	2 — Robe pie (du cheval).
Mà báng (tô)	Cheval pie.
Báng	3 — Mâchuré.
Mỡng Báng	4 — Vàn-bàng (commune tây blanc de la province de Lai-châu, canton de Luân).
BẮNG	Appellatif numéral de certains objets de forme concave : pirogue, bol, assiette, etc.
BẮNG	Protéger du soleil à l'aide d'un écran, d'un objet quelconque.
BẮNG (k'áng, f.)	1 — Morceau de bambou servant de récipient et par extension : tout vase en bois, en terre cuite, etc.
Bằng nẳm	Récipient en bambou dans lequel les Tây mettent de l'eau.
Bằng k'áp (k'áng, f.)	2 — Phonographe.
BẮNG	Plat (adj.), uni.
BAŌ (ăn, k'áng)	Portefeuille, porte-monnaie.
BÁŌ, phủ báô (tô)	Jeune homme, garçon (à partir d'une quinzaine d'années). Amant.
BAŌ	Bosseler, déformer ; bosselé, déformé.
BĂŌ	1 — Léger.
Lẻk bắô	2 — Aluminium. (Lit. : fer léger.)
Mắ bắô (ko)	3 — Dioscorea. (Le fruit de cette plante donne la teinture cachou annamite.)
BẮŌ	Ne, ne pas, pas. Voir aussi máy.

BÃỒ (k'áng, ăn)

Bão pần ngỏy

Bão tập ngừn

BÃỒ

Bão (ăn)

Bão (k'áng)

Tảng bão

BÃỒ

Bão hu

BÃỒ

BÁP

BÁT

Bát

Tỡ bát

Tỡ bát tỡ bát

Năng tỡ bát

Năng bát nững

BẮT

Bắt

Pin bắt

BAY

Bay

BÃY

Báy kăn

Khảo báy

BÃY

BÃY

Bày chừ nết

Bày hỡn

Pin bày

BÃY

Mả báy (k'áng)

Ko mả báy

Moule (n. m.).

Moule à briques.

Moule à bijoux.

1 — Voter ; election.

2 — Ventouse.

Verre à ventouse.

Poser des ventouses.

1 — Feuille (des arbres, de papier).

2 — Appellatif numéral de certains objets se présentant en feuilles.

Oreille extérieure, pavillon de l'oreille.

Bête, idiot. Syn. : chà.

1 — Chagriner, peiner. Syn. : phan.

2 — Dévaster, ravager. Syn. : phan.

1 — Couper, se couper (faire à quelqu'un, ou se faire une coupure), être blessé par coupure.

2 — Pas (n.).

Au pas.

Au pas cadencé.

Marcher au pas.

Faire un pas.

1 — Cacher, se cacher, se dissimuler (en parlant des personnes ou des animaux).

2 — Redresser (un objet déformé, tordu).

3 — Enrhumé, être enrhumé (rhume de cerveau). Syn. : pin vát.

1 — Sarcler.

2 — Attraper par la patte.

1 — Se mâchurer en déteignant.

Déteindre l'un sur l'autre (au sens propre).

2 — Bouillie de riz et de divers aliments mélangés.

Exposer, étaler (des objets).

Catégorie, classe, rang, rangée.

1^{ère} catégorie, 1^{ère} classe.

Rangée de maisons.

Être en rang, disposés en rangs.

1 — Se vêtir d'une cape. Se couvrir d'un vêtement pourvu de manches sans enfiler celles-ci, à la façon d'une cape, ou d'un pagne (comme le font souvent les femmes tày).

2 — Canari (le fruit).

Canari (l'arbre).

BÃI	Raconter, converser, discuter. Syn. : pũm
Bãi kã	Marchander. (Lit. : discuter le prix.)
BE	Laisser un récipient débouché.
BẾ	—
Nỗk bé ngè (tô)	Espèce de pie.
BẾ (tô)	Chèvre (sens général), caprin.
Bẻ mē	Chèvre.
Bẻ nòy	Chevreau.
Bẻ bỗ	Bouc.
Bẻ pō, bẻ thók	Jeune bouc.
BẾ	Porter sur l'épaule.
BEM (ăn, k'àng)	Sorte de panier fermé, en rotin tressé, se portant à dos d'homme ou sur bât.
BEN	1 — Échiquier (pour la pêche).
Ben	2 — Toucher à tout ce qui tombe sous la main.
Ben	3 — Légèrement concave ou convexe (objets seulement).
BÉN	Tirer (avec une arme).
Bén bẻ	Tirer à la cible.
Bén chúnq	Tirer au fusil.
Bén nả	Tirer à l'arc.
BỀN (ăn, k'àng)	Gland (d'un organe sexuel).
BÉNG (k'àng)	1 — Pain, gâteau, biscuit (sens général).
Béng tẩy	Pain (des Occidentaux).
Béng nẳm ỏy	Gâteaux, biscuits (tous gâteaux sucrés).
Béng cén	Galette au riz.
Béng kỏn	Gâteau de riz à la viande.
Béng, béng vẳi	2 — Mettre de côté la part d'un absent.
Béng	3 — Partager (avec quelqu'un).
BẾÔ	Parler à tort et à travers sans souci de la vérité.
BÉP (k'àng)	Sorte de petit panier (de différentes formes et servant à différents usages : rond et plat pour mettre le riz cuit, chez les Tây ; rectangulaire, contenant le service d'opium, chez les Chinois ; en forme de poire, servant à presser certaines graines pour en extraire de l'huile).
BỄP	—
Bễp bễp	Bruit de bavardage. On dit aussi bỗp bỗp.
Pả bễp bễp	Bavarder.
BỄT	—
Bễt bễt	Bruit de l'eau qui va bouillir, ou bruit analogue.
Nẳn bễt bễt	Produire le bruit ci-dessus.

BÊ (ăn, f.)	Cible.
Bén bê	Tirer à la cible.
BÊ	Morceau (d'étoffe, de papier).
BÊ	1 — Mesure de poids valant 37 gr. 5 (ou 10 bắk). Voir pung.
BÊ (ăn, f.)	2 — Très jeune pousse formée par les deux premières feuilles sorties d'un germe.
BÊ (ăn, k'áng)	3 — Réservoir, cuve, auge (à liquides).
Bê áp nằm	Baignoire.
BÊK	Avec force (en parlant d'une chute de personne ou d'animal).
Tòk bằk	Tomber avec force.
BÊM, phắ bằm (ăn, k'áng)	Coussin (pour s'asseoir). Syn. : phắ nằng, dém.
BÊN	1 — Inscrire, enregistrer.
Bên (ăn, f.)	2 — Sorte de plateau carré en bambou tressé (servant à différents usages et notamment à exposer au soleil des produits à sécher).
BÊN	Matières qu'on retire des boyaux d'un animal abattu.
BÊN	1 — Javelle (poignée de riz, de céréales, laissées à terre en attendant d'être mises en gerbes ou en meules) ; javeler.
Bên	2 — Rayon (d'une roue).
Bên	3 — Bois d'un arc.
BÊNG	Partie d'une large feuille (en particulier feuille de bananier, servant à divers usages. Voir tong).
BÊÔ	De travers. Syn. : bằô.
Sắo bằô	Mettre de travers.
Kũn sằp bằô	Personne ayant la bouche de travers.
Yết sằp bằô	Faire la bouche de travers (grimace que font parfois les Tằy pour faire peur aux enfants).
BÊÔ	Syn. de bằô.
BÊP (A) (tồ)	1 — Cuisinier.
Hỗn bằp (hỏng)	Cuisine (local).
Bằp (A)	2 — Première classe (chez les militaires).
Don bằp (A) (ăn)	Galon de première classe.
Líng bằp (A) (tồ)	Soldat (tirailleur, etc.) de 1 ^{ère} classe.
Bằp, ka bằp (ăn, k'áng)	3 — Sorte de panier (petit, évasé, en bambou tressé, tient lieu de havresac).
BÊT (ăn)	Ligne à pêche.
Kắn bằt (ăn, f.)	Canne à pêche.
Bằt (mắ)	Hameçon.
Ờ bằt (ăn, lằm)	Fil, crin de la ligne.
Tồk bằt	Pêcher à la ligne.

Sáo bết	Poser une ligne de fond.
Bết nòy	Ligne à pêche ordinaire.
Bết lông	Ligne de fond.
BẾT	—
Bết bết	Bruit d'une marmite bouillant très fort, ou bruit analogue.
Năn bết bết	Produire le bruit ci-dessus.
Fốt bết bết	Bouillir à gros bouillons.
Lùn bết bết	S'échapper d'une marmite bouillant trop fort.
BI	1 — Bile.
Má bi (ăn, k'áng)	Vésicule biliaire.
Say bi (ăn)	2 — Nombril.
Mãi bi pa	3 — Nauclea purpurea (bois d'ébénisterie de très belle qualité, jaune, très lourd, très dur, non attaqué par les termites).
BÍ	Ouvrir légèrement, écarter légèrement (pour voir à l'intérieur).
BỈ	1 — Turbulent et bruyant (se dit des jeunes bébés seulement, par comparaison avec un insecte appelé mễng bỉ).
Mễng bỉ (tỏ)	2 — Libellule, æschne, agrion.
Kê bỉ (tỏ)	3 — Espèce de petite chauve-souris.
Hết bỉ (đông)	4 — Voir hết.
BIN	Voler (dans les airs).
Tô nỏk bin	Les oiseaux volent.
Chê bin (k'áng)	Avion. (Lit. : voiture volante.)
BỈN	Ébréché (tous objets en dehors des objets tranchants. Voir bán).
BING	Gonflé à bloc, plein à éclater, enflé considérablement.
BỈNH	1 — Effort physiologique pour vomir, accoucher, etc.
Bỉnh (ăn, k'áng)	2 — Fût (d'une arme à feu).
BỈNH (A)	Maladie chronique, affection chronique.
Mỉ bình	Être atteint d'une maladie chronique.
BÍP	Presser (un objet, entre les doigts ou à l'aide d'un instrument).
Bíp má ỏm	Presser un citron.
Bíp má khỏ thaỏ	Casser des noix en les pressant.
Bíp dễn	Allumer une lampe électrique.
BÍT	Pincer entre deux doigts ou avec un instrument en amorçant un mouvement circulaire.
Bít k'ẻo	Extraire une dent.
BO	1 — Terme employé au jeu de má lẻ (voir ce mot).
Bo	2 — Éminence graisseuse près de la queue de certains poissons.
K'ỏan bo	3 — Voir k'ỏan.

BÓ (ăn)	Gisement, mine (de métaux ou autres matières).
Bó ngữn	Mine d'argent.
Bó, bó nẳm	Source (eau sortant de terre).
BỎ	Venger, se venger, prendre sa revanche.
BỖ , bỗ hỡ (ăn)	Planche supplémentaire ajoutée parfois aux deux côtés d'une pirogue.
BỔ (dông, chú)	1 — Fleur. Voir aussi sôm.
Bổ, ổ bó	Fleurir.
Bổ păng	Fleur mâle.
Nẳm bổ	Lotion parfumée, eau de Cologne. (Lit. : eau de fleurs.)
Bổ hu (k'ang, ăn)	2 — Pendant d'oreille.
Bổ	3 — Ordonner, commander, prescrire. Syn. : dặt.
San bổ (ăn)	Ordre écrit.
Bổ	4 — Enseigner.
Hỡn bổ san (lang)	Ecole.
BÓK	—
Bók bók	Aboiements répétés, bruit d'une quinte de toux, ou bruits analogues (onomatopée).
Hông bók bók	Aboyer longuement.
Ấy bók bók	Avoir une quinte de toux.
BỖK	—
Bők bők	Bruit mat produit en agitant un cocon, une boîte renfermant un objet non calé (onomatopée).
Nẳn bők bők	Produire le bruit ci-dessus.
BÓM	Personnel (adj.), privé, appartenant en propre.
K'ong bóm	Objet personnel, propriété privée.
BỎM , bóm mải (ăn, f.)	Petite bûche, morceau de bois de faible longueur.
Tăng bóm (ăn, k'ang)	Petit banc.
BON	1 — Fendre (de gros morceaux de bois à l'aide de coins). Voir phá, khẻ, cắk.
Ko bon	2 — Variété de lotus. Voir bô.
Mi bon	3 — Voir mi.
Mỡng Bon	4 — Muong Bon (commune tây noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-son).
BÓN	Endroit. Syn. : tĩ.
Bón dảo, tĩ bón dảo	Quel endroit, à quel endroit ?
Bón nì	Cet endroit-ci, à cet endroit-ci.
Bón nẳn	Cet endroit-là, à cet endroit-là.
BONG	Conserve (de fruit, de viande, etc.).
Mả bong	Conserve de fruits.
Phắc bong	Conserve de légumes, choucroute.
Bong vại	Mettre en conserve.

BÓNG

Bóng hũ má póm

Má bóng (k'áng)

1 — Percer.

Faire une boutonnière.

2 — Ballon, balle (de jeu). Voir aussi má yang yút.

BÔNG (k'áng, f.)

Douille (d'un outil).

BÓP

Détérioré (de certaines façons : pourri intérieurement, vermoulu, termité).

BÕP

—

Bõp bõp

Syn. de bẽp bẽp.

BÓT, ta bót

Aveugle (a.đ.).

Kũn ta bót (tô, f.)

Aveugle (n.), personne aveugle.

BÕT

—

Bõt bõt

Gargouillements.

Nãn bõt bõt

Gargouiller.

Húp bõt bõt

Fumer continuellement (la pipe à eau ou à opium, qui produit un gargouillement).

BỒ (ko)

1 — Lotus. Voir aussi bon.

Bồ bồ (đông, chú)

Fleur de lotus (comestible).

Bản bồ

Tubercule de la racine de lotus, (comestible).

Bồ, bồ káo (ãn, k'áng)

2 — Tête de la pointe à cheveux des femmes tây (voir káo), lorsqu'elle représente une fleur.

BỒ (ãn)

1 — Long chalumeau en bambou servant à boire l'alcool à la jarre.

Hom bồ (k'áng)

2 — Oignon.

BỖ

Prestidigitation.

Yết bỗ

Faire de la prestidigitation.

Kũn cãng bỗ (tô, f.)

Prestidigitateur.

BỔ

1 — Forcer une porte, une clôture pour s'échapper ou pénétrer dans un endroit clos.

Bổ (k'áng)

2 — Cageot (en particulier : grand cageot pour l'emballage du tabac).

BỔ (ãn, f.)

1 — Trou, creux, concavité. Mortaise. Voir aussi hũ, khũn.

Bổ ta (ãn, f.)

Orbite.

Ta bổ

Œil renfoncé dans l'orbite (chez les grands vieillards par exemple).

Bổ (k'áng, f.)

2 — Vase (non pourvu d'anses).

Bổ hỡ

Vase en bambou servant d'ecope dans les pirogues.

BỒK

1 — Gue, endroit peu profond d'un cours d'eau.

Bòk

2 — Creuser (un morceau de bois à la hache, au ciseau).

Bòk bỗ

Pratiquer une mortaise.

Bòk, tãng bỗk

3 — Voie de terre.

Pãy tãng bỗk

Aller par voie de terre.

BỔK

Bỗk bỗk

Nấn bỗk bỗk

—

Clapotis, glouglou (onomatopée).

Clapoter, glouglouter.

BÔM (án)

Fosse. Syn. : khum.

BÔN

Remuer la tête dans un plan vertical pour saisir quelque chose avec la bouche (mouvement que font les animaux en mangeant, les petits pour téter).

BỒN

Bồn ó

Bồn k'ảô

Faire un effort physique pour passer par une ouverture étroite.

Faire cet effort pour sortir.

Faire cet effort pour entrer.

BỒN

Bồn, bồn ó

1 — Grouiller, fourmiller. Voir yaô yaô.

2 — Débarrasser des plants de leurs feuilles sèches, de leurs pousses basses inutiles.

BỒN

Bồn khô, bồn hô chảo

Être préoccupé, être de mauvaise humeur.

Être ennuyé, avoir des idées noires, être neurasthénique.

BÔNG, dày bông

Má bông (k'ảng)

1 — Galoper.

2 — Clochette en métal. Voir aussi má khá.

BỔNG (k'ảng, f.)

Bông kin khảô

Bông nồn

Bông áp nằm

Bông sóy nả

Bông tằm san

Bông pây nỏ, bông khi

Chambre, salle, pièce. Syn. : lúk.

Salle à manger.

Chambre à coucher.

Salle de bain, salle de douche.

Cabinet de toilette.

Bureau (pièce).

W. C. d'appartement.

BỘP, má bộp (k'ảng)

Espèce de concombre.

BỘP, má bộp (k'ảng)

Ballon (fabriqué par les Tây avec la feuille d'une certaine plante công pã et utilisé pour une sorte de jeu de foot-ball).

BỘT

Fà bột

Kin bột

Hỡn bột

1 — Sombre, bouché, nuageux (en parlant du ciel).

Ciel nuageux, temps sombre.

2 — Prendre un repas en commun (nombreux convives).

Réfectoire.

BỘT

Bột se

Farine, tapioca.

Sorte de farine de couleur marron extraite du tronc d'un palmier (aliment de médiocre qualité consommé par les Tây en période de disette).

BỖY (án)

Pin bỡy

Infecté profondément, gangréneux.

S'infecter profondément.

BỖY

Boy, domestique (en particulier ceux des Européens). Voir kũn chảo.

- BƠ**, bơ pa 1 — Extrait toxique de la feuille d'un arbre appelé ko sum (employé pour capturer le poisson par intoxication. La feuille est simplement pilée dans la rivière même).
- Bơ** 2 — Sorte de levure pour la fabrication de l'alcool de riz (riz fermenté auquel on ajoute : piment, poivre, gingembre, et diverses plantes aromatiques).
- Má bơ** (k'àng) Galette de levure d'alcool (voir ci-dessus).
- Ko ya bơ** Arbuste dont la feuille entre dans la préparation ci-dessus.
- Bơ hong bơ hong** 3 — Décrire des sinuosités dans l'air (drapeau qui flotte, corps léger qui tombe, etc.).
- BỐ** 1 — Abréviation de bảo (usité en langue parlée seulement).
- Bớ** 2 — Toxique, vénéneux ; poison.
- Bớ, ya bớ** Poison, produit toxique.
- Pin bớ** Empoisonné, intoxiqué.
- Tay bớ** Mort par empoisonnement.
- Pa bớ** Poisson toxique (appellation donnée au poisson pa khô).
- Hết bớ (dông)** Champignon vénéneux.
- BỖ**, mễng bỗ, káp bỗ, mễng káp bỗ (tô) 1 — Papillon et, en général, tous insectes de l'ordre des lépidoptères, à l'exception de quelques espèces : le sphinx par exemple (voir tò pôn).
- Kúp bỗ (ban)** 2 — Chapeau conique en bambou tressé (coiffure des hommes, des partisans tây).
- BỜ**, hoy bờ (tô, k'àng) Escargot de brousse (pouvant atteindre la grosseur du poing, non consommé par les Tây).
- BỐK**, k'ồ bók Action de tendre le cou en relevant la tête (attitude d'une personne prenant un air hautain, attitude du buffle qui s'apprête à se défendre ou à attaquer).
- BỐM**, pin bóm Etat d'un lieu abrité du soleil, constamment frais et humide.
- Ti bóm** Endroit frais et humide.
- BỜN** (k'àng) 1 — La lune.
- Bơn k'ừn** Nouvelle lune, 1^{er} quartier de lune. (Lit. : lune montante)
- Bơn mủn** Pleine lune. (Lit. : lune ronde.)
- Bơn đáp** Dernier quartier de lune.
- Bơn hũng** Clair de lune.
- Bơn mủt** Sans lune. (Lit. : lune sombre.)
- Bơn ồ** Lever de la lune, la lune se lève,
- Bơn tồk** Coucher de la lune ; la lune se couche.
- Kồp kin bơn** Eclipsé de lune. (Lit. : grenouille qui mange la lune.)
- Bơn k'ầô fả** Lune invisible par temps couvert. (Lit. : lune rentrée dans les nuages.)
- Bơn** 2 — Mois, espace de temps égal à trente jours.
- Bơn, Bơn fả** Mois lunaire (29 ou 30 jours).

Bon sã	Mois au cours duquel il y a une éclipse de lune. (Pendant ce mois, suivant les coutumes tây, on ne doit pas — si l'on ne veut pas s'exposer a toutes sortes de maléfices — entreprendre quoi que ce soit de nouveau : construire une maison, célébrer un mariage, confectionner une robe, etc.)		
Bon cêng	Mois de la fête du nouvel an (1 ^{er} mois).	}	Calendrier lunaire (calendrier chinois, annamite, tây).
Bon song	2 ^e mois		
Bon sam	3 ^e mois		
Bon sý	4 ^e mois		
Bon hã	5 ^e mois		
Bon hỏk	6 ^e mois		
Bon cết	7 ^e mois		
Bon pét	8 ^e mois		
Bon kãô	9 ^e mois		
Bon síp	10 ^e mois		
Bon ết	11 ^e mois		
Bon lãp	Dernier mois (12 ^e mois).		
Bon tây	Mois du calendrier grégorien. (Lit. : mois européen.)		
Bon cêng tây	Janvier. (Lit. : mois de la fête du nouvel an européen.)	}	Calendrier grégorien.
Bon song tây	Février. (Lit. : 2 ^e mois européen, etc.)		
Bon sam tây	Mars		
Bon sý tây	Avril		
Bon hã tây	Mai		
Bon hỏk tây	Juin		
Bon cết tây	Juillet		
Bon pét tây	Août		
Bon kãô tây	Septembre		
Bon síp tây	Octobre		
Bon ết tây	Novembre		
Bon lãp tây	Décembre		
Dãy song sam bon	Il y a quelques mois, il y a 2 ou 3 mois.		
Bon kón	Le mois dernier.		
Kông bon nì	Dans le courant de ce mois.		
Bon dáp, mết bon	A la fin du mois.		
Bon mảo	Le mois prochain.		
Kông song sam bon	Dans quelques mois, dans 2 ou 3 mois.		
Lũng bon	3 — Menstrues. Voir hi.		
BỜNG	Regarder. (Peu usité.) Voir lưm et du.		

BỜNG (ăn, f.)	Portion de certaines choses divisées dans le sens de la longueur (une moitié de tête, un quart de bûche, etc.). Voir aussi fông.
BỚT	Mis à la disposition d'un chef indigène (avantages coutumiers des chefs tây). Syn. : ãòk (A).
Kũn bót	Personne mise à la disposition d'un chef indigène (pour lequel elle travaille gratuitement en échange de certains avantages : exemption de travaux, de corvées pour l'Administration. Le droit coutumier tây accorde une famille à un notable, 6 à un chef de commune (lý-trưởng), 12 à un chef de canton, ou un tri-châu, 30 au quản-đạo (fonction supprimée depuis 1930). Pratiquement ces droits sont rarement atteints).
Nã bót	Rizière communale mise à la disposition d'un chef indigène. (Les droits coutumiers sont les suivants : chef de village : 1 mẫu, notable : 1 mẫu, lý-trưởng : 3 mẫu, chef de canton : 6 mẫu, quản-đạo : 10 mẫu. Ce qui est alloué réellement est presque toujours actuellement inférieur à ces droits.)
BU, bu nằm (k'àng)	Sorte de cruche (en bambou, dans laquelle les Tây mettent leur eau de boisson).
BÚ	—
Pa bú (tô)	Sorte de chabot (poisson de petite taille, 10 à 15 centimètres, à chair estimée).
Cháy bú	Œufs du poisson ci-dessus (très estimés).
BŨK	—
Bũk bũk	Bruit sourd du pilon frappant le riz, du fléau frappant le grain, ou bruits analogues.
Nãn bũk bũk	Produire le bruit ci-dessus.
Tấp bũk bũk	Frapper fort en produisant le bruit ci-dessus.
BUM	—
Mõng Bum	Muong Boum (commune tây blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Te ; poste de garde indigène de 1916 à 1934, puis poste militaire. Ancien nom : Cễng Cẹn, pays de la friture).
BÚM	Laisser mûrir des fruits cueillis verts.
BŨM	—
Bũm bũm	Bruit de grosse caisse, de tam-tam, ou bruit dessus analogue. Syn. : pũm pũm.
Nãn bũm bũm	Produire le bruit ci-dessus.
Tấp bũm bũm	Frapper en produisant le bruit ci-dessus.
BUN	1 — Cuisson défectueuse du riz gluant (cuisson à la vapeur) transformant celui-ci en pâte.
Khảo bun	Riz cuit de la façon ci-dessus.
Pìn bun	Etat du riz ci-dessus.

Bun	2 — Fête, réjouissance, cérémonie. (Mot laotien importé par les Européens et usité surtout par eux.)
Bun Nơ	3 — Boun Neu (commune du Haut-Laos, race Pu Noy ; poste de garde indigène).
Bun Tảo	Boun Tay (commune du Haut-Laos, race Pu Noy ; poste militaire).
BÚN	1 — Penser continuellement à un absent, en vanter les qualités.
Bún, khô bún	2 — Sorte de petit beignet chinois (fait de farine de riz et cuit dans l'eau).
BUNG	1 — Transplanter.
Bung (ăn, k'ăng)	2 — Manne, banne (panier cylindrique).
BÚNG	1 — Extraire, inciser (à l'aide d'un instrument pointu : extraire une écharde, inciser un furoncle).
Búng	Vacciner (à l'aide de vaccinostyles).
Ya búng má	Vaccin antivariolique.
Búng, nằm búng	2 — Boue.
BÚNG (tô)	1 — Chenille.
Búng lìn	Chenille verte, de grosse taille. (Une légende tày dit que cette chenille se transformait autrefois en prince charmant, et conte de celui-ci les galantes aventures.)
Búng kur	Grosse chenille, atteignant 15 cm., de couleur marron rayé blanc.
Búng făn	Chenille de taille moyenne, à longs poils fauves (d'où son appellation « chenille chevreuil » ; voir făn).
Búng pém	Chenille de forte taille, plate, de couleur grise (se plaquant au tronc des arbres avec lequel elle se confond).
Búng lăô	Chenille de taille moyenne, plate, de couleur jaune (on la trouve en général sur la feuille du ko lăô, d'où son appellation).
Búng k'ót kăô	Chenille de forte taille, de couleur noirâtre, à longs poils.
Búng k'ăn, búng kăy	Petite chenille noire qui, passant sur la peau, provoque de très fortes démangeaisons (d'où son appellation ; voir k'ăn et kăy).
Phák búng	2 — Liseron d'eau (consommé comme légume).
Phák búng sủm	Liseron rampant sauvage (consommé comme légume).
BÚP	Enfoncement ; détériorer par enfoncement.
Pin búp	Enfoncé, bosselé intérieurement.
BŨP	—
Bũp bũp	Syn. de bũk bũk.
BÚT, pin bút	Gâte, se gâter (fruits, aliments).
BÚK	—
Pa búk	Très gros poisson existant dans les rivières du Laos (teinte noire, chair blanche très appréciée).

BŨK

—

Bũk bũk

Bruit de pas martelant le sol, ou bruit analogue (onomatopée).

Năn bũk bũk

Produire le bruit ci-dessus.

Năng bũk bũk

Marcher en frappant le sol.

BUNG

—

Bung bung

Bruit de cloche, de gong (onomatopée).

Năn bung bung

Produire le bruit ci-dessus.

BÚT

1 — S'étirer.

Bút, bút mã, bút pãy

2 — Ramper (pour les serpents seulement).

BŨT

Se débattre contre un assaillant, écarter d'un geste un animal qui vous importune.

Č

Č; ČO (tô) (parlé)	— Consonne double Č première. Voir tò.
Č; ČŌ (tô) (parlé)	— Consonne double Č deuxième. Voir tò.
ČA	Discuter, délibérer.
ČẢ	Terme exclamatif marquant l'agacement, l'irritation, l'énervement.
ČĂ	1 — Abatis (de forêt, de plantes quelconques).
Mõng Čă	2 — Muong Cha (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai. Ancien nom : Čěng Păn).
Čă	3 — Syn. de furt.
Ko mại čă	4 — Espèce d'arbre forestier (dont la feuille rugueuse tient lieu pour les Tây de toile d'émeri).
ČÀ	1 — Syn. de bảo.
Čà	2 — Faux (en parlant des plantes).
Mại čà bán	3 — Espèce de bois (blanc, de qualité moyenne).
Čà nĩ	4 — Gibbon.
ČĀ	1 — Faux, imité, postiche (en parlant d'objets fabriqués).
Mại čā	2 — Espèce de bois (rouge, léger, souple, employé en particulier dans la fabrication des pirogues).
ČǺ, čǻ pǻy	Écarter, éloigner légèrement, s'écarter de.
Čǻ kǻn	Écarter l'un de l'autre, s'écarter l'un de l'autre.
ČǺK	1 — Fendre (un brin de bambou, de rotin, etc.). Voir aussi khě, bon, phá.
ČǺk	2 — Terme de présentation d'une lettre. (En langage écrit seulement; terme poli employé d'égal à égal ou de supérieur à inférieur d'assez haute condition. Peut se traduire par : avoir l'honneur de.) Voir aussi čǻng.
Ku čǺk mĩ san pǻy hǻo	J'ai l'honneur d'adresser cette lettre à.
ČǺk yám	Termes de présentation d'une lettre. (En langage écrit seulement; expression très respectueuse employée d'inférieur à supérieur, voir ci-dessous.)
K'òy čǺk yám mĩ san pǻy hǻo	Je prends la liberté d'adresser respectueusement cette lettre à, ou : Votre humble serviteur se permet d'adresser cette lettre à.
Hù čǺk	3 — Voir hù.
ČǺk čǻn, mǻng čǺk čǻn	4 — Espèce de cigale.
ČǺK	Tirer, trainer. Voir aussi lǻ.
ČÁM	Appellatif numéral des paillotes. Voir k'ǻ.

ČĀM	1 — Variété d'indigo.
Ko čām	Variété d'indigotier.
Měng čām (tô)	2 — Xylotrupes gideon (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés).
ČĀM (A)	Courrier postal. Syn. : čěn san, maintenant peu usité.
Fu čām (tô)	Coureur postal, transporteur du courrier postal.
ČĀM	1 — Tout près, à proximité immédiate.
Čām kân	L'un près de l'autre.
Bó čām pa (dông, cú)	2 — Azalée.
ČĀM, čām máy	Coudre à la machine.
Máy čām (k'àng, lang)	Machine à coudre.
ČĀM	1 — Éponger ; saucer.
Nằm čām	2 — Saumure ou autre condiment dans lequel on trempe les aliments avant de les porter à sa bouche.
Čām, may čām	3 — Voir may.
ČĀM	Tâter, palper.
Čām du	Tâter, tâter pour savoir.
ČĀM	Affluer, s'amasser : sous la peau (en parlant du sang).
Čām lốt	Inflammation, afflux de sang à la peau (due à une contusion ou toute autre cause).
ČĀN	Trempée.
Khảo čan	Faire une trempée.
ČĀN (lang)	Riz trempé dans du thé.
ČĀN	Gîte d'étape.
ČĀN	Terme exclamatif pour faire stopper un cheval.
ČĀN	Plancher surélevé sur lequel on met à sécher le paddy, le linge ou toute autre chose. (Lorsque la case est sur pilotis, cas général, ce plancher est attenant à la véranda des femmes (sí) ; il est installé dans la cour si la case est à même le sol.)
ČĀN	1 — Ne pas être disposé à, n'avoir pas goût à, ne pas aimer à, ne pas se plaire à ; détester (suivi d'un verbe), éprouver du dégoût à.
Čàn hin	Dédaigner, détester, abhorrer, exécrer, avoir en horreur.
Čàn, khi čàn	Syn. : čăng.
ČĀN	2 — Paresseux.
ČĀN	1 — Voir čak čàn.
Čàn (tô, ăn)	2 — Carte à jouer (jeu annamite de 120 cartes).
ČĀN	Se raidir.
ČĀN	Escarpé, à pente raide.
ČĀN	Couche, épaisseur.

ČÁNG

Čáng čha dūt pūt

Fadé, insipide. Syn. : čúrt.

D'une fadeur excessive.

ČÁNG

Nằm cằg

1 — Louer (donner ou prendre en louage), se louer (se placer à gages).

2 — Saumure chinoise (saumure de poisson et de foie, sucrée, de fabrication chinoise).

CĂNG

Gémir, pousser des plaintes, se lamenter.

CÀNG (tô)

Eléphant (sens général).

Càng thók

Éléphant mâle.

Càng mē

Éléphante.

Càng nòy

Éléphanteau ; éléphant de petite taille.

Càng tháo

Éléphanteau (déjà d'un certain âge).

Ngỗng cằg (ăn, f.)

Trompe d'éléphant. Voir ngỗng.

Ngã cằg (ăn, f.)

Défense d'éléphant. Voir ngã.

CĂNG

Savoir, connaître, être capable de (en parlant de faire un travail, un métier, une action quelconque). Voir aussi hù.

CẮNG

Terme abstrait marquant l'action présente, l'existence d'un fait immédiat. (En particulier s'emploie en langage écrit pour présenter une lettre de supérieur à inférieur, voir ci-dessous ; voir aussi čak.)

Ku cằg mĩ san pằy

J'adresse cette lettre à.

hằo

Cằg hin

Voir (au moment où l'on parle). (S'emploie de la même façon avec d'autres verbes.)

CĂNG

Syn. de cằn hin.

CẮNG (k'ằg, lang)

Barrage sur un cours d'eau (en particulier barrage à poissons : barrage muni de nasses installé au moment de la baisse des eaux pour capturer le poisson qui descend le courant).

ČÁŌ (ăn)

Panicule des fleurs mâles du maïs (appelée aussi bỗ : fleur, ou bỗ pỗ : fleur mâle).

ČÁŌ

Se conformer à, suivre les ordres donnés.

ČĂŌ

1 — Faire une soupe, faire un potage.

Khằo cằo

Soupe, potage (sens général) ; soupe de riz. Voir aussi nằm súp, nằm keng.

Čằo dễn (k'ằg)

2 — Verre de lampe. Syn. : čũk dễn.

CĂŌ

Saluer (sens général), faire une visite de civilité.

Čằo lằy

Bonjour, bonsoir, au revoir. (Terme général de salutation.) Voir lằy.

ČĂŌ

Qualificatif s'appliquant aux gallinacés jeunes, mais déjà d'une certaine grosseur. Voir kằy cằo, pết cằo.

ČĂŌ (A)

Châu (circonscription administrative que l'on peut comparer à un arrondissement si on compare la province à un département).

Koan cảo (tô)	Tri-châu (autorité indigène à la tête d'un châu. Peut être remplacé par un bang-tá (kòan bang) ou un tri-phú (kòan phú).
Čảo dòn (tô)	Chef des partisans du châu.
ČĂŌ	—
Nỗk cảo (tô)	Crabier (oiseau).
ČĂŌ (tô)	Patron, propriétaire, maître, chef de service.
ČĂŌ	Mesure de longueur valant quatre vā (voir ce mot).
ČĂŌ	1 — De bonne heure.
Tứn cảo	2 — Matin, au matin, le matin ; se lever de bonne heure. Voir tứn.
Mừ ứn tứn cảo	Demain matin.
Pét cữ tứn cảo	A huit heures du matin.
ČĂŌ, hô cảo	1 — Le cœur, au cœur (sens de : sensibilité, sentiment).
Čêp cảo	Malheureux ; avoir mal au cœur (moralement), avoir du chagrin, avoir de la peine. (Lit. : mal au cœur.)
Khỏ cảo	Syn. de cêp cảo.
Čảo k'át	Avoir le cœur brisé (moralement), avoir un grand chagrin.
Čảo k'át nêñ tay	Avoir le cœur brisé à en mourir. Voir nêñ.
Lơ cảo	Triste, neurasthénique.
Čảo dĩ	Gentil, bon (sentiment), avoir bon cœur, avoir le cœur tendre. (Lit. : bon cœur.) Voir aussi ón.
Čảo ón	Syn. de cảo dĩ. (Lit. : cœur tendre.)
Čảo hày	Méchant, mauvais (au moral), avoir mauvais cœur, avoir le cœur dur. (Lit. : mauvais cœur.) Voir aussi kheng.
Čảo kheng	Syn. de cảo hày. (Lit. : cœur dur.)
Sum cảo	Content, satisfait, consentant. Voir sum.
Sóng cảo	Heureux. Voir sớng.
Hồ cảo (k'áng)	2 — Cœur (l'organe).
Hồ cảo tằm	Battements de cœur précipités, palpitations.
Ha cảo	Respirer.
Ha cảo lông	Soupirer.
K'át cảo	Voir k'át.
Čảo	3 — Vouloir, désirer (faire une chose), avoir envie de, avoir l'intention de.
ČĂŌ	1 — Lever (un piège, une nasse).
Hom cảo	2 — Citronnelle. Voir hom.
ČĂŌ	Assister (quelqu'un), servir (être au service de). Prendre à son service.
Kũn cảo (tô)	Serviteur, domestique. Voir aussi : bớy.
ČÁP (k'áng)	Coffret à casiers (pour bétel et tabac).
ČĀP	Syn. de pan (2. sens).

ČÁP

Čáp má póm
Čáp

ČÁT, pa čát (tò)

ČĀT, vay čāt
Khô čāt

ČĀT
ČAY (k'áng)

Mõng Čay

Má mông chay

ČÁY (C) (k'áng)

ČĀY
Pō čāy, kŭn čāy (tò)
Lũ čāy
Pī čāy
Nòng čāy
Lan čāy
Č'y (ăn, f.)

ČĀY

ČĀY
K'ăô kôang čāy (ăn)

ČE

ČÉ

Dây sê cé

ČĚ

Năm čě

ČĚ (k'áng)

Čě năm

ČĚM

1 — Adhérer ; coller, se coller (sens de : adhérer). Voir aussi k'ăn, nêđ.

Faire adhérer, coller ; fixer (avec de la colle ou du fil).

Coudre un bouton. (Lit. : fixer un bouton.)

2 — Mettre en contact ; se poser sur (en parlant des insectes) ; atteindre le but, toucher la cible (en parlant du projectile et non du tireur).

Espèce de labéon (poisson d'eau douce comestible).

Gros rotin. Voir vay.

Pont de rotin. Passerelle en rotin.

Presser, activer (pousser à agir plus vite).

1 — Bouteille, carafe, carafon.

Litre. (Seule mesure de capacité utilisée depuis que la bouteille est apparue chez les Tày. Les liquides étaient autrefois pesés et non mesurés.)

2 — Nghia-chai (commune tây noir de la province de Sơn-la, châu de Sơn-la. Ancien nom : Čěng Ngên).

3 — Voir mông.

Brosse. (Peu usité.) Syn. : čhât.

1 — Du sexe masculin (en parlant des personnes).

Homme (sens général).

Voir lũ.

Voir pī.

Voir nòng.

Voir lan.

2 — Grappe (de gros fruits : noix de coco ou fruit de ce genre. Voir pô).

Syn. de kâm.

1 — Piquer (action faite par une personne). Voir têng.

2 — Cornes de cerf à une seule branche.

Angle extérieur. Voir k'ô.

—

Éprouver du dépit, bisquer.

Thé (plante, feuille, thé du commerce).

Thé (infusion de thé).

1 — Enceinte (d'une propriété).

2 — Mettre dans l'eau, mettre à tremper, immerger dans l'eau pendant un certain temps.

Dont les bords affleurent le niveau de l'eau (en parlant d'une embarcation très chargée).

ČEN	Rôti, frit, sauté ; rôti, frire, sauter, faire rôti, faire frire, faire sauter (termes culinaires).
ČĚN (báng)	Bol, tasse. Voir aussi thố.
ČĚn lảo	Tasse à alcool (très petite.)
ČĚN (C) (ăn)	1 — Sapèque. (Usité surtout pour les sapèques chinoises ; voir si.)
Tó čĚn	Jouer aux sapèques. (Jeu d'argent très pratiqué qui consiste à miser sur pair ou impair : 4 sapèques, blanches d'un côté et noires de l'autre, agitées entre une tasse et une soucoupe puis découvertes, donnant le chiffre de la partie.)
Sơ lầy má čĚn	2 — Voir sơ.
ČĚNG	—
Koan čĚng	1 — Voir koan.
Koan phó čĚng	Voir koan.
ČĚng tủng	2 — Voir tủng.
Án ãă čĚng	Voir án ãă.
ČĚNG	Rendre compte, faire connaître, exposer. (Terme employé uniquement en langage écrit, voir ci-dessous.)
K'ôy čak yám mĩ san	Votre humble serviteur se permet d'adresser cette lettre au
pãy hảo koan lũng	grand mandarin, afin de lui rendre compte. Voir čak.
čĚng di lay ãă	
ČĚNG	—
Mỡng ČĚng	Muong Chanh (commune tây noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-sơn).
ČĚO	Mélanger (un liquide avec une matière solide autre qu'un aliment).
ČĚo fon	Mélange (le mélange obtenu ci-dessus).
ČĚO (mã)	Mortier, lait de chaux.
ČĚo	Rame (d'embarcation).
ČĚ	Ramer (dans une embarcation).
ČĚ	Critiquer (dans un sens péjoratif).
ČĚ	Papier.
ČĚ san, čĚ tẻm san	Papier à lettre, papier à écrire.
ČĚ čhaô ěĩ	Papier de fabrication locale (chinois, annamite, yao : papier d'emballage ou sur lequel on écrit au pinceau).
Ngũn čĚ (bảo)	Papier-monnaie, billet de banque.
ČĚ	Calme (en parlant de la mer, d'un cours d'eau).
ČĚM	Depuis longtemps.
ČĚm pãy	Parti depuis longtemps.
ČĚN, phá čĚn (phủn)	1 — Couverture. Voir phá.
Mỡng ČĚn	2 — Quỳnh-nhai (commune tây blanc de la province de Lai-châu, chef-lieu de châu. Ancien nom : ČĚng Phung).

CĚN

Mỡng CĚn

CĚN

CĚN

CĚn san

CĚNG

Kin cĚng

Lây cĚng

Kin cĚng tăy

Bơn cĚng

Bơn cĚng tăy

CĚNG, cĚng fĕp

CĚng

CĚng Kang

CĚng Căn

CĚng Pôk

CĚng Săng

CĚŌ

Mă cĚŌ (k'ăng)

CĚP

CĚp căo

CĚT

CĚt sĭp

CĚr cĚt

CĚr cĚt sĭp

Bơn cĚt

Bơn cĚt tăy

—

Ngoc-chiĕn (commune tăy blanc de la province de Son-la, châu de Son-la. Ancien nom : CĚng Kung).

Transmettre de génération en génération.

1 — Porter, transmettre (un pli, une lettre).

2 — Se passer successivement, faire la chaîne, se relayer.

Syn. de căm san.

Fête du nouvel an.

Célébrer la fête du nouvel an. (La célébration de cette fête chez les Tăy dure cinq jours et cinq nuits, et consiste en libations et réjouissances diverses. Elle est précédée d'un nettoyage général des villages et des cases et d'ablutions symboliques qui ont lieu par villages entiers et après lesquelles on revêt des effets neufs. Elle débute vers minuit par des lây (voir ce mot) adressés aux ancêtres et échangés également entre les membres d'une même famille.)

Lây de la fête du 1^{er} janvier (voir ci-dessus).

Célébrer la fête du nouvel an français.

Voir bơn.

Voir bơn.

1 — Pardon, permettez-moi. (Terme de politesse qui précède les paroles adressées à un supérieur. On dit aussi cĥo fĕp.)

2 — Pays, commune (ancienne appellation qui ne subsiste que dans des noms d'agglomérations ; voir ci-dessous).

Chiĕn Cang (commune tăy noir de la province de Son-la, châu de Mai-son).

Chiĕn Chan (commune tăy blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).

Chiĕn Pok (commune tăy noir de la province de Son-la, châu de Thuận).

Chiĕn Sang (commune tăy noir de la province de Son-la, châu de Yên).

—

Dé (à jouer).

Souffrir, faire souffrir, faire mal, avoir mal.

Voir căo.

Sept.

Soixante-dix. (Pour 71, 72, etc., ajouter 1, 2, etc., à cette expression.)

Septième, septièmement.

Soixante-dixième.

Voir bơn.

Voir bơn.

ČĚT	Essuyer.
ČĪ	1 — Cuire sous la braise, griller sur la braise.
Či	2 — Signe du futur. (Souvent remplacé par čǎo, qui marque l'intention.)
Ku čí pǎy	Je partirai.
Čí kúng, mǎng čí kúng (tò)	Grillon.
ČĪ	Voir hom čī.
ČĪ	Indiquer du doigt.
Niù čī	Index (doigt).
ČĪ	Voir nǎm čī.
ČĪ	Déchirer (sens propre).
ČIM	Coincer (au sens propre).
ČĪM	Curer, se curer (les dents, les ongles). Ne s'applique qu'aux petits interstices ; voir aussi k'òt.
Mǎi čim k'èò (ǎn, lǐm)	Cure-dent.
ČĪM, čim du	Goûter (un mets).
ČĪN	Pur, véritable. Sincère, droit (caractère).
ČĪN	Syn. de nǎm. (Vieux mot maintenant peu usité.)
ČING	Voir tong čing.
ČĪNG	Se disputer, s'arracher (un objet que chacun convoite).
ČIU	1 — Supporter (moralement).
Čiu	2 — Être redevable envers.
Čiu nò	Endetté, être endetté.
ČÍP	1 — Plier (en surface).
Číp vǎi	Plier et ranger.
Nôk číp (tò)	2 — Pouillot.
ČĪP	—
Číp číp	Voir khót číp číp.
ČÍT	Voir deng čít čít.
ČO	Rassembler, se rassembler.
Čo kǎn	Être rassemblés. Voir mú, môt.
ČÓ	Naître, apparaître, sortir (en parlant des bourgeons, des germes).
Čó nǎt	Bourgeonner.
Čó ngǒ	Germer.
ČÒ	—
Čò sǒ (k'áng)	Table. Syn. : pǎn.

ČŎ

Čŏ du

Čŏ (ăn)

Čŏ hu (ăn)

Čŏ k'ôn

Nôk čŏ (tô)

ČŎ

ČOM (ăn, f.)

Čom k'on (ăn)

Čom pũ (ăn, f.)

Čom pŏ (k'âng, f.)

Má čom (k'âng)

Ko čom, ko má čom

ČŎM

ČŎM

Má čôm (k'âng)

ČŎM

ČŎN

ČŎN

Čón

ČŎN (tô)

ČŎN

Měng čôn (tô)

ČŎN (kân)

Čôn

ČONG (k'âng)

ČÓNG

ČŎNG (k'âng, ăn)

ČÔNG

Čông kâng, say còng

kâng (ăn, lĩm)

1 — Toucher du doigt.

Tâter du doigt.

2 — Petit cercle plat.

Boucle d'oreille (sans pendant ; voir bó hu. Les femmes tãy portent comme boucle d'oreille un anneau plat, en argent ou en or, encastré dans le lobe, et parfois muni d'une pierre, ou d'une spirale passée dans l'anneau ; voir ven).

3 — Voir k'ôn.

4 — Espèce de moineau.

Incendier. Syn. : čút (peu usité).

1 — Sommet. Voir aussi pay.

Épi (de poils).

Épi de cheveux.

Sommet d'une montagne. Syn. : pay pũ.

Termitière.

2 — Citron.

Citronnier.

Achever de couvrir (en parlant d'une poule à laquelle on donne à couvrir des œufs déjà couvés en partie).

—

Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).

A l'instant (passé proche), depuis un instant, il y a un instant, depuis peu de temps.

Voir čon éo dāng (dāng).

1 — Espèce d'ombre (poisson d'eau douce).

2 — Bénéfice.

Espèce d'écureuil.

1 — Se baisser, s'accroupir (pour pouvoir passer sous une porte ou une chose quelconque plus basse que sa propre taille). Voir aussi kúm.

2 — Courtilière.

Cuiller.

Cuillerée.

Louche (grande cuiller).

Se cramponner.

Lit, couchette. (On dit aussi čōng nŏn.)

1 — Fort (force physique). Voir hēng.

2 — Jugulaire.

Čòng hang, say čòng hang (ăn, lĩm)	3 — Croupière.
Čòng pā (kə)	4 — Espèce de palmier (dont les feuilles servent à divers usages : cordages, ballons, etc.).
ČÓP (mã)	Pioche (sens général) ; houe (outil).
Čóp lem	Pic (outil).
Čóp lĩn mà	Pioche. (Lit. : pioche langue de cheval, en raison de sa forme.)
ČŎP	1 — Disparaître par pourriture.
Čöp čěp	2 — Crissement de gravier sous le pas, ou bruit analogue.
Năn čöp čěp	Produire le bruit ci-dessus.
ČÓT	Voir nō čót.
ČŎT	1 — Cartilagineux.
Dúp čót	Cartilage. Syn. : ták tún.
Čót čót	2 — Bruit produit par l'enfant qui tette, ou bruit analogue.
Năn čót čót	Produire le bruit ci-dessus.
ČOY	Rachitique (adj.).
Tô čoy	Rachitique (n.).
ČŎY	1 — Très petit, tout petit, minuscule. (Se place toujours après le substantif ou l'appellatif numéral.) Voir aussi nòy.
Nòy čòy	Extrêmement petit, microscopique, infinitésimal.
Čòy ět, čòy ět	Id.
Čòy	2 — Très peu. Voir aussi nòy.
Čòy nŭng	Un petit peu, un tout petit peu.
ČŎY, he čòy (phurn)	Épervier à petites mailles. Voir he.
ČŎY	Aider, seconder ; assister (donner assistance).
Čòy kăn	S'entr'aider, s'assister.
ČŎ	En « cul de poule ».
Sôp čô	Lèvres en « cul de poule ».
ČŎ	Terme exclamatif pour arrêter le buffle.
ČŎ	Eventrer.
ČŎ	La vie, l'existence (période de vie d'un individu).
ČŎK	Griffer. Syn. : yăt.
ČŎK (k'àng)	Mortier (ustensile).
ČŎN	1 — Fouger.
Kŭn čôn	2 — Syn. de sók.
ČŎN	Sans queue (en parlant du coq ou de la poule).
ČŎN (lang)	Cabane (provisoire), abri (construit).

CÔNG

Mãi công hom

—

Espèce de bois (rouge brun, très dur, imputrescible, non attaqué par les termites, odoriférant, rare ; employé pour faire les cercueils).

CỔNG (k'áng, lang)

Mãi cồng

1 — Rouet.

2 — Espèce de bois (de mauvaise qualité).

CỔNG

Contenir, renfermer.

CỘP

Cộp kăn

Rencontrer. Syn. : pò.

Se rencontrer. Syn. : pò kăn.

CỘP

Cộp nững

—

Un moment, un instant. Voir aussi khão.

CỐT

Syn. de kón (4^e sens).

CỚ

Charger (un véhicule).

CỜ

1 — Temps (durée), moment (instant déterminé).

2 — Heure.

Cờ ni

En ce moment, à cette heure-ci.

Cờ năn

A ce moment-là, à cette heure-là.

Lững cờ

Toujours, à toute heure.

Cờ đồng hồ

Heure d'horloge.

Pét cờ

Huit heures, à huit heures, il est huit heures.

Pét cờ tữn chăo

A huit heures du matin. (Les Tày ne connaissent que le cadran de 12 heures.)

Sí cờ k'ăm

A quatre heures du soir.

Cờ lẽ tỡ

Une fois par heure, toutes les heures.

Khóp cờ

Cycle des heures. (Les Tày divisaient autrefois, suivant le calendrier chinois la journée de 24 heures en 12 espaces de temps égaux à 2 heures. Ceux-ci portaient les mêmes noms d'animaux que les années du cycle de 12 ans (voir p1), en partant de 23 heures environ. Cette mesure du temps n'est actuellement plus employée.)

Cỡ

3 — Exhorter, entraîner (à faire une chose).

CỜ (A)

Marché. Syn. : tók lât.

Hỡn cờ (lang)

Marché (le local).

CỠ

Syn. de say.

Cỡ lèk

Syn. de say lèk.

CỚK (C)

Syn. de kủ.

CỔNG

Voir lí cồng.

CỜNG

1 — Garder (un troupeau).

Kũn cờng ngỗ (tỏ)

Vacher.

Nỗk cờng mà (tỏ)

2 — Canepetière, petite outarde.

ČŌNG	Objets, choses, affaires (objets matériels).
Čōng nūng	Les vêtements (sens général).
ČÚ	Appellatif numéral des fleurs. (Peu usité.) Voir dōng.
ČŮ	—
Čù çù	1 — Juste suffisant, au plus juste, à la plus juste mesure.
Bó çù khôô (dông, çú)	2 — Espèce de colcéolaire.
ČÚK	1 — Assembler dans la main les coins, les bords d'un morceau d'étoffe, de papier (habituellement pour envelopper quelque chose).
Čúk (A)	2 — Souhaiter, formuler des vœux.
ČŮK (A)	1 — Dizaine. Syn. : síp.
Čúk dēn (ăn, k'àng)	2 — Verre de lampe. Syn. : čăô dēn.
ČUM	Couler, s'engloutir (embarcation). Voir aussi lúm.
ČŮM (ăn, k'àng)	1 — Carrelet (filet de pêche).
	2 — Syn. de nêk.
ČŮM	Famille (directe : le père, la mère et les enfants). Voir dâm.
ČŮM	—
Mōng Čŭm	Muong Chum (commune tây noir de la province de Son-la, châu de Son-la).
ČŮM	Lourd (en parlant des personnes vivantes seulement). Voir nâk.
ČUNG	Tenir à la corde (un animal), tenir en laisse. Attirer à soi (aimant).
ČŮNG (k'àng)	Cercueil.
ČŮP	Embrasser, sucer, aspirer du bout des lèvres.
Čúp k'ôn	Voir k'ôn.
Čúp nủ	Téter.
Lêk čúp (lím, ăn)	Aimant.
ČŮP	Syn. de nêk.
ČŮT	Syn. de čô. Peu usité.
ČUY (k'àng, ăn)	Poinçon, alêne.
ČŮ, čŭr vãi	Se souvenir.
ČŮ	1 — Nom, appellation, appellatif.
Čŭr hò	Nom de famille.
Čŭ	2 — C'est vrai, c'est ainsi, c'est cela.
Čŭ lò	Oui. Voir aussi yă, ũ.
Čŭ tè	C'est certain. Voir tè.
Băô čŭ	Non ; ce n'est pas vrai. (Est employé parfois pour renforcer au contraire une affirmation qui pourrait sembler dou-

	teuse, voir ci-dessous.)
Kũn kò bắô cữ kin	Les personnes en mangent également.
ČŨN	Plomb (le métal).
ČŨNG (A), kũn cững (tô)	Témoin (personnes).
ČŨNG	—
Pa cững (tô)	Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce, en fuseau, à peau lisse, jaunâtre, à chair très estimée, atteint 2 mètres).
ČŨNG, kang cững	Centre, au centre.
ČŮT	1 — Marc (résidu).
Čút	2 — Syn. de cáng.
Nó čút	3 — Voir nó.

ČH

— ČH; ČHO (tô) (parlé)	Consonne triple ČH première. Voir tô.
— ČH; ČHŌ (tô) (parlé)	Consonne triple ČH deuxième. Voir tô.
ČHA	Voir ka čha.
ČHÁ (k'àng)	1 — Plateau en bambou tressé suspendu au-dessus du foyer. (Les Tây mettent sur ce plateau la réserve de viande et de poissons secs, le bois d'allumage et divers objets à sécher.) 2 — Voir hây chá chá.
Čhá chá	
ČHÁ (tô)	Xa, Kha (appellation de différentes races montagnardes du Haut-Tonkin. Les Tây englobent dans cette appellation toutes les races de la montagne).
Čhá k'aô	Xa blanc (race de Xa vivant à proximité des Tây, parlant leur langue en plus du dialecte xa. Une des races très rares qui ne tisse pas la toile et n'a pas de costume particulier, s'habillant avec les vieux effets tây).
Čhá kô	Houni (race du Haut-Tonkin; race primitive d'origine chinoise, habitant la haute montagne).
Čhá kūy	Subdivision de race Houni (apparemment identique aux Čhá kô).
Čhá k'a pè	Autre subdivision de race Houni.
Čhá meó	Voir meó.
ČHÀ	Chercher, rechercher (quelqu'un ou quelque chose qui est caché volontairement). Voir sô.
ČHẮK	Travailleur (adj.), ardent au travail.
ČHẨM	—
Pa čhâm (tô)	Espèce de melette (poisson d'eau douce, atteint 30 cm.).
ČHAN	Mélanger à (mélanges de liquides ou de matières fondues).
Čhan kân	Mélanger l'un à l'autre, mélangés (sens ci-dessus).
ČHÁN	Conquérir (un pays).
ČHANG	1 — Blessé (adj.), être blessé. 2 — Faire sécher près du feu. Voir tă. 3 — Voir yên. 4 — Voir phom. 5 — Mòc-châu (chef-lieu de châu de la province de Son-la, race Mường).
Čhang, čhang fây	
Yên čhang	
Phom čhang (tô)	
Mông Čhang	
ČHÁNG, má čháng	Toupie. (Les enfants tây pratiquent le jeu de la toupie comme les enfants européens.)
(k'àng)	
ČHÀNG	Côté (chez l'homme et les animaux).
Tăng čháng	A côté de (d'une personne ou d'un animal).

Dúp chẳng (ăn)	Côte (anatomie).
Hễ chẳng	Syn. de dúp chẳng.
CHẰNG, chẳng vãi	Enfermer (des personnes ou des animaux seulement).
CHÀO	Voir ching chaò.
CHẢO	Syn. de k'ả hô.
CHẢO, mở chảo, bở chảo	1 — Eux, elles (en parlant des personnes ou des animaux).
Nỗk chảo (tô)	2 — Espèce de tourterelle.
Nỗk chảo k'êô	Pigeon vert (espèce de pigeon sauvage).
Nỗk chảo nằm	Guignette.
CHẢO	Garder rancune.
CHẢO	Près, près de, à proximité de, proche (dans le temps et dans l'espace).
CHÁP	Voir phom táp cháp.
CHẤP	Poursuivre (sens propre), pourchasser.
CHÁT	—
Chát chát	Bruit d'éternuement répété, ou bruit analogue (onomatopée).
Mứt chát chát	Éternuer longuement.
Năn chát chát	Produire un bruit répété analogue à celui de l'éternuement.
CHẪT (ăn, k'ảng)	Brosse. Voir aussi chày.
CHẪT	Approcher, s'approcher (à proximité immédiate) ; rapprocher, se rapprocher (rendre plus proche). Syn. : săt.
CHAY	Déplacé, dérangé.
CHÁY, k'ôn cháy	Résidu d'opium (ce qui reste de l'opium fumé. Les fumeurs pauvres le fument une seconde fois après y avoir ajouté de l'alcool).
CHÁY, chày k'ảô	Pénétrer à l'intérieur (en parlant de la pluie poussée par le vent).
CHẤY (k'ảng)	1 — Œuf.
Cháy	Pondre.
Mả chày lăng	2 — Voir lăng.
CHẤY	Malade, être malade.
Chảy năô	Avoir la fièvre.
CHE (k'ảng)	Voiture (sens général).
Che lă	Voiture à attelage, voiture à bras, brouette.
Che ô tô	Voiture automobile. On dit aussi ô tô (F).
Che kông	Motocyclette. (Lit. : voiture cerf, appellation due à la corne d'appel dont la plupart des motocyclettes étaient munies et dont le bruit ressemble au cri du cerf.)
Che dăp (A)	Bicyclette.

Čhe bin	Avion, aéroplane. (Lit. : voiture volante.)
Čhe fây	Train de chemin de fer. (Lit. : voiture à feu.)
ČHĚ	1 — Voir nām čhě.
Čhé	2 — Voir khăô čhě.
ČHĚ	—
Čhē čhē	Léger clapotis (onomatopée). Voir čhō čhō.
Năn čhē čhē	Clapoter légèrement.
Furn čhē čhē	Pluie légère, pluie produisant un léger clapotis.
Fà furn čhē čhē	Pleuvoir légèrement.
ČHĚN	Couper aux ciseaux (à deux branches). — Maintenant peu usité, voir tăt.
ČHENG	Voir niô čheng.
ČHÉNG, mắ čhéng (k'áng)	Cymbales.
ČHEÔ (ăn)	Claie, clayonnage.
ČHĚT	—
Čhět čhět	Bruit de frottement léger, de froissement d'étoffe ; froufrou.
Năn čhět čhět	Produire le bruit ci-dessus ; froufrouter.
ČHĚ	Porter à califourchon, être porté à califourchon (sur le dos d'une personne. Les Tây portent leurs enfants à califourchon sur leur dos).
ČHĚM	Dénigrer.
ČHĚP (F) (tô)	1 — Chef (dans les expressions ci-dessous seulement).
Kay čhêp (A) (tô)	Caporal-chef.
Ông dỏy čhêp (A) (tô)	Sergent-chef.
Kôan ék čhêp (A) (tô)	Adjudant-chef.
Čhêp, čhêp vãi	2 — Ranger, mettre en ordre (des objets seulement).
ČHÍ (ăn)	1 — Soutènement, mur de soutènement.
Čhí, čhí vãi	Faire un soutènement.
Čhí čhí	2 — Onomatopée désignant le bruissement intérieur des oreilles et qualifiant ainsi un silence profond (un tel silence que l'on n'entend que le bruissement des oreilles).
Kóm čhí čhí	Silence profond, silence absolu.
ČHIN	—
Čhin hò	Tsinh-ho (commune de la province de Lai-châu, race Yaô ; chef-lieu de canton, poste militaire).
ČHĨN (ăn)	Festin, banquet.
Čhĩn	Inviter à un festin, à un banquet.
Kin čhĩn	Faire un festin, faire un banquet.

ČHING

Čhíng čhaô, mêng

—

Araignée.

čhíng čhaô (tô)

Yăô čhaô, yăô čhíng

Fil d'araignée.

čhaô (lím)

Yăô čhaô, yăô

Toile d'araignée.

čhíng čhaô (k'àng)

Čhíng čhaô k'âm (tô)

Araignée dorée (petite araignée de couleur jaune, à courtes pattes).

ČHĨNG

Syn. de čing.

ČHIU

—

Mă čhiu

Syn. de mã siu.

ČHO

Demander (inférieur à supérieur), solliciter ; prier (sens de demander).

Čho fép

Demander une permission. Pardon ! permettez-moi. Voir čêng.

Čho kin

Mendier.

ČHÓ

—

Nôk čhó (tô)

Perdrix.

ČHÓK (k'àng)

Canule.

Čhók

Injecter à la canule.

Ya čhók

Médicament pour injection à la canule.

ČHŌK

Voir mã čhōk.

ČHON

Voir năm čhon chú.

ČHỎN

Assembler, rassembler (des objets).

ČHONG

Syn. de mùm. (Vieux mot maintenant peu usité.)

ČHÔNG (k'àng)

Panier (petit panier rond à une bretelle, finement tressé, à l'usage des femmes tày). Voir aussi sà.

ČHÓT

A fond, jusqu'à épuisement.

ČHOY

Tracer (un sillon, une rigole).

ČHÓY

—

Bó čhóy

Chloranthe.

ČHÓY

Raviner, raviné ; ravin (lit d'une rivière).

ČHŌ

—

Čhō čhō

Bruit d'une pluie torrentielle, ou bruit analogue (onomatopée). Voir čhē čhē.

Năn čhō čhō

Produire le bruit ci-dessus.

Furn čhō čhō

Pluie torrentielle.

Fà furn čhō čhō

Pleuvoir à torrents.

CHÔNG	Pantalon, culotte.
Chông tin	Pantalon court, short.
CHỜ	1 — Racler (sens général). 2 — Biner (la terre).
CHỖ (ăn)	Se dit d'un petit éclat de bois ou d'une petite parcelle de peau, qui se soulève.
CHỜN	Voir lòn chôn.
CHỦ	Voir nằm chôn chủ.
CHÚM (ăn)	Petite clôture, petit entourage (d'un arbre fruitier ou autre chose à protéger).
CHÚM	—
Nỗk chủm (tô)	Caille (n.).
CHUN	Voir mỗ chun.
CHÚNG (lẫô, lẫm)	Arme à feu, fusil.
Chúng ko fẫy	Fusil à silex.
Chúng kếp	Fusil à amorces.
Chúng lót	Fusil à cartouches (de guerre).
Chúng mảy	Fusil-mitrailleur, mitrailleuse.
Chúng nỳ	Revolver, pistolet.
Chúng lờng	Canon (pièce d'artillerie).
Chúng bẻn nỗk	Fusil de chasse. (Lit. : fusil pour tirer les oiseaux.)
Chúng phẻp	Carabine de salon (ou analogue).
CHÚP	Enfiler par la tête (un collier, un vêtement).
CHUY	Syn. de suy.
CHỨ	Espèce, sorte, genre, façon ; comme.
Chứ nỉ	Comme ceci ; de cette façon, de ce genre, de cette sorte, de cette espèce.
Chứ nằn	Comme cela, de cette façon-là, de ce genre-là, de cette sorte-là, de cette espèce-là.
Chứ dẻô	D'une seule façon, d'une seule sorte, d'une seule espèce.
Chứ dẻô kằn	Identiques (au pluriel).
CHỬ	Essayer, sonder, vérifier.
Chử cẫo	Sonder le cœur, sonder le caractère, chercher à connaître les sentiments.
CHỪNG (ban, ẫn)	1 — Crible. 2 — Louer, louer, féliciter.

D

- D; do (tô) (parlé) — Consonne D première. Voir tô.
 — D; dō (tô) (parlé) — Consonne D deuxième. Voir tô.
- DA**
 Da kin khăô
 Da păn, da khă, da
 ồ sỡ
 Mễng da (tô)
- DÁ**
 Dá kăn
- DÁK**
- DÃK**
 Dăk kơ
 Dăk nằm ớy
- DẮK**
- DAM**
- DẨM (ăn)**
- DẨM**
 Dăm
 Dăm mĩ mĩ
 Dăm dăm
 Tẩy dăm
- DẨM**
- DẨM**
 Phi dăm (tô)
 Dằm (ăn, f.)
- DẨM (F) (tô)**
 Mễ dằm (F)
- DAN**
 Dan
- Consonne D première. Voir tô.
 — Consonne D deuxième. Voir tô.
- 1 — Dresser (la table pour manger), servir (le repas).
 Servir le repas.
 Dresser la table pour le repas.
- 2 — Espèce de nêpe (genre d'insectes hémiptères aquatiques.
 Une espèce de ces insectes est utilisée par les Tày pour
 la fabrication d'un condiment analogue au poivre).
 Réprimander, disputer. Syn. : k'ả hô, nằô.
 Se disputer. Syn. : k'ả hô kăn, nằô kăn.
- Voir ka dák ka dák.
- Trop fort (en parlant d'une boisson infusée), trop relevé (en
 parlant d'un mets).
 Trop salé. Syn. : kìn kơ.
 Trop sucré. Voir van.
- Loin, éloigné, à longue distance.
- Faufiler, bâtir (en couture).
- Spatule. (Les Tày se servent d'une spatule en bois pour
 manipuler le riz cuit encore chaud.)
- 1 — Plonger (natation).
 2 — Noir. (Ne s'emploie pas en parlant des choses noircies
 accidentellement, voir kằm).
 Très noir. (Lit. : noir comme du noir de fumée.)
 Noirâtre, noir en partie.
- 3 — Tẩy noir (subdivision de race tẩy groupée principale-
 ment dans les régions de Sơn-la et de Điện-biên phủ.
 L'appellation Tẩy noir est due au corsage noir porté
 par les femmes de ce groupe).
- Très profond (en parlant de trous dans le sol) Voir aussi lờk.
- 1 — Famille (sens très étendu : toutes personnes portant le
 même nom, quel que soit le degré de parenté). Syn. :
 sín (C), hò (A).
 Génies de la famille (âmes des ancêtres, dont l'adoration
 donne lieu à la cérémonie appelée mo).
- 2 — Manche (manche court d'outil. Voir kằm).
- Dame (appellation réservée aux femmes européennes).
 Madame. (Les Tày adoptant le mot madame ont confondu
 la syllabe ma avec leur mot mễ qui signifie femme.)
- 1 — Tricoter, festonner (au crochet).
 Tricot, feston.

Sở dan (phữn)	Vêtement tricoté.
Khăn dan (k'àng, lìm)	Mouchoir festonné, cache-col tricoté, etc. Voir khăn.
Dan	2 — Sorte de maladie chez les tout jeunes enfants (symptômes : fièvre, peau jaune citron. Cause imaginée par les Tây : mère de l'enfant ayant mangé trop de bananes ou d'ananas. Remède : laver l'enfant avec une décoction de feuilles de bananiers et de feuilles d'ananas).
Pin dan, chảy dan	Être atteint de la maladie ci-dessus.
DÀN (kón)	Roche, rocher. Voir kón hin.
Dán fon	Pierre à chaux.
Dễn dán (k'àng)	Lampe à carbure.
DẦN	1 — Tacher, taché.
Dần (ăn)	Tache.
Dần	2 — Panneau fait de bambous aplatis et entrecroisés. (Appelé vulgairement képhen par les Européens, du nom annamite cái phen.)
Fa dân	Voir fa.
Dần	3 — Traces de passage au sol.
Dần tảng	Trace d'un ancien chemin.
DÀN, má dân, dân chúng (k'àng)	Balle, projectile quelconque d'arme à feu. Cartouche.
Lót dân (ăn, k'àng)	Etui de cartouche.
DĂN (F)	Douane. Syn. : dôn.
Kũn dân	Douanier. Syn. : kũn dôn.
DẦN	—
Má ka dân (k'àng)	Ganglions de l'aîne, de l'aisselle.
DẦN, dân pãy	Avorter (en parlant d'un furoncle ou d'un abcès), se résorber.
DẦN	Piquer (en parlant des insectes munis de dards, voir khốp).
DANG	1 — En train de.
Dang kin khắô	En train de manger.
Dang	2 — Appellatif numeral des filets. — On dit aussi phurn.
DÁNG	Mot marquant la possibilité ou soulignant un fait accompli. Employé souvent avec d'autres mots dont il renforce le sens (voir ci-dessous).
Dáng	C'est possible.
Dáng	Voilà ! (sous-entendu : cela devait arriver !).
Dáng mĩ	Il y en a. (Sens de mĩ renforcé.)
Dáng dẫy	C'est possible. (Sens de dẫy renforcé.)
Dáng cữ	C'est vrai. (Sens de cữ renforcé.)
Dáng mĩ à	Il n'y en a pas. (Lit. : Y en a-t-il ? Phrase interrogative avec réponse sous-entendue. Expression peu déférente.)

Dáng dầy à	Ce n'est pas possible. (Même remarque que ci-dessus.)
Dáng cữ à	C'est faux. (Même remarque que plus haut.)
DĂNG	1 — Nez.
Keng dăng	Dos du nez.
Chon cồ dăng	Lobe du nez.
Hũ dăng	Narine.
Dăng	2 — Allumer (en parlant du feu seulement).
Dăng fải	Allumer le feu.
Dăng (A)	3 — Rengager (en parlant des gens liés par contrat, militaires en particulier).
Dăng	4 — Voir fà dăng.
DĂNG, nằm dăng	Eau chargée de potasse (obtenue par filtrage à travers un panier de cendres, et dont se servent les Tây pour préparer leur teinture indigo).
DAÔ (k'àng)	1 — Etoile.
Daô	2 — Nom de famille tây (famille noble de Muong Té qui régnait autrefois sur la région et fournit encore actuellement la plupart des autorités. Ancien nom : Sin K'âm, famille de l'or).
Kông daô (tô)	3 — Cerf axis.
DÃÔ	1 — Rose (couleur).
DAỒ	2 — Voir ka dảo.
Kôn daồ	Ancien district important du 4 ^e Territoire militaire actuel (daồ de Lay).
	Chef tây du district ci-dessus. (Titre héréditaire qui avait été donné à la famille Dêô (voir ce mot) par la France au moment de la conquête du Tonkin, et qui lui fut retiré pour des raisons politiques en 1930, à la mort de Dêô Văn Khang qui fut ainsi le dernier kôn daồ. Ce chef était autrefois appelé fà lông (grand ciel) par ses administrés, en raison de son immense autorité sur le pays.)
DẤÔ	—
Dấô sắô (A)	Foire, exposition.
DẤƠ	Quel, quels, quelle, quelles.
Ti đăơ	Où ? En quel endroit ?
Tồ đăơ, kồ đăơ	Combien ? Quelle quantité ? (sans idée d'unité définie). Voir aussi ki.
Tồ đăơ	Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles ? (en parlant des personnes ou des animaux).
Ấn đăơ	Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles ? (en parlant des choses. Lorsqu'on parle d'objets qui ont un autre appellatif numéral que ấn, on peut remplacer ấn par cet appellatif).

DAP	—
Čhe dap (A) k'àng)	Bicyclette.
DÁP, mĩt dáp (mã)	Sabre, grand coupe-coupe.
Dáp úm ngũn	Sabre, coupe-coupe à fourreau recouvert d'argent.
DẮP	1 — Anéantir, exterminer.
Dấp	2 — Eteindre, étouffer (un feu, un foyer d'incendie).
Bon dáp	3 — Dernier quartier de la lune.
Mũr dấp	4 — Premier jour de la décade tây. Voir mũr.
DÁT	1 — Sensation cuisante ressentie près d'un foyer ardent.
Dát	2 — Coudre à l'aide d'une alêne.
Dát pũn hẫy	Coudre une semelle de chaussure.
DẮT	Ordonner, prescrire. Syn. : bỗ, 3 ^e sens.
DAY	—
Sa day	1 — Regretter (une personne ou un objet dont on s'est séparé).
Mỡ day	2 — Dans les temps très reculés.
Mỡ chảo mỡ day	Dans les temps les plus reculés.
DÂY	Soie naturelle brute.
Mẫy dẫy (lĩm)	Fil de soie naturelle.
Fẫy dẫy	Etoffe de soie naturelle (de fabrication locale). Syn. : fẫy pẽ, lỏ.
DÀY	Galoper. Courir (usité dans ce sens dans certaines régions seulement).
DẦY (k'àng)	1 — Echelle, escalier mobile. Voir aussi khắk.
Dầy k'a chày	Escabeau.
Mẽ dầy (F) (k'àng)	2 — Médaille, décoration, insigne quelconque porté sur la poitrine.
DẦY (k'àng)	Panneton (en bambou ou en rotin tressé, de forme évasée, dans lequel les Tây servent le riz, principalement le riz ordinaire).
DẦY	1 — Pouvoir (v.), possible, réalisable.
Kĩn dẫy	Peut être mangé.
Pẫy dẫy	Pouvoir partir.
Dẫy	2 — Gagner, obtenir.
Dẫy fếp	Obtenir une permission.
Dẫy kếp nũng	Gagner une piastre.
Ku dẫy yá lỏ	J'ai gagné (la partie).
Dẫy lỏ	3 — Expression marquant la fin d'un entretien, d'une action quelconque. (Peut se traduire par : Cela va ainsi, c'est assez, cela suffit... Expression souvent précédée du mot thỏi, voir ce mot.)

DÉ	Mot rendant plus pressante une demande formulée par une phrase impérative. (Correspond à notre conjonction donc employée dans ce sens, mais plutôt avec une idée de prière que d'injonction. Est toujours placé en fin de phrase.)
Hảo ku dé	Donne-le moi donc.
Hảo ku pãy dé	Laisse-moi donc partir.
DẺ (tô)	Chrysalide.
DỄ, dẽ vãi	Immobiliser une personne, un animal, en les maintenant solidement.
DỄ, khô dẽ	Sorte de beignets de fabrication tầy (faits de riz gluant pilé avec un certain fruit appelé mả ngã).
Dẻ khô	Fabriquer les beignets ci-dessus.
DEM	Commander, diriger, surveiller (une troupe, un chantier).
Kũn dem (tô)	Surveillant, chef de chantier.
DẼM, mải dẽm	Baguette plate.
DEN	Limite (de propriétés adjacentes, de circonscriptions).
Den din	Frontière.
DẼN, nả dẽn	Front (partie de la tête).
DẼN (k'ang)	Lampe (sens général).
Dẽn nằm pĩ	Lampe à huile.
Dẽn nằm yãô	Lampe à pétrole.
Dẽn dân	Lampe à carbure.
Dẽn bíp	Lampe électrique à main.
Dẽn dẽn	Lampe électrique sur ligne.
Dẽn yông	Lanterne à main.
Čáo dẽn, čũk dẽn (k'ang, ăn)	Verre de lampe.
Kén dẽn (ăn)	Mèche de lampe.
Phang dẽn (k'ang, ăn)	Abat-jour.
Póp dẽn (k'ang)	Ampoule électrique.
Ya dẽn, pin dẽn (k'ang)	Pile électrique.
Tầy dẽn	Allumer la lampe.
Môt dẽn	Eteindre la lampe.
Vằn k'ũn dẽn	Monter la lampe.
Vằn lũng dẽn	Descendre la lampe.
Bíp dẽn	Donner le contact (lampe électrique).

DENG

Bá deng (tô)

Rouge.

Garçon rouge (nom des garçons nouveau-nés avant que ceux-ci n'aient reçu leur propre nom qui ne leur est donné que 10 à 20 jours après leur naissance. Ce mot rouge peut d'ailleurs être donné également comme nom définitif).

Mê deng (tô)

Fille rouge. V. ci-dessus.

Deng deng

Rougeâtre, rouge en partie.

Deng cít cít

Rouge, rougeoyant (avec idée de lumière et de chaleur : lanterne rouge, charbon, métal chauffe).

DÊNG

Din dêng

Desséché, aride (en parlant du sol).

Ka dêng

Terre aride, desséchée.

Tăng sừ măn ka dêng

Sec, asséché, desséché (en parlant du sol).

Le sol est sec.

DEÔ

Deô yâng, deô nôn

Etap (distance que l'on parcourt).

Etap (lieu où l'on se repose).

DÉT

Fà dét

Lumière et chaleur directes du soleil.

Le soleil brille. (Lit. : le ciel brille.)

Dét hòn

Il fait chaud, la chaleur du soleil est forte (lorsque le soleil est visible).

Dét ún

La chaleur du soleil est douce (soleil visible sans être très chaud).

Dét ố mã

Le soleil apparaît, commence à briller.

Dét hũm

Le soleil est caché (temps couvert).

DÊK

Dêk nòy (tô)

—

Enfant, les enfants (sens général). Syn. : dêng nòy, é nòy.

DÊM (A)

Coussin Syn. : phà nãng.

DÊN

Cimetière. Syn. : pá hêô, dúng hêô.

DÊNG

Dêng (k'àng, kản)

1 — Peser (à l'aide d'une balance).

2 — Balance (de tous genres). — Les Tây ne se servent que de la balance romaine. Dans les grosses balances (parfois jusqu'à 120 kurn : 70 kilos), le fléau est en bois dur et le poids en fer ou constitué par une pierre entourée d'une enveloppe en rotin tressé. Dans les petites balances de précision, le fléau est en os ou en ivoire, parfois en os ou bois recouvert d'argent ; le poids est en cuivre.

Dêng ngữn

Petite balance de précision.

Kản dêng

Fléau de la balance.

Kén hăm dêng (k'àng)

Poids de la balance.

Ta dêng

Index-repère de la balance. (Lit. : œil de la balance.)

Dêng nòy

3 — Syn. de dêk nòy.

DÊÔ

Tô dêô

Tô dêô

Ăn dêô

Dêô

Dêô Văn Ći

Dêô Văn Khang

DÊT

Môt dêt (tô)

DI

Tô di

Kũn di

Kĩn di

Pây di

Kõy pây di nỡ

Yú di

Yú di ! yú di dô ! yú
di dô hà !

DÍ

Hoy dí (tô)

Pa dí (tô)

DÍ (A)

Kũn dĩ, kũn k'ay dĩ
(tô)

Hỡn dĩ (lang)

DIN

Ta din

Dĩn dẻng

1 — Un seul. (Ce mot est toujours placé avant le nom ou son appellatif numéral, s'il en possède un.)

Une seule fois.

Seul, tout seul (en parlant des personnes ou des animaux ; voir tò).

Un seul (en parlant de la plupart des choses, voir ăn).

2 — Nom d'une famille noble et puissante de Lai-châu (qui régna longtemps sur la région tầy et nous opposa une forte résistance au moment de la conquête du Tonkin. La France donna ensuite à cette famille le titre héréditaire de kỏan daỏ, voir daỏ).

Chef de la famille ci-dessus (qui nous résista lors de la conquête du Haut-Tonkin et dont les origines ancestrales furent très discutées. Il fut par la suite comblé d'honneurs, et les Français lui donnèrent le titre héréditaire de kỏan daỏ, voir daỏ).

Fils de Dêô Văn Ći ; dernier des kỏan daỏ (voir daỏ).

1 — Cueillir au sol (légumes, fruits). Syn. : kẻp.

2 — Voir môt.

Bon (adj.), bien (appréciation).

Beau, joli (en parlant des personnes ou des animaux). Voir ngẵm.

Bonne personne.

Bon à manger.

Partir, aller dans de bonnes conditions.

Bon voyage ! (Lit. : allez lentement et bien, souhaits que l'on adresse à quelqu'un qui part, même pour un endroit peu éloigné.)

Être bien là où on se trouve.

Expression exclamative que l'on lance à l'adresse de quelqu'un pour l'inviter à se tenir tranquille.

—

1 — Espèce d'escargot de vase (comestible).

2 — Macropode (poisson).

Prostitué (adj.), prostitution.

Prostituée (n.).

Maison de tolérance, maison de prostitution.

Terre. (Les Tầy différencient les terres de compositions différentes par leur couleur : terre rouge, terre blanche, etc.)

Epaisse couche de terre meuble sans pierre.

Voir dẻng.

Den đin	Voir den.
Mả đin	Globe terrestre. (Les Tây se représentent la terre comme un immense plateau circulaire.)
DÍN, mải đín, lô đín, mải lô đín	Bois de chauffage de bambou.
DỈN	Jouer, se divertir (avec idée de gaité, de folâtreries : jeu d'enfant, réjouissances publiques. Ne s'applique pas aux jeux quels qu'ils soient comportant une règle de jeu).
Vào đin	Plaisanter. (Lit. : parler pour jouer.)
DÍNG, đing ó, đing ó pây	1 — Verser avec précaution le liquide contenu dans un récipient dans le fond duquel est un dépôt que l'on veut séparer de ce liquide.
Đing đing, tở đing tở đing	2 — Bruit d'une sonnerie à son grêle (clochette, timbre, etc.) (onomatopée).
Năn đing đing, năn tở đing tở đing	Produire le bruit ci-dessus.
DÍP	1 — Cru, vert, en parlant du bois et des fruits (syn. : k'eò), et dans l'expression ci-dessous.
Tay díp	2 — Mourir accidentellement.
DÍT	Sauter en hauteur.
Dít k'ừn	Sauter de bas en haut.
Dít k'ảm pây	Franchir d'un saut (une barrière, un obstacle quelconque, la corde d'un sautoir).
Mễng dít kók	Syn. de mễng ka nưk hô. Voir ka.
DO	—
Pa do (tồ)	1 — Espèce de loche ou d'anableps (deux espèces de poissons à chair peu estimée. Une légende tây dit que ce poisson se transforme au bout d'un certain temps en lézard, un lézard de la région ayant quelque ressemblance avec ce poisson, mais avec la peau plus brillante, voir ci-dessous).
Pa do lỏ pin sêm ká	Expression que l'on emploie à l'adresse des personnes qui cherchent à s'élever à un rang qui n'est pas le leur ou qui simplement, font preuve de trop de recherches dans leur mise et leurs manières. (Par comparaison au poisson terne pa do qui devient un brillant lézard, voir ci-dessus.)
Khảo do	2 — Voir khảo.
DỖ	1 — Mot employé seul pour se faire indiquer, montrer une chose, avec idée de défi. (Peut se traduire par : montrez donc, ou est-ce donc).
Hảo lim dồ	Montrez donc (avec insistance, dồ renforçant l'expression).
Ti dảo dồ	Où est-ce donc (même remarque que ci-dessus).
Dồ (A), hữ đồ (bảng)	2 — Bac (pour la traversée d'une rivière).
Kũn dồ, kũn vãi dồ (tồ)	Passeur de bac.

DỔ	Mort, sec (en parlant du bois). Voir aussi khô, k'ăo.
DỔK	Voir ko dỏk ko dỏk.
DOM	Regarder. (Peu usité.) Syn. : lim.
Dom du	Regarder attentivement de près. (Peu usité.) Syn. : du, lim du.
DON (ăn)	1 — Galon (insigne de grade ou de fonction). Syn. : kán.
Don (k'ăng, f.)	2 — Plage.
Don sảy	Plage de sable.
Don hin	Plage de galets.
Don (ăn, f.)	3 — Planche (jardinage).
Don phắk kát	Planche de choux.
DÓN	Blanc. Syn. : k'áo (peu usité).
Dón dón	Très blanc.
Dón dỏ dỏ	Très blanc.
Dón thông thông	Blanc miroitant (se dit d'objets très éloignés miroitant à la lumière).
Tây dón	Voir Tây.
DONG	Appellation que l'on donne aux beaux-parents de ses propres enfants.
DÓT	Interpeller brusquement, provoquer (une personne).
DOY	Cérémonie qui suit l'enterrement chez les Tây, (consiste à offrir à l'âme du défunt, qu'on suppose n'avoir pas encore quitté la case, des aliments qu'on dispose à l'heure des repas à l'endroit où la personne est morte, et pendant deux ou trois jours).
K'on doy	Appellation de l'âme du défunt au cours de la cérémonie ci-dessus.
DÓY	1 — Entérite chronique des pays chauds, sprue.
Dóy	2 — Manger (terme grossier). Syn. : pỏy.
DỎ	Mot placé à la fin de certaines phrases impératives pour en renforcer le sens. (Correspond à la conjonction donc employée dans le même sens.)
Yú di dỏ !	Reste donc tranquille.
DỎ, dỏ bẻt	1 — Branche d'arbre recourbée ou perche fichée en terre, à laquelle les pêcheurs attachent leur ligne de fond.
Niu dỏ	2 — Voir niu.
DỎÁN (A)	Chef de partisans. (Non employé seul.)
Châu đoán (tỏ)	Châu-đoán (chef des partisans d'un châu, voir chỏ).
Túng đoán	Túng-đoán (chef des partisans d'un canton).
Phỏ túng đoán	Phỏ-túng-đoán (chef des partisans adjoint au túng-đoán).
Sỏ đoán	Xỏ-đoán (chef des partisans d'une commune).
Phỏ sỏ đoán	Phỏ-xỏ-đoán (chef des partisans adjoint à un xỏ-đoán).

DỖAN	Syn. de dân.
DỐC (F)	Docteur. (Non employé seul.)
Koan dôk	Docteur médecin.
DỒN	1 — Se dit d'un membre coupé, d'un moignon de membre. 2 — Se dit de manches de vêtements courtes, de demi-manches.
K'a dôn	Jambe coupée, moignon de jambe.
Kũn k'en dôn	Marchot.
Sở k'en dôn	Vêtement à manches courtes, à demi-manches.
DỖN (k'àng)	Fort, fortin, poste fortifié.
DÔNG	1 — Appellatif numéral de tous les récipients allant au feu.
Dông	2 — Appellatif numéral des jeunes pousses, des champignons, des fleurs. Syn. : củ, pour les fleurs seulement.
Dông	3 — Appellatif numéral des arbalètes.
DÔNG (tô)	1 — Nom générique des larves vivant dans le bois.
Dông (tô)	2 — Microbe provoquant la carie dentaire (supposé mais non connu des Tây).
DỐT	Couler avec force (en parlant d'une rivière tumultueuse, d'un torrent).
DÔI	1 — Paire (n. f.), couple ; pair (adj.).
Má dôi (k'àng)	2 — Espèce de fruit (petite baie en grappes, à graines comestibles. Cultivé par les montagnards).
Ko má dôi	Arbuste donnant le fruit ci-dessus.
DỖY (A) (tô)	Sergent.
Dỷ bôn, dỷ chệp (A)	Sergent-chef (le mot chệp est une imitation du mot « chef »).
DỖ (ăn)	Ergot (du coq, du chien).
DỚ	—
Ko dớ	Sycomore.
Mả dớ (k'àng)	Fruit du sycomore (comestible).
Phắc dớ	Feuille du sycomore (consommée comme légume par les Tây).
DỖN (tô)	Ver de terre.
DỔNG (k'àng)	Appareil à décortiquer le riz, actionné au pied. (Cet appareil se compose d'une longue pièce de bois formant levier, munie à l'une de ses extrémités d'un pilon qui vient frapper le riz dans un mortier fait d'un tronc d'arbre évidé.)
Dống nằm	Appareil à décortiquer le riz, à eau. (L'appareil est identique à celui décrit ci-dessus, mais est actionné par une petite chute d'eau, le levier, muni d'une auge, basculant lorsque celle-ci est remplie.)

Dóng phên	Appareil à décortiquer le riz, à moulin. (L'appareil est identique à ceux ci-dessus, mais est actionné par un petit moulin à eau.)
DỠY	Avec; près de (dans l'expression : aller près de quelqu'un). Voir aussi tōy.
Dỗy kăn	Ensemble (adv.). Syn. : tōy kăn.
DU, lim du	Regarder attentivement de près Lire (pour soi-même. Voir án).
Du san	Lire le journal, une lettre, un document quelconque.
DŨ	Appeler (les poules par un cri spécial : syllabe dú roulée).
DŨK (A), dũk nãm	Débilité par un mauvais climat.
DUM, dum du	Flairer; sentir (sens de flairer).
DUN	—
Mỡng Dun	Đôn-đưc (commune tây bắc de la province de Lai-châu, canton de Luân).
DÚN	1 — Appellatif numéral des bûches, rondins, morceaux de bois ou objets longs de petites dimensions (piquets, cannes, cravaches, etc.). 2 — Nuque.
Kòk ka dún	1 — La grande forêt. 2 — Cimetière. Syn. : pá hêô, dẽn.
DUNG, pá dung	1 — Tressailler (de peur). 2 — Van (instrument en bambou tressé servant à nettoyer le riz décortiqué).
Dung hêô	1 — Os. Colonne vertébrale. (Lit. : os du dos.)
DÚNG	Voir cháng.
Dũng (ban)	Moelle des os.
DÚP (ăn, k'ò)	2 — Espèce de poissons acanthoptères. (Lit. : « poisson à os », appellation due à sa nageoire dorsale, dure et coupante. Atteint 20 cm., peau jaunâtre sans écailles, chair estimée.)
Dúp sa lãng	3 — Voir hỡ.
Dúp cháng	4 — Couture (assemblant deux pièces d'étoffe).
Ế dúp	
Pa dúp (tò)	
Dúp cháng hỡ	
Dúp, dúp sỏ (ăn)	
DÚK	Tard (dans la soirée) Voir say.
DƯNG, tin dưng	Etrier.
(k'àng, ăn)	
Yông tin dưng	Œil de l'étrier (partie où passe l'étrivière).
Say tin dưng (lĩm)	Etrivière.

F

— F ; fo (tô) (parlé)	— Consonne F première. Voir tô.
— F ; fô (tô) (parlé)	— Consonne F deuxième. Voir tô.
FA (ăn, f.)	1 — Mur, cloison.
Fa k'en	Cloison.
Fa ngỗy	Mur en maçonnerie. (Lit. : mur en briques.)
Fa pên	Cloison en planches.
Fa dân	Cloison en bambou. Voir dân.
Fa (pên)	2 — Battant (d'une porte), vantail, panneau.
Fa tu	Porte (le vantail), battant de porte.
Fa táng	Volet, persienne.
Fa (ăn)	3 — Couvercle.
Fa (tô)	4 — Tortue d'eau (à carapace cartilagineuse, de taille moyenne, ne dépasse pas 10 kilos dans les rivières du Haut-Tonkin ; comestible). Voir tôp, k'ôay lông.
FÁ	Appellatif numéral des mains et des pieds (facultatif).
FẢ (ăn)	Nuage.
FÃ	1 — Tout le terrain visible d'un côté d'une rivière.
Fã ni	Sur cette rive-ci, de ce côté de la rivière.
Fã não	Sur l'autre rive, de l'autre côté de la rivière.
Fã	2 — Plancher. (Les planchers des cases tây sont faits de gros bambous simplement ouverts et aplatis.)
Fã pên	Plancher en bois plein.
FÀ	1 — Le ciel.
Fà furn	La pluie, pleuvoir ; il pleut.
Fà lům	Le vent, venter ; il vente.
Fà dăng	Le tonnerre, tonner, il tonne (grondements sourds d'orage éloigné).
Fà phét	Le tonnerre, tonner, il tonne (déchirements, éclatements d'orage rapproché).
Fà páp lỏn	Les éclairs, il fait des éclairs (orage).
Fà dét	Le soleil brille. (Lit. : le ciel brille.)
Fà bôt	Ciel nuageux, temps sombre, le temps est sombre.
Fà sẻng	Ciel pur, ciel limpide, temps clair.
Fà hời	Ô ciel ! (Exclamation très courante marquant l'étonnement, la surprise.)
Fà	2 — Récidive, rechute (en parlant d'une maladie).
Fà ó mã, pin fà ó mã	Récidiver, rechuter (dans le sens ci-dessus).
FẮ	Envoyer (à une personne), expédier (envoyer à destination).
Fắ hỏo	Envoyer à (destinataire).
FẮK, fắk sỏo	Giffler.

FẮK

Thung fắk (k'ắng)

Fắk

Fắk

FẮK

FẦM

FAN

Fan, fan k'ủn

FĂN (tồ)

FĂN, fân phồ

FĂN

Făn hày

FẮN

FẮN

FANG

Fang

Sí fang

Mải fang

FẮNG

FẦNG

FẮNG

Fắng lắk

Fắng kủn

FẮNG (ăn)

FẮNG

Fắng

Báo fắng

Cần fắng

Hủ fắng

FẦNG

Mỡng Fắng

FÁO

1 — Porter en bandoulière.

Musette, sac se portant en bandoulière.

2 — Cosse (des plantes).

3 — Fourreau.

Couper, frapper (à l'aide d'un instrument tranchant).

Rabâcher. Syn. : k'ủn.

1 — Tailler (un crayon, un morceau de bois. Syn. : k'út),
couper en fines rondelles.2 — Retourner (un objet quelconque en le changeant de face),
tourner (une page).

1 — Chevreuil.

2 — Abandonner son mari. (Ne s'emploie pas pour la femme,
voir văng, hăng).

Rêver (pendant le sommeil).

Avoir des cauchemars (pendant le sommeil).

Assembler plusieurs fils pour en faire une corde.

Semence (de légumes, de fruits. Ne s'emploie pas en parlant
des céréales, voir khỏ pủ).1 — Carré (n.), (unité de mesure pour les étoffes : carré dont
le côté est égal à la largeur du coupon, donc variable).

2 — Face (d'une pièce de bois).

Cubique, parallélépipédique, à quatre faces.

Poutre, pièce de bois à plusieurs faces.

Voir hày fắng.

Voir ta fắng.

Enterrer, enfouir, inhumer ; planter (après avoir creusé un
trou).

Planter un piquet, un pieu (après avoir creusé un trou).

Inhumer un mort.

Escarpement, falaise.

1 — Écouter (prêter l'oreille).

Écouter (les conseils donnés, obéir à un ordre).

Ne pas écouter, ne pas obéir.

Éprouver de la répulsion à écouter (lorsque quelqu'un dit
des inepties ou des choses désagréables).

2 — Comprendre.

—

Mưong Fang (commune tây noir de la province de Lai-châu,
châu de Tuân-giáo).

Poltron. Voir yán.

FĂÔ, fâô fây	Flammèche, parcelles légères qui s'élèvent d'un brasier.
FĂÔ	Garder, surveiller (une maison, un troupeau, des prisonniers). Être en sentinelle (voir aussi kák). Guetter, être à l'affût (syn. : yôm).
FĂÔ (ăn)	Frangée.
FĂƠ	Désirer, envier, convoiter.
FĂP	Plat et mince (pour les objets résistants), planchette, lame.
FÁT	1 — Acidulé. 2 — Bischoffia Javanica.
Ko fát	Bois de l'arbre ci-dessus (jaunâtre, lourd, résiste aux termites ; employé en menuiserie).
Mãi fát	Fruit du bischoffia (petites baies en grappes, acidulées, comestibles mais peu estimées).
Mả fát (k'àng)	3 — Espace de temps, laps de temps, séance. Syn. : thá.
Fát	4 — Distribuer ; payer (pour des paiements effectués à un groupe d'individus).
Fát	Payer la solde. (Lit. : distribuer la solde.)
Fát ngữn bơn	Condamner (une personne), punir.
FĂT	Prison.
Hỗn fát	Prisonnier.
Kũn fát	Vanner (à l'aide d'un van à main, voir dúng).
FĂT	Triquer, cravacher ; frapper (à l'aide d'une baguette).
FĂT	Barrage sur un cours d'eau (pour dériver le courant ou élever le niveau).
FAY (k'àng)	1 — Coton (sens général).
FĂY	Cotonnier (n.).
Ko fây	Fruit du cotonnier.
Mả fây	Coton brut, non égrené.
Fây kén	Coton égrené.
Fây yông	Égrener le coton. Voir iủ.
Iủ fây	Coton cardé.
Fây tháp	Carder le coton.
Tháp fây	Coton filé.
Fây lim	Filer le coton.
Pấn fây	Apprêter le fil de coton destiné au tissage (par immersion dans un bain chaud d'eau de riz).
K'á fây, kản fây	2 — Toile de coton, et par extension : étoffe, tissus quelconques.
Fây	Velours.
Fây ñung	Étoffe de soie (voir dáy). Syn. : lố.
Fây dầy	
FĂY	—

Mải fây	Espèce de bois (rouge, dur, lourd, résiste aux termites; employé en menuiserie. L'écorce est utilisée pour la préparation d'une peinture grise).
FẦY, hom fây	Persicaire, polygonum persicaria (plante potagère aromatique utilisée comme condiment).
FẦY	1 — Feu.
Fây mảy	Brûler (v. a.), incendier.
Pổ fây	Brûlure; brûler (causer une brûlure), se brûler.
Dăng fây	Allumer le feu.
Sũn fây	Attiser le feu.
Hôm fây (k'àng)	2 — Boîte d'allumettes.
Lìm hôm fây	Allumette.
Kỏn hìn lèk fây	3 — Silex, pierre à fusil. (Lit.: pierre à feu. Les montagnards du Haut-Tonkin se servent de fusils à pierre fabriqués par les Meo. Le silex remplace encore parfois les allumettes chez certains montagnards lorsqu'ils se déplacent par temps de pluie.)
Kấp lèk fây (k'àng)	Briquet.
Hết fây	4 — Voir hết.
Má fây (k'àng)	5 — Fruit de l'arbre ci-dessous (baies sauvages, en grappes, comestibles).
Ko má fây	Baccaurea ramiflora. (Donne un bois blanc, dur, résistant aux termites, utilisé en charpente.)
Nỏk fây (tỏ)	6 — Bouvreuil.
FE	Jumelés, joints l'un à l'autre par suite d'une anomalie de la nature (doigts réunis, fruits jumeaux, etc.).
Fe	Jumeau.
Lũ fe (tỏ)	Enfant jumeau.
Ổ lũ fe	Accoucher de jumeaux.
FỄ	Mélange de riz et d'une autre substance alimentaire (consommé en particulier lorsque le riz commence à manquer).
FỄ	—
Pa fễ (tỏ)	Genre de poissons stélostéens. (Poisson d'eau douce à peau jaunâtre, comestible, atteint 30 cm.)
FÉP	Permission, autorisation.
Cho fép	Solliciter une permission.
Pây fép	Aller en permission.
Cho fép, kay fép	Formule de politesse employée lorsqu'on s'adresse à un supérieur ou lorsqu'on passe devant lui. (Correspond au mot pardon.)
FI (k'àng)	Furoncle, abcès.
Pin fi	Furoncle ou abcès qui se déclare.
FỈ	Voir fỏt fỏt fi fi.

FÍT, má fit (k'áng)	Sifflet de poche.
FỎ (tò)	Mâle non castré (en parlant du porc).
Mu fỏ (tò)	Verrat, porc mâle non castré.
FON	Chaux.
Dán fon	Pierre à chaux.
Lỗ fon	Four à chaux.
FÓN	—
Ko fón	Espèce d'arbre forestier.
Bỏ fón (dông, chú)	Fleur de l'arbre ci-dessus, (de couleur jaune. Utilisée en décoction comme remède contre la jaunisse. Utilisée également pour teindre en jaune le riz offert aux génies lors de certaines cérémonies rituelles).
FÔNG (k'áng)	Vague (n.), remous (sur l'eau).
FÒNG	—
Sa fòng (F)	Savon.
FỜT (A)	Minute (soixante secondes). Syn. : fút.
FỖT	1 — Bouillir, avoir bouilli.
Nằm fôt	Eau bouillie.
Fôt fôt fĩ fĩ	2 — Bruit de foule, d'assemblée bruyante, tumultueuse.
Nằm fôt fôt fĩ fĩ	Tumultueux, bruyant (foule, assemblée).
FƠ (ăn)	Natte (fils tressés).
Fơ	Tresser une natte.
FỠ	Donner la main, le bras (pour accompagner).
Fỡ kăn	Se donner la main, le bras.
FỜNG	1 — Paille.
Mả fờng (k'áng)	2 — Carambole (fruit).
Ko mả fờng	Carambolier.
FỜNG	Parties identiques d'un tout (un côté du corps, une moitié d'animal abattu, un quartier d'orange).
FU, kũn fu	Manœuvre (n.), journalier, homme de peine.
Fu mà	Conducteur de chevaux de bât.
Fu hỡ	Piroguiers loués pour un transport.
FÚ (ăn, f.)	Garniture, parure (formant un ensemble de pièces normalement inséparables : attributs d'un uniforme, cornes d'un animal, etc.).
FỦ	Flotter, surnager.
FỦ	Natte (en jonc ou en paille).
FUNG	1 — Raccorder (des vêtements), repriser.
Fung, fung phĩ (ăn)	2 — Enveloppe (à lettre).
Fung san	Enveloppe, lettre sous enveloppe, pli postal.

Mả fung (k'àng)	3 — Abricot.
Ko fung	Abricotier.
FÚT (A)	Minute (60 secondes). Syn. : fôt.
FÚN	1 — Mesure de poids valant 0 gr. 375 (ou 10 li). Voir pung.
Fưn	2 — Pluie.
Fà fưn	Pleuvoir, il pleut.
Fưn thèo (A)	3 — Sorte de vermicelle (en farine de haricot, de fabrication chinoise ou annamite). Voir mên.
FÚN	1 — Poudre.
Pin fưn	En poudre, réduit en poudre.
Fưn tã	Poudre de toilette.
Fưn	2 — Engrais, fumier.
FÚT	Rugueux, râpeux, rêche ; rude (au toucher). Voir aussi năn.

H

- H; ho (tô) (parlé) — Consonne H première. Voir tô.
- H; hō (tô) (parlé) — Consonne H deuxième. Voir tô.
- HA**
- Ha dōy
Ha cảo
Ha cảo lông
Ha cảo di
Ha cảo hày
- 1 — Demander (sens : prier d'accorder et non : s'enquérir).
Demander à. (Lit. : demander avec.)
- 2 — Respirer.
Soupirer.
Voir cảo.
Voir cảo.
- HÁ**
- Há
Há chú nūng
Há pin
Há vā
Mãi há
- 1 — Averse.
- 2 — De soi-même, par soi-même, particulier, en particulier.
D'une espèce particulière.
Être ainsi par soi-même.
- 3 — Mais (conj.).
- 4 — Espèce de bois (mêmes caractéristiques que le mãi fây).
- HẢ**
- Hả síp
Chứ hả
Chứ hả síp
Bơn hả
Bơn hả tây
- Cinq.
Cinquante. (Pour cinquante et un, cinquante-deux, ajouter 1, 2, etc. à l'expression ci-contre.)
Cinquième, cinqièmement.
Cinquantième.
Voir bơn.
Voir bơn.
- HÃ**
- Mở hả
- Je, me, moi, (terme amical employé entre camarades intimes du même sexe, non parents). Voir ku, k'ôy.
Voir mở.
- HÀ (A)**
- Kũn hà
Hà
Hà nỗng
- 1 — Travail de géodésie, de topographie. Syn. : hỏa.
Géodèse, topographe.
- 2 — Syn. de à.
- 3 — Hanoi (capitale du Tonkin).
- HÃ**
- Tay hã
Phi hã
- Épidémie, épizootie.
Mourir d'épidémie, d'épizootie.
Âme des personnes mortes d'épidémie.
- HÃ**
- Hã (ăn)
- 1 — Vomir.
- 2 — Racine.
- HẮC**
- Casser, cassé (en parlant du bois, d'objets en bois). Voir aussi k'át et tẻ.
- HẮK**
- Aimer (dans le sens d'amour, d'affection exclusivement). Syn. : mắk (à sens plus étendu).

Hẫk hỡy	Expression de grand amour, d'amour passionné (employée surtout en poésie et dans les lettres d'amour où elle est alors représentée par un signe particulier : une feuille, un cœur, ou une figure fantaisiste quelconque garnie de points. Ce signe est appelé également : hẫk hỡi).
HAM	Porter sur l'épaule à deux ou plusieurs personnes.
HẮM	Intervenir pour faire cesser une dispute, une bataille, un tumulte quelconque.
HẦM, kén hăm, mắ hăm (k'ang)	Testicules.
Kén hăm dềng, mắ hăm dềng (k'ang)	Poids d'une balance.
HẮM	Couper (du bois sur pied), abattre (des arbres). Voir aussi pằm.
HẦM, hăm mu	1 — Son de riz (employé pour la nourriture des porcs).
Hăm, hăm vãi	2 — Rouler (sens de : plier en rouleau).
Mải hăm	3 — Espèce de bois (blanc jaunâtre, non attaqué par les termites, utilisé en charpente).
Mải hăm mắ	Variété de mải hăm.
Mải hăm bông	Id.
Mải hăm kầy	Id.
Mải hăm sắn	Id.
HAN (tò)	Espèce de scolopendre.
HÁN	Chinois (adj.).
Kũn Hán	Chinois (n.).
Hán nờ (tò)	Chinois du haut (appellation qui englobe tous les Chinois parlant le kouan-houa, parce qu'ils habitent en général en amont du pays tây).
Hán tảo (tò)	Chinois du bas (appellation qui englobe tous les Chinois parlant une autre langue que le kouan-houa, parce qu'ils sont supposés habiter en aval du pays tây et qu'ils arrivent en général par le delta).
Mỡng Hán, đin Hán	Chine.
HẮN	1 — Entorse, foulure.
Khra hản	Boiter. Voir aussi ka dāk ka dāk.
Hản sa lẳng ỡ (tò)	2 — Mouffette.
Hản hom	3 — Variété de gingembre. Voir k'ing.
HẪN	Souder.
HÀN (ăn)	Étage.
Hàn tảo	Rez-de-chaussée.
Hỡn hàn (lang)	Maison à étages, maison sur pilotis.
HẪN	Impétueux, fougueux.

HANG (ăn, f.)	1 — Queue (d'un animal).
Hang	2 — Commissure (anatomie).
HÁNG	1 — Ajouré, à larges mailles.
Lêk háng	Grillage, toile métallique.
Fây háng	Etamine (tissu).
Háng, háng nằm	2 — Arrêté, bloqué par les eaux en crue.
HẮNG	Seller, harnacher, atteler (un animal).
HÃNG (k'áng)	Mangeoire, récipient de forme allongée.
Mỏ hăng (k'áng)	Plat en fer ovale.
HÀNG	Divorcer. Syn. : k'át. Voir aussi văng, fân.
HĂNG	1 — Usé (en parlant d'outils).
Hăng	2 — Abandonné, inoccupé (en parlant d'une habitation).
Mãi hăng	3 — Espèce de bambou (petit, employé surtout en vannerie).
Nó hăng	Voir nó.
HẰNG (k'áng)	Nid des insectes vivant en société (guêpier, fourmilière, etc.).
HẰNG	Mettre une ceinture ; fixer à l'aide d'une ceinture (en parlant d'un vêtement).
HAÔ	1 — Bâiller.
Kang haô	2 — Voir kang.
HAỎ, haỏ khăn	1 — Être bien portant. (S'emploie surtout dans le langage écrit, voir khăn.)
Haỏ khăn yú kã	Êtes-vous bien portant ? (Formule utilisée surtout en correspondance.)
Khảo haỏ	2 — Voir khảo.
HAỎ	Pièce de monnaie en argent valant un dixième de piastre ou dix cents (monnaie indochinoise) ; valeur monétaire de cette pièce ; 10 cents.
Ngữn haỏ	Voir ngữn.
HẪO (tô)	Pou de tête.
HẪO	1 — Aboyer.
Mả hỏ (k'áng)	2 — Fruit de l'amome (dont les graines — graines de paradis — sont utilisées comme condiment).
Ko mả hỏ	Amome.
HẪO (ăn)	1 — Tronc d'un arbre, d'une plante quelconque, à la naissance des racines. Syn. : pảo.
Hỏ	2 — Racine à tubercules peu développés (comme le gingembre).
Mả hỏ (k'áng)	3 — Variété de mangoustan sauvage.
HẪO	Nous (personne à qui l'on parle comprise. Voir aussi phũ).
HỎ	1 — Donner, donner à, à (à quelqu'un).
Hỏ du, hỏ lĩm	Faire voir, laisser voir. (Lit. : donner à voir.)

Súng hảo	Donner gracieusement, faire cadeau.
Mãng hảo	2 — Côté réservé aux femmes (dans une case tây ; côte opposé à l'autel des ancêtres. Voir aussi măng hồng).
HẢO	Portion plate d'une rizière irriguée (portion limitée par une diguette).
HÁP	Porter au fléau (sur l'épaule, à la façon annamite).
HẮP	Fermer (une porte, une fenêtre), boucher (à l'aide d'un couvercle). Voir aussi hủm, ôt.
HÁT	Rapide d'une rivière, d'un torrent, avec dénivellation brusque. Voir kêng.
Ko mã hát	Variété de jaquier sauvage.
Mã hát	Fruit de l'arbre ci-dessus.
HẮT	Petit grain de sable isolé, petite poussière dure.
HẪT	Couper à la faucille.
Hắt khảo	Moissonner le riz.
HAY (A)	Deux. (Usité chez les Tây uniquement dans l'appellation ci-dessous.)
Koan hay (A) (tò)	Lieutenant. (Lit. : « chef deux », sous-entendu : deux galons.) Syn. : koan song (peu usité).
HÁY	Voir mã kày háy.
HẦY (ăn)	Véranda, galerie, couloir.
Hảy nở	Véranda non fermée, balcon couvert.
Hảy hỡn	Véranda fermée, galerie extérieure.
HẦY (ăn)	1 -- Chaussures.
Hầy năng	Chaussures de cuir.
Hầy fậy	Chaussures de toile, sandales, espadrilles, pantoufles.
Hầy kaô su	Sandales à semelles en caoutchouc. Voir kaô su.
Hầy thũng	Chaussures à tiges.
Hầy thũng hĩ	Bottes. (Lit. : chaussures à longues tiges.)
Hầy thũng túm lèk	Brodequins, chaussures à clous.
Hầy pha dép	Babouches.
Hầy bồm	Sabots (faits d'une semelle de bois avec une simple lanière de cuir par-dessus).
Hầy kòk	Galoches.
Mừ hầy	2 — Deuxième jour de la décade tây. Voir mừ.
HÀY	1 — Mauvais, en mauvais état, en mauvaise santé ; méchant, vil, méprisable.
Kũn hày	Mauvaise personne.
Yú hày	Être en mauvaise santé. Être mal installé, dans une mauvaise position.
Ấn hày	2 — Sale (en parlant des choses). Syn. : ôy.

HÃY (k'áng)	Cylindre en bois pour cuire le riz à la vapeur. (Est muni d'un fond et d'un couvercle en bambou tressé ; s'adapte sur les marmites.)
Hãy sêô	Genre d'appareil ci-dessus, pour la distillation de l'alcool. Voir sêô.
HÃY	Pleurer.
Hãy mõi	Pleurer continuellement pour un rien.
Hãy chá chá	Pleurer en chœur et bruyamment.
Hãy fáng	Pleurer de dépit, de colère.
HÃY	—
Ko hãy	1 — Banian, figuier des banians.
Má hãy	Fruit du banian.
Khi hãy	2 — Cire à cacheter.
HÃY	Champ, rizière de montagne, tout terrain cultivé à sec.
Yết hãy yết nã	Cultiver la terre.
Kũn yết hãy yết nã	Cultivateur.
Pãy hãy pãy nã	Aller aux champs.
HE, k'ăng he (phưn)	Épervier (filet de pêche. Les Tây fabriquent eux-mêmes leurs filets).
He pãy	Épervier pour gros poissons.
He bắk	Épervier pour poissons moyens.
He cõy	Épervier pour menus poissons.
HỀ, hang hê	Aisselle.
HỀ	Voir ngám hê.
HEN, hen k'ô, hen mỗ	Renverser la tête en arrière.
HÉN	Hennir.
HẸN	Enlever un objet en le saisissant avec la bouche.
HÈN	Donner rendez-vous, fixer un rendez-vous.
HẸNG	Baisser, se retirer, avoir un niveau bas (en parlant des eaux).
Nằm hêng	Basses eaux.
HẸNG	1 — Vivant.
Hẽng, ó hẽng	2 — Fort, violent, intense ; avec force, violemment.
HẸNG	—
Má hêng (k'áng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible).
Má hêng lăô	Variété du fruit ci-dessus (passe pour avoir été importé du Laos par les oiseaux, d'où son appellation).
Má hêng khum	Autre variété du fruit ci-dessus (de saveur amère).
HỄÔ	Grand et mince, svelte. (Ne s'emploie qu'en parlant des personnes.)
HEỒ (lang)	Piège pour capturer les animaux. Voir kũn.

HỄÔ (ăn)	Tombe, tombeau. — Les tombes tây sont pourvues d'un petit édifice en bambou (voir thêng) et d'un mât supportant des banderoles (voir kâô), surmonté d'un grand parasol : kúp.
Pá hễô, dung hễô	Cimetière.
HẾP	Rauque, enroué.
K'ô hếp	Enroué.
HỄT (tô)	Rhinocéros.
Nô hễt (ăn)	Corne de rhinocéros.
HỄ (tô)	1 — Varan (existe en assez grand nombre dans le Haut-Tonkin).
Hễ	2 — Verser. Voir aussi thỏ, kháy.
HỄ	—
Mãi hễ	Bambou femelle.
Nó hễ	Voir nó.
HỄ	Êtain.
HÊM	1 — Salpêtre.
Hêm	2 — Attentivement, avec précaution.
Dầy hêm	Faire attention ; prendre ses précautions.
HỀNG	Pencher, incliner, se pencher (sur le côté seulement si on parle de la tête ou d'une personne).
HỄÔ	1 — Dévaster ; causer des dégâts (en parlant des dégâts causés par les animaux).
Hễô chẳng (ăn, hễô)	2 — Côte (anatomie). Syn. : dúp chẳng.
HỄP (tô)	1 — Tique.
Má hễp (k'áng)	2 — Grêle (n.).
Má hễp tôk	Il grêle.
HỄT (dông)	Champignon. Voir ci-dessous diverses espèces comparées à celles connues, mais qui ne sont peut-être pas dans tous les cas exactement les mêmes.
Hết pũng mu	Langue de bœuf, ou foie de bœuf. (Lit. : champignon « poitrine de porc » ; comestible.)
Hết fẫy	Amanite des Césars, ou oronge vraie. (Lit. : champignon feu, appellation due à sa couleur rouge ; comestible.)
Hết pỏ	Amanite rougeâtre, ou galmelle. (Lit. : champignon termite, appellation due à ce que les termites l'apprécient particulièrement ; comestible.)
Hết kũn nỏy	Armillaire de miel. (Lit. : champignon petites personnes, appellation due à sa conformation ; comestible.)
Hết kũn lông	Mousseron. (Lit. : champignon grandes personnes, par opposition au champignon ci-dessus ; comestible.)
Hết khi k'ỏay	Coulemelle. (Lit. : champignon bouse de buffle, appelé ainsi parce qu'il pousse dans les bouses ; comestible.)

Hết tin hùng	Chanterelle comestible, ou girolle. (Lit. : champignon serre de rapace, appellation due à sa forme ; comestible.)
Hết hu ling	Ressemble à la chanterelle orangée, ou fausse girolle, mais alors que celle-ci est vénéneuse, celui-là est comestible. (Lit. : champignon oreille de singe, appellation due à sa forme.)
Hết ka dăng dăm	Pleurote-huître. (Pousse sur les troncs d'arbre ; comestible.)
Hết ka dăng dón	Pleurote-conque. (Pousse sur les troncs d'arbre ; comestible.)
Hết păng	Genre de bolet comestible ou cèpe de Bordeaux. (Pousse sur les troncs morts d'une espèce de bananier sauvage appelé ko păng, d'où son appellation ; comestible.)
Hết hom	Hydne imbriqué. (Lit. : champignon parfumé, appellation due à son odeur agréable ; comestible.)
Hết tăng	Scléroderme vulgaire (comestible).
Hết săng	Craterelle corne d'abondance. (Pousse au pied d'une sorte de bambou appelé mải săng, d'où son appellation ; comestible.)
Hết fống	Lycoperdon à pierreries. (Lit. : champignon paille ; comestible.)
Hết tún	Genre de truffe. (Pousse sur les troncs d'arbres morts ; comestible.)
Hết tún bả hu không	Variété de l'espèce ci-dessus. (Lit. : champignon oreille de cerf, appellation due à sa forme plate ; comestible.)
Hết ta chưng	Clathrus ou espèce similaire. (Pousse sur les troncs d'arbre. Lit. : champignon œil de crible, appelé ainsi parce qu'il est criblé de petits trous ; comestible.)
Hết măn	Espèce ressemblant au foie de bœuf déjà cité (comestible).
Hết bớ	Champignon vénéneux. (Toute espèce vénéneuse n'a pas d'appellation particulière.)
HẾT	Faire, réaliser. Syn. : yết.
Hết về	Travailler. Syn. : yết về. Voir về.
HI	Organe sexuel de la femme. Syn. : k'ong mễ nững (expression distinguée, mais peu usitée).
Lốt hi	Menstrues. (Terme vulgaire peu usité, on dit : lũng bon, pin ôy, mĩ lốt, pin lốt.)
Him hi	Voir him.
HỈ	Long.
HÌ	Cri poussé en chœur par les Tây, principalement par les femmes, au cours des réjouissances organisées les jours de fête.
HÌM (ăn)	1 — Lèvre.
Him sốp	Lèvre de la bouche.
Him hi	Lèvre de la vulve.
Him ta	2 — Paupière. (Lit. : lèvre de l'œil.)

HIN	1 — Voir.
Hin (tô)	2 — Nom générique de tous les petits fauves carnassiers et d'une espèce très particulière de singe (hin lûm). Genette.
Hin hom	Civette.
Hin hã	Chat sauvage, chat-tigre.
Hin mẽô	Syn. de ling lûm.
Hin lûm	
Kôn hin	3 — Pierre, caillou. Voir aussi kôn dân.
HÌN (tô)	1 — Moucheron (insecte).
Mả hin (k'ang)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
HÍNG, mả híng (k'ang)	1 — Grelot.
Mả híng hỏm	Petits grelots en argent (que les femmes tây âgées portent à la ceinture les jours de fête, suspendus à des chaînes d'argent).
Híng hỏy, mẽng híng hỏy (tô)	2 — Luciole.
Híng hỏy ta k'ôay (tô)	Coleodes opacus (genre d'insectes coléoptères).
HÍP (ăn)	Broche (à rôtir).
HÍT	Gale (sur les personnes). Voir tha.
Pin hit	Avoir la gale.
HÓ, hó vãi	1 — Envelopper, emballer.
Hó	2 — Pommé (en parlant des choux).
Phắk kát hó (k'ang)	Chou pommé, ou qui doit pommer.
HỎ	—
Mả hó (k'ang)	Espèce de fruit sauvage (petites baies en grappes, comestibles, sans valeur).
HÒ (A)	1 — Famille (sens très étendu, voir dăm).
Ờ hó	Nom de famille tây. Voir sín.
Ờ chin hò	2 — Voir Ờ chin.
HỎ (mã)	1 — Lance (arme).
Phum hó (lím)	2 — Cheveu blanc.
HỎ (tô)	1 — Espèce de petit gris (écureuil).
Hỏ bãô (tô)	Espèce d'écureuil (à poil fauve).
Hỏ (k'ang)	2 — Nid (d'oiseau).
HOM	1 — Parfum, odeur agréable.
Ay hom	Être parfumé, exhaler une odeur agréable, alléchante.
Hom	2 — Nom générique de toutes les plantes potagères de la famille des ails et de la plupart des aromates utilisés comme condiments.

Hom bô (ko, k'àng)	Oignon.
Hom kíp (ko, k'àng)	Ail.
Hom pên (ko, k'àng)	Échalote.
Hom cảo (ko)	Citronnelle.
Hom k'âô (ko, k'àng)	Variété d'oignon blanc.
Hom fây	Voir fây.
Hom cỉ (ko)	Coriandrum sativum (plante potagère : condiment et légume).
Hom cỉ sả	Variété de la plante ci-dessus.
Hom cỉ keng	Autre variété de la plante ci-dessus.
Hom cỉ lãô	Autre variété de la plante ci-dessus (espèce sauvage comestible).
Hom lãng (ko)	Variété de plante potagère aromatique (employée comme condiment).
Hom kêô (ko)	Menthe.
Hom kẩn kẩn (ko)	Variété de menthe (mentha crispa).
Hom í tô (ko)	Espèce de plante aromatique sauvage (utilisée comme condiment).
Hom côm	Feuilles de citronnier (utilisées comme condiment).
HÓM, hóm pãy	Se cicatiser.
HỎM	Indigo. (Les Tây utilisent l'indigo pour teindre leurs vêtements, ils n'emploient que la feuille de l'indigotier et mélangent à l'extrait obtenu une certaine quantité de chaux. La préparation ainsi que la teinture se font à froid.)
Ko hỏm	Indigotier.
HỎM (k'àng)	Caisse, malle, valise, coffre, coffret, boîte (et tous objets de ce genre).
Hỏm nắg	Valise. (Lit. : malle en cuir.)
Hỏm cồng ngửn	Coffre-fort, caisse à numéraire.
Hỏm fắy	Boîte d'allumettes.
HON (ăn)	1 — Crête, huppe (des oiseaux).
Hon kắy	Crête de coq, de poule.
Bỏ hon kắy (dông, cú)	2 — Amarante, « crête de coq ». (Lit. : fleur « crête de coq ».)
Nỏk hon k'ỏan (tỏ)	3 — Huppe. (Lit. : oiseau à huppe en forme de hache.)
Mắng hon k'ỏan (tỏ)	4 — Fulgore.
Hon (tỏ)	5 — Hérisson.
HỜN	Chaud.
HÓNG, phi hóng (tỏ)	Génies de la famille, âmes des ancêtres. Syn. : phi dằm.
Hỏng hỏng, k'ỏ hỏng	Coin de la maison réservé aux génies (où se trouve l'autel des ancêtres).
Mo hỏng	Cérémonie rituelle en l'honneur des âmes des ancêtres. Voir mo.
Mắng hỏng	Côté des génies (dans une case tây ; c'est le côté où se tiennent les hommes. Voir aussi mắng hằo).

HÔNG

Travée, compartiment ; pièce (avec un côté non fermé ou fermé par un rideau seulement : disposition spéciale aux maisons indigènes).

Lầy hông

Voir lầy.

HÔNG

Crier (en parlant des animaux, le cri étant déterminé par une onomatopée qui suit le mot hông, à part quelques rares exceptions : aboiement, hennissement, barrissement, chant du coq et de la poule).

HÔNG (ăn)

Fossé, rigole.

Hông ló

Fossé d'écoulement, caniveau. Syn. : ló.

Hông mông

Canal d'irrigation, d'adduction.

HỚP

Brassée (ce que peuvent contenir les deux bras).

Hóp

Prendre à la brassée.

HỚP (k'àng)

Boîte, coffret.

HỚT

Être tari, être à sec, ne plus couler, ne plus saigner.

HỚT

Arriver, parvenir, atteindre (dans le temps et dans l'espace).

HOY (tô)

Escargot.

Hoy tống

Escargot à coquille jaune, de grande taille, comestible, très estimé. (Lit. : escargot cuivre, appellation due à sa couleur.)

Hoy lèk

Escargot à coquille pointue de couleur grise, comestible. (Lit. : escargot fer, appellation due à sa couleur.)

Hoy dí

Escargot du même genre que ci-dessus (hoy lèk), mais plus petit ; comestible.

Hoy bờ

Petit escargot à coquille rayée, non comestible.

HÓY

—

Mả hỏy (k'àng)

Variété de concombre.

Mả hỏy hể

Variété de concombre (blanc).

Mả hỏy khum

Variété de concombre (mormordica charantia).

HỎY, hỏy vãi

1 — Pendre, suspendre (avec appui d'un côté). Voir aussi k'uren.

Hỏy

2 — Assembler des lettres, des caractères, pour obtenir des syllabes, des mots.

San hỏy

Syllabe écrite, mot écrit.

HỖY

Empreinte, trace.

HỖY

1 — Cent (nombre), centaine.

Chừ hỏy

Centième.

Hỏy nững

Cent, un cent, une centaine.

Hỏy ết

Cent-un.

Hỏy song

Cent-deux. (On forme de la même façon 103, 104, etc.)

Hỏy

2 — Embrocher (mettre en broche, en brochettes), mettre en chapelet.

HỒ (k'àng)	Tête ; sommité, extrémité, partie renflée, (par extension, dans certaines expressions).
Hồ mữ (k'àng)	Pouce de la main.
Hồ tin (k'àng)	Pouce du pied.
Hồ k'áo (k'àng)	Genou.
Hồ náo (k'àng)	Penil, mont de Vénus.
Hồ cảo (k'àng)	Cœur. Voir cảo.
Hồ nằm (ăn)	Source d'un cours d'eau. Syn. : bó.
Hồ sún (ăn)	Pièce d'étoffe rapportée à la partie supérieure d'une jupe.
Hồ chông (ăn)	Pièce d'étoffe rapportée à la partie supérieure d'un pantalon.
Hồ hom (k'àng)	Bulbe de plante (oignon, ail, etc.).
Hồ lêk (k'àng)	Tête de clou, tête d'épingle.
Hồ hữ (k'àng)	Proue.
HỒ	Poursuivre. Syn. : chấp.
HỔ (ăn)	Clôture, barricade.
HỔ	1 — Percé, troué, perforé (par détérioration ; ne s'emploie pas pour les étoffes, voir k'át).
Hồ hồ	2 — Bruit du vent, bruit sourd d'un torrent, ou bruits analogues (onomatopée).
Nhữ hồ hồ	Produire le bruit ci-dessus.
HỔ	—
Má hổ (k'àng)	1 — Saillie thyroïdienne, pomme d'Adam.
Mỡng Hổ	2 — Muong Hua (commune tây noir de la province de Lai-châu, châu de Tuấn-giáo. Ancien nom : Cễng On).
HỔK	1 — Six.
Hòk síp	Soixante. (Pour 61, 62, etc., ajouter un, deux, etc., à l'expression ci-contre.)
Chur hòk	Sixième, sixièmement.
Chur hòk síp	Soixantième.
Bơn hòk	Voir bơn.
Bơn hòk tây	Voir bơn.
Mãi hòk	2 — Bambou mâle.
Nó hòk	Voir nó.
HÔNG	Jaloux (au sujet d'une personne aimée). Voir aussi sế.
HỔNG	—
Mừ hồng	Huitième jour de la décade tây. Voir mừ.
HỔP, hún hỏp (pẻng, ăn)	Photographie (l'image). Syn. hún thót, ẻng.
Thót hỏp	Photographier. Syn. : thót hún.
Ăn thót hỏp	Appareil photographique.
HỔT, hỏt a nủ	Se pelotonner.
HỔY, nỏm hỏy	Ruisseau, arroyo.

HỖ	Arrêt ou ralentissement de la végétation (à l'automne).
HỚ, nằm hờ	Sueur.
Ớ hờ	Suer, transpirer.
HỖ (bằng)	Nom générique de tous les bateaux ou embarcations. (Ne s'applique pas aux radeaux.)
Hỡ máy	Barque à moteur.
Hỡ fẫy	Bateau à vapeur.
Hỡ pang	Pirogue d'un seul bloc (taillée dans un tronc d'arbre, sans l'adjonction d'aucune pièce).
Hỡ đõ	Bac (pour la traversée d'un cours d'eau).
Hô hỡ (k'ảng)	Proue. (Dans les pirogues tây, la proue est mobile afin d'amortir les chocs fréquents à l'avant.)
Tày hỡ (ăn)	Poupe.
Phen hỡ (pềng)	Les côtes d'une pirogue (planches rattachées au fond de la pirogue — taillée dans un tronc d'arbre — par une série de petits longerons).
Dúp chẳng hỡ (ăn)	Petits longerons cités ci-dessus. (Lit. : côtes de la pirogue.)
Tháng hỡ (ăn, f.)	Petites traverses reliant les deux côtés d'une pirogue.
Tát hỡ	Plancher d'une pirogue, pont d'une embarcation.
HỖ	Gencives.
HỖN (lang)	Maison, habitation.
Hỗn ngỏy	Maison en briques et par extension : maison en maçonnerie.
Hỗn tằm đin	Maison en terre battue. (On trouve ce genre de construction chez les Houni.)
Hỗn k'ã	Paillote ; maison, case en bambou couverte en paillotes. Voir k'ã. (Genre d'habitation des Tây.)
Hỗn mũng hăng	Case en bambou couverte de bambous fendus en deux et assemblés à la façon des tuiles creuses. (Genre de construction adopté par les Yao.)
Hỗn lất	Habitation à même le sol.
Hỗn hàn	Habitation sur pilotis ; maison à étages. (La case tây est sur pilotis, à part quelques exceptions.)
Hỗn făng đin	Maison dont les colonnes sont enfoncées en terre.
Hỗn tó kí	Maison dont les colonnes ne sont pas enfoncées en terre. Voir kí.
Hỗn yú	Maison d'habitation.
Hỗn bẻp	Cuisine (local).
Hỗn pẫy nõ	Cabinets d'aisance extérieurs (terme distingué).
Hỗn khí	Id. (terme vulgaire).
Hỗn bơn	Case où une femme accouche. (Lit. : case du mois, parce que la femme y reste un mois : les femmes tây accouchent toujours dans une petite case indépendante, spécialement construite dans ce but.)

HỜN	La lèpre.
Pin hờn	Avoir la lèpre.
HỜNG (lím)	Baguette d'encens.
HỜT (tô)	Punaise (insecte).
HỖY	Mot employé pour répondre à un appel, peut se traduire par : hein ! (Terme populaire non employé envers les supérieurs.)
HỖY	Terme qui, placé à la suite du nom ou du titre de la personne à qui l'on parle, marque l'amitié, l'affection. Placé après hắk, renforce le sens de ce mot. Voir hắk hỡy.
HU (ăn)	1 — Oreille.
Bảo hu	Oreille extérieure. pavillon de l'oreille.
Tún hu	Lobe de l'oreille.
Nỗ hu	Tragus.
Ố hu (ăn)	Boucle d'oreille (exactement : petit anneau enchâssé dans le lobe de l'oreille, à la mode tây).
Bổ hu (ăn, f.)	Pendant d'oreille, boucle d'oreille. Voir aussi tóng kòng.
Hu (ăn, f.)	2 — Anse.
HÚ	Scier.
Hú (mã)	Scie (de tous genres).
HŨ	Ouverture, perforation, cavité, trou. Voir aussi bỗ, khum.
HŨ, hủ ắk	1 — Savoir, connaître. Voir aussi ắng.
Hủ ắng	2 — Comprendre.
Hủ (k'ắng)	3 — Cafetière, théière, et ustensiles du même genre.
Hủ ắ	Théière.
HỦ (ăn)	Métier à tisser à main.
Mấy hủ	Métier à tisser mécanique.
Tấm hủ	Tisser (à l'aide d'un métier).
HUM	Eventer (donner du vent), produire un souffle d'air (à l'aide de la bouche ou d'un appareil).
HÚM	Se couvrir étant couché.
Phả húm (phurn)	Couverture (litterie).
HÚM, húm vãi	1 — Couvrir, recouvrir avec la main, à l'aide d'une housse, d'une couverture (livre). Voir aussi lỏm.
Húm, húm vãi	2 — Fermer (en parlant de la bouche).
HŨM	—
Nỗk hũm (tô)	Espèce de tourterelle.
HŨM	Ombre (endroit protégé contre le soleil), ombré, ombragé.
	Voir ngắô.
Dét hũm	Soleil caché.

HUN, hun lǎng	Reculer (v. n., aller en arrière).
Hun pǎy	Reculer en s'éloignant.
Hun mǎ	Reculer en se rapprochant.
HŨN (ǎn, pēng)	Image, portrait, dessin, gravure (sens général).
Hún hōp, hún thót	Photographie. (Lit. : image photographée.) Syn. : ẽng
Hún tẽm	Gravure, dessin. (Lit. : image écrite.)
Hún mōk	Tatouage.
HŨNG	—
Phi hũng	Arc-en-ciel, feu follet. (Les Tày prennent ces phénomènes pour des manifestations d'esprits, de génies ; voir phi.)
HÙNG	—
Nỗk hùng	Epervier (oiseau de proie).
HŨNG	1 — Éclairer (produire de la lumière), voir clair ; faire jour.
Mỡng Hũng	2 — Muong Hung (commune tây noir de la province de Son-la, châu de Mai-son).
HỮ	Ou (conjonction alternative).
Hử le	Ou bien, ou alors.
HỮ	Terme employé pour inviter quelqu'un à prendre une chose qu'on lui présente (terme populaire non employé envers les supérieurs).
HŨN	Avoir des fourmillements.
HŨN	—
Hũn hũn	Bruit confus de conversation, de foule, ou bruit analogue.
Nẫn hũn hũn	Produire le bruit ci-dessus.
HŨNG	Longtemps, depuis longtemps.
Hưng bảo nẫn	De temps en temps.
Hưng lay bảo hìn	Je ne vous ai pas vu depuis bien longtemps (première phrase de politesse échangée après une longue séparation).

K

- K ; ko (tô) (parlé) — Consonne K première. Voir tô. Tient lieu de signe bref ㄅ dans certains cas.
- K ; kô (tô) (parlé) — Consonne K deuxième. Voir tô.
- KA, may ka 1 — Voyelle a. Voir may.
Ka Dans certains mots exprimant le mouvement. Voir ci-dessous.
- Ka mǎp ta 2 — Cligner les yeux, cligner de l'œil.
Ka mǎp ta sǎm Blépharospasme ; atteint de blépharospasme.
Ka mǎp ka mǎp 3 — Etourdi ; brouillon (adj.).
Ka vǎp ka vǎp 4 — Alternativement dans un sens et dans l'autre (en parlant d'un objet que l'on agite : éventail).
- Ka yǔk 5 — Secousse brusque du corps, en particulier des épaules.
Yết ka yǔk Hausser les épaules.
- Ka nǔk, ka nǔk hô 6 — Remuer la tête dans un plan vertical ; faire oui de la tête.
Měng ka nǔk hô 7 — Comptosernus auratus (insecte coléoptère. Appellation due à son mouvement de tête habituel ; appelé aussi mēng dít kók).
- Ka mēp ka mēp 8 — Voir lě ka mēp ka mēp.
Ka dāk ka dāk 9 — Boiterie, claudication ; clopin-clopant.
Nǎng ka dāk ka dāk Marcher clopin-clopant.
Ka Dans certaines onomatopées exprimant le bruit. Voir ci-dessous.
- Ka tá 10 — Caqueter (au sens propre).
Ka tá 11 — Syn. de ka tẻ.
Ka dák ka dák 12 — Chant de la poule qui vient de pondre.
Hòng ka dák ka dák Chanter (sens ci-dessus).
Ka chēk ka chēk 13 — Bruit sec de grains de sable dans un vase qu'on agite, ou bruit analogue.
- Nǎn ka chēk ka chēk Produire le bruit ci-dessus.
Ka Dans certains noms d'ustensiles. Voir ci-dessous.
- Ka tẻ (k'àng) 14 — Hotte (avec une seule bretelle s'appuyant sur le front, dans le genre de la hotte tây).
- Ka pẻ (k'àng) 15 — Panier à pêche.
Ka cha (lang) 16 — Epuisette (filet).
Ka Dans certains noms de fruits et de fleurs. Voir ci-dessous.
- Mả ka tũm (k'àng) 17 — Mûre (fruit de la ronce), framboise.
Ko mả ka tũm Ronce, framboisier.
Mả ka tũm tây (k'àng) 18 — Fraise. (Lit. : mûre européenne.)
Ko mả ka tũm tây Fraisier.
- Mả ka nòy (k'àng) 19 — Concombre pipengaille.
Mả ka dom khum 20 — Espèce de fruit sauvage (petite baie non comestible).
(k'àng)

- Mã ka dân 21 -- Ganglions de l'aisselle, de l'aîne.
 Bó ka dâô (dông, cú) 22 -- Rose (fleur).
 Bỏ ka dôn (dông, cú) 23 -- Camélia.
 Ka Dans certains noms d'oiseaux et d'insectes. Voir ci-dessous.
 Ka, nỏk ka (tỏ) 24 -- Corbeau.
 Khỏỏ kỏm ka 25 -- Voir khỏỏ.
 Nỏk sỏỏ ka 26 -- Sterne. (Lit. : oiseau suivant le corbeau. Il le suit pour l'attaquer.) Appelé aussi nỏk sỏỏ kỏng.
 Nỏk ka yỏỏ 27 -- Genre de pie.
 Nỏk ka hỏng 28 -- Etourneau.
 Nỏk ka ỏỏn 29 -- Loriot.
 Mỏng ka dỏp 30 -- *Lepidiotia bimaculata* (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés ; espèce de gros hanneton).
 KÁ, kỏ kỏy 1 -- S'évader, s'échapper.
 Mỏ kỏ 2 -- Neuvième jour de la décade tỏy. Voir mỏ.
 Tỏng kỏ 3 -- Voir tỏng.
 KÁ, may kỏ 1 -- Voyelle a (avec le signe du ton interrogatif, voir may).
 Kỏ (tỏ) 2 -- Espèce de cercopithèque ou d'atèle.
 Kỏng kỏ (tỏ) 3 -- Rainette (grenouille).
 KǺ 1 -- Coincé, être coincé.
 Kỏ 2 -- Terminaison formant avec le mot lỏ une expression qui, placée à la fin d'une phrase impérative ou affirmative, vient renforcer le sens de cette phrase. (Correspond à la conjonction « donc » employée dans le même sens. Voir aussi ẻ, dỏ, kỏ.)
 Mỏ lỏ kỏ Venez donc. Syn. : mỏ lỏ kỏ
 KǺ 1 -- Commerce.
 Yẻt kỏ Commercer, faire du commerce.
 Kỏn kỏ (tỏ) Commerçant.
 Hỏn kỏ (lang) Maison de commerce, boutique, magasin de vente.
 Kỏ 2 -- Syn. de kỏ (2^e sens).
 KǺ 1 -- Se promener.
 Kỏ 2 -- Vagabonder, courir (sens de : se débaucher). Syn. : kỏỏ.
 Kỏ bỏỏ Se débaucher avec les garçons.
 Kỏ sỏỏ Se débaucher avec les filles.
 Kỏ kỏn Avoir ensemble des relations d'amour.
 Kỏ 3 -- Valeur, prix.
 Kỏ 4 -- Que, pas que, plus que (dans l'expression ci-dessous).
 Bỏỏ ỏỏ kỏ yẻt Ne savoir plus que faire (dans une circonstance où l'on est pris au dépourvu).
 Ngỏn kỏ 5 -- Voir ngỏn.
 Mỏ kỏ (k'ỏng) 6 -- Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).

KÁ	1 — Dartre.
Pin ká	Avoir des dartres.
Khào ká	2 — Paddy. Voir khào.
KÁK (F)	De garde, qui est de garde (en parlant d'une sentinelle).
Yết kák	Être de garde, prendre la garde.
Kũn kák (tô)	Homme de garde, sentinelle.
Ling kák	Tirailleur, militaire de garde, sentinelle.
KĀK (k'àng)	Gamelle, gamelon.
KAM, mã kam (k'àng)	Variété d'orange (écorce épaisse et rugueuse, pulpe ferme, goût particulier).
KĀM (ăn, f.)	1 — Timon de herse.
Kám chảy	2 — Blanc d'œuf.
Bó kám chảy	3 — Lis blanc. (Lit. : fleur blanc d'œuf.)
Kám ơn (A)	4 — Merci. (Assez peu usité. Syn. : dầy yòn dầy.)
KĀM, dúp kām	Os de la hanche (pointe de l'os iliaque).
KĀM, may kām	1 — Voyelle composée âm. Voir may.
Kām, kām vãi	2 — Tenir dans la main fermée ; tenir à la main en serrant fortement. Voir aussi khām.
Kām păn (k'àng)	3 — Poing ; fermer la main.
Ngā kām păn	Montrer le poing, menacer du poing.
KĀM	1 — Sale ; noir (noirci accidentellement).
Khào kām ka	2 — Voir khào.
KĀM	1 — Bouchée (n.).
Kām	2 — Interdit par les coutumes, les croyances (sous peine de châtiment de la part des génies. Syn. : bảo lè).
Mừ kām	3 — Être en deuil. (Syn. : tók. Les signes de deuil chez les Tây consistent en mèches de cheveux coupés, port du turban blanc et à l'intérieur d'effets spéciaux ; suppression des bijoux et parures. Le deuil se porte 3 ans pour le père ou la mère, 2 ans à 2 ans 1 2 pour le mari, l'épouse, le fils, la fille ou les frères et sœurs ; le deuil ne se porte pas pour un jeune enfant de moins de 5 ou 6 ans.)
Kām, kām tók	4 — Parler. Syn. : pã. Voir aussi k'ām, pũm, vảo, bải.
Pá kām, vảo kām	
KĀM	Etayer, arc-bouter, s'arc-bouter. Syn. : chảy.
Mãi kām	Étai, arc-boutant.
KAN (tô)	Chef, mandarin. Syn. : kôan (voir ce mot).
KÁN (ăn, f.)	1 — Galon (insigne de grade ou de fonction. Syn. : don).
Nôk kán chảo (tô)	2 — Martin-chasseur.

KĀN

Bão kân

Mễng kân phi (tô)

—

1 — Ne pas oser.

2 — Espèce de mante.

KÀN

S'ébouler, s'écrouler, éboulé, écroulé. — Employé surtout pour les constructions ; voir kón.

KĀN, may kân

1 — Voyelle composée ân. Voir may.

Kân

2 — Réciproquement, l'un l'autre, les uns les autres.

Măk kân

S'aimer réciproquement, s'aimer les uns les autres.

Dóy kân, tōy kân

Ensemble. (Lit. : avec réciproquement.)

Pé kân

Semblable, identique, la même chose.

Yết pé kân

Copier, imiter, faire la même chose.

Chúr dêô kân, ân dêô kân

Semblables, identiques, de même nature, synonymes.

KĀN

Fermer (fixer à l'aide d'une fermeture).

Kán sô

Fermer à clé.

Kán pan

Verrouiller.

Kán mả póm

Boutonner.

Kán kók

Agrafer, boucler.

KĀN

Manche long (pioche, époussette, canne à pêche, etc.).

Kân bết

Canne à pêche.

KÀN

1 — Palper, pétrir, malaxer.

Kân fáy

2 — Voir fáy.

KANG

1 — Rabattre (une moustiquaire, une tenture, un rideau. Voir aussi pôt).

Kang (tô)

2 — Voir kôang.

Kang

3 — Exprime une idée de : demi, milieu, intermédiaire, centre.

Kang

Rempli en partie, rempli à moitié.

Kang kòk

Un demi-verre.

Kang

Intermédiaire ; né entre l'ainé et le cadet (en parlant des enfants).

Ting kang

Centre, au centre, milieu, au milieu, central, entre (sens général).

Kang cĩng

Centre, au centre.

Kang k'ũn

Au milieu de la nuit, dans la nuit.

Kang vín

Au milieu du jour, dans la journée.

Kang haô

4 — En haut, là-haut (avec une idée de verticale).

Kang kún, kang kún pây

5 — Fuir, émigrer par crainte.

Mãi kang

6 — Albizzia stipulata (espèce de bois, rouge, très dur, flexible, non attaqué par les termites, employé en charpente et pour faire des rames).

Mả kang (k'ang)	Fruit de l'arbre ci-dessus (petite baie de laquelle les Tây tirent une huile à brûler).
Ko mả kang, ko mả kang	Albizia stipulata (l'arbre, voir plus haut).
Mả kang dó	Espèce de bois (variété de l'arbre ci-dessus).
KÁNG	1 — Monture (de certains instruments : épuiette, raquette).
Káng, káng mả (ăn)	2 — Brindille, branche de bois mort.
Káng ká (tô)	3 — Rainette (grenouille).
KÀNG	1 — Voir kông.
Káng (ăn, f.)	2 — Arête (de poisson).
KÃNG (k'ang, ăn)	1 — Menton ; mâchoire inférieure.
Ko kãng	2 — Flamboyant (arbre).
KÃNG, may kãng	Voyelle composée ăng. Voir may.
KẮNG	—
Mễng kãng	Voir mễng kông.
KẮNG, kãng vãi	1 — Placer un écran, une barrière (pour protéger ou se protéger contre les vues, la chaleur, la lumière, le vent, les animaux).
Pa kãng (tô)	2 — Genre de poissons dipneumones, vivant dans les fonds vaseux (atteint 30 cm., chair peu estimée, appelé aussi pa kon).
KAÔ	—
Bổ kaô (dông, chú)	1 — Variété de cattleya.
Kaô su (F)	2 — Caoutchouc. Syn. : yang yút.
KÃÔ	Se plaindre de quelqu'un ; porter plainte. Syn. : kên.
KÃÔ	Toucher à, y toucher.
KÃÔ (k'ang)	Edifice installé sur une tombe tây. (Se compose d'un grand mât pourvu de supports transversaux dont le nombre varie suivant le rang du défunt (jusqu'à douze pour les familles nobles) et auxquels sont accrochés les vêtements du mort et des banderoles de diverses couleurs. Pour les hommes : banderoles courtes à chaque traverse, pour les femmes : banderoles à une seule traverse et pendant jusqu'à terre. Le tout est surmonté d'un grand parasol.)
KÃÔ, may kãô	1 — Voyelle double ăô Voir may.
Kăô	2 — Gratter.
KẮÔ	Ancien, qui existait déjà précédemment.
Té kăô	Vieux, usagé (en parlant des choses. Voir thăô).
	Depuis un certain temps déjà.
KÃÔ	1 — Neuf (adj. num.).
Kăô síp	Quatre-vingt-dix. (Pour 91, 92, etc., ajouter 1 : ét. 2, etc., à cette expression.)

Chúr kǎô	Neuvième.
Chúr kǎô síp	Quatre-vingt-dixième.
Bon kǎô	Voir bon
Bon kǎô tǎy	Voir bon.
Kǎô, pǎn kǎô (k'àng)	2 — Chignon (cheveux).
Mǎn kǎô (lím)	3 — Pointe à cheveux. Voir mǎn.
KǎÔ	—
Nôk kǎô (tô)	1 — Effraie, hibou, chouette.
Búng k'ót kǎô	2 — Voir búng.
KǎÔ, may kǎô	Voyelle double ǎô. Voir may.
KǎÔ	Enflé.
Kǎô ó, kǎô ó mǎ	Enfler.
KÁP, káp kǎy	1 — Fleur du bananier.
Káp k'ǎm	2 — Voir k'ǎm.
Mừ káp	3 — Dixième jour de la décade tǎy (voir mừ. Jour de repos hebdomadaire où les coutumes interdisent tout travail à l'intérieur de la maison ; il est interdit également d'abattre des animaux pour la nourriture ; le bain quotidien même, si cher aux Tǎy, n'était autrefois pas pris ce jour-là ; par contre, les travaux extérieurs, même les plus pénibles, sont permis).
Káp kong, mễng káp kong (tô)	4 — Espèce de criquet (de grande taille, atteint 10 cm.).
KǎP	1 — Tenir entre les dents, tenir avec des pinces.
Kǎp kíp	Saisir (avec des pinces, des baguettes de table).
Mǎi kǎp kíp	Longue pince à deux branches, pincettes. Voir aussi kim, nép.
Kǎp (ǎn)	2 — Haie (de charrue).
KǎP	—
Káp k'ǎp	1 — Tout de suite, à l'instant même (dans le futur). Voir aussi khǎi.
Káp lèk fǎy (ǎn)	2 — Briquet.
KǎP	Trop étroit. Voir k'ǎp.
KÁT	Voir phák kát.
KǎT, may kát	1 — Voyelle composée ăt. Voir may.
Kát	2 — Inciser avec les dents.
Kát nǎ	3 — Cerner (surprendre en contournant).
Mừ kát	4 — Cinquième jour de la décade tǎy. Voir mừ.
KǎT	1 — Serrer (sous une étreinte) ; fort, fortement (en parlant d'étreindre, d'attacher).
	2 — Gonflé, tendu (en parlant du ventre, des muscles, d'un ballon, voir aussi bing).

KAY

Kay nà

Kay (A) (tô)

Kay bôt (A)

Kay kák

Kay chếp

1 — Passer (v. n., aller d'un lieu à un autre. Non employé dans le sens de traverser ou s'écouler).

Passer devant.

2 — Caporal ; chef d'équipe.

Caporal d'ordinaire (militaire).

Caporal de garde.

Caporal-chef.

KÁY (mã)

Káy

Káy nằm, káy nằm
lìn

1 — Pagaie.

2 — Construire, installer (une construction aérienne).

Installer une canalisation aérienne.

KĀY

Phák kăy hê

Măi kăy ta dô

1 — Qui pique, qui gratte (laine sur la peau, barbe).

2 — Espèce de plante sauvage (consommée comme légume).

3 — Espèce de bois (de peu de valeur ; irrite la peau).

KÀY

Kày kăn

Ko kày

Mả kày (k'àng)

Mả kày háy

1 — Contredire.

Se contredire réciproquement.

2 — Letchi (arbre fruitier).

Letchi (le fruit).

Letchi sauvage.

KĀY, may kăy

Kây (ăn)

Kăy

Lắk kăy (ăn, lăm)

1 — Voyelle double âi. Voir may.

2 — Détente (d'une arme).

3 — Kilomètre.

Poteau kilométrique.

KĀY (tô)

Kăy nòy

Kăy chàô

Kăy khóng

Kăy mē

Kăy phủ

Kăy ton

Kăy thón

Kăy ngông

Kăy kôn công

1 — Poule, poulet (sens général).

Poussin ; petit poulet (de petite taille)

Poulet, poulet de grain.

Poulette n'ayant pas encore pondu.

Poule adulte (ayant déjà pondu).

Coq.

Chapon (coq châtré).

Poulet sauvage.

2 — Dindon. (Lit. : poulet à trompe.)

3 — Espèce de veuve (oiseau).

KĀY

Parmelia tartarea (lichen comestible).

KE, may ke

Ko ke

Nôk ko ke (tô)

Nôk ke hang kăng

1 — Voyelle simple e. Voir may.

2 — Voir ko

3 — Voir ko.

4 — Veuve (oiseau).

KẾ

Adulte. (S'applique également aux plantes. Pour les personnes : âge de 25 à 40 ans environ.)

KÊ, kě ố	Défaire, déballer, deficeler, dégarnir, dévêtir, dechausser Syn. : khẽ (peu usité).
Kẻ sở	Se dévêtir.
Kẻ lòn	Se dévêtir entièrement, se mettre nu.
Kẻ kók	Dégrafer.
Kẻ má póm	Déboutonner.
Kẻ hầy	Se déchausser.
KỄ	—
Ko kễ	Espèce d'arbre forestier (bois dur, souple, non attaqué par les termites, fleur comestible).
KÉK	—
Nỗk kék (tô)	Poule sultane.
KỀM	Joue.
KEN	1 — Malchanceux. Syn. : kuren, bảo man.
Ken	2 — Paresseux. Syn. : kuren, cần.
KẾN (k'àng)	1 — Grain, graine, noyau, pépin, semence, ou choses ayant même apparence (voir ci-dessous). Testicules. Voir hăm. Poids d'une balance. Voir hăm. Œil, globe de l'œil.
Kén hăm	
Kén hăm đặng	
Kén ta	
Kén	2 — Connaître bien, être habitué à, avoir la pratique, avoir la routine. On dit aussi kuren. Voir nẵm.
Kén kăn	Se connaître réciproquement (même sens que ci-dessus), être habitué l'un à l'autre.
KỄN (k'àng, ản)	Clairon, trompette, tout instrument à vent a son éclatant.
KỀN	Engorgé.
KENG, nằm keng	1 — Soupe (à l'exception de la soupe de riz, voir cháo).
Keng dằng	2 — Os du nez.
Pa keng (tô)	3 — Genre de Chondrostome. (Poisson de rivière, comestible, atteint 30 cm.)
KÉNG	Propre, net, rangé (en parlant d'un lieu).
KỀNG	—
Mềng kềng	1 — Diverses espèces de punaises des bois.
Nỗn kềng	2 — Couché sur le côté, se coucher sur le côté.
KEÔ	Annamite (adj.).
Kũn keô	Annamite (n.).
Mỡng keô, đin keô	Le delta du Tonkin, le pays annamite (non limité à l'Annam).
K'ôn keô	Tabac annamite ; tabac ordinaire en paquet ou en vrac.
KÉÔ	—
Nỗk kéô	Merle.
Nỗk kéô dằm	Espèce de merle (appelé vulgairement merle-buffle).

KẾ	Mâcher, mastiquer (v. a.), chiquer.
Keó ñép ñép	Mâcher bruyamment, avidement.
KÉP	1 — Piastre.
Ngũn kúp	Piastre métallique.
Kép (k'àng, ăn)	2 — Amorce (d'arme à feu).
Chúng kúp (lăô, lăm)	Fusil à amorce.
Kép, kúp khăô	3 — Première enveloppe du grain de riz (déchets donnés comme nourriture à certains animaux domestiques : porcs, canards).
KÊ, may kê	1 — Voyelle simple ê. Voir may.
Kê (tô)	2 — Chauve-souris. (Nom générique.)
Kê bí	Oreillard (espèce de chauve-souris).
Kê hom	Espèce de chauve-souris (de grande taille, à odeur forte).
Ñà kê (A) (tô)	3 — Paysan, campagnard.
KÊ	Dartre farineuse.
Pin kě	Avoir des dartres farineuses.
KỀM	Ranger, placer. Syn. : ăô vừ.
KỀN	Se plaindre de quelqu'un, porter plainte. Syn. : kăô.
KỀNG	—
Ko kềng	1 — Ananas (la plante).
Mả kềng (k'àng)	Ananas (le fruit).
Nỗk sa kềng (tô)	2 — Voir sa.
Nỗk sỡy kềng (tô)	3 — Voir sỡy.
KỀNG	—
Mả kềng (k'àng)	Orange.
Ko kềng, ko mả kềng	Oranger.
KỀNG (k'àng)	Trépiéd.
KÊÔ	1 — Sauver d'un danger.
Kêô (mã)	2 — Faucille (de fabrication annamite ; voir aussi lèn taô, k'ín).
KÊÔ	1 — Se dit du mâle qui poursuit la femelle (en parlant des animaux).
	2 — Insulte à l'adresse d'une femme de mœurs légères.
KÊỐ	—
Ko kêố, ko phắk kêố	Espèce d'arbre forestier (à feuille comestible).
KỆP	Ramasser, cueillir (au sol ou à de petits arbustes qui obligent à se courber. Voir pít).
KỆT (ăn, f.)	1 — Ecaille (de poisson).
Kết (ăn, f.)	2 — Croûte (se formant sur une plaie qui se guérit).
KỆT	—
Mả kệt (k'àng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur)

KI, may ki	Voyelle simple i. Voir may.
KÍ	1 — Signer, signature.
Kí (lang)	2 — Châssis (monte par emboîtement).
Hôn tó kí	Maison dont les colonnes reposent sur des pierres (toute la charpente formant ainsi une sorte de châssis).
KĬ	Combien ? Quel nombre ? (Terme indéfini qui est obligatoirement suivi d'un nom ou d'un appellatif numéral. Voir aussi tō dào et kō dào.)
Kí kũn	Combien de personnes ?
Kĩ cõ	Combien d'heures ? Quelle heure est-il ?
KĪ	Impair.
KÌ	1 — Se suicider.
Kì tay	Mort par suicide.
Kì mỗk (A)	2 — Notable de la commune (voir mỗng). Syn. : lām pòng (terme qui n'est plus guère usité).
K'IK	Etre fâché, se fâcher. (Peu usité.) Syn. : ñây.
KĪM, kơ kim	1 — Trop salé. Voir aussi dāk.
Kim (ăn, mỗ)	2 — Pincers (outil ; voir aussi kập kập).
Kim hô kảo	Tenailles. (Lit. : pincers tête de hibou, appellation due à la forme ronde.)
KIN	Manger, boire (sens général), fumer (l'opium, le tabac ; voir aussi cúp).
Kin khỏ	Manger du riz ; prendre son repas.
Kin nằm	Boire de l'eau ; boire (sens général).
Kin k'ôn	Fumer. Voir k'ôn.
Kin k'ôn yang	Fumer l'opium.
Kin k'ôn keỏ	Fumer le tabac.
Kin ngậy	Voir ngậy.
Kin lêng	Voir lêng.
Kin chĩn	Voir chĩn.
KIU	Partie rétrécie, resserree, étranglée.
Kíu k'en (ăn)	Poignet (partie du bras).
K'en kíu (ăn)	Poignet (de la manche d'un vêtement).
Kíu k'êng	Partie rétrécie de la jambe au-dessus de la cheville.
Kíu ta	Racine du nez.
KIP	—
Hom kíp	Ail. Voir hom.
KĪP	Voir kập kập.
KO	1 — Appellatif numéral de tous les végétaux. (Peut se traduire par : plant, pied.)
Ko mỗi	2 — Tronc (des végétaux).
	Arbre, arbrisseau, arbuste (tous végétaux arborescents).

- Ko ke 3 — Malicieux, astucieux, plaisantin, qui fait le pitre. Voir aussi lòn chôn, kôay.
- Nôk ko ke 4 — Pigeon. (Lit. : oiseau astucieux. Une amusante légende tây dit qu'autrefois le pigeon possédait l'intelligence et la parole, et conte ses exploits comme messenger d'amour.)
- Ko dôk ko dôk 5 — Bruit mat d'objets renfermés dans une boîte qu'on agite, ou bruit analogue.
- Năn ko dôk ko dôk Produire le bruit ci-dessus.
- KÓ, kó vãi, kó kăn vãi 1 — Empiler, entasser (mettre en tas), amonceler. Syn. : pîn (peu usité).
- Kó lêng 2 — Pipe à tabac (ordinaire, à tuyau droit).
- Ko kó 3 — Espèce d'arbre forestier.
- Mãi kó Bois de l'arbre ci-dessus (rouge brun, très dur, utilisé en particulier pour faire les dents de herse).
- Má kó (k'àng) Fruit de l'arbre ci-dessus (comestible, sans valeur).
- Mả kó kết 4 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
- KỎ (ăn) Cylindre, tube, tuyau.
- Kỏ fãy k'ôn Conduit de cheminée, tuyau de cheminée, de poêle.
- KỠ Pratiquer un trou à l'aide d'une pointe.
- KỠ 1 — Aussi, également, pareillement, non plus.
- Mững kò 2 — Expression accompagnant un geste d'énervement ou de réprobation à l'adresse de quelqu'un.
- Ko kò 3 — Latanier.
- Bảo kò Feuille de latanier. (Utilisée par les Annamites pour faire des chapeaux et une sorte de pèlerine.)
- Mả kò (k'àng) Fruit du latanier (comestible).
- Kúp kò (ban) Chapeau en feuille de latanier. Voir kúp.
- KỠ Voir chà kô.
- KỠ 1 — Etre obsédé par, ressasser (un projet).
- Kỏ 2 — Tourner et retourner un objet de côté et d'autre ; se tourner de côté et d'autre (étant couché).
- Kỏ (k'àng) 3 — Morceau de bambou servant à faire des ventouses.
- Tảng kỏ Faire une ventouse avec un morceau de bambou.
- Mả kỏ (k'àng) 4 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible).
- KÓK (F) 1 — Corse (adj.).
- Tây kók Corse (les personnes).
- Mõng tây kók Corse (le pays).
- Kók lòn 2 — Frapper une personne ou un animal avec un ou plusieurs doigts dont deux phalanges sont repliées.
- Ngã kók lòn Faire le geste de frapper comme il est dit ci-dessus.

KOM	De forme concave, convexe, assez prononcée (voir ben), de forme conique. Mettre en forme concave (la main, les deux mains jointes, un morceau de papier, etc.).
KÓM	Cesser de parler, de pleurer, de faire du bruit. (Employé surtout pour calmer les enfants.)
KÒM	Voir sỏ kỏm.
KON	1 — Fermer (au verrou, au loquet, a la targette). Voir kỏn. 2 — Voir pa kỏng.
KÓN	—
Kỏn hin	Pierre, caillou.
Kỏn dỏn	Voir dỏn.
Kỏn hin sỏm	Alun cristallisé. (Lit. : pierre acidulée.)
Kỏn hin lẻk fỏy	Voir fỏy.
KỎN (k'ỏng)	1 — Pelote ou objet destiné à être lancé à la main dans un jeu. Volant (fait de plumes de poule piquées dans une rondelle de bois. Les jeunes filles tỏy pratiquent le jeu du volant à la main).
Kỏn kỏy	
Kỏn say	Pelote à lanière (pelote carrée remplie de graines de coton, et munie d'une lanière qui sert au lancement. Jeu pratiqué par les jeunes gens tỏy).
Pa kỏn kỏ (tỏ)	2 — Espèce de poissons physostomes (poisson d'eau douce, comestible, atteint 20 cm.).
KONG	Tas, amoncellement ; meule (de paille, de céréales).
Kong, kong vỏi, kong kỏn vỏi	Amonceler, mettre en tas. Voir aussi kỏ.
KÓNG (k'ỏng)	Petit panier en bambou tressé dans lequel les Tỏy servent le riz gluant cuit que l'on mange à la main.
KỎNG	Dessous, en dessous.
KỎNG	Attendre avec impatience.
KỎNG	Voir tỏng kong.
KÓP, kỏp k'ẻm	Border (un vêtement, une pièce d'étoffe). Bordure rapportée.
KÓT	1 — Etreindre (dans ses bras). 2 — Eperonnier (oiseau).
Nỏk kỏt (tỏ)	
KOY	Partie postérieure du bassin (chez l'homme et chez les animaux).
KÓY	—
Niu kỏy, kỏng kỏy	Petit doigt (de la main ou du pied).
Niu kỏy mủ, kỏng kỏy mủ	Auriculaire.
Niu kỏy tỏn, kỏng kỏy tỏn	Petit orteil.

KŌY

Kōy kōy

Kōy pây

Kōy kón

1 — Doucement, lentement.

Très doucement, très lentement.

Voir pây.

2 — Attendez un peu. (S'emploie aussi en signe d'avertissement, de menace.)

KŌ, may kô

Nôk kô tôn (tò)

1 — Voyelle simple ô. Voir may.

2 — Espèce de vautour.

KŌ, mī kô

Avoir le temps, avoir le temps de.

KŌA

Syn. de kâ (1^{er} et 2^e sens).

KŌAN (A) (tò)

Chef, mandarin.

Kôan linh

Officier, chef militaire.

Kôan ék

Adjudant ; garde principal (dans la Garde indigène).

Kôan ék chhêp

Adjudant-chef. Voir chhêp.

Kôan môt

Sous-lieutenant.

Kôan hay (A), kôan song

Lieutenant (2^e appellation peu usitée).

Kôan ba (A), kôan sam

Capitaine (même remarque).

Kôan tur (A), kôan sí

Commandant (même remarque).

Kôan năm (A), kôan hă

Lieutenant-Colonel, Colonel (même remarque).

Kôan hók

Général de brigade.

Kôan chét

Général de division.

Kôan thúng ché (A)

Général commandant supérieur.

Kôan dôk (F), kôan chāng ya

Médecin (militaire ou civil).

Kôan dôk mà

Vétérinaire. (Lit. : médecin des chevaux).

Kôan yáin

Inspecteur de la Garde indigène.

Kôan bang

Voir bang.

Kôan chăô

Tri-châu (A), Tri-huyên (A) (chef indigène du châu ou huyên, circonscriptions intermédiaires entre le canton et la province).

Kôan fú

Tri-phú (A).

Kôan đăô

Voir đăô.

Kôan chéng (A)

Résident chef de province.

Kôan phó chéng (A)

Résident adjoint. Voir phó.

Kôan thúng sừ (A)

Résident supérieur.

Kôan toàn kưên (A)

Gouverneur général.

Kôan kho ngừn

Trésorier, percepteur.

Kôan kăm (A)

Commissaire de police ; gardien-chef de prison.

KÔÃN	Commander (sens de : exercer un commandement), être le chef de.
KÔANG (tô)	Cerf. Syn. : kang (peu usité).
Che kông	Motocyclette. Voir che.
KÔÃNG	Large, de grande étendue, spacieux. Syn. : káng (peu usité). Voir aussi lôm.
KÔÃNG	—
Kông, mễng kông (tô)	Rynchophorus (insecte coléoptère de la famille des curculionidés ; assez rare). Syn. : mễng káng.
KÔÃNG (ăn)	Cercle (tracé).
KÔAY	Syn. de ko ke.
KÔÃY	—
Kôây lò	Expression marquant l'énervement.
KÔÃY	Touiller.
KÔÃY	Curer (un fossé, une mare).
KÔK (k'áng)	1 — Verre à boire, timbale.
Kôk	2 — Aîné (des enfants d'une même famille).
Lũ kôk	Enfant aîné.
Kôk	3 — Base du tronc (des végétaux).
Kôk ko mài	Pied d'un arbre ; au pied de l'arbre.
Kôk, ngũn kôk	4 — Première mise de fonds, capital engagé.
Kôk ka dun	5 — Nuque.
Nôk kôk k'ăm (tô)	6 — Calao. (Les légendes tày citent le calao comme roi des oiseaux, ce qui explique l'existence de son « bec d'or ». Il a succédé au paon, ancien roi déchu en raison de sa « tête trop petite qui ne pouvait supporter un immense bec d'or ».)
Nôk kôk keng (tô)	7 — Toucan.
KÔK	—
Kôk kôk	1 — Glouglou.
	2 — Bruit de pas sur le sol ferme, ou bruit analogue (onomatopée).
Năn kôk kôk	Produire un des bruits ci-dessus.
KÔM (k'áng)	Cangue.
KÔN, kôn hơ	1 — Assemblage de quelques bambous que l'on place de chaque côté d'une pirogue, pour augmenter la flottabilité (lorsqu'on a à franchir des passages difficiles, ou lorsque la pirogue est lourdement chargée).
	2 — Répandre sur une personne une boisson qu'on lui présente et qu'elle refuse de boire. (Les coutumes tày veulent que les jours de fête, au cours des repas, on présente aux chefs, aux hôtes de marque, un certain nombre de tasses d'alcool à boire ; celui qui s'y refuse en reçoit le contenu à la figure ou sur la tête.)
Kôn, kôn sảo	

KỠN (k'àng)	Baluchon, ballot.
Kỏn	Faire un baluchon, un ballot.
KÔNG	Dans, dedans. (S'emploie aussi pour fixer une date : dans deux jours.)
KÔNG	—
Phắc kông	1 — Genre de cresson sauvage (pousse dans les rizières après la récolte du riz et constitue un légume apprécié des Tây).
Bán Năm Kông	2 — Ban Nam Coung (commune tây blanc de la province de Lao-kay, châu de Phong-thỏ ; poste militaire, avec poste conjugué chinois de Na Pha).
KỘP (tô)	1 — Grenouille de vase (grise, de grande taille, chair savoureuse).
Kộp pát (tô)	Espèce de crapaud (vivant à proximité des habitations).
Kộp kin bơn	2 — Eclipse de lune. (Lit. : grenouille qui mange la lune.) Voir bơn sã.
KỘT	—
Nỗk kột (tô)	1 — Coucal, coq de pagode.
Pa kột (tô)	2 — Espèce de chimère (poisson d'eau douce sans écailles, chair estimée, atteint quelques kilos).
KỐT	Sinueux, tortueux, tordu. (Ne s'emploie pas pour les objets que l'on tord volontairement ; voir k'ỏ.)
KỠY (k'àng)	Hotte à deux bretelles. Voir ka tẻ.
KỠY, mã kỏy (k'àng)	Banane.
Mã kỏy hom	Variété de bananes (grosueur moyenne, très savoureuse).
Mã kỏy năng năng	Variété de bananes (grosueur moyenne, très savoureuse, bananier nain. Lit. : banane princesse assise. Une légende tây dit qu'autrefois une jeune princesse, assise sous un de ces bananiers, mangea une telle quantité de bananes, qu'elle ne put regagner sa demeure et mourut sur place. Les parents de cette jeune fille jurèrent de ne jamais manger de bananes de cette espèce, vœu qui fut longtemps respecté par leurs descendants, les familles nobles du pays tây blanc).
Mã kỏy kỏy nỏy	Variété de bananes (très petite, peu savoureuse. Lit. : banane poussin, en raison de sa petitesse).
Mã kỏy chẩy	Variété de bananes (grosse, courte, peu savoureuse. Lit. : banane œuf, en raison de sa forme).
Mã kỏy k'ỏay	Variété de bananes (très grosse, à côtes saillantes, de goût âpre, peu estimée. Lit. : banane buffle, en raison de sa grosueur. Vulgairement appelée par les Européens : « banane cochon »).
Kỏ kỏy, kỏ mã kỏy	Bananier.
Káp kỏy (ăn, f.)	Fleur de bananier.

KƠ, may kơ	1 — Voyelle simple ơ. Voir may.
Kơ	2 — Sel.
Kơ keô	Gros sel ordinaire. (Lit. : sel annamite, parce qu'il vient du Delta.)
Kơ kén	Sel en gros grains (vendu par morceaux ; d'origine chinoise. Lit. : sel en grains).
Kơ tãô	Sel d'extraction locale (très fin et de couleur gris cendre, vendu en petits pains rectangulaires. Lit. : sel cendre).
Mon kơ (ăn, f.)	Pain de sel (d'extraction locale. Lit. : oreiller de sel, en raison de sa forme rectangulaire, comme celle de l'oreiller tấy).
Van kơ	Salé.
Kơ kìm, kìm kơ	Trop salé. Voir kìm.
KỜ	Drapeau, étendard, bannière.
KỜ	1 — Approximativement (en quantité seulement).
Kờ	2 — Comme, autant que (avec idée de grande quantité ou de quantité exagérée. Voir ci-dessous).
Kờ nì	Comme ceci, autant que ceci se rapportant à une forte quantité que l'on montre ou qui vient d'être énoncée).
Kờ sãng	En grande quantité, en quantité exagérée, en telle quantité. (Lit. : autant que n'importe quoi.)
Kờ đăơ	3 — Combien ? Quelle quantité ? Syn. : tồ đăơ.
KỚK (ăn)	Boucle de ceinture, de courroie.
Say kớk (lìm, ăn)	Ceinture à boucle. Voir say.
Ven kớk (ăn)	Passant de ceinture, de courroie.
Kớk yông (ăn)	Agrafe.
KỚM	—
Ko kôm, ko má kôm	Espèce de canari (arbre).
Má kôm (k'ang)	Fruit de l'arbre ci-dessus (ressemblant au fruit du canari, mais plus acide, comestible).
Mái kôm	Bois de l'arbre ci-dessus (blanc, de qualité moyenne, utilisé pour la confection des pirogues : planches de côte).
KỜN	Dont le niveau a baissé, dont le volume a diminué (en parlant d'un liquide contenu dans un flacon ou un récipient quelconque).
Kờn pãy	Dont le niveau baisse, qui diminue de volume (dans le sens ci-dessus).
KỚN	1 — Avant (dans le temps).
Mừ kờn	Le jour précédent, la veille.
Kờn năn, mừ kờn năn	Dernièrement, récemment.
Mỡ kờn	Précédemment.
Mỡ kờn năn	A ce moment-là, dans ce temps-là.
Bờn kờn	Le mois dernier.

Pi kón	Il y a deux ans.
Pi kay pi kón	Il y a quelques années.
Kón	2 — D'abord, en premier lieu.
Yết ăn nì kón	Faire d'abord ceci.
Kōy kón	Voir kōy.
Pây kón nō	3 — Voir pây.
Kón	4 — S'écrouler, s'ébouler ; écroulé, éboulé.
Kón	5 — Nom d'un endroit herissé de roches à la frontière sur la Rivière Noire, et d'un rapide important à ce même endroit. (Lieu rendu célèbre dans la région par une embuscade tendue au détachement mobile du Poste de Muong Te par une bande de pirates, en 1919. Le chef du détachement, l'adjudant RÉMY, y fut tué et décapité.)
KÓP (A)	Piller, voler à main armée.
Kũn kóp	Pillard, voleur à main armée.
KÓT, phi kót, kót nòy. phi kót nòy	Ame d'un jeune enfant décédé, jusqu'à cinq ans environ ; (jusqu'à cet âge, un enfant tây qui meurt est enterré immédiatement sans aucune cérémonie et son âme ne donne lieu non plus par la suite à aucune cérémonie rituelle). Expressions employées parfois à l'égard des enfants insupportables.
KOY	Plateau (pour servir).
KÓY, kóy mẽ	Cérémonie du mariage : faire la cérémonie du mariage. (D'après les coutumes tây, cette cérémonie a lieu lorsque le mari amène définitivement sa femme chez lui, après avoir fait le gendre pendant plusieurs années, voir khoy.) Syn. : tòn mẽ.
KU, may ku Ku	1 — Voyelle simple u. Voir may. 2 — Je, moi (de supérieur à inférieur ou d'égal à égal ; voir aussi k'ôy, hã).
KÚ	Petite feuille à la base d'un épi (de riz en particulier).
KỦ	1 — Emprunter (quelque chose qui sera rendue sous la même forme, mais qui ne sera pas la chose prêtée elle-même : argent, vivres. Voir yòn).
Hảo kủ	Prêter (dans le même sens que ci-dessus).
Ko kủ, ko má kủ	2 — Sapindus, pancovier, savonnier (arbre).
Mãi kủ	Bois de l'arbre ci-dessus (dur et léger, utilisé parfois dans la construction des pirogues).
Mả kủ	Fruit de l'arbre ci-dessus (de goût âcre, comestible).
Năng kủ	Ecorce de l'arbre ci-dessus (entre sous forme d'enduit, dans la fabrication des filets de pêche).
KŨ	Être camarade avec.
Kũ kăn	Être liés de camaraderie.

KÚK	—
Má kúk (k'àng)	Fruit d'un arbuste sauvage (petites baies rouges, en grappes, comestibles).
Ko kúk, ko mã kúk	Arbuste produisant le fruit ci-dessus.
KUM	Cylindrique.
KÚM	—
Ko kúm, ko phák kúm	Espèce d'arbre forestier (de petite taille, à feuille comestible).
Phák kúm	Feuille de l'arbre ci-dessus consommée comme légume.
KÚM, kúm mã, kúm lúng	Baisser (la tête), se baisser ; courber le dos (volontairement).
Kúm hô	Baisser la tête.
Kúm ngũp ngũp	Rester courbé longuement.
KUN	—
Měng kun (tô)	Espèce de mouche (semblable à la mouche vulgaire, mais plus petite).
KÚN, kún ỏ, kún k'ừn	1 — Arracher en tirant dessus un piquet, une plante d'une certaine taille. Voir aussi lỏk et bay. 2 — Fuir, émigrer par crainte.
Kang kún	
KÚN	Anus, fondement, partie postérieure du corps.
Nỏ kún	Coccyx.
Púm kún	Fesse.
Ngām kún	Entre-cuisses.
KŨN (tỏ)	Personne, individu. (La langue tầy écrite possède pour ce mot un caractère idéographique.)
Kún ẵy	Syn. de pỏ ẵy. (Peu usité.)
Kún ãng	Syn. de mẽ ãng. (Peu usité.)
KÚN	1 — Meurtri (en parlant des chairs seulement), contusionné. 2 — Apprivoisé.
Kún	
Hỏ kún	Apprivoiser.
KUNG, may kung	1 — Voyelle composée ung. Voir may.
Kung (ăn)	2 — Arc dont se servent les Tầy pour carder le coton ; (est fait d'un morceau de bambou et de deux fils en fibre de bambou, accolés, que l'on fait vibrer à coups de pouce dans le coton à carder). 3 — Remercier d'un bienfait, prouver sa reconnaissance.
Kung on (A)	
KÚNG (k'àng)	1 — Tambour, tambourin, tam-tam.
Měng ử kúng (tỏ)	2 — Grillon.
KÚNG (tỏ)	1 — Crevette.
Kúng foy	Espèce de crevette (de très petite taille).
Kúng, tu kúng (k'àng, ăn)	2 — Arc de triomphe.

KÚP (ban)	Chapeau à larges bords.
Kúp tǎy, kúp khá	Chapeau des femmes tǎy (en bambou finement tressé, doublé de feuilles d'une espèce de rotin : ko khá ; de forme légèrement convexe, diamètre 60 cm.).
Kúp hán	Chapeau chinois (le grand chapeau verni habituel).
Kúp kò, kúp keô	Chapeau annamite en feuilles de latanier (deux modèles : un de forme conique, l'autre plat, très large, à bords rabattus verticalement).
Kúp tát, kúp chả	Chapeau houni (en bambou tressé, de forme conique, diamètre 30 à 45 cm.).
KÚT	—
Phák kút	Sorte de fougère comestible.
KÚY (k'áng)	Armoire, buffet, placard (tous meubles munis de portes).
KÚY	—
Nỗk kúy (tò)	Perruche.
KŪY	Voir chá kŭy.
KŪ, may kŭr	1 — Voyelle simple u. Voir may.
Búng kŭr	2 — Voir búng.
KŪ	Continuellement, continuer à.
KUEN	Syn. de ken (1 ^{re} et 2 ^e sens).
KŪEN	Syn. de kén (2 ^e sens).
KUIN	—
Má kŭin	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
KÚM (A)	Interdiction, interdire, interdit.
KŪM, kŭm vãi	Prendre en gage, mettre en gage, prendre comme otage.
KUN	1 — Unité de mesure valant 600 grammes (appelée vulgairement kilo annamite). Multiples du kurn : Én = 10 kurn = 6 kilos. Tà = 100 kurn ou 10 én = 60 kgs ou 1 picul annamite. Păn = 1.000 kurn = 600 kilos ou 10 piculs. Vân = 10.000 kurn = 6.000 kilos ou 100 piculs. Le kurn n'a pas à proprement parler de sous-multiples ; voir pung.
K'ô kurn	2 — Ronfler (pendant le sommeil).
Nôn k'ô kurn	Dormir en ronflant.
KŪN (phurn, ăn)	Collet, lacs (pour capturer les animaux). Voir aussi heô.
KÚP (ăn, f.)	Galette, rondelle.

KH

— KH; kho (tô) (parlé)

— KH; khõ (tô) (parlé)

KHA

Nõk kha (tô)

KHÁ, vay khá (ko)

Kúp khá

KHÁ (k'áng)

KHÃ

Khã kãn

KHÃ, mễng khá (tô)

KHÃ, khã pãy

KHÁ (lím)

Khá, khá ã (lím,
k'áng)

Ñã khá

Mã khá (k'áng)

Nõk khá (tô)

KHÃK

KHAM

Ko kham

Mã kham (k'áng)

Mã kham póm

KHÁM

KHẨM

KHAN

KHÂN

KHÂN, phả khân
(k'áng, lím)

Khân sóy ná

Khân cết

Khân nòy

Khân thúk hầy

Khân mũn

— Consonne double KH première. Voir tô.

— Consonne double KH deuxième. Voir tô.

—

Faisan argenté. Syn. : nõk khõa.

Sorte de petit rotin (dont la feuille est utilisée pour la fabrication des chapeaux tây). Voir kúp.

Voir kúp.

Petite table en bambou tressé (carrée, de 80 centimètres de côté au maximum et de 30 à 40 cm. de hauteur, de fabrication tây).

Eloigné, éloignement. Syn. : dák. Distance.

Distants l'un de l'autre de.

Cigale. Syn. : mễng khi. Voir aussi k'âm.

Oublier momentanément ses tourments, ses tracasseries, par suite d'une diversion.

1 — Petits piquets de bois appointés à chaque extrémité (que l'on plante en terre pour former un réseau de défense inaccessible aux pieds nus).

2 — Graine d'une certaine herbe (très pointue et se piquant de façon remarquable aux vêtements).

L'herbe portant la graine ci-dessus.

3 — Clochette en bois (que l'on suspend au cou des buffes et des bœufs).

4 — Espèce de fausse aigrette (oiseau).

Escalier (en maçonnerie ou taillé dans la terre). Voir dầy.

—

Tamarinier.

Tamarin.

Variété de tamarin.

Examiner médicalement, ausculter.

Tenir à la main. Voir aussi kãm.

Non juteux, à pulpe sèche (en parlant des fruits).

Deviner.

Petite pièce d'étoffe servant à un usage déterminé : serviette, torchon, mouchoir, écharpe, turban, etc.

Serviette de toilette. (Lit. : serviette à laver la figure.)

Torchon.

Mouchoir. (Très peu en usage chez les Tây.)

Chiffon pour les chaussures.

Turban tây (coiffure des hommes, qui se compose d'un morceau de toile blanche ou d'une serviette de toilette, noués sur la tête).

Khăn kôn, khăn chệp	Turban annamite (homme).
Khăn vằn phum	Turban annamite (femme).
Khăn kêô k'ô	Echarpe (de femme), cache-col, cache-nez.
KHĂN, hảo khăn	Bien portant, être bien portant. En bon état, être en bon état (en parlant de constructions, d'édifices).
Khăn yú yá kã	Êtes-vous bien portant? Comment vous portez-vous? Comment allez-vous? (formule de politesse).
KHÁNG, kháng pây, kháng nờ	Rembourser une dette en nature.
KHĂNG	—
Tắc khăng, mễng	Croquet pèlerin.
tắc khăng (tò)	—
KHÁÔ	1 — Cadeau, faire cadeau (en parlant des choses qui se mangent seulement; voir sùng).
Kháo	2 — Nouvelles (de quelqu'un).
Tham kháo	Demander des nouvelles (de quelqu'un).
San tham kháo (bảo)	Lettre de politesse. (Lit.: lettre pour demander des nouvelles de quelqu'un.)
KHÃÔ	—
Khãô nững	Un moment, un instant: dans un moment, dans un instant. Voir aussi: ôp.
KHÃÔ	Demander aide (pour une chose que l'on ne sait pas ou que l'on n'ose pas faire).
KHÃÔ	Céréale; riz (appellation générale).
Khãô kã	Paddy.
Khãô san	Riz (grain du paddy. Constitue la nourriture de base des Tây).
Khãô chẻ	Riz ordinaire.
Khãô ón	Riz gluant. (Riz préféré des Tây; se mange à la main.)
Khãô bong	Riz gluant blanc.
Khãô má pãô	—
Khãô mỗ	—
Khãô bút	—
Khãô tan	Riz gluant blanc à tous petits grains ronds, très odorant.
Khãô má kay	Riz gluant blanc.
Khãô do deng	Riz gluant rouge précoce.
Khãô do cên	Riz gluant blanc précoce.
Khãô lỏ tông	Riz gluant rouge.
Khãô pốt	Riz gluant rouge.
Khãô chẻ keô	Riz ordinaire. (Lit.: riz ordinaire annamite.)
Khãô chẻ hang	Riz ordinaire blanc (paddy barbu, d'où son appellation: riz à queue).
Khãô ủa mắt	Riz ordinaire blanc.

Diverses espèces de riz connues des Tây et se cultivant dans les rizières irriguées.

Khảo do, khảo do dón	Riz gluant blanc.	
Khảo hom	Riz gluant blanc très odorant (d'où son appellation hom).	
Khảo long sét	Riz gluant blanc (épi très jaune, d'où son appellation long).	
Khảo kún dăm	Riz gluant blanc (épi noir à la base, d'où son appellation kún dăm).	
Khảo sêô	Riz gluant blanc à grain très allongé.	Diverses espèces de riz connues des Tày et cultivées dans les ray, ou rizières sèches de montagne.
Khảo mỗy deng	Riz gluant blanc (à enveloppe rouge, d'où son appellation deng).	
Khảo é	Riz gluant blanc.	
Khảo kây lăô	Riz gluant blanc (tige duveteuse dont le contact avec la peau provoque des démangeaisons, d'où son appellation kây).	
Khảo kăm ka	Riz gluant noir. (Lit. : riz noir comme le corbeau.)	
Khảo chẻ deng	Riz ordinaire rouge.	
Khảo mà ça	Riz ordinaire blanc à gros grains.	
Khảo hăô	Riz durci au soleil pour être décortiqué.	
Khảo lăp	Paddy sans grain (mûri sans que le grain se soit formé).	
Khảo pên	Cassures (riz cassé pendant le décortiquage).	
Khảo pún	Farine de riz. Syn. : khảo bột.	
Khảo bột	Farine (sens général).	
Khảo pú	Riz de semence.	
Khảo lĩ	Maïs. (Est cultivé par les Tày et les montagnards dans les ray ; semé en avril et récolté en juin-juillet.)	
Khảo lĩ ón	Maïs gluant (cultivé par les Tày).	
Khảo lĩ chẻ	Maïs ordinaire (cultivé par les montagnards).	
Khảo kheỏ	Sarrasin.	
Khảo kung	Mil, millet.	
Khảo făng	Variété de mil.	
Khảo chảo	Soupe de riz, de maïs, ou d'une autre céréale. Voir keng.	
Khảo nêô	Colle (faite avec de la farine de riz ou d'une autre céréale).	
Khảo lếô	Voir lếô.	
KHÁY	Verser (dans un verre ou un ustensile du même genre ; en particulier : verser à boire).	
KHĀY	Ouvrir.	

KHẢI	—
Khải nãi	Tout de suite, à l'instant (dans le passé ou le futur). Voir aussi káp k'áp.
KHE	—
Khe nēng	Quand même ; exprès (adv.), à dessein, intentionnellement. (Se place avant le verbe.)
KHẺ, kũn khẻ (tô)	1 — Hôte, passager, convive.
Hỡn khẻ (lang)	Bungalow.
Bông khẻ	Chambre d'hôte.
Nỗk khẻ (tô)	2 — Oiseau grimpeur du genre touraco.
KHEM, ko khem	Sorte de massette (herbe de montagne que les indigènes utilisent pour faire des balais).
KHẺN	—
Mả khén (ko, k'àng)	Variété de piment sauvage.
KHENG	1 — Dur (matière résistante).
	2 — Dur (de caractère), sévère, méchant.
Khỉ kheng	Sévère, méchant. (Terme populaire peu usité.)
KHẺNG khò, khỉng khò	Induire volontairement en erreur, déformer la vérité, mentir sans gravité. Voir pắ pẻ.
KHẺNG (k'àng)	Sorte de table à ouvrage (en bambou tressé, carrée, de 50 à 60 cm. de côté, pieds de 10 cm. de hauteur ; utilisée par les femmes tây).
KHẺP	—
Khẻp khẻp	Bruit de pas sur un plancher de bambou, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẫn khẻp khẻp	Produire le bruit ci-dessus.
KHẺ, khẻ ó, khẻ pắy	Pousser ou enlever d'un coup de doigt, d'une chiquenaude.
KHẺ	Syn. de kẻ. (Peu usité.)
KHẺ	Fendre (dans le sens de la longueur en attaquant le côté et non le bout). Voir bon, phá, cắk.
Khẻ lỏ	Fendre du bois de chauffage.
Lỏ khẻ	Bois de chauffage en quartiers.
KHẺN	Roue ; volant (de machine).
KHẺN	1 — Chatouiller, chatouillement, subir des chatouillements. Syn. : k'ết.
Khẻt (tỏ)	2 — Espèce de grenouille (de petite taille, comestible, vit dans les rizières).
KHI, mả khi	Petites boules d'argent mises comme ornement sur certains costumes. (Existen en général sur l'épaule des robes tây. Syn. : khủy, mả khủy.)
KHỈ	Monter (à cheval). Syn. : khủy.
Khỉ mả	Monter à cheval.
Mả khỉ (tỏ)	Cheval de selle. (Lit. : cheval à monter.)

KHỈ

Khỉ hê

Khỉ k'í

Khỉ mủ, khỉ dăng

Khỉ hu

Khỉ ta

Khỉ sút

Mễng khỉ sút (tô)

Mễng khỉ mu (tô)

Mễng khỉ k'ôay (tô)

Mả khỉ ka (k'ang)

Mả khỉ bẻ (k'ang)

Ko mả khỉ bẻ

Mả khỉ lèk

Khỉ hây

Khỉ tú

Mả thỏ khỉ mẽô

KHỈ, mễng khỉ (tô)

KHIK

KHIN

KHÍNG

Pa khing (tô)

Khing kháng

Năn khing kháng

KHÍP, khíp tin (ăn, f.)

KHO, hỡn kho (lang)

Kho kháo (lang)

KHÓ (k'ang)

Ling khó dô

Ling khó seng

KHỎ

Khỏ hây

Khỏ cảo

1 — Excréments, 'écrétions, résidus.

2 — Déféquer. Voir aussi nỏ.

Diarrhée ; avoir la diarrhée.

Être constipé.

Sécrétions nasales.

Sécrétions auriculaires.

Sécrétions anormales des yeux.

3 — Cire d'un certain insecte. (Les Tây utilisent cette cire pour enduire leurs cordes d'arbalètes.)

Genre d'insectes diptères (produisant la cire ci-dessus).

4 — Catharsius molossus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. Lit. : insecte excréments de porc).

5 — Copris corpulentus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. Lit. : insecte bouse de buffle).

6 — Espèce de fruit (petite baie non comestible).

7 — Fruit du myrte. (Lit. : fruit crotte de chèvre.)

Myrte.

8 — Lim, bois de fer.

9 — Cire à cacheter.

10 — Aluminium. Syn. : sa tú, lèk bảô.

11 — Voir thỏ.

Cigale. (Peu usité.) Syn. : mễng khà.

S'empresser, se précipiter (intervenir, exécuter avec précipitation)

Tendre (v.) un fil, une corde.

—

1 — Espèce d'hydrocyon (poisson d'eau douce, comestible).

2 — Bruit de monnaie remuée, de verres choqués, ou bruits analogues (onomatopée).

Produire le bruit ci-dessus.

Satot (des animaux. S'étend à tous les animaux ayant les pieds cornés).

Magasin (de dépôt, de réserve), grenier.

Grenier à paddy. Syn. : lảô.

1 — Sorte de plateau en bambou tressé (sur lequel les Tây disposent leurs offrandes aux génies au cours des cérémonies cultuelles).

2 — Voir ling.

Voir ling.

Pauvre, miséreux, misérable.

Très pauvre, très miséreux. On dit aussi khó lay.

Malheureux, avoir de la peine, avoir du chagrin. On dit aussi cệp cảo.

Hồn khô	Maison pauvre, intérieur miséreux.
KHỒ	Voir khằng khô.
KHỖ	—
Pa khô (tô)	Espèce de perche (poisson d'eau douce, non comestible, voir pa bô).
KHOM	Place (assignée).
KHỚP	1 — Espace de temps déterminé, cycle. Anniversaire, fin d'un cycle quelconque.
Khóp cỡ	Décade, espace de temps de dix jours. (Du calendrier chinois, voir mư).
Khóp mư	Cycle des années. Voir pư
Khóp pi	2 — Batée (d'une porte, d'une fenêtre).
Khóp	3 — Cercle inférieur des sièges tây. Voir tâng.
Khóp	
KHỚY	1 — Fuir (devant un danger ou devant quelqu'un ou quelque chose qu'on veut éviter). 2 — Sauver, se sauver (d'un danger, d'un péril).
KHỒ (k'ang)	Pont.
Khô căt	Pont de rotin. Voir vay căt.
Khô pên	Pont de bois. (Lit. : pont de planches.)
Khô mại	Pont en bois et bambou. (Lit. : pont de bois.)
KHỖ, khô chông	Entre-jambes d'un pantalon.
Dúp khô chông	Couture de l'entre-jambes d'un pantalon. (Le pantalon tây ne comporte que trois coutures, une devant, une derrière et une à l'entre-jambes.)
KHỔ	Coupé en petits morceaux et cuit à la sauce.
Khổ	Fricasser, préparer un mets de la façon ci-dessus.
Nấm khô	Viande fricassée.
Phách khô	Légume en sauce.
KHỔ	1 — Sac, mort (en parlant du bois ; voir aussi dô). 2 — Espèce de huppe (oiseau).
Nỗk khô, nỗk khô hon (tô)	
KHỔ (tô)	Têtard (première forme de la grenouille ou du crapaud).
KHỎA	—
Nỗk khỏa (tô)	Faisan argenté.
Nỗk khỏa hỏy	Espèce de petit faisan. (Lit. : faisan de ruisseau.)
KHÔN	Creux (cavité intérieure : bois, bijoux, etc.).
KHÔNG, kang không	Cour, place (en général : large espace, dans un village, dépourvu d'habitations).
KHỜP	1 — Mordre. Crisser, grincer des dents.
Khốp k'êô	
Khốp mà (ăn)	2 — Mors (pièce de harnais).

KHƠ

- Mả khơ (ko, k'ang) 1 — Aubergine (appellation générale).
 Mả khơ Variété d'aubergine (blanche).
 Mả khơ sắn Variété d'aubergine (jaune).
 Mả khơ hăm ngỗ Aubergine violette. (Lit. : aubergine testicules de bœuf.)
 Mả khơ kăng kốp Variété d'aubergine. (Lit. : aubergine menton de grenouille, en raison de sa forme.)
 Mả khơ sủm 2 — Tomate.
 Mả khơ lãô (k'ang) 3 — Papaye. (Lit. : aubergine laotienne, parce que ce fruit fut importé du Laos en pays tây.)
 Ko mả khơ lãô Papayer.
 Bỏ khơ lãô (dông, cú) Fleur du papayer (comestible).
 Mả khơ thaô (k'ang) 4 — Noix (fruit).
 Mả khơ thaô tây 5 — Noisette. (Lit. : noix d'Europe.)

KHỜN

- Bỏ khờn kheng — Espèce de fleur sauvage (comestible).

KHỜNG

Sorte de chevelu qui pousse sur le tronc de certains palmiers. (Ces fils, longs, souples et résistants, sont utilisés en vannerie. Détachés du tronc avec une mince couche d'écorce, ils forment une sorte de tapis que les Tây — et surtout les Chinois — utilisent pour couvrir les bûts et comme pèlerine.)

- Ko khờng Palmier à écorce chevelue (ci-dessus).

- Mả khờng Fruit du palmier ci-dessus (non comestible).

KHỜNG

Voir kây khờng.

KHỜNG

Jauni par la cuisson (pâtisserie, viande rôtie).

KHỐT

Attraper (atteindre); rattraper, rejoindre (en route).

- Khốt kẩn A la même allure, à la même vitesse (marcher, courir).

- Khốt cíp cíp Serrer de pres (à la course).

- KHỜY, yết khờy, khờy Faire le gendre. (D'après les coutumes tây, le mari (ou futur mari) doit travailler dans la maison de sa femme pendant un certain nombre d'années : 5 à 10 ans suivant le rang de la famille des beaux-parents, jusqu'à 12 ans autrefois chez les familles nobles. C'est ce qu'on appelle faire le gendre ». Ce n'est qu'après cette période que le mari amène définitivement sa femme chez lui et que le mariage est officiellement consacré, quoique les époux aient déjà à ce moment des enfants dans la plupart des cas. Exceptionnellement, un jeune homme noble peut, s'il le désire, emmener immédiatement sa femme à condition de verser une redevance aux beaux-parents ou de leur fournir un travailleur à sa place.)

- Phò khờy (tò) Fiancé (dans le sens de mari ou futur mari faisant le gendre).

- Phò khờy Se fiancer (jeune fille) ; être fiancée (sens ci-dessus).

Khoy mễ	Se fiancer (jeune homme), être fiancé (dans le même sens que ci-dessus).
Lũ khoy (tô)	Gendre.
Pĩ khoy, ầy khoy (tô)	Voir pĩ.
Nòng khoy (tô)	Voir nòng.
KHUM	1 — Amer (adj.).
Nó khum (dông)	Pousse de bambou amère. Voir nó.
Mả khum (k'áng)	Fruit amer (petite baie sauvage très amère que les Tây consomment cuite).
Khum (ăn)	2 — Fosse. Syn. : bôm.
Khum	3 — Tourbillon (sur un cours d'eau).
Khum khum	4 — Bruit sourd d'éboulement, ou bruit analogue (onomatopée).
Năn khum khum	Produire le bruit ci-dessus
KHÚN	1 — Trouble (adj. ; en parlant d'un liquide).
	2 — Poussière.
KHÚT , khút đin	Piocher, bêcher, remuer la terre à l'aide d'un outil quelconque.
Khút sôn	Bêcher le jardin.
Khút tâng	Ouvrir une piste.
Khút măn	Chercher des racines en fouillant la terre.
KHÚ , khú hỡn	Entrait (charpente).
KHỪ	—
Nỗk khừ (tô)	Gelinotte.
KHỦIY , mả khuiy	Syn. de khi.
KHỦIY	Syn. de khi.
KHƯNG	—
Khưng khưng	Roulement de tonnerre lointain, ou bruit analogue (onomatopée).
Năn khưng khưng	Produire le bruit ci-dessus.

K'

- K' ; K'O (tò) (parlé) — Consonne double K' première. Voir tò.
- K' ; K'Ō (tò) (parlé) — Consonne double K' deuxième. Voir tò.
- K'A (ân. f.) 1 — Jambe, patte, pied (pour les objets).
 K'a pân, pân k'a (ân) 2 — Cuisse.
 K'a 3 — Droit, droite (côté droit, main droite). Syn. : k'ôa.
 Măng k'a, tâng k'a A droite, du côté droit.
 K'a, k'a kân 4 — Ensemble, en même temps, en chœur, de concert.
 K'a k'êp (tò) 5 — Scolopendre.
- K'Á (ko) 1 — Cardamome. «Les jeunes pousses de cette plante constituent un légume apprécié des Tày. La racine est utilisée comme épice et entre également dans la fabrication de l'alcool indigène.»
- K'á 2 — Accorder définitivement la main de sa fille, permettre à celle-ci d'aller habiter définitivement chez son mari, ce dernier ayant déjà fait le gendre (voir khoy), ou versé la redevance convenue.
- K'âm k'á (tò) 3 — Voir k'âm.
- K'Á 1 — Tuer.
- K'á 2 — Rayer, biffer, bâtonner (un écrit).
- K'á hò, k'á hô kân 3 — Se disputer, se quereller. Syn. : ða kân.
- K'Ā, nà k'ā 1 — Paillote (sorte d'herbe utilisée pour couvrir les cases indigènes).
- K'ā, k'ā cām, k'ā pây Paillote (l'herbe ci-dessus liée en plaques, prête à être utilisée).
- Pây k'ā Confectionner des paillotes.
- Pá k'ā Grand espace couvert de paillote, savane, jungle, steppe. Voir aussi lăb.
- K'ā 2 — Nom de famille tày. Voir sín.
- K'À Médire, calomnier, diffamer.
- K'Ā (ân. f.) Branche (d'arbre, de cornes de cerf), embranchement (d'un chemin).
- Tâng k'ā Embranchement d'un chemin. (On ne dit pas k'ā tâng.)
- K'ĂM, k'âm pây 1 — Traverser, franchir.
- K'âm k'á (tò) 2 — Ptychozoon.
- K'ĂM 1 — Parler (une langue. On dit aussi pà et pong).
- K'âm tày Parler français.
- K'ùy k'âm 2 — Répondre (verbalement).
- K'át k'âm 3 — Voir krat.
- K'ĂM, k'âm ná A plat ventre.

K'ĂM	Or (n.). Doré.
K'ăm bó	Or brut extrait d'un terrain aurifère. (Lit. : or de mine.)
K'ăm bǎo	Or brut extrait de sables aurifères. (Lit. : or en feuilles.)
Čê k'ăm	Papier doré (utilisé dans les fêtes et cérémonies cultuelles).
Káp k'ăm	Mince feuille en peau de chèvre, dorée (utilisée pour les broderies tây et chinoise).
Ko k'ăm hòi	Espèce d'arbuste sauvage (dont le bois est utilisé en décoction par les femmes après leur accouchement, comme reconstituant. Sa rareté et ses propriétés très appréciées l'ont fait dénommer k'ăm hòi : cent piastres d'or).
Mả mông k'ăm (k'àng)	Mangue dorée. Voir mông.
Mả ót k'ăm (k'àng)	Piment doré. Voir ót.
Nỗk kòk k'ăm (tô)	Voir kòk.
Nỗk yềng k'ăm (tô)	Merle mandarin. Voir yềng.
Tảo k'ăm (tô)	Tortue dorée. Voir tảo.
K'ĂM	1 — Après-midi ; soir, du soir.
Kang k'ăm	Soirée, dans la soirée (du crépuscule jusqu'à l'heure du coucher).
K'ăm nì, k'ăm mả, mừ nì k'ăm	Cet après-midi ; ce soir.
Mừ ngỗa k'ăm	Hier soir.
Mừ ừn k'ăm	Demain soir.
Sam cỡ k'ăm	A trois heures de l'après-midi. (Les Tây ignorent le nouveau cadran de 24 heures.)
Mềng k'ăm (tô)	2 — Espèce de cigale. (Lit. : insecte du soir.)
K'AN	1 — Répondre. Voir aussi k'ùy, k'ùy k'ăm (peu usités).
K'an	2 — Hache. (La hache tây ne comporte que le tranchant en acier, tout le reste de l'outil est en bois. Syn. : k'ôan, plus usité que k'an.)
K'an bo	Hache entièrement en acier. Syn. : k'ôan bo.
K'ĂN	Coller (fixer avec de la colle). Voir aussi chấp, nêô.
Ya k'ăn	Colle. Syn. : ya nêô.
K'ĂN	Chanter (en parlant du coq).
Kây k'ăn	Le coq chante.
K'ĂN, k'ăn den	Délimiter.
K'ăn vãi	Délimiter au moyen d'une barrière, d'un repère quelconque.
K'ĂN	1 — Démanger.
K'ăn (ăn, f.)	2 — Diguette (dans les rizières irriguées).
K'ANG	Acier.
K'ĂNG	Appellatif numéral des fruits et de la plupart des objets ronds ou à forme ramassée.

K'ĂNG

Mettre en ligne, en rang, en rangées ; aligner, ranger (dans le sens de mettre en rang). Syn. : tem.

K'ăng kăn

Alignes ; ranges (mis en rangs).

K'ĂNG

1 — Rester accroché, rester suspendu (au lieu de tomber à terre).

K'ăng, k'ăng k'ô

2 — S'étrangler, être gêné par une chose qui obstrue momentanément la gorge.

K'ĂNG, k'ăng he

Pêcher au filet (voir he) Syn. : k'đang, k'đang he.

K'ĂŌ, dón k'aô

Blanc. (Très peu usité ; voir dón.)

Chả k'aô

Voir chả.

K'ĂŌ

Voir hom k'aô.

K'ĂŌ

Fétide, odeur fétide.

Ay k'ăô, min k'ăô

Exhaler une odeur fétide.

K'ĂŌ, ko k'ăô, ko nôt k'ăô

1 — Marante. (Les Tày donnent le tubercule de cette plante aux chevaux comme tonique.)

Pa k'ăô (tô)

2 — Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce à peau lisse, à moustaches ; chair estimée, atteint 40 cm.).

K'ĂŌ (ăn)

Corne (d'animal. Non usité pour la corne des pieds).

Lăm k'ăô

Voir lăm.

K'ĂŌ, hô k'ăô

Genou.

K'ĂŌ

1 — Entrer, pénétrer.

Monter (dans les expressions : monter en voiture, monter en avion, etc.).

Embarquer.

K'ăô, k'ăô ăô

2 — Prendre sous sa protection, prendre parti pour, défendre les intérêts de.

K'ĂŌ

Sec (non mouillé), séché. Voir aussi dô et khô.

K'ĂP

Voir káp k'ăp.

K'ĂP

1 — Emplacement.

K'ăp

2 — Coup (au sens propre seulement).

Tô k'ăp tô k'ăp

Un coup à la fois, coup par coup.

K'ĂP

Chant, chanter (pour les personnes seulement).

K'ăp then

Voir then.

K'ăp môt

Chant rituel, litanies.

K'ăp mâng

Chant de fête, de réjouissances.

K'ăp báô k'ăp saô

Chant d'amour.

K'ăp báô

Chant d'amour à l'adresse des jeunes hommes.

K'ăp saô

Chant d'amour à l'adresse des jeunes filles.

Bằng k'ăp (k'ăng)

Phonographe.

Pằng k'ăp (ăn, f.)

Disque de phonographe.

Mây k'ăp (k'ăng)

Appareil radiophonique. Syn. mây pá, mây lăm.

K'AT, k'at vãi	Ficeler, ficelé.
K'at pãy	Ficeler (ou ficelé) sur toute la longueur, sur une certaine longueur.
K'ÁT, k'át pãy	1 — Détérioré, cassé, troué, déchiré (en parlant d'objets en matière souple seulement). Voir té, pé, ãi.
Hô ĩăo k'át	2 — Avoir un grand chagrin, une peine déchirante. Voir hô ĩăo.
K'át ĩăo	3 — Mourir, mort (adj.). (Lit. : cœur cassé, expression imagée pour désigner la mort ; voir tay.)
K'át, k'át k'ăm	Divorcer. Syn. : hăng.
K'ẮT (ăn)	Petites traverses employées en vannerie pour donner la rigidité voulue à certains objets (fonds de paniers, sièges, etc.).
K'át vãi	Mettre en place les traverses ci-dessus.
K'AY	1 — Vendre.
K'ay hi	2 — Se prostituer.
Kũn k'ay hi	Prostituée. Syn. : kũn dĩ.
K'ÁY	Accuser faussement, rejeter la faute sur une tierce personne.
K'ĂY, k'ăy ố, k'ăy pãy	1 — Recraché (rejeter ce qu'on a dans la bouche).
K'ăy (tô)	2 — Buffle (appellation générale), bubalin. Syn. : k'ăy, plus usité que k'ăy.
K'ăy thók	Buffle mâle non castré.
K'ăy mē	Bufflesse.
K'ăy sủ	Bufflette.
K'ăy ĩăo	Bufflon (déjà d'un certain âge).
K'ăy nòy	Bufflon (très jeune) ; buffle petit.
K'ĂY	1 — Graisse (des animaux, à l'exclusion du porc ; voir pĩ).
Tên k'ăy (ăn, lĩm)	2 — Bougie, chandelle.
K'ẮY	Croix, croisillon.
K'ăy, k'ăy vãi	Croiser, entrecroiser, faire des croisillons.
K'ăy tĩn tĩng	Faire des croisillons en diagonales (comme la base des sièges tây, d'où l'appellation « croisillon en pied de chaise »).
K'ăy hỏng	Faire des croisillons inscrits dans des carrés ou rectangles.
K'ẮY	Crasse, poussière amassée.
K'ĂY, k'ăy k'ủn	Soulever légèrement, soulever en partie.
K'ăy, k'ăy ố	Ouvrir légèrement, ouvrir lentement (en parlant de la main fermée).
K'E	Nœud principal d'un filet.
K'Ế	—
Pa k'ế (tô)	Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce à large tête, sans écailles, à chair jaune très estimée ; atteint 60 kilos. Appelé vulgairement « poisson mandarin »).

K'Ē

K'ĕ, čũ k'ĕ

Čũ k'ĕ

K'ĒM**K'ĒN** (ăn, f.)

K'en

K'en nu

K'en sỏ (ăn)

Kíu k'en (ăn)

K'en kíu (ăn)

K'en (ăn, f.)

K'en (ăn)

Ngũn k'en (tóng, ăn)

K'en, k'en vãi

K'ĒN, k'ĕn ỏ, k'ĕn ỏ
mã, ãng k'ĕn**K'ENG**, mải k'eng
(dũn, ăn)**K'ĒNG**

Póm k'ĕng (ăn)

Ná k'ĕng

Kíu k'ĕng

K'EÔ

K'eô

K'eô

K'ôn k'eô

Ta k'eô

K'ÊÔ (lím)

K'êô nả ngẽ

K'êô neng

K'êô k'ỏk

Khỏp k'êô

K'ĒP**K'Ê**, ko k'ê, ko má k'ê
Má k'ê (k'áng)

1 — Appeler, crier ; commander (lancer des commandements).

2 — Dénommer ; appeler (dans le sens de dénommer), s'appeler (avoir nom).

Nom. (On dit aussi čũ.)

Lisière, bord ; tranche (d'un livre, d'une planche. Voir aussi k'ỏ).

1 — Bras (du corps humain, d'une brouette, d'une charrette).

Avant-bras.

Haut du bras (de l'épaule au coude).

Coude.

Poignet (partie du bras).

Poignet (de la manche d'un vêtement).

2 — Manche (de vêtement).

3 — Manivelle.

4 — Bracelet (pas forcément en argent, malgré la traduction littérale : « argent du bras »).

5 — Pendre, suspendre (dans le vide). Syn. : k'uren, k'uren vãi. Voir hỏy.

Se porter mieux, être mieux, aller mieux (santé améliorée. On peut mettre k'uren à la place de k'ĕn).

Lattes, brins transversaux servant d'armature dans un panneau tressé, dans un objet en vannerie.

—

Mollet (partie de la jambe).

Face antérieure de la jambe.

Partie rétrécie de la jambe au-dessus de la cheville.

1 — Vert (couleur).

2 — Vert (non mûr).

3 — Vert (non sec, en parlant du bois, des plantes). Syn. : díp.

4 — Voir k'ôn.

5 — Voir ta.

Dent. (S'applique également à certains objets pourvus de dents courtes : dents de scie, roue dentée.) Voir aussi fân.

Incisive (dent).

Canine (dent).

Molaire (dent).

Crisser, grincer des dents.

Étroit. Voir aussi káp.

Espèce de bananier sauvage. Voir aussi ko tống.

Variété de banane sauvage.

- K'ÊP Voir k'a k'êp.
- K'ÊT Syn. de khêt.
- K'Í Voir khi k'í.
- K'Ỉ Mesure de longueur donnée par l'écartement maximum des extrémités du pouce et de l'index de la main. Voir aussi k'ừp.
- K'ì Mesurer de la façon décrite ci-dessus.
- K'IM (má)
- 1 — Aiguille (aiguille à coudre ou autre petite tige métallique à l'exclusion d'autres sens).
- K'im ñip Aiguille à coudre (aiguille ordinaire).
- K'im sãm Aiguille à broder (aiguille fine et courte).
- K'im k'ò Crochet à tricoter.
- K'im dan Aiguille à tricoter ; crochet à tricoter.
- Yết k'im, ñip k'im Coudre (sens général). Voir ñip.
- K'im tēm Aiguille à injections.
- K'im đông hồ Aiguille de cadran.
- Pa k'im (tô)
- 2 — Syngnath (poisson d'eau douce, atteint 50 cm., chair peu estimée. Lit. : poisson aiguille).
- K'IN Faucille. Voir aussi lèn taò, k'fn.
- K'ING Gingembre.
- K'ING Corps humain. Syn. : tô.
- K'IU Syn. de ay ưn.
- K'O
- 1 — Courbe, tordu, crochu, à profil brisé. Voir aussi kôt.
- K'ò (ăn) Crochet.
- K'ò hỏy sỏ (ăn) Portemanteau.
- K'ò lò (ăn) Angle intérieur.
- Sảy k'ò
- 2 — Manquant de sincérité, enjôleur. (Lit. : avoir les boyaux tordus.)
- K'Ỏ
- 1 — Phalange ; partie d'un membre ou d'un objet pliant, entre deux articulations.
- K'ỏ (ăn, f.)
- 2 — Nœud (du bois, intérieur et extérieur).
- K'Ỗ (ăn)
- 1 — Cou, gorge (partie antérieure du cou).
- Hoy k'ỏ Gorge (intérieure), gosier, pharynx, trachée-artère.
- K'ỗ (ăn)
- 2 — Goulot (d'une bouteille), étranglement de certains objets (vase, théière, lampe, etc.).
- K'Ỗ Juste, exact (sans erreur).
- K'Ỏ
- Bord, abords, lisière. Voir aussi k'em.
- K'Ổ (k'àng)
- Grande cage, petit local sans toiture directe, pour l'élevage de certains animaux. Voir aussi lỏp et lỏk.

K'ỗ mu	Porcherie. (On peut dire aussi hõn mu s'il s'agit d'une grande porcherie avec toiture directe. Les Tày élèvent leurs porcs dans des sortes de cages en rondins, abritées sous l'habitation sur pilotis ou sous une toiture indépendante.)
K'ỗ nõk	Volière. (Ne s'applique pas aux petites cages portatives.) Voir tùm.
K'ỗ lèk	Cage grillagée.
K'ON	Âme. Syn. : k'õân.
Phi k'on	Âme des morts, revenant. Syn. : phi k'õân. Voir phi.
K'ÕN (ân, f.)	1 — Queue (de fruit).
K'õn nú	2 — Voir nú.
K'ÕN	1 — Qui a du jeu (pièce mal ajustée), qui oscille dans son logement (dent, pièce descellée).
K'õn, k'õn fã̃y, fã̃y k'õn	2 — Fumée. (Ici comme dans toutes les expressions qui suivent, on peut remplacer k'õn par k'õân.)
K'õn	3 — Produit à fumer, tabac (sens général).
K'õn k'eò	Tabac. (Lit. : tabac vert. S'applique au tabac français ainsi qu'au tabac cultivé par les indigènes.)
K'õn keò	Tabac annamite (à goût spécial, en général légèrement opiacé). Voir yen thùng.
K'õn láp (ân, lĩm)	Cigarette, cigare.
K'õn yang	Opium.
Čúp k'õn, kin k'õn	Fumer (du tabac ou un autre produit).
Čò k'õn	Pipe à tabac (pipe à eau des Tày, faite d'un gros bambou contenant de l'eau et muni d'un petit fourneau qui peut contenir une pincée de tabac correspondant à deux ou trois aspirations). Voir aussi kó lèng et yèn čhang.
K'ÒN	—
K'õn tí	Marteau. Voir tũy.
K'ÕN	—
Pa k'õn sãy (tò)	Goujon (poisson).
K'ONG	1 — Propriété, bien (meuble ou immeuble), chose appartenant à.
K'ong	2 — Organe sexuel (dans les expressions ci-dessous seulement).
K'ong pò čãy	Organe sexuel de l'homme. (Expression distinguée, mais peu usitée.) Voir k'õy et hãm.
K'ong mẽ ñĩng	Organe sexuel de la femme. (Expression distinguée, mais peu usitée.) Syn. : hi.
K'ÓNG	Coincé, retenu, immobilisé (en parlant d'un objet que l'on veut déplacer).
K'ÓT	1 — Mot (parlé ou écrit).
Tõ k'ót tõ k'ót	Mot a mot, mot par mot.
K'ót (k'áng)	2 — Nœud (à une corde, un fil, etc.).

K'ót, k'ót vãi	Nouer (faire un nœud, faire un chignon).
K'ót	3 — Broder (genre de broderie tây faite de petites boucles en relief; voir sãm, sêô).
K'ÔT	Curer, gratter, fouiller (à l'aide du doigt, d'une curette ou d'un outil quelconque). Voir aussi phãn, ċim.
K'ôt	Sculpter.
Hún k'ôt	Sculpture (ouvrage. Lit. : image sculptée).
K'ÔY, kũn k'ôy (tô)	1 — Serviteur à vie. (Ces domestiques, de race inférieure, sont achetés à raison de 5 à 20 piastres, ou même embauchés gratuitement, et restent au service de leurs patrons toute leur vie. Ce fait devient de plus en plus rare, mais autrefois chaque famille noble ou aisée avait ses serviteurs à vie, parfois des familles entières. C'était une sorte de régime féodal, qui existe encore chez les Tây de Chine.) Voir aussi kũn ċào.
K'ôy	2 — Je, moi (d'inférieur à supérieur. Équivaut à l'expression « votre serviteur », voir ci-dessus. Voir aussi ku).
K'ÔY (mã)	Pénis. Syn. : k'ôây. Voir aussi k'ong.
K'ÔY	Voir ngãm hôt k'ôy k'ôy.
K'ÔA	Syn. de k'a (3' sens).
K'ÔAN (mã)	Hache. Voir k'an.
K'ôan bo	Hache. Voir k'an bo.
K'ÔAN	Rendre la pareille.
K'ÔÂN	Âme. Syn. : k'on.
Phi k'ôân	Voir phi k'on.
K'ÔÂN	Voir k'ôn (2' et 3' sens).
K'ôân fãy, fãy k'ôân	Voir k'ôn fãy.
K'ôân k'eô	Voir k'ôn k'eô.
K'ôân keô	Voir k'ôn keô.
K'ôân láp	Voir k'ôn láp.
K'ôân yang	Voir k'ôn yang.
Ćúp k'ôân, kĩn k'ôân	Voir ċúp k'ôn.
Ćó k'ôân	Voir ċó k'ôn.
K'ÔANG	Nom de famille tây. Voir sín.
K'ÔANG, k'ôang he	Voir k'ang.
K'ÔAT	Voir k'ôt.
K'ÔAY (tô)	1 — Bufile. Voir k'ây.
K'ôây lông (tô)	2 — Trionyx (existe dans les rivières du Haut-Tonkin).
Mông K'ôây	3 — Tuân-giáo (commune tây noir de la province de Lai-châu, chef-lieu de châu).
K'ÔĂY	Voir k'ây.
K'ÔK	—
K'êô k'ôk	Molaire (dent).

K'Ó	Mot servant à exprimer le dégoût lorsqu'on sent subitement une mauvaise odeur.
K'Õ	Ardent (en parlant du feu).
K'Ò	Menacer (proférer des menaces).
K'Ú	Comblér de bienfaits ; gâter (sens de satisfaire les désirs).
K'ÛM	Taillant, tranchant (d'un outil).
K'ÛM, k'ũm du	1 — Tâtonner de la main.
K'ũm, k'ũm ãô	2 — Puiser à la poignée. prendre à la poignée (sur un tas).
K'UN (lím)	Poil, crin (des animaux), plume (des oiseaux), piquants (du hérisson, du porc-épic), laine (du mouton).
K'un ta	Cil, sourcil. (Lit. : poil des yeux.)
K'un dăng	Poil des narines, vibrisse.
Fáy k'un	Crin en vrac, laine en vrac.
K'ÚN	Chercher querelle.
K'ÚN (tô)	Insecte hémiptère vulgairement appelé « mouche jaune » (espèce de petite mouche de couleur jaune, très répandue dans la région tây et dont la piqure provoque, si elle est souillée, une véritable plaie très longue à guérir).
K'ÛN, k'ũn kăn	Mélanger (objets).
K'ũn kăn	Mélangés, en désordre.
K'UN	Rabâcher. Syn. : fãm.
K'ÚT	Syn. de fan (1 ^{er} sens).
K'UY	Répondre. Syn. : k'an.
K'uy k'ãm	Répondre verbalement.
K'UEN, k'ũen vãi	Voir k'en (2 ^e sens).
K'ÛEN, k'ũen ó, k'ũen ó mã, ãăng k'ũen	Voir k'ẽn.
K'ÛM	Froid (adj.). être froid. Voir aussi naô.
K'UN, k'ũn hảo	Rendre (un objet à son propriétaire).
K'ÚN	Grimper, grimper à, monter, monter sur.
K'ũn, k'ũn mỗ	Monter (en marchant : monter une côte, une échelle).
Mả k'ũn	Voir mả.
A ãũk k'ũn	Sauter en l'air.
K'ÛN	Nuit.
Kang k'ũn	Au milieu de la nuit, dans la nuit.
K'ũn nì	Cette nuit, la nuit passée, la nuit prochaine.
K'ũn mùr ngỗa	La nuit dernière.
K'ÛP	Mesure de longueur donnée par l'écartement maximum de deux doigts de la main : le pouce et le majeur. Voir aussi k'i.
K'ũp	Mesurer de la façon décrite ci-dessus.

L

- L ; Ho lo (tô) (parlé) — Consonne L première. Voir tô.
- L ; Lō (tô) (parlé) — Consonne L deuxième. Voir tô.
- LA** —
- Him la 1 — Syphilis.
- Pin him la Syphilitique.
- Mông La 2 — Sơn-la (chef-lieu de province, commune tây noir. Ancien nom : Cễng Lề).
- La ay 3 — Honteux, confus, intimidé. Syn. : lăk ay. Voir aussi mêt nă, nếng.
- LÁ** Enrayé, dans l'impossibilité de fonctionner.
- LÁ, lủ lá (tô) 1 — Cadet ; dernier-né.
- Lá 2 — Terme d'affection pouvant se traduire par chéri, aimé, adoré. Voir mắk, hắk, pềng.
- LÃ** —
- Mông Lã Muong La (commune tây blanc importante, en territoire chinois, à quelques kilomètres de la frontière, en face le poste de Bán Nậm Kồg).
- LÀ** a. Mot à sens restrictif très étendu. Voir ci-dessous.
- Là 1 — Sans raison, sans motif, sans justification.
- Vào là, pắ là Parler sans motif, dire des choses dont on n'est pas sûr.
- Pắ là pắ day Parler à tort et à travers.
- Là 2 — Sans but, sans raison particulière.
- Pầy kỏa là Aller se promener sans autre but.
- Là 3 — Sans rien faire.
- Yú là Être là sans rien faire.
- Là 4 — Gratuitement, gracieusement, sans rétribution.
- Yết là Faire gratuitement, gracieusement.
- Hắo là Donner gracieusement, gratuitement.
- Là 5 — Seul, sans rien d'autre.
- Kin khắo là Manger du riz sans rien d'autre.
- Là 6 — Sans rien, sans être pourvu des objets nécessaires.
- Nỗn là Être couché sans literie, sans rien.
- Là b. Syn. de à.
- LẮ** Inconnu, que l'on n'a jamais vu.
- LẪ** Traîner, déplacer en tirant.
- LẮK** 1 — Intelligent.
- Lắk ngỗn Adroit, débrouillard.
- Lắk (ăn, dủn) 2 — Piquet (à enfoncer ou enfoncé dans la terre sans faire de trou au préalable).

LĂK

Lăk

1 — Voler (prendre à autrui), dérober.

2 — En catimini, en tapinois, en cachette, à la dérobée. (Placé avant le verbe.)

Sín lò lăk

3 — Famille lò de voleurs. (Surnom donné à une famille originaire de Muong Nhié dont l'histoire est la suivante : Un des ancêtres de cette famille avait toute sa vie volé son prochain ; au moment de sa mort, il fit jurer à ses enfants de l'imiter. Depuis, pour respecter ce serment et écarter le mauvais sort, chacun des descendants de cette famille vole, au moment de repiquer ses rizières, quelques plants de riz et, au moment de reconstruire sa case, quelques paillotes. Cette tradition est connue et respectée des autres habitants.)

Lăk ay

4 — Syn. de la ay.

LĂM

Flâner.

LĂM

1 — Empiéter, chevaucher (l'un sur l'autre).

Lăm

2 — Communiquer, transmettre (une maladie, le feu, etc.), passer de main en main.

LĂM

—

Lăm pòng

1 — Notable de la commune (ce terme n'est plus guère usité, voir kì mỗk).

Nỗk lăm k'ăô

2 — Espèce de grand duc (oiseau).

LĂM

—

Mống Lăm

Muong Lam (commune tây noir de la province de Sen-la, canton de Tuân-châu).

LĂM

Dimension, taille.

Lăm dăo, lăm tồ dăo

De quelle dimension ? De quelle taille ?

LĂM

1 — Appellatif numéral des troncs d'arbre abattus, des longues pièces de bois, ou objets du même genre.

Lăm mải

Bille de bois.

Lăm

2 — Canne (végétaux).

Lăm ỏy ; ỏy lăm

Canne à sucre.

LAN (tô)

Appellation des neveux, nièces et petits enfants (en général).

Lan ẵy

Neveu, petit-fils.

Lan ẵng

Nièce, petite-fille.

LĂN

Elaguer (sens propre seulement).

LĂN, nả lản

1 — Entêté, têtu, obstiné. (On dit aussi ẻ kheng).

Mống Lăn

2 — Muong Lan (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).

LĂN

1 — Effondrer, s'effondrer (sens propre seulement).

Lăn

2 — Tirer (sur la détente d'une arme).

LĂN

Replier (faire un repli), remplier, ourler.

LÃN, mải lãn	Espèce de petit bambou poussant par tiges isolées (constitue de véritables pépinières impénétrables. Est employé pour faire des cannes à pêche).
Pá lãn	Espace couvert des bambous ci-dessus.
LÃN	Rouler sous la main, rouler entre les doigts, entre deux doigts (un objet quelconque).
LANG	Appellatif numéral des abris, des habitations quelconques, à l'exception des abris naturels. (Maison, cabane, tente, moustiquaire, etc.)
LÁNG, fáy lán	Genre de satin.
LÃNG, má lãn (ko)	1 — Aréquier, arec.
Má lãn (k'áng)	Noix d'arec.
Pũm lãn	2 — Voir pũm.
LÀNG	Laver (un objet. Ne s'applique pas à la toilette ni au lavage du linge). Voir sới et sắk.
LÃNG, ta lãn, kỏng lãn	Espace compris entre le sol et le plancher d'une maison sur pilotis. (C'est là que les Tây abritent habituellement leurs animaux domestiques, leur réserve de bois de chauffage, de matériaux divers et le cercueil des vieillards de la maison.)
LÃNG, mãn lãn, tãn lãn	1 — Derrière, en arrière, arrière.
Seỏ lãn	Suivre derrière.
Seỏ lãn kãn	L'un derrière l'autre.
Sa lãn	2 — Dos (ne s'applique pas aux objets).
Dúp sa lãn	Colonne vertébrale.
Sãn lãn	Omoplate.
Lãn mữ	Dos de la main.
Lãn tũn	Dessus du pied.
Má chắy lãn (k'áng)	3 — Rein, rognon.
LÃỎ	Très gros. Voir aussi lỏn.
LÃỎ, đĩn Lỏỏ, Mỏn Lỏỏ	1 — Laos.
Lỏỏ	Laotien (adj.).
Lỏỏ, kũn Lỏỏ (tỏỏ)	Laotien (n.).
Má khỏỏ lỏỏ	2 — Voir khỏỏ.
LAỎ	Tordre.
LÃỎ	Débroussailler.
LÃỎ, pá lỏỏ	Etendue herbeuse, savane, steppe, jungle. Jeune taillis, forêt de jeune taillis.
LỎỎ	Alcool, boisson alcoolisée.
Lỏỏ sỏỏ	Alcool, liqueur distillée (en particulier : alcool de riz, de fabrication locale). Voir sỏỏ.

Lầo vàng	Vin, liqueur fermentée (en particulier : vin de riz, de fabrication tây).
Lầo se	Alcool de palmier. Voir ko se.
Lầo deng	Vin rouge.
Lầo dón	Vin blanc.
Lầo má ão	Vin. (Lit. : alcool de raisin ; appellation peu usitée, le raisin étant très peu connu des Tây.)
Lầo sầm pêng (F)	Vin de Champagne (imitation du mot français).
Lầo bè (F)	Bière (imitation du mot français).
Lầo van	Sirop.
Lầo má côm	Citronnade.
LẦO, ko lầo	1 — Sorte de roseau.
Búng lầo	2 — Voir búng
Khảo kây lầo	3 — Voir khảo.
LẦO, hỡn lầo (lang)	Grenier (à grains, et constitué par un local indépendant). Syn. : kho khảo.
Lầo sáng (ân)	Grenier (d'habitation).
LẤP	1 — Cesser définitivement, perdre ou faire perdre définitivement (un défaut, une habitude).
Láp	2 — Ranger, empiler parallèlement (des objets de forme allongée en boîte ou en paquets : biscuits, cigarettes, etc.).
K'ôn láp, k'ôn lầo láp (ân. lím)	3 — Cigarette, cigare. Voir k'ôn.
Ko mải láp	4 — Espèce d'arbre forestier (droit, élancé, résistant aux termites, utilisé en charpente).
LẤP	—
Khảo lầp	1 — Voir khảo.
Bon lầp	2 — Dernier mois de l'année. Voir bon.
LẤP, lầp pầy	Fermer (en parlant des yeux).
Lầp ta	Fermer les yeux.
Nôn lầp	Dormir.
Nôn lầp pầy	S'endormir.
Lầp cằg	Abaissier les paupières en détournant la tête en signe de désintéressement, de mécontentement (sincère ou simulé).
LẮP	Affiler, aiguiser (une lame, une pointe ; par frottement seulement).
LÁT	—
Pa lát (tồ)	1 — Anguille de rivière. Voir yền.
Phắc sa lát	2 — Voir sa lát.
LÃT	Centre commerçant, agglomération de magasins de vente, marché. Voir aussi cồ.
Tồk lầt	Aller au marché, se rassembler pour le marché.

Mìr tók lât	Jour de marché.
Don lât	Plage du marché (plage de la Rivière Noire, en aval de Muong Tê, où se tenait autrefois un marché important).
LAY	1 — Beaucoup.
Lay ăô (A)	2 — Lai-châu (chef-lieu du 4 ^e Territoire militaire). Voir Mông Lây.
LÂY	Conduire, diriger (un véhicule mécanique), barrer, gouverner (un bateau).
Kũn láy, pō láy (tô)	Barreur (sur une embarcation).
LÂY	1 — Rayé, hachuré, bariolé (sens général).
Lây theô	Rayé, hachuré.
Lây hồng	Quadrillé, carroyé, à carreaux.
Lây bô	A fleurs (étouffe, papier).
Lây nòk lây náo	Bariolé.
Nằm sa lây, nằm ỡ lây	2 — Salive.
Má teng lây	3 — Voir teng.
LÂY	—
Kẻng lây	Rapide important sur la Rivière Noire en amont de Lai-châu.
LẦY	1 — Couier, s'écouler (cours d'eau, liquide quelconque).
Lây, lẩy nằm	2 — Aller au fil de l'eau, aller à la dérive. Se noyer.
LẦY	Plat de l'épaule.
Pen lẩy, dúp pẻn lẩy	Omoplate.
LẦY (ăn, lím)	1 — Petit tube, petit tuyau (de très petit diamètre). 2 — Dard, aiguillon (des insectes).
LẦY	Saluer par inclination de la tête; saluer avec les mains jointes (salut adressé aux chefs, aux mandarins, aux génies au cours des fêtes rituelles. Par extension, les Européens appellent improprement lẩy les menus cadeaux qui accompagnent parfois les salutations).
Ốỏ lẩy	Saluer dans les différentes formes ci-dessus (en s'adressant à des personnes).
LẦY, lẩy pẩy	1 — Chasser (en parlant d'animaux ou d'individus que l'on chasse d'un endroit qui leur est interdit). Voir aussi ỡấp.
Mông Lây	2 — Muong Lai, Lai-châu (chef-lieu du 4 ^e Territoire militaire. Centre du pays tây blanc et autrefois chef-lieu du ỏỏ de Lai, voir ỏỏ). Anciens noms : Ớẻng Vai (pays du rotin), rive gauche de la Rivière Noire, et Ớẻng Pẻn (pays du chanvre), rive droite.
LE (bằg)	Assiette, soucoupe.
Le lỏk	Assiette creuse.
Le nỏy	Petite assiette, soucoupe.

LÊ	1 — Regarder obliquement sans tourner la tête (en général pour ne pas attirer l'attention).
Nỗk lẽ (tò)	2 — Perroquet.
LÊ	—
Má lè (k'áng)	Graines d'un certain arbre forestier (plates, de la grosseur d'un marron, renfermées dans des cosses atteignant 50 cm. de longueur. Séchées, elles sont utilisées pour une sorte de jeu de billes pratiqué par les jeunes femmes tày).
Tó má lè	Jouer au jeu ci-dessus.
Ko má lè	L'arbre qui produit la graine ci-dessus.
LÊ	Changer, échanger, s'échanger (ne s'emploie pas lorsqu'il s'agit de changer de vêtements : voir thảy). Voir aussi phên.
Lẽ kăn	Échanger l'un pour l'autre, s'échanger réciproquement.
LEM	Pointu.
LÉN	Fondre, faire fondre (en parlant de la panne que l'on fond pour obtenir la graisse ; voir ló).
LÈN	—
Lèn tào (C)	Faucille (de fabrication chinoise). Voir aussi kêô, k'in.
LÊN	Courir.
Lên pãy	Courir en s'éloignant.
Lên mã	Courir en se rapprochant.
LÊNG	Dîner (n.) (repas du soir).
Kin lêng	Dîner (v.) (prendre le repas du soir).
LÊNG	1 — Sec (en parlant du temps).
Fà lêng	Temps sec.
Mỗ lêng	Saison sèche. On dit aussi mỗ di, mỗ naô ; voir mỗ.
Pi lêng	Année sèche.
Kó lêng	2 — Voir kó.
LÊỒ, khào léo	Grain (paddy ou autre céréale) destiné à la nourriture des chevaux.
LÊỒ (ăn, f.)	Écheveau ; faisceau (de cheveux : longue chevelure, de crins : queue des chevaux).
LÊỒ	—
Mỡng Lẻò	Muong Leo (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
LÊỒ	—
Mỡng Lẻò	Muong Leo (commune tày blanc de Chine sur le bord de la Rivière Noire, à un jour de la frontière. En relations de commerce avec le Tonkin, par la Rivière Noire).
LÊP	Fin (adj.), en parlant de cheveux, de fils, de tissus.
LÊT	Enduire la peau, badigeonner la peau (à l'aide d'une pommade ou d'un médicament quelconque ; voir aussi tã).

LỄ	Lécher.
Lễ ka mễp ka mễp	Lécher avidement (avec mouvements de la langue précipités).
LỄ	Permis par les coutumes, par les croyances.
Bảo lễ	Interdit par les coutumes, par les croyances, sous peine de châtiments de la part des génies. Syn. : kãm.
LỄK	1 — Fer, fer blanc, tôle.
Lễk	Métallique (pour tout métal ayant l'apparence du fer).
Ố lễk, say lễk	Fil de fer, fil d'acier, câble d'acier.
Ố lễk nam, say lễk nam	Fil de fer ronce.
Lễk (lìm, ăn)	2 — Épingle, clou à tête plate, pointe en fer ou en acier.
Lễk túm (lìm, ăn)	Clou à grosse tête (de forme quelconque, sauf plate).
Lễk háng	3 — Grillage, toile métallique.
Lễk bảô	4 — Aluminium. (Lit. : fer léger.) Syn. : sa tú, khi tú.
Kũn cãng lễk (tô)	5 — Forgeron, ouvrier en métaux. (Lit. : personne sachant le fer, mis pour : sachant travailler le fer.)
Lễk vắn (ăn, lìm)	6 — Tournevis.
Lễk cúp (ăn)	7 — Aimant.
Kỏn hìn lễk fẫy	8 — Silex. (Lit. : pierre de fer à feu.)
LỄNG	1 — Assurer la nourriture, subvenir aux besoins d'une personne étrangère à la famille directe.
Lễng	2 — Sorte de parrainage (voir ci-dessous).
Lũ lễng (tô)	Enfant qui, ayant, ou ayant eu, une santé précaire, a subi une sorte d'adoption fictive par un sorcier, pour tromper les génies et lui ramener la santé. (Peut se traduire par filleul.)
Pô lễng (tô)	Appellation donnée par l'enfant lũ lễng à son père adoptif d'occasion, sorte de parrain (voir ci-dessus).
LỄỖ	Buter contre, heurter, frôler. Voir aussi pãn, túm.
LỄP (ăn, f.)	1 — Ongle, griffe.
Mả lễp mễô (k'àng)	2 — Espèce de fruit (petite baie sauvage portée par un arbuste épineux, d'où l'appellation « fruit griffes de chat »).
LI	—
Maô li, mà maô li	Âne. (N'existe pas en pays tây.)
LÍ	1 — Droit (n.), coutume, droit coutumier.
Taô lí (tô)	2 — Maire d'une commune. (Lit. : gardien du droit, des coutumes.) Syn. : lí cồng (A).
Lí cồng (A) (tô)	Maire d'une commune. (On écrit habituellement ly-truong (en quốc-ngữ : lý-trưởng) et on prononce lí cồng, le mot maire n'étant pas utilisé.) Syn. : taô lí.
Phó lí (tô)	Adjoint au maire d'une commune (au lý-trưởng). Syn. : taô phó.
Lí, ngữn lí	3 — Intérêts d'une somme prêtée.

LĨ

Khảo li
Khảo li ón
Khảo li chẽ

—

Mais. Voir khảo.
Voir khảo.
Voir khảo.

LÌ

Mesure de poids valant 0 gr. 0375. Voir púng.

LÌM

Appellatif numéral des fils, ficelles, cordes, cheveux, crins, poils et autres objets similaires : de certains objets longs et fins : épingles, pointes en fer, tiges de fer et autres objets analogues ; des serviettes, torchons, mouchoirs, écharpes, ceintures, bandes molletières, et autres objets de ce genre.

LÌM, lim du

Regarder. Voir aussi du.

LIN (tô)

Petit-neveu, petite-nièce. Arrière-petit-fils, arrière-petite-fille.

LÌN (ăn, lìm)

1 — Tuyauterie, conduit, aqueduc, canalisation (souterraine, à ciel ouvert ou aérienne).

Lìn nằm
Nằm lìn
Búng lìn (tô)

Aqueduc, conduite d'eau.

Eau amenée par canalisation.

2 — Voir búng.

LÌN (ăn)

1 — Langue.

Lìn káy
Cóp lìn mà
Áng lìn

2 — Luette. (Lit. : langue de poulet, en raison de sa forme.)

3 — Voir cốp.

4 — Voir áng.

LÌN (tô)

Tatou (existe dans le Haut-Tonkin).

LÍNG (tô)

Militaire, troupier, tout individu faisant partie d'une troupe chargée de la défense ou de la police (à l'exception des gradés qui sont appelés par leur grade).

Líng khô đỏ (A)

Militaire (n.) ; tirailleur. (Appellation due à l'ancien costume des tirailleurs qui comportait une ceinture rouge dont l'extrémité pendait sur le ventre et qui se nomme khô đỏ en langue annamite.)

Líng khô seng (A)

Milicien (des troupes de la Garde indigène de l'Indochine. Appellation due aux mêmes raisons que ci-dessus, avec ceinture bleue).

Líng cơ (A)

Garde des mandarins (gardes armes mis à la disposition des mandarins indigènes).

Líng lè (A)

Planton des mandarins (n'ont ni armes ni uniforme).

Líng pắk tí yắng (F)

Partisan (indigènes armés et équipés, chargés de la sécurité des villages et formant en cas de besoins une troupe d'éclaireurs. On dit le plus souvent pắk tí yắng, imitation du mot partisan).

Líng tây

Militaire européen.

Líng hỡ fắy

Marin militaire. (Lit. : militaire de bateau)

Líng che bin

Aviateur militaire.

Líng dōan (F)	Douanier. (Vient du mot français : douane, voir dōan.)
LĨNG (tô)	Singe (nom générique).
Ling deng	Sorte de sajou. (Espèce de singe de la famille des cébides, petit, au pelage fauve, d'où son appellation singe rouge.)
Ling dām	Sorte de macaque. (Espèce de singe de la famille des cébides, de grande taille, au pelage sombre, d'où son appellation singe noir.)
Ling lūm	Loris paresseux. (On dit aussi hin lūm.)
LÌNG	Popeline (ou étoffe du même genre).
LÍU, líu ta	Fermer un œil.
LĪU	—
Mǎ si liu (k'àng)	Grenade (fruit).
Ko mǎ si liu	Grenadier (arbre fruitier).
LĪU (tô)	Espèce de chinchilla.
LÓ (k'àng)	1 — Moule (n. m.), creuset.
Ló	Mouler (mettre en moule), fondre (dans un creuset).
Ló, hōng ló (ăn)	2 — Caniveau, fossé d'écoulement.
LÓ, mà ló (tô)	Mulet.
LŌ (k'àng, ăn)	1 — Cheminée (partie où l'on fait le feu), âtre, four.
Lō fây	Cheminée (sens ci-dessus), âtre.
Lō bēng	Four à pain.
Lō fon	Four à chaux.
Lō ngóy	Four à briques.
Mōng Lō	2 — Muong Lo (commune tây noir de la province de Yên-báy. A 7 kilomètres de cette commune : immense grotte remarquable où les jeunes gens tây de Muong Lo se rendent en pèlerinage d'amour tous les cinq jours pendant les 2 ^e et 3 ^e mois de l'année).
LÒ (k'àng)	1 — Flacon, petite bouteille.
Lò fây	2 — Rouler le coton cardé avant de le filer.
Lò fây (ăn)	Petit rouleau de coton prêt à être filé.
Lò	3 — Terminaison qui, placée à la suite de certaines phrases impératives ou affirmatives, renforce le sens de ces phrases.
Lò kǎ, lò kà	Id.
Lò	4 — Nom de famille tây. Voir sín.
Lò lǎk	Voir lǎk.
LỔ (k'àng, ăn)	Cocon.
LÒM (k'àng, ăn)	Clôture (de propriété), barrière, barricade.
Lòm	Clôturer (une propriété), barricader. Voir aussi kàng.

LON	Agir par oubli, par inadvertance (voir ci-dessous).
Lon vảo	Dire par inattention une chose que l'on désirait ne pas divulguer.
Lon yết	Faire par inadvertance une chose que l'on désirait ne pas faire
Lon pãy	Aller par oubli là où l'on désirait ne pas se rendre.
LỎN, kẻ lỏn	Nu (pour les personnes seulement).
Kẻ lỏn	Se mettre nu.
LONG	Tapisser ; recouvrir d'une housse, d'un tapis protecteur (meuble, siège), garnir, regarnir un cloisonnage (toit de pirogue, etc.).
LÔNG	—
Mu lông (tô)	1 — Sanglier.
K'ôay lông (tô)	2 — Trionyx (existe dans les rivières du Haut-Tonkin).
Mải lông phảo	3 — Espèce de bois de fer (rouge, très dur, très lourd, très difficile à travailler).
LÔNG	Naviguer, conduire au fil de l'eau ; transporter par voie d'eau en descendant le cours d'une rivière.
Lông hỡ	Conduire une pirogue, transporter par pirogue (en descendant le cours d'une rivière).
LỖP	Chèvrerie, bergerie (sens général).
Lộp bẻ	Chèvrerie.
Lộp yô	Bergerie.
LÓT (k'ang, ăn)	1 — Bobine.
Lót mẫy	Bobine de fil.
Lót (k'ang, ăn)	2 — Étui (de cartouche).
Lót dân	Étui de cartouche.
Lót, lót lủ	3 — Avorter (sens propre seulement).
Ko má lót	4 — Chalef. (Deux espèces connues en pays tây, l'une donnant des fruits rouges, l'autre des fruits jaunes.)
Má lót (k'ang)	Fruit du chalef (voir ci-dessus).
LÕT, lót pãy	1 — Passer à travers.
Nằm ba lót	2 — Mercure. Syn. : nằm ngừn.
LÓY	—
Mỡng Lóy	Muong Loy (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
LỖY	Nager.
LỜ, mải lô	Bois de chauffage.
Lô dín, mải lô dín	Bois de chauffage de bambou. Syn. : dín, mải dín.
LỖ	—
A lô	Exclamation qui marque la surprise, l'admiration.
L.Ỗ (mãi)	Pelle

LỖ, mē lō (tô)	Tante (femme du frère cadet du père, exclusivement).
LỔ (A), fáy lổ	Étoffe de soie du commerce (naturelle ou artificielle). Voir aussi dáy, pē.
LỖK	Arracher (de l'herbe, des cheveux, des poils, des crins), épiler, plumer.
LỖK, lổk káy (k'àng)	Cage à poulets.
LỒM	Trop large. (Ne s'applique pas aux terrains ni aux locaux.)
LỖM	Recouvrir d'une housse, d'un tapis protecteur.
LỒN	—
Mống Lôn	Muong Luon (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
LỒN	Retourner (un vêtement, la doublure en dessus).
LÔNG	1 — Gros (voir láô); de premier rang (en parlant de la femme), important, grand (de haute dignité, de hautes fonctions). Femme de premier rang.
Mễ lông (tô)	Grand chef, grand mandarin.
Kôn lông (tô)	2 — Robe. (La robe tây, noire ou de couleur foncée, est longue, large, plate, à manches longues et très serrées. Elle est garnie de divers ornements brodés, et parfois, chez certaines femmes nobles, d'une magnifique parure d'argent.)
Sớ lông (phưn)	3 — Syn. de phi pá.
Phi lông	
LÔNG (tô)	Dragon, chimère (animaux allégoriques, symboles de l'intelligence, de la force et de l'adresse).
Lông dăm	Dragon noir (symbole des qualités ci-dessus à un degré normal).
Lông dón	Dragon blanc (symbole des qualités ci-dessus au plus haut degré).
LỖP	Recouvrir un matelas avec un drap. (Les Tây qui couchent avec leurs vêtements ne se servent que d'un seul drap : toile de couleur, le plus souvent à carreaux, protégeant le matelas.)
Phả lộp (phưn)	Drap de lit (voir ci-dessus).
Mây phả lộp	Fil de coton préparé pour le tissage de la toile à drap.
Fáy phả lộp	Toile de coton à carreaux noirs et blancs (normalement destinée à faire des draps de lit ou des linceuls, préparés pour les personnes âgées avant leur mort).
LỖT	Syn. de póng (2 ^e sens).
LỜ, lơ ố	Produire un reste (partage, remplissage d'un récipient insuffisant, etc.).
Lơ, lơ vãi	Laisser un reste volontairement.
Păn lơ	Partager en laissant un reste.

Kin lơ	Laisser un reste d'aliments (ne pas manger ou boire tout ce qui est servi).
LỜ (tô)	Taon.
LỜ, lơ du	Choisir (fixer son choix sans prendre).
Lờ ãô	Prendre suivant son choix.
LỜK	Profond.
LỜM	Voir ngũ lơm.
LỜN	Brillant (adj.) (sens propre seulement), scintillant.
LỜN	—
Lờn chôn	Malin, malicieux, farceur, plaisantin. Voir ko ke.
LỜNG	1 — Jaune.
Long phem phem	Jaune bilieux (en parlant du teint d'une personne).
Ya long, ya lơng tã	Teinture d'iode. (Lit. : médicament jaune, médicament jaune à badigeonner.)
Long (A), ngũn long	2 — Salaire, solde, appointements. Syn. : ngũn bơn.
Tây lơng	Convoi de solde, convoi de fonds (convoi d'animaux de bât transportant du numéraire.)
Long	3 — Voir mùr long.
LỜNG	Voir mùr lơng.
LỜNG	Voir mùr lơng.
LỜP	Prêt ; apprêter, terminer dans le temps donné.
LỜT	Sang.
Mĩ lơt, pin lơt	Menstrues. Voir hi.
LU	—
Lu yùng (ăn)	Corne molle de cerf.
LÚ	1 — Avoir un motif pour, avoir une raison pour.
Bão mĩ lú sú	Il n'y a pas de raison à cela ; il n'y a aucune raison.
Mả lú pú (k'áng)	2 — Chou-navet.
Mả lú pú lơng	Carotte.
LỦ	—
Ko lủ, ko mả lủ	1 — Espèce de mangoustanier sauvage.
Mả lủ (k'áng)	Variété de mangoustan sauvage.
Sin lủ	2 — Nom de famille tây. Voir sin.
LỦ (tô)	Enfant, fils, fille (sens général).
Lủ cãy	Petit de la femelle.
Lủ nững	Enfant du sexe masculin, garçonnet, fils.
Lủ ó	Enfant du sexe féminin, fillette ; fille (par rapport aux parents).
	Propre enfant (par opposition à enfant adopté).

Lũ téng, lũ cho	Enfant adopté, fils adopté, fille adoptée.
Lũ lêng	Voir lêng.
Lũ tăng	Enfant naturel. (Lit. : enfant des chemins.)
Lũ kòk	Enfant aîné, fils aîné, fille aînée.
Lũ lả	Cadet (des enfants), dernier-né.
Lũ kang	Enfant intermédiaire (né entre l'aîné et le cadet).
Lũ fa	Enfants jumeaux.
Lũ khoy	Gendre. Voir khoy.
Lũ pảo	Bru.
LÚK	Syn. de bồng.
LUM	Perdre (au jeu, lorsqu'on joue de l'argent). Voir nầy.
LÚM, lúm pây	Passer à travers (un toit, un plancher), enfoncer, s'enfoncer (dans un trou, dans la terre molle, par son propre poids ou par une poussée directe).
L'ÚM	Naufrager, faire naufrage (sans que le bateau coule). Voir aussi cùm.
LŨM, fà lùm	Vent atmosphérique ; venter.
LÙM, lùm pây	Tomber de sa propre hauteur. Voir aussi tók.
Lùm mây mây	Tomber les uns sur les autres, tomber comme sous la faux.
LŨM	—
Ta lùm	Au sol, à terre, en bas.
LÚN	Se détacher par soi-même et tomber (cheveux, dents, fruits).
L'ÚN	S'échapper d'une marmite qui bout.
Lùn bết bết	Voir bết.
LŨN	—
Pa lùn (tô)	Genre de poissons stélostéens (poisson d'eau douce, à peau noire, atteint 30 cm. ; chair estimée).
LUNG, lung tăng	Se perdre, perdre son chemin.
LÚNG, lúng ó	Vider (le contenu d'un sac, d'un panier en le retournant le bas vers le haut).
LŨNG	1 — Descendre.
Lùng pây	Descendre en s'éloignant.
Lùng mã	Descendre en se rapprochant.
Lùng bơn	2 — Menstrues. Voir hi.
Lùng ó (tô)	3 — Oncle (frère aîné du père ou de la mère ; mari de la tante : sœur aînée du père ou de la mère).
LŨP	Frotter légèrement avec la main, caresser.
LÚT	Manquer (sens de faire défaut, être en moins, ne pas se trouver là).
Lút cỡ	Manquer l'heure (l'heure fixée).

LŨ

1 -- Lư (subdivision de la race tày ; parle une langue apparentée au tày blanc et au laotien. Peuple surtout le Haut-Laos).

Mỡng Lư

2 -- Bình-lư (commune tày noir de la province de Lao-kay, chef-lieu de canton).

LŨM, lữm sê

Ouôlier.

LŨN

—

Bão lữn

Indistinctement (sans faire de différence), indifferemment, n'importe.

LŨNG (tô)

Espèce d'ours (de petite taille).

LŨNG

—

Lững cỡ

Continuellement, sans cesse ; toujours (dans le sens de continuellement).

M

- M ; Ho mo (tò) (parlé) — Consonne M première. Voir tò.
- M ; Mõ (tò) (parlé) — Consonne M deuxième. Voir tò.
- MA (tò) Chien (appellation générale).
 Ma pō Chien (mâle).
 Ma mē Chienne.
 Ma nòy Très jeune chien, petit chien.
 Ma čaó Jeune chien (de quelques mois).
 Ma nãi Dingo, chien sauvage (à pelage fauve, n'attaque pas les hommes, mais ravage les troupeaux de chèvres et de porcs).
- MÁ Faire tremper pour ramollir avant la cuisson (riz, légumes secs).
- MÁ
 Má 1 — Monter (en parlant des eaux), crue (n.), être en crue.
 Má k'urn 2 — Très (adv.), le plus, la plus (superlatif relatif).
 Prospérité et abondance (souhaits que les Tây s'adressent en particulier au nouvel an et à l'inauguration d'une nouvelle case).
- MĀ Venir.
 Ō mā Sortir. Voir ò.
 Song mā Deuxièmement. Voir song.
- MÀ (tò) 1 — Cheval (appellation générale).
 Mà thók Cheval entier.
 Mà ton Cheval castré.
 Mà mē Jument.
 Mà ón Poulain, jeune cheval.
 Mà nòy Poulain, petit cheval.
 Mà khúiy, mà khí Cheval de selle.
 Mà táng Cheval de bât.
 Mà ló 2 — Mulet. Syn. : lò.
 Mà maô li 3 — Ane. Syn. : maô li.
 Bó mà (dông, chú) 4 — Variété de phlox.
 Měng mà (tò) 5 — Mante religieuse. (Lit. : insecte cheval, en raison de sa conformation.)
 Mà čhōk (ăn) 6 — Majong (jeu chinois).
 Năm Mā 7 — Nam Ma (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).
- MĀ 1 — Terminaison employée à la suite du mot kò ou les mots lò kò dans le même sens que kã (voir ce mot).
 Pá Mā 2 — Pa Ma (région du confluent de la Nam Ma avec la Rivière Noire, à 20 km. en amont de Muong Té, lieu remarquable par ses sources chaudes et sulfureuses).

MÃ (k'àng)**Mã** (k'àng)

Mã hệp

Mã hính

Mã bông

Mã khắ

Mã hăm

Mã ka dân

Mã chảy lăng

Mã yang yút

Mã bốp

Mã lè

Mã khi

Mã pát

Mã póm

Pa mã mōk (tô)

MÃ**MÃK****MÃM**

Kũn mãm

MÂM (k'àng, ăn)**MÃM** (A), nằm mãm

Mằm tòm (A)

MÃM**MAN****MÃN** (A)

Ling mán (tô)

Mản, mản kảo (lím)

1 — Fruit. (Tous les noms de fruits sont précédés du mot *ma*, qui n'est pourtant pas un appellatif numéral. Les noms de fruits figurent à leur place alphabétique propre.)

2 — Terme auxiliaire précédant le nom de tous les objets dont la forme se rapproche de celle d'un fruit (ci-dessous les principaux).

Grêlon.

Grelot. Voir hính.

Clochette. Voir bông.

Clochette. Voir khắ (3^e sens).

Testicules. Voir hăm.

Glande. Voir dân.

Rein. Voir lăng.

Ballon. Voir yang.

Pelote. Voir bốp.

Graine. Voir lè.

Petite boule. Voir khi.

Perle.

Bouton (de vêtement).

3 — Seiche (mollusque).

Appellatif numéral de tous les instruments tranchants, pénétrants (couteau, sabre, soc de charrue, pagaie ; outils divers).

Aimer (d'affection, d'amour, par goût), aimer à, se plaisir à. Voir aussi hắk.

Ambitieux (adj.).

Ambitieux (n.), personne ambitieuse.

Rate (organe, chez les animaux). Voir pàng.

Saumure. — Les Tày, comme tous les indigènes d'Extrême-Orient, font une assez grande consommation de saumure, de fabrication annamite (mằm tòm), de fabrication chinoise (nằm ắng), ou de fabrication locale (nằm mằm).

Saumure de crevettes (de fabrication annamite. Les Tày en fabriquent également en petites quantités).

Conserve fermentée de poisson ou de viande (de fabrication locale ou annamite).

Chanceux (avoir de la chance).

1 — Démissionner, quitter ses fonctions, libérer, ou se faire libérer, du service. Voir aussi yàng.

Tirailleur (soldat, garde, etc.) libéré du service ; réserviste.

2 — Pointe qui sert à fixer le chignon. (Le chignon des femmes tày est fixé à l'aide d'une pointe à tête ou sans tête de 10 cm. de longueur environ, en os ou en ivoire, en argent, parfois en or.)

MÃN, mẫ n lữ	Enceinte (adj.), être enceinte ; état de gestation, être en état de gestation.
MÃN	Sterile (en parlant des femmes, des animaux femelles et des arbres fruitiers).
MÃN	Solide, de bonne qualité.
MÃN	1 — Il, elle, lui.
Mẫ n	Ils, elles, eux (en parlant des choses seulement). Voir ẳn.
Mẫ n lầ	2 — Manioc. (Lit. : tubercule laotien, parce qu'il fut importé du Laos.)
Mẫ n	3 — Tubercule d'igname. (Fournit un légume apprécié des Tây et surtout des races montagnardes.)
Mẫ n kếp	Igname à chair blanche.
Mẫ n deng	Igname à chair rouge.
ẳ n mẫ n (ko)	Plant, tige d'igname.
Mễ n mẫ n (tồ)	4 — Espèce de criquet.
MÃN	—
Mẫ mẫ n (k'ang)	Prune.
Ko mẫ n, ko mẫ mẫ n	Prunier.
MANG	Jurer, faire un serment, prêter serment.
MÃNG	—
Pa mẫ n (tồ)	Genre de poissons acanthoptères (sorte de petit maquereau d'eau douce).
MÃNG	Démonter, démolir. Voir aussi pẻ.
MÃNG	Côté, direction (dans l'espace).
Mẫ n nằ	En face, devant. Syn. : tom nằ, tẫ n nằ.
Mẫ n nằ kẫ n	Face à face, en face l'un de l'autre. Syn. : tom nằ kẫ n, tẫ n nằ kẫ n.
Mẫ n lẫ n	Derrière, en arrière. Syn. : tẫ n lẫ n.
Mẫ n k'ỏ	Côté droit, à droite, de droite, vers la droite. Syn. : tẫ n k'ỏ.
Mẫ n sằ	Côté gauche, à gauche, vers la gauche, de gauche. Syn. : tẫ n sằ.
Mẫ n nỉ	Ce côté, ce côté-ci, de ce côté, de ce côté-ci, par ici. Syn. : tẫ n nỉ.
Mẫ n nẫ n	Ce côté, ce côté-là, de ce côté, de ce côté-là, par là. Syn. : tẫ n nẫ n.
Mẫ n đầ	De quel côté, par où (interrogatif). Syn. : tẫ n đầ.
MÃNG	Engraisser (devenir gras), grossir (personnes ou animaux).
MAỒ	1 — Crinière.
Mi mầ (tồ)	Voir mi.
Mầ li, mầ mầ li (tồ)	2 — Âne (n'existe pas en pays tây).
MAỒ	Nom de famille tây. Voir sin.

MÃÔ (A)

Mesure agraire valant 36 ares (10.000 mètres carrés annamites ou hectare annamite, voir *thố*). Les Annamites écrivent *mâu* et les Européens *mau*. Cette mesure a deux sous-multiples : le *sào* qui vaut un dixième de *mâu* ou 3 ares 60 et le *m.êng* qui vaut un dixième de *sào* ou 0 ares 36. Ces deux mesures ne sont pas utilisées par les *Tây*).

MÃÕ, pin mãô

Avoir le vertige, avoir un éblouissement, avoir le tournis, avoir des étourdissements.

Mãô hô

Avoir le vertige, avoir des étourdissements.

Mãô láô

Ivre, être ivre (de boisson).

Kin láô mãô

S'envrmer de boisson.

Mãô hỏ

Avoir le mal de mer.

Mãô che

Malaise provoqué par les mouvements d'un véhicule terrestre.

Mãô k'ôn

Malaise, vertige, provoqués par l'usage du tabac ou de l'opium.

Mãô saô

Fou d'amour.

Mãô báô

Folle d'amour.

Mãô k'õy

Eprouver un désir physique intense (chez l'homme. Expression vulgaire).

Mãô hi

Eprouver un désir physique intense (chez la femme. Expression vulgaire).

MÃÕ

Stomatite crémeuse ; muguet (maladie).

Pin mãô

Etre atteint de la maladie ci-dessus.

MÃƠ

Amende ; infliger une amende.

MÃƠ

1 — Nouveau, neuf (adj.), récent, récemment, nouvellement.

2 — Prochain (dans le sens de nouveau).

3 — De nouveau, encore.

Tờ mãơ

La prochaine fois, une autre fois (dans le futur). Syn. : *tờ ná*.

Bờn mãơ

Le mois prochain.

Bờn mãơ

Nouvelle lune, premier quartier de lune.

Pi mãơ

L'année prochaine. Syn. : *pi ná*.

MÃƠ

Déteindre (perdre sa couleur), se decolorer.

MÃP

Mập mập

Apparaître et disparaître successivement et d'une façon répétée (en parlant d'une lumière ou des éclairs).

MÃP

Voir *ka mập ta*.

MÃT (ăn, lím)

Petit lien en bambou préparé pour transporter les poissons en brochette.

MÃT

Ko mãt, ko mã mãt

Plante grimpante dont la racine est utilisée en infusion pour les maux de poitrine.

Mã mãt (k'áng)

Fruit de la plante ci-dessus (petite baie sauvage utilisée dans la préparation de la levure d'alcool ; voir *mã bờ*).

MẮT (tò)	1 — Puce.
Khảo ủa mắt	2 — Voir khảo.
MẮT	Ficeler, lier (plusieurs objets ensemble).
MAY	1 — Signe d'écriture (vocalique, d'accentuation, d'intonation, voyelle. L'alphabet tây comprend 17 signes vocaliques ou voyelles et un signe spécial peu usité. De plus, deux consonnes sont employées comme voyelles, l'une régulièrement, l'autre dans certains cas seulement. Voir tableau, page 9).
May	2 — Marque (pour reconnaître), signe écrit quelconque, repère. Marquer (faire une marque), repérer (sens de marquer un repère).
May ẳm	Point placé au-dessus d'un caractère d'écriture (voir tò) pour indiquer que ce caractère conserve son appellation propre. Ce point remplace ainsi la voyelle o ; il est maintenant peu usité.
MÁY	Syn. de bằ. (Peu usité.)
MÁY, pin mằ	Veuf (adj.).
Pồ mằ (tồ)	Veuf (n.).
Mề mằ (tồ)	Veuve (n.).
MẦY	Voir lùm mằ mằ.
MẦY (lím)	Fil (en matières textiles exclusivement).
Mằ fằ	Fil de coton.
Mằ tây	Fil de lin. (Lit. : fil européen.)
Mằ dằ	Fil de soie.
Mằ đằ sỏ	Fil de laine. (Lit. : fil à tricoter.)
MẦY (k'ằ)	Machine, mécanisme ; mécanique (adj.).
Mằ ñíp	Machine à coudre.
Mằ k'ằp, mằ pằ	Appareil radiophonique. (Lit. : appareil à chant, machine parlante.)
Mằ lùm	Appareil radiophonique, appareil radio-électrique. (Lit. : machine à vent.)
Pút mằ (ẵ, đằ)	Stylographe. (Lit. : plume mécanique.)
MẦY	Se consumer, brûler (v. n.) ; consumé, incendié.
Fằ mằ	Brûler, se consumer (accidentellement), être la proie d'un incendie (voir ẳ).
MẪI	1 — Bois (sens général).
Mẫ ẳg	Bois (bambou excepté).
Mẫ lô	Bois de chauffage. Voir lô.
Mẫ díp	Bois vert. Voir díp.
Mẫ đỏ	Bois mort, bois sec. Voir đỏ.
Kỏ mẫ	Arbre. Voir kỏ.
Hằ mẫ (ẵ, f.)	Racine d'arbre. Voir hằ.

K'ā mǎi	Branche d'arbre. Voir k'ā.
Mǎi kâp kíp	2 — Voir kâp kíp.
MÈ	1 — Petite pousse intérieure du bambou.
Mè	2 — Fistule dentaire (par comparaison avec la pousse ci-dessus).
MĒ (tò)	1 — Femelle (adj.), femme (sens général).
Mē (tò)	2 — Femme (ayant des enfants ou, à défaut, femme d'âge mûr), mère (sens général).
Mē	Femelle (n.).
Mē nīng	Femme (sens general). Voir nīng.
Mē í	Mère. Voir í.
Mē í nà	Marâtre. Voir í nà.
Mē pá	Voir pá.
Mē a	Voir a.
Mē lǒ	Voir lǒ.
Mē nà	Voir nà.
Mē yā	Voir yā.
Mē nǎy	Belle-mère (du mari).
Mē mǎy	Voir mǎy.
Mē sú	Voir sú.
Ũ mē	Grand'mère maternelle.
Pō mē	Parents (père et mère).
Mē (tò)	3 — Microbe, bactérie. (Les Tày n'ont aucune notion de microbiologie, mais ils se sont rendus compte que la plupart des maux dont ils souffraient étaient dus à des êtres vivants, le plus souvent imperceptibles. Ils connaissent les microbes visibles à l'œil nu : celui de la gale par exemple.)
Mē nām	4 — Rivière, fleuve, cours d'eau d'une certaine importance. (On dit le plus souvent nām.)
Mē dāy(F) (k'àng, ǎn)	5 — Médaille, décoration (insigne. Imitation du mot français : médaille).
MĒK	—
Mēk lǒt (ǎn, lím)	Veine, artère. Syn. : in lǒt.
MĒM	Tacher, salir accidentellement ; taché, sali accidentellement.
MĒN	Cueillir à la gaulée, cueillir au cueilloir (en parlant des fruits).
Mǎi mèn	Cueilloir, gaule (pour cueillir les fruits).
MĒN	—
Mǎ mèn (k'àng)	Variété de pamplemousse (gros, de forme oblongue). Voir mǎ pūk.
Mǎ mèn pan	Variété de pamplemousse (petit, doux).
MĒN	Vite, rapidement.
MĒNG. phák méng	Salade (légume cru quelconque mangé en salade).

MÈNG (tò)	Insecte. (Tous noms d'insectes, à part quelques rares exceptions, sont précédés de ce nom générique, qui n'est pas pourtant l'appellatif numéral. Les noms d'insectes figurent à leur place alphabétique propre.)
MÈNG	Agile.
MÊÔ	Cérémonie rituelle du culte (culte quelconque) faite en public dans les édifices cultuels : église, temple, pagode, etc. (Chez les Tây, cette cérémonie consiste en quelques incantations prononcées par un sorcier et en offrandes au génie du village (phi mêô). Cette cérémonie n'a lieu qu'une fois par an, le 12 ^e jour du 3 ^e mois. Voir mo, puy, sin.)
Hôn mêô	Edifice cultuel public (église, pagode, etc. Les Tây qui ne pratiquent que le culte des ancêtres et de génies divers ne possèdent comme édifices cultuels publics — à part quelques centres importants — que des cases ordinaires avec quelques ornements des plus rudimentaires).
Kin mêô	Fête annuelle du génie protecteur du village. Voir mêô.
Phi mêô (tò)	Génie protecteur du village, génie de la pagode.
MÊÔ (tò)	1 — Chat (appellation générale).
Mêô pō	Chat mâle.
Mêô mē	Chatte.
Mêô nòy	Petit chat (jeune chat), chat de petite taille.
Mêô ón	Jeune chat.
Mêô pá	Margay, chat-tigre, chat sauvage. (On dit aussi hin mêô.)
Má thò khi mêô	2 — Voir thò.
MÊÔ	Meo (adj. et n.) (race montagnarde du Haut-Tonkin. On dit aussi chà mêô).
MÉP	Se baisser pour se dissimuler.
MỀ, say mề	Bretelle en rotin (bretelle de hotte, de paniers divers).
MỄ (tò)	Epouse ; femme (du mari).
Mễ lông	Femme de premier rang. (Lit. : grande femme.)
Mễ nòy	Femme de second rang. (Lit. : petite femme.)
Mễ pay	Femme de dernier rang.
Mễ tâng	Concubine.
Kóy mễ, tón mễ	Voir kóy.
Khoy mễ	Voir khoy.
Thấy mễ	Voir thấy.
Ngũn thấy mễ	Voir thấy.
Ấo mễ	Se marier. (Lit. : prendre femme.)
Phô mễ, phô mễ kẩn	Epoux.
MÊN	—
Kaô mên	Cambodge ; cambodgien (adj.).

Din Kaô mên	Cambodge.
Kũn Kaô mên (tô)	Cambodgien (n.).
MÊN (A)	Vermicelle de riz. Voir aussi furn thêð.
MÊT	1 — Fini, avoir fini ; terminé, avoir terminé ; épuisé (sens de tari, consommé entièrement). Voir aussi mùm et sàm.
Mêt	2 — Tout, tous, toute, toutes, complètement, entièrement, sans exception. Voir aussi tãk.
Mêt pãy	S'user, s'épuiser (en parlant de choses consommables), se tarir.
Mêt tĩng ká	Entièrement (ou totalement, complètement) fini, terminé, tari, usé, épuisé, (avec les mêmes sens que ci-dessus). Tout, tous, toute, toutes, complètement, entièrement, sans exception. Voir aussi tãk.
Mêt nã	3 — Voir nã.
MÊT	Capable de rester sous l'eau un long moment sans remonter.
MI (tô)	Ours.
Mi maô, mi mà	Ours brun des forêts. (Lit. : ours à crinière, ours cheval.)
Mi bon	Baribal, ours noir.
Mi ỏ	Ours des cocotiers.
MỈ	Voir thán mĩ.
MĨ	Avoir (v., sens de : posséder), en avoir ; il y en a.
MÌ	—
Ko mì, ko má mì	Jaquier, arbre à pain.
Má mì (k'àng)	Fruit du jaquier (appelé vulgairement pain de singe).
MĪ	—
Pa mĩ (tô)	Espèce d'ablette (petit poisson d'eau douce, comestible).
MIN, ay mĩn	Sentir mauvais, exhaler une mauvaise odeur.
MÍN	La vie, le destin. Voir ẳ.
MÍN (tô)	Porc-épic.
MÌN (tô)	Genre d'abeille des bois (de petite taille, qui produit un miel aussi savoureux que celui des abeilles domestiques).
MÍT, fáy mít	Tempe (partie de la tête).
MỈT	1 — Grain (de céréales, de sel, de sucre cristallisé, ou d'autres produits analogues).
Mit (mã)	2 — Couteau, poignard, coupe-coupe.
Mit tồp	Couteau de poche, canif. (Lit. : couteau pliant.)
Mit vễng	Coupe-coupe laotien ordinaire.
Mit dáp	Sabre.
Mit ứm ngừn	Couteau argenté, coupe-coupe argenté, sabre argente (dont le manche et le fourreau sont recouverts de plaques d'argent).

MO, mo phi	Cérémonie rituelle du culte des ancêtres. (Est faite à l'occasion d'une maladie ou à certaines dates déterminées : trois fois dans l'année. Consiste en quelques incantations prononcées par le chef de famille et offrandes au génie intéressé. Voir puy, sin et méô.)
MÓ (k'àng)	Moulin à farine.
Mó	Moudre.
MỎ (dông, k'àng)	Casseroles, marmite, poêle (tous récipients servant à la cuisson des aliments, à l'exception des bouilloires ou récipients de ce genre).
Mỏ đin	Marmite en terre cuite.
Mỏ cheng	Marmite en cuivre, large, évasée, à deux anses, sans couvercle.
Mỏ tóm	Marmite en cuivre, creuse, à une seule anse et avec couvercle.
MỠ	Consulter le sort, prophétiser, prédire. Syn. : sêng.
Kũn cãng mỗ	Prophète, devin.
Mỗ (ăn, lĩm)	Baguettes en bambou avec lesquelles le sorcier consulte le sort.
MỖ (k'àng)	Morceau de bois creusé ou morceau de bambou, servant de tam-tam (d'appel, de contrôle, d'alarme).
MỔ	Brouillard.
MÓK	Moisissure.
Ổ mók	Moisir, moisi.
MỎM	Pensif ; triste (sens : avoir de la tristesse).
MÒM	—
Pa mòm (tô)	Espèce de gardon.
MON (k'àng)	Oreiller, coussin d'appartement.
MỖN, mỗn chẩy	1 — Jaune d'œuf.
Ko mỗn	2 — Mûrier. (Les Tây le cultivent pour la nourriture des vers à soie.)
Má mỗn (k'àng)	Mûre (n.) (fruit du mûrier). Voir má ka tum.
Ko mỗn pá	Mûrier sauvage.
Má mỗn pá (k'àng)	Mûre (n.) (fruit du mûrier sauvage).
MÒN (tô)	Ver à soie.
Lỏ mòn (k'àng, ăn)	Cocon de ver à soie.
MONG	1 — Désert, solitude.
Mong	2 — Avoir peur (peur causée par la nuit, l'isolement). Syn. : yán.
Mong (F)	3 — S'absenter, s'échapper momentanément et clandestinement (vient du mot manquer).
MÔNG (phurn)	Senne (filet).

MÔNG	Correctement, clairement (en parlant de la façon de s'exprimer).
MÓP	Appuyer sa tête sur ses bras ou sur un objet quelconque, la face vers le bas.
MÕP, mōp mà(ăn, k'àng) Cỗ mōp	Bride, bridon (harnais). Rène.
MÕT	1 — Eteindre, éteint.
Mễng mốt (tô)	2 — Lime-bois (insecte).
MOY (lím)	Poil (du pubis et des aisselles).
MÓY (A)	Chaque ; tout, toute, toutes (dans le sens de chaque).
MÕY	Voir sây mōy.
MỖY (tô)	Moi (race primitive du Sud de l'Annam).
Din Mòy, mễng Mòy	Pays moi (voir ci-dessus).
MỎ	Danser (danse individuelle. La danse tầy ordinaire est individuelle, elle est pratiquée presque exclusivement par les jeunes filles, au son d'un tambourin parfois accompagné de gongs ou de cymbales). Voir aussi sê.
MỖ	Saison. (Les Tầy considèrent comme nous quatre saisons : voir ci-dessous.)
Mỗ sun, mỗ chun	Printemps (premier au troisième mois).
Mỗ hê	Été (4 ^e au 6 ^e mois).
Mỗ thu	Automne (7 ^e au 9 ^e mois).
Mỗ dung	Hiver (10 ^e au 12 ^e mois).
Mỗ lèng	Saison sèche (correspond à la saison d'hiver).
Mỗ di	Bonne saison (ou saison sèche, voir ci-dessus).
MỖ	—
Mễng Mỗ	Muong Mo (commune tầy blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Ancien nom : Cễng Khăn, pays des turbans).
MỖ (k'àng)	Chapeau, casque, casquette, calotte, képi (coiffures masculines en général, à l'exception des larges chapeaux tressés : voir kúp, et des turbans).
Mỗ tép	Képi, casquette rigide. (Lit. : coiffure à visière.)
Mỗ kệp mỗ	Casquette souple.
Mỗ kíp	Calotte (coiffure chinoise).
Mỗ cên	Bonnet de police.
Mỗ k'ăô	Bonnet de police à pointe. (Lit. : coiffure à cornes.)
Mỗ pôm	Béret. (Lit. : coiffure ronde.)
Mỗ dan	Bonnet tricoté.
MỖ	—
Mễng Mỗ	Mai-sơn (commune tầy noir de la province de Sơn-la, chef-lieu de châu. Ancien nom : Cễng Yōng).

MỠN, mỗn vãi	Replier, relever, retrousser (en parlant de vêtements, de literie).
Mỗn sút	Relever la moustiquaire.
Mỗn phả	Ranger la literie, faire le lit.
MỠN	Rire (v.), sourire (v.).
MÔNG, má mông (k'àng)	1 — Mangue (fruit).
Má mông sên	Variété de mangue (fruit gros et savoureux).
Má mông chay	Variété de mangue (peu différente de l'espèce ci-dessus).
Má mông sủm	Variété de mangue (acidulée).
Má mông k'ăm	Mangue dorée (très petite, appellation due à sa couleur).
Má mông pá	Mangue sauvage (comestible, de peu de valeur).
Ko mông, ko má mông	Manguier.
Nốt mông	2 — Violet (adj.). (Lit. : bourgeon de manguier, en raison de sa couleur violette.)
MỘT	Foule, attroupement, bande, troupeau. Syn. : phen, mú.
Ting môt	Toute une foule, tout un troupeau, toute une bande. Syn. : ting phen.
MỘT (tò)	1 — Fourmi.
Môt sum sá	Fourmi rouge de grosse taille (se trouve surtout sur les arbres).
Môt dết	Fourmi noire de grosse taille (dont la piqûre est douloureuse et produit une enflure).
Môt lũm	Fourmi noire, petite (appelée « fourmi du vent » parce qu'on la trouve sur soi et qu'elle semble ainsi être venue avec le vent).
Môt dăm	Fourmi noire de petite taille (attirée surtout par les aliments).
Môt deng	Fourmi rouge très petite (attirée en foule par les choses sucrées).
Phi môt (tò)	2 — Génie des sorciers.
K'ập môt	Prononcer les incantations rituelles aux cérémonies faites en l'honneur du phi môt (voir ci-dessus).
Pô môt	Sorcier (celui qui officie aux cérémonies ci-dessus).
Mê môt	Sorcière (celle qui officie aux cérémonies ci-dessus).
Čông môt	Ensemble des accessoires utilisés pour les cérémonies ci-dessus.
MỠY	—
Mông Mỗy	Thuận-châu (commune tây noir de la province de Sơn-la, chef-lieu de châu. Ancien nom : Čếng Di, Bon pays).
MỚ	Mot précédant parfois la terminaison yá donnant la forme interrogative (voir yá), mais n'ayant par lui-même aucun sens déterminé.
Mững pây tĩ dảo mớ yà	Où vas-tu ?

MỜ

Mờ k'ôy

Mờ phũ

Mờ hã

Mờ hãô

Mờ ẳhãô

Mờ sũ

Mờ

Mờ ñi

Mờ năn

MỜ

Mờ

K'ưn mờ

MỜ

Mờ ẳảo mờ day

Mờ day

Mờ kón

Mờ kón năn

Mờ tở kỉ

Mờ ñi

Mờ năn

MỜ K, năn mỗk

Pút mỗk (ăn, lĩm,
dũn)

MỜ N

Mỡng Mơn

MỜNG, hông mớng
(ăn, f.)

Nằm mớng

MỜNG

1 — Mot que l'on place devant certains pronoms personnels pour leur donner la forme du pluriel : k'ôy (je) ou accentuer cette forme s'ils l'ont déjà : phũ, hã (nous), ẳhãô (eux). Forme également avec le mot sũ le pronom personnel de la 2^e personne du pluriel. Voir ci-dessous.

Nous (d'inférieur à supérieur, la personne à qui l'on parle non comprise).

Nous (syn. de phũ, voir sens de ce mot).

Nous (syn. de phũ, même emploi que hã, voir ces mots).

Nous (la personne à qui l'on parle comprise. Syn. : hũô).

Eux, elles (en parlant des personnes ou des animaux. Syn. : ẳhãô, bở ẳhãô).

Vous (en s'adressant à plusieurs personnes).

2 — Ceux, celles (en parlant des personnes ou des animaux).

Ceux-ci, celles-ci (même emploi que ci-dessus).

Ceux-là, celles-là (même emploi que ci-dessus).

1 — Aller, partir (pour un long parcours : lorsqu'on se dirige dans le sens inverse du courant des rivières principales : pour un petit parcours : lorsque le chemin monte).

2 — Monter (se déplacer en montant).

Voir k'ưn.

Epoque, temps, moment, instant (pour fixer une date dans le temps, mais non un espace de temps).

Dans les temps les plus reculés.

Dans les temps très reculés.

Précédemment, il y a quelque temps.

Autrefois, naguère.

Il y a un instant.

A cette époque-ci, en ce moment.

A cette époque-là, à ce moment-la.

Encre.

Porte-plume, pinceau à écrire.

—

Muong Muen (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ. Ancien nom : Cềng Pao).

Canal d'adduction d'eau, canal d'irrigation.

Eau d'irrigation, eau d'un canal d'adduction.

Commune (n.). — La commune tây comprend en général plusieurs villages. Elle a à sa tête un li ớng ou maire, secondé par un ou plusieurs notables : kỉ mỗk, et parfois un adjoint (phó li). Chaque village a à sa tête un chef de village ou tao-bán. En pays tây, les coutumes placent les chefs de villages avant les notables.

Phi mǎng (tò)	Génie protecteur de la commune (donne lieu à une cérémonie annuelle au moment de l'ensemencement des rizières).
MÓ'T	—
Mǎi mót	Espèce de bois (inutilisable en menuiserie).
MŌ'Y	1 — Rosée, crachin très fin.
Mōy	2 — Neige (inconnue en pays tây).
Mōy kám	Crachin (pluie très fine et très dense).
MŌ'Y	Ressembler à, comparable à.
Mōy kǎn	Se ressembler.
MŌ'Y (A)	Inviter.
Mōy kìn chhìn	Inviter à un repas, à un banquet.
MŌ'Y	Courbaturé, engourdi.
MU (tò)	Porc, pourceau.
Mu fô	Porc non castré, verrat.
Mu mē	Truie ayant déjà porté.
Mu lǔng	Truie n'ayant pas encore porté.
Mu nòy	Jeune porc, petit porc.
Mu lǒng	Sanglier.
MÚ	Syn. de môt.
MÛ	—
Bǎ mù (tò)	Accoucheuse, sage-femme de campagne. (Chaque commune tây est en principe dotée d'une bǎ mù ayant accompli un stage dans un hôpital.)
MÚM	1 — Cacher sous la main, cacher dans ses mains, obstruer à l'aide de la main, recouvrir de sa main.
Múm nǎ	Se cacher la figure dans ses mains.
Mēng múm nǎ (tò)	2 — Genre d'insectes hémiptères aquatiques. (Lit. : insecte qui se cache la face, appellation due à sa conformation et expliquée par une légende tây.)
MÙM	Terminé, achevé (en parlant d'un travail. Voir aussi sàm).
MUN	Poser sa tête (sur un oreiller ou sur un objet en tenant lieu).
MÚN	1 — Gris (couleur).
Mǎ mún (k'àng)	2 — Pêche. (Lit. : fruit gris.)
Ko mún, ko mǎ mún	Pêcher (n.) (existe dans certaines régions tây).
Mǎ mún pá	Pêche sauvage.
Ko mún pá	Pêcher sauvage.
Mìr mún	3 — Voir mùr.
MÚN	—
Mìr mún	1 — Voir mùr.
Ko mún, ko mǎi mún	2 — Espèce d'arbre fruitier (dont la feuille très acidulée est consommée par les Tây, à la croque au sel).

MŨN

Bon mŭn

Mông Mũn

1 — Rond.

Voir bon.

2 — Luân-châu (commune tày blanc de la province de Lai-châu, chef-lieu de canton. Ancien nom : Cǎng Tũn).

Voir mŭr mŭn.

MŨN

MÚNG (k'áng)

Corbeille à ouvrage (en rotin ou bambou tressé de fabrication annamite ; utilisée par les femmes tày).

MŨNG

1 — Toit, toiture.

Couvrir (munir d'une toiture).

Pa mŭng (tò)

2 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce de grande taille, peut atteindre 30 kilos, peau noire, chair estimée).

MŨNG (k'áng)

1 — Abri de branchages que se font les laes ou les truies pour mettre bas.

Nôk mŭng hỏ (tỏ)

2 — Pie de paradis.

MŨP

Poser la main à plat sur (sans recouvrir entièrement : voir mŭm).

MUY (k'áng, ăn)

Toit des pirogues (clayonnage en forme de voûte, en bambou, garni de feuilles de bananiers), ou toit analogue.

MŨ (fá)

Main.

Lăng mŭ

Dos de la main.

Ong mŭ

Paume de la main, creux de la main.

Ũng mŭ

Renflement à la base du pouce, éminence thénar.

Ngām mŭ

Fourche des doigts.

Lây mŭ

Lignes de la main.

Păô mŭ

Eminences de la base de la main (produites par le trapèze et le pisiforme).

Niu mŭ

Doigt de la main. Voir niu.

Hỏ mŭ

Pouce de la main.

Lếp mŭ (án, f.)

Ongle de la main.

K'ỏ mŭ

Jointures des doigts.

Pay mŭ

Bout du doigt, extrémité du doigt.

MŨ

Jour (temps de 0 heure à minuit, espace de temps de 24 heures).

Mŭr nỉ

Aujourd'hui.

Mŭr ngă, mŭr ngổa

Hier.

Mŭr sũn

Avant-hier.

Mŭr sũn

Il y a trois jours. (On dit aussi dăy sām mŭr.)

Mŭr sũn

Il y a quatre jours. (On dit aussi dăy sí mŭr.)

Mŭr ngổa mŭr sũn

Il y a quelques jours. (On dit aussi dăy song sām mŭr.)

Mŭr kón

La veille, le jour précédent.

Mŭr lăng

Le lendemain, le jour suivant.

Mŭr ứn

Demain.

Mŭr ứn tún cảo

Demain matin.

Mừ ứn k'ăm	Demain soir.
Mừ hữ	Après-demain.
Mừ mừn	Dans trois jours. (On dit aussi kông sam mừ.)
Mừ mừn, mừ lờng	Dans quatre jours. (On dit aussi kông síy mừ.)
Mừ mừn, mừ lờng	Dans cinq jours. (On dit aussi kông hỏ mừ.)
Mừ lờng	Dans six jours. (On dit aussi kông hòk mừ.)
Kông song sam mừ	Dans quelques jours, dans deux ou trois jours.
Khóp mừ	Décade (cycle des jours. Les noms des jours de la décade ne sont pas usités dans le langage courant).
Mừ đáp	1 ^{er} jour de la décade.
Mừ hẫy	2 ^e id.
Mừ mững	3 ^e id.
Mừ pók	4 ^e id.
Mừ kắt	5 ^e id.
Mừ k'ôt	6 ^e id.
Mừ hồng	7 ^e id.
Mừ táô	8 ^e id.
Mừ ká	9 ^e id.
Mừ káp	10 ^e id. (jour de repos : voir káp).
Mừ ãt, mừ củ ãt (A)	Dimanche.
MŨN (tô)	Puce de volailles.
MŨN, mừn nững	Cent mille.
MŨN	Ouvrir (en parlant des yeux).
MŨN	Glissant.
MŨNG	Tu, te, toi, à toi ; vous, à vous (de supérieur à inférieur et d'égal à égal). Voir aussi sũ.
Mững kò	Voir kò.
MŨT	1 — Sombre (peu éclairé), obscur (sans lumière). ténébreux (plongé dans les ténèbres). Il fait sombre, il fait nuit.
Ti mữt	Endroit obscur, sombre.
Fà mữt	Temps sombre.
Bon mữt	Pas de lune, sans lune, lune cachée.
Mữt	2 — Eternuer.

N

- N; Ho no (tô) (parlé) — Consonne N première. Voir tô.
- N; Nõ (tô) (parlé) — Consonne N deuxième. Voir tô.
- NA**
- Má na (k'àng)
- Ko báo na
- NÁ**
- NÀ**
- Tom ná, tâng ná, tó ná
- Tom ná kăn, tâng ná kăn, tó ná kăn
- Mét ná
- Ná
- Pi ná
- Tõ ná
- Ná (dông)
- K'éô ná ngē
- NÀ, pō ná (tô)
- Nà, mē ná (tô)
- Nà, nòng ná (tô)
- Í ná, mē í ná (tô)
- NÃ (tô)**
- Nã (tón)
- Nã hò
- Sôy nã
- NẮK**
- NAM (lím)**
- Ko nam ngõ
- Bó nam ngõ (dông, cú)
- Lèk nam
- NÂM**
- 1 — Epaisseur ; épais (dans le sens : qui a de l'épaisseur).
- 2 — Pomme-cannelle.
- 3 — Espèce de plante sauvage (dont la feuille est utilisée par les Tày pour soigner les brûlures).
- Mot employé pour attirer l'attention sur une chose, le plus souvent en la montrant du doigt. (Peut se traduire par : là, voilà, regardez là).
- 1 — Visage, face.
- Devant, en face.
- Face à face, en face l'un de l'autre.
- Confus, avoir perdu la face. (Lit. : n'avoir plus de face. Voir aussi ñéng, lã ay.)
- 2 — Prochain (dans les expressions ci-dessous).
- L'année prochaine. (On dit aussi pi mǎo.)
- La prochaine fois, une autre fois (futur). Syn. : tō mǎo.
- 3 — Arbalète.
- 4 — Voir k'éô.
- 1 — Oncle (frère cadet de la mère).
- 2 — Tante (sœur cadette de la mère).
- 3 — Beau-frère, belle-sœur (frère ou sœur cadets de l'épouse).
- 4 — Marâtre (appellation donnée par les enfants à une femme de leur père, épousée après la mort de leur mère ; appellation donnée par les enfants de la femme de premier rang à la femme de second rang).
- 1 — Loutre.
- 2 — Rizière.
- Rizière abandonnée, en friche.
- Impôt foncier. (Lit. : impôt des rizières.)
- Lourd. (Les superstitions tày interdisent d'employer ce mot pour les personnes vivantes, voir cūm.)
- 1 — Epine.
- Espèce d'arbre très épineux. (Lit. : arbre épine de requin.)
- Fleur de l'arbre ci-dessus (comestible).
- 2 — Fil de fer ronce ; fil de fer barbelé.
- Boue, vase (n. f.) Syn. : pūng.

NĂM

Nằm cãm nèn

—
Soigneusement.

NẮM

Eau, l'eau, de l'eau, cours d'eau. (En tây, tous les noms de rivières sont précédés du mot nằm et les noms de ruisseaux du mot hỏy.)

Mẽ nằm

Fleuve, rivière, cours d'eau d'une certaine importance.

Nằm hỏy

Voir hỏy.

Nằm bó

Source (qui ne donne pas naissance à un cours d'eau).

Hỏ nằm

Source d'un cours d'eau.

Nằm bê

La mer.

Nằm nong

Voir nong.

Nằm búng

Flaque d'eau.

Nằm lầy

Eau courante.

Nằm di

Eau potable. (Lit. : bonne eau.)

Nằm dũk (A)

Eau malsaine.

Nằm mả, nằm nông

Cours d'eau dont le niveau monte, cours d'eau en crue.

Nằm lúp, nằm thúm

Inonder, inondation.

Nằm tã

Eau pure, non bouillie.

Nằm lỏk

Eau filtrée.

Nằm tũm

Eau bouillie, eau qui a chauffé.

Nằm fỏt

Eau bouillante, eau bouillie.

Nằm k'ũm

Eau froide.

Nằm hỏn

Eau chaude.

Nằm ún

Eau tiède.

Nằm fà furn

Eau de pluie.

Nằm mả hẻp

Eau de grêle. (Utilisée par les Tây pour la préparation de la levure pour l'alcool, voir bỏ, et comme médicament pour les brûlures.)

Nằm keng

Soupe.

Nằm ẻẽ

Thẻ (boisson préparée).

Nằm ka fẻ (F)

Cafẻ (boisson préparée).

Nằm pỉ

Voir pỉ.

Nằm sủm, nằm ẻỏn
ẻủ

Vinaigre. Voir sủm.

Nằm mảm

Voir mảm.

Nằm ẻỏm

Voir ẻỏm.

Nằm ẻỏng

Voir ẻỏng.

Nằm bỏ

Voir bỏ.

Nằm mản kẻ

Lotion capillaire de fabrication chinoise.

Nằm yỏỏ

Voir yỏỏ.

Nằm yỏ, nằm ẻẻẻ

Sperme.

Nằm nẻỏ

Urine.

Nằm ỉ, nằm ỉ lầy, nằm sã lầy	Salive. (On peut supprimer le mot nằm)
Nằm phừng	Miel. Voir phừng.
Nằm óy	Sucre. Voir óy.
Nằm mỗk	Encre. On dit aussi mỗk.
Nằm ta	Larme.
Nằm hớ	Sueur. On dit aussi hớ.
Nằm nú	Lait.
NẦM	Semer (par pieds espacés), planter (des tubercules). Voir ván, pủ.
NÁN	A l'article de la mort, à l'agonie.
NĂN	Lentement, doucement (dans le temps) ; tardivement, retarder.
NÀN (tồ)	Canard carolin.
NẮN	Là (en désignant un endroit), à cet endroit-là.
Nẫu nẫu	Là-bas.
Kón nẫu, mỗ kón nẫu	Dernièrement, récemment.
NẪN	Bruyant, sonore ; faire du bruit, produire un bruit ; sonner (rendre un son).
NẪN	Là (à la suite des pronoms démonstratifs et substantifs, représentés en tây par l'appellatif numéral ou à défaut par le substantif lui-même, voir ci-dessous).
Tồ nẫu	Celui-là, celle-la (en parlant des personnes, des animaux, des choses ayant pour appellatif numéral tồ).
Mỗ nẫu	Ceux-là, celles-la (en parlant des personnes exclusivement).
Ấn nẫu	Cela ; celui-là, celle-la (en parlant des choses ayant pour appellatif numéral ấn).
Mỗ kón nẫu	Dans ce temps-là, à ce moment-là
NANG (k'áng)	Chantier (pour installer quelque chose), support (placé sous un objet qu'on veut isoler du sol), rouleau (placé sous un objet lourd pour en faciliter le déplacement).
Mải nang	Pièce de bois pour les usages ci-dessus.
NĂNG (tồ)	Princesse, titre donné aux femmes de famille noble. — Ce titre précède ou suit le nom ou l'appellation particulière (lien de parenté) de la femme. Voir tồ.
Năng saò	Jeune fille noble.
NĂNG	Bout, extrémité (d'une tige, d'un objet de forme allongée).
NẪNG	1 — Peau, cuir ; écorce (on dit aussi năng mải), croûte (produite par la cuisson).
Cẻ nẵm nẵng	2 — Papier imperméabilisé (de fabrication chinoise).
Phắc nẵng	3 — Genre de liseron grimpant sauvage (comestible).
Mải nẵng dẵm	4 — Espèce de bois (souple, utilisé pour faire des manches d'outil Lit. : bois à écorce noire).

NĂNG	S'asseoir, assis, être assis ; asseyez-vous.
NAÔ	Froid (n.), avoir froid, il fait froid ; froid (adj.) (lorsqu'on parle de la température atmosphérique. Voir k'ũm).
Mỗ naô	Saison froide.
Naô fà	Froid atmosphérique.
Naô chảy	Froid dû à la fièvre.
NÁÔ	Froncer.
NÁÔ (C)	Syn. de k'á hô, dá.
Nâô kân	Voir dá kân.
NAỒ	1 — Syn. de nêô.
Ko cang naố	2 — Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille est utilisée comme remède contre la fièvre sous forme de bain, pour les jeunes enfants).
NĂỒ	—
Hô năô (ăn)	Pénit, mont de Vénus.
NĂỒ	Pourri ; gâté (en parlant de fruits, d'aliments ou autres produits).
Năô pây	Pourrir, se gâter (même sens que ci-dessus).
NĂƠ	Bouger, remuer, agiter, s'agiter.
Din năơ	Secousse sismique, tremblement de terre. (Lit. : la terre bouge.)
NĂƠ	Là-bas, de l'autre côté, d'un autre côté.
Năơ năn	Là-bas.
NẤP	Doublure (pièce d'étoffe).
NẤP	Compter (sens de nombrer), calculer. Voir aussi sôn.
Nấp du	Compter (des objets).
NÁT (ko)	Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille, très odoriférante, est utilisée comme remède contre les meurtrissures, les contusions).
NAY, nay cang (ăn)	1 — Défense de l'éléphant femelle (sorte de chicot des éléphants femelles du Tonkin).
Nay	2 — Parler (en s'adressant à un génie, à un esprit).
NÁY	Hair, détester, dédaigner.
NĂY	Voir mễ nây.
NẮY (tô)	Espèce d'écureuil. Voir tô hỏ.
NĂI (mã, lim)	1 — Bobine du rouet (sur le rouet tây : pointe en acier tenant lieu de bobine).
Năi fây	Peloton de fil qu'on a enlevé de la bobine ci-dessus.
Ma năi	2 — Voir ma.
Pa năi (tô)	3 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce, pouvant atteindre 10 kilos, à peau rayée, chair estimée).

Khải nãi	4 — Voir khải.
NE	Lentille d'eau.
Ne fãô	Variété de lentille d'eau.
NẾ	Exclamation qui sert à attirer l'attention sur un fait qui se reproduit et qu'on attendait ou un fait qu'on avait annoncé.
NEM (k'áng)	Sorte de pâté de fabrication tây ou annamite. (Le <i>nem tây</i> est fait d'un hachis de viande de porc crue et de lard cuit mélangé à une pâte de riz gluant. Le tout enveloppé dans des feuilles de bananier, fermenté pendant quelques jours, puis cuit pour être consommé.)
NỆM, nếm sớ (k'áng, ăn)	Sorte de bourrelet en pointe sur les épaules des corsages et robes tây.
NẸN	Au point de. (Expression poétique employée seulement dans les chants ou conversations très sentimentaux.)
Hô ẳơ k'át nễn tay	Avoir le cœur brisé à en mourir, au point d'en mourir.
NENG	Voir k'êô neng.
NỀNG	—
Mả nềng (k'áng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
NỀNG	Voir khe nềng.
NỄÔ	Urine, uriner.
Nằm nễô	Urine.
NẾP (mã, ăn)	Petite pince à deux branches. Voir aussi kìm, kập kíp.
NỆP	Traverses accolées, enserrant un panneau ou un assemblage formant panneau (clôture, cloison, etc.).
NỀ	Avoir égard à, avoir des égards pour, avoir de la considération pour.
NỄ	Mot qui sert à attirer l'attention d'une personne à qui on veut parler ou montrer quelque chose.
NỀK	Plonger (v. a.), tremper, immerger (dans un liquide). Syn. : nìk, cùm, cùp.
NẸN	Presser sur, appuyer sur, (faire pression).
NỀNG (k'áng)	1 — Goitre.
Nềng pỡ	Goitre très volumineux.
Mả nềng (k'áng)	2 — Espèce de fruit sauvage (poussant sur une sorte de liane, au bord des rivières. Ce fruit tombe dans les cours d'eau où les Tây s'alimentent et passe pour être la cause de l'existence du goitre, d'où la similitude de noms. Les Tây détruisent régulièrement cette plante lorsqu'ils la découvrent).
Ko mả nềng	La plante donnant le fruit ci-dessus.

NỀNG	—
Mềng nềng (tô)	Dytique (insecte aquatique de la famille des dyticipes).
NỀNG	1 — Rouille, vert-de-gris, oxyde métallique.
Ồ nềng	Rouiller, se vert-de-griser, s'oxyder.
Nềng	2 — Syn. de thí.
NÊÔ	Adhérent, collant ; adhérer, coller (par soi-même), se coller (sens d'adhérer). Voir aussi chấp, k'ân.
Nêô nók nók	Adhérer avec persistance.
Khảo nêô	Colle de pâte.
Nằm nêô	Colle liquide.
Ya nêô	Colle chimique.
San nêô	Papier collant.
NÊÔ	Blennorrhagie, urétrite.
Pin nêô	Être atteint de blennorrhagie, d'urétrite.
NÊỒ, nêồ mã, nêồ lũng	Incliner vers soi, abaisser vers soi (objets ayant un point fixe : tirer quelqu'un par le cou, tirer une branche). Syn. : nạo.
NỀP, nẹp vãi	1 — Fixer une épingle (ou une aiguille) sur ; fixer à l'aide d'une épingle.
Nẹp, nẹp pãy	2 — Porter sous le bras.
Ya nẹp (mã, ăn)	3 — Baïonnette. (Vient du mot français.)
NỀT	Vertueux, modeste.
NỈ, ní ní	Voici (en désignant une chose d'une façon précise, avec insistance).
NỈ	Ici.
NỈ	Voir ẳ nỉ.
NỈ	Ci (à la suite des pronoms démonstratifs et substantifs, représentés en tây par l'appellatif numéral ou à défaut par le substantif lui-même : voir ci-dessous).
Tô nỉ	Celui-ci, celle-ci (en parlant des personnes, des animaux, et des choses qui ont pour appellatif numéral tô).
Mỏ nỉ	Ceux-ci, celles-ci (en parlant des personnes exclusivement).
Ăn nỉ	Ceci.
	Celui-ci, celle-ci (en parlant des choses ayant pour appellatif numéral ăn).
Mừ nỉ	Aujourd'hui. (Lit. : jour-ci.)
NỈK	Syn. de nêk.
NỈNG	Envier, jalouser.
Nỉng kăn	Se jalouser.
NỈU (ăn, f.)	1 — Doigt.
Niu mữ	Doigt de la main.
Niu tin	Doigt du pied.



Niu ừ	Index (doigt), 2 ^e orteil.
Niu đở	Majeur (doigt), 3 ^e orteil.
Niu kang	Annulaire (doigt), 4 ^e orteil.
Niu kỏy	Auriculaire (doigt), 5 ^e orteil (ou petit orteil). Syn. : kin. kỏy.
Niu	2 — Largeur de doigt (mesure de longueur).
Ổ niu	Longueur de doigt (mesure égale à la longueur de l'index).
NÍP	1 — Pincer à l'aide d'un outil.
Mễng níp (tỏ)	2 — Forficule, perce-oreilles.
NO	Au complet.
NÓ (dỏng)	Pousse, jeune pousse (en parlant des plantes. Les Tỏy consomment comme légumes une grande quantité de pousses de bambous d'espèces variées ; voir ci-dessous).
Nỏ khum	Pousse de mỏi khum (d'une saveur amère très prononcée ; se récolte aux 3 ^e et 4 ^e mois).
Nỏ ừt	Pousse de mỏi ừt (fade ; se récolte aux 3 ^e et 4 ^e mois).
Nỏ lỏn	Pousse de mỏi lỏn (se récolte aux 3 ^e et 4 ^e mois).
Nỏ hỏ	Pousse de mỏi hỏ (se récolte aux 5 ^e et 6 ^e mois).
Nỏ sỏng	Pousse de mỏi sỏng (se récolte aux 6 ^e et 7 ^e mois).
Nỏ hỏk	Pousse de mỏi hỏk (se récolte aux 6 ^e et 7 ^e mois).
Nỏ van	Pousse de mỏi van (de saveur sucrée ; se récolte aux 6 ^e et 7 ^e mois).
Nỏ hỏng	Pousse de mỏi hỏng (la plus abondante ; se récolte du 7 ^e au 12 ^e mois).
Nỏ tỏy	Asperge. (Lit. : pousse européenne.)
Nỏ yỏng	Pousse de bambou séchée. (Les pousses, crues ou parfois cuites, sont coupées finement et séchées au soleil. Elles peuvent ainsi se conserver pendant plusieurs années.)
Nỏ nỏỏ	Conserve de pousses de bambou. (Les pousses, entières, sont suspendues au soleil ; elles noircissent et acquièrent une saveur particulière. Elles sont consommées au bout de 4 ou 5 jours et ne peuvent se conserver plus longtemps.)
Nỏ khỏp	Conserve de pousses de bambou. (Les pousses, coupées finement, sont mises dans un bambou qu'on remplit ensuite d'eau, qu'on bouche et qu'on laisse ainsi pendant 3 jours. Les pousses acquièrent un certain degré d'acidité, elles sont ensuite lavées à l'eau fraîche et consommées.)
Nỏ sỏm	Pousses de bambou acidulées. (Les pousses coupées finement sont mises dans une jarre en terre cuite qu'on remplit d'eau légèrement salée. Les pousses deviennent très acides et acquièrent à la longue un arôme particulier. Elles sont consommées, en accompagnement, par petites quantités. Elles peuvent se conserver pendant plusieurs années.)

Nó héo	Conserve de pousses de bambou. (Pousses acidulées — voir ci-dessus — que l'on fait sécher au soleil et qui acquièrent ainsi une saveur particulière. Elles peuvent se conserver pendant plusieurs mois.)
Nó ớng	Espèce de tubercule sauvage (comestible).
NỖ (ăn, f.)	1 — Protubérance.
Nỗ hu	Tragus.
Nỗ kún	Coccyx.
Nỗ cốt (ăn, k'áng, f.)	Clitoris. (Appellation vulgaire.) Syn. : tét.
Nỗ hêt (ăn, f.)	Corne de rhinocéros.
Nỗ	2 — Terme placé en fin de phrase pour soumettre à l'approbation ce qu'on vient de dire. Voir aussi yỗ.
NỖ	Dehors, extérieur, en dehors, au dehors, à l'extérieur.
Pây nỗ	Aller dehors ; aller au cabinet d'aisance. (Terme distingué ; voir khi.)
Hỡn nỗ (lang)	Cabinet d'aisance extérieur.
Bống nỗ	Cabinet d'aisance d'appartement.
NÓK	Voir nêđ nók nók.
NON (tò)	Ver de viande, asticot, ver des fruits (et espèces similaires).
NỖN	1 — Être couché, être allongé.
Nỗn láp	Dormir.
Čảo nỡn	Avoir sommeil.
Bống nỡn	Chambre à coucher.
Čỡng nỡn	Literie.
Čỡng nỡn (k'áng)	Lit, couchette. (On dit aussi čỡng.)
Nỗn	2 — Se déposer.
NONG	1 — Stagnant.
Nong, nằm nong (ăn, k'áng)	Lac, étang, mare, trou rempli d'eau stagnante.
Nong	2 — Pus.
Nong Hêđ	3 — Nong Heo (commune tây noir de la province de Lai-châu, canton de Tsiuh-ho).
Nong Hết	4 — Nong Het (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ. Lit. : lac des rhinocéros).
NÓNG	Maintenir dans une position anormale par traction ou pression.
NỖNG	Monter, être en crue (en parlant des eaux).
Nằm nỡng	Cours d'eau dont le niveau monte, cours d'eau en crue. Syn. : nằm má.
NÔNG (tò)	Parent cadet.
Pĩ nỡng	Voir pĩ
Pin pĩ nỡng	Voir pĩ.
Pĩ nỡng kản	Voir pĩ.

Nòng cấy	Frère cadet. Cousin (fils des frères ou sœurs cadets du père ou de la mère).
Nòng nững	Sœur cadette. Cousine (fille des frères ou sœurs cadets du père ou de la mère).
Nòng ào	Beau-frère (frère cadet du mari).
Nòng nà	Beau-frère (frère cadet de l'épouse). Belle-sœur (sœur cadette de l'épouse).
Nòng khory	Beau-frère (mari de la sœur cadette ou de la cousine appelée nòng nững, voir plus haut).
Nòng a	Belle-sœur (sœur cadette du mari).
Nòng pảo	Belle-sœur (épouse du frère cadet ou du cousin appelée nòng cấy, voir plus haut).
NÔNG	Voir in nông.
NŌT	—
Mả nôt (k'áng)	Espèce de fruit (petite baie sauvage comestible, sans valeur).
NŌY, mả nōy (k'áng)	Espèce de concombre.
NỖY	1 — Petit. (Se place toujours après le substantif ou après l'appellatif numéral.)
Nòy cởy	Voir cởy.
Tô nòy	Petit (en parlant des personnes ou des animaux).
Dềng nòy, dềk nòy, é nòy	Enfants, les enfants (sens général).
Mề nòy	Femme de 2 ^e rang.
Nòy	2 — Peu. Voir aussi cởy.
Nòy nững	Un peu.
NỖ	—
Ko nỏ	Espèce de sycomore. Voir ko dơ.
Phắc nỏ	Jeunes pousses de l'arbre ci-dessus consommées comme légume.
NỎ, hu nỏ	Sourd (adj.), être sourd.
Kũn hu nỏ	Sourd (n.).
NỎK (tỏ)	Oiseau. (Tous les noms d'oiseaux sont précédés du nom générique nỏk, qui n'est pas l'appellatif numéral. Ils figurent à leur place alphabétique propre.)
NỖN	Décortiqué, mais non nettoye (en parlant du paddy).
Khảo nỏn	Paddy décortiqué et n'ayant pas encore subi les opérations de nettoyage.
NỎP (A)	Verser (fournir en paiement), livrer (des marchandises).

NÔT	1 — Barbe (des hommes et des animaux), soie tactile (des animaux).
Nôt kãng	Barbiche, bouc (barbe. Lit. : barbe du menton).
Nôt hìm sôp	Moustache (chez l'homme. Lit. : barbe des lèvres).
Nắ nôt bẻ	Sorte d'herbe sauvage (courte, poussant en petites touffes. Lit. : herbe barbe de chèvre).
Ko nôt k'áo	2 — Voir k'áo.
NỖT	Sorte de pommade contre les gerçures de la peau (de fabrication chinoise).
NỖY	Voir Hà nỏy.
NỜ	En haut.
Nờ nắn	Là-haut.
NỜ	Mot d'avertissement accompagnant un geste de menace ou d'un caractère extravagant. (Se répète souvent plusieurs fois à la suite.)
NỜ (A)	Dettes.
Chiu nờ (A)	Endetté, être endetté.
NỚK	Voir nà nớk.
NỜNG	Courbé, incliné, penché (pour les choses seulement. Pour les objets accrochés au mur : inclinés, penchés vers l'extérieur), incurvé (en parlant d'un fil ou d'une tige horizontale).
NỚY	Fatigué, fatigant.
NU (tô)	1 — Rat, souris (appellation générique).
Nu phễ	Souris.
Nu khum, nu pá	Rat de terre (sorte de mulot de grosse taille).
Nu vay	Rat d'égoût.
Nu tẻng, nu hỡn	2 — Cobaye, cochon d'Inde. (Lit. : rat élevé, rat de maison.)
K'en nu	3 — Voir k'en.
NÚ (k'áng)	Sein, mamelle, pis.
K'ón nú	Mamelon (bout de la mamelle).
Nũm nú (án)	Poitrine (chez les personnes), partie du corps portant les mamelles (chez les animaux).
NÚM	Adulte (en parlant des personnes ou des animaux. Dans l'esprit des Tây : période de la vie comprise entre l'adolescence et l'âge mûr, de 20 à 35 ans environ).
NŨM	—
Nũm nú	Voir nú.
NŨM	—
Má nũm ngỗ (k'áng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie non comestible).

NŨN, nūn ngiū

Nūn lăô

1 — Capoc (ou kapok).

2 — Produit ressemblant au capoc, donné par une sorte de roseau : ko lăô. (Les Tày l'utilisent parfois pour remplacer le capoc.)

NŨNG

Vêtir (couvrir de vêtements, mettre sur soi), revêtir (un vêtement).

Hảo nūng

Vêtir (fournir en vêtements).

Nūng sỏ

Se vêtir, s'habiller.

NỮNG

Cuire à la vapeur. Voir hăy.

Nững

Cuit à la vapeur.

NỮNG

Un (adj. numéral). (La langue tày écrite possède pour ce mot, ou ce chiffre, un caractère idéographique. Nững ne s'emploie pas, après dix ou un multiple de dix, voir êt.)

NG

- NG ; Ho ngo (tô) — Consonne double NG première. Voir tô.
(parlé)
- NG ; Ngô (tô) (parlé) — Consonne double NG deuxième. Voir tô.
- NGA Fier, orgueilleux, coquet.
Pá nga Vaniteux, prétentieux.
- NGÃ
1 — Ivoire.
Ngã ẳng (ăn, f.) Défense d'éléphant.
Ngã, ko ngã 2 — Sésame. (Les Tây fabriquent avec la graine de cette plante de l'huile à brûler.) Syn. : ngỗa.
Mả ngã (k'ằng) Fruit du sésame. Syn. : mả ngỗa.
Ngã 3 — Brandir.
Mừ ngã 4 — Voir mừ.
- NGÃ —
Mả ngã (k'ằng) Figue sauvage. Syn. : mả ngỗa.
Ko ngã, ko mả ngã Figuier sauvage. Syn. : ko ngỗa, ko mả ngỗa.
Phák ngã Feuilles de figuier sauvage, consommées comme légume.
- NGÃM Beau, joli. Voir aussi tô di.
- NGÃM (ăn, f.) Fourche (endroit fourchu).
Ngãm Fourchu.
- NGÃM Penser, réfléchir.
Ngãm du Réfléchir à, étudier (une question).
Ngãm hôt Songer à, penser à (porter sa pensée vers).
Ngãm hôt k'òy k'òy Penser sans discontinuer à.
Ngãm hẽ, ngãm áo Syn. de tảo.
hẽ
- NGÃM Couvrir (à l'aide d'un couvercle).
- NGÃN Revêche, dur, rébarbatif (en parlant d'une personne).
- NGÃN, ngãn kã Tout, le tout, en tout. (Peu usité.) Syn. : tĩng ká.
Ngãn ni, ngãn kã ni Tout ceci. (On peut dire aussi tĩng ká ăn ni.)
Ngãn nản, ngãn kã Tout cela. (On peut dire aussi tĩng ká ăn nản.)
nản
- NGAỒ Miaulement particulier des chats en alarme (onomatopée).
Hồng ngaồ Miauler (dans le cas ci-dessus).
- NGÃỒ (ăn, tô) 1 — Ombre portée, reflet. Voir aussi hũm.
Mẽng ngẫồ (tô) 2 — Espèce de scolopendre. Voir k'a k'èp.
- NGÃỒ (ăn) Grain de poussière. Voir khún.

NGÃP, ngãp ngãp	Bruit de bâillement ou de respiration forcée (onomatopée).
Haô ngãp	Bâiller avec force.
Ha chào ngãp	Respirer bruyamment.
NGÃP	Fermer sans verrouiller (rapprocher les battants d'une porte sans les fixer, rabattre un couvercle sans le fixer). Voir háp.
NGÃT (ăn, f.)	Nageoire (des poissons, à l'exception de la nageoire de la queue).
NGÃY	Déjeuner (n. Repas. Le déjeuner chez les Tày a lieu vers 8 ou 9 heures et le dîner vers 16 ou 17 heures. Vers midi on prend parfois une légère collation).
Cống ngãy	Déjeuner (n. Ce qu'on mange).
Yết ngãy, hết ngãy	Préparer le déjeuner.
Kin ngãy	Déjeuner (v.).
NGÃY, ngãy nã	Détourner la tête ; se retourner (regarder derrière soi).
NGÃY	Facile, facilement.
NGÃY	Maintenant (à l'instant même), immédiatement, tout de suite. Syn. : khãi, khãi nãi, káp k'áp.
NGÃY	Soulever à l'aide d'un levier.
NGỄ	—
Mả ngễ (k'áng)	1 — Mandarine (fruit).
Mả ngễ bếng	Variété de mandarine (petite, de forme aplatie, très acidulée).
Ko ngễ, ko mả ngễ	Mandarinier.
Mễng ngễ (tò)	2 — Eurytrachelus titanus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés).
NGỀNG	Bomber le torse, se renverser, se renverser en arrière, se pencher sur le côté.
NGỄỖ	—
Mả ngễỗ (k'áng)	Letchi sauvage (fruit comestible).
Ko ngễỗ, ko mả ngễỗ	Letchi sauvage (arbre donnant le fruit ci-dessus).
NGỈN	—
Dãy ngìn	Entendre.
NGÌU	—
Ko ngiũ	Capoquier (ou kapokier).
Mả ngiũ (k'áng)	Fruit du kapokier (duquel on tire le kapok).
Nũn ngiũ	Capoc (ou kapok. On dit le plus souvent nũn).
NGỖ	Cambree (en parlant de la taille).
Yết kũn ngỗ	Cambrier la taille.

NGỖ (ko, ăn, f.) Thồ ngỗ	Germe (d'une graine, d'un tubercule). Germe de haricots. (Spécialement cultivés pour la consommation : produit annamite et chinois. La germination est provoquée par immersion des haricots dans des récipients remplis d'eau.)
NGON	Savoureux (sens propre seulement).
NGÕN	1 — Voir lắk ngôn. 2 — Rouler (en parlant d'une embarcation : éprouver les mouvements du roulis).
NGÒN (ăn)	Manche (d'une charrue. La charrue tây ne comporte qu'une manche, adapté directement au soc, et rattaché à la haie ou flèche).
NGÔNG	Muet (adj.). (S'applique aux personnes et aux animaux.)
Kũn ngòng	Muet (n.), personne muette.
NGÕP	S'appuyer sur (et non pas contre, voir ing).
NGÓT	1 — Accablé de fatigue ; rompu (fatigué). 2 — Breynia. (Légume cultivé par les indigènes. Syn. : phắk van.)
NGÓY (ăn, ton)	Appellation générale des briques, carreaux (en terre cuite ou analogues), tuile.
Ngôy chỉ	Brique. (Lit. : brique à bâtir.)
Ngôy páy	Carreau (à carreler).
Ngôy mũng	Tuile.
Ngôy kết lín	Tuile creuse. (Lit. : tuile écaille de tatou, en raison de sa forme.)
Ló ngóy (k'áng)	Moule à briques, à carreaux, à tuiles.
Pần ngóy, ló ngóy	Mouler des briques, des carreaux, des tuiles.
Lõ ngóy (k'áng)	Four à briques.
Hõn ngóy (lang)	Maison en maçonnerie (briques ou autres matériaux).
NGỖY (ăn, f.)	Boulette que l'on fume en une fois (en parlant de l'opium ou du tabac dans la pipe indigène : voir ỏ k'ôn) ; ce que l'on absorbe comme fumée en une aspiration (dans la pipe ordinaire ou la cigarette).
NGỖY	Paralysé (en parlant d'un membre).
NGỖ (tồ)	Bœuf, vache (appellation générique), bovidés.
Ngỗ thók	Taureau.
Ngỗ ton	Bœuf castré.
Ngỗ mễ	Vache (ayant déjà vêlé).
Ngỗ sừ	Génisse.
Ngỗ nòy	Veau (bœuf ou génisse) ; petit bœuf, petite vache (de petite taille).
Ngỗ pá	Gaur, bœuf sauvage. (Le gaur existe en pays tây.)
NGỖ	—
Nỗk ngỗ (tồ)	Cormoran.

NGŌA	Voir mư ngōa et mã ngā.
NGŌA	Voir ngā.
NGŌAK	Tourner la tête.
NGŌANG (tò)	1 — Espèce de criquet (de très grande taille).
Mả ngōang (k'àng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
NGŌENG	—
Ngōeng hô	Agiter la tête de droite à gauche, faire non de la tête.
NGŌM	—
Ko ngôm	Espèce d'arbre forestier (bois sans valeur).
Bỏ ngôm (dông, chú)	La fleur de l'arbre ci-dessus (parfumée).
NGŌN, ko ngôn	Espèce de plante vénéneuse (dont la feuille ressemble à celle du haricot, et portant de petites fleurs jaunes en grappes).
Ko phắk ngôn	Autre espèce de la plante ci-dessus (à fleurs blanches, feuilles comestibles).
Phắk ngôn	Légume constitué par la feuille de la plante ci-dessus.
NGŌNG	1 — Trompe (de l'éléphant), corne (de l'insecte ci-dessous).
Mễng ngōng (tò)	2 — Insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. (Lit. : insecte à trompe, en raison de sa conformation.)
NGŌ (tò)	Espèce de requin d'eau douce (poisson sans écailles, vivant dans les grands fonds des rivières importantes, atteint plusieurs mètres).
NGŌM	Lenít (manquant de vivacité), labin.
NGŌN	Reste (quantité restant), le reste, les restes.
NGŨ (tò)	Serpent. (Tous les noms de serpent s'énoncent précédés du nom générique ngũ.)
Ngũ lơm	Python, boa (non venimeux. Une amusante légende conte les aventures galantes et féroces de ce serpent, personnifié).
Ngũ hắô	Cobra (très venimeux).
Ngũ sing	Crotale (non venimeux).
Ngũ kán kắô	Elaps (serpent corail ; venimeux).
Ngũ pắt	Pseudope (non venimeux).
Ngũ tắn	Couleuvre jaune (non venimeuse).
Ngũ ắng nắm	Acrochorde (venimeux).
Ngũ k'ẻô	Nasique (très venimeux).
Ngũ say hắ	Herpetodryas (venimeux).
Ngũ sa ắng	Vipère (venimeuse).
Ngũ ắng nắm	Espèce d'acrochorde (très venimeux, d'existence aquatique, se montre peu. Passe pour être le roi des serpents).
NGŨM	Chercher à tâtons (dans un endroit caché à la vue, voir k'ưm).
Ngũm pa	Pêcher à la main, à tâtons.

NGÙM	Lutter (corps à corps) ; par force, de force, de vive force.
Ngùm kăn	Lutter corps à corps.
Ngùm ão	Prendre de force.
Ngùm sĩ	Violer (une femme).
NGÛN	—
Mãi ngùn (ko)	Espèce d'arbre forestier (bois sans valeur).
NGÛP	Voir kúm ngûp ngûp.
NGÚT	—
Ngút ngút	Par bouffées, sortir par bouffées (en parlant de la fumée).
NGÛN	1 — Argent.
Áp ngữn	Argenté. Voir áp.
Ngữn k'en (ăn, tóng)	2 — Bracelet (en argent ou non, malgré l'appellation littérale : argent du bras).
Ngữn	3 — Numéraire.
Ngữn chẽ	Papier-monnaie, billet de banque.
Ngữn kếp	Monnaie en pièces d'argent d'une piastre (voir kếp) ; monnaie en billets d'une piastre (par extension).
Kếp ngữn	Pièce d'argent d'une piastre, piastre métallique.
Ngữn hảo	Petite monnaie d'argent ; petite monnaie métallique (par extension).
Ngữn kôk	Première mise de fonds ; capital (somme d'argent). Voir kôk.
Ngữn lí	Intérêts (d'une somme placée ou prêtée). Voir lí.
Ngữn bơn	Solde mensuelle ; salaire, solde (mensuelle ou non, payée en fin de mois ou périodiquement).
Ngữn kủ	Dette d'argent. Voir aussi nờ.
Ngữn kà	Capital engagé dans le commerce.
Ngữn kã	Prix (d'achat ou de vente). On dit aussi kã.
Ngữn kã sừ	Prix d'achat. (On dit aussi kã sừ.)
Ngữn kã k'ay	Prix de vente. (On dit aussi kã k'ay.)
Ngữn ố, ngữn yúng	Dépenses.
Ngữn k'ảo	Recettes.
Ngữn cón	Bénéfice pécuniaire, gain sur la vente.
San tẻm ngữn (pấp)	Livre de comptes.
Ngữn seng kãng	Pièce d'argent d'une demi-piastre, ou cinquante cents.
Nằm ngữn	4 — Mercure. (Lit. : eau d'argent.) Syn. : nằm ba lốt.

Ñ

— Ñ ; Ho ño (tò) (parlé)	— Consonne double Ñ première. Voir tò.
— Ñ ; Ñõ (tò) (parlé)	— Consonne double Ñ deuxième. Voir tò.
ÑÁ	1 — Avoir de la répugnance pour, avoir de l'aversion pour. être degouté de, en avoir assez de (de quelqu'un ou de quelque chose). Syn. : pót.
Ñá háo	2 — Dépérir (en parlant d'une plante) ; s'appauvrir (en parlant d'un terrain).
ÑÁ	Herbe.
Ñá pēt	Gazon.
Ko ñá	Brin d'herbe.
Pá ñá	Prairie.
ÑÃ	1 — Ne pas (dans la forme impérative).
Án ñã (tò)	2 — Mandarin, homme vénérable.
Mõng Ñã	3 — Muong Nha (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ).
ÑÀ (A)	Maison. (Mot annamite non usité seul.)
Ñà nók (A)	Gouvernement, administration (d'un pays), etat.
Hõn ñà thông (A) (lang)	Infirmerie, hôpital (syn. : hõn ya. L'expression hõn ñà thông est un pléonasmе, voir hõn).
ÑÃ, ñã ỏ	Desserrer (un lien, une ceinture).
ÑAM	Poignée (ce qui peut contenir dans la main).
Ñam	Puier à la poignée, prendre par poignées.
ÑÁM	Être habitué à, avoir l'habitude de. Voir aussi kuren.
ÑÃM (k'àng, ản)	Gong.
ÑÃM	Sacrifier (sens figuré), laisser se perdre.
ÑẮM	Viande.
Ñắm díp	Viande crue.
Ñắm súk	Viande cuite.
Ñắm pớy	Viande cuite et ramollie.
Ñắm túm	Viande bouillie.
Ñắm cén	Viande rôtie, viande sautée.
Ñắm khô	Viande fricassée.
Ñắm pỉng	Viande grillée.
Ñắm pỉng kôây	Viande rôtie (ou grillée) à la broche.
ÑẮM	Appât (sens propre seulement).
ÑẦM	1 — Poser le pied sur, fouler aux pieds.
Ñầm	2 — Apposer une empreinte, mettre un cachet.
ÑÁN	Grossier, rêche (en parlant de cheveux, de fils, de tissus).

NÀN	—
Ko nàn, ko má nàn	Longanier.
Má nàn (k'áng)	Fruit du longanier.
NĂN	Se réjouir intérieurement du mal qui arrive à autrui.
NĂN , năn dầy	Recevoir (un envoi). On peut dire aussi simplement dầy.
NÃNG	Marcher (v.). (Ne s'applique qu'aux personnes et animaux.)
Nãng bát nững	Faire un pas.
Nãng tờ bát	Marcher au pas, aller au pas.
Nãng tờ bát tờ bát	Marcher au pas cadencé.
NÃNG	1 — Encore (avec les sens suivants : idée de reste : il y en a encore ; idée de répétition, de supplément : donnez encore (dans ce cas est souvent employé avec mảo, voir ci-dessous) ; jusqu'à présent : pas encore). Le mot nãng se place toujours au début de la phrase.
Nãng mi	Il y en a encore.
Nãng hảo, nãng hảo mảo	Donnez encore.
Nãng bảo mã	Pas encore venu.
Nãng k'ễn	2 — Voir k'ễn.
NÃÔ	Tirer à soi brusquement, violemment.
Nãô ỏ	Arracher brusquement, violemment ; enlever brusquement, violemment.
Nãô ăô	Prendre brusquement, violemment.
NÃỒ	Résidu d'un fruit, d'une plante, qu'on a pressés pour en extraire le jus. Syn. : nỏ.
NÃƠ	Grandir, croître ; pousser (sens de croître). (Employé seulement lorsqu'il y a une idée de vie. Voir aussi nửt.)
NÁP	Filandreux, difficile à mâcher (en parlant d'aliments), dur à ouvrir, à visser, à manipuler (par suite d'un ajustage défectueux, d'un frottement exagéré).
NÃP (k'áng)	Tondeuse (instrument).
NÃT	1 — Voir mùt năt.
Nắt pôn	2 — Japonais (adj.).
Kũn Nắt pôn (tô)	Japonais (n.).
Din Nắt pôn, mông	Japon.
Nắt pôn	
NÃY	Reconnaître son infériorité, son incapacité.
NÃY	Transplanter, transférer, transporter.
NÃY	Fâcher, se fâcher, s'irriter, être en colère. Syn. : kik (pau usité).
Cãng nãy	Coléreux, prompt à se fâcher, à s'irriter.
NÃY	Perdre (au jeu où l'on ne joue pas de l'argent, voir lum).

ÑÉ

Mõng Ñé

— Muong Nhié (commune tây blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Poste militaire depuis 1934, poste de Garde indigène de 1916 à 1934; fut attaqué par les pirates chinois en 1927. Ancien nom : Cễng Côm, Pays des citrons).

ÑEM

Pincée (ce qui peut contenir entre le bout des cinq doigts réunis).

Ñem

Prendre une pincée, prendre à la pincée (dans le sens ci-dessus).

ÑĒN

Passer, passer à (de la main à la main); tendre à (sens de présenter: tendre la main, tendre un objet).

ÑENG

Retenir (sens de: ne pas laisser aller, arrêter le mouvement de).

Ñeng ăô

Saisir pour retenir (dans le sens ci-dessus).

Ñeng mã

Ramener à sa place, ramener en arrière, ramener ou faire revenir au point de départ (un individu qui fuit, un objet qui glisse).

ÑÉNG

Confus, avoir perdu la face. Voir aussi mêt nă, la ay.

ÑÉP

Voir keô ñép ñép.

ÑÊ

—

Mê ñê

Syn. de mê sừ.

ÑÊT, chừ ñêT

De premier ordre, de première qualité, de première beauté.

Chừ ñêT

Premier, le premier, premièrement.

ÑÊT, ñêT sảo

Tasser (réduire de volume).

ÑÍK, sỏp ñík

Avoir la mâchoire supérieure apparente, en raison d'une malformation de la lèvre.

ÑÍNG

Serrer, fermer (en parlant des dents ou des mâchoires).

Ñíng k'êô

Fermer les mâchoires, serrer les dents.

ÑĨNG

Du sexe féminin (en parlant des personnes).

Mê ñĩng, kũn ñĩng
(tô)

Femme (sens général).

Lủ ñĩng

Voir lủ.

Pỉ ñĩng

Voir pỉ.

Nòng ñĩng

Voir nòng.

Lan ñĩng

Voir lan.

ÑỈP

1 — Coudre (v.) (du linge, des vêtements, dans un sens général. Non employé s'il s'agit d'un bouton, voir ẳáp).

Ñíp

2 — Faire une couture à point devant, point arrière ou point piqué. Voir soy.

Ñíp k'im

Faire des travaux de couture. Syn.: yêT k'im.

ÑO

—

Mả ño (A) (pỏ)

Raisin. (Le raisin est peu connu en pays tây et ne l'était pas du tout autrefois. Il a été importé par les Européens dans les quelques endroits où on en trouve actuellement.)

ÑÓ	Écraser, aplatir (dans le sens de la hauteur).
ÑÕ, ñõ k'urn	Soulever (sens propre seulement. Ne s'applique pas non plus à la poussière, ou autre chose légère, soulevée par le vent). Syn. : thày.
ÑÒM	Teindre.
Ya ñòm	Teinture (produit chimique du commerce).
ÑÓNG	Parer, paré (d'atours, d'ornements) ; orner, orné ; décorer, décoré (sens de orner).
ÑÓP	Diminuer de volume à la cuisson (retrait).
ÑÓT	Nain (adj.).
Kũn ñót (tô)	Nain (n.).
ÑÕT (ăn, f.)	1 — Bourgeon, jeune pousse ; cœur (de certaines plantes).
Ñõt mông	2 — Voir mông.
ÑỎK (A)	Syn. de bót.
ÑỎK	Lever, dresser (en parlant de la tête du cheval ou des animaux de même conformation. Se dit aussi de la proue à courbure très accentuée d'une embarcation).
ÑỚ	Chair ; pulpe.
ÑỚ	1 — Sciure.
Ñớ mại	Sciure de bois.
Ñớ	2 — Syn. de ñáo.
ÑỜ	Demander aide pour un travail.
ÑỜN	Être écœuré (par des aliments trop gras exclusivement).
ÑỜNG	Voir ay ñong.
ÑỦ, pin ñủ	Avoir la pointe refoulée (en parlant d'un clou, d'un piquet, d'un outil).
ÑÚK	—
Ñúk ñúk	En foule, fourmiller (personnes ou animaux). Voir aussi yâo yâo.
ÑUM, ñum hảo	Être plein d'attention pour, être aux petits soins pour.
Căng ñum	Prévenant, attentionné.
ÑỦM	—
Ñủm môn	Rire sous cape.
ÑUNG, fày ñung	Velours (étouffe).
ÑÚNG, ñúng ó	Proéminer, pointer vers l'extérieur (en parlant des canines proéminentes chez certaines personnes, des crocs des animaux).
ÑỦNG	Emmêlé, enchevêtré.

ÑŨNG (tò)	1 — Moustique.
Má ñũng (k'áng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie sauvage comestible. sans valeur).
Ñá ñũng	3 — Sorte d'herbe sauvage (que l'on donne comme fourrage aux chevaux).
Ñũng phéô (kán, ăn)	4 — Balai.
ÑŨN	D'un très grand âge (en parlant d'un vieillard).
ÑŨT	Grandir, croître (en hauteur seulement).

P

- P ; Po (tô) (parlé) — Consonne P première. Voir tô.
- P ; Põ (tô) (parlé) — Consonne P deuxième. Voir tô.
- PA (tô) 1 — Poisson. (Tous les noms de poissons s'énoncent précédés du nom générique pa ; ils figurent ici à leur place alphabétique propre.)
2 — Anguille. Voir lát.
- Pa lát (tô)
- PÁ La forêt, la brousse, la savane, la campagne inculte (tout espace inculte ou couvert de forêt).
Prairie.
Voir k'ă.
Voir lăô.
Voir dung.
Génie des forêts. (Peut apparaître sous la forme d'une personne ou d'un animal ; très craint. Appelé aussi phi lông.)
- Pá ñă
- Pá k'ă
- Pá lăô
- Pá dung
- Phi pá (tô)
- PÁ, mē pá (tô) 1 — Tante (sœur aînée du père ou de la mère).
- Pá, pī pá (tô) 2 — Belle-sœur (sœur aînée du mari ou de l'épouse).
- Pǎ Porter à la hotte.
- PÀ 1 — Faire des mouvements alternatifs du bassin d'arrière en avant.
2 — Large fourreau en rotin tressé (pour porter le coupe-coupe en bandoulière ou à la ceinture).
- Fák pá (k'àng, ăn) 1 — Confluent.
2 — Pac Ma (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Quỳnh-nhai).
3 — Voir mā (2^e sens).
4 — Bắc-tân-trai (commune tây blanc de la province de Lai-châu, canton de Tsinh-ho).
5 — Parler. Voir aussi k'ăm, vâô, pũm.
6 — Mentir ; menteur (adj.). Voir aussi khêng khò.
Menteur (n.). (Lit. : personne sachant mentir.)
- Pǎ (ăn) 1 — Se disloquer (en parlant d'une troupe, d'une réunion de personnes), se disperser, se débander. Syn. : sán.
Se dissiper (nuages, brouillard). Syn. : sán.
Écarter, disperser (les tisons d'un foyer pour en réduire l'intensité).
- Pá mā
- Pá mā
- Pá tăn
- Pá, pá kăm
- Pá pể
- Kũn cǎng pá pể
- Pǎ, pǎ pǎy 2 — Espèce de bois (de médiocre qualité).
Introduire, faire pénétrer ; enfoncer (sens de faire pénétrer), planter (par simple pression). Voir aussi sũk.
Fixer verticalement (un drapeau, un mât).
- Mài pá
- PÁK

PẮK

Pắk tĩ yǎng

—

Voir líng pắk tĩ yǎng.

PÁM (ǎn, f.)

Petit gonflement local des chairs (produit en général par la piqure d'un insecte).

PẮM

Couper, abattre (de gros arbres). Voir aussi hám.

PAN (ǎn, f.)

1 — Verrou, loquet, targette.

Pan

2 — Être du même âge que. Syn. : ċăp.

Pan kǎn, pan dêô kǎn

Être du même âge l'un que l'autre. Syn. : ċăp kǎn, ċăp dêô kǎn.

PÁN

Chanvre.

PÁN (ǎn, k'áng)

1 — Barrage, faire un barrage (pour dévier l'eau qui s'écoule).

Pán k'a, k'a pán (ǎn)

2 — Cuisse.

PĂN

1 — Table. Syn. : ċò sǒ.

Păn

2 — Heurter violemment, accrocher, s'accrocher (par inadvertance, en passant). Voir aussi túm, lěô.

PÀN

Heurter, accrocher, s'accrocher à (en parlant d'une embarcation ou d'une chose qui flotte).

PĂN

Terme superlatif de comparaison, indéterminé.

Pin păn nì

Avec excès, comme tout, comme je ne sais quoi.

PÁN

Partager, diviser (pour le partage), répartir.

Păn kǎn

Partager entre chacun.

PẮN

1 — Tourner (deux sens : tourner une manivelle, tourner en rond).

Pắn

2 — Filer (mettre en fil au moyen d'un rouet).

PẮN

1 — Presser, pétrir (dans la main).

Kǎm pắn

2 — Voir kām.

PẮN

1 — Rouler (sur soi-même), bobiner.

Pắn, pắn vǎi

Envelopper en roulant (un objet de forme allongée).

Pắn

2 — Mille (nombre), millier.

Pắn kǎô

3 — Voir kǎô (2^e sens).

PẮN, pắn vǎi

Retrousser en roulant (manche de vêtement, pantalon).

PẮN

—

Pa pắn (tô)

Espèce de lotte (petit poisson d'eau douce sans écailles, comestible).

PANG

1 — Fête du génie des sorciers (phi môt). — Cette fête est célébrée au 3^e mois par les sorciers et sorcières ; elle consiste en incantations rituelles (voir k'áp môt) et offrandes, le tout suivi des traditionnelles danses tǎy.

Kin pang

Célébrer la fête ci-dessus ; la fête elle-même.

Hở pang (bàng)

2 — Embarcation à fond plat, d'une seule pièce (utilisée ordinairement comme bac).

PÁNG (k'áng, ăn)

Rate (organe ; chez les personnes. Voir măm).

PĀNG

Phi păng

1 — Voir bó păng.

2 — Simulacre d'enterrement pour une personne décédée et inhumée ailleurs. (Toutes les cérémonies sont faites avec un cercueil renfermant un mannequin, exactement comme s'il s'agissait du corps du défunt.)

PĀNG

Păng kăn

1 — A côté, aux côtés.

L'un à côté de l'autre, les uns à côté des autres.

Hết păng

2 — Voir hết.

Ko păng

3 — Espèce de bananier sauvage.

Má păng (k'áng)

Variété de banane sauvage.

PĂNG

Payer, rembourser (en argent ou en nature).

PAÔ

Se charger de (d'une chose à réaliser), prendre la responsabilité de.

PÁO

San páô (bảo)

Avertir, informer (le public ou un groupe d'individus).

Avis écrit, journal d'information. Syn. : san túng.

PAỒ (ăn)

Cicatrice.

PAỒ (k'áng, ăn)

Rabot (outil de menuisier).

Raboter.

PAỒ

Má pảo (k'áng)

Coco (fruit), noix de coco.

Ko pảo, ko má pảo

Cocotier.

Má pảo k'ăm

Variété de coco (cocotier de haute taille).

PĂỒ

Voir pảo mữ (à mữ).

PĂỒ

1 — Souffler (avec la bouche ou à l'aide d'un instrument).

Jouer (d'un instrument de musique à bouche), siffler (à l'aide d'un sifflet à bouche).

Pảo

2 — Vide (adj.).

Nỗk pảo khé (tò)

3 — Espèce de pic vert (oiseau).

PĂỒ

1 — Syn. de hăô.

Ko má pảo

2 — Sorte de dioscorea. Voir má bảô.

Má pảo (k'áng)

Tubercule de la plante ci-dessus.

Nỗk pảo (tò)

3 — Espèce de colombe.

PĂỒ

Pảo ta (ăn)

1 — Arcade sourcilière.

Pảo he

2 — Bord doublé d'un épervier (filet de pêche).

PĂỒ

Mải pảo

1 — Espèce de bois (dur, souple. employé en particulier pour faire les pîlons à décortiquer).

Pa pảo (tò)

2 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce, à chair comestible, atteint quelques kilos).

PẮƠ

Lũ pắơ (tô)
 Pỉ pắơ, í pắơ (tô)

Nòng pắơ (tô)

PÁP

Mả thồ páp

PẮP

Pắp san (pắp, ản)

PÁT

PẮT, pát vãi

PẮT

Mải pắt

PẮT, pát ăô

Mả pắt (k'ang)

PẮT

PAY (ăn, f.)

Pay mît

Pay pũ

Mễ pay

PÁY

Páy phả

Phả páy (phurn)

Phả páy pãn (phurn)

Páy

Nỗk páy pom (tô)

PĂY

Phi pây (tô)

PĂY, pây pây

—

1 — Bru.

2 — Belle-sœur (épouse du frère aîné ou du cousin appelé pĩ cầy).

Belle-sœur (épouse du frère cadet ou du cousin appelé nòng cầy).

1 — Jeter de hautes flammes, flamber (en parlant du feu), filer (en parlant d'une lampe).

2 — Voir mả thồ.

Relier (un livre, un cahier).

Cahier, livre.

Couper, découper (des aliments).

Poser ou étendre en laissant pendre les deux bouts (en parlant d'objets souples : linge, vêtements, etc.).

—

Espèce de bambou (petit, à tiges isolées, voir mải lãn).

1 — Attraper (un animal en liberté, un malfaiteur).

2 — Perle.

Fois. Syn. : tở (beaucoup plus usité).

Sommet, cime, pointe, extrémité.

Pointe de couteau.

Piton, sommet d'une montagne.

Voir mễ.

1 — Déployer horizontalement, étendre à terre, étendre horizontalement (ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux).

Déployer le matelas, les couvertures. (Les Tãy roulent chaque matin leurs matelas et leurs couvertures et les déploient le soir pour se coucher.)

2 — Matelas.

3 — Nappe de table, tapis de table.

4 — Frapper, éloigner, bousculer, culbuter d'un revers de main ; gifler.

5 — Espèce d'oiseau (dont le cri est invariablement sur quatre notes).

1 — Syn. de váy.

2 — Génie des femmes en couches (âme des femmes mortes en couches. Manifeste sa présence par des lamentations près de la tombe de l'intéressée ; inoffensif).

Partir sans avertir, partir clandestinement, s'enfuir.

- PÃY**
Partir, aller (pour un long parcours : lorsqu'on se dirige dans le sens général du courant des eaux ou qu'on passe d'une vallée dans une autre ; pour de petits parcours : sur un chemin descendant ou en palier). Voir mō.
- Pãy kón nō
Au revoir, permettez-moi de me retirer (formule de politesse du partant, approximativement : « je pars d'abord, n'est-ce-pas ? »).
- Kōy pãy nō
Au revoir, bon voyage, bon retour (formule de politesse de celui qui reste ; approximativement : « partez doucement »).
- Kōy pãy di nō
Id. (approximativement : « partez bien doucement »).
- PÃY**
Syn. de pít (2^e sens).
- Pãy kăn
Syn. de pít kăn.
- PÃY**
Déployer verticalement.
- Phả pãy (phurn)
Rideau (pièce d'étoffe), tenture.
- PÃY**
1 — Assembler côte à côte pour faire un panneau, pour faire une bordure ; fixer côte à côte sur une bande-support. Faire du point de bouttonnière (terme de couture).
Voir k'ă.
Voir k'ă.
Mettre des cartouches sur bandes.
Confectionner une bouttonnière.
- 2 — Voir he.
- PÃY, lữ pãy, yurn pãy
Population, habitant (n.).
Gens du peuple (sens restrictif exceptant les familles nobles, avant l'occupation du pays par les Français). On dit aussi yurn, lữ yurn.
- PẾ**
1 — Démolir, se démolir, s'effondrer (à l'exception de la maçonnerie) ; démolir, effondré, en ruines, tombant en ruines, détérioré, (habitations, meubles, objets confectionnés). Voir aussi mâng.
- 2 — Espèce de poissons acanthoptères (petit poisson d'eau douce, comestible, à peau lisse).
- Pa pé (tô)
1 — Croiser les mains derrière le dos.
Attacher les mains derrière le dos.
- 2 — Voir chă.
- PẾ, pẻ k'én**
Phủ pẻ k'én
Chả k'a pẻ
- PỄ (bằng)**
Pẻ, fẫy pẻ
1 — Radeau.
2 — Etoffe de soie (fabrication locale). Syn. : dáy, fẫy dáy, lỏ.
- PỀ**
1 — Etre vaincu, perdre la partie.
2 — Panier à pêche.
- PỄ**
Se multiplier, se reproduire en nombre (par voie de génération).
- PỄ**
Semblable à, identique à, pareil à, comparable à, ressembler à.
Semblables, identiques, pareils, comparables, ressemblants (l'un à l'autre, les uns aux autres).
- Pẻ kăn

PĚ

Soigneux, propre (qui aime la propreté).

PÉM

—

Mă pém (k'àng)

1 — Plaques d'argent servant d'agrafes. (Le corsage tǎy est garni d'une rangée d'agrafes en argent : petites plaques moulées représentant des insectes ou des fleurs.)

Búng pém

2 — Voir búng.

Pa pém (tò)

3 — Espèce de raie d'eau douce (petit poisson de la largeur de la main, comestible).

PEN

Ouvrir, ouvert (en parlant de la main).

PĚN (pềng, ăn)

Planche, plaque. Voir pềng.

Mải pên (pềng, ăn)

Planche.

PĚN

Pousser du pied, repousser du pied.

Pên kăn

Se repousser mutuellement du pied.

Dìn pên

Jouer à se repousser du pied. (Les enfants et jeunes gens tǎy pratiquent ce jeu pour éprouver la force et l'adresse de chacun.)

PENG

1 — Réparer, réfectionner.

Peng (k'àng)

2 — Rectifier, modifier.

3 — Panier (de forme cylindrique pour le transport du riz).

PĚNG

Cher (deux sens : prix élevé, aimé), chéri.

PÈNG

—

Mă pềng (k'àng)

Citrouille sauvage.

PEÔ

1 — Flamme (de matière en combustion).

Peô

2 — Jet (de liquide).

PÉP

Voir thò pép.

PÉT

1 — Huit.

Pét síp

Quatre-vingts. (Pour 81, 82, etc., ajouter 1, 2, etc., à cette expression.)

Čhúr pét

Huitième, huitièmement.

Čhúr pét síp

Quatre-vingtième.

Bơn pét

Voir bơn.

Bơn pét tǎy

Voir bơn.

Pét

2 — Contagieux, transmettre par contagion.

PĚT, pět vại

1 — Poser. Syn. : ăô vại.

Ñà pět

2 — Gazon.

PÊ (k'àng)

Sorte de volant en bois mù à la main, sur lequel on enroule le coton (ou autre textile) qui vient d'être filé au rouet.

Pê

Enrouler le fil destiné au tissage (sur l'appareil ci-dessus).

PĚ

Paralytique (membres inférieurs), privé de la faculté de marcher (se dit aussi des jeunes enfants qui marchent tardivement).

PÊ

Pa pê (tô)

—
Espèce de barbillon (poisson d'eau douce, comestible, atteint quelques kilos).

PẾ

Pá pế

1 — Bleu (de couleur bleue).

2 — Voir pá.

PÊN (tô)

1 — Espèce de lavaret (poisson d'eau douce à chair comestible, atteint quelques kilos).

2 — Voir khâô.

Khâô pên

PÊNG (ăn, f.)

Plaque, planche, disque, panneau, tableau (sens général), battant (de porte), vantail. Appellatif numéral de certains objets plats.

Pêng hún

Photographie. Voir hún.

Pêng bảng k'áp

Disque de phonographe.

Pêng tu

Battant de porte, vantail d'une porte.

PÊNG

Mõng Pêng

1 — Plat (adj.), uni (sans aspérités).

2 — Muong Peng (commune tây noir de la province de Sơn-la, châu de Thuận).

PÊÔ (k'áng)

Turban (à l'exception du turban annamite pour homme ou pour femme).

PÊT (tô)

Pêt phú

Canard mâle.

Pêt mē

Cane.

Pêt nòy

Caneton (très jeune), petit canard (de petite taille).

Pêt cào

Caneton (déjà d'une certaine grosseur).

Pêt nằm

Canard sauvage.

Pêt hán

2 — Oie. (Lit. : canard chinois, parce que l'oie a été importée de Chine en pays tây.)

Pêt hán phú

Oie mâle.

Pêt hán mē

Oie femelle.

Pêt hán nòy

Oison (très jeune) ; petite oie (de petite taille).

Pêt hán cào

Oison (déjà d'une certaine grosseur).

PI

Pi kay

1 — An, année.
L'an dernier, l'année dernière.

Pi kón

Il y a deux ans.

Pi kay pi kón, dầy
song sam pi

Il y a quelques années, naguère.

Pi nì

Cette année.

Kông pi nì

Dans le courant de l'année.

Mêt pi

A la fin de l'année.

Pi nả, pi mảo

L'année prochaine, l'an prochain.

Kông song sam pi

Dans quelques années.

Khóp pi

Cycle des années.—Le cycle complet des années du calendrier tây, copié sur le calendrier chinois, est de 60 ans, période divisée elle-même en cycles de dix années (mère ou tronc), portant les mêmes noms que les jours de la décade (voir khóp mư) et en cycles de 12 années (enfants ou branches), portant des noms d'animaux, les mêmes que les douze divisions de la journée (voir ố). Les deux cycles marchent parallèlement. L'année 1924 a commencé un cycle de 60 ans.

CYCLE DE 10 ANS	CYCLE DE 12 ANS		
	Nom ancien	Nom moderne	Traduction
Dấp	Páo	K'ôay	Buffle
Hây	Ni	Sơ	Tigre
Mưng	Máo	Mêô	Chat
Pók	Sí	Lông	Dragon
Kít	Sáo	Ngũ	Serpent
K'ôt	Sa ngà	Mà	Cheval
Hống	Môt	Bê	Chèvre
Táo	Sân	Ling	Singe
Ká	Háo	Kây	Poulet
Káp	Mết	Ma	Chien
	Káo	Mu	Porc
	Ố	Nu	Rat

Mềng pi pôn (tô)

2 — Sphinx (papillon).

PÍ (ăn)

Flûte (et tous instruments de musique du même genre).

Pí tây

Harmonica. (Lit : flûte européenne. On dit aussi pí.)

Pí công

Flûte de Pan (ou flûte dans le genre de la flûte de Pan : instrument de fabrication locale comprenant une série de tuyaux de bambou assemblés de diverses façons, en usage chez les Laotiens et chez les Meó).

PÍ

Aubier.

Pĩ

Graisse, lard, panne, saindoux.

Gras (adj. et n.).

Nằm pĩ

Huile.

Nằm pĩ sa lát

Huile de table. (Lit. : huile à salade.)

Nằm pĩ máy

Huile à machine, à moteur.

Nằm pĩ thúk chúng

Huile d'armes. (Lit. : graisse à frotter les armes.)

Pĩ nằm nú ngỗ

Beurre. (Lit. : graisse de lait de vache.)

PÌ	Insister.
PĪ (tô)	Parent aîné.
Pī nòng (tô)	Parent (en dehors du père et de la mère, ami).
Pin pī nòng	Être parent avec, être ami avec.
Pī nòng kân	Être parents, être amis (l'un avec l'autre).
Pī cãy	Frère aîné.
	Cousin (fils des frères ou sœurs aînés du père ou de la mère).
Pī ñĩng	Sœur aînée.
	Cousine (fille des frères ou sœurs aînés du père ou de la mère).
Pī lũng	Beau-frère (frère aîné du mari ou de l'épouse).
Pī khoy	Beau-frère (mari de la sœur aînée ou de la cousine appelée pī ñĩng, voir plus haut). Syn. : ậy khoy.
Pī pắ	Belle-sœur (sœur aînée du mari ou de l'épouse).
Pī pảo	Belle-sœur (épouse du frère aîné ou du cousin appelé pī cãy, voir plus haut). Syn. : í pảo.
PĪ (ăn, f.)	Aile (d'animaux, d'avion).
PĪK	Retourner (sens général), faire demi-tour. Syn. : pín.
Pik pắ	Retourner (vers le point de départ, en s'éloignant dans le sens de pắ (voir ce mot), se tourner (sur soi-même pour présenter le dos), faire un demi-tour (pour se trouver de dos).
Pik mỗ	Retourner (vers le point de départ, en s'éloignant dans le sens de mỗ, voir ce mot).
Pik mã	Retourner (vers le point de départ en se rapprochant), se tourner (sur soi-même pour présenter la face), faire un demi-tour (pour se retrouver de face).
Pik sảo	Retourner (un objet).
PIN	Être ; être atteint de ; comme ; en forme de ; utilisable ; qui convient (toutes ces expressions, dans certains cas particuliers que seul l'usage peut enseigner, le mot pin indiquant d'une façon générale l'existence, l'état, la manière d'être ; voir ci-dessous).
Pin chắy	Être malade. On dit aussi chắy.
Pin hờn	Être atteint de la lèpre.
Pin túm	En bouton ; avoir un bouton (sur la peau).
Pin túm pin túm	Être couvert de boutons.
Pin chừ nì	Comme ceci, de cette forme-ci.
Pin kin	Mangeable.
Há pin	Être ainsi de soi-même, devenir ainsi par soi-même.
Há pin chừ nững	Être d'une façon particulière, ne pas être comme les autres.
PÍN (ăn, f.)	1 — Pièce métallique coiffant le bout d'un manche ou d'un objet quelconque.
Pín káo	Tête rapportée de certaines pointes à cheveux des femmes tây. Voir mán káo.

Pín	2 — Syn. de pík.
Mả pín (k'àng)	3 — Sorte d'aubergine sauvage.
PÍN	A l'envers.
PĨN	Syn. de kó. (Peu usité.)
PĪN (F) (k'àng)	Pile (électrique).
Pīn dēn	Pile pour lampe électrique.
PING (tô)	Espèce de sangsue d'eau (plate, atteignant 20 cm. de longueur et 5 à 6 cm. de largeur).
PÍNG	Déplier, déployer ; dérouler (ce qui était roulé). Voir aussi páy.
PĪNG	Griller (rôtir sur le gril ou à la broche), grillé.
Ñám pīng	Viande grillée.
PĨNG (k'àng)	Jarre (en grès, en terre cuite), gargoulette, vase en terre cuite.
PIU	Souffler (en parlant du vent) ; soufflé, soulevé, déplacé, transporté (par le vent).
PÍU	Simple (en parlant d'un fil), à un seul fil (en parlant d'un câble).
PÍP	—
Bỏ píp (dông, chú)	Espèce de fleur sauvage (comestible).
PÍT	1 — Cueillir (à la main à une certaine hauteur). Voir kệp, mên.
Pít	2 — Quitter (un lieu ou une personne), cesser toutes relations avec. Syn.: páy.
Pít kăn	Se quitter ; cesser ensemble toutes relations.
Pít pôm	3 — Mettre en boule.
PĪT, mả pīt	1 — Poivre (en grain ou en poudre).
Ko mả pīt	Poivrier (arbre).
Pa pīt (tô)	2 — Espèce d'ablette (petit poisson d'eau douce comestible).
PO, mễng po (tô)	Bembex (insecte hémiptère).
PŌ	Assez, suffisant.
PÒ	Rencontrer. Syn. : ẳp.
Pò kăn	Se rencontrer.
PŌ (tô)	1 — Homme (ayant des enfants ou à défaut homme d'âge mûr), père.
Pō ẵy	Homme (sens général). Syn. : kũn ẵy.
Pō, pō ậy	Père. Syn. : ậy.
Pō aô	Voir aô.
Pō nà	Voir nà.
Pō ta	Beau-père (du mari).
Pō pú	Beau-père (de la femme).
Ủ pō	Grand-père maternel.
Pō	2 — Mâle (adj.) (animaux). Voir aussi thók, phú, fò.

PỔ	Peler (peau d'un fruit, écorce d'arbre. Ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux).
PỖ	Munir d'une coiffe, d'une enveloppe protectrice ou ornementale.
Pỗ ngữn	Garnir d'une feuille d'argent. (Certains objets de luxe, de fabrication locale et laotienne en particulier, sont recouverts d'argent : fourreaux de poignards, bibelots divers.)
Pỗ k'ăm	Garnir d'une feuille d'or ; poser une couronne d'or (en parlant des dents).
PÓK	Satin broché.
POM, pom pũ (k'áng)	1 — Colline, mamelon, mont, montagne (considérés isolément)*
Pom pỗ	2 — Ecume.
PÓM	—
Mả póm (k'áng)	Bouton (de vêtement).
PỎM	Sphérique (ou de forme approchante).
PỖM	—
Pa pôm	Espèce d'able (petit poisson d'eau douce).
PỜM	En même temps que, à la même date que, à la même époque que ; ensemble (adv.).
Pòm kăn	Ensemble, en même temps, à la fois ; l'un que l'autre.
PON	Rejeter la faute sur.
Pon kăn	Se rejeter réciproquement la faute ; s'accuser réciproquement.
PỎN	Faire manger (quelqu'un qui ne peut manger seul).
PONG	Birman (adj.).
Kũn Pong (tô)	Birman (n.).
Mõng Pong, đin Pong	Birmanie.
PÓNG (k'áng)	1 — Cuve à grains, pourvue d'une ouverture sur le côté pour le vidage. (Les Tây stockent habituellement leur paddy dans de grandes cuves de ce genre remisées dans de petits greniers indépendants.)
Póng	2 — Sans cloisons (en parlant d'un abri, d'un hangar), sans cloisons intérieures, d'une seule pièce (en parlant d'une habitation). Syn. : lôt.
Hỡn póng (lang)	Hangar, habitation d'une seule pièce, case non cloisonnée intérieurement.
Póng kăn	En commun, côte à côte (en parlant de personnes qui habitent, qui couchent dans la même pièce ou dans une case ne comportant aucune séparation).
Ko póng fà	3 — Sorte de roseau creux d'un bout à l'autre sans nœud intérieur. (La racine de cette plante est utilisée comme fortifiant pour les chevaux.)

PÔNG (ăn, f.)	Partie comprise entre deux nœuds (en parlant du bambou).
PÔNG	1 — Consoler, apaiser, calmer. 2 — Enjôler, persuader.
Kũn cãng pông (tô)	Enjôleur.
PÔNG	1 — Parler (une langue). Syn. : k'âm. On dit aussi pã. Le mot pông ne s'emploie pas pour la langue tày. 2 — Voir lăm.
Lăm pông	
PÓP (ăn, k'ang, f.)	1 — Ampoule (électrique). Ampoule de lampe électrique. (Lit. : ampoule de lampe.)
Póp dền	Ampoule électrique (sur courant).
Póp dền (A)	2 — Manchon (de lampe à incandescence).
Póp	3 — Ampoule (sous l'épiderme).
Póp	4 — Bruit de baisers ou bruits analogues.
Póp póp	Produire le bruit ci-dessus.
Năn póp póp	Embrasser avidement.
Čúp póp póp	5 — Esprit incarné dans le corps des gens pauvres et qui rend malades ceux qui refusent assistance à ces gens.
Phi póp	
PÖP	Voir tim pöp.
PÓT (ăn, k'ang)	Poumon.
PÓY	1 — Mettre en liberté, libérer, relaxer, lâcher (des animaux, des prisonniers). 2 — Voir sùm.
Sùm póp	
PÓY	Syn. de døy.
PÔ (tô)	Roi, empereur, Président de République, Chef d'Etat.
PÖ	1 — Soutenir (en tenant par en dessous) ; tenir, présenter (dans sa main ouverte). 2 — Grappe (de fruits ou analogues). Faisceau suspendu.
Pô k'ũn	
PÖ	Blessure (occasionnée par frottement), blesser, se blesser, être blessé (même sens).
PÔ, pố fãy	1 — Brûler, se brûler, brûlé (en parlant des personnes ou des animaux).
Pố, pố fãy (ăn)	Brûlure.
Pố (tô)	2 — Termite.
Hết pô	3 — Voir hêt.
PÖK	Coiffer, se coiffer (d'un turban, d'une écharpe, d'une pièce d'étoffe quelconque). Voir aussi tũ.
PÖK (ăn, f.)	1 — Pulpe consistante qui enveloppe les graines (dans le fruit du jaquier. Les Tày la mangent crue ou cuite à la vapeur).
Pa pök (tô)	2 — Genre de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce, à chair comestible, atteint 1 mètre).
PÖM, mễng póm (tô)	Especie de taon.

PỒN	Voir Nắt pồn.
PỒN, mễng pồn (tô)	Espèce de sphinx (papillon).
PÔNG	Part (en parlant d'un travail qui a été partagé entre les exécutants).
Păn pông	Partager (dans le sens ci-dessus). Voir păn.
PÔNG	Rôder, errer, divaguer (sens de errer).
PÔNG, pông nêô (k'áng, f.)	Vessie (anatomie). (Les Chinois utilisent la vessie de porc, avec l'urine qu'elle contient, pour faire une drogue fortifiante.)
PỒP	Syn. de pò.
PỒT, pôt ố	1 — Décrocher, dépendre (une chose qui est pendue).
Pồt	2 — Devenir (en parlant de la manière d'être d'une personne ou d'un animal).
PỒT	—
Mả pồt (k'áng)	1 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, acidulée, sans valeur).
Ngũ pồt	2 — Voir ngũ.
Khảo pồt	3 — Voir khảo.
PỖY	Copeaux, résidus, débris, épluchures (dans le sens de débris fibreux, pelucheux).
Pỳy mải	Copeaux de bois.
Pỳy lèk	Copeaux de fer, paille de fer.
PỖY (k'áng)	Cuve portative. (En particulier : cuve à grain, en bambou tressé, en usage chez les Tây.) Voir aussi póng.
PỜ	Oreillons (maladie).
Pin pờ	Être atteint des oreillons.
PỜ	Voir nêng pờ.
PỜ	Repas.
PỜ	Puisque, étant donné que.
Pờ vā	Parce que, en raison de, pour la raison que.
PỜ (ăn)	Pelure (de fruits, de certains légumes).
PỚK	Voir mùr pớk.
PỜN (phurn)	Natte (en bambou tressé. Utilisée chez les Tây pour mettre à sécher le grain).
PÔNG	S'épuiser vite, disparaître vite, brûler vite (en parlant de matières qui se consomment vite ou se consomment vite).
PỚP	En pente douce (en parlant d'une toiture).
Hỡn pớp (lang)	Maison à toit en pente douce.
PỚT	Syn. de nấ.

PƠY

Mải pory

—
Espèce de bois (rouge, de très bonne qualité, non attaquée par les termites).

PỚY (ăn)

Pustule, petite plaie purulente. (Les Tày ont la plupart du temps les jambes couvertes de ces plaies, occasionnées par des coupures de bambou ou des piqûres de mouches jaunes : voir k'ưn.)

PỜY, nả dền pờy

Chauve (adj.).

Kũn pờy, kũn nả dền
pờy (tồ)

Chauve (n.), personne chauve.

PU (tồ)

1 — Crabe.

Ta pu tin

Voir tin.

Mễng pu (tồ)

2 — Genre d'insectes hyménoptères.

PÚ (tồ)

1 — Grand-père paternel.

Pồ pú (tồ)

2 — Beau-père (de la femme).

PŨ

1 — La montagne, dans la montagne (sens général).

Pũ (k'áng)

Mont, montagne. Voir aussi pom.

Pay pũ (ăn, f.)

Piton, sommet d'une montagne.

Pũ

2 — Bétel, la feuille de bétel, les trois produits qui composent la chique de bétel. (Il existe sur l'origine de la chique de bétel une savoureuse légende connue des Tày comme des Annamites et qui fait du bétel le symbole de l'union fraternelle et de la fidélité conjugale. C'est pourquoi le bétel est le premier présent qu'on offre lors d'une demande en mariage, coutume également suivie par les Tày qui pourtant consomment très peu ce produit.)

Ko pũ

Bétel (la plante).

Mễng pũ (tồ)

3 — Espèce de mante.

PŨ

Fortifiant (adj.).

Ya pũ

Fortifiant (n.).

PŨ

Planter ; semer (sauf lorsqu'on sème à la volée). (Ne s'applique qu'aux graines ou aux plantes.) Voir aussi vãn, nãm.

PÚK

1 — Réveiller, se réveiller, être réveillé, (sens propre seulement).

Púk, púk k'ưn

2 — Relever, redresser (une chose qui est tombée ou inclinée).

PŨK

—

Mả pũk (k'áng)

Pamplemousse (le fruit).

Mả pũk sũm

Pamplemousse acidulé (espèce d'une saveur particulièrement acidulée).

Mả pũk van

Pamplemousse sucré (espèce d'une saveur assez douce).

Mả pũk đãõ

Pamplemousse rose (espèce dont la chair est rosée).

Ko pũk, ko mả pũk

Pamplemousse (l'arbre).

PUM (k'àng)	Estomac (sens général).
Pum, mả pum	Estomac (l'organe lui-même).
PÚM	1 — Nœud.
Púm kún	2 — Fesse.
P'ÚM	Ep pointer, arrondir le bout.
Púm, pín púm	Épointé (pointe usée ou cassée), être épointé, à bout rond ; arrondi (en parlant du bout d'un objet).
PŨM	1 — Converser, raconter. Syn. : bải.
Pũm kăn	Converser ensemble, se raconter. Syn. : bải kăn.
Pũm lăng	Raconter des histoires, conter des légendes, des mythes.
Pũm pũm	2 — Syn. de bũm bũm.
PÚN	Réduire en poudre au pilon. Voir aussi mó.
Khảo pún	Farine de riz.
PŨN	1 — Dont la sève entre en activité, efflorescent.
Mỡng Pũn	2 — Muong Pun (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ. Ancien nom : Cễng Sum).
PUNG	1 — Unité de mesure (mesure chinoise pour les faibles poids, valant 375 grammes ou 5/8 de kún).
	Sous-multiples du pung :
	Bẻ = 1/10 de pung = 37 gr. 5 (1/16 de kún).
	Bắc = 1/10 de bẻ = 3 gr. 75.
	Fun = 1/10 de bắc = 0 gr. 375.
	Li = 1/10 de fun = 0 gr. 0375.
	(Le pung n'a pas à proprement parler de multiples, voir kún.)
Pung, pung vãi	2 — Poser (un fardeau).
PÚNG	Repousser (en parlant des plantes).
PŨNG	Boue, vase (n. f.). Syn. : nām.
PÚP	Goutte (de liquide).
Ya púp	Médicament qui s'emploie par gouttes.
Tỡ púp tỡ púp	Goutte à goutte.
PÚT (dún, lĩm)	1 — Crayon, porte-plume, etc. (nom générique de tous les instruments servant à écrire ou à peindre).
Pút ỉ	Crayon.
Pút mỗk	Porte-plume (avec ou sans plume).
Pút hẫng	Plume (à écrire).
Pút mẫy	Stylographe, stylomine. (Lit. : plume ou crayon mécanique.)
Pút hẫng mễô	Pinceau (pour écrire. Lit. : plume queue de chat).
Pắt	2 — Se soulever, jaillir en masse (en parlant de l'eau qui bouillonne, des vagues qui se soulèvent).
Sảy pút	3 — Être vexé.

PŪT

Pūt pūt

Năn pūt pūt

PUY

Yết puy

PŪK

PU'N (līm, ăn, f.)

PŪN

PŪN

Pŭn (ăn)

Pŭn

PŪNG

PŪT, pūt ố

Pūt mố

PŪT, pūt pây

—

Bruit de moteur rapproché, ou bruit analogue.

Produire le bruit ci-dessus.

Cérémonie rituelle du culte des génies, (faite dans le but d'amener la guérison d'une personne malade. Consiste en longues incantations prononcées par un sorcier accompagné de deux joueurs de flûte, ou par une sorcière seule, et en offrandes au génie intéressé). Voir aussi mo, mếô, sin.

Faire la cérémonie ci-dessus.

Avare. Syn. : thí, khi thí, nêng.

Flèche (d'arc, d'arbalète).

Mou (manquant de vivacité).

1 — Plancher (d'une habitation).

2 — Semelle (d'une chaussure).

3 — Plateau (plaine élevée), partie plate du sommet (d'une montagne).

Ouvert, être ouvert, avoir ouvert.

Découvrir (ôter ce qui couvrait), enlever (un couvercle, une coiffure).

Se découvrir. (Lit. : enlever son chapeau ; si on porte une autre coiffure, le nom de cette coiffure remplace le mot chapeau.)

Avaler, déglutiner.

PH

— PH ; PHO (tò) (parlé)	— Consonne double PH première. Voir tò.
— PH ; PHŌ (tò) (parlé)	— Consonne double PH deuxième. Voir tò.
PHA (ăn)	1 — Falaise, grand rocher.
Pha	2 — Arroser.
Ñà pha (A) (tò)	3 — Prisonnier.
PHÁ	1 — Fendre, séparer dans le sens de la longueur (bûches, animal abattu, etc.). Voir aussi čak, khê, bon.
Phá	2 — Quêter, faire une collecte, une souscription.
PHÁ (phurn)	Objet de literie (sens général). Pièces d'étoffe diverses (voir ci-dessous).
Phá só	Matelas.
Phá páy	Matelas ; tapis (ameublement).
Phá húm	Couverture (literie), edredon. (Les Tây se couvrent avec une sorte d'édredon, ou couverture bourrée de coton.)
Phá cên	Couverture (de literie, ordinaire). On dit aussi cên.
Phá lóp	Drap. Voir lóp.
Phá tòm	Pièce d'étoffe quelconque utilisée pour envelopper les nouveaux-nés.
Phá năng, phá dêm (k'áng, ăn).	Coussin, housse (de siège). On dit aussi dêm. Syn. : bêm.
Phá páy (phurn)	Rideau, tenture.
Phá tí (ăn)	Tapis de selle.
Phá păn k'eng, phá păn k'a	Jambières de toile, bandes molletières.
Phá khăn	Voir khăn.
PHĀ	Infuser.
PHẮK	Légume, plante potagère ou sauvage consommée comme légume.
Phắk kát (ko)	Chou (appellation générique), chou qui ne pousse pas (en particulier : chou indigène, appelé habituellement chou annamite).
Phắk kát hó (k'áng, ăn)	Chou pommé, ou qui doit pommer.
Phắk kát ó má (ko)	Chou de Bruxelles (le chou entier. Lit. : chou à fruits).
Má phắk kát (k'áng)	Pomme de chou de Bruxelles.
Phắk kát bó (k'áng, ăn)	Chou-fleur.
Phắk kát tây (ko)	Variété de moutarde (à feuilles de chou. Consommée comme légume).

Phắc kát dón (ko)	Autre variété de moutarde (consommée comme légume).
Bồ phắc phết (ko)	Fleur de moutarde (employée par les Tày comme condiment).
PHẮM (tò)	1 — Ver blanc.
Phẩm	2 — Panaris.
Pin phẩm	Avoir un panaris (en parlant de l'organe atteint).
PHAN	Syn. de báp (voir ce mot).
PHÃN, nãy phãn (tò)	Chasseur de profession, habitué de la chasse.
PHẦN (bảng)	Plat (n.) (vaisselle), assiette à pied, coupe à fruits.
PHẪN	Gratter, fouiller (l'oreille ou un petit orifice quelconque).
PHANG (ăn, f.)	Plateau (d'une balance).
PHÁNG	S'évaporer. (Ne s'applique pas à l'évaporation par ébullition.)
PHẪNG	Tendre sur un châssis (une peau, une toile).
PHAÔ	Tendre (adj.) (en parlant du bois exclusivement, voir ón).
PHÁÔ (k'áng)	Pétard (pétard de fête, petit. Les Tày utilisent comme les Annamites les bandes de petits pétards).
Pháo cãng	Gros pétard (pétard de fête, gros, que l'on fait partir isolément).
Ồ pháo	Tirer des pétards.
PHÁÔ (ăn)	Petite bombarde en bambou avec laquelle on lance des boulettes de papier (fabriquée et utilisée par les enfants tày).
PHẪÔ, phảo fẫy	1 — Brûler (pour s'en débarrasser). 2 — Chauffer (en parlant de certains objets en bois, que l'on chauffe pour leur donner une forme : fond de pirogue par exemple).
PHẪÔ	—
Mãi phảo, mãi lũng phảo	Voir lũng.
PHẪỖ	Qui ? (interrogatif).
PHÁP	Asperger, éclabousser ; jeter, lancer, répandre (un liquide en le faisant jaillir).
PHÁT	Se précipiter, s'élancer (sans idée de chute).
PHẬT	Glisser (faire une glissade sur le sol).
PHẮT	Fixer, déterminer, préciser (une date, une limite).
PHÁY	Fixer, indiquer, déterminer, préciser (une chose à réaliser).
PHẦY	Aller et venir continuellement.
PHẦY (tò)	Carte à jouer (du modèle européen), domino (pour jouer. Les Tày se servent d'un jeu de domino de 32 pièces, de fabrication chinoise. Voir aussi cãn, si).

PHÂY	—
Nỗk phây (tô)	Moineau.
PHE	Raser (couper ras), tondre.
Phe hô	Tondre les cheveux. (Lit. : tondre la tête.)
Phe nốt	Raser la barbe, se raser.
PHÉ	1 — Éventrer, ouvrir en deux (le corps d'un animal).
Phé, phé năng	2 — Dépouiller (un animal).
PHẾ	—
Pa phế (tô)	Espèce de vairon (petit poisson d'eau douce comestible).
PHỄM	Voir lông phêm phêm.
PHEN	1 — Syn. de môt.
Ting phen	Syn. de ting môt.
Phen (ăn, pêng)	2 — Planche de côm (d'une pirogue. Planche adaptée directement à la pièce constituant le fond de la pirogue). Voir aussi bô.
PHÉN	Motif de broderie. Voir sám.
PHENG	—
Pheng pheng	Bruit d'un éclatement de tonnerre rapproché, ou bruit analogue (onomatopée).
Năn pheng pheng	Produire le bruit ci-dessus.
PHÊÔ	Balayer, épousseter.
Nững phêô (kăn, ăn)	Balai, balayette ; plumeau (à épousseter).
PHỆP	Voir chúng phệp.
PHÉT	1 — Discuter avec des éclats de voix, faire des remontrances d'une voix tonitruante ; gueuler, engueuler (mots populaires, mais qui rendent bien le sens de phét). Syn. : vât.
Phét kăn	Se quereller bruyamment (avec des éclats de voix).
Phét kăn	2 — Terme populaire. Syn. de sí kăn.
Fà phét	3 — Voir fà.
PHỄ	Voir nu phễ.
PHỄK	Faire sursauter, faire tressaillir (en surprenant brusquement).
PHỄN (k'ăng)	1 — Bobineuse (appareil mû à la main, servant à bobiner le fil destiné au tissage, après l'avoir apprêté).
Phên	Bobiner (à l'aide de l'appareil ci-dessus).
Phên	2 — Changer, remplacer (sens de : changer à tour de rôle, prendre la place de. Voir aussi lễ, thấy et tang).
Phên kăn	Se remplacer réciproquement.
PHỀN	Ne pas tenir sa promesse, ne pas respecter un engagement.
Kũn cãng phên (tô)	Personne sans parole.

PHẪN

Kũn cãng phễn (tô)

Phễn tay

Mễng phễn tay (tô)

1 — Simuler, feindre, faire semblant.

Simulateur (en parlant d'une personne).

Faire le mort, simuler la mort.

2 — Espèce d'insecte coléoptère (qui fait le mort lorsqu'on le touche, d'où son nom).

PHÊNG

Plaine (terrain plat).

PHÊỒ

Couleur, teinte.

PHỆT

Phệt mã ót

Phệt mã pīt

De saveur brûlante, piquante.

Très pimenté.

Très poivré.

PHI

Être imaginaire : esprit, génie, démon, revenant. — Le phi est à la base de toutes les croyances tày : culte des ancêtres et culte des génies. Le Tày croit fermement que tous les actes de sa vie, tous les faits, quels qu'ils soient, sont dus à l'influence d'un phi, bon ou mauvais.

PHÍ

Thúm phí

—

Cracher.

PHÌ

Fung phì (C)

1 — Coupon (d'étoffe).

2 — Voir fung.

PHIN

Bord (d'un chapeau).

PHING

Se chauffer (au feu, au soleil).

PHÍU

1 — S'évaporer. Syn. : pháng (voir sens de ce mot).

2 — Divulguer.

PHÍT

1 — Fauter.

2 — Manquer (le but, la cible).

PHỈT

—

Phît phît phât phât

Mouvement de patinage.

Nãng phît phît phât phât

Patiner. (On remplace nãng par lễn si le déplacement est rapide.)

PHÓ

Phó (tô)

1 — Adjoint (adj.).

Adjoint (n.).

Phó lí, táo phó

Voir lí.

Kôan phó cẻng

Voir kôan.

Phó

2 — Regarder par curiosité ou pour apprendre.

PHOM

Phom táp chấp

1 — Maigre (adj.) (en parlant des personnes et des animaux seulement).

D'une maigreur extrême.

Phom cẻng (tô)

2 — Espèce de lézard.

PHONG

Mesurer (mesure de capacité).

PHÓY

Fragile (sens propre seulement), cassant, s'usant rapidement ; s'arrachant facilement (plantes) ; tendre (adj.) (aliments).

PHÔ (tô)	Mari, époux.
PHỒK	1 — Jeter (d'en haut).
Phòk, phòk lữ	2 — Avorter.
PHỖY	Prêter main forte.
PHỚ	1 — Rendre un service.
Phớ	2 — Si (conj.) (employé sous la forme conditionnelle).
PHỚNG	Border (sens de replier en dessous : couverture, moustiquaire, etc.).
PHỖY	1 — S'épanouir, s'ouvrir (en parlant d'une fleur, d'un bourgeon).
	2 — Hérissé, ébouriffé, rebroussé. Syn. : phung.
PHỦ	1 — Mâle (adj.) (en parlant des gallinacés).
Phủ (tô)	Mâle (n.) (sens ci-dessus).
Kây phủ	Voir kây.
Pết phủ	Voir pết.
Phủ báo	2 — Voir báo.
Phủ saô	Voir saô.
PHỦ, mở phủ	Nous (personne à qui l'on parle non comprise. Voir aussi mở k'ôy).
PHỦ	Lier, attacher (à l'aide d'un lien).
PHUM (lỉm)	Cheveu.
Phum hồ	Cheveu gris, cheveu blanc (blanchi par l'âge).
PHUNG	Syn. de phoy.
PHÚNG	—
Phúng phúng	Par bouffées (en parlant d'une émission de vapeur; onomatopée).
Ổ phúng phúng	Sortir, s'échapper : par bouffées (en parlant de la vapeur).
PHUY	—
Phuy phuy	Très doucement, très finement (en parlant d'une pluie qui tombe très fine, d'un léger crachin; voir moy).
Furn phuy phuy	Pleuvoir très doucement, très finement.
PHƯN	Appellatif numéral des vêtements, des pièces d'ameublement en étoffe ou en matière souple.
	Pièce (sens ci-dessus).
PHƯN	Racler.
PHỬNG (tô)	Abeille.
Nằm phửng	Miel.

S

— S ; SO (tô) (parlé)	— Consonne S première. Voir tô.
— S ; SÕ (tô) (parlé)	— Consonne S deuxième. Voir tô.
SA	1 — Ladrerie (maladie du porc).
Pin sa	Ladre (atteint de ladrerie).
Sa tú	2 — Aluminium. Syn. : khi tú, lèk bảô.
Pa sa (tô)	3 — Espèce de poisson physostome (poisson d'eau douce, à peau rayée, à chair estimée ; atteint 60 cm.).
Fây sa	4 — Tulle (tissu).
Sa lăng	5 — Le dos (ne s'applique pas aux objets).
Dúp sa lăng	La colonne vertébrale.
Mả sa lỉ (k'ảng)	6 — Poiré.
Mả sa hỏn	7 — Espèce de bois (rouge, dur, lourd, non attaqué par les termites, utilisé en charpente).
Sa lát (F), phắk sa lát	8 — Salade.
Nỏk sa kêng (tô)	9 — Espèce d'hirondelle (genre hirondelle de cheminées).
SẢ, ko sá	1 — Espèce de bétel sauvage (dont la feuille entre dans la fabrication de la levure pour l'alcool indigène, voir bợ. Peut aussi remplacer le bétel).
Sây sá	2 — Voir sây.
SẢ	Salade (mets), en salade, mettre en salade. (Les Tảy mangent en salade de la viande crue hachée, du poisson, diverses plantes.)
SẢ (k'ảng, ản)	Gaine, enveloppe (pour préserver des malles, des récipients quelconques).
SẢ (k'ảng)	Sorte de panier (panier rond, à une bretelle, servant principalement à transporter des denrées alimentaires autres que le riz). Voir aussi chỏng.
SẢ	Gai (en parlant des personnes).
SẢ (lảm, ản)	Pilon.
SẢ	1 — Restes d'un festin de fauve.
Bợn sả	2 — Voir bợn.
SẢK	1 — Piquer (dans la peau).
Sắk mỗk	Tatouer.
Sắk k'ỉn	Faire des pointes de feu.
Lẻk sắk k'ỉn (lỉm)	Cautère (instrument chirurgical)
Sắk	2 — Aucun.
Sắk tỡ	Jamais. (Lit. : aucune fois.)
SẢK	Laver (du linge). Voir sóy, lảng.

SAM

- Sam síp Trente. (Pour 31, 32, etc., ajouter 1, 2, etc., à cette expression.)
 Chư sam Troisième, troisièmement.
 Chư sam síp Trentième.
 Bơn sam Voir bon.
 Bơn sam tây Voir bon.
 Sam mưn

- 2 — Sám Mưn (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện biên phủ. Lit. : trois cent mille).
 Grogner (en parlant du cochon).

SÂM

SÂM, ta sàm

- Pin sàm Atteint de blépharoptose, de ptosis (en parlant de l'œil).
 Pin ta sàm Atteint de blépharoptose, de ptosis (en parlant du sujet).

SẼM

Hún sẵm

Fây hún sẵm

- Broder. (Ce genre de broderie tây consiste en de petits motifs d'étoffes de diverses couleurs, collés sur une toile renforcée, et bordés d'un mince filet doré (voir káp k'ẵm), cousu avec un fil de soie rouge.) Voir aussi k'ót, sếđ.
 Broderie (motif brodé : broderie ci-dessus).
 Broderie (ouvrage brodé).

SẼM

- Porter des traces (empreintes, vestiges, marques d'une chose disparue).

SẼM

- Voir ka mấp ta sẵm.

SẼM

Sẵm yết

Sẵm ẵđ

Sẵm kìn

Sẵm (tỗ)

- 1 — Terminer, achever, finir.
 Terminer (un travail).
 Prendre tout ce qui reste.
 Terminer le repas, finir de manger (une quantité déterminée).
 2 — Caractère idéographique qui, placé à la suite d'un mot, renforce le sens de ce mot d'une façon infinie, ou exprime la continuation d'une idée, d'une énumération. (Peut donc se traduire par et cætera, ou par des points de suspension.)

SAN (bẵđ)

San, san tẵm

San tham kẵđ

San kẵđ, san kẵm tỗk

San pẵđ, san tẵg

San k'ấp

San yẵ thếp

San mẵ lẵm

San nẵn

San fẵ ngữn

San fẵ ngữn yẵ thếp

Cẵ san, cẵ tẵm san

Fung san

- Écriture.
 Lettre de politesse. Voir kẵđ.
 Lettre de faire part de deuil.
 Avis écrit, journal d'information.
 Poème, chant (écrits).
 Télégramme (ordinaire).
 Radiotélégramme.
 Récépissé, reçu (n.).
 Mandat postal.
 Mandat télégraphique.
 Papier à lettre, papier à écrire.
 Voir fung.

Čàm san	Courrier postal.
Tô san	Caractère d'écriture. Voir tô.
Túm san (ăn, f.)	Point (signe d'écriture).
Păp san (ăn, f.)	Cahier, livre.
Păn san (k'ăng)	Bureau (meuble).
Bồng san	Bureau (local).
Ăn thúk san	Gomme (à effacer).
Ăn k'út san	Grattoir (à effacer).
San	2 — Tresser.
Mả san (k'ăng)	3 — Fruit du jaquier sauvage.
Ko mả san	Jaquier sauvage.
SÁN, sán pây	Syn. de pả, pả pây.
SÁN	—
Mả sán (k'ăng)	Espèce de fruit sauvage (grosse baie côtelée, acidulée, comestible, sans valeur).
SĂN (kản, ăn)	Parapluie, ombrelle, parasol.
SĂN	—
Săn lăng (ăn, f.)	1 — Omoplate.
Săn pũ (ăn, f.)	2 — Chaîne de montagne.
SĂN	Trembler.
SĂN	Urgent, pressé, se presser, se dépêcher, avec précipitation.
SANG (kản, ăn)	Fourchette, fourche (à plusieurs dents).
SÁNG	1 — Cesser (en parlant de la pluie).
Sáng ăơ	2 — Sans souci.
SĂNG	1 — Voir lâô săng.
Săng súp	2 — Entretenir (tenir en bon état).
SĂNG	—
Mải săng	1 — Espèce de bambou (gros, utilisé dans la construction des cases tày).
Nó săng	Voir nó.
Hết săng	2 — Voir hết.
SĂNG	Quoi, quelque chose.
Tô săng	Quoi, quoi que ce soit, quelque chose.
Tô săng kò dầy	N'importe quoi.
Tô săng tô săng	Diverses choses.
Pin săng	Pourquoi ? (interrogatif).
Bảo pin săng	Pour rien, sans raison.
Pin săng pin săng	Parce que (employé seul), pour diverses raisons.

Tô sãng yā, pin sãng yā	{	Quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?
Tô sãng hà, pin sãng hà		
Tô sãng mà, pin sãng mà		
SẮNG	1	— Charger de (d'une commission).
Sắng	2	— Souffler du nez fortement.
Sắng khi mũ		Se moucher.
Sắng	3	— Dire au revoir (voir pây kón nỡ et kỡ pây di nỡ), faire ses adieux.
SẮNG		Voir má teng sắng (à teng).
SẰNG	—	
Nằm ép sắng (F)		Essence.
SAÔ	1	— Grimper (à une corde), progresser à l'aide des mains (en tenant une corde, un câble).
Saô, phủ saô (tô)	2	— Fille, jeune fille (sens général ; à partir d'une quinzaine d'années), jeune femme (n'ayant pas encore d'enfant). Amante.
SẪÔ	1	— Piétiner, fouler aux pieds (herbe, plantes quelconques).
Mại sảo	2	— Espèce de bois (blanc, dur, non attaqué par les termites, utilisé en menuiserie).
SẪÔ (lẫ, lĩm)		Câble, perche, tringle (tendus pour soutenir quelque chose : rideau, linge étendu, etc.).
SẪÔ	1	— Vingt ; vingtaine.
Sảo ết		Vingt et un.
Sảo song		Vingt-deux. (On forme de la même façon les nombres suivants.)
Chứ sảo		Vingtième, vingtièmement. (On forme de la même façon 21 ^e , 22 ^e , etc.)
Sảo nững		Une vingtaine.
Mễng sảo k'a (tô)	2	— Espèce de scolopendre. (Lit. : insecte vingt pattes.) Voir k'a k'ep, ngẫ.
SẪÔ (ẫ, lẫ)		Pilier, pile, colonne, plateau (soutenant quelque chose à sa partie supérieure ; ne s'applique pas aux poteaux d'une clôture).
Sảo hỡn		Pilier, colonne d'une maison.
Sảo khô		Pile de pont (ou poteau en tenant lieu).
Sảo yẩ thẩp		Poteau télégraphique.
Sảo máy lữm		Poteau d'antenne de T. S. F.
SẪÔ		Terne, sans éclat, de médiocre apparence. (Ne s'applique pas aux personnes.)
SẪÔ		Clair (liquide), limpide, propre.

SẮO

Ăô sắo

Tền sắo

SẮP

Sắp kăn

SÁT (phữn)

Mễng sát (tồ)

Mễng sát đin

SẮT (tồ)**SẮT****SAY (lìm, f.)**

Say hầy

Say eo

Say kók

Say lèk

Say

Tứn say

SẦY**SẦY**

Don sầy

SẦY

Mẫng sày, tẫng sày

Mỡng Sày

SẦY, sầy pầy**SẦY (ăn, lìm)**

Sầy măn

Sầy k'ô

Sầy pút

SẦY (lang)

Sầy sá

Sầy mết

Sầy tòn

Sầy lung

Sầy mỗy

Sầy thi

Mettre.

Mettre (lorsqu'on n'a pas en main la chose dont on parle).

Ajouter. On dit aussi tền.

Murmurer, parler à voix basse.

Se parler à voix basse.

1 — Nattes en rotin. (La natte en rotin est l'objet de literie indispensable du Tày, qu'il couche sur un lit ou à même le sol, qu'il utilise un matelas ou non.)

2 — Cancellat.

Espèce de cancellat. (Lit. : cancellat de terre.)

Animal, les animaux (appellation générale).

Syn. de chắt.

1 — Corde, cordon, ficelle, câble, lien. Syn. : cở.

Lacet de chaussure.

Ceinture (sans boucle).

Ceinture à boucle.

Câble métallique. Syn. : cở lèk.

2 — Tard (dans la matinée). Voir đứk.

Se lever tard.

Etendre, répandre en mince couche (en général dans le but de faire sécher).

Sable, gravier.

Plage sablonneuse.

1 — Gauche (adj.).

A gauche, du côté gauche.

2 — Muong Sai (commune tây blanc de la province de Sơn-la, châu de Thuận. Ancien nom : Cễng Môn, pays du rire).

Pousser (sens de déplacer ou tendre à déplacer). Syn. : suy, suy pầy, sù, sù pầy.

1 — Intestins, entrailles, boyaux.

Boudin, saucisse, saucisson (charcuterie).

2 — Faux (de tempérament), dissimulateur, hypocrite. (Lit. : intestins crochus.)

3 — Être vexé.

1 — Nasse, verveux. Voir aussi tòm.

Nasse de fond.

Nasse à goulet latéral.

Nasse à goulet axial.

Nasse à gros poissons.

Nasse à fretin.

Nasse à main (pour pêcher à la main).

Sầy (A) (tô)	2 — Secrétaire, comptable, employé ; fonctionnaire (de rang inférieur).
Sầy bó san	Instituteur.
Sầy tồa	Greffier.
Sầy ya	Infirmier.
Sầy yáy thép (A)	Employé des Postes et Télégraphes.
SE	—
Se yẻ (C)	1 — Souper (n.) (dans la nuit).
Kin se yẻ	Souper (v.) (même sens).
Ko se	2 — Espèce de palmier (tronc comestible (bôt se), et duquel on tire un alcool (lảo se) ; cœur très apprécié en salade). Syn. : ko taô.
SẾ	1 — Toucher, pousser de la main ou à l'aide d'un objet (une personne pour attirer son attention, la réveiller, la taquiner).
Sẻ	2 — Enfiler. Syn. : sũk.
Sẻ	3 — Produire des élancements (en parlant de la rate, après un effort physique prolongé).
SỂ	—
Ko sẻ, ko mải sẻ	Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille est utilisée comme médicament pour les coupures).
SỄ	Danser (danse européenne ou danse d'ensemble, danse rythmique, ballet. Dans certains centres tây, des équipes de danseuses exécutent des figures de ballet d'un très bon goût, parfois avec chants, accompagnées de mandolines). Voir aussi mỏ.
SỄ (ăn, k'àng)	Coin (en bois ou autre matière).
SEN	1 — Million.
Nỏk sen dảng (tỏ)	2 — Rubis topaze (oiseau).
SENG	1 — Talisman, mascotte, fétiche.
Phi seng lỏ (tỏ)	2 — Génie qui apparaît sous forme d'une lumière sur les hauts rochers. (Inoffensif.)
SEỎ	Suivre, imiter, copier.
Seỏ lỏng	Suivre (marcher derrière).
Seỏ lỏng kỏn	L'un derrière l'autre, en colonne par un.
Nỏk seỏ ka	Voir ka.
SỂỎ	Broder (broderies tây exceptées, voir sỏm, k'ỏt).
Hủn sỏỏ	Broderie (motif brodé).
Fỏy hủn sỏỏ	Broderie (ouvrage brodé).
SỂỎỎ	Voleter, voltiger.
SỂP	1 — Ressentir le besoin de s'alimenter.
Sẻp kỏỏỏ	Avoir faim.
Sẻp nỏm	Avoir soif.

Sép	2 — Cuisant (en parlant d'une douleur physique).
Sép mã hổ	Brûlure d'estomac. (Lit. : brûlure thyroïdienne.)
SÉT	1 — Voir khô long sét.
Mã sét (k'àng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie donnant une teinture rouge).
SÊ	Perdre, perdu (un objet).
Tôk sê	Perdre en route, perdu en route.
Lăk sê	Volé, dérobé.
SÊ (ăn)	Aile (d'un bâtiment).
Tăng sê	A l'aile, au bout (d'un bâtiment).
SÊ	Envier (quelqu'un), être jaloux de.
Sê kăn	Etre jaloux l'un de l'autre, les uns des autres.
SÊK	Prestidigitation.
Kūn cāng sêk (tô)	Prestidigitateur.
SÊM (mã)	Houlette (en particulier : houlette de jardinier, sorte de cuillère emmanchée pour creuser la terre).
SÊM (ăn, lĩm)	Echarde.
SÊN	Voir mã mông sên.
SÊN (ăn, f.)	Fibre, fibrille ; filandre (de la viande).
SÊNG	Son (bruit), voix.
Sêng di	Harmonieux ; joli son, son harmonieux, voix harmonieuse, d'une voix harmonieuse.
Pá sêng di	Parler d'une voix harmonieuse. (On ne dit pas en tây : avoir une voix harmonieuse.)
Sêng hày	Vilain son, vilaine voix, son désagréable, voix désagréable.
Sêng lông	Fort (en parlant du son, de la voix), son fort ; d'un ton élevé (parler).
Sêng nòy	Faible (en parlant du son, de la voix), son faible ; doucement, d'un ton bas (parler). Voir aussi sấp.
SÊNG	Syn. de mỗ.
SÊNG	Clair, pur, limpide (en parlant du ciel).
SÊÔ	Distiller.
Mỗ sêô (k'àng)	Cuve de l'alambic (grande marmite remplie d'eau, dans l'alambic rudimentaire des Tây).
Hây sêô (k'àng)	Partie supérieure de l'alambic (dans laquelle on met le riz à distiller. Voir hây).
Lăô sêô	Alcool ; en particulier : alcool de riz (de fabrication locale).
SÊÔ	On, les gens ; la rumeur publique.
Sêô vảo	On dit que, les gens disent que, la rumeur publique dit que.
SÊÔ, cở sêô (lĩm, ko)	Espèce de liane (utilisée par les Tây pour faire des cordages).

- SÊT** Exagérer intentionnellement.
- SÊT** Bon tireur (à la cible), adroit (au tir, à un jeu d'adresse).
- SI (ăn)** 1 — Sapèque, pièce d'un demi-cent.
2 — Frotter (à l'aide d'un objet qui n'est pas normalement destiné à cela).
- Si** Se frotter l'un à l'autre, l'un contre l'autre.
- Si kăn** Frotter, se frotter (dans les cas ci-dessous).
- Si so** Frotter l'œil, se frotter l'œil, se frotter les yeux.
- Si so ta** Se frotter les mains.
- Si so mữ**
- SÍ, síy** 1 — Quatre. (On écrit indifféremment sí ou síy.)
- Sí síp** Quarante.
- Sí síp êt** Quarante et un. (Pour 42, 43, etc., ajouter 2, 3, etc., à sí síp.)
- Chừ sí síp** Quarantième. (On forme de la même façon 41^e, 42^e, etc.)
- Chừ sí** Quatrième, quatrième.
- Bơn sí** Voir bon.
- Bơn sí tây** Voir bon.
- Sí sêô** 2 — Se raidir.
- SỈ** 1 — Coïter.
- Sỉ kăn** Coïter ; s'accoupler (pour la génération).
- Nỗk sỉ hin, nỗk sỉ đin (tô)** 2 — Bergeronnette.
- SỈ (tô, ăn)** 1 — Carte à jouer (jeu chinois ou annamite de 32 cartes).
- Tó sỉ** Jouer aux cartes (avec les cartes ci-dessus).
- Mả sỉ liú (k'àng)** 2 — Grenade (fruit).
- Ko mả sỉ liú** Grenadier (arbre).
- SỈ (ăn)** Véranda des femmes (dans une case tây ; véranda se trouvant du côté réservé aux femmes, voir mãng hảo).
- SIN** 1 — Cérémonie rituelle du culte des génies (mêmes rites que pour la cérémonie puy, à l'exception des offrandes qui sont plus importantes).
- Mải sin, mải sin lót** 2 — Dipterocarpus Tonkinensis (espèce de bois rouge, non attaqué par les termites, bon bois de menuiserie).
- SÍN (C)** 1 — Famille (sens très étendu : toutes personnes portant le même nom, quel que soit le degré de parenté. Il n'existe chez les Tây que très peu de noms de familles, en tout environ une douzaine. Le nom complet s'énonce en réunissant le nom de famille au prénom par une particule, le nom de famille étant placé en tête (voir thi et vãn). Dans la conversation courante, on n'énonce que le prénom précédé du mot bà ou mễ, voir ces mots).
- Sín** 2 — Nouvelle (fait nouveau).
- Pâu sín** Annoncer, faire part. Voir pâu.

SÍN (phưng)	Jupe.
Sin không	Jupon.
SING	Soufre.
SIU	—
Mắ siu (k'áng)	Bouton (petit bouton à la face).
SÍU (ăn, mắ)	1 — Ciseau (de menuisier), gouge.
Súu	Se servir du ciseau (de menuisier), de la gouge.
Pa síu (tô)	2 — Esturgeon. (Chair. peu estimée, atteint 2 mètres.)
SỈU	Fendre de travers (en parlant d'un morceau de bois que l'on fend).
SỈU	—
Pa sũu (tô)	Espèce de bouvière (petit poisson d'eau douce, à chair peu estimée).
SÍP	Dix, dizaine. Voir aussi čũk.
Síp ết	Onze.
Síp song	Douze. (On forme de la même façon treize, quatorze, etc.)
Síp nũng	Une dizaine. Syn. : čũk nũng. Une douzaine ne s'exprime pas en tấ autrement que par douze.
Čhũr síp	Dixième (adj.), dixièmement. (On forme de la même façon 11 ^e , 12 ^e , etc.)
Bơn síp	Voir bon.
Bơn síp tấ	Voir bon.
SO	—
Mỡng So	Phong-thỏ (commune tấ blanc de la province de Lao-kay, chef-lieu de délégation, poste militaire. Ancien nom : Čẽng Sa).
SỖ (k'áng)	Serrure.
K'áng sỗ	Cadenas.
K'ỏ sỗ (ăn, f.)	Clef, clé (de serrure ou de cadenas).
Kẩn sỗ	Fermer à clef.
SỖ	—
Bỏ sỏ (dông, chú)	Espèce de fleur sauvage (comestible).
SỖ	Voir k'en sỏ.
SỖ	Chercher (sens propre seulement). Syn. : thỏ.
Sỗ kẩn	Se chercher (l'un l'autre). Syn. : thỏ kẩn.
SỎM	Replanter, resemer, réensemencer (une culture, qui a mal poussé ou qui a été ravagée).
SỎM (dông, chú)	Fleur (de certains arbres fruitiers : oranger, citronnier et arbres du même genre). Voir bỏ.
	Fleurir (sens ci-dessus).

SÒM	Redécortiquer (en parlant du riz : le pilonner une deuxième fois après avoir enlevé les premiers résidus, le pilonner après l'avoir passé au moulin).
SON	Mimer, imiter, contrefaire (la voix, les manières de quelqu'un).
SÓN	1 — Compter (sens de : mettre au nombre de), tenir compte, en tenir compte. 2 — Cataracte (de l'œil. Certains Tây opèrent de la cataracte). Être atteint de cataracte (en parlant de l'œil). Être atteint de cataracte (en parlant du sujet).
Són, ta són	
Són, pìn són	
Pin ta són	
SỎN, sỏn ka ẵa	Pêcher à l'épuisette.
SỎN, sỏn sỏ (ẵn)	Pointe brodée ornant la robe tây de chaque côté de la poitrine.
SÒN	1 — Double (adj.), doubler, mettre l'un sur l'autre, revêtir l'un sur l'autre ; empiler. Doublure (étoffe). Plusieurs vêtements les uns sur les autres (en parlant des vêtements que l'on porte sur soi). L'un sur l'autre, les uns sur les autres, en piles, empilés. 2 — Variété de rose (fleur).
Sỏ són	
Sỏn kẵn	
Bỏ són (đỏng, ẵú)	
SONG	Deux.
ẵhủ song	Deuxième, deuxièmement.
Bỏn song	Voir bỏn.
Bỏn song tẩy	Voir bỏn.
SỎNG	Transparent.
SỎNG	Faire des offrandes (aux génies).
SỎNG (ẵn)	1 — Trochée, touffe (végétaux). En trochées, en touffes (végétaux). 2 — Théière capitonnée (théière pour conserver le thé chaud ; est contenue dans un panier matelassé intérieurement, et couverte d'un petit coussin).
Pin sỏng	
Sỏng, sỏng hủ ẵẽ (ẵn, k'ẵng)	
SỎNG, sỏng sỏ	Ranger verticalement des objets dans un panier, un récipient quelconque. (C'est ainsi que se transporte le bois de chauffage dans la hotte.)
SỎP	Consumé, désagrégé, tombant en poussière.
SOY	Coudre (en faisant des points de surjet, des points d'ourlet, des points de chausson). Voir aussi nủp et pẵy.
SỎY (ẵn, lủm)	Chaîne, chaînette (métallique).
SỎY	1 — Hacher. 2 — Syn. de nỏk sỏỏ ka.
Nỏk sỏy kẵng	
SỎ (A) (ẵn)	Nombre (écrit), numéro, matricule (n. m. et adj.).

SỔ (A) (ăn)	Liste, registre (papeterie).
Sổ ngữn, sổ tằm ngữn	Livre de comptes, registres de caisse.
SỎK	Poudre (pour arme à feu).
SÔN (lang)	Jardin.
Sôn phắc	Jardin potager. (Lit. : jardin de légumes.)
Sôn bỏ	Jardin d'agrément. (Lit. : jardin de fleurs.)
SÔNG	---
Sống bang (ăn)	Hanche (anatomie).
SỜP (ăn)	1 — Bouche (anatomie).
Him sốp (ăn)	Lèvres de la bouche.
Hàng sốp (ăn)	Commissures des lèvres.
Hùm sốp	Fermer la bouche. Voir am pã.
Sốp lay	2 — Bavard.
Sốp kốp	3 — Sop Cop (commune tây noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ, chef-lieu de canton).
SỜT	Comble (adj.) ; très plein, plein jusqu'au bord, à pleins bords.
SỔT	Absorber en aspirant, gober.
SÔIY (bằng)	Navette (de tisserand, de machine à coudre, pour fabrication des filets).
SÔIY, ngữn sôi	Impôt.
Sôi kũn	Impôt personnel.
Sôi hỡn	Impôt par famille.
Sôi nã	Impôt foncier. (Lit. : impôt des rizières.)
Sôi hỡ	Impôt sur les embarcations.
Ổ sôi	Payer l'impôt. (Lit. : sortir l'impôt.)
SỎY	Ogival, en fer de lance, à bout aminci.
SỎY	Manquant d'amour filial.
Phi sỡy (tỏ)	Personne manquant ou ayant manqué d'amour filial et punie par les génies. Par extension : insulte à l'égard d'une personne sans cœur.
SỜ (tỏ)	1 — Nom générique des grands fauves carnassiers.
Sờ tử	Lion.
Sờ lây kản tả	Tigre. (On dit couramment sờ.)
Sờ pỡm, sờ ỡm	Panthère.
Sờ lây mắ cễn	Léopard, jaguar.
Sờ lây ẳm lỏt	Guépard.
Sờ fẫy	Puma.
Pa sờ (tỏ)	2 — Espèce de perche (poisson comestible, atteint 60 cm. Lit. : poisson tigre, en raison de sa teinte rayée).
SỎ, phả sỏ (phủn)	Matelas (genre matelas européen). Voir aussi phả páy.

- SỎ** (phurn)
 1 — Vêtements (appellation générale).
 Veste, veston, corsage, robe, etc. (tous vêtements destinés à la partie supérieure du corps).
Sỏ nòy Corsage.
Sỏ kỏm Corsage. (Appellation ancienne actuellement peu usitée.)
Sỏ lỏng Robe.
Sỏ hỉ Manteau, pardessus. (Lit. : vêtement long.)
Sỏ fà furn Vêtement imperméable. (Lit. : vêtement de pluie.)
Sỏ cẻn Manteau de drap, paletot de drap.
Sỏ naỏ Chandail, tricot (vêtement), pull-over. (Lit. : vêtement froid, mis pour vêtement contre le froid.)
Sỏ dan Vêtement tricoté.
Sỏ mẻn Vêtement capitonné. (Porté par les Chinois, non par les Tây.)
Sỏ hang ka Lévite (des Tây Noir et des Annamites. Lit. : vêtement queue de corbeau).
Sỏ sỏ mi (F) Chemise (encore très rare en pays tây).
Phi sỏ (tỏ) 2 — Sorte de génie des grandes forêts (inoffensif, juché sur les hautes branches, se contente de faire des niches aux passants). Voir aussi phi pá.
- SỎ, sỏ phi dẻm**
 1 — Honorer l'âme des ancêtres (par des lảy et des offrandes les jours de la fête du nouvel an).
Ổ sỏ (k'ẻng) 2 — Table. Syn. : pẻn.
- SỎK, kủn sỏk (tỏ)**
Tẻp sỏk Pirate, ennemi (sur un champ de bataille). Syn. : kủn cẻn.
 Combattre (l'ennemi, les pirates).
- SỎNG**
 Se divertir joyeusement, s'ẻbattre joyeusement.
- SỎNG**
 Jouir (jouissance de l'âme ou des sens), se réjouir, éprouver du plaisir, de la joie. Voir aussi ẻm.
Sỏng cẻỏ Heureux. Voir cẻỏ.
- SỎNG, sỏng hẻỏ**
 Récompenser.
- SỎNG, sỏng vẻi**
 Cacher (pour qu'on ignore l'existence ou au moins l'emplacement. Ne s'applique donc pas aux choses que l'on cache uniquement à la vue). Voir aussi bẻt.
- SỎY**
 Laver, se laver (le corps, une partie du corps, une dépouille d'animal). Voir aussi sẻk et lẻng.
- SU**
 1 — Tu, te, toi. (Terme amical employé entre camarades intimes du même sexe, non parents.) Voir aussi mủng.
Mỏ su Vous (la personne à qui l'on parle comprise et en parlant entre camarades intimes, du même sexe, non parents). Voir hẻỏ.
Su (ẻn, f.) 2 — Sou (pièce de 1 cent, pièce de 5 centimes).
Kaỏ su (F) 3 — Caoutchouc. Syn. : yang yẻt.

SŪ	Rejoindre (aller retrouver).
Vào sú	Rendre compte, informer, faire connaître (un fait). Syn. : bãi sú.
SŪ	Syn. de sây.
SŪ	Voir mỡ sũ.
SÚK	Mũr (arrivé à maturité : fruits, abcès). Cuit (au sens propre).
SŪK	1 --- Enfiler. Syn. : sé. 2 --- Tituber.
SŪK sũ sũk sũn	
SUM	1 — Assorti avec, s'harmoniser avec, convenir à. Assortis (qui se conviennent), se convenir, s'harmoniser (en parlant de couples, d'objets).
Sum kăn	
Sum cảo	Content, satisfait, consentant. (Lit. : en accord avec le cœur.)
Ko sum, ko mãi sum	2 — Espèce d'arbre forestier dont la feuille toxique est utilisée pour pêcher le poisson par empoisonnement.
SŪM	1 — Acide (adj.), acidulé, aigre, aigret.
Nằm sũm	Vinaigre.
Má sũm (k'àng)	Fruit acidulé.
Má khơ sũm (k'àng)	Tomate.
Nó sũm	Voir nó.
Kỏn hìn sũm	Alun cristallisé.
Má sũm póy (k'àng)	2 — Fruit du cumin Février (utilisé en shampoing par les femmes tây).
Ko sũm póy	Cumin Février (plante).
SŪM, mỗn sũm	Être gai de caractère, être toujours souriant.
SŪM (ăn)	Faisceau, en faisceau (à terre). Voir aussi pỗ.
Sũm kăn	Être en faisceau.
SUN	Natter (tresser une natte).
Sun (ăn)	Natte (brins nattés).
SÚN (ăn, f.)	Talon (du pied, d'une chaussure), base de la crosse d'un fusil (toute la base et non pas le talon seul).
SŪN	Tisonner.
SUNG	Grand (de haute taille), haut, élevé.
SŪNG	1 — Accompagner (en chemin) ; reconduire, ramener. 2 — Faire cadeau ; offrir, donner (en cadeau). Voir aussi khảo.
Súng hảo	
SÚP	—
Nằm súp (F)	Soupe. (Peu usité. Syn. : nằm keng.)
SÚT (phũn, lang)	1 — Moustiquaire.
Kang sút	Tendre la moustiquaire.
Pỗt sút	Rabattre la moustiquaire.

Phóng sú ^t	Border la moustiquaire.
Sút	2 — Usé (en parlant d'objets tels que crayon, gomme, couteau, outil quelconque).
SUY, suy pãy	Syn. de sãy, sãy pãy. On dit aussi chuy.
SƯ	—
Phi sư (tô)	Esprit qui s'incarne dans le corps de certaines personnes et les pousse à manger des excréments. Ces personnes elles-mêmes (qui se distinguent la nuit par deux flammes aux narines).
Phi sư ngàn	Autre genre de phi sư (qui passe pour manger des cadavres et même des personnes qu'elle immole).
SỨ	1 — Insister.
Sứ ăô	Demander (un objet) avec insistance.
Sứ	2 — N'ayant pas encore eu de petits (en parlant de la génisse et de la bufflette).
Mê sứ (tô)	3 — Femme chargée d'une demande en mariage, entremetteuse. Syn. : mê nễ.
Pô sứ	Homme chargé d'une demande en mariage ; entremetteur.
SỪ, sừ ăô	Acheter.
SỪ	Droit (adj.) ; équitable, loyal ; conforme à la vérité.
Kũn sữ, kũn ăô sữ	Personne droite, loyale.
(tô)	
Vào sữ	Dire la vérité, parler franchement.
Sữ sữ	Tout droit.
SỨK	Ordonner, prescrire.
San sủk (bảo)	Ordre écrit.
SUM	Ginseng (drogue tonique).
Ko surn	Ginseng (la plante dont la racine sert à fabriquer la drogue ci-dessus).
SỨN	Voir mùr sủn.
SỪN	Voir mùr sủn.
SỪN	Voir mùr sủn, mùr ngỗ mùr sủn.
SỨP (k'ăng)	1 — Soufflet (instrument).
Sủp	2 — Allonger (en ajoutant au bout), raccorder.
Sủp (ăn)	Raccord.
Sủp kăn	Fixer bout à bout (nouer, coudre, coller, etc.), raccorder.
SỪP	Succéder à (dans le temps).
Sủp kăn	Se succéder (dans le temps).

T

— T ; TO (tô) (parlé)

— Consonne T première. Voir tô.

— T ; TÕ (tô) (parlé)

— Consonne T deuxième. Voir tô.

TA (ăn, k'àng)

1 — Œil, les yeux.

Kén ta

Œil, globe de l'œil.

Him ta (ăn, f.)

Paupière.

Hang ta (ăn)

Commissures des paupières.

K'un ta (lím)

Cils.

Pão ta (ăn)

Arcade sourcilière.

K'un pão ta (lím)

Sourcils.

Ta dêô

Borgne. (Lit. : un seul œil.)

Ta bót

Aveugle (adj.) (paupières restant closes).

Ta făng

Aveugle (adj.) (avec les yeux d'apparence normale).

Ta lúm

Aveugle (adj.) (avec orbite dépourvue d'œil).

Ta lơn

Loucher, qui louche.

Ta són

Voir són.

Ta k'êô

Œil menaçant, œil désapprouvateur.

Yết ta k'êô

Faire les gros yeux, désapprouver du regard, menacer du regard.

Ta kông sê tòng

Avoir les yeux plus grands que le ventre. (Expression également usitée chez les Tày.)

Vên ta (k'àng)

2 — Lunettes (pour la vue), lorgnon, monocle, binocle.

Ta pu tin (ăn)

3 — Cheville (du pied). (Lit. : œil de crabe du pied.)

Ta (ăn)

4 — Nœud (du bois).

Ta

5 — Juger, régler, trancher (un cas, un différend, une question).

Pô ta

6 — Voir pô.

TÁ

—

Bang tá (A)

1 — Voir bang.

Ka tá

2 — Syn. de ka tẻ.

Ka tá

3 — Caqueter (au sens propre).

TẢ, tá lốt

Préparer un mets au sang (voir ci-dessous).

Lốt tả

Mets au sang (fait de sang de porc cru et de viande cuite hachée, aromatisé avec quelques oignons et feuilles de citronnier).

TÃ

Badigeonner, enduire, appliquer une couche.

Tã fon

Badigeonner à la chaux.

Tã thôn

Peindre (bâtiment), mettre en peinture.

Ya tã

Voir ya.

Ya lơn tã

Voir ya.

TÀ

Picul, quintal chinois (ou annamite. Mesure de poids valant 60 kilogrammes ou 100 kurn ou 10 ên. Voir kurn).

- TÃ** (ăn) Fontaine ; endroit où on puise de l'eau et où on se baigne.
(Les Tây vont se baigner et puiser de l'eau à certains endroits déterminés des cours d'eau voisins ; parfois ils amènent l'eau à domicile à l'aide de canalisations en bambous.)
- TÃ**
Tã dét Étendre à l'extérieur (pour aérer ou faire sécher).
Tã Étendre au soleil, exposer au soleil, faire sécher au soleil.
- TÃ**
Tã (tô) 1 — Mesurer (mesures de longueur).
2 — Sangsue. (Appellation due à sa façon de se déplacer : en imitant le mouvement de la main qui mesure.)
- TẮK**
Tắk tún 1 — Puiser (sens propre seulement).
Tắk tē (tô) 2 — Cartilage.
Tắk ten (tô) 3 — Sangsue d'eau. Voir tã.
Tắk khang (tô) 4 — Espèce de sauterelle.
Tắk tẽn (tô) 5 — Espèce d'abeille.
- TẮK**
Tắk kăn 1 — Tout (adj.), entièrement, complètement, sans exception.
Voir mêt, tĩng ká.
2 — S'accroupir l'un devant l'autre pour échanger des politesses (lorsqu'on visite quelqu'un pour la première fois seulement).
- TAM**
Tam kăn S'accoupler à, couvrir (la femelle : en parlant du chien exclusivement, voir aussi tẽô).
S'accoupler (en parlant des chiens).
- TÃM** (k'àng) Support longitudinal, tuteur (pour plantes), gouttière (pour fractures).
- TÀM** Provisoire.
- TÃM**
Tãm khắô Piler, pilonner ; décortiquer (du grain au pilon et par extension avec un instrument quelconque).
Décortiquer le riz, piler le riz.
- TÃM**
Tãm, tãm hủ 1 — Bas (adj.), peu élevé ; petit (de taille peu élevée).
2 — Tisser.
- TÃM**
Tãm 1 — Broder (motif ou bordure d'un motif en fil d'argent ; voir aussi sãm, sêô, k'ót).
2 — Trapu. (Ne s'applique qu'aux personnes.)
- TAN**
Khắô tan 1 — Pellicules (du cuir chevelu).
2 — Voir khắô.
- TẢN** Couper la terre à flanc de coteau pour obtenir une surface plane (route, rizière de montagne, etc.).
- TẢN**
Kũn tãn 1 — Bête (adj.), ignorant ; bouché (sens figuré). Syn. : yók.
Tãn Ignorant (n.), personne bête.
2 — Bouché (en parlant du nez).

TẮN

Arrêter l'écoulement (du sang, d'un robinet, etc.), fermer (un robinet, une vanne).

Tấn (ăn)

Robinet, vanne.

TANG

Remplacer (prendre la place de), se substituer à. Voir aussi phần.

Tang kăn

Se remplacer réciproquement, se substituer l'un à l'autre.

Kin tang

Manger en remplacement, en substitution (mets substitué à un autre).

TÁNG

1 — Transporter sur bât.

Mà táng (tô)

Cheval de bât.

Táng tẩy

Transporter sur bât en convoi.

Táng, pa táng
(k'àng)

2 — Fenêtre.

Fa táng (pêng, f.)

Volet, persienne (d'une fenêtre).

Táng vên (k'àng)

Fenêtre vitrée.

Táng lèk (k'àng)

Fenêtre grillagée.

TÀNG

1 — Moelle (des arbres), liège (par erreur, les Tây s'imaginant que le liège est la moelle d'un certain arbre).

Ko mải táng

2 — Espèce de sureau.

TĂNG (ăn, f.)

1 — Voie de communication ; route, chemin, piste, sentier (sens général).

Tăng nòy

Sentier, petit chemin.

Tăng lòng

Route, chemin principal.

Tăng che

Route carrossable.

En voiture.

Tăng ô tô, tăng che
ô tô

Route automobile.

En automobile.

Tăng pũ, tăng bôk

Par voie de terre.

Tăng nằm

Par voie d'eau.

Tăng hồ

En pirogue, en sampan, en barque. Voir hồ.

Tăng hồ fẫy

En bateau. Voir hồ fẫy.

Tăng lèk

Voie ferrée.

Tăng che fẫy

Par chemin de fer, par le train.

Kang tăng

Sur la route, en route, en cours de route.

Tăng

2 — Côté, direction. Syn. : mâng.

Tăng ná

Syn. de mâng ná.

Tăng lạng

Syn. de mâng lạng.

Tăng k'a

Syn. de mâng k'a.

Tăng sày

Syn. de mâng sày.

TÀNG, tàng nằm
(k'àng, f.)

Coupure pour l'écoulement de l'eau (en particulier dans les diguettes des rizières pour amener l'eau d'une plate-forme à l'autre).

TĂNG

Glu.

TẮNG (k'àng)

Tăng kê
Tăng bồm
Tăng khớp
Tăng mà
Tăng nồn

Siège (pour s'asseoir ; sens général).
En particulier : siège tây (petit tabouret rond, de 10 à 20 cm. de hauteur, quelquefois davantage, en rotin tressé).
Chaise (à dossier, ordinaire).
Tabouret, sellette.
Fauteuil.
Banc. (Lit. : chaise cheval.)
Chaise longue. (Lit. : chaise pour se coucher.)

TẮNG

Tăng yú

1 — Dresser, mettre debout (un objet) ; construire (pour les constructions qui s'élèvent au-dessus du sol).
Être debout (ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux, voir yun).

Nỗk tăng ló (tò)

2 — Guêpier (oiseau).

TẮNG

Retenir (en tirant). Syn. : thăng.

TẮNG

Voir hêt tăng.

TAÔ

Ko taô
Lèn taô

—
1 — Syn. de ko se.
2 — Voir lèn.

TÁÔ

Má táô (k'àng)
Ko táô, ko má táô

—
Jujube.
Jujubier.

TAỒ

Taồ khô
Taồ k'ăm

Laver au crible, au panier.
Laver le riz au panier.
Extraire l'or à la battée (laver les sables aurifères par le procédé de la battée), faire de l'orpaillage (sens général).
Orpailleur.

Kũn taồ k'ăm (tô)

TAỒ

Taồ lí
Taồ phó
Taồ bản (tô)
Taồ báô (tô)

Noble (hommes seulement, voir nãng), mandarin.
Voir lí.
Syn. de phó lí.
Chef de village.
Jeune homme noble.

TĂỒ, tăồ fẫy (k'àng)

Foyer (où on fait le feu. Le foyer tây est constitué par un cadre en bois rempli de terre et disposé au milieu de la case).

TĂỒ (tô)

Tăồ k'ăm
Tăồ lêk

1 — Tortue (de terre).
Tortue dorée (tortue à carapace jaunâtre).
Tortue grise (à carapace grise. Lit. : tortue de fer, en raison de sa couleur).

Khí tăồ

2 — Odeur des aisselles. (Lit. : excréments de tortue.)

Tăồ

3 — Faire société avec, s'associer avec (pour exploitation).

Tăồ kăn

Faire société ensemble, s'associer l'un à l'autre, exploiter en commun.

Kũn tào kan (tò)	Sociétaires (au pluriel).
TÃÔ	—
Mã tảo (k'áng)	Gourde (le fruit lui-même ; récipient pour mettre de l'eau, fait avec la gourde desséchée).
TÃÔ, tảo mà (k'áng, lang)	Ecurie. (On dit aussi hõn mà.)
TÃÔ	1 - Jusque, jusqu'à (dans le temps et dans l'espace). 2 - Canne (pour la marche).
Mãi tảo (dũn, lĩm)	Cendre.
TÃÔ, tảo fãy	Gésier.
TÃƠ (k'áng)	En bas.
Tảo nản	Là-bas (sur un plan inférieur).
TÃƠ	Penser que, croire que, supposer que. Syn. : ngám hẽ, ngám áo hẽ.
TÁP	1 -- Afficher, exposer (à la vue, au public). 2 -- Voir phom táp cháp.
Táp cháp	Foie.
TẮP (ăn, k'áng)	Taper, frapper, battre (donner des coups), combattre (l'ennemi). Voir aussi tũp.
TẮP	Se battre (en parlant de deux ou de plusieurs personnes).
Tập kãn	1 -- Caillebotis.
TÁT (ăn, f.)	2 -- Cascade, chute d'eau.
Tát, tát nãm (ăn, k'áng)	
TẮT	Couper (sens général, à l'exception du bois sur pied : voir pãm et hãm, et des blessures par coupure : voir bát), tailler (un arbre, une haie), amputer.
TẮT	Répartir.
TAY	Mourir, décéder, périr ; mort (adj.), défunt (adj.).
Kũn tay (tò)	Défunt (n.), dépouille mortelle.
Tô tay	Cadavre.
Thão tay	Mourir de vieillesse.
Chãy tay	Mourir de maladie.
Tay hã	Mourir d'épidémie.
Tay díp	Mourir accidentellement.
Phi tay díp (tò)	Ame des personnes mortes accidentellement (esprit inoffensif).
Tay pãy	Mourir en couches.
Kì tay	Mourir de suicide, se suicider. Voir kì.
TẦY	En convoi (d'animaux porteurs ou comprenant des animaux porteurs).
Táng tẩy	Transporter sur bûts en convoi,

TÂY (ân)	Poupe.
TÂY (A)	Français (adj.), européen (adj.), occidental (adj.), de race blanche, (par extension du mot annamite Tây qui signifie : Ouest, de l'Ouest).
Tây, kũn tây (tô)	Français (n.), Européen (n.), Occidental (n.), Blanc (de race). Lit. : gens de l'Ouest, voir ci-dessus).
Mõng tây	Europe, France, Occident.
Tây kók	Corse (adj.).
Tây kók (tô)	Corse (individus).
Mõng tây kók	Corse (pays).
Tây dãm (tô)	Français de couleur, Européen de couleur. (Lit. : Européen noir.)
Tây deng	Anglais (adj.).
Tây deng (tô)	Anglais (n.). (Lit. : Européen rouge, parce que les Anglais sont en général blonds.)
Mõng tây deng	Angleterre.
TÂY	Marcher (en parlant des insectes). Marcher dessus (en parlant d'un pont, d'une passerelle).
TÂY	1 — Allumer (une lampe, un appareil d'éclairage quelconque non électrique). 2 — Eclairer (donner de la lumière avec un appareil). Marcher à la lumière (avec une lumière pour s'éclairer). Eclairer, s'éclairer : à la torche.
TÂY	Tây (adj. et n.) (race tây ; n'englobe pas toute la race d'origine tây, mais seulement les subdivisions ayant actuellement appellation Tây ou Thỏ. On écrit plus souvent Thay parce que dans certaines régions ce mot se prononce avec un <i>h</i> aspiré. Le lieu d'origine s'indique en ajoutant au mot tây le nom de la commune : Tây lầy, Tây de Muong Lai).
Tây dón	Tây Blanc (subdivision de race tây ; appellation due au corsage blanc des femmes. Les Tây Blanc peuplent principalement la province de Lai-châu, la région de Phong-thỏ (province de Lao-kay) et le Sud du Yunnan ; ils n'habitent que les vallées).
Tây dãm	Tây Noir (subdivision de race tây ; appellation due au corsage noir des femmes. Les Tây Noir peuplent principalement la province de Son-la et la région de Diên-biên phủ (province de Lai-châu) ; ils diffèrent peu des Tây Blanc tant par les mœurs que par la langue).
Tây Kaô bãng	Thỏ (subdivision de race tây, à l'Ouest du Fleuve Rouge. Lit. : Tây de Cao-bãng. Différence assez marquée avec les Tây Blanc, en raison de l'influence chinoise qu'ils ont subie).
Tây Bák kàn	Tây de Bac-kam (subdivision de race tây de la province de Yên-báy), plutôt assimilés aux Thỏ.

TÃY (k'àng)	Sac (à grain ou similaire).
TẾ	1 — Dès, depuis (dans le temps). Auparavant, d'abord, précédemment. Voir kón.
Té chào	
Tấm té, tấm té măn	2 — Tant pis, peu importe, cela ne me fait rien, c'est égal, c'est sans importance. N'en faire aucun cas, s'en moquer.
TẾ	Voir ka té.
TỄ	—
Nằm Tễ (mễ)	1 — Rivière Noire (affluent de droite du Fleuve Rouge).
Mỡng Tễ	2 — Muong Té (commune tây blanc de la province de Lai-châu; chef-lieu de délégation; poste militaire créé en 1916, occupé par la Garde indigène jusqu'en 1917. Ancien nom : Čěng K'ăm, pays de l'or).
TỀ	Sûr, certain, d'une façon certaine.
TỄ	Voir ták tễ.
TẾ	Casser, cassé (en parlant des objets se cassant à bord franc : verre, poterie, pierre, etc.). Voir hák, k'át.
TỄK	—
Tễk tễk	Tic tac d'une pendule ou bruit analogue.
Năn tễk tễk	Produire le bruit ci-dessus.
TEM	Syn. de k'àng.
TỆM	Ecrire, tracer (des caractères, des lignes).
Tềm san	Ecrire (sur papier).
Tềm hún	Dessiner; peindre (peinture décorative ou artistique).
Hún tềm	Dessin; peinture (sens ci-dessus).
Tềm theô	Tirer un trait.
TỆM (F) (ăn)	Timbre-poste.
TEN, mễng ten (tô)	1 — Guêpe.
Ták ten	2 — Voir ták.
Mãi ten kõe	3 — Espèce de bois (dont l'écorce, très odoriférante, est utilisée pour la fabrication des baguettes d'encens).
TÉN	Niveler, aplanir (au sens propre).
TỄN	Ajouter.
TỄN	—
Mỡng Tễn	Muong Ten (commune de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
TENG	—
Mả teng (k'àng)	Nom générique des cucurbitacées.
Mả teng kôa	Concombre.
Mả teng sảng	Cornichon.
Mả teng nằm	Pastèque, melon d'eau.

Mả teng lăy	Coloquinte rayée.
Mả teng tăy	Melon (espèces d'Europe, d'où leur appellation).
TÉNG	Syn. de kák.
TÈNG	Élever, nourrir (un enfant, des petits) ; adopté (enfant).
Lũ teng (tô)	Enfant adopté. (Il existe chez les Tây deux sortes d'adoption : 1 ^o achat d'un enfant de quelques années, chez une race considérée comme inférieure : Xa, Meo, etc. ; 2 ^o adoption sans formalités d'un nouveau-né tây ; l'enfant est appelé aussi lũ cho. Dans les deux cas, l'enfant est considéré comme le propre fils.)
Ấy teng (tô)	Père adoptif.
Ỉ teng (tô)	Mère adoptive.
TẺNG	Piquer (un seul sens : piquer la peau, les chairs. Ne s'applique pas aux piqûres faites par les animaux).
TÈNG, teng lữ	Syn. de lôt (3 ^e sens).
TEÔ	S'accoupler à, couvrir (la femelle ; en parlant des animaux, à l'exception du chien, voir tam).
Teô kăn	S'accoupler (animaux, à l'exception du chien).
TEỒ, teồ pây	1 — Sauter (en longueur ou en profondeur). 2 — S'enfuir, s'évader. Syn. : pây.
TÉP (ăn, f.)	1 — Table (d'une mandoline ou d'un instrument analogue).
Mổ tép	2 — Voir mổ.
Mẽng tép ne (tô)	3 — Espèce de punaise des bois.
TÉT (k'ang)	Clitoris. Syn. : nồ cót.
TẺT	Se mettre contre, se frotter contre, se frotter à (une personne ou un animal).
Tết kăn	L'un contre l'autre, se frotter l'un contre l'autre.
TẺK	Remonter le cours d'une rivière ; naviguer, transporter, conduire : en remontant le cours d'une rivière (en parlant d'une embarcation).
TÊM	1 — Injecter (par piqûre). Voir aussi chók.
Kỏ têm (k'ang, ăn)	Seringue à aiguille.
Ya têm	Médicament à injecter (à l'aiguille).
Têm	2 — Rouler la boulette (rouler à l'aide d'une aiguille, après l'avoir chauffé, l'opium que l'on va placer ensuite sur la pipe pour être fumé).
Mải têm (ăn, lĩm)	Aiguille à opium (voir ci-dessus).
TẺN	Voir ták tèn.
TẺN (ăn, lĩm)	Bougie, chandelle, cierge.
TẺN	Recenser, inventorier.

TÈNG

San têng

Publier. Voir aussi páô.

Publication écrite, journal édité, revue éditée. Voir aussi san páô.

K'âm têng

Publier verbalement, « porter à tous vents ».

TÊT

Pa têt (tô)

—
Espèce d'able (petit poisson d'eau douce comestible).

TÊT

Pin têt; pin sí têt

—
Carré (adj.), cubique. (Têt ou tit.)

Sí têt (ăn)

Carré (n.), cube. Voir aussi sí fang.

TI

Voir k'ou ti.

TÍ

Forcer (pour entrer ou faire entrer, en considérant un objet ou un lieu trop étroits).

TĪ

Pa tí (tô)

1 — Espèce de carpe (poisson d'eau douce comestible, atteint 80 cm.).

Phá tí

2 — Voir pha.

TĪ

Endroit, emplacement, place.

Tī dāo

En quel endroit, à quelle place, où (interrogatif).

Tī dāo kò

Où que, en quelque endroit que; où que ce soit, en quel-
que endroit que ce soit, n'importe où, partout, (toujours
suivi d'un mot complétant la phrase).

Cū tī

Partout, en tous endroits.

TIM

Plein, rempli.

Tim pōp

En abondance, en grande quantité.

Mī tim pōp

Abonder (en quantité), pulluer.

TIN (ăn, f.)

Pied. (Ne s'applique pas aux objets fixes : pied d'un arbre,
d'un mur, etc.)

Fá tin (ăn, f.)

Pied. (Ne s'emploie que pour les pieds de l'homme.)

Pùn tin

Plante des pieds.

Sún tin

Talon du pied.

Lăng tin

Dessus du pied.

Niu tin

Orteil. (Lit. : doigt de pied.)

Hô tin (ăn)

Pouce du pied. (Lit. : tête du pied.)

Ngâm tin

Fourche des doigts de pied.

Lễp tin

Ongle des orteils.

Ta pu tin (ăn)

Cheville (du pied). (Lit. : œil de crabe du pied.)

TÍN

Court (dans le temps et, pour les objets seulement, dans
l'espace).

TING, ting vãi

Mettre sous presse (presse à compulser, mais non à imprimer),
mettre sous un presse-papiers (ou un objet en tenant lieu).

- TÍNG** (k'áng)
 1 — Mandoline, guitare, violon, banjo, harpe, piano, etc. (tous instruments de musique à corde). — Les Tây ne possèdent comme instruments de ce genre qu'une mandoline à deux cordes montée sur une gourde séchée munie d'un long manche.
- Tíng tíng**
 2 — Bruit de clochette, de timbre, son tiré d'une mandoline, ou bruits analogues (onomatopée).
- Nhĩn tíng tíng**
 Produire le bruit ci-dessus
- TĨNG** (A) (ăn, f.)
 1 — Province.
 2 — Ville. (Peu usité chez les Tây. Syn. : mông lông.)
- TĨNG**
 1 Dessus, au-dessus ; supérieur (dans l'espace).
 2 — Tout, tous, toute, toutes.
Tíng ká
Mêt tíng ká
 Voir mêt.
- TIU**
 Paroi interne (du bambou).
- TÍP** (k'áng)
 Boîte (à couvercle coiffant).
- TÍT**
 Un peu, un petit peu, très peu (dans l'expression ci-dessous seulement. Voir nỳi nũng, cõy nũng).
Tít sảo
 Mettre un peu, mettre très peu, mettre un tout petit peu.
- TỈT, sí tit**
 Syn. de tẻt, sí tẻt.
- TO, ko to** (ăn)
 Tronc (restant d'un arbre qui a été coupé au-dessus du sol).
- TÓ**
 1 — Jouer (aux cartes ou à un jeu analogue). Voir aussi tẻt.
 2 — Frelon.
 3 — Se battre (en parlant des coqs et des poules).
 4 — Emboîter, embrever, enchâsser, joindre bout à bout.
Tó mễng tẻt (tẻt)
Tỏ
Tỏ kăn
Tỏ kỉ
 Emboîtés l'un dans l'autre.
 Voir kỉ.
- TỎ** (ăn)
Pỉn tẻt, ỏ tẻt
 Orgelet.
 Avoir un orgelet (en parlant de l'œil).
- TỎ**
 Encorner (sens de : donner des coups de cornes).
- TỎ**
 Quantité, grosseur, grandeur, surface, volume.
Tỏ kăn
 Égaux ; de quantités égales, de même grosseur, de même grandeur, de même surface, de même volume, de même poids.
Tỏ đảo
 Combien ? Quelle quantité ?
Tỏ nỉ
 Comme ceci (en fixant soi-même une quantité).
Tỏ năn
 Comme cela (en indiquant une quantité déjà fixée).
- TỎ** (lĩm)
 Lien de bambou.
- TỎ**
 1 — Solitaire (en parlant des vieux animaux mâles qui vivent seuls ou de certains objets isolés qui sont habituellement par paires ; voir lẻt).

Ko tồ, ko mải tồ	2 — Espèce d'arbuste sauvage (dont la racine, très amère, est utilisée en pharmacopée, en particulier contre le mal de dent).
Hã tồ (ăn, f.)	Racine de l'arbuste ci-dessus.
TÓK	Syn. de phét (1 ^{er} et 2 ^e sens).
TỒK	—
Tồk tồk	Bruit de coups légers frappés sur du bois.
Năn tồk tồk	Produire le bruit ci-dessus.
TOM	1 — Foule, groupe, rassemblement.
Tom kăn	Se rassembler.
Tom nả	2 — Syn. de mẫng nả.
TÓM	Voir mỗ tóm.
TỎM (k'áng)	1 — Nasse à anguilles. (Sorte de petit panier rond avec goulet latéral). Voir sảy.
Tỏm	2 — Emmailloter (un enfant).
TỜM (k'áng, lang)	Mirador, cabane (pour l'affût).
TON	Castre, châtrer ; castré, châtré.
TÓN	Morceau (partie d'un tout).
Pin tón	Se solidifier (en parlant d'un liquide), se congeler, se figer, se cailler, se coaguler.
TỠN	A la rencontre de, au devant de.
Tỏn mẽ	Syn. de kớy (voir ce mot).
TỜN	Desservir (la table).
TONG, bảo tong	1 — Feuille de bananier (domestique ou sauvage, détachée du tronc pour être utilisée. En particulier, elle sert à faire des toitures provisoires et tient lieu de papier d'emballage).
Ko tong	Bananier sauvage.
Mả tong (k'áng)	Fleur de bananier sauvage (comestible).
Ko tong ững	Bananier sauvage nain.
Ko tong ững	2 — Iris (plante).
Bỏ tong ững (dông, cú)	Fleur d'iris.
Mỡng Tong	3 — Muong Tong (commune tây blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Ancien nom : Cễng Pheỏ, pays de la couleur).
TÓNG (ăn, f.)	Cercle, anneau (de petites dimensions, voir tồng).
Tống kòng	Anneau d'oreille. (Pendant d'oreille constitué par un large anneau, chez les femmes Xa en particulier.)
TÔNG	1 — Inculper, accuser. Syn. : bắk.
Tống, tống lút	2 — Trébucher.
Tống mát	3 — Porter malheur.

TÔNG

Ko tông, ko mải tông

1 — Cuivre, bronze.

2 — Espèce d'arbre forestier. (Quoique d'un bois médiocre, était réservé autrefois, en raison de ses jolies fleurs rouges, comme bois de cercueil pour les familles nobles. Sa floraison marque, pour les Tây, une période de force chez la femme et de faiblesse chez l'homme.)

Bó tông

Fleur de l'arbre ci-dessus.

Tông

3 — Nom de famille tây. Voir sin.

TÔNG (k'àng)

Ventre.

TÓP

Joindre (les talons, les jambes).

TÓT

1 — Becquer ; piquer (en parlant des serpents seulement).

Nôk tôt k'on (tô)

2 — Pic-vert (oiseau).

TỐT

1 — Ruer, donner un coup de pied. Syn. : thì.

2 — Jouer (à un jeu de ballon, de balles).

TÓY

Frapper légèrement (sens général), frapper (à la porte).

Jouer (d'un instrument à cordes).

TỖY

Plomb (d'une ligne à pêche).

TỖY

Avec. Voir aussi dỖy.

TỖy kăn

Ensemble. Syn. : dỖy kăn.

TÔ

1 — Corps (des personnes et des animaux). Voir aussi k'ing.

2 — Appellatif numéral de tous les êtres animés ou considérés comme tels : personnes, animaux, génies, caractères d'écriture, cartes à jouer.

Tô san

Caractère d'écriture. (La langue tây blanc comprend 22 groupes de deux caractères consonnes, ces deux caractères ne différant que par leur intonation, quatre caractères idéographiques, et 17 signes vocaliques ou voyelles : may. Voir tableaux, pages 7-9.)

TỖ

Voir ô tô.

TỔA (A)

Tribunal.

Hỡn tỗa

Palais de justice ; tribunal (local).

TỜK

Tomber (ne s'applique pas à ce qui tombe de sa propre hauteur).

TỜK, kãm tỗk

1 — Voir kãm.

Tỗk tỗk

2 — Bruit de coups sourds frappés sur du bois (onomatopée).

Nỗn tỗk tỗk

Produire le bruit ci-dessus.

TỖM

1 — Ce qui sert à protéger du contact direct d'un objet (dessous de plat, chiffon pour saisir un récipient chaud).

Tỗm

Envelopper, munir d'un dessous (dans le sens ci-dessus).

Tỗm phàn (ăn, k'àng)

Dessous de plat.

Tỗm tỗm

2 — Bruit de détonation lointaine, ou bruit analogue (onomatopée).

Nỗn tỗm tỗm

Produire le bruit ci-dessus.

TÔN	Voir kô tôn.
TỎN, tởn fẫy (ăn, f.)	Torche.
TÔNG (ăn, f.)	Cercle, anneau. Voir tống.
TỔNG	Indiquer, montrer (sens de faire voir).
TỖP	1 — Frapper l'un contre l'autre. Frapper dans ses mains.
Tồp mữ	
Tồp (tò)	2 — Espèce de tortue d'eau (de très grande taille. Une des plus grosses, qui fut pêchée dans la Rivière Noire, mesurait un mètre de diamètre et pesait 80 kilos).
TỔP, tồp vãi	Plier en deux, replier sur lui-même ; fermer, plier (en parlant d'un objet pliant). Voir aussi cíp.
Mit tồp (mã)	Canif, couteau de poche. (Lit. : couteau pliant.)
TỜT	Péter (au sens propre seulement).
TỖY (A)	Age, être âgé de.
TỔY (A)	Faute, crime, péché, infraction. Commettre une faute, un crime, un péché, une infraction. Inculpé (n.), coupable (n.).
Kũn tởy	
TỖ	Fois.
Tờ nì	Cette fois-ci.
Tờ k'ấp tờ k'ấp	Un coup à la fois, coup par coup.
Tờ bát	Au pas.
Tờ bát tờ bát	Au pas cadencé.
TỜM (ăn, f.)	Excavation peu profonde dans une paroi rocheuse. Voir thòm, thâm.
TỜN	Syn. de tống.
TỜNG, nằm tong	Saumure de haricots (genre de saumure de fabrication tây faite de haricots et de sel).
TU, pá tu (k'áng)	Porte.
Fa tu (pềng)	Porte (partie mobile) ; battant, vantail.
Tu vên (pềng)	Porte vitrée.
Tu lèk (pềng)	Grille (d'entrée, en fer), porte en fer.
TỦ	Voir é tú.
TỦ	—
Nỗk tú (tò)	Espec de tourterelle.
TỦ	Parier ; parions ! (exclamation pour provoquer un pari).
TỦ	Voir khí tú.
TÚM	1 — Petite protubérance (sens général), bouton (sur la peau), tête (de clou). Clou a grosse tête, cañoche (clou). Chaussures a clou brodequins
Lèk túm (ăn, lìm)	
Hãy túm lèk (au)	

Túm	2 — Heurter, cogner, se cogner, choquer. Voir aussi lêð, pân.
Túm kăn	Se heurter l'un à l'autre, choquer l'un contre l'autre.
Túm kôk	Trinquer.
TŨM (k'áng)	1 — Cage (petite cage ronde pour oiseaux). Voir aussi k'ô.
Tũm	2 — Soumettre au feu (un liquide ou un produit accompagné de liquide); faire chauffer, faire bouillir, faire cuire, etc. (dans le sens ci-dessus).
TŨM (k'áng)	1 — Buisson.
Tũm nam	Buisson d'épines.
Mãi tũm kăô	2 — Espèce de bois (de mauvaise qualité).
TŨM	Voir má ka tũm.
TUN	Engraisser (des animaux que l'on laisse enfermés).
TÚN	1 — Voir hêt tún.
Tún, tún hù	2 — Lobe de l'oreille.
Ták tún	3 — Cartilage.
Pa tún (tò)	4 — Espèce de poisson physostome (poisson d'eau douce à peau lisse et noire, à chair molle très estimée; atteint 15 cm.).
TÚN	Gué, guéable.
TŨN	Buter contre, être arrêté par.
Tăng tũn (ăn, f.)	Chemin sans issue, impasse.
Tăng tũn	A bout d'arguments.
TÚNG	—
San túng	Syn. de san páô.
TÚNG (A)	Canton.
Čéng túng (A) (tò)	Chef de canton. Syn. : án nã čéng.
Túng dòàn (A)	Voir dòàn.
Phó túng dòàn (A)	Voir dòàn.
TÚNG	Pousser vers le haut à l'aide d'un bâton, d'une gaule.
TŨNG	—
Mởng Tũng	Muong Toung (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).
TŨP	Frapper fort, frapper de toutes ses forces. Voir tấp.
TÚT (k'áng, ăn)	Corne (instrument d'appel) (onomatopée).
Tút tút	Bruit répété de corne d'appel, ou bruit analogue.
Năn tút tút	Produire le bruit ci-dessus.
Păô tút tút	Corner longuement.
TÚY	Fréquenter (une personne), être en bons termes avec.
Túy kăn	Se fréquenter; être en bons termes (l'un avec l'autre).
TŨY (ăn, k'áng)	Mallet, mailloche.

TÙY, tùy hô	Porter sur la tête.
TU	—
Kôan tur (A) (tô)	Commandant (chef de bataillon).
TÛ	Mettre, porter (une coiffure, des chaussettes, des bas, des chaussures, des bijoux).
Tữ hầy	Se chausser, mettre ses chaussures.
TỮ (tô)	Ascaris (ou ascaride).
TÚN	Se lever (sens général).
Tún, tún k'ừn	Se lever (étant assis), se redresser, se soulever.
Tún chảo	Voir chảo.
TÚNG	Gros, proéminent (en parlant du ventre).
Pum túng	Obèse (adj.).
Kũn pum túng (tô)	Obèse (n.).
TÚP	Très broussailleux, couvert d'une épaisse brousse (difficilement pénétrable).
Pa túp	Terrain très broussailleux, brousse épaisse.
TÛP	1 — Frapper le sol du pied.
Tữp	2 — Faire l'exercice (en parlant d'une troupe), faire de la gymnastique.
Tữp líng	Faire des exercices militaires.
TÛT	Tirer à chaque bout (sur une ficelle ou un objet quelconque).

TH

—TH; THO (tô) (parlé)	— Consonne double TH première. Voir tô.
—TH; THỖ (tô) (parlé)	— Consonne double TH deuxième. Voir tô.
THA	Gale (chez les animaux, voir hít).
Pin tha	Avoir la gale (en parlant des animaux).
THÁ	Syn. de fát (3 ^e sens).
THẢ	Attendre.
THÀ, thà sê	Disparaître à l'insu de, s'échapper furtivement.
THẮ	Dégrossir, amincir (à l'aide d'un instrument tranchant : hache, coupe-coupe, etc.).
THAM	Interroger, demander à (quelqu'un). Voir aussi ha, ẽho.
Tham kháô	Demander des nouvelles.
San tham kháô (bão)	Lettre de politesse. (Lit.: lettre pour demander des nouvelles.)
THẨM (ăn, f.)	Grotte, caverne.
THAN	Convoiter, désirer avidement, envier.
THÁN	Charbon.
Thán fẫy, thán mải	Charbon de bois.
Thán đin	Charbon de terre, houille.
Thán mĩ	Noir de fumée.
THẦN (ăn, f.)	Support transversal garni de banderoles, au-dessus d'une tombe tây. Voir kãô.
THĂN	Meurtrissure (sur le corps), meurtri (même sens), contusion, contusionné.
THẢN	Préparer une réception.
THANG	Débroussailler, défricher. Syn. : lãô.
THÁNG	Marche (d'un escalier), échelon (d'une échelle).
THẮNG	Repasser (du linge).
THÀNG	Se mettre en garde (geste), se protéger la face contre un danger imminent.
THẰNG	Syn. de tâng.
THAỖ	1 — Syn. de hỏy (2 ^e sens).
Mả khờ thaỗ	2 — Voir khờ.
THÁỖ	1 — Costume ; complet (vêtement).
Ya tháỗ	2 — Purgatif (n.), purgation, purge (médicament).
THẢO	Décharger (un véhicule), vider (un local).
THẢO (ko)	Sorte de liane.
Ổ thảo (lìm)	Lien fait avec la liane ci-dessus (utilisable lorsqu'il est vert seulement).

THẢO	Sortu de la marmite un aliment cuit à la vapeur (en particulier le riz gluant). Voir hầy.
THẢO	Vieux (en parlant des êtres vivants).
Thảo tay	Mourir de vieillesse.
THÁP	Carder. Voir kung.
THẬT, thất đin	S'asseoir par terre, se traîner à terre.
Thất thất thơ thơ	Se traîner partout.
THAY	Offrir (au roi exclusivement).
THÁY	Changer, remplacer (une chose par une autre). Voir aussi thấy, lẽ, phen, tang.
THÁY	Congédier, licencier, révoquer, destituer, rétrograder, casser (priver d'un emploi, d'un grade).
THÀY	Syn. de ãõ.
THẦY (k'àng)	Charrue. (La charrue tây, instrument primitif, se compose de trois pièces : la haie káp, un seul mancheron ngòn et le soc (voir ci-dessous) relié au mancheron. Labourer.
Mã thầy	Soc de charrue.
THẤY	1 --- Changer (de vêtements exclusivement).
Thấy sở	Se changer, changer de vêtements.
Thấy, thấy mẽ	2 — Verser une redevance pour entrer directement en possession de son épouse. Voir khoy.
Ngũn thấy mẽ	Redevance versée dans les conditions ci-dessus.
THẤY	
Thấy thấy	Continuellement, sans cesse. Voir aussi lững cỡ.
THẤY (tò)	Siamois (adj.).
Kũn Thấy	Siamois (n.).
Mõng Thấy, đin Thấy	Siam.
THẾ (bảo)	Carte d'identité.
THỀ	Voir yang thè.
THỀM	Accepter, consentir.
THEN	Surnaturel, qui appartient à l'autre monde.
Mõng then	L'autre monde. (Les Tây croient à une vie surnaturelle ; ils s'imaginent l'autre monde dans le genre de celui-ci avec une vie opulente pour les bons sujets, les mauvais sujets étant relégués au rang de domestiques, de coolies.)
Kôan then (tò)	Chef du Ciel ; Dieu (avec un sens particulier. Les Tây croient à l'existence d'un chef suprême qui dirige les destinées dans l'autre monde, ils ne lui attribuent qu'une influence limitée et favorable sur ce monde. Il ne fait l'objet de cérémonies rituelles que dans certaines régions. Est appelé aussi kôan fà, phi then).

K'ap then	Chanter des louanges au chef du ciel. (Ces chants légèrement arrangés étaient également adressés aux grands mandarins, et le sont maintenant aux chefs européens, en particulier par les équipes de danseuses spécialisées.)
THENG	
Mõng Theng	Điện-biên phủ (commune tây noir de la province de Lai-châu ; chef-lieu de délégation avec poste de Garde indigène. Poste qui fut successivement poste militaire de 1888 à 1895 et de 1917 à 1934, poste de Garde indigène de 1895 à 1917 et depuis 1934).
THEÕ (ãn, f.)	Ligne, trait, raie (tracés).
Lãy theõ	Rayé (adj.), à raies.
THÉÕ	Syn. de sỗ.
Théõ kãn	Syn. de sỗ kãn.
THÉÕ	Gigoter.
THEÕ	Voir furn theõ.
THÉP	1 — Voir yáy thép.
Thép thép	2 — Bruit de branches cassées, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẫp thép thép	Produire le bruit ci-dessus.
THỀNG (lang)	1 — Cabane, maisonnette. (En particulier : cabane construite sur les tombes tây, voir hễõ.)
Thềng ho	Mirador.
Thềng	2 — Refuser d'exécuter.
THỀÕ (A)	Syn. de lút. (Peu usité.)
THI	1 — Concourir ; passer un examen, lutter, se mesurer (sens de concourir).
Thi san	Passer un examen écrit, un concours écrit.
San thi (bảo)	Diplôme, certificat, brevet (consécutifs à un examen ou un concours).
Sầy thi	2 — Voir sầy.
THÍ, khí thí	Avare. Syn. : pưk, nẻng.
THỈ	Presser (sens de pousser à agir vite).
THÌ (A)	1 — Particule joignant le nom au prénom, pour les femmes exclusivement. (Usité dans les relations officielles seulement. Le nom de famille tây se place en tête comme dans la langue annamite.)
Thì	2 — Syn. de tột (1 ^{er} sens).
THỈM, thím pây	Jeter (liquides exceptés, voir thỏ).
THIU	Siffler (avec la bouche sans l'aide d'instrument. Voir aussi pắõ).
THÍP	Pousser du pied, étant dans une position allongée (mouvement de natation ou mouvement analogue).

THỔ, thổ pã	Jeter (un liquide exclusivement). Verser d'un récipient dans un autre. Voir aussi kháy.
THỐM	Écouter clandestinement, écouter aux portes.
THON	A jour (en parlant d'une étoffe, d'un ourlet).
Thon	Faire des jours (dans une étoffe), faire un ourlet à jour.
THỐNG	Demi, et demi, moitié.
Thống nững	Une moitié, la moitié.
THÓT	1 — Enlever, retirer (en parlant de choses que l'on porte : bijoux, chaussures, gants, ornements quelconques. Ne s'applique pas aux vêtements proprement dits ni à la coiffure).
Thót hầy	Déchausser, se déchausser (enlever les chaussures).
Thót	2 — Photographier. Syn. : cùp ếng.
Thót hún, thót hớp	Id.
Hún thót	Photographie. Syn. : ếng, hún hớp.
THOY	Voir í thoy.
THỒ	1 — Condiment aux haricots. (Produit de fabrication tây ; les haricots sont cuits, fermentés, salés, puis réduits en une pâte utilisée comme condiment de table.)
Mả thồ (ko)	2 — Haricot (la plante).
Mả thồ (k'àng)	Haricot (le fruit).
Mả thồ páp	Variété de haricots (grimpants, à large cosse).
Mả thồ pép	Variété de haricots (grimpants, grains ronds, blancs).
Mả thồ lơng	Soja.
Mả thồ k'êô	Variété de haricots (nains, grains gris bleu).
Mả thồ tây	Haricot européen (toutes variétés de haricots inconnues des Tây).
Mả thồ van tảo	Petit pois.
Mả thồ hế	Espèce de haricot arborescent.
Mả thồ khỉ mẽô	3 — Arachide, cacahuète.
THỔ (tò)	Thổ (peuple tây à l'Ouest du Fleuve Rouge ; appellation très peu usée chez les Tây Blanc, voir Tây Kaô bàng). — Les Annamites appellent également Thổ les Tây Blanc et les Tây Noir.
THỔ	—
Thổ thả	Lourdaut.
THỒK	Dévider.
THỒM	Submerger, être submergé.
THÔNG	Voir dón thông 3 thổ 1g.
THỒP, thộp thộp	Bruits de grands coups frappés sur du bois, éclatement de bambous dans la forêt, ou bruits analogues (onomatopée).

Nấn thộp thộp	Produire le bruit ci-dessus.
Tấp thộp thộp	Frapper à grands coups en produisant le bruit ci-dessus.
THÔI (A)	Cesser, arrêter, stopper. (S'emploie surtout dans la forme impérative pour marquer l'arrêt d'un mouvement, d'un travail : cessez ! stoppez ! halte ! assez ! etc.)
THỎI	Retourner, rendre, renvoyer (quelqu'un ou quelque chose qui ne convient pas).
THỎY (bảng)	Saladier, soupière, grand bol.
THỖY	Voir ún thỗy thỗy.
THỜ	Se frotter à, se frotter contre. Voir aussi têt.
THỖ	1 — Mètre (mesure de longueur). Mètre (instrument) ; décamètre, décimètre, double décimètre, etc. (d'une façon générale : tous instruments portant des divisions pour mesurer les longueurs. Les Tây ne possèdent aucun instrument de mesure de longueur, ils se servent uniquement des doigts, des mains et des bras ou d'une perche quelconque mesurée à l'avance au bras).
Thở (ăn)	Décimètre, double decimètre. (Lit. : mètre à papier.)
Thở san	Mètre pliant.
Thở tộp	2 — Voir thốn thỗ.
Thở	
THỐC (tô)	Mâle (en parlant des gros mammifères, à partir de la chèvre jusqu'à l'éléphant, en exceptant le chien et le porc).
THỒM	Excavation sous l'eau.
THƠN	Peinture (matière colorante).
Tã thơn	Peindre (revêtir d'une couche de peinture).
Tềm thơn	Peindre (peinture décorative, artistique).
THỚN	Voir kấy thốn.
THỖN, thốn thớ	Énorme, de taille démesurée (en parlant des personnes et des animaux).
THỜNG	Voir ãn thong.
THỚP	—
Pa thớp (tô)	Espèce de requin d'eau douce. (Grand poisson sans écailles, très vorace, atteint 2 mètres, chair estimée.)
THỚT (ăn, k'àng)	Couvercle légèrement bombé, objet ayant cette forme.
Thớt phừng (ăn, k'àng, f.)	Pain de cire de la forme ci-dessus.
THU	Voir mỗ thu.
THỨ (ăn, lìm)	1 — Baguette (servant à manger).
Thứ ya lông	2 — Jaunisse, ictère (en particulier : ictère hémolytique). Voir fón.

THỦ (tô)

Thủ pá

THỦ

Thủ

THÚK

THŨK

THUM, thum vãi

THÚM, thúm phí

Năm thúm

THUNG (k'áng)

Thung ngữn

Thung seng

Thung sỏ

Thung fắk

THŨNG (k'áng)

Thũng sắk sỏ

Thũng mải

THỪNG

THUN

THƯNG

THỨNG

Lapin.

Lièvre, lapin de garenne, lapin sauvage.

1 — Bon marché (pas cher).

2 — Être pris (dans un piège, dans une nasse, à un hameçon).

Frotter, frictionner, fourbir.

Être instruit ; être au courant de, connaître parfaitement (une chose apprise, un travail).

Recouvrir (couvrir entièrement).

1 — Cracher.

2 — Voir năm.

Sachet, petit sac (sens général), bourse (au sens propre), poche (de vêtement ou similaire).

Bourse (sens propre).

Sachet à talismans. (Petit sachet brodé à bretelle, dans lequel les Tày mettent leurs talismans.) Voir seng.

Poche de vêtement.

Musette (sac), havresac.

Baquet, bassine, tonneau, touque.

Lessiveuse.

Baquet, tonneau, tonnelet (en bois).

Voir yen thùng.

Absorber en pilules, en comprimés, en cachets.

Voir in thùng.

S'agripper, se cramponner.

V

— V ; Ho Vo (tô) (parlé)	— Consonne V première. Voir tô.
— V ; Vō (tô) (parlé)	— Consonne V deuxième. Voir tô.
VÁ	—
Mãi vá	1 — Sapin.
Pa vá (tô)	2 — Espèce de poisson physostome. (Poisson d'eau douce à peau noire, à chair très estimée ; atteint 80 cm.)
VẢ	Syn. de ỡứ. (S'emploie le plus souvent ensemble.)
Vả ỡứ nì	Syn. de ỡứ nì.
Tỡ vả	A chaque fois différent.
VẢ (ăn, f.)	1 — Brasse (mesure de longueur).
Mỡng Vả	2 — Muong Va (commune de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop, race laotienne).
VÀ (ăn)	Bas (vêtement), chaussettes.
VÃ	Terme marquant la comparaison entre l'idée et le fait.
Vã ỡứ nì	S'il en est ainsi.
Ku vã lỏ	Je l'avais dit, je l'avais prédit.
Há vã	Mais.
Pỡ vã	Parce que, en raison de.
VẮK	—
Nỗk vắk (tô)	Poule d'eau.
VẮK, vắk thung sở	Mettre les mains dans ses poches.
VÀM	Cuvette (topographie).
VĂM	Falaise.
VAN	Assaisonné ; sucré, salé (sens général).
Van kớ	Salé. Voir kìm.
Van nẳm ỡy	Sucré. Voir đắk.
Lầo van	Voir lầo.
Nó van	Voir nó.
Phắk van	Syn. de phắk ngót.
VÁN	Semer, répandre (à la volée). Voir pủ, nẳm.
VẢN, vản nững	Dix mille.
VĂN	Demander aide.
VĂN (A)	Particule joignant le nom de famille au prénom, pour les hommes exclusivement. (Usité dans les relations officielles seulement.) Voir thi.

VẪN

Vẫn ku cí pây

Nã yết vẫn

VẪN

Vẫn k'ừn

Vẫn lũng

Vẫn (ăn)

Lêk vẫn (ăn, lỉm)

Vẫn k'ôy mu (ăn, lỉm)

Vẫn khây lão

VÁNG

Váng nì

Váng kón

Váng

Váng k'a

VẪNG

Vãng vãi

Vãng kăn

VÀNG

Vàng

VẪNG

VẪNG (ăn)

VÁO

VAỒ

VẪO

Vào kãm

Vào hôt

VẤP (tô)

Vấp

VẤP

Pây vấp

VÃT

Mỡng Vât

Aiors (dans ce cas-là), en ce cas, dans ce cas-là, s'il en est ainsi.

Ainsi (adv.). Comme cela.

Dans ce cas, je vais partir.

Ne fais pas ainsi.

Visser ; tourner (une clef, tourner un objet comme pour visser), remonter (une pendule, un mécanisme quelconque).

Remonter (faire monter à l'aide d'une clef : lampe, etc.).

Baisser (abaisser à l'aide d'une clef : lampe, etc.).

Vis (sens général).

Vis (métallique).

Vrille, tire-bouchon. Voir ci-dessous.

Tire-bouchon. Syn. : vẫ k'ôy mu, terme vulgaire.

1 — Moment, période, époque. Voir aussi mỗ.

En ce moment, actuellement, à cette époque-ci.

Autrefois, naguère, précédemment. Voir aussi mỗ kón.

2 — Syn. de kỗ.

3 — Entre les jambes.

Abandonner ; lâcher, échapper (de la main).

Lâcher, échapper (de la main), laisser (en place). Voir vãi.

Se séparer (époux). Voir hàng, k'át.

1 — Nom de famille tây. Voir sín.

2 — Voir lão vãng.

Préméditer.

Endroit profond et calme. gouffre (d'une rivière).

Très affaibli (physiquement).

Gondolé.

Dire.

Parler. Syn. : pã, pã kãm.

Parler de. Voir hôt.

1 — Espèce de scolopendre.

2 — Voir ka vấp.

—

S'échapper ; être insaisissable.

1 — Se fermant sur le côté (en parlant d'une veste. Les Tây Noir (hommes), les Lữ, les Meỗ, etc., portent des vestes se fermant sur le côté).

2 — Yên-châu (chef-lieu de châu de la province de Son-la, race mường).

VẮT

Pin vắ
Mải vắ

- 1 — Avoir un rhume de cerveau. Syn. : pin bắ.
2 — Espèce de bois (à odeur piquante faisant éternuer, d'où son nẽm : bois rhume. Qualité médiocre).

VẮT

Syn. de phét.

VAY

Vay cắt

- 1 — Rotin.
Gros rotin (atteignant parfois 4 cm. de diamètre et une centaine de mètres de longueur ; utilisé en vannerie et dans la construction de passerelles).

Vay khá

Gros rotin (de même grosseur que le vay cắt, mais beaucoup moins long. Mêmes utilisations).

Vay hom

Petit rotin. (Utilisé en vannerie.)

Bó vay lẽng

- 2 — Pétunia.

VẦY

Pagayer, naviguer à la pagaie. Syn. : pãy.

VẦY

Remuer, flotter, fléchir, plier, balancer (sous l'action du vent).
Faire remuer, flotter, etc. (en parlant du vent).

Vầy vủ vầy vẽng

Dodeliner de la tête, se dodeliner.

VẦ

Laisser (en place), placer, ranger. (Peu employé seul ; mis à la suite d'un verbe pour en compléter le sens : cừ vằ, vằng vằ, etc.)

Ầỏ vằ

Placer, ranger, remettre en place. Voir aussi cắp.

VE

Kũn sỏp ve
Ve (ăn, k'ắng)

- 1 — Retroussées (en parlant des lèvres).
Personne aux lèvres retroussées.
2 — Entonnoir (instrument).

VEN

Ven hu (ăn)
Ven mữ (ăn)

- 1 — Partie pendante d'une boucle d'oreille.
Pendant d'oreille.
2 — Bague (bijou).

VỀ (ăn, f.)

Agrafe femelle, ganse (en couture), brandebourg.

VỀ

Kỏk vền (k'ắng)
Vền (k'ắng)
Vền ta (k'ắng)
Phắk vền

- 1 — Verre (la matière).
Verre (à boire). Voir kỏk.
2 — Miroir, glace.
3 — Lunettes (pour les yeux), lorgnon, binocle, monocle.
4 — Espèce de trèfle sauvage (comestible).

VỀ (ăn, f.)

Fente latérale (d'une veste, d'une chemise).

VỀ

Voir mắt vềng.

VỀ, sỏp về

Bec de lièvre, avoir la bouche en bec de lièvre.

VỀ, vềp pắy

Se résorber, se dégonfler, diminuer de volume. Syn. : vỏp (peu usité).

VỀ

Travail, besogne, occupation, question, affaire.

Mỉ về lắy

Avoir beaucoup de travail, avoir de nombreuses questions à régler.

Yết vễ, hết vễ	Travailler.
Yá vễ	Cesser le travail ; rompez (terme militaire).
VẼN	Enrouler en couronne sur la tête (en parlant des cheveux. Les femmes tày portent parfois ainsi leurs cheveux, à la façon annamite). Syn. : vừn.
VẼNG (ăn, f.)	Arc (pour le tir).
VI (ăn, kẩn)	Peigne.
Vi	Peigner.
Vi hô	Peigner les cheveux, se peigner.
VĨ (ăn, kẩn)	Eventail.
Vĩ	Eventer (donner du vent), s'éventer.
Vĩ lông (ăn, kẩn)	Panka.
Vĩ máy (ăn)	Ventilateur.
VĨN	1 — Le jour (antonyme de la nuit). Le soleil. (Lit. : œil du jour.) Au milieu du jour, dans la journée.
Ta vîn	2 — Fleur de soleil, fleur de tournesol, fleur d'hélianthe. (Lit. : fleur de soleil.)
Kang vîn	Soleil (plante), tournesol, hélianthe.
Bổ ta vîn (dông, cú)	
Ko bỏ ta vîn	
VÌN	Faire un détour.
VĨNG	Balancer (de droite à gauche, non de haut en bas), bercer.
VIU	Avoir le vertige (de hauteur).
VÒNG (k'àng, ăn)	Berceau (sens propre), hamac.
VỎP, vốp pây	Syn. de vệp. (Peu usité.)
VỪN	Syn. de vễn.
VỪN	Stable, solidement installé, bien équilibré. Ferme, résolu, sérieux, volontaire.
VÚT	—
Vút vút	Balancement accentué.
Ving vút vút	Balancer énergiquement.

Y

- Y ; Ho Yo (tô) (parlé) — Consonne Y première ancienne, actuellement plus utilisée.
 — Y ; Ho Yo (tô) (parlé) — Consonne Y première. Voir tô.
 — Y ; Yô (tô) (parlé) — Consonne Y deuxième. Voir tô.

YA

- 1 — Médicament, produit chimique. (Ci-dessous les médicaments les plus connus des Tây, les autres sont appelés par le nom de la maladie pour laquelle ils sont employés, précédés du mot ya.)

Ya tã	Pommade, médicament à badigeons, liniment.
Ya long, ya long tã	Teinture d'iode. (Lit. : médicament jaune.)
Ya deng	Permanganate. (Lit. : médicament rouge.)
Ya pẽ	Bleu de méthylène. (Lit. : médicament bleu.)
Ya chảy	Quinine. (Lit. : médicament pour la fièvre.)
Ya cẽp hô	Aspirine, antipyrine, calmine. (Lit. : médicament contre le mal de tête.)

Ya ăy Potion calmante, pastilles pour la toux.

Ya kũn Huile camphrée, alcool camphré. (Lit. : médicament pour frictions.)

Ya thãô Purge, purgation.

Ya tẽm Voir tẽm.

Ya chók Voir chók.

Ya cẽp ta Collyre. (Lit. : médicament pour les maux d'yeux.)

Ya pũ Potion tonique, médicament fortifiant.

Ya min Crésyl. (Lit. : médicament puant.)

Ya 2 — Soigner (les malades).

Hõn ya (lang) Infirmerie, hôpital. Syn. : hõn ñà thong.

YÁ

Cesser ; déjà (action qui vient d'être faite, qui est terminée).

Yá vẽ Voir vẽ.

Yẽt yá lò C'est fait, c'est déjà fait.

YÁ

1 — D'un tempérament ardent, porté au plaisir des sens.

Kũn yá Personne portée au plaisir des sens.

Nãm yá 2 — Sperme. Syn. : nãm chẽ.

YÃ

Egaliser (rendre égaux).

YÀ

1 — Contraindre, obliger à, forcer à, imposer à.

Yà 2 — Syn. de hà, là, à.

Mãi yà 3 — Espèce de bambou (gros, utilisé pour les cases tây).

YÃ (tô)

1 — Grand'mère paternelle.

Mẽ yã (tô) 2 — Belle-mère (de la femme).

YÃ, yã khãô

Disette, disetteux, atteint par la disette.

Yǎ	1 — Difficile (sens propre), pénible (qui fatigue).
Yǎ	2 — Oui (d'inférieur à supérieur ; s'emploie aussi dans le même cas pour répondre à un appel). Voir aussi ư.
YẮK	Marquer avec l'ongle, appuyer avec le bout des ongles, enfoncer les ongles dans, enfoncer les ongles dans la peau.
YẮK	—
Yắk yắk	Expression qualifiant un déplacement confus d'individus, une circulation intense.
Lên yắk yắk	Courir en groupe courir en tous sens.
Ñăng yắk yắk	Aller et venir dans tous les sens (foule, groupe d'individus).
YAM	Visiter (un parent, un ami), faire une visite (même sens). (Ne s'applique pas aux visites de civilité, voir ẵđ.)
YÁM	1 — Se permettre, oser, possible (à l'égard d'un supérieur).
Kôn yám (A)	2 — Voir kôn.
YÀM	—
Yàm yàm	Avec une extrême lenteur, en lambinant.
Pin yàm yàm	Lambiner.
YĂM	Cacher, dissimuler (tenir secret). Voir song, băt.
Kũn ẵng yăm	Dissimulateur, cachottier.
YĂM	Salaison (viande exclusivement), jambon.
YAN	Faire de la concussion, faire des exactions, tricher, tromper (sur le prix ou la qualité).
Kũn ẵng yan (tô)	Personne malhonnête, concussionnaire, tricheur, trompeur.
YÁN	Craindre, avoir peur.
YĂN	Lâche (adj.) (peu tendu) ; froncé. plissé naturellement, ridé ; flasque.
Yăn ka thắp ẵp	Très ridé ; très flasque.
YĂN, yăn tin	Poser le pied sur, appuyer le pied (ou les pieds) sur.
YẮN	Teindre jusqu'à saturation (en parlant de la toile locale que l'on passe jusqu'à dix fois dans le bain de teinture pour obtenir une teinte indélébile).
Fáy yăn	Toile qui a subi la préparation ci-dessus.
YĂN	Tanguer.
Yăn yốk yốk	Tanguer avec persistance.
YANG	1 — Sève ; gomme (des arbres), résine, giu. Voir aussi ẵng.
Yang nõng	Sorte de résine dont les Tày se servaient autrefois pour empoisonner leurs flèches.
K'ôn yang	Opium.
Ko k'ôn yang	Pavot à opium.
Yang yút	2 — Caoutchouc. Syn. : kỏ su.
Mắ yang yút (k'ắng)	Balle, ballon (en caoutchouc).

Tốt mã yang yút	Jouer au ballon, jouer au tennis, etc. (tous jeux comportant un ballon ou des balles en caoutchouc).
Yang thè	3 — Zinc, fer blanc.
YÁNG	1 — Enjambée. Mesurer au pas, à l'enjambée.
Yáng, yáng hảo	2 — Pardonner.
YÁNG	Saurer, fumer, faire sécher (viande, poisson).
Pa yáng	Poisson saur, poisson fumé, poisson sec.
Nấm yáng	Viande fumée, viande séchée.
YĂNG	—
Nỗk yăng (tô)	Aigrette, fausse-aigrette (oiseaux).
YĂNG	1 — Étendre pour faire sécher (ailleurs qu'au soleil ou près du feu). 2 — Torturer physiquement.
Yăng nōk	Sonder (la profondeur, la nature d'un terrain).
YĂNG, yăng du	
YĂNG (tô)	Yang (subdivision de race tây du Haut-Tonkin. On trouve actuellement des groupements plus ou moins assimilés aux Chinois et d'autres qui ne se différencient pas des Tây Blanc).
YĂNG	S'arrêter, se reposer, faire halte, faire une pause, faire la pause.
YAO	Confier (à la garde de quelqu'un), donner en dépôt, passer en consigne ; passer, remettre (des consignes, des fonctions, une charge, un service, un commandement).
YÁO, sỏ yáo	Vêtement de deuil. Voir kâm.
YAO (tỏ)	Yáo (race du Haut-Tonkin, présentant certains caractères communs avec les Meó).
YÁO (k'áng)	1 — Sceau, cachet, timbre (l'instrument). 2 — Cachet, timbre (l'empreinte) ; empreinte (digitale ou d'un timbre à marque).
Yáo (ăn)	Empreinte digitale.
Yáo mữ (ăn)	—
YĂO	1 — Espèce d'arbre forestier (à bois très tendre, inutilisable en menuiserie, surtout employé pour faire des haies vives). Fruit de l'arbre ci-dessus (duquel les Tây tirent une huile à brûler, voir ci-dessous).
Ko yáo, ko mải yáo	2 — Huile à brûler tirée du fruit ci-dessus ; pétrole (par analogie).
Má yáo (k'áng)	—
Nằm yáo	Grouillant, fourmillant. Syn. : yũp yũp.
YĂO	1 — Filer (en parlant d'un liquide), filant, gluant, poisseux. Couler en filant.
Yáo yũt yũt	2 — Fil (d'araignée). Voir ching chao.
Yáo (lím)	

Yǎo (k'áng)	Toile (d'araignée).
YǎT	Griffer. Syn. : còk.
YAY	Distribuer.
YĀY	—
Měng yāy (tò)	Lysiphlebus.
YĀY	—
Yǎy thép (A)	Poste, poste et télégraphe (service).
Hōn yǎy thép (lang)	Poste (édifice), bureau de poste, hôtel des postes.
Mǎy yǎy thép	Télégraphe.
San yǎy thép (ăn, bǎo)	Télégramme.
San fǎ ngũn yǎy thép (ăn, bǎo)	Mandat télégraphique.
Tǎp yǎy thép	Télégraphier.
Tô tǎp yǎy thép	Télégraphiste.
YĀY	Cœur de bananier (partie centrale du tronc. Très recherché pour la nourriture des porcs).
YĒ	Voir se yè.
YĒ (ăn)	Véranda des hommes (dans une case tây : véranda réservée aux hommes du côté de l'autel des ancêtres. Voir sĩ).
YĒ	De mœurs légères.
Kũn yē	Personne de mœurs légères. Voir kũn dĩ.
YEN	—
Năm yen	1 — Languettes de viande fortement salées et séchées au soleil. (Seule la viande à grosses fibres : bœuf, cerf, etc., est préparée de cette façon ; elle ne se conserve que quelques jours.)
Yen thùng (C)	2 — Sorte de tabac chinois très blond et très fin. (On dit aussi k'ôn yen thùng.)
YĒNG, yēng du	Regarder attentivement (pour estimer, apprécier, juger) ; admirer.
YÈNG	—
Mǎ yèng (k'áng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
YĒM	Se mirer.
YĒN	—
Yên chāng	Pipe à opium.
YĒN (tò)	Anguille (de vase). Voir pa lát.
YĒNG	Syn. de ềng.
YÊÔ	Allonger (le bras pour prendre, le cou pour voir), se hausser (pour voir, pour prendre).
Yêô k'en	Allonger le bras (pour saisir).

Yêô tin, yêô k'urn	Se hausser sur la pointe des pieds.
Yêô lĩm	Se hausser pour voir.
YÊÔ	1 — Soie artificielle (étouffe), satinette.
Yêô	2 — Vernis, laque.
YÊÔ	—
Nôk yêô (tô)	Espèce d'épervier (oiseau).
YÊT	Allonger (les jambes, les bras le long du corps). Voir ãn, yêô.
YÊT	Faire. Syn. : hêt.
Yêt vễ	Travailler. Syn. : hêt vễ.
YÍ	Jade.
YÍP	Pincer, presser entre deux doigts.
Yíp ãô	Prendre entre deux doigts.
Yíp	Pincée.
Kơ yíp nũng	Une pincée de sel. (Lit. : sel pincée une.)
YÕ	Pâté de porc. (Fabriqué principalement par les Annamites ; la viande est pilée crue, assaisonnée, puis roulée dans une feuille de bananier et cuite à l'eau.)
YÕ (tô)	Mouton (appellation générale), ovin.
Yô mễ	Brebis.
Yô thớk	Bélier.
Yô nỏy	Agneau, petit mouton.
YỖ	Taquiner (par des attouchements divers).
Yỏ kẩn	Se taquiner (sens ci-dessus).
YÓK	Syn. de tăn.
YOM	Réserver.
Yom vãi	Mettre en réserve.
YÔM	Être à l'affût, se mettre à l'affût.
YÓN	Agir sur une corde pour la tendre ou la détendre.
Yón k'áo	Tirer (pour tendre).
Yón ỏ	Lâcher (pour détendre).
Yón mã	Tirer, tendre (pour celui qui agit), lâcher, détendre (pour celui qui est placé du côté opposé à celui qui agit).
Yón pẫy	Opérations inverses de celles ci-dessus.
YÓN	Pouls.
YỖN	1 — S'exposer (à la pluie, au vent, à la poussière).
Nằm yỏn	2 — Nam-gion (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).
YỖN	1 — Emprunter (une chose qui sera rendue elle-même au prêteur). Voir kủ.
Dầy yỏn dầy	2 — Merci. Syn. : kám ơn (A).

YONG

Léger (qui pèse peu. Employé principalement pour les personnes vivantes pour lesquelles les croyances interdisent d'employer le mot usuel *bảo*). Voir *chũm*.

Bảo yong yong

Très léger, ultra-léger (en raison de la composition et non du volume).

YÔNG

Năng yông

1 — A pas feutrés, à pas de loup.

2 — S'accroupir, s'asseoir sur ses talons.

YÕNG

Yõng

1 — Voir *fáy yông*.

2 — Pulpe du letchi.

YÒNG

Yòng yõ (ăn)

Nœud coulant.

YÓT

Yót yét

Couler (en parlant de la bougie, de la cire).

YÓY, yòy sỏ (ăn)

Nà yỏy

1 — Bordure de corsage en étoffe différente.

2 — Grimé.

YÔ

Voir *iỏ*.

YỖ

Mot exclamatif pour déclencher un mouvement d'ensemble, pour proposer une action commune.

YỖM

Être subitement et définitivement privé d'une chose que l'on convoitait.

YỖN

Mỡng Yỗn

Muong Yon (commune tây blanc de la province de Lai-châu, châu de Quỳnh-nhai. Ancien nom : *Chẽng Bẻn*).

YỖNG

Voir *đẻn yỗng*.

YỖNG

Éclairer (donner de la lumière).

YỖT

S'égoutter.

YỖK

Yỗk yỗk

Voir *yỗn yỗk yỗk*.

YỖN

A contre-cœur, contre son gré.

YỖNG (tỏ)

Chèvre sauvage (atteint la grosseur d'un cerf ; espèce de bouquetin à petites cornes).

YÚ

Être (exprimant une idée de situation et non d'état, sauf deux exceptions : *yú di*, *yú hảy*).

Y être, être présent, être situé.

Yú nỉ

Être ici (endroit précis).

Yú nỏn

Être là (endroit précis).

Yú

Être là (y être, être présent).

Yú di

Y être bien, s'y trouver bien.

Être bien, être bien portant, être en forme.

Reste tranquille ! (expression impérative et exclamative).

Yú di dô, yú di dô hà

Reste donc tranquille ! (sens ci-dessus).

Yú hày	Y être mal, s'y trouver mal. Être indisposé, être souffrant.
Yú là	Voir là.
YŪK	Voir ka yūk.
YŪM	—
Mải yŭm hom	Espèce de bois (rouge, léger, non attaqué par les termites, bon bois de menuiserie, odoriférant).
Mải yŭm păn ẵn	Espèce de bois (mêmes propriétés que ci-dessus, non odoriférant).
Mải yŭm khi ma	Espèce de bois (de mauvaise qualité).
YÚNG	Dépenser.
Ngữn yúng	Dépense (n.). Syn. : ngữn ó.
YŪNG	—
Nỗk yŭng (tô)	Paon.
YÙNG	Voir lu yùng.
YŪP	—
Yŭp yŭp	Syn. de yăô yăô.
YŪ	Regarder par une petite ouverture (un trou, une fente, etc.). Voir lim.
YŪN	1 — Debout (en parlant des personnes ou des animaux). Être debout, rester debout. Voir aussi tẵng.
Yŭn yú, yŭn sŭng yú	
Yŭn k'ưn	Se dresser, se mettre debout.
Yŭn, yŭn pẵy, lẵ yŭn	2 — Le peuple, la population, les habitants. Voir pẵy.
YÚN	Avouer.
YŪN	—
Mả yŭn (k'ẵng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
YÚT	Voir yang yŭt.
YŪT	Voir yăô yŭt yŭt.

ŚRĪ VIJAYA

By

K. A. NILAKANTA SASTRI
(University of Madras)

INTRODUCTORY

M. G. Cœdès published in 1918 a remarkable memoir called *Le Royaume de Çrīvijaya* (1). In the following year, Prof. Krom, perhaps the foremost authority on the ancient History of Indonesia, observed: "On particular points we may have differences with Cœdès; but it cannot be gainsaid that he has set before our eyes Śrī Vijaya — Palembang as the Great Power of the Archipelago from the seventh century A. D. (2)". Three years later, Ferrand wrote: "We look in vain for the name of the ancient empire of Śrī Vijaya in the dictionaries and manuals of geography or history; it is still unknown. The oriental texts which will be found further on enable us, however, to reconstruct eight centuries of its history. Colonised by India at an early period, like Kamboja and Campā, the empire, the first empire of Indonesia, is in its full cultural development from the seventh century of our era: we have proof of it in the narrative of a foreigner, the great pilgrim I-tsing (3)". Much new material has come to light since the late Ferrand collected and so lucidly annotated the texts bearing on the history of Śrī Vijaya: and it is a pleasure to find M. Cœdès still leading the van in the Śrī Vijaya studies so brilliantly inaugurated by him. Other scholars have also made significant contributions to different aspects of this history; prominent among them are Vogel, Stutterheim, Mus, Bosch and R. C. Majumdar. There are still many dark corners and disputed points in this newly recovered chapter of Indian History; but the time has come when we must take stock of what has been achieved so far, separate the certain and established facts from others which it is still legitimate, and perhaps wise, to mark as doubtful, and thus present the subject in its integrity to Indian students, some of whom may not be in a position to follow the original discussions in the Dutch and French books and periodicals.

(1) BEFEO., XVIII, 6. It is interesting to note that Śrī Vijaya was at one time restored from the Chinese form as Śrī Bhoia; and that for some time it was taken to be the proper name of a king.

(2) *De Sumatraansche Periode*, p. 13.

(3) *L'Empire sumatranais de Çrīvijaya*, JA., Juil.-Sept. 1922, p. 1.

I. BEGINNINGS OF ŚRĪ VIJAYA

For all practical purposes the history of Śrī Vijaya must be taken to commence in the last quarter of the seventh century A. D., for it is in this period that we get the first clear notices of this kingdom in epigraphy and literature. We may observe, however, that Ferrand sought to refer to Sumatra, and thus indirectly to Śrī Vijaya, the notices in the Rāmāyaṇa and in the Chinese annals relating to Yavadvīpa; he held the view that this term referred to Sumatra, and not to Java. But it has been rightly pointed out: 'The most ancient travellers did not make a clear distinction between the islands of Java and Sumatra. These two great islands formed the continent of Yava, either because the strait which separates them was for a long time ignored, or because no great importance was attached to it. For us New Zealand is a whole though it is composed of two islands. We are not at liberty to affirm either with Kern that Yava is Java or with Ferrand that Yava is not Java but Sumatra. Probably for Ptolemy and for all the ancient geographers Yava is Java-Sumatra (1).' This seems to be a just conclusion from the evidence at hand, and consequently all references to Yavadvīpa, though of great value to a general history of Indonesia, may be left on one side in our account of Śrī Vijaya.

Ir. J. L. Moens in his learned paper on *Çrīvijaya, Yāva en Kaṭāha* has made a strenuous effort to resuscitate an old set of identifications proposed by Schlegel and bring them into rather close relation with the history of Śrī Vijaya. Strikingly original as the whole paper is and plausible as most of its arguments appear, I find it difficult to follow this learned author in all his conclusions. One of them is that Fa-Hien's Ye-p'o-ti which is the same as Ch'o-p'o mentioned in the Chinese annals of the fifth century A. D. and the Yavadvīpa of the Caṅgal inscription of 654 Śaka (732 A. D.), applies to the peninsula of Malaka (2). He thinks that Fa-Hien and Guṇavarman went to China *via* Malaka, and that Ch'o-p'o does not come to mean our Java until much later times (3).

His view seems to rest primarily on the identification of Ho-lo-tan with Kelantan (4) and on the statement in the *New T'ang Annals* relating to the length and direction of shadow cast by a gnomon in Ho-ling in the summer solstice (5). It is not necessary to reproduce here the arguments of Pelliot for rejecting the identification of Ho-lo-tan with Kelantan (6); it is enough to say that Moens' reasoning leaves the substance of Pelliot's arguments untouched.

(1) Przyluski in JGIS., I, p. 93.

(2) TBG., 1937, p. 391.

(3) *Ib.*, pp. 389-91.

(4) *Ib.*, pp. 342-44 and 347.

(5) *Ib.*, pp. 334-5; 375-6.

(6) BEFEO., IV, pp. 272-5.

Gerini, it may be added, considered it 'very unlikely' that Kelantan was Ho-lo-tan (1), and Krom following the result of Pelliot's discussion, is inclined to consider Ho-lo-tan a middle Javanese kingdom (2). On the astronomical datum relating to Ho-ling cited above from the T'ang annals, we may admit with Pelliot that this is a real difficulty which needs some explanation, and whether or not we accept the explanation offered by him of this, it seems difficult to gainsay his estimate that this astronomical datum is hard to reconcile with the other data we possess regarding Ho-ling or to resist his conclusion that, in spite of it, «le Holing des T'ang, autrement appelé Chō-po, est et ne peut être que Java» — the Ho-ling of the T'ang, otherwise called Chō-po, is and can only be Java (3).

It is necessary and proper for me to add that there is nothing in what I have stated so far that is unknown to Moens or has not been considered by him; our differences are those due to our different estimates of a number of conflicting considerations that have been urged on one side and the other over a whole range of intricate questions of minute detail, and in matters like this much must be left to individual judgement. There are some new considerations put forward by Moens in support of his thesis that the original Yavadvīpa was Malaka, and these will be considered at a later stage, when we take up his version of the history of Śrī Vijaya.

Ferrand is inclined to trace the name Śrī Vijaya to a source much earlier than the seventh century A. D. He says: «The *Che eul yeou king* or 'Sūtra of the Twelve stages of the Buddha', translated in 392 by the monk Kālodaka, contains a notice of Jambudvīpa which is inserted in the *King liu yi Siang* compiled in 516, and there we read: 'In the sea, there are 2500 kingdoms. . . . The first king is called Sseu-li; this kingdom is devoted only to the Buddha and contains no heretics. . . . The fourth king is called Chō-ye, a land which produces *pi-pa*, long pepper, and *hou-tsiao*, pepper. . . . The glossary *Fan-fan yu* compiled in the sixth century. . . glosses. . . the name Chō-ye by 'victory' (Skr. *Jaya*). Sylvain Lévi has rightly identified Sseu-li with Ceylon, the Sielediba of Cosmas, according to whom 'devotion to the Buddha is indeed one of the traditional features of the island'. But as regards Chō-ye, the master Indianist thought that the Chinese notation is an alteration of the name of Java. I refer to the number of the *Journal (Asiatique)* for July-August 1919 (p. 162-3) where I have given the reasons for which I prefer to identify Chō-ye, glossed by Skr. *Jaya* 'victory', with Vijaya (which has likewise the sense of 'victory') = Śrī Vijaya» (4). If Ferrand's view is correct, Śrī Vijaya which finds its first mention

(1) *Researches*, p. 469. n. 3.

(2) H. J. G., p. 99.

(3) BEFEO., IV, pp. 293-5.

(4) JA., 1922. Oct.-Dec., p. 210.

towards the close of the fourth century remains just a name for the next three centuries, during which we hear nothing more of it from any quarter (1).

It is possible, however, that we have other references to Śrī Vijaya, though not under that name, in the fifth and sixth centuries A. D. The Chinese annals of the Ming dynasty give an account of San-fo-ts'i, usually taken to be a name of Śrī Vijaya. This account begins with the following statement: 'San-fo-ts'i formerly called Kan-to-li sent envoys with tribute for the first time in the reign of the emperor Hiao-Wu of the first Song dynasty (454-64). During the reign of emperor Wu of the Liang dynasty (502-549) they came repeatedly; and in the age of the second Sung dynasty (960-1279) they brought tribute without interruption (2)'. This is confirmed by a long account of the embassies from Kan-t'o-li in the annals of the Liang dynasty (3). The identification of Kan-t'o-li is not without difficulty. The Ming annals are clear that it was the same as the later San-fo-ts'i, i. e. Śrī Vijaya-Palembang as it is usually understood, and Groeneveldt was inclined to accept this. Ferrand, depending on Ibn Majid's reference to the port of 'Sinkil Kandari' on the N. E. coast of Sumatra, held that Kan-t'o-li was perhaps the name of the whole of Sumatra (4). But as there is no proof that the large island was ever called by this name we may be sceptical as to the possibility of reaching a final decision (Przyluski). And Krom observes with characteristic caution that though the lateness of Ibn Majid (1462 A. D.) is an obstacle in the way of Ferrand's argument being accepted as decisive, still the location of Kan-t'o-li must be sought somewhere in Sumatra, 'ergens op Sumatra' (5). And Przyluski is inclined to see in Kan-t'o-li the Chinese transcription of an original Indonesian name of a kingdom in Sumatra, a name which was doomed to disappear before a nobler form such as Śrī Vijaya or Samudra (6). Majumdar, however, follows Gerini and prefers to locate Kan-t'o-li (San-fo-ts'i) in the Malay peninsula. He says: 'Except for the addition of a nasal sound in both Kan-t'o-li and San-fo-ts'i, these two names seem to correspond quite well with Kaḍāra and Zabaj. Further, it is to be noted that corresponding to the variant forms Kaḍāra and Kiḍāra in the Cōḷa records, we have Kan-t'o-li and Kin-t'o-li in the Chinese annals' (7). Majumdar offers these points rather as suggestions for consideration and is not inclined to lay stress on them. Even so, we make two observations here: first that the equation San-

(1) Cf. Krom, H. J. G., 62-3.

(2) Ferrand, *Śrīvijaya*, p. 24; Przyluski, *loc. cit.*, p. 96.

(3) Groeneveldt, *Notes*, pp. 60-2 reproduced by Przyluski, *loc. cit.* and R. C. Majumdar, *Suvarnadvīpa*, p. 73-80. See also Moens, JRAS. (Malay Br.), 1939, p. 43.

(4) JA., II, 14 (1919), pp. 238-41: Cf. Ir. J. L. Moens in TBG., 1937, pp. 380-1.

(5) H. J. G., p. 84.

(6) JGIS., Vol. I, p. 101.

(7) *Suvarnadvīpa*, I, p. 221.

fo-ts'i = Zabaj seems much more satisfactory on the face of it than Kan-t'o-li = Kaḍāram; *secondly*, Gerini locates Kan-t'o-li on the E. coast of the Malay peninsula for the specific reason that he finds there a place with a similar name (1), and this is intelligible though Gerini's identification has not received general assent. Majumdar's position regarding Kan-t'o-li, we may observe finally, is bound up with his views regarding San-fo-ts'i and Zabaj which will be considered more fully further on. But on the whole it seems to me that later discussions have not revealed any conclusive grounds for abandoning the identification suggested in the Ming annals and accepted by Groeneveldt, though we do not know the positive grounds for that identification. In any event, the names of the kings and ambassadors of Kan-t'o-li are unmistakably Sanskrit names, some of them with the varman ending, and these names attest a profoundly Hinduised kingdom of the fifth century A. D. (2).

II. THE EARLIEST INSCRIPTIONS

We may now turn to the earliest inscriptions of Śrī Vijaya. We have a group of four stone inscriptions within an interval of four years. They are written in a clearly South Indian script, which differs strikingly on the one hand from the inscriptions of Pūrṇavarman of Java which preceded them by at least two centuries, and on the other from later Javanese inscriptions. The first inscription comes from Kēdukan Bukit near Palembang; it is engraved on a loose boulder about 1½ feet long and less than 3 feet in circumference. It states that on a day corresponding to the 13th April A.D. 683 (3) the king embarked on a boat to go on a *siddhayātrā*, and that on the 8th May he conducted an army twenty thousand strong from some place and arrived at another. Other details given in the inscription are not easy to follow owing to many gaps. Towards the end we have the expressions: *śrīvijaya jayasiddhayātrā subhikṣa* (4), which appears to imply the successful completion of a *siddhayātrā* for the benefit of Śrī Vijaya. We shall consider this phrase in more detail later.

The second inscription belongs to Talang Tuwo which lies to the west of Palembang at a distance of 5 kilometres as the bird flies to the N. W. of Bukit Sēguntang and was discovered in 1920. It is a record of 14 lines engraved on a loose stone, and is dated in 606 Śaka (A. D. 684), second day of the bright

(1) *Researches*, p. 602.

(2) Ferrand, JA., II. 14 (1919), p. 241.

(3) The calculations are those of W. E. van Wijk, cited by Krom in his *De Heilgdomme van Palembang*, Med. Kon. Ak. Wet. Letter. Nieuwe Reeks I. 7. The original dates are: Śaka 605, eleventh day of the bright half of Viśākha and seventh day the bright half of Jyestha.

(4) Cœdès' reading (*BEFEO.*, XXX, p. 34) omits the second *Jaya* which is clear in Plate II C on the opposite page.

half of Caitra. It commemorates the foundation of a park named Śrīkṣetra by order of king Śrī Jayanāśa, and records his *praṇidhāna* dedicating the foundation together with all the other good works of the king to the benefit of all beings. The end of the *praṇidhāna* is worth quoting: « That all beings may practise continually liberality, the observance of precepts and patience ; that they may develop energy, application and knowledge of all the diverse arts ; that they may have a concentrated spirit and possess knowledge, memory and intelligence. Further, that they be firm in their opinions, they possess Vajraśarīra of the *mahāsattva*, unequalled power (*anupama śakti*), victory, knowledge of previous births (*jāṭismara*), unimpaired senses (*avikalendriya*), 1 full form, happiness, laughter, tranquillity, agreeable speech (*ādeyavākya*) (1), and the voice of Brahma (Brahmasvara) (2). Moreover that they be born male, with an independent existence ; that they be the receptacle of the marvellous stone (*cintāmaṇinidhāna*), enjoying the mastery over births, works and pain (3) (*janma, karma* and *kleśa*), and that they obtain in the end the complete and supreme illumination (*anuttarābhisamyaksambodhi*) » (4).

The third and fourth inscriptions are copies (with unimportant variations) of one and the same record ; the third was discovered in 1904 at Karang Brahi on a tributary of the Batang Hari, the river of Jambi. The inscription is illegible except in parts, and does not contain the last sentence giving the date and purpose of the inscription ; but what remains is enough to establish its identity in substance with the Kota Kapur inscription from the island of Bangka which is the last of the four early Malay inscriptions of Śrī Vijaya mentioned above. This inscription was discovered in 1892, is very well preserved and bears the date Śaka 608 (686 A. D.), first day of the bright half of Vaiśākha. It records an imprecation uttered on the occasion when an army of Śrī Vijaya started on an expedition against the land of Java which had not submitted to Śrī Vijaya. It opens with an imprecation in an unintelligible idiom (perhaps cabalistic in nature) apparently meant to have the effect of striking dead any one guilty of the offences named later in the record. Then the gods and other beings watching over Śrī Vijaya are invoked by its monarch, who warns people not to engage in rebellions or plots against Śrī Vijaya and utters threats of condign punishment against rebels and their families and clans, and offers the prospect of rewards and prosperity to the loyal and faithful.

These four records are important in many ways. Linguistically, they are the most ancient Malay texts so far known and are among the earliest records in the Malayo-polynesian group of languages. Their historical value cannot be exaggerated ; for besides one or two passages in I-tsing, and some notices of embas-

(1) Cœdès translates : une voix agréable 1.

(2) One of the attributes of the Buddha.

(3) Souillures (Cœdès).

(4) Cf. *anena sarvasatvā Buddhā bhavantu* of Kānheri inscr. no. 9. ASWI, V, p. 76.

sies from Śrī Vijaya in the Chinese annals relating to the period, they constitute the only documents now available to us bearing on the rise of the kingdom of Śrī Vijaya into prominence (1).

Are all these inscriptions issued in the short interval of four years (683-686 A.D.) records belonging to one and the same reign? We cannot be sure of this as the king's name Jayanāśa (or is it Jayanāga?), is given in only one of them. Cœdès draws attention to the striking difference between the Javanese inscriptions which make it a point of recording the king's name, and its omission in the records of Śrī Vijaya; for not only is the proper name of the king omitted in three of the four inscriptions here discussed, but two others, found on two faces of a slab in Vat Sema Murong and dated nearly a century later, indulge in longish periphrases like Śrī Vijayendrārāja, Śrīvijayēśvarabhūpati and Śrī-mahārāja without pronouncing the personal name of the ruler. And there can be little doubt that the *siddhayātrā* of the first inscription was performed by a king and that the person who issues the proclamations in the third and fourth inscriptions in two such different places as Kota Kapur and Karang Brahi, appoints a governor, exhorts the people to be loyal to him and leads an expedition against the Java bhūmi, is also a king. Cœdès suggests that this more or less studied omission of the king's proper name may have had something to do with a taboo which, however, was not always inviolable (2).

The history of the rise of Śrī Vijaya in political importance attested by these inscriptions is confirmed by the Chinese annals and by I-tsing. Pelliot has pointed out that if the *Kin-li-p'i-che* of the Chinese annals be the same as Che-li-fo-che, it is probable that the earliest Chinese notice of this kingdom is even anterior to I-tsing (3). But it is clearly established that embassies went to China from Che-li-fo-che (Śrī Vijaya) from about 670 A. D. to 740 A. D. (4) It is not surprising therefore to find the evidence of an expansion of the political sway of Śrī Vijaya in this period. The *Siddhayātrā* of the Kēdukan Bukit inscription is doubtless of the nature of a holy pilgrimage to a sacred place for the attainment of magic power for the king to prevail against enemies in the field; Stutterheim suggests that the shrine to which the king went on pilgrimage was no other than that of the Buddha on the hill of Bukit Sēguntang where a celebrated Buddha statue of very early date has been found (5). And the proclamation issued in two places, Kota Kapur and Karang Brahi, perhaps at the same time,

(1) Cœdès, BEFEO., XXX, pp. 30, 51.

(2) BEFEO., XXX, pp. 52-3.

(3) BEFEO., IV, pp. 324-5, n. 5.

(4) Ibid., pp. 334-5.

(5) JOR., XI (1937), p. 40. See also *Siddhayātrā* in JGIS., Vol. IV, pp. 128 ff. Stutterheim interprets *śrīvijayajaya* as conquest directed against Śrī Vijaya: I think it means the victory of Śrī Vijaya against its enemies.

preceded, as stated by the inscription itself, the departure of the forces of Śrī Vijaya for the conquest of Bhūmi Java which had remained recalcitrant.

There has been considerable discussion of the identification of Bhūmi Java of this proclamation. Cœdès observes: " There is no reason for not identifying it with the land which has borne that name from time immemorial. If in reality there was a period in the history of Java when Śrī Vijaya exercised sway over a part of the island, probably its beginning is to be traced to this expedition of 686 " (1). Krom, on the other hand, is less decisive. He says: " One sees how easy it is to recognise in this Ĵava the island of Java and to conclude that already in this early period Śrī Vijaya had got into armed conflict with Java. The reference to this expedition would then be a warning to Bangka. It may, however, be observed that some time later the name Ĵava is found localised in the Sumatran part of the Archipelago, and therefore the term may have the same significance in the Bangka-stone (inscription); Śrī Vijaya causes this inscription to be engraved as token of its suzerainty in the midst of the part of Java recently punished for its disobedience " (2). But it seems to me that in repeating his old view in a modified form in the revised edition of his *Hindu-Javanese History*, Krom has somewhat underrated the force of one consideration urged by Cœdès, who pointed out that the inscription makes no reference to the occupation of a country after a campaign and that it says simply that the text has been engraved at the moment when the army of Śrī Vijaya was about to start on an expedition against the land of Java which had not submitted to Śrī Vijaya (3). Krom finds support for his view that the Kota Kapur (Bangka) inscription is a proclamation of suzerainty over a conquered land in the fact that a copy of it is found in Karang Brahi as well. But one may say that on the other view the explanation is in no way difficult; because a king wanting to issue a solemn warning to his subjects on the eve of an important foreign expedition might well cause the warning to be proclaimed in a number of places in his home territory. Moens is inclined to identify the territory attacked by Śrī Vijaya in W. Java with the kingdom of Tāruma of the inscriptions of Purnavarman and *Tolo-mo* of the Leang and T'ang annals which record embassies from that state in 528, 535 and between 666 and 669, and say nothing of it thereafter (4).

If what has been said so far is correct, we reach the position that starting from somewhere near Palembang, the kingdom of Śrī Vijaya had by the year 686 come to comprise the southern half of Sumatra including the island of Bang-

(1) BEFEO., XXX, p. 54.

(2) HJG., p. 117. Earlier Krom thought that Java was Bangka itself, because, he said, there was no reason why an expedition against Java should be mentioned in an inscription found in Bangka.

(3) BEFEO., XXX, p. 53.

(4) TBG., 1937, pp. 362-3.

ka, that it had begun to covet a part if not the whole of the neighbouring island of Java and, finding the Javanese ready to resist the attempted annexation, had taken steps to launch an expedition against them and to secure the internal peace of the state when the war against the foreigner was on.

The question of the original location of Śrī Vijaya has been discussed by Ir. J. L. Moens (1). From the beginning the views of scholars on this question have been marked by a certain indecision, and there has been much discussion as to how we must interpret the two statements of I-tsing that he changed the direction of his journey at Malāyu, and that Malāyu was Śrī Vijaya when he wrote his memoirs. In 1904 Pelliot suggested that Śrī Vijaya (Śrībhoja as it was then transcribed from the Chinese) had its original location in Java and transferred its seat to Palembang towards the end of the seventh century. He said: "The Malāyu of I-tsing which was reached by a monk in fifteen days from Śrībhoja, and from which he reached Kie-tch'a in another fifteen days, must be clearly midway between Palembang and Kedah. I-tsing says definitely that after going to Malāyu from Śrībhoja, he changed the direction for going to Kie-tch'a. This indication, not easy to understand if he had continued his journey along the coast of Sumatra, would be intelligible if Malāyu were located for instance by the side of Syak; for I-tsing would then have had to sail northwards to Kedah. At the time of I-tsing's voyage from China to India in 672, Malāyu and Śrībhoja still formed two separate states; but at the end of the seventh century, when he wrote the memoirs which have been translated by Messrs Chavannes and Takakusu, the two kingdoms had united. It seems to me almost certain that from this time the capital was Palembang, but it is more difficult to say which of the two states had annexed the other. If Malāyu were always at Palembang, it would, I think, be necessary to admit that Śrībhoja, which had its centre originally in Java, transferred its capital to the conquered state; this would explain how since then, for Kia Tan for instance and for the T'ang annals, Fo-che was located in Sumatra; by this we could explain the words of I-tsing viz., "Malāyu which is now the kingdom of Śrībhoja". If on the other hand, we hold that from the beginning Śrībhoja was at Palembang, we should consider that Malāyu, originally situated more to the west, was conquered by Śrībhoja, but that its ancient inhabitants, the Malāyu, knew to secure for themselves a sufficiently important place in the new empire and to end by giving it their name. Whatever might have been the earlier history of Mo-lo-yeou and Che-li fo-che, I consider it very probable that at the beginning of the eighth century the names of Malāyu and Śrībhoja applied to one and the same country" (2). In 1918 Cœdès was not prepared to affirm that the capital of Śrī Vijaya had

(1) TBG., 1937, pp. 328-47.

(2) BEFEO., IV, p. 348.

always been at Palembang (1). Four years later, Ferrand, in his comprehensive paper *L'Empire sumatranais de Śrīvijaya*, sought to explain the length of the journey from Palembang-Śrīvijaya to Jambi-Malāyu by the difficulties of navigation in estuaries (2). Moens argues from the data provided by I-tsing, and from the astronomical indication in the T'ang annals that Śrī Vijaya was originally located on the east coast of Malaya on the same latitude as Kedah and transferred between 683 and 685 A. D. from there to the Kampar basin a little to the north of the equator in the middle of the E. coast of Sumatra. He demonstrates that the astronomical datum of the T'ang annals relating to the length of the shadow cast by a gnomon in Śrī Vijaya on the day of the Summer solstice cannot be reconciled with the statement of I-tsing that a gnomon casts no shadow in Śrī Vijaya at midday, unless we assume a change in the location of Śrī Vijaya from about six degrees to the north of the equator to somewhere near the equator (3). And this together with I-tsing's statements that Malāyu was equally distant from Śrī Vijaya before it and Kedah after it on the route from China to India, and that a person had to change the direction of his journey at Malāyu may well justify Moens' hypothesis regarding the original location of Śrī Vijaya. Only it is rather surprising that if Śrī Vijaya had become a rising power by 666-70 A. D. of which neighbouring powers in Malaka had to take account, which sent embassies to China, and which was such a centre of learning that I-tsing spent six months there studying *śabda vidyā* on his outward voyage (4), it should, after reaching such a stage of development, have gone over bag and baggage to the island of Sumatra. It is no less surprising that we should get from I-tsing no more definite mention of such an important change than the cryptic remark about Malāyu having become Śrī Vijaya. And no explanation is forthcoming of the motives underlying the change of capital. In fact while the original location for Śrī Vijaya proposed by Moens has astronomical and geographical data in its support, it lacks historical justification.

Even on the geographical side, it is perhaps necessary before deciding the original location of Śrī Vijaya, to take account of one fact to which Prof. Krom has drawn attention recently. It seems that on their way from China to India, people went first to Holing and then Malāyu, or first to Śrī Vijaya and then to Malāyu, but there is no instance of both Holing and Śrī Vijaya being taken on the way (5). In this connection we naturally think of the categorical statement of Kia Tan that Ho-ling lay at a distance of four or five days' sailing from Fo-che towards the East, and Pelliot's discussion of this text (6). Moens' scheme of

(1) *Ib.*, XVIII, 6, p. 3, n. 5.

(2) *JA.*, 1922, Oct.-Dec., p. 164.

(3) *TBG.*, 77 (1937), pp. 334-5.

(4) *Religieux Eminents*, p. 119.

(5) *Die Heiligdommen*, p. 22 (418).

(6) *BEFEO.* IV, p. 373 and pp. 294-5.

identifications does not seem to allow sufficient weight to this consideration. In fact he proposes to amend the direction in Kia-Tan's text from East to West. His argument is that because Kia Tan was travelling from East to West (or rather S. E. to N. W.) from Fo-che to Ceylon and reached Ho-ling first on his way, Ho-ling must have lain correctly to the west, and not to the east of Fo-che; the word 'East' must therefore be a copyist's error (*een afschrijversfout*) (1). But there is nothing in Kia Tan's text to show that his account is the record of an actual journey; it is no more than a geographer's description of routes with some sailing directions. The text of Kia Tan is simply this: Then after a five days' voyage you reach the straits which the barbarians call Tche. From N. to S. it is a 100 *li*. On its N. coast is the kingdom of Lo-yue; and on the south coast, that of Fo-che. To the east of the kingdom of Fo-che, travelling for four or five days by water, you reach the kingdom of Ho-ling; it is the largest of the islands of the South. Then, towards the west, going out of the straits, after three days you reach the kingdom of Ko-Ko-seng-che etc. Now this does not seem to be a record of an actual journey of Kia Tan, and no one who has no theory to sustain would be tempted to suspect a copyist's error here.

The attempt of Majumdar and Quaritch Wales to locate Śrī Vijaya on the Malay peninsula is based, as Cœdès has convincingly demonstrated, on a rather hasty synthesis, and it is not necessary to stop to review the arguments for and against this theory (2).

We must now turn to an important suggestion put forward by Prof. Krom. I think he is perfectly justified in reading '*di Malay(u)*' at the end of line 7 of the Kēdukan Bukit inscription in the place of Cœdès' *dī mata jap* (3). His view, developed after a characteristically thorough and cautious examination of the evidence, is that Malāyu was a very ancient Mahāyānist centre of Buddhist worship and that this centre was established at Palembang. The great Buddha image in Amarāvati style from Bukit Sēguntang the *pranidhāna* of the Talang Tuwo inscription, and the new reading of the name of Malāyu in line 7 of the Kēdukan Bukit inscription, together with the statements of I-tsing that Malāyu was the only place where he found Mahāyāna Buddhism practised and that Malāyu had become Śrī Vijaya in his time, constitute the data on which Krom bases his views that Palembang was Malāyu at first, that the impressive military and naval expedition (the *siddhayātrā*) recorded in the Kēdukan Bukit inscription had Malāyu for its destination, and that this expedition was perhaps the occasion on which Śrī Vijaya changed its seat from elsewhere to Palembang, so that

(1) TBG., 1937, pp. 352-3.

(2) *A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrīvijaya*, Cœdès, J. Malay Br. R. A. S. XIV, pt. 3, Dec. 1936.

(3) *Die Heiligdommen*, pp. 25-6 (421-2).

thenceforth Malāyu was Śrī Vijaya (1). It is worthy of note that Moens has reached the conclusion that the oldest Malāyu comprised not merely Jambi as is usually thought, but included Palembang as well (2).

The Chinese annals mention an embassy to the imperial court from Malāyu in 644 A. D., and embassies from Śrī Vijaya during the period 670-741 (3). Malāyu and Śrī Vijaya would thus appear to have been independent states before 683 A. D. and to have become united after that as a result of the *siddhayātrā* of the Kēdukan Bukit record. The situation of the original kingdom of Malāyu may roughly be indicated as the central and southern parts of Sumatra, while the original locale of Śrī Vijaya must still remain an open question. On the other hand, it seems certain the empire of Śrī Vijaya of which history has to take account became prominent only after 683 A. D. and it had its seat in the region of Palembang.

I-tsing's testimony to the intellectual position of Śrī Vijaya in this period is of sufficient interest to be reproduced here: "In the fortified city of Vijaya (4) Buddhist priests number more than 1000, whose minds are bent on learning and good practices. They investigate and study all the subjects that exist just as in the middle kingdom (Madhyadeśa, India); the rules and ceremonies are not at all different. If a Chinese priest wishes to go to the West in order to hear (lectures) and read (the original), he had better stay here one or two years and practise the proper rules and then proceed to Central India". I-tsing himself spent six months there on his outward journey to India (671-71); another four years (685-9) and an equal number of years again on a third occasion after his return from Canton at the end 689; and his two works (5), that have been fortunately handed down to us, were composed at Śrī Vijaya and sent home to China in 692 A. D.

Śrī Vijaya, it may be noted further, was in more or less regular communication with China on the one side and India on the other. I-tsing travelled from Canton to Śrī Vijaya in a ship, owned by a Persian merchant, and from there to "Eastern India" on board ships belonging to the King of Śrī Vijaya (6). In 717 Vajrabodhi travelled from Ceylon to Śrī Vijaya with a fleet of thirty-five Persian merchantmen (7). Ferrand makes the following observations on the

(1) It may be noted in passing that Moens' reasons (p. 341) for locating the new site of Śrī Vijaya in the region of Muara Takus are not very convincing. cf. Krom, *op. cit.*, p. 27 (423), n. 2.

(2) TBG., 1937, pp. 358-9.

(3) Ferrand, JA., Oct.-Dec., pp. 213-4.

(4) Takakusu, *I-tsing's Record*, p. XXXIV, has Bhoja here.

(5) Only one of them is available in English: *A Record*, tr. by Takakusu. The other is available in a French translation by Chavannes, and is apparently not so well known in India as it should be. I was once taken to task by a reviewer of my *Colas*, I, who was unable to trace in "A Record" facts which I had taken from "Religieux Eminents".

(6) *Rel. Em.*, pp. 116, 119-20. Also Takakusu, *A Record*, pp. XL-XLI.

(7) BEFEO., IV, p. 336.

cultural position of Śrī Vijaya as attested by I-tsing: " Such advice (to his fellow-monks) by a Chinese monk who speaks with full knowledge of facts, has an evident significance for us: the teaching of Sanskrit, and the interpretation of Buddhist texts were organised (in Śrī Vijaya) with such care, method and learning that the reputation of the masters of Śrī Vijaya led to their being preferred to those of India proper by a Chinese Buddhist so eminent as I-tsing ". But it is possible to exaggerate the significance of this preference; it may have been merely due to the prevalence in the islands of a medium of instruction more easily understood by the Chinese than the languages of India proper. I-tsing may have only wanted to save his compatriots the inconveniences due to landing in India with an imperfect knowledge of the Sanskrit language, possibly the only common language between the bulk of Indian monks and their Chinese visitors. This is suggested also by the succeeding observation of Ferrand himself: " I-tsing likewise learnt the indigenous language (of Śrī Vijaya), old Malay, and his example was followed by many monks, notably the Tonkinese and the Chinese ».

Ferrand continues: " But this is not all. This mastery in the teaching of Malay, of Sanskrit and of the Law, which is a certain index of a high intellectual development, is coupled with an equal mastery in the army and navy, attested incontestably by the victorious campaigns in Java, on the Malay peninsula and in Kamboja. Commerce and mercantile marine were not less flourishing; Śrī Vijaya was in some way a necessary calling place on the route from China to India. . . . Such is the position of the Sumatran empire in the seventh century. This brilliant prosperity in all domains is so unlike modern Sumatra, that it would have remained unsuspected but for the decisive evidence of foreign historians and geographers. The study and comparison of the texts has revealed to us the existence of a new centre of civilisation in the " Southern Seas ". As at Kamboja and at Campā, the Indian *Alma mater*, at a remote antiquity, " carried over there her gods, her arts, her literary language, in short, the whole apparatus of her civilization ». And during more than a thousand years of our era, these disciples of India did great honour to their educators (1) ».

III. ŚRĪ VIJAYA IN THE EIGHTH CENTURY

Our knowledge of Śrī Vijaya for nearly a whole century after the period of the four Malay inscriptions and of I-tsing, is limited to the Chinese accounts of the embassies from this kingdom to the Imperial court. In 695 A. D. a decision of the Imperial Court regulating the provisions to be supplied to the embassies from different foreign countries ordained that the ambassadors from Śrī Vijaya were to get provisions for five months, like those from Chen-la (Cambodia) and

(1) JA., Oct.-Dec. 1922, pp. 216-7.

Ho-ling (Java). Again embassies are recorded from Fo-che under the years 702 and 716, while eight years later, in 724, an ambassador described as Kumāra (perhaps crown prince) presented to the emperor two dwarfs, a Zengi (Negro) girl, a troupe of musicians and five-coloured parrots, and the emperor, in his turn, conferred a title on the Kumāra and gave him hundred pieces of silk before sending him back to his country; a title was also conferred on the king of Śrī Vijaya who is called Che-li-to-lo-pa-mo (Śrīndravarman?). The present of multi-coloured parrots by yet another embassy is recorded in 728. The last of the embassies of this period falls in the beginning of 742 A. D. when another prince of Śrī Vijaya visited the Chinese court and the emperor conferred another title on the king who had sent the embassy (1).

The next important reference to Śrī Vijaya occurs in an inscribed stele found at Ligor and bearing a Śāka date corresponding to Saturday, 15th April, 775 A. D. (2). The stele is inscribed on both sides, and it has been a matter of some discussion what relation, if any, should be postulated between the inscriptions on the two sides. One side is fully inscribed, and comprises ten Sanskrit verses in various metres, of which the last contains the date cited above. If we neglect the rather abrupt beginning of the record with no *mangalācaraṇa* of any sort and with the very first verse referring to the king of Śrī Vijaya by means of the demonstrative pronoun *yasya*, there is nothing to indicate that the inscription is not self-contained. The first verse belauds the fame of the great qualities of the king which has surpassed the fame of lesser kings like the rays of the autumn moon excelling those of the stars (3). The next verse also dwells on the king's noble qualities and artfully compares him to the peaks of the Himalayas and to the ocean (*udanvān*). In the next verse he is extolled as the refuge of those who seek to escape the raging fire of poverty like elephants resorting to the fragrant coolness of a tank in the midst of a hot day. The fourth verse states that the king was the equal of Manu and that he enhanced the virtues of the good by endowing them with wealth like the spring season bestowing greater beauty on the mango, the Kesara, and other lordly trees. Such was (states the fifth verse) Śrīvijayendrārāja whose behests were carried out by his neighbouring rulers and who was, as it were, a deliberate creation of Brahmā for ensuring stability of the superior Dharma. This Śrīvijayeśvarabhūpati (4), the abode of so many virtues,

(1) BEFEO., IV, pp. 334-5; JA., *ib.*, pp. 7-8 and 217-8. Also Groeneveldt, *Supplementary writings*. Young Pao, VII (1896), pp. 118-9.

(2) Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava rule*, p. 22.

(3) The text of the record was first given out by Cœdès in BEFEO., XVIII, 6, pp. 29-30; a corrected version is given by Chhabra in his *Expansion*, pp. 22-3; see also Cœdès' remarks on this text at pp. 381-2 of BEFEO., XXXV.

(4) Stutterheim's attempt to interpret this expression and Śrīvijayendrārāja to mean overlord of the kings of Śrī Viaya has been criticised, very rightly, both by Mus and Bosch. See *Javanese period*, p. 14; BEFEO., XXVIII, pp. 320-21, and TBG., LXIX, pp. 144-5.

the unrivalled suzerain of all the neighbouring kings of the earth (*kṣiti-tala-sarva-samanta-nṛpottama ekaḥ*), established (according to the sixth verse) three excellent brick buildings as abodes of Padmapāṇi (*Kajakara*), Śākyamuni (*Māraṇisūdana*), and Vajrapāṇi (*Vajrin*). The seventh verse is devoted to a eulogium on these shrines dedicated to all the best jinas of the ten quarters and capable of bestowing the highest bliss at all times. The next verse records that the royal chaplain (*rājasthavira*) Jayanta by name constructed three stūpas to the order of the king. Adhimukti, his pupil, became royal chaplain after Jayanta's demise, and made two other brick caityas near the three caityas mentioned above (verse 9). The last verse states that on the eleventh day of the bright half of the Vaiśākha month in the Śaka year 697 (*muni nava-rasaka*) when the sun rose in the company of Venus in Cancer, the king of Śrī Vijaya who resembled Indra and was superior to other kings (*devendrābhena ca śrīvijayanṛpatinānyakṣitīśottamena*) established these stūpas and caityas.

The second side of the stele contains a record beginning *svasti śrī*, and running into four lines comprising one verse followed by a few words. There seems to be reason for some doubt if these four lines were all that was ever inscribed on this side. Dr. Chhabra says: The stele "is inscribed on both faces. The lettering on one side is considerably damaged, with the result that only the first four lines are now legible (1)". Prof. Cœdès, on the other hand, says twice that this side was only incompletely inscribed (*la face inachevée*) (2). This detail is of some importance to the correct understanding of the relation of this inscription to that on the other side. If, as Chhabra suggests, the rest of this second side was inscribed at one time and the inscription has become illegible now, then his view that both the sides of the stele contain only one inscription and that it begins with *svasti śrī* becomes not merely a probability, but a certainty. But any one who studies the plates relating to this inscription will see that the lettering on the second side is, if anything, better preserved than that on the fully inscribed face, and Chhabra does not support his conjecture regarding the continuation of the inscription on the second face either by a plate or by an attempt to read even a few letters of the continuation; nor does he offer any explanation as to how the first four lines on this face came to be so well preserved while the rest disappeared so completely as to become quite illegible. I have not seen the stele, but with the data at hand, I must assume that for some reason the inscription beginning with *svasti śrī* was never completed, and stopped with the engraving of the first four lines. And the relation between this record and that on the other face should be settled on other grounds.

Now to the meaning of the verse. This supreme king of kings, the only one to be considered as the sun capable of dispersing the darkness viz. the groups

(1) *Expansion*, pp. 20-1.

(2) BEFEO., XXXV. pp. 381-2: cf. also Krom "breekt na vier regels af en is verder onbeschreven gelaten". *Geschiedenis van Nederlands Indië*, Deel I (1938), p. 161.

of enemies who, by his splendour, resembles the spotless beauty of the autumn moon, who looks like Maṃmatha (Cupid) incarnate, who bears the aspect of Viṣṇu in his capacity to humble the pride of all enemies and in his unrivalled prowess, is called Śrī Mahārāja on account of his origin from the Śailendra family. The following words are : *tasya ca sakalarā* i. e. and of him all.

Cœdès has always treated these two inscriptions as separate ; but at first he was inclined to identify the Śailendra king of the second inscription with the king of Śrī Vijaya mentioned in the first. But R. C. Majumdar drew attention to the fact that in the long eulogium in the first inscription the king of Śrī Vijaya is nowhere referred to as belonging to the Śailendra dynasty, whereas in the second record of the Śailendra ruler there is no reference to Śrī Vijaya, and reached the conclusion : ' There is nothing to prove that the king of Śrī Vijaya belonged to the Śailendra dynasty (1) '. Cœdès has now accepted the correctness of this view, though I think he goes too far when he says : ' it is impossible, according to sound methods, to affirm that before the 11th century the kings of Śrī Vijaya belonged to the Śailendra dynasty or that they reigned at Śrī Vijaya (2) '. More of this later.

Dr. Chhabra's view, as already indicated, is that the Śailendra ruler was the king of Śrī Vijaya who erected the stūpas and caityas, and that he had the personal name of Viṣṇu and the title Mahārāja. He further identifies Viṣṇu with Viṣṇuvarman of the Perak seal. Cœdès has reiterated his acceptance of Majumdar's results and objected to the identification of Viṣṇu with Viṣṇuvarman of the seal of whom we know nothing. The writing on the seal is box-headed, and much earlier than that of the Ligor stele (3). I am inclined to agree with Cœdès on both these counts.

It would be well to take first the Ligor inscription of Śrī Vijaya by itself and note its historical significance before proceeding further. The expansionist policy of Śrī Vijaya of which the first indications are given by the earliest inscriptions we have noticed above and the statement of I-tsing about Malāyu, and the further progress is attested by the references to the embassies from Śrī Vijaya in the Chinese annals ; this policy is seen to have been continued successfully till 775 A. D. for nearly a whole century. In this inscription Śrī Vijaya stands forth as an imperial power that has spread its wings far from its original home. The noble personal qualities of its monarch, the excellence of his rule, and his outstanding position in the midst of all the rulers of the neighbouring lands in the Malay peninsula and the archipelago are celebrated in unmistakable terms. And the erection of stūpas and caityas in the neighbourhood of Ligor by the court-chaplain Jayanta under the orders of the king of Śrī Vijaya, and the continuation of this

(1) *Suvarṇadvīpa*, I, p. 207.

(2) JGIS., I, p. 65.

(3) BEFEO., XXXV, p. 382.

work after the death of Jayanta by his pupil and successor Adhimukti, alike show that the power of Śrī Vijaya was sufficiently well established in this part of the Malay peninsula to allow of such continuous and peaceful activity.

Prof. Krom has explained the causes and motives that guided the policy of Śrī Vijaya so clearly and fully that I cannot do better than reproduce his account here. « In this quick and lasting bloom of Śrī Vijaya », he says, « we must recognise the results of geographical, economic and political factors working closely together. We saw that by their position in relation to the extensive maritime intercourse of the time, the ports of S. E. Sumatra were destined to play an important role as revictualling and transshipping stations and thus come more and more into their own, since besides the long-established Indian shipping, even Arabic sea-farers constantly ventured to the East — an Arab colony in Canton is already mentioned in the fourth century (1) — and above all the rise of the T'ang dynasty brought about a great revival in the intercourse and trade of China with foreign lands. We gather from incidental notices that even the indigenous shipping of the Hinduised states of S. E. Asia began to take part in this intercourse (2), and it is quite in keeping with this increasing contact between the East and West that we find in 692 an embassy from a Cālukya of Mysore at the Chinese court, and in 720 the emperor of China bestows an investiture on the king of Kāñcī in South India, though this was naturally only a formality and had perhaps a significance only in the eyes of the Chinese themselves. It was also pointed out above that the new revival rendered possible in South India after the break up of Harṣa's kingdom in 647 might have turned out to the good of Śrī Vijaya (3). It is clear that the choice of a place for halting and transshipping in this part of the Archipelago was rather limited for the sea-farers, that it had to be a centre in some measure civilised, having, in this case, say, a Hinduised society, and that the place had to satisfy some geographical demands, having a protected haven like the mouth of a river, and in any case a safe anchoring place. For the rest, however, there was no reason why one port should be preferred to another, and why under conditions, the opposite coast (where Singapore came up later) should not be preferred to the Sumatran coast. This involved competition, and probably led to the use of rough methods to secure for oneself the first place in the struggle. If one of the rivals desired a monopoly, then he needed to make the others innocuous, or at least to possess the means to control the trade of the others as he liked, thus to make them politically dependent. He needed further to ensure his own safety so that any sudden attacks from the interior might not deprive the sea-power of its support.

(1) Hornell, *Mem. As. Soc. Ben.* (1920), p. 199 (Krom).

(2) Ferrand (*JA.*, II, 13, 1919, p. 461) on Kambojan ships bringing a cargo of mirrors from W. India to China (Krom).

(3) Contra Bosch, *TBG.*, 65 (1926), p. 554, who considers this factor as of little importance (Krom).

He needed finally to control commercial intercourse on a larger scale by making his influence felt in the straits and on the opposite coast, and to connect with his own interests, whether by force of arms or by means of treaties, the powers on that coast which, by a transfer of the traffic might take over the role of the subjugated Sumatran ports. A commercial policy like the one sketched above must necessarily lead to constantly increasing interferences with the rest of the Archipelago, so far as the traffic along the straits is concerned, and promote the establishment of a supremacy holding sway over the seas and coasts, a sea-power (1) ». Again, « by its position and by its commercial policy, as we saw, this state subjugated all competing ports, secured itself against the interior, and gained a foothold on Bangka. The next following step must in the nature of things be the control of the straits by acquiring a centre of support on the other side which in turn might become the base for the subjugation of the surrounding land so that there should be nothing to fear from either side. Now if you look at the map you see clearly that one part of the Malay peninsula was bound particularly to attract the attention of any commercial power with ambitions similar to those of Śrī Vijaya. That part is the area where the peninsula is at its narrowest and where it offers scope for curtailing the length of the sea-voyage perceptibly by disembarking on one coast, crossing the isthmus, and reembarking on the other coast. For a power established in Sumatra, the mastery over the isthmus would secure the control of the straits as also that of the commercial route across the isthmus (2) ».

Śrī Vijaya then attained remarkable success in the pursuit of her commercial and political ambitions, and it seems probable that by the date of the Ligor inscription she had become mistress of an extensive empire embracing large parts of Sumatra, if not the whole of it, and parts of Java and the Malay peninsula up to the isthmus of Kra, and naturally also several smaller islands of the archipelago. And the centre of this historic empire was, so far as the available testimony goes, Palembang and its neighbourhood. The paucity of antiquarian remains at this site which puzzled several scholars has become less striking after the discovery of the Palembang inscriptions mentioning Śrī Vijaya, and the recent archaeological researches of Schnitger (3). It must be noted that the increase of the power and influence of Śrī Vijaya seems to be accompanied by a progressive increase of Hinduisation, using the term in a broad sense. While the early inscriptions are indited in Malay with a considerable admixture of Sanskrit, the Ligor inscription constitutes a typical and highly ornate Sanskrit *kāvya*. The religion of the rulers of Śrī Vijaya continues to have been the same

(1) HJG., pp. 113-14.

(2) *Ibid.*, p. 130.

(3) Summarised by me in JOR, XI (1927), pp. 37-44.

type of Mahāyāna Buddhism throughout, and the reference in the Ligor record to the Jinās of the ten quarters and the salvation of the entire world (1) invites comparison with the *prañidhāna* relating to Śrīkṣetra in the earlier inscription of Jayanāś(g)a. The mention of two generations of *rājasthāviras* may indicate a complex church organisation.

IV. THE ŚAILENDRAS

We may now turn to the Śailendra inscription on face B of the Ligor stele. This inscription raises the difficult and much debated question of the origin of the Śailendras and their relations to Śrī Vijaya. The evidence is inconclusive, and not easy to interpret; and the progress of Malayan archaeology, still in its infancy, may some day throw clearer light on this aspect of the subject; but it may not be otiose to attempt a succinct statement of these problems as they stand now.

Let us set forth the facts before we enter into a discussion of the data. The Ligor inscription (B) does not bear a date; but any one who compares faces (A) and (B) will see that though B may be somewhat later than A, the paleography of the two records is clearly of the same period, and they cannot be separated far from each other in point of time. There are two inscriptions of the Śailendras from Jāva (Kalasan and Kēlurak) dated within a few years of each other and of the Ligor inscription (A), and the well known Nālandā plaque of Devapāladeva of the middle of the ninth century A. D. or a little later.

The Kalasan record (2) is dated in Śaka 700 (778 A. D.), and comprises twelve Sanskrit verses in various metres following the opening salutation to Tārā viz. *Namo bhagavatyaī āryatārāyai*. The script of the record however is not Pallava, but Pre-nāgarī. After a *maṅgalaśloka* invoking the blessings of Tārā on the world (1), the inscription records the construction of a glorious temple of Tārā (*Tārābhavanam*) by the *gurus* of the Śailendra king, after they had persuaded the mahārāja Pañcapaṇa Panamkaraṇa (2). An image of the goddess was installed and a residence built for the venerable bhikṣas learned in the *vinayamahāyāna* (3). All this was done by the royal *ādeśa śāstrins* with the names *pangkura*, *tavāna* and *tīripa* (4), in the prosperous kingdom of the king who was an ornament of the Śailendra line (*Śailendravanṣatīlakasya*) (5). In the year 700 Śaka the Mahārāja Panamkaraṇa constructed the Tārā temple for honouring the *gurus* (6). The village of *Kālāsa* was given to the *Saṅgha*, and the great men who were *deśādhyakṣas* viz., *pangkura*, *tavāna* and *tīripa* were witnesses (7). This gift of

(1) In verse 7 — *daśadīgavasthita-sarvvaṇṇottamādattam*, and *sarvvaṇṇagat-malabhūdhara-kulīsvaram tri-bhāvavibhūti-vīśesadam amaraṇapadam*.

(2) TBG., LXVIII (1928), pp. 57-62.

land (1) to the *Saṅgha* by the great king should be looked after by the noble succession of the Śailendras (3), as also by local officials viz., *pangkura*, *tuvāna*, *tīripa*, and their followers and good *patis* (9). The three concluding verses introduced by the copulative *api ca* repeat the founder's request to his successors for the protection of his foundation and gift.

The Kēlurak inscription comes from a place near Kalasan, is written in the same Pre-nāgari script and is dated just four years later in Śaka 704 (782 A. D.) (2). So far as it can be deciphered, and there are many gaps, it begins with the formula of salutation *namo ratnatrayāya* and is followed by twenty Sanskrit verses, of which the first two are devoted to the praise of four Īśvaras and of Lokeśa. Then it says that the world is supported by the heroic king, Dharaṇidra by name, an ornament to the Śailendravamśa (5), whose policy was well guided by *sāmantas*, *mantris* and *patis*, whose valour was established by the conquest of rulers in all directions, and who was ever given to attacking warriors hostile to him (*vanivaravīra-vimardana*) (4). The *Guru* from the Gauḍadvīpa (7) Kumāraghoṣa by name, installed an image of Mañjuśrī in 782 A. D. (11); this image of Mañjuśrī is an unsurpassed *kīrtistambha* and *dharmasetu*, established for the protection of all living beings (*rakṣārtham sarvasattvānām*) (13); Buddha, Dharma and Saṅgha are ever present here in a hidden form (14). This Mañjuśrī is also Brahmā, Viṣṇu and Maheśvara, in fact all gods in one (*sarvva-devamayah*) (15). There is more praise of Mañjuśrī in the next three verses (16-18), followed by the usual request to the future kings for the protection of the foundation (19) and a final verse in which only the name Śrī Sangrāmadhanañjaya is legible (20).

These two inscriptions introduce us at once to a new dynasty and a new script, the Śailendras and Pre-Nāgari. The Śailendras long outlived the employment of the Nāgari script which occurs in Java only in a few inscriptions, all belonging to this period and coming from the neighbourhood of the Prambanan plain. Some stress should be laid on the fact that the Śailendras make their appearance in inscriptions first in middle Java for they have till recently been taken to have started as rulers of Śrī Vijaya (3), while some scholars have been inclined to seek the seat of their power in the Malay peninsula.

Was Mahārāja Pañcapaṇa Pannakaraṇa the first of the Śailendras, or had he any predecessors of the same dynasty? The answer to this question is by no means clear, but there is given in a copper plate charter from Kēdoe dated 907 A.D. a list of the predecessors of the then reigning monarch. This list begins with Sañjaya who bears only the title Rakai Mataram, and is followed by eight names

(1) *Bhura dakṣa* makes no sense: and I follow Bhandarkar's emendation *bhūdakṣa*.

(2) TBG., LXVIII (1928), pp. 16-56.

(3) In 1919, as is well known, Krom described the century following the foundation of Kalasan as the 'Sumatran period of Javanese history'.

including that of the donor of the charter, all bearing in addition to the Rakai title, that of Śrī Mahārāja. The name next after Sañjaya in the series is Śrī Mahārāja Panamkaraṇa, which leads us at once to think of the Mahārāja Pañcapaṇa Panamkaraṇa of Kalasan. If we recall the dates, Sañjaya 732 A. D. and Panamkaraṇa 778 A. D. there is no difficulty in identifying the Panamkaraṇa of the Kēdoe charter with Panamkaraṇa of Kalasan, and in accepting Sañjaya as the immediate predecessor of Panamkaraṇa. And the interval between Sañjaya and Balitung, the donor of the Kēdoe charter, is also suitably filled by the reigns of the seven kings mentioned as ruling during these (900 *minus* 732) one hundred and seventy years or so (2).

But while Panamkaraṇa is called a Śailendra in the Kalasan record, the family name does not occur in the Kēdoe charter either in relation to him or to any one else. And is the Mahārāja title which occurs both in the Kalasan record and in the Kēdoe charter where it is applied to all the rulers named except Sañjaya, is the recurrence of this title enough to sustain an inference that all the rulers to whom this title is applied belonged to one and the same family? Let us not forget here that the Mahārāja title, whatever its significance elsewhere, stands in a specific relation to the empire of Zābag in all the contemporary Arabian accounts, and to the Śailendra dynasty in the verse in the Ligor stele, face B, where it is said that the king styled himself Mahārāja because of his descent from the family of the Śailendras.

Sañjaya, however, bears neither the dynastic title nor that of Mahārāja. And while Sañjaya is a Śaivite, the Kalasan and Kēlurak inscriptions and the great monuments of Central Java attributable to the Śailendras, are all bound up with Mahāyāna Buddhism. These facts have lent support to the generally accepted opinion that the period of Śailendra rule in Java was a parenthesis in Hindu-Javanese history, a period of more or less foreign rule between the age of Sañjaya and that of Balitung, both indigenous princes of the Matarām line of kings. This opinion seems to gain further support from two inscriptions dated in the Sañjaya era. This era perhaps dates from the consecration of Cangal in 732 A. D., and the dates 172 or 174, and 176 found in the two middle-Javanese inscriptions would correspond to 904 or 906, and 908 A. D., and fall respectively in the reigns of Balitung and Dakṣa. And there is no other instance of the Sañjaya era being employed in Javanese inscriptions. Further the records of Balitung's reign bear witness to a steady spread of his power westward from Kēdiri into middle Java. What may all these facts taken together indicate but that after Sañjaya's time the native power suffered an eclipse and was pushed eastward by the upcoming of the Śailendras of Java, and that the recovery of lost ground is celebrated by the indigenous dynasty by a significant, though

(1) Cf. Stutterheim in TBG., 67 (1927), pp. 189-90; and 212-5.

short-lived, change from the ordinary reckoning in the Saka era, to a reckoning that linked them up with the last indigenous ruler of middle Java, Sañjaya ? Hence it would seem that the list of rulers in the Kēdoe charter of 907, far from being the record of a continuous succession in one and the same dynasty, is only an enumeration of successive rulers in chronological order, but one that masks a number of important changes in the political fortunes of the land (1). The apparent unity of the Matarām line from Sañjaya to Balitung that is seen in the Kēdoe charter of 907 is a fictitious unity; it enables Balitung, like his employment of the Sañjaya era, to legitimise his accession to Sañjaya's throne, but it throws a veil over the rule in the interval of a non-Matarām dynasty, the Śailendias.

But it is possible to put another interpretation on the facts; and before offering it, one may venture to suggest that the theories summarised in the last paragraph were strongly influenced by the older view that the original home of Śailendra power was the Sumatran kingdom of Śrī Vijaya. This view had no other evidence in its favour than the mention of Śrī Vijaya and Śailendras on the two sides of the Ligor stele (2). The Kēdoe charter of Balitung apparently gives a continuous list of rulers from Sañjaya to Balitung, all belonging to Matarām, and there is no evidence of the unity of the line being a fiction created to support a political claim. The evidence for the view that Balitung for the first time recovered the ground lost to the alien Śailendras, and expanded his power westward is by no means as strong as is sometimes held. It has, no doubt, been said: 'From a chronological arrangement of the known inscriptions of this last prince it appears that the more western parts (of his kingdom)

(1) See TBG., 69 (1929), pp. 151-6.

(2) Cf. Ferrand, JA., cclii, 1923, p. 15. — cited and discussed by Bosch in TBG., 65 (1925), pp. 522-3. It is curious now to reflect how far-reaching have been the effects of this view of the Ligor stele. The many ingenious attempts to account for the paucity of monuments in Sumatra, the home of the Śailendras, as compared to those in Java, a conquered land; Vogel's hypothesis of two branches of the Śailendras, the Sumatran and the Javanese; and the debate on 'the Sumatran period in Javanese history' (Krom) vs. 'A Javanese period in Sumatran history' (Stutterheim) are some of these results. The old hypothesis relating to the 'Śailendra empire of Śrī Vijaya' was proved wrong in three ways: (1) the discovery and publication of the Nālanda copper plate (1922-4) showed that Java was an earlier and independent centre of Śailendra power than Sumatra (Bosch, *op. cit.*, p. 524); (2) the discovery of the Kēdoe charter of Balitung dated 907 A. D. and the list of rulers in it from Sañjaya to Balitung gave rise to a presumption of continuity in the independent political history of Java which Stutterheim has stressed with increasing emphasis in his note on 'De verhouding tusschen Çrivijaya en Matarām in the 8e eeuw A. D.' (BKI., 86, pp. 567-71) and his 'Javanese period in Sumatran history' (1929); also Gous has sought to strengthen this argument from another side, from records dated in the Sañjaya era; lastly (3) Prof. R. C. Majumdar raised the question of the relation between the two inscriptions on the two sides of the Ligor stele (BEFEO., xxxiii, 1933, p. 121 ff).

follow in a geographical order: 898 Kēdiri, 901, Madioen and 907 Kēdoe. The charter of Tadjī (904 or 906) which falls chronologically between the inscriptions of Madioen and Kēdoe, falls now geographically also between Madioen and Kēdoe. Balitung who, as appears from the provenance of his edicts, is originally an East-Javanese ruler, thus marches continuously more to the West; as he comes to the Matarām territory to the west of Madioen, he issues his first edict in the Sañjaya era; his next western record, viz., the Kēdoe inscription, mentions completely all his Matarām predecessors' (1). But Balitung's inscriptions in fact, show no such steady westward progression from Kēdiri. For one thing the so-called charter of Tadjī is a charter of unknown provenance — only a guess of Rouffaer being the authority for its being taken to come from Tadjī, near Prambanan (2) — and it does not give any king's name (3). And Goris' readings of the figures of the dates in the Sañjaya era from which this theory of a Śailendra interregnum seeks to draw support, have not been accepted by so high an authority on Javanese history as Krom who still prefers the older readings of Brandes (4). Even granting, for the sake of argument, that the so-called Tadjī inscription belongs to Balitung's reign, still we have evidence of his power in Kēdoe in the year 901-2, which is earlier than 904, the earliest date assigned to the Tadjī inscription (5). That the provenance of the charters of Balitung does not give any guidance of a decisive character to the original seat of Balitung's power or the direction of its spread, has been argued recently at some length by Krom at the beginning of the fifth chapter on Mēdang in the *Geschieenis van Nederlandsch Indie*.

We know that Panamkaraṇa was a Śailendra, that he was the immediate successor of Sañjaya, and that both ruled in middle-Java. This may lead us to suppose that they belonged to one and the same line of rulers, and that, consequently, Sañjaya was not only the founder of the middle Javanese kingdom of Matarām as it came to be known later, but of the Śailendra-vamśa as well. It is notable, first that neither of these names, Matarām and Śailendra, appears in the time of Sañjaya, and secondly that the name of Śailendra occurs only in the pre-nāgari charters of Kalasan and Kēlurak in Java. May it not be that the name Śailendravamśa, like the pre-nāgari script (6), stood in a definite relation to the incoming of the new Mahāyāna influences, attested by the Kēlurak inscription and the Nālandā cooper-plate, and that for this reason it fails to make

(1) TBG., LXIX (1929), p. 152.

(2) OJO., xxxvi, introduction.

(3) H.J.G., p. 190.

(4) Ib., p. 191, n. — At pp. 179 and 185 of *Gesch. van N. I.*, I, he is still undecided and even propose to ascribe to Dakṣa both the records in the Sañjaya era.

(5) H.J.G., p. 186, *Gesch. van N. I.*, I, p. 174.

(6) H.J.G., p. 138.

its appearance in the Cangal inscription of Sañjaya, and is deliberately omitted in the Kēdoe list of 907 A. D.? For Sañjaya himself was a Śaiva with unmistakable affiliations to South India (1), and it seems possible that the change to Mahāyāna under the combined influences flowing from Śrī Vijaya and Bengal took place under his successors. This change was marked by the temporary use of Pre-nāgari and the emergence of the name Śailendra for the royal family, though this name has both Śaivite and Buddhist associations and cannot be held exclusively Mahāyānist in character or origin (2); the script fell into disuse early, and with the revival of Śaivism in Java, the name Śailendra also, except as the designation of the Śailendra (Slendro) scale in music; the dynastic name was continued by the rulers of Śrī Vijaya who continued to be adherents of Buddhism for a long time.

Sañjaya's Cangal inscription, it has been said, still keeps fresh the memory of the father-land from which the Hindu immigrants came to Java, and this father-land was most probably the extreme south of India (3). In addition to Śaivism and Agastya worship which have long been recognised as bonds between Java and South India, there is yet another which has not been noticed so far. By itself it is not conclusive of anything; but it does not seem to be altogether without interest to the study of the origin of the Śailendra-vamśa. One of the titles applied to the Pāṇḍyas of Southern India in the larger Śinnamanūr copper-plate grant of the early tenth century A. D. is seen to be: Mīnāṅkita-Śailendran (4). The title is actually applied to Māravarman Rājasimha II, c. 900-920 A. D. But a title of such a general character must be taken to be applicable not to an individual king so much as to the rulers of the dynasty, as a whole; and it is therefore not wrong to infer that the expression must have come into use at a much earlier period. The expression has so far been interpreted as a reference to one of the traditional achievements of the Pāṇḍyas described earlier in the same record by the clause (5): *Vaśaiṇil māk-kayal puli śilai vaḍa-varai neṇṇiyil varaindum*, meaning: 'having engraved on the brow of the Northern mountain (the Himalayas) the great stainless carp, tiger and bow'. The first of these is the emblem of the Pāṇḍyas, and the tiger and bow of the Cōḷas and Cēras respectively were engraved on its sides to indicate their subordination to Pāṇḍya rule. The idea is even more explicitly stated in the lines of the *Śilappadikāram*:

Kayal elud.ya imaya neṇṇiyin
ayal eludiya puliyum villum (6);

(1) TBG., LXXV (1935), pp. 610-11; also LXXVI (1936), pp. 500-5.

(2) Przyluski in JGIS., II, pp. 34-35.

(3) TBG., LVII (1916), pp. 441-2.

(4) SIL., III, p. 455, ll. 140-41.

(5) *Ibid.*, I, 98.

(6) *Sil.*, XVII, ll. 1-2.

i. e. 'the tiger and the bow engraved on the sides of the carp engraved on the brow of the Imayam (Himalaya)'. So, in the light of these references, South Indian scholars have understood the phrase *Mīnāṅkita-śailendran* to mean 'one who put the mark of the carp on the lord of mountains (Himalaya)'. But it may also mean 'the Śailendra who bore the mark of the carp', and this meaning becomes significant in the light of the rule of the Śailendras in Java and of the prevalence there, centuries later, of Pāṇḍyan titles like *Sundarapāṇḍya-devādhīśvaranāma rājābhiṣeka* and of the double-fish emblem on the royal seal (1). The Pāṇḍyas belonged to the Śailendra dynasty because they were the descendants of Pārvatī, the daughter of the lord of mountains. If this line of thought is not altogether wrong, it seems possible that the name Śailendra also, like Agastya worship, points to South India as the original home of the Javanese ruling line, and that Sañjaya himself, and Sanna before him, were in fact, though not in name, Śailendras (2).

Sañjaya was also responsible, according to Stutterheim, for the spread of Javanese power over Sumatra (Śrī Vijaya). He cites the *Carita Parahyangan*, a late chronicle, which relates the following about Sañjaya, after mentioning his conquests in Java (3): "From here rahyang Sañjaya crosses to the deśa of Malāyu: Kēmir is fought, the rahyang Gana is defeated. Again Kēling is fought, sang Śrīwijaya is defeated. Barus is fought, the Ratu Jayadana is defeated. China is fought, the Pati Sarikaladarma is defeated. Then rahyang Sañjaya goes back from Sabrang (oversea-countries) to Galuh etc. ". Stutterheim proposes to understand Kēmir and China to be really Kamboja and Campā, and considers that Sañjaya was a great conqueror not only of the neighbouring states in Java (*vi-jitānekasāmantacakraḥ* — Cangal inscr. v. 11) as stated both in the Cangal inscription and in *Carita Parahyangan*, but parts of Sumatra, Malaya and Indo-China. Krom has rightly observed that this is attaching too much weight to a confused source far removed in time from the events treated of; 'the possibility of expeditions may' he adds, 'be recognised, but as yet it is no more than a possibility'. It is true that the inscriptions of Campā mention plundering raids led by fleets from Java (*Javabala-sanghair-nāvāgataḥ*) against the coast of Campā in the years 767, 774, and 787 A. D. (4). But the dates do not favour our thinking of Sañjaya in connection with these raids, and as Bosch has pointed out: 'The possibility is not denied that Sañjaya or one of his successors undertook successful expe-

(1) H.J.G., pp. 378-9.

(2) Hirananda Sastri (EI., xvii, pp. 314-15) thought of the Malaiyamāns as the probable ancestors of the Śailendras; but these were an obscure feudatory family in the interior, not known to have had any maritime connections and not likely to have been remembered by the colonists of Java.

(3) *A Javanese Period*, p. 18.

(4) Maspero, *Royaume de Champa*, p. 99.

ditions against the opposite coast and bossed it for a time over Sumatra. Farther India and elsewhere. But these plundering raids (and they cannot be held to be anything else) do not furnish us any reason to postulate a permanent subjugation and occupation of the ravaged lands (1). But the dates of the raids taken along with the declaration of Kambujan independence by Jayavarman in 802 A. D. may justify the inference of a temporary conquest and rule lasting for some years (2).

The pre-nāgari inscriptions of Kalasan and Kêlurak definitely attest an active intercourse between Java and the Pāla kingdom (3), both by their script and by the mention of Kumāraghoṣa, the *guru* from Gauḍadvīpa who erected the image of Mañjuśrī in 782 A. D. This naturally leads one to a consideration of the reference to the Śailendras in the Nālandā copper-plate inscription of Devapāla-deva. The inscription is recorded in the thirty-ninth year of this king which fell somewhere between 850 and 860 A. D. (4). The object of the record is to register the grant of some villages to the *vihāra* at Nālandā erected by Bālaputradeva, ruler of Suvarṇadvīpa (*Suvarṇadvīpādhipamahārāja*). The genealogy of Bālaputra given in this record traces his descent from the Śailendras of Java and is as follows (5):

Yavabhūmipāla, Śailendravamśa tilaka
Śrī Viravairi-mathanānugatābhīdhānah,

Dharmasetu of
the Lunar line.

Tārā

m.

Son Samarāgravīra

Bālaputra.

(1) TBG., LXIX (1929), p. 155.

(2) Cf. Majumdar, *Suvarṇadvīpa*, pp. 157-9.

(3) TBG., LXVIII (1928), pp. 13-5, 30-1.

(4) TBG., LXV (1925), p. 512.

(5) It may be noted *en passant* that this genealogy has greatly exercised the ingenuity of Ir. J. L. Moens who offers what he chooses to consider the proper eastern method of understanding it. TBG., LXXVII (1937), pp. 438-42. He states that Bosch's suspicions relating to the historical data on the Śailendras given in this inscription arose out of his inability to get at the true facts hidden behind the flowers of Oriental speech, and he undertakes to discover for us the romance of Bālaputra's birth! The father of Bālaputra, Samarāgravīra though the son of a Śailendra, was himself no Śailendra; for the inscription compares him to the four sons of Kuntī and to Parāsara who were all bastards, which shows that 'Samarāgravīra', must also have been begotten on the Queen of the Yavabhūmipāla by another person, perhaps his *purohita*. Therefore if Bālaputra must claim Śailendra descent, it could not be through 'Samarāgravīra', but a true Śailendra prince, legitimate son of Yavabhūmipāla, which means that his mother Tārā, the wife of Samarāgravīra, must have had at least two husbands. And this turns out to be so from the inscription. For his birth is compared to that of Buddha and Skanda; and his mother is compared to Tārā, Paulomī, Pṛiti and Pārvatī. Buddha was the son not of Śuddhodana, but of Indra; and Umā gave birth to Skanda not by her hus-

Hirananda Sastri and Bosch, both thought that the names of Bālaputra's father and father's father were not given in the inscription, and Bosch said that this was due either to the ignorance of the writer of the record or to his lack of interest in these names (1). It is possible, however, that the father of Bālaputra and his father have been mentioned by their titles Samarāgravīra and Viravairimathana (2). This last surname is clearly the same as Vairi-varavīra-vimardana of the Kēlurak inscription, and if this and the Kalasan inscription, which share many peculiarities in common (3), belong to one and the same

band Śiva, but by Agni. Tārā to whom Bālaputra's mother is compared was the bi-andrical wife of Vālī and Sugrīva, brothers born of the same mother Virajā by two different fathers: likewise Tārā, the daughter of Dharmasetu, was the wife of 'Samarāgravīra' and his half-brother, an unnamed Śailendra-prince. Tārā must have been carrying Bālaputra already when she married Samarāgra, and Bālaputra's Śailendra descent would be clearly established. We can imagine clearly the drama that played itself out in the Śailendra court of Java. The life and death struggle between the (crown) prince and the ambitious Samarāgra, ended with the abduction of Tārā. And all doubt vanishes when we recall the prototypes of her marriage mentioned in the inscription viz., Paulmī and Indra (Paulmī was seduced by Anuhlāda before), Prīti and Kāma (Prīti known to Agni before Skanda's mother), Pārvaī and Śiva (Pārvaī lived with Agni), and Lakṣmī and Viṣṇu (Lakṣmī was united to Kubera before). One last point of Moens' Tārā must have been the sister of Balavarman of Puṇḍravardhana (Bālaputra's *dūta* to Devapāla), for the name of Bālaputra shows that he was the matriarchal 'son of Bala (varman)', and therefore Dharmasetu, rather Varmasetu to have a 'varman' name, was likewise ruler of Puṇḍravardhana.

I can only observe here that the last argument overlooks the difference between 'Balavarman' and 'Bāla —, not Bala, — putra, and that the romance of *Bālaputra sambhava* to which Moens has treated us is not history, but simply a product of his overwrought imagination. I am an Oriental, and I have read verses 24-31 of the Nālandā inscription quite a number of times after reading Moens' interpretation to discover if there is the slightest warrant in the original for such an interpretation, and I have failed to find it. I do not think it is necessary to stop to point out minor errors in Moens' understanding of Hindu mythology when the total effect of his interpretation is to my mind so untrue and un-Eastern and I am unable to perceive that these verses are a veiled catalogue of the misdemeanour, of Hindu goddesses and women! Moens either does not know, or has not remembered, that in *upamā* (simile) we should look for only partial, and never for total, similarities between the things compared.

Moens' view that the Śailendras were settled first at Kēdōe-Katāha in Java and migrated later to Katāha-Sanfo-ts'i in Suvarnadvīpa, I have discussed elsewhere in so far as it relates to the historical geography of Katāha (JGIS., V, pp. 128-46).

(1) TBG., LXV (925), p. 518.

(2) The phrase śrī Vira-vairi-mathanānugatābhīdhānah is rendered by Hirananda Sastri into: 'whose name was conformable to the illustrious tormentor of brave foes'; and by Bosch thus: *weins naam beantwoordde aan Sri viravairimathana* (letterl: genaamd in navolging van den verneitiger van heldhaftige vijanden). It seems possible to go further than the literal rendering of Bosch, and say: 'whose name was followed by (the title) Śrīviravairimathana, i. e. the illustrious destroyer of brave foes'.

(3) TBG., LXVIII (1928), pp. 22-3. See *ib.*, LXIX (1929), pp. 138-40 for a critique of Stutterheim's identification of Sañjaya with Viravairimathana (Nālandā) and of Samarāgravīra (Nālandā) with Panamkarana. See also BEFEO., XXVIII, pp. 515-28.

reign, we may assume that Panamkaraṇa was the Yavabhūmipāla of the Nālandā record, and adopt Bosch's suggestion that Panamkaraṇa was the *garbhanāma* and (Dharaṇī) Indravarman the *abhiṣekanāma* of this ruler (1).

The title Samarāgravīra of the Nālandā record has been rightly connected by Krom with a stone inscription from Kēdoe dated 847 A. D. which mentions a king Samarottuṅga (2). Krom has also observed that though this may indicate the continuance of Śailendra power in middle-Java till 847 A. D., we may yet not be quite certain of this as the name Samarottuṅga is borne also by a later East-Javanese ruler, a fact which may be cited in support of quite the opposite conclusion. This will, however, be no difficulty if we accept the unity of the Matarām line from Sañjaya to Balitung.

The identity of Tārā, the wife of Samarāgravīra, and of her father Dh(V)armasetu also presents a knotty problem. Stutterheim identified Dharmasetu with Dharmapāla (of Bengal), 'which name in poetry could be regarded as a synonym of Dharmasetu', and held that Mahāyāna Buddhism was introduced into Java as a result of this marriage (3). Bosch has argued against this hypothesis, rightly pointing out that if the king of Bengal was meant, this would have been set forth in an unmistakable manner in the Nālandā charter issued by his son, and that if Varmasetu is the correct reading of the name, all talk of Bengal must necessarily fall to the ground (4). Bosch himself is inclined to see in Tārā, a Javanese princess, married to a younger prince from the Śailendra dynasty of Sumatra; apart from there being no evidence as yet of the establishment of the Śailendras in Sumatra in this period, Mus has raised another legitimate objection against this view: « If Tārā is a princess of the house of Sañjaya, then Śaivite, her name is somewhat surprising » (5).

In fact the only reasons suggesting Bengal as the possible home of Tārā are (1) the mention of Kumāraghoṣa, the *guru* from Gauḍadvīpa, in the Kēlurak inscription; and (2) the fact that Nālandā, whence we get the record of the genealogy of Bālaputra, lay in Pāla territory. These have led Stutterheim to read more meaning into the expression '*gurupūjārtham Tārābhavanam*' of the Kalasan inscription than it will bear, and to argue that the Tārābhavanam was constructed by the Javanese ruler to do honour to his father-in-law, 'the greatest and most powerful champion for that sect which the Śailendras received with their Tārā' (6). But while the *Nāgarakretāgama* and Chinese authorities attest the most lively intercourse, commercial and religious, between Bengal and

(1) TBG., LXVIII (1928), p. 26.

(2) H.J.G., p. 156.

(3) *Javanese Period*, pp. 9-12.

(4) TBG., LXIX (1929), pp. 141-2 and n.

(5) BEFEO., XXVIII, pp. 525-6.

(6) *Jav. Per.*, p. 11, n. 1.

Java in this period (1), the difficulties, chronological and other, in the way of identifying Dh(V)armasetu with Dharmapāla are well nigh insuperable.

A much more plausible guess would be to assume that Dharmasetu was a king of Śrī Vijaya, and that Samarāgravīra, the Śailendra ruler of Java, married his daughter (2); Bālaputra, the issue of this marriage, came subsequently to rule in Śrī Vijaya (Suvarṇadvīpa), probably because no other claimants to that throne were forthcoming at the time. This would be the beginning of the rule of the Śailendras in Śrī Vijaya commencing roughly from the middle of the ninth century A. D. Whether Bālaputra was a younger son of Samarāgravīra and the latter was succeeded in Java by an elder son, we are not in a position to decide; though it seems possible that the Śailendras continued under that name in Java for some time more. And Vogel's hypothesis of two branches of the Śailendras ruling in Java and Sumatra would be true for the second half of the ninth century.

This somewhat involved discussion of the relations between Śrī Vijaya and the Śailendras and the evidence on which it rests may then, for easy reference, be summarised as follows:

	SUMATRA.	JAVA.	MALAY PEN, INDOCHINA, ETC.
685 — 90 A. D.	Śrī Vijaya vs Javabhūmi (Malay inscriptions)		
C. 700 A. D.	Sanna	} Caṅgal	
C. 732 A. D.	Sañjaya		
760	Gajayāna (E. Java (Dinaja inscription)	767-87 Naval raids on Cam- bodia and Campā from Java	
775		Ligor record A of Śrī Vijaya	
778	Śailendra Panaiṇ- karaṇa (Kalasan)	802 Jayavarman becomes in- dependent of Java.	
782	(Dharaṇi) Indravarman Vairivara Vīramardana (Kēlurak)		<i>Nālandā Record</i>
			Yavabhūmipāla Varavairimathana
	Dharmasetu		
847	Tārā =	Samarottunga	Samarāgra
860	Bālaputra	Ligor B inscription	Bālaputra's vihāra erected at Nālandā.
C. 907		Balitung; Śaiva revival; end of Śailendra rule in Java.	

(1) Cf. Mus, BEFEO., XXVIII, p. 527.

(2) Krom, G. N. I., I, p. 162.

There remains one more argument advanced by Stutterheim in support of his thesis of a Javanese period in Sumatran history. An examination of the lists of embassies sent to China from Java and Śrī Vijaya shows that these are sent only from Śrī Vijaya in the period 670 to 742 A. D., sent only from Java from 767 to 873 A. D. and finally again only from Śrī Vijaya in 904 to 1178. This noticeable alternation in embassies from Śrī Vijaya and Java is indeed worthy of attention and seems to call for some explanation. But Stutterheim makes an assumption and draws an inference which seem to be both alike unwarranted; the assumption is that only 'leading and supreme countries' sent representatives to the Chinese court, and the inference is that consequently Java must have had supremacy over Sumatra in the period 767 to 873. Even assuming that the data before us constitute a complete record of all the embassies to China from the islands — which has been doubted (1), the fact that Śrī Vijaya sent no embassies between 767 and 873 A. D. may be due to other causes, like a period of strained relations with China, of which we have no knowledge. Though the great power of the Śailendras of Java is attested for the period not only by these embassies but by the great monuments of Central Java like Mendut, Borobudur and so on, as also by the Arab narratives (2) relating to the enmity between Zabag and Kamboja, yet the importance of Śrī Vijaya in the same period is attested directly by the Liger (A) inscription, and indirectly by the Nālandā copper-plate grant (3). It is not possible therefore to sustain the conclusion drawn by Stutterheim from the 'alternation' in the embassies to the Chinese court from Śrī Vijaya and Java.

Our provisional conclusions on the course of the history of Śrī Vijaya in this period and its relation to the Śailendras may be formulated somewhat as follows: Śrī Vijaya continued to maintain its imperial position commanding both sides of the strait of Malakka. Though a part of Western Java might have formed part of the empire of Śrī Vijaya, there arose the kingdom of the Śailendra *mahārājas* in central Java. The relations between Śrī Vijaya and the Śailendras would appear to have been on the whole friendly, and together they spread their power for a time as far as Campā and Kamboja. This outer empire was short-lived and at the beginning of the ninth century, Kamboja became independent of the southern power. About the middle of the ninth century a Śailendra prince comes to occupy the throne of Śrī Vijaya which becomes henceforth the seat of the *mahārāja*. Possibly Śailendra rule continued in Java for some time longer, and if that be so, there were two branches of this celebrated line ruling in Sumatra and Java for a while.

Let us now go back to Śailendra inscriptions for a while and note the state of religious belief proclaimed by them. The Bodhisattva Mañjuśrī is iden-

(1) By Mus, BEFEO., XXVIII, p. 527.

(2) Abu Zayd cited in Ferrand, *L'Empire sumatranais*, pp. 59-61.

(3) Cf. TBG., LXIX (1929), pp. 149-51, and G. N. I., I, p. 123.

tified in the Kēlurak record not only with the *triratna* of Buddhism, but with the *trimūrti* of Brahmanism, and finally, he is declared to be one with all gods, *sarvadevamayaḥ*. This declaration of the unity underlying all the different gods worshipped by the people led to two consequences. It paved the way for the spread of the new faith in Java by absorption into itself of the pre-existing modes of belief and worship; this is only a continuation in Java of a similar process that had long been at work in India. It led also to a complete syncretism between the new Buddhism and Śaivism in Java, and Buddha and Śiva came to be considered as only different names of the one Highest Being who ruled the universe; it is not merely an alliance between the two religions, but a complete amalgamation. It is also significant that the impulse for this new development comes from Gauḍa, the land of Kumāraghoṣa. That part of India was not only celebrated in this period for such centres of Buddhist learning as Nālandā, Harikela and Samatāṭa to which pupils flocked from all over Asia, but it was also the region where Buddhism and Śaivism met and mingled on the common ground of Tantric forms of worship and belief.

Krom observes: 'The Tārā temple of Kalasan still stands erect, though bereft of all its images. Of the same period must be Caṇḍi Sari so closely connected with it in style, somewhat later the great complex of Caṇḍi Sevu, but older — both on ground of technique and style and of the style of writing adopted in the short labels meant for sculptors and found in the buried basement — the famous *stūpa* of Barabudur with its annexe Caṇḍi Mendut. It does appear that all these foundations of Mahāyāna came up within a relatively short period, the time of the Śailendras (1). This is the bloom of a new art which differs in many respects from what had gone before, and to the enrichment of which the contemporary art of Bengal contributed undoubtedly a good deal.

The age of the Śailendras left its mark on literature as well. A prince of this line, Jitendra by name, was responsible for the translation of the Sanskrit *Amaramālā* into the language of Java; in the Javanese translation the Sanskrit names of objects as given in the original lexicon are retained, only the part of the verse saying 'these are the names of so and so' being rendered into Javanese. The extant text of this work is a confused manuscript in which later additions are mixed up with the original, and it is accompanied by a dictionary which simply gives the old-Javanese equivalents of the Sanskrit words. The significance of this attempt to popularise a Sanskrit lexicon cannot be overrated. In this period Java came fully under the spell of strong Indian influences, Tantric, Buddhist and Sanskritic.

V. ZĀBAG, SRĪBUZA AND SAN-FO-TS'Ū

From the middle of the ninth century we get Arab notices of the kingdom of the Mahārāja and in these notices the names Zābag(j) and Srībuza recur

(1) G. N. I., I, p. 138.

quite often. The first of these names is to all appearance a wider term embracing the entire archipelago and possibly also the Malay peninsula, while Sribuza, doubtless the Arab form of Śrī Vijaya, is applied to the most important island of Zābag, and must therefore be taken to stand for Sumatra.

The earliest writer now accessible to us is Ibn Hordadbeh (844-848 A. D.). He mentions Zābag in three contexts in his work (1). In the first he says: 'The king of Zābag is called *Al-takht* (2) (var *Al-fīkhāt*) the king of the isles of the eastern sea, the Mahārāja'. Then he has the following travellers' tales about the fauna and flora of Zābag: 'In the mountains of Zābag, there are enormous serpents which devour men and buffaloes, and some which devour even elephants. This country produces gigantic camphor-trees; there are trees which can give shade to nearly a hundred persons. To obtain camphor, they make an incision at the top of the tree by which the water of the camphor escapes in such abundance as to fill many jars. After collecting it they make another incision lower, towards the middle of the tree, and from this trickles camphor which is the gum of this tree found in the tree itself. After this operation the tree becomes useless and dries up'. Lastly, Ibn Hordadbeh relates the following of the king of Zābag: 'The king of Zābag is named the Mahārāja . . . The Mahārāja gathers each day a revenue of two hundred *mann* of gold: he has this gold made into a single brick and throws it into the water saying: 'Look there is my treasury'. Part of this revenue, say fifty *mann* a day, he gets from cock-fights. One of the legs of the victorious cocks belongs by right to the king, and the owner buys it back for gold'.

The next author, either merchant Sulaiman as is generally believed or some anonymous writer edited by Abu Zayd Hasan (3), says: 'Kalāh bār (formed part of the) empire of Zābag which is situated to the south of India. Kalāh-bār and Zābag are under one ruler'. Abu Zayd Hasan himself (c. 916 A. D.) calls Zābag both a town (ville), and an island (île), and says that among the states ruled by the *mahārāja* of Zābag was the isle of Sribuza measuring 400 *parasangs*. He gives a rather long account of the Mahārāja's kingdom repeating the story of the gold bricks cast into the lake with many circumstantial details unknown to Ibn Hordadbeh. He also narrates a story regarding the relations between the kings of Khmer and Zābag; the former expressed publicly, in spite of warnings from his minister, a foolish desire to see the head of the Mahārāja put before him on a charger; when the Mahārāja heard of it, he prepared a naval expedition against Khmer, and captured and decapitated its king, thus

(1) Ferrand, JA., Juil.-Sep. 1922, pp. 52-3.

(2) The text has *Al-Kakht*, which is perhaps best emended into *Al-takht*. Takht means throne, and Al-takht corresponds to the *Mahārāja*. De Goeje's emendation of this into *al-Fandjab*, Ferrand's objections to it and the substitution of *Puṅgava* on the authority of Edrisi, appear all too far fetched. See *loc. cit.*, nn. 2-3, and *Textes*, I, p. 23, n. 7.

(3) JA., *ibid.*, pp. 56-61.

treating him exactly as he wanted the *mahārāja* to be treated. 'From that moment', says Abu Zayd Hasan, 'the kings of Khmer when they rose every morning turned in the direction of the country of Zābag and prostrated themselves humbly to render homage to the *mahārāja*'. Though the story has all the look of folk-lore about it, still the concluding remark of Abu Zāyd Hasan may be taken to contain history, and to point to a period of vassalage of the Khmer kingdom to the empire of the Mahārāja. The naval expedition of the Arab writer's story may be taken to be the legendary counterpart of the *nāvāgaiāḥ Javabalasaṅghāḥ*, the Javan forces that came by ships, and ravaged Cāmpā and the neighbouring lands according to Cāmpā inscriptions of the close of the eighth century A. D.

But by the time the Arab writer penned his account, the Khmer country had freed itself from the yoke of the Mahārāja. For Jayavarman II (802-854 A. D.) on his return to Khmer from Java had formally declared his independence by setting up his rule at Mahendraparvata and getting the magician Hiraṇyadāma to perform a sacred rite which released him from dependence on Java and raised him to the rank of emperor in his own land (1). It should be noted that this temporary sway over the Khmer kingdom was exercised by the Śailendras of Java, and not by Śrī Vijaya which had not yet come to be ruled by the Śailendras.

Masūdī (943 A. D.) says : « In the empire of the Mahārāja is the island of Sribuza about 400 *parasangs* from the continent and entirely cultivated. This prince possesses also the isles of Zābag and of Rāmnī and many others besides which I do not name ; further, his dominion extends over all the sixth sea, or the sea of Cāmpā (i. e. Annam) ». In another work of his (955 A. D.) the same author states that the Mahārāja was « the king of the isles of Zabag and other islands in the sea of China, among which are Kalāh and Sribuza » (2). Alberuni states that the isles of Zābag are called Suvarṇadvīpa in India (3). Ibn Sa'id (13th century) says, 'The isles of Zābag are celebrated among travellers. The largest is the island of Sribuza, 400 miles long (north to south) and 160 miles broad. It commands easy access to the sea, and its capital called Sribuza, up to which an arm of the sea penetrates, is situated in the centre of the island.' Again the same author observes : 'The isles of the Mahārāja are numerous and are spoken of in books. Excellent gold is found there. Their ruler counts among the richest kings of India, and he owns the largest number of elephants. The largest of the islands of this archipelago in which is situated the city of the Mahārāja is 200 miles long and about 100 miles broad' (4).

(1) *L'Inscription de Sdok Kak Thom*, BEFEO., XV, II, p. 62, vv. 25-30 ; and p. 88. Also Cœdès in JGIS., I, pp. 63-70.

(2) JA., *ib.*, p. 63.

(3) *Ib.*, p. 64.

(4) *Ib.*, p. 70.

It is not necessary to reproduce all the other writers who have nothing new to say, but generally repeat more or less the same accounts. But it may be worth our while to notice Abulfida's (1271-1331 A. D.) observations on the subject. He is a celebrated geographer, and in his accounts he brings together data from many earlier writers calculated to show the rough and ready character of the information gathered by them. Thus we find first: 'We read in Ibn S'aid: the isles of Zābag are celebrated by the narratives of merchants and travellers. The largest is the isle of Sribuza which is 400 miles long north to south, and about 160 miles broad throughout. Arms of the sea penetrate the island. Its capital Sribuza is situated in its middle, on the estuary of a river. Its longitude is $108^{\circ} 30'$ (1) and its latitude $3^{\circ} 40'$. . . Again, 'Isle of Zābag. According to the *Atwal* (Book of longitudes and latitudes attributed to Al-Faris, 10th century) 115° Long. In the south of the first climate. In the Green Sea. We read in the *Atwal*: 'There are in the isles of Zābag serpents capable of swallowing a man or even a buffalo, and mountains in perpetual fire. The fire of these mountains is visible at a distance of several days on the sea'....' Lastly, 'Isle of the Mahārāja or of Sribuza. According to the *Kānūn* (of Birūnī) 140° long, and 1° lat. In the south of the first climate. Large island of the Green Sea'.

Thus it is clear that Ferrand's identification of Śrī Vijaya (Sribuza) with Zābag is not quite correct in the form in which he put it forward; Śrī Vijaya was the centre of the empire of the Mahārāja which spread over the archipelago of Zābag. As Cœdès has rightly pointed out, the geographical data of the Arab authors do not point the way to any more precise determination of the extent of Zābag, though, phonetically, the term may be seen to correspond to Jāvaka, a name we meet with much later in more or less the same extended sense. Sribuza and Kalāh are described by the Arab writers as 'dependencies' of Zābag, and also as being under one and the same ruler. This pair Sribuza-Kalāh most certainly corresponds to the other pair of names found in more or less contemporary South Indian inscriptions viz., Śrīviṣaya-Kaḍāram (Kiḍāram, Kaṭāha) (2).

(1) This is $88^{\circ} 30'$ in Ibn Sa'id as cited by Ferrand, p. 70.

(2) Cœdès, *A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrīvijaya*, p. 5. Prof. R. C. Majumdar says: 'It is quite clear that Zābag was originally a different kingdom, and had extended its authority over Śrī Vijaya at least as early as the tenth century A. D.' *Suvarṇa-dvīpa*, p. 217. I must confess that this is not so clear to me, and that much of his argument both on the geographical and historical sides seems to contain a large measure of special pleading. It would be tedious to go over the whole ground traversed by him in detail. But as he cites the authority of the Cullavamsa in support of his position, it may be pointed out (1) that the account of the Cullavamsa refers to the thirteenth century and is itself much later and (2) that the vague expression, 'Jāvakarāja' describing Candrabhānu and 'Jāvaka yodhā' and 'Jāvaka senā', applied to his army do not seem to justify the location of 'the kingdom of Zābag proper in the Malay peninsula, probably in the neighbourhood of Ligor'. (M.) I agree with Cœdès that Jāvaka and Zābag are variants of the same name applied

The name of San-fo-ts'i makes its appearance in Chinese annals from about 904 A. D. and continues to be employed till the beginning of the Ming period (end of the fourteenth century). With many reservations, Ferrand treated it as identical with Śrī Vijaya (1). Beyond doubt, Fo-ts'i may well be taken to stand for *vijaya*, but *san* is not easy to explain. It has been suggested that it is a mistake for a very similar Chinese character standing for Śrī; but this easy solution has not commanded general approval. The fact, however, remains that historically San-fo-ts'i is the direct counterpart of Śrī Vijaya in the Chinese annals; for Cūḍāmaṇivarman and his son Māravijayottuṅgavarman are called kings of Śrīvijaya Kaṭāha in the Leyden grant and kings of San-fo-ts'i in the Song annals. And the list of dependencies of San-fo-ts'i given by Chau Ju-kua in 1225 agrees in many respects with the names of places mentioned in the Tanjore inscription of Rājendra Cōḷa as parts of the empire of Śrī Viṣaya-Kaṭāha (2).

On the position of San-fo-ts'i, we have Chau Ju-kua's statement that 'lying on the ocean, it controls the straits by which the foreigners' sea and land traffic must pass in either direction, i.e. from the West to China and vice-versa', a description that may well apply to Palembang.

But doubts have been cast on the identity of San-fo-ts'i with Śrī Vijaya-Palembang. R. C. Majumdar has argued, after Groeneveldt, that Palembang and San-fo-ts'i were different places (3). We may first note the facts as given by the later Chinese writers on San-fo-ts'i and Ku-kang as Palembang came to be called in later times by the Chinese.

1178 A. D. — The kingdom of San-fo-ts'i sent, according to *Ling wai-ta-ta*, an ambassador of the kingdom of *Tchan-pei* with tribute (4).

vaguely to the whole of Malayasia; and in their general accounts neither the Arab writers nor the Ceylonese chroniclers need have aimed at greater precision.

Moens thinks that Zābaj is the same as Cho-po and Yāva and locates it in the South of the Malay peninsula (TBG., LXXVII, 1937, pp. 383, 389, 403). I have discussed elsewhere his identifications of Cho-po and Yāva (JGIS., VII, pp. 15 ff.), and I do not think that Zābaj of the Arab writers is identical with these. Moens, like Majumdar, draws inferences from the statements of Arab writers which do not seem to me to be quite correct. He says: 'From the Arab narratives cited it appears clearly that Sribuza and Zābaj (Śrī Vijaya and Sambhoja) are *two different kingdoms*, the first subject to the second, in the same manner as from the account of Chau Ju-kua of 1225 A. D. one has to infer that San-fo-ts'i and Pa-li-fong (Palembang) do not stand for one and the same land, but that the second was a vassal state of the first'. (TBG., LXXVII, 1939, p. 454). In both cases however, we have good reason to think that the authors concerned used the wider name Zābaj and San-fo-ts'i for the empire state, and counted its capital, Śrī Vijaya and Pa-li-fong, among the divisions comprised in it; I am not sure that 'dependencies' is a correct translation of the words employed by the authors; but I can be no judge of this.

(1) JA., 1922, Oct.-Dec., pp. 169-70.

(2) Cf. Cœdès, *Nouvelle théorie*, pp. 4-5.

(3) *Suvarṇadvīpa*, pp. 218-9.

(4) Pelliot, D. I., p. 346. See also Ferrand, p. 16, n. 3. Pelliot observes that Tchan-pei was the name of the country of San-fo-ts'i and applied to its king by mistake in *Song-che*.

1225 A. D. — Chau Ju-kua counts Pa-lin-fong (Palembang) as a dependency of San-fo-ts'i.

1349-50. — Wang Ta-yuan in his *Tao i chih li* writes separate paragraphs on San-fo-ts'i and Ku-kang (Ch'iu-chiang, as Rockhill transcribes it).

1374 A. D. — An embassy from San-fo-ts'i sent by king Ma-na-ha-pao-lin-pang (Mahārāja Palembang) (1).

Fourteenth century. — *Song che* — King of San-fo-ts'i has the title *tchan-pei* (Ferrand, *L'empire*, p. 16). An embassy from him went to China in 904 5 (p. 17). The same work applies the title Haji to the king of San-fo-ts'i in mentioning the embassies of 980 and 983 A. D. (*ib.*, p. 18), which takes the form Haji Sumatrabhūmi under 1017 (*ib.*, p. 19). It may be noted in passing that the old Śrī Mahārāja title recurs in 1156 (*ib.*, p. 22).

Fifteenth century. Ma Huan says: Kieou-Kiang is the same country as ancient San-fo-ts'i, and it is also called P'o-lin-pang (2).

The main facts that emerge from these extracts, they are not exhaustive but I think contain all that is relevant to our discussion, are the following :

1. The name San-fo-ts'i comes into use from the early tenth century.
2. The ruler of San-fo-ts'i is described at different times as ruling the kingdom of *Tchan-pei*, ruler of Sumatra, Mahārāja and Manārāja of Palembang.
3. Chau Ju-kua and Wang Ta-yuan in 1225 and 1349-50 treat San-fo-ts'i and Palembang (Ku-kang) as different places; any view we take of San-fo-ts'i and its place in history must take into account all these facts and fit into the general political history of these lands. To my mind these conditions are best satisfied by the explanation offered by Pelliot following Rockhill and Fujita. He says: " On this point I believe that Rockhill and Fujita have proposed the only solution which seems to me acceptable; it is that in 1349-50 the princes of Śrī Vijaya no longer had their capital at Palembang, but at Jambi; and possibly this was so even in the Song epoch, because in 1225 Chau Ju-kua names Palembang among the dependencies of San-fo-ts'i, but says nothing of Jambi (3). We should then take back to a very early date the transfer of the capital to Jambi which is generally held to have been the result of a Javanese campaign in 1377. Before this transfer the Chinese annals knew Jambi very well under its true name (*Tchan-pei*), and this state sent embassies in 1079, 1082 and 1088. The name of Kieou-kiang (Ku-kang) was perhaps given by the Chinese to Palembang in place of San-fo-ts'i, because after the kings of Śrī Vijaya had transferred their capital to Jambi, that place became San-fo-ts'i for them. Ma Huan and Fei-sin have equally good reason to say that Kieou-kiang (Palembang)

(1) Pelliot, D. I., p. 347.

(2) Pelliot, D. I., p. 347.

(3) See, however, ante, p. 273, n.

is the ancient San-fo-ts'i, because Palembang was for long the capital of Śrī Vijaya, and continued to form part of Śrī Vijaya even after Jambi had replaced it as capital, and at the commencement of the 15th century it was Palembang and not Jambi, that had still some importance for maritime trade » (1).

This explanation, I repeat, has the merit of satisfying all the requirements of the case formulated above from a study of the records, particularly no. 2. R. C. Majumdar, however, thinks that 'this attempt to explain away the difficulty and maintain the identity of San-fo-ts'i and Palembang' is not at all successful (2). Majumdar's own view is as follows: 'The only safe clue for the identification of San-fo-ts'i is to regard it as equivalent to Arabic Zābaj or Zābag. In that case San-fo-ts'i would be located in Malay Peninsula, and several circumstances support this view' (3).

I find it difficult to follow this learned writer when he says, though indeed he does not 'stress these points very much', that 'except for the addition of a nasal sound in both Kan-to-li and San-fo-ts'i, these two names seem to correspond quite well with Kaḍāra and Zābaj'. It is not also clear to me that his citations from the Leang annals and Ma Twan-lin or his dependence on Father Ricci's charts even after Cœdès' express warning against them at all improve the strength of his arguments.

Moens attaches greater importance to geographical data than to historical or linguistic considerations; and he is inclined to treat San-fo-ts'i and Śrī Vijaya as different and rival states. He cites the statement of the Song history regarding Chō-p'o (Java) saying: 'On the north you reach the sea in four days; and taking the sea to the N. W. we reach the kingdom of P'o-ni (Borneo) in fifteen days; then, in fifteen days, we reach the kingdom of San-fo-ts'i' (4). Again in the same annals, San-fo-ts'i is said to lie 'between Tchen-la and Chō-po', and both these statements point to some place in the southern end of the Malaka peninsula as the proper location for San-fo-ts'i. Again he cites Abu Zayd's statement that the town (capital, as Moens understands it) of Jāvaka (ville de Djāwaga, Ferrand) is situated facing (en face de la Chine), at a distance, with a favourable wind, of thirty days' journey from there (5). This can signify, he says, nothing else than a locality on Malaka's east coast, the side of the peninsula turned towards China. He identifies Zābaj — San-fo-ts'i with Kaḍāram, and finally locates the state on the Ling-ya strait opposite the modern Singapore.

I have examined elsewhere Moens' location of Kaṭāha-Kaḍāram, and expressed my inability to accept his view of the subject (6). Here I may note that

(1) TP., XXX (1933), pp. 376-7.

(2) *Suvarṇadvīpa*, I, p. 219, n. 2.

(3) *Ib.*, p. 220.

(4) Moens, p. 407 citing Pelliot, D. I., p. 296.

(5) Moens, pp. 450-1.

(6) JGIS., V, pp. 128 ff. Recently Dr. Quaritch Wales has reached the same conclusion on other grounds.

Abu Zayd's data do not seem to be so decisively in favour of his view, even granting that the 'ville de Djāwaga' is the same as San-fo-ts'i of which there can be a legitimate doubt. For Palembang (Śrī Vijaya), also at a distance of one month from China (I-tsing), may also be described it seems to me, roughly as 'en face de la Chine'. It must be granted that the citation from the Song annals does appear to be more favourable to Moens' argument. But as he knows very well, other views have been taken even of this passage; Schlegel suggested that the distances to P'o-ni and San-fo-ts'i were in each case measured from Java; Pelliot, with greater reason as it appears to me, thought that the text only gives the distances from one place to another, and there is no indication that it gives the shortest route for a journey from the point of departure to a given destination (1). And on either of these views, the Song text will favour the location of San-fo-ts'i in Sumatra, and rule out the location proposed by Moens.

It is perhaps necessary to add that Moens' postulate of a conquest of Śrī Vijaya by San-fo-ts'i (2) seems to me to be unfounded. Sulayman (851 A. D.) says that Kalāh-bar and Zābag are under one ruler; and Abu Zayd Hasan (916 A. D.) adds that among the possessions of the Mahārāja of Zabag is the island called Sribuza (3). This seems to be the only ground for Moens' view that San-fo-ts'i conquered Śrī Vijaya between the two dates noted above. We have already stated our view of the relation between Zābag and Sribuza of the Arab writer to whom San-fo-ts'i is unknown as such.

VI. ŚRĪ VIJAYA IN THE TENTH CENTURY

In our view then, the Śailendras became rulers of Śrī Vijaya some time in the latter half of the ninth century, and the history of Śrī Vijaya under them is continued in that of San-fo-ts'i. Java had ceased to be part of the Śailendra empire about 860 A. D., but how exactly this happened we do not know (4).

The first embassy to China from San-fo-ts'i under that name is mentioned in 904 or 905 A. D. (5). Whether the change of name from Che-li-fo-che to San-fo-ts'i in the Chinese annals was in any way connected with the advent of the Śailendra Mahārājas in Śrī Vijaya cannot be determined.

The active intercourse between the powerful empire of Śrī Vijaya and the N. E. of India, particularly the great monastery of Nālandā, in this period is

(1) D. I., pp. 305-6.

(2) P. 451.

(3) Ferrand, *op. cit.*, pp. 53, 56.

(4) Krom, H. J. G., p. 165. See also Bosch's surmises at TBG., vol. LXV (1925), p. 524.

(5) Ferrand, *op. cit.*, pp. 14, 17 and n. 1.

attested by the Nālandā copper-plate of Devapāla's reign of which mention has already been made. Being a devout follower of the Buddha, Bālaputra was attracted by the greatness of Nālandā, and struck by the mutability of fortune ; so in good time, he built there a lofty white *vihāra* to serve as the abode of many good members of the Bhikṣu-saṅgha.

And then with the kindly assent of Devapāladeva in whose territory the great *vihāra* lay, Bālaputra endowed his new monastery with the income of five villages to be used towards the worship offered in the temples of Buddha, Prajñāpāramitā and other deities, towards the needs of the *bhikṣus* in their health and in sickness, as also for the copying of scripture (Dharmaratna) and for repairs to the buildings. The date of this charter falls towards the end of the ninth century, round about 890 A. D., and its value as evidence of constant contact between the kingdom of Śrī Vijaya and N. E. India in this period cannot be easily exaggerated. The beginnings of this contact are, as we have seen, attested over a century earlier by the Śailendra inscriptions of Java. And the foundation of a monastery now and the grant of several villages to it by Bālaputra is not therefore an isolated act that stands by itself, but a clear proof that the numbers of pilgrims, scholars and monks going to Nālandā from Śrī Vijaya had become so numerous as to justify special provision being made for their material and spiritual demands being met at that great centre (1). This is not surprising ; for Nālandā was in the Holy Land of Buddhism, and stood then at the height of its spiritual and intellectual dominance in the Buddhist world in all Asia.

The celebrated Ma'sūdī states that in his eagerness to see with his own eyes the things that were noteworthy among different peoples, he visited Jāvaka and China among other lands (2). His testimony on the condition of the empire and its external relations may therefore be accepted as that of a contemporary eye-witness. In 943 A. D. he speaks of the mariners of Siraf and of Oman who continually perform the voyage to Kalāh and to Zābag (3). And a dozen years later he writes of 'the kingdom of the Mahārāja, king of isles of Zābag and other isles in the sea of China, among which are Kalāh and Sribuza', and says : 'They designate all their kings by the title of Mahārāja. This empire (of the Mahārāja) has an enormous population, and troops innumerable ; voyaging in the most rapid vessel, one cannot go round all these islands in two years, and they are all inhabited. The king of these islands possesses the largest variety of perfumes and aromatics, as no other ruler does. His lands produce camphor, aloes, cloves, sandal, nutmeg, cardamum, cubeb, etc.'

(1) Bosch, *ibid.*, p. 562.

(2) Ferrand doubts this statement and calls the passage vague. I do not see why. *Textes*, I, pp. 90-2.

(3) Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 62-3.

Several embassies are mentioned in the Song annals as having been sent by San-fo-ts'i to the imperial court in the course of the tenth century with presents comprising the products of the country. Sometimes the kings whom the embassies represented are named, but even the restoration of these names to their original forms has given rise to differences among scholars, and we know nothing of these monarchs. But the descriptions of the embassies give the impression of a regular and systematically maintained relation between the two courts (1). From the same Chinese source (2) we learn a fact which confirms the impressions derived from the Nālandā charter, and attests the continuation in the tenth century by San-fo-ts'i of the important role played by Śrī Vijaya in the days of I-tsing as a half-way house, physical and intellectual, between China and India. In 963 the monk Fa-Yu returning from India whither he had gone in search of sacred books, arrived at San-fo-ts'i and met there a Hindu monk Vimalaśrī (*Mi-mo-lo-che-li*) who evinced a desire to go with him to China and there undertake the translation of sacred books. The emperor sent thereupon a gracious edict summoning him to his side, and he went. Later, Fa-Yu proposed to return to India and before he left China, he obtained official letters addressed by the emperor to the Haji, king of San-fo-ts'i; to Sseu-ma-ki mang, sovereign of the country of Ko-kou-lo; to Tsan-tan-lo (Candra) of Ko-lan (Quilon); and to Mou-t'o-sien (Mudrāsena), son of the king of Western India.

Besides the political and religious contacts thus attested, we have also evidence of the active commercial intercourse between Śrī Vijaya and China as also between Śrī Vijaya and India. In 980 a merchant from Śrī Vijaya is said to have visited Swatow with a cargo of perfumery, medicaments, herbs, rhinoceros horn and ivory, and in 985 another captain of a ship is said likewise to have gone to China with the products of his country. As Krom (3) has observed, the special mention of such a fact may lead one to infer that it was an occurrence rare enough to be considered specially noteworthy, and this impression would indeed be correct in so far as inland trade in China was seldom carried on by private ships; but the trade between China and the Archipelago was carried on principally with Chinese ships as is seen from the examples of official embassies from the Archipelago making use of Chinese vessels (4).

One curious fact recorded in the Song annals (5) is also of interest in this connection. In the year 971 A. D. a merchant shipping office was established

(1) Krom, H. J. G., p. 225.

(2) Ferrand, *op. cit.*, pp. 22-3. Also Krom, H. J. G., p. 227.

(3) H. J. G., p. 226.

(4) Also the statement of the Javanese embassy of 992 relating to a Chinese merchant who owned many vessels. *Notes*, p. 144, H. J. G., p. 228.

(5) Rockhill, T P., XV, p. 420, n. 1.

at Canton, and similar offices were established later at Hang-chow and Ming-chou (i. e. Ning-po). « All Ta-shih (Arabs) and foreigners from Ku-lo (Kalāh), She-p'o (Java), Chang-ch'eng (Annam), Pô-ni (Borneo), Ma-i (Philippine islands), and San-fo-ts'i (Palembang) exchanged at these places for gold, silver, strings of cash, lead, tin, coloured silks and porcelain ware, their aromatics, rhinoceros horns, tusks of ivory, coral, amber, strings of pearls, steel, turtles' shells, tortoise-shell, cornelians, *Ch'ih-k'ü* shells, rock crystal, foreign textile fabrics, ebony, sapan wood etc. » The attempts the Chinese government made to regulate this trade by treating trade in the more precious articles as the monopoly of government while allowing free trade in the commoner articles is definite evidence of the importance of the trade with China in these articles, and we see that San-fo-ts'i and its neighbours took a prominent share in it.

We read in the Song annals (1): « In 988 an envoy from San-fo-ts'i arrived for the purpose of bringing tribute, and in the winter of 992 information was received from Canton that this envoy who had left the capital two years ago, had heard in the south that his country was invaded by Java, and had therefore remained a year. In the spring of 992 he had gone to Champā with his ship, but hearing no good news there, he came back to ask for an imperial decree in order that his country might follow his lead ».

From the same source we learn also that an embassy from Java reached China in 992, and 'the envoy related that his country was in enmity with San-fo-ts'i, and that they were always fighting together' (2).

We see then that an ambassador of Śrī Vijaya is unable to return to the home country for the best part of two years (990-2) — in fact we do not hear of his actual return home — on account of a Javanese invasion of Sumatra; secondly, the Javanese embassy of 992, apparently the first of its kind for the period (3) and for a long time after, seems to be an announcement to the Imperial court of the newly won victory. Let us also note the attempt on the part of the ambassador of Śrī Vijaya, based doubtless on longstanding and well established friendliness between the two countries, to make the Chinese Emperor the arbiter in the war with Java, or at least to gain his moral support for the cause of his country; we do not know, however, with what result.

Java was ruled at this time perhaps by a number of rulers, of whom, however, Dharmavaṃśa Anantavikrama (991-1007 A. D.) (4) was the most celebrated. He is called *pūrvayavādhupa* in the Calcutta stone inscription (Sanskrit), an expression which may mean either 'ruler of east Java' or 'the former ruler of Java'. Dharmavaṃśa followed an ambitious foreign policy, and for a time under

(1) *Notes*, p. 189. — Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 18-9.

(2) *Notes*, pp. 143-4.

(3) Cf. Krom, H. J. G., p. 228.

(4) G. N. I., I, p. 196.

his vigorous leadership Javanese power and influence spread over Bali, west Borneo and Sumatra. He was also a great patron of law and letters.

We do not know anything of the details of his Sumatran enterprise besides the facts noted above from the Chinese sources. Its success was limited and temporary. The years 990-2 A. D. were apparently the worst for Śrī Vijaya. But the statement of the Javanese envoy that 'they were always fighting together' and the despatch of another embassy from San-fo-ts'i to China (1003) show that Śrī Vijaya suffered no permanent injury as a result of Dharmavarṇa's policy.

In fact Dharmavarṇa's policy ended in disaster and it appears that Śrī Vijaya inflicted a terrible punishment on him for his having presumed to challenge her long established power. In 1007 his capital was laid in ruins by the enemy, he was himself killed and his successor had to seek safety in the recesses of forests. There is no direct evidence of the responsibility of Śrī Vijaya for this end to Dharmavarṇa's reign; and the prince of Wurawari who is named in the inscriptions as the enemy might have been a Javanese ruler or a foreign invader; but everything points to the conclusion that Śrī Vijaya must have strongly supported the enemy of Dharmavarṇa even if she did not openly figure as such (1).

VII. ŚRĪ VIJAYA AND THE CŌLAS

After mentioning the embassy from Śrī Vijaya whose return home was prevented by the Javanese invasion of Sumatra, the *Song* annals continue (2): 'In the year 1003 the king Sè-li-chu-la-wu-ni-fu-ma-tiau-hwa (Śrī Cūlāmaṇivar-madeva) sent two envoys to bring tribute; they related that in their country a Buddhist temple had been erected in order to pray for the long life of the emperor, and that they wanted a name and bells for it, by which the emperor would show that he appreciated their good intentions. An edict was issued by which the temple received the name of Chēng-t'ien-wan-shou and bells were cast to be given to them. Moreover one of the envoys got the title of the 'General who is attracted by Virtue', and the other that of the 'General who cherishes Civilizing Influence.'

" In the year 1008 the king Se-ri-ma-la-p'i (Śrī Māraṇijayottuṅgavarman) sent three envoys to present tribute; they were permitted to go to the T'ai-Shan (one of the sacred mountains in China, province of Shan-tung) and to be with the emperor in the audience hall. Ultimately they were sent back with very liberal presents."

(1) Stein Callenfels, *OV.*, 1919, pp. 156-63; Krom, *G. N. I.*, I, pp. 200-1; H. J. G., pp. 240-2.

(2) Groeneveldt, *Notes*, pp. 189-90. The correct identification of the rulers of San-fo-ts'i mentioned in these extracts was made by Cœdès in 1918.

The two monarchs of Śrī Vijaya mentioned here are seen to be related as father and son, and to belong to the Śailendravarmanśa from the Larger Leyden grant of the reign of the Cōḷa ruler Rājārāja I. The portion of the grant having the most direct bearing on our subject may be reproduced here (1) :

- 73 So-yam-akhila-kalā-kalāpa
 74 pārāvāra-pāradīśv-āśēṣa-nṛpa-cakra-cāru-chāmīkara-kirīṭa-kōṭigha-
 75 tīt-ānekā-māṇikyā-marīci-puñja-puñjarīkṛta-pāda-pīṭhō Rājārājō Rājakēsari-
 76 varmmā sva-sāmrajya-varṣē ēkavimsatitamē nikhila-dharaṇī-talakāyamānē
 Kṣa-
 77 triya-śikhamaṇi-vaḷanāḍu-nāmnī mahati janapada-nivahē Paṭṭana-kkūrṇa-
 nāmnī janapa-
 78 dē-nēka-sura-sadana-satra-prap-ārām-ābhirāmē vividha-saudha-rājirājamā-
 nē Nā-
 79 gīpattanē nija-mati-vibhava-vijita-Suraguruṇā budha-jana-kamala-vanama-
 rīcimālin-ā
 80 rtthi-jana-kalpapādapēna Śailendra-varmśa-sambhūtēna Śriviṣay-ādhipati-
 81 nā Kaṭāh-ādhipatyam-ātanvatā Makara-ddhvajēn-ādhigata-sakala-rājavī-
 dyasya Chūḷā-
 82 maṇivarmmaṇah putrēṇa śrī-Māravijayōttumgavarmmaṇā sva-pitur-nnā-
 mnā nirmāpi tam-adha-
 83 rūkṛta - Kanakagiri - samunnati - vibhavam-atiramaṇīyañ - Cūlamaṇivarmma-
 vihāram-adhiva-
 84 satē Buddhāya tasminn-ēva janapada-nivahē Paṭṭaṇa kkūrṇa-nāmnī janapa-
 85 dē kariṇī-parikramaṇa-viśpaṣṭa-sīmā-catustayam-Ānaimaṅgalābhi-
 86 dhānam grāmam-adāt || Itihandēvēna dattasya sva-pitrā cakravarttinā
 grāmasy-āsyā ga-
 87 tē tasmin-dēvabhūyam-mahaujasi | Tat-simhāsanam-ārūdhas-tat-putrō
 Madhurāntakaḥ ||
 88 śāsanam śāśvatan-dhīmān kārayitv - ādiśa(n) - nṛpaḥ Śēṣō-śēṣām-mahīm
 yāva-
 89 d-dhattē-śēṣ-ōrag-ēsvaraḥ sthēyāt-tāvad-vihārō-yam vibhavēna sa-
 90 h-āvanau || Sō-yam Kaṭāh-ādhipati (r*)-gguṇānān-nivāsa-bhūmir-mmahi-
 ta-pra-
 91 bhāvaḥ (*) āgāminaḥ prārtthayatē narēndrān dharmmaṇ sadēmam-mama
 rakshat-ēti

‘ He, this Rājakēsarivarman Rājārāja, who had seen the other shore of the ocean of the collection of all sciences, whose foot-stool was made yellow by the cluster of rays (*emanating*) from many a gem set on the borders of the beauti-

ful gold diadems worn by the entire circle of kings, gave, in the twenty-first year of his universal sovereignty,

‘ to the Buddha residing in the surpassingly beautiful Cūlāmaṇivarmavihāra, of (such) high loftiness (*as had*) belittled the Kanakagiri (i.e. Mēru), which had been built — in the name of his father, by the glorious Māravijayōttuṅgavarman, who, by the greatness of his wisdom, had conquered the teacher of the gods, who was the sun to the lotus-forest (*viz.*) the learned men, who was the *Kalpa*-tree to supplicants, who was born in the Śailendra family, who was the lord of the Śrī-Viṣaya (*country*), who was conducting the rule of Kaṭāha, who had the *Makara* crest, (*and*) who was the son of Cūlāmaṇivarman that had mastered all state-craft,--at Nāgipaṭṭana, delightful (on account of) many a temple, rest-house, watershed, and pleasure garden and brilliant with arrays of various kinds of mansions, (*situated*) in the division called Paṭṭanakūrṇa (*included*) in the big group of districts named Kṣat:īyaśikhāmaṇi-vaḷanāḍu, which was the forehead-mark of the whole earth,

‘ the village named Ānaimangalam (*which had its*) four boundaries defined by circumambulation of the female elephant and (*which was situated*) in the division called Paṭṭana-kūrṇa (*included*) in the same group of districts (as has been named above).

‘ When that powerful (*Rājārāja*) had obtained divinity, his wise son, king Madhurāntaka, who ascended on his throne, caused an enduring edict (*to be made*) for this village, which had thus been granted by his father, the king-emperor, and ordered thus: —

‘ As long as Śēṣa, the lord of all serpents, holds the entire earth, so long may this *vihāra* last in (*this*) world with its endowment.

‘ This lord of Kaṭāha of great valour, the abode of virtues, thus prays to all future kings:—

‘ Protect (*ye*) for ever this my charity.”

We see thus that the *vihāra* of Negapatam was built by Śrī Māravijayōttuṅgavarman and named after his father Cūlāmaṇivarman; the grant of the village of Ānaimangalam to the Buddha of this *vihāra* was first made in the twenty-first year of Rājārāja's reign i.e. 1006 A. D., and confirmed by Rājārāja's son, Rājendra. It should be noted also that in the Tamil part of the record which was evidently drafted at the time of the original grant, the construction of the *vihāra* and *paḷḷi* (temple) in it is ascribed to the Kiḍārataraian Cūlāmaṇipanman himself, and in each of the three contexts in which this reference occurs, (ll. 6-7, 13-15 and 200-1) the progressive present tense is used — *eḍuppiḱkinṇa* ; the Sanskrit part cited above belongs to the reign of Rājendra and there the past participle *nirmāpitam* is used, and the construction is assigned to Māravijayōttuṅgavarman. It is thus clear that the structure was begun by Cūlāmaṇivarman about 1006 A. D.; he died soon after and was succeeded by his son

whom we find ruling in 1003 or a little earlier as the entry in the Song annals indicates (1).

Something must be said at this point on the relation between Śrī Vijaya and Kaṭāha. Majumdar has argued 'that the Śailendra kings were rulers of Kaṭāha or Kaḍāra and subsequently extended their suzerainty over Śrī Vijaya' (2). He finds support for this view in two ways from the Leyden plates. First, except on one occasion, the Śailendra king 'is simply referred to as king of Kaṭāha (*var.* Kaḍāra, Kiḍāra)' no less than five times. Secondly, even in the single context where he is called Śrīviṣayādhipati, this expression is followed immediately by the phrase Kaṭāhā-dhipatyam-ātanvatā, which according to Majumdar means: 'who extended the suzerainty (i.e. kingdom) of Kaṭāha'. Hence 'no doubt remains that the Śailendras, according at least to the writers of this inscription, were originally rulers of Kaṭāha, and then extended their suzerainty over Śrī Vijaya'.

It is however difficult to accept this view for the following reasons:

1. The Song annals call both Cūlāmaṇivarman and Māravi..... rulers of San-fo-ts'i, and this name is, as pointed out above, both historically and (with some reservations) phonetically, a continuation of Śrī Vijaya.

2. Majumdar accepts the identification of Kaṭāha-Kaḍāra with Kēḍah in the Malay Peninsula. But there is nothing to indicate that Śailendra power in Insulindia started expanding from Kēḍah as its original seat; the earliest known inscriptions of the dynasty come from Java, and we have given above our view of how it came to rule in Śrī Vijaya. And on the very first occasion when he is mentioned, the king is called Śrīviṣayādhipati in the Leyden plates.

3. The expression *Kaṭāhādhipatyam-ātanvatā* may well bear the interpretation put on it by Majumdar; but it can also very well mean simply 'who was conducting the rule of Kaṭāha', as the editor of the plates has taken it to mean. Majumdar says that the primary meaning of *tan* is to 'spread', 'extend' etc.; I would invite attention to the sentence *Harir-ahi-śayane yoganidrām tanoti* which occurs in l. 6 at the very opening of the Leyden plates, and this does

(1) In 1008 an embassy from Māravi... reached China, so his reign must have started a little earlier. R. C. Majumdar says: 'The fact that although the formal grant in the Tamil portion was drawn up in the 23rd year of Rājārāja I, yet mention is only made of Cūlāmaṇivarman and not his son, might be taken to indicate that the former died in A. D. 1007-8. But this is somewhat problematical. In any case Cūlāmaṇivarman died shortly after A. D. 1005'. (E.I., XXII, p. 283). The last statement is nearer the truth than the argument which precedes it. The date in the 23rd year (ll. 322-3) i.e. 163rd day of that regnal year of Rājārāja, was the day on which the necessary entries were made in the official registers (*variyaḷ iṭṭu kkuḍuttadu*) by the officers who are named just before the date; we have no means of saying if Cūlāmaṇivarman was living on that day. We can only be certain that on the day of the actual grant i.e. 92nd day of the twenty-first year (l. 4) Cūlāmaṇivarma was alive and building the *vihāra*.

(2) E.I., XXII, p. 283.

not support Majumdar's contention; again, under *ātan*, which is the root with which we are really concerned, Monier Williams gives the meanings 'to extend or stretch over', 'penetrate', 'overspread', and 'to seek to reach', so that it seems possible to interpret the expression in a sense exactly opposite to that of Majumdar; I really think that, except for the controversy over the original seat of Śailendra power, it would hardly have occurred to any one to read so much significance into this innocent expression as Majumdar has sought to do.

4. It is quite possible, however, that Kaṭāha-Kaḍāra was more familiar to the Tamils than Śrī Vijaya, because as Cœdès pointed out long ago, Kēḍah would be the first port of call for them in the Eastern lands, and this would explain satisfactorily the greater popularity among them of the title *Kaḍāratta-raiyan*.

There is thus no reason to treat the Śailendras as other than rulers of Śrī Vijaya. The Leyden plates, like the Arab accounts of the empire of the Mahārāja of Zābag, state that Kēḍah as well as Śrī Vijaya (Kalāh and Sriбуза) were both under the same dynasty of rulers. And we shall see that this is also the position as revealed by the account of Rājendra's naval expedition against this kingdom contained in the inscriptions of his reign (1).

As at Nālandā, more than a century earlier, so now at Negapatam the Śailendra kings erected a *vihāra* and made endowments to it with the permission of the rulers of the country. This they must have done to provide for the amenities of the increasing number of visitors from their country to India. The importance of Negapatam as a port town in active contact with Insulinidia is amply attested from the days of I-tsing if not earlier. The relics of this *vihāra* are believed to have survived in Negapatam till 1867 when the Jesuits were allowed by the Government of Madras to dismantle them (2). The large number of Buddhist bronzes recovered from Negapatam, most of which are now in the Madras Museum, also attest the ancient religious importance of this town.

The high position held at this time by Śrī Vijaya in the world of Buddhism, and doubtless also its great political power, are attested by a miniature painting in a Nepalese manuscript of the late tenth or early eleventh century which bears the inscription: *Suvarṇapure Śrī-Vijayapure Lokanāthaḥ* (3), where Suvarṇapura stands obviously for Suvarṇadvīpa. Śrī Vijaya was still, as in the days of I-tsing, a famous centre of Buddhist studies, and the celebrated Atiśa, who, as Dīpaṅkara Śrījñāna, reformed Tibetan Buddhism early in the eleventh century, spent a dozen years (c. 1011-23) in Suvarṇadvīpa (Sumatra) studying under a Dharmakīrti, and getting one of the books he studied as a present from the ruler of the land, called Dharmapāla which is not a name so much as

(1) Cf. Krom, H.J.G., p. 237.

(2) E.I., XXII, p. 229.

(3) Ferrand, *op. cit.*, p. 43. Krom, H.J.G., p. 247.

a title (1). The Tibetan biography of Atiśa (2) says that Suvarṇadvīpa was the chief centre of Buddhism, and Dharmakīrti, its chief priest, considered the greatest scholar of his time. It may be added that the Nepalese Ms. mentioned above contains a representation of a Lokanātha from Kaṭāha, and a Buddha Dīpaṅkara from Java.

The beginning of the eleventh century may then be taken to mark the climax of the growth and development of the empire of Śrī Vijaya. The challenge to its power from Java had been met and the Javanese ruler punished severely for his presumption; politics, trade and religion bound Śrī Vijaya closely with other great powers of the Asiatic world in India and China. Embassies to China are recorded in the years 1017 and 1028, and the details relating to the first are of sufficient interest to be reproduced here: "In 1017 the king Ha-ch'i-su-wa-ch'a-p'u (Haji Sumatrabhumi) sent envoys with a letter in golden characters, and tribute in the shape of pearls, ivory, Sanskrit books folded between boards, and slaves; by an imperial edict they were permitted to see the emperor and to visit some of the imperial buildings. When they went back an edict was issued addressed to their king, accompanied by various presents calculated to please him".

It is surprising that this powerful kingdom has left behind no inscriptions or other records calculated to trace even the outline of its history with any approach to continuity. We have to depend upon India and China for most of our knowledge, and what we learn from these sources is necessarily fitful and meagre. The next important reference to Śrī Vijaya occurs in the inscriptions of Rājendra I Cōḷa from the thirteenth year of his reign i.e. from A.D. 1025; here we find recorded in full detail the narrative of a considerable maritime expedition undertaken by the Cōḷa monarch against Śrī Vijaya and of the conquests effected by it in the island empire. We learn nothing, however, of the causes that brought about a change in the close and friendly relations that subsisted between the two empires in the reign of Rājārāja I and the early years of Rājendra I. This was the period when the Cōḷa empire was developing into a great naval power also and seeking to maintain commercial and political relations with the imperial court of China just as Śrī Vijaya did. The rivalry between Śrī Vijaya and the Cōḷas might have been the result of the intolerance of Śrī Vijaya of the emergence of a new naval power in the Indian ocean or of some specific acts on her part to throw obstacles in the way of the increasing intercourse between the Cōḷa kingdom and the Chinese empire. Or it might have been only the assertion of Rājendra's great maritime strength, a new feature in South Indian, if not in Indian, polity, by the performance of a unique *digvijaya-yātrā* through the extensive territories of a mighty rival across

(1) Krom, H.J.G., pp. 248-9.

(2) G.N.I., I, pp. 206-7.

the seas. We do not know. But of this we may be certain; though Rājendra's expedition was attended with considerable success, there is no indication of any permanent Cōla occupation of Śrī Vijaya as a whole or even in part; in fact everything points to the conclusion that Śrī Vijaya was just the same after the Cōla expedition as before it; whatever damage it sustained during the expedition, it repaired soon after and its political position, if anything, became stronger by a new orientation of its foreign policy possibly due to this very expedition.

The account of the expedition contained in Rājendra's *praśasti* is as follows:

(Rājendra) having despatched many ships in the midst of the rolling sea and having caught Saṅgrāma-Vijayōttuṅgavarman, the king of Kaḍāram, together with the elephants in his glorious army, (took) the large heap of treasures, which (that king) had rightfully accumulated; (captured) with noise the (arch called) Vidyādhara-tōraṇa at the war-gate of his extensive capital (*nagar*), Śrī-Vijaya with the jewelled wicket-gate adorned with great splendour and the gate of large jewels; Paṇṇai with water in its bathing ghats; the ancient Malaiyūr with the strong mountain for its rampart; Māyiruḍingam, surrounded by the deep sea (as) by a moat; Ilāṅgāśōka undaunted (in) fierce battles; Māppappāḷam having abundant (deep) water as defence; Mēviḷimbaṅgam guarded by beautiful walls: Vaḷaippandūru possessed of Viḷaippandūru (?); Talaitakkōlam praised by great men (versed in) the sciences; the great Tāmraliṅga (capable of) strong action in dangerous battles (1); Ilāmuri-dēśam, whose fierce strength rose in war; the great Nakkavāram, in whose extensive gardens, honey was collecting; and Kaḍāram of fierce strength, which was protected by the deep sea.

This narrative makes it clear that though Saṅgrāma-Vijayōttuṅga-varman, possibly the son and successor of Māra-Vijayōttuṅgavarman, was known to the Tamils as King of Kaḍāram, yet the chief seat of his power lay in Śrī Vijaya in Sumatra; for after the capture of the king, his elephants and treasure, the inscription records the capture of Śrī Vijaya in some detail and then passes on to other places, the two names immediately following being places in Sumatra, and winds up by mentioning Kaḍāram at the end, as the place best known to South Indians and most calculated to impress them of the grandeur of the achievement of Rājendra (2).

Excepting Śrī Vijaya and Kaḍāram, the two capitals so to say of the empire, it is not easy to explain the order in which the different places are named; this does not seem to follow with any accuracy the actual course of the campaign, but is apparently determined by the requirements of verse. Most of

(1) This line is now read by me, in accordance with a suggestion made by my friend Mr. Desivnayagam Pillai, as follows: *tīdamar val-vinaḥ Mā-Damar iṅgamum*; contra *Cōlas*, I, p. 263, n.

(2) Cf. Krom, H. J. G., pp. 250-1.

the places have been traced in Sumatra, and Malay peninsula, though some of these names still defy satisfactory identification, particularly *Vālaippandūru* (1).

Of one thing we may be reasonably certain; the extent of the maritime empire of Śrī Vijaya as gathered from this inscription more or less corresponds to impressions gathered from the nearly contemporary Arab accounts of the empire of *Zābag*, comprising many islands and including both *Kalāh* (*Kaḍāram*) and *Sribuza* (Śrī Vijaya) within its compass. The 'many islands' of the Arab writers, as also the places named in *Rājendra's* inscription, probably represent vassal states with kings of their own, who had once been independent, were now subject to Śrī Vijaya, and might throw off the yoke when they found a suitable opportunity.

The course of *Rājendra's* campaign is by no means clear; but we may assume with *Krom*: «first an attack on the capital Śrī Vijaya in which the king was taken prisoner, followed by the occupation of two important points on the East Coast of Sumatra; then the conquest of the Malay peninsula, and finally *Atjeh* (*Lamri*) and the *Nicobars* on the way back home; and all this summed up in the fall of *Kaṭāha*».

This expedition had obviously no permanent political results; a vague acknowledgement of *Cōla* supremacy was doubtless extracted before the expedition returned to South India; but of a permanent and continuous subordination of Śrī Vijaya to the *Cōla* power, there is no trace whatever. Even in South India, the *Cōlas* did not displace the ruling dynasties in conquered territory, but were content with tributes in some cases, and continued to employ the representatives of the old dynasties in administrative offices of more or less responsibility according to circumstances. The policy to Śrī Vijaya could not have been different except by the control from the centre, if any, being much lighter than in India. Of the fate of *Saṅgrāma-vijayōttuṅavarman* himself, we know nothing. But within a few years of the *Cōla* expedition, in the year 1028 A. D., an embassy was sent from Śrī Vijaya to China and was received with particular honours: «The custom was that envoys from distant countries, who brought tribute, got a girdle adorned with gold and silver, but this time girdles entirely of gold were given to them» (2).

It seems probable that *Rājendra's* expedition was indirectly the cause of an important change in the political relations between Śrī Vijaya and Java. We

(1) *Paṇnai* is *Panai* at the mouth of the *Panai-Baroman* river in Sumatra; *Malaiyūr* (*Jambi*) and *Ilāmuriḍēṣam* (*Lamri*) are also on the same island; *Māyirudīṅgam* and *Ilāṅgāśōkam* are respectively *Ji-lo-ting* and *Langkāśuka* of the Chinese accounts and lay on the Malay peninsula; *Tāmralīṅga* was also in the same neighbourhood; *Māppappālam* has been held to be either in *Pegu* or isthmus of *Kra* or even in *Pahang* or *Penang*; *Takkōlam* is *Takola* on the isthmus of *Kra* or a little to the South; and *Nakkavāram* is surely the *Nicobar* islands.

(2) *Notes*, p. 190.

saw that the attempt of Java under Dharmavarmśa to challenge the long established supremacy of Śrī Vijaya resulted in protracted hostilities which ended in the destruction of the Javanese capital, the death of its king and the flight of the crown prince. Then came the Cōla onslaught ; Śrī Vijaya naturally became anxious that a repetition of such an invasion from a distant land should not find her engaged in hostilities nearer home ; we see accordingly a friendly understanding developing between Śrī Vijaya and Java in the reign of the celebrated Javanese king Airlangga (1019-1042). Emerging from the obscurity into which he had been driven by the fall of Dharmavarmśa, Airlangga was slowly building up his power and stabilising his position as ruler of E. Java ; the Cōla invasion of Śrī Vijaya evidently made things easy for him, by weakening for a time the chief opponent of Java, Śrī Vijaya, on whose support the enemies of Dharmavarmśa and Airlangga depended ; accordingly the major campaigns of Airlangga's reign begin about 1028 and last for seven or eight years thereafter. In the end, however, both kingdoms realised that their interest lay in developing mutual friendship instead of weakening each other by hostilities.

Airlangga gave expression to his new attitude in several ways. The Javanese crown princess, perhaps Airlangga's daughter (1), is called Śrī Saṅgrāmvijaya Dharmaprasādottuṅgadevī, and the first half of her title recalls clearly the name of the contemporary ruler of Śrī Vijaya. These titles, however, seem to occur in a charter of 1023 in which she is already called *rakryan mahāmantri* ; it is therefore not impossible that her title is a relic of the older relation of vassalage in which Java stood to Śrī Vijaya for a time when her expansionist policy was broken successfully by Śrī Vijaya, but of this we have no evidence. On the other hand, there seems some reason to doubt the accuracy of the date of the charter (2), and if the general view given above of the relation between Śrī Vijaya and Airlangga is correct, the charter must be of a later date. A third possibility should also be considered. The date 1023, if it is correct, is sufficiently near the date of the Cōla expedition against Śrī Vijaya for us to assume that the policy of *rapprochement* between Śrī Vijaya and Airlangga had already commenced to operate under pressure of the common danger threatening from the West. And this is, in fact, the most recent suggestion offered by Krom (3). Again, a monastery founded by Airlangga some time after 1035 was significantly named Śrī Vijayāśrama. Thus everything points to a cessation of the rivalry between Śrī Vijaya and Java. Either side realised the strength and limitations of the other, and there came about a tacit agreement on their part by which

(1) H.J.G., p. 245.

(2) Indien het jaartal juist is (Krom, H. J. G., p. 244). I have no access to K. O. and am not in a position to form an opinion.

(3) G. N.-I., I, p. 212.

Śrī Vijaya was left free to pursue its policy in the Western half of the Archipelago while Java was to have a free hand in the East. From the reign of Airlangga therefore we have to assume the existence of two strong neighbouring powers each with a clearly marked sphere of influence. And this is exactly what we find in the pages of Chau Ju-kua.

To complete the story of the relations between Śrī Vijaya and the Cōlas. Round about 1068 A. D. the Cōla king Vīrarājendra is said to have conquered Kaḍāram on behalf of a king who had come in search of his aid and protection, and to have afterwards handed over the conquered kingdom to his *protege* (1). We have as yet no other evidence that throws any light on the occurrences so briefly alluded to here. It looks as if there was some disputed succession or some other civil strife which sent a prince of Śrī Vijaya so far afield as the Cōla court in search of assistance; the mission was apparently successful and the prince gained his object and was restored to his throne of Śrī Vijaya. If that was so, he perhaps became, at least for a time, the vassal of the Cōla monarch. It is all the more surprising that a Chinese account preserved by Ma Twan-lin should state that exactly in this period (1068-77) the Cōla was subject to San-fo-ts'i (2). This can only be explained as the result of wanton misrepresentation on the part of the envoys of Śrī Vijaya who perhaps represented the party that gained the upper hand for a time in that country and against whom the other side had appealed to the Cōla emperor, Vīrarājendra (3). However that may be, the friendly relations between Śrī Vijaya and the Cōla empire seem to have been reestablished after Vīrarājendra's expedition, and we have clear evidence of the resumption of peaceful intercourse, commercial and religious, between the two empires. A fragmentary Tamil inscription from Lobo Toewa in Sumatra is dated Śaka 1010 (A. D. 1088) and mentions the celebrated corporation of Tamil merchants, the *Tisai-āyirattu-Aiññūruvar*, whose international position and extensive commercial activities form the subject of many *prasastis* in South Indian inscriptions (4). Again we have the so-called smaller Leyden plates of Kulōttuṅga I (5) dated 1090 A. D. recording the arrival of two *dūtas* (ambassadors) from the Kiḍāratraiyan, ruler of Kiḍāram (and Śrī Vijaya), Rājavidyādhara and Abhimānottuṅga, who preferred a request for the issue of a copper plate grant (*tāmra-śāsanam paṇṇittaravēṇḍum enru*) enumerating the amenities and privileges conceded to the Śrī Śailendra-Cūḍāmaṇivarma-vihāra of Negapatam — also called Rājarājapperumbalī — and to another *vihāra* — appa-

(1) SII., III, no. 84; *Cōlas*, I, p. 332. The text of 175 of 1894, l. 5 (SII., Texts, V, no. 468) reads: *tan Kaḷalaḍaṇḍa mannavarṇu Kiḍāram eṇḍu kuduttaruḷ*, which sets at rest the doubt expressed by Majumdar in *Suvarṇadvīpa*, p. 182, n.

(2) *Cōlas*, II, pp. 27-8.

(3) See also Krom, H. J. G., p. 303; G. N.-I., p. 225.

(4) TBG., 1932, p. 314; also *Cōlas*, II, p. 30.

(5) EI., XXII, pp. 267-81.

rently very near it viz., Rājēndraśōlapperumballī. This second *paḷḷi* is mentioned only once in ll. 5-7 as follow :

Kiḍārattaraiyan Geyamāṇikka vaḷnāṭṭu p — Paṭṭanakkūrṟattu Śōlakulavalli paṭṭanattu (1) *eḍuppitta Rājēndraśōlapperum-paḷḷikkum Rājarājapperumpalḷikkum paḷḷiccandaṁ āna ūrgaḷ* ;

and then only the second *paḷḷi* is mentioned again in l. 14, and ll. 39-40 where it is identified with the Cūḍāmaṇivarma-vihāra. A study of the villages named and incomes settled on the *viḥāra* by this grant shows that the new grant not only included the whole of the endowment made in the reign of Rājarāja I, but made additions to it which more than doubled the value of the original income to the *viḥāra* from the royal endowment. Considering the manner in which Rājēndra-śōlap-perumballī is named first in the initial reference to the 'Vihāra complex' in this record, the despatch of messengers from Kaḍāram to the Cōḷa capital (Āyirattali), and the extensive additions made to the old grant besides its renewal, the suggestion may be made that the Rājēndraśōlapperumballī was a new construction undertaken in Negapatam by the ruler of Śrī Vijaya and it was named after the reigning Cōḷa monarch, Kulōttuṅga who also bore the name Rājēndra.

It must be noted in this connection that an envoy who went to China from Śrī Vijaya in 1067 A. D. and who is described as a high dignitary, bore the name Ti-houa-kie-lo (2) ; and the same name is given as that of the contemporary Cōḷa emperor by a Cōḷa embassy which reached China in that year (3). It is admitted that the two names are identical in their Chinese form and the present writer has been assured that Deva-kala and Divākara are the only possible restorations of this name, and that Deva-kula or Deva-kulo is impossible (4). It must be noted, however, that if we put aside the phonetic difficulty, we have the elements of a very plausible story here. Kulōttuṅga who preferred in his youth a life of war and adventure to succeeding to his father on the throne of Veṅgi, accompanied, let us say, the expedition of Virarājēndra on behalf of the exiled king of Kaḍāram; after the successful accomplishment of the object of the expedition, he might have taken part in an embassy to China, and on his way he might have halted in Kamboja, the ruler of which land exhibited to him a rare stone and made a present of it to him; this stone was cherished by Kulōttuṅga for many years after which he set it up in a prominent place in the celebrated temple of Chidambaram as recorded in an inscription dated in the forty-fourth year of his reign (5). The youthful association of Kulōttuṅga with these

(1) This is clearly Negapatam as pointed out by the editor of the grant in EI.

(2) Ferrand, p. 20.

(3) Chau Ju-kua, p. 100.

(4) *Cōlas*, II, p. 25.

(5) *Cōlas*, II, pp. 595-6.

Eastern lands may thus be taken to be recorded in the inscriptions where he is said to have gently raised the goddess of the earth residing in the region of rising sun ; it may also have been the reason for Kulōttuṅga sending an embassy of his own to China, a land he had visited earlier in another capacity to counteract the propaganda of the rival party of Śrī Vijaya ; and for the same reason the ruler of Kaṭāram might have undertaken the construction of a new *vihāra* in Negapatam and named it after the Cōḷa ruler to whom in fact he owed his throne (1).

There are many weak links in the argument of this story, and we cannot possibly be sure of any part of it without more direct evidence than we possess at the moment. Again there are many indications to show that the field of Kulōttuṅga's activities during the period 1063-70 A. D. lay much nearer home (2). And it is impossible to accept the one set of indications without rejecting the other. There is now no means of pursuing the question to a decisive issue.

VIII. ŚRĪ VIJAYA IN THE THIRTEENTH CENTURY

The Song annals and other sources (3) mention a succession of embassies from Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) to China in the eleventh and twelfth centuries. During the years 1078-1085 'envoys came from this country, again bringing silver, pearls, camphor-oil, olibanum and other products of the country'. Details are mentioned of the visit of a foreigner from the south in 1080 who said he had the direction of affairs in his country and brought a letter written in Chinese from the daughter of the king of his land to the Superintendent of trade in China, together with a present of camphor-bars and cotton-cloth ; the superintendent possibly suspected a hoax, for he reported the matter to the court and 'he was ordered to pay the estimated value of the goods' ; and it was after this that he entered into the usual trade relations with the newcomer. In each of the two successive years, 1082 and 1083, three envoys reached China with presents and were conferred honorary titles according to rank. There were also embassies in the period 1094-1097.

In 1156 the king Śrī Mahārāja sent ambassadors with tribute ; the Emperor showed his appreciation of the attraction felt by these distant people for the civilising influence of China. 'On this occasion the king (of San-fo-ts'i) had also sent pearls to be presented to one of the ministers who had, however, died in the meantime ; the emperor gave orders to receive them, and to pay in return the estimated value.'

In 1172 the king of San-fo-ts'i asked for the sanction of the Chinese court to buy copper in some quantity and to engage the services of a number of

(1) Cf. Majumdar, *Suvarnavāṣṭha*, I, pp. 186-7.

(2) *Cōḷas*, II, pp. 4-6.

(3) *Notes*, pp. 190-2 ; Ferrand, pp. 22-3.

Chinese workmen who could make tiles of that metal ; the emperor gave his consent on condition that this demand would not be repeated.

In 1178 there was another embassy from Śrī Vijaya and 'on this occasion the emperor issued an edict ordering that they should not come to court any more, but make an establishment at Ch'uan-chou in the province of Fukien'. Ma Twan-lin adds that on this occasion the king of San-fo-ts'i announced that he had succeeded his father in 1169 and received an investiture from the Emperor confirming all the titles enjoyed by his ancestors together with presents comprising ceremonial dress, a girdle of gold, horses, paddles, and silks, traditionally accorded to princes of his rank on the occasion of their accession.

Though the embassy of 1178 is the last recorded in the Song annals, the History of the Ming Dynasty states that these embassies came to China without interruption throughout the period of the Second Sung, i.e. till 1279 (1).

We have a number of notices by Arab writers of the twelfth century, particularly the details given by Edrisi (1154) on the trade between Zābag including Sribuza and the East coast of Africa (he makes the remarkable observation that the people of the two countries understood each other's speech), on the superiority of the iron got at Sofala which fetched high prices in India and the islands of the East, and on the settlement of the Chinese in Zābag for purposes of trade and the visits made by other foreigners in considerable numbers and for the same purposes ; these attest in the clearest manner the important position held by Śrī Vijaya in the commerce of the Indian ocean and show that the political power of the kingdom was largely dependent on its economic prosperity due to its geographical position (2).

Then above all we have the invaluable notices in the *Ling-wai-ta-ta* of Chou K'ü-fei which was published in 1178 A. D. At the time Chou K'ü-fei wrote Java had become more important than San-fo-ts'i ; for he says : « of all the wealthy foreign lands which have great store of precious and varied goods, none surpass the realm of the Arabs (Ta-shi). Next to them comes Java (Shö-p'o) ; the third is Palembang (San-fo-ts'i) ; many others come in the next rank ». The same author states that San-fo-ts'i was an important thoroughfare on the sea-routes of the Foreigners on their way to and from China, and gives the sailing directions followed by ships from San-fo-ts'i to China. He adds : '(Traders) coming from the country of Ta-shi (Arabia) after travelling south to Quilon (Ku-lin) on small vessels, transfer to big ships, and, proceeding east, they make Palembang (San-fo-ts'i). After this they come to China by the same route as the Palembang ships' (3).

The country has no natural products, but the people are skilled in fighting. When they are about to fight, they cover their bodies with a medicine which

(1) *Notes*, p. 192.

(2) Ferrand, *Relations*, I, pp. 173-6 ; Krom, H. J. G., p. 304.

(3) Hirth and Rockhill, *Chau Ju-kua*, pp. 23-4.

prevents swords wounding them. In fighting on land or on water none surpass them in impetuosity of attack; even the Ku-lin people come after them. If some foreign ship, passing this place, should not enter here, an armed party would certainly come out and kill them to the last.

« This country has great store of rhinoceros, elephants, seed pearls and medicinal aromatics. It is a custom of this people to make rafts to float on the water and to live on them » (1).

Writing about half a century later in 1225, Chau Ju-kua, the Chinese inspector of foreign trade, at Ch'uan-chou incorporated in his *Chu-fan-chi* (Record of Foreign nations) almost everything of value he found in the work of Chou K'ü-fei, and added many particulars of his own. His book comprises two parts, a description of the lands engaged in the trade between China and Arabia, and secondly a description of the articles entering into that trade. His chapter on San-fo-ts'i is among the most valuable notices of this kingdom that have come down to us. In the second part of his work, Chau Ju-kua points out on several occasions that articles only imported by way of San-fo-ts'i were, in China, often thought to be the products of that country. He says : « Owing to this country (San-fo-ts'i) being an important throughfare for the traffic of all foreign nations, the produce of all other countries is intercepted and kept in store there for the trade of foreign ships » (2).

There is reason to think that Chau Ju-kua's data especially those relating to political conditions reflect a state of things that were strictly not contemporary but related to an earlier time, and he himself furnishes indications in other parts of his work that go far to confirm this view. But the more general statements on the social and economic life of the people may well be accepted at their face value.

Chau Ju-kua says that the people of San-fo-ts'i « have no stringed copper cash, but use chopped off lumps of silver in their business ». « In writing documents on official affairs they use foreign (Sung annals say 'Sanskrit' here) characters, and the king's signet is used as a seal. They also know Chinese characters, which they use in sending memorials to (our) court. » The laws of the country were very severe, and men and women caught in adultery were punished with death. When the king died, the common people went into mourning by shaving their heads; while the king's personal followers chose voluntary death by leaping into the blazing pyre; this was called 'living and dying

(1) *Ibid.*, p. 63, n. 1. A modern description of Palembang cited by Hirth and Rockhill (p. 64, n. 5) has this : « The city is a large one, extending four or five miles along a fine curve of the river, which is as wide as the Thames at Greenwich. The stream is, however, much narrowed by the houses which project into it upon piles, and within these, again, there is a row of houses built upon great bamboo rafts which are moored by rattan cables to the shore or to piles, and rise and fall with the tide ».

(2) *Ibid.*, p. 193.

together'. This institution of 'Companions of Honour' is referred to by many other writers before and after Chau Ju-kua as prevailing in India and the Archipelago (1). Golden images of successive kings were preserved and worshipped. When any one fell dangerously ill, he distributed his weight in silver among the poor in the land as a means of delaying death, — a variant of the well known *tulā-puruṣa-dāna* of the Hindu codes.

Among the products of the country are reckoned tortoise shell, camphor, varieties of gharu-wood, cloves, sandal wood and cardamoms. Arab traders brought pearls, frankincense, rose-water, gardenia flowers, myrrh, aloes, asafoetida, patchuk, liquid storax, elephants' tusks, coral trees, cat's-eyes, amber, foreign cotton stuffs and sword blades. All these products, native and foreign, were exchanged for gold, silver, porcelain ware, silk brocades, skeins of silk, silk gauzes, sugar and so on.

The control exercised on foreign shipping briefly mentioned by Chou K'ü-fei, is described more elaborately with a mixture of fact and fable by Chau Ju-kua who says : " This country, lying in the ocean and controlling the straits through which the foreigners' sea and land traffic in either direction must pass, in olden times used an iron chain as a barrier to keep the pirates of other countries in check. It could be kept up or lowered by a cunning device. If a merchant ship arrived it was lowered. After a number of years of peace, during which there has been no use for it, it has been removed and (now) lies coiled upon the shore. The natives reverence it like a Buddha, and vessels coming there sacrifice to it. When rubbed with oil it shines like new. Crocodiles do not dare pass over it to do mischief: If a merchant ship passes by without entering, their boats go forth to make a combined attack, and all are ready to die (in the attempt). This is the reason why this country is a great shipping centre ".

Lastly we get a remarkable list of fifteen dependencies (provinces?) of Sanfo-ts'i of which the names may be reproduced here together with the identifications proposed by modern scholars (2).

1. P'ong-fōng (Pahang);
2. Tong-ya-nōng (Trengganau);
3. Ling-ya-ssi-kia (Lěngkasuka);
4. Ki-lan-tan (Kelantan);
5. Fo-lo-an (South Sēlangor);
6. Ji-lo-t'ing (Jelutong in Malay Pen.);
7. Ts'ien-mai (Sēmang);
8. Pa-t'a (Batak, in Sumatra or Malaya Pen.);
9. Tan-ma-ling (Tāmraliṅga, Ligor);
10. Kia-lo-hi (Grahi on the Bay of Bandon);

(1) See my *Foreign Notices of South India*, pp. 128-9.

(2) Krom, H. J. G., p. 307.

11. Pa-lin-fong (Palembang);
12. Sin-t'o (Sunda);
13. Kien-pi (Kampe);
14. Lan-wu-li (Lamuri, Atjeh); and
15. Silan (Ceylon).

That this list is by no means an accurate one or a statement of the contemporary situation becomes clear from data recorded by Chau Ju-kua himself elsewhere in his work. Ceylon, for instance, which is here reckoned among the dependencies of San-fo-ts'i is said elsewhere to be under the rule of Nan-p'i, i. e. the Nairs of Malabar, which is much more probable. It is, however, possible that a part of Ceylon had already fallen under the occupation of the Jāvakas whose activities in Ceylon we shall soon consider in some detail (1). Again of (13) Kien-pi we learn elsewhere:

« Formerly it was a dependency of San-fo-ts'i, but after a fight, it set up a king of its own ». This statement of Chau Ju-kua is among the few indications we get of the dwindling power of Śrī Vijaya at the beginning of the thirteenth century A. D. The mention of (12) Sin-t'o (Sunda) as falling within the sphere of Śrī Vijaya is worth noting as an index of the relations between Sumatra and Java; Chau Ju-kua says elsewhere that there was a good harbour in Sunda which also produced the best pepper; the people practised agriculture and lived in thatched houses erected on piles; there was no settled government, and the people, says Chau Ju-kua, are given to brigandage, « on which account foreign traders rarely go there ».

A curious inscription on the pedestal of a Buddha image from Grahi now preserved at Bangkok has been cited as providing indirect evidence of the shrinkage of the power of Śrī Vijaya at the close of the twelfth century. In its language and orthography the inscription connects itself with ancient Khmer inscriptions of Kamboja, but the script is very close to that of old Javanese (2). The date of the inscription has now been definitely settled as Śaka 1105, A. D. 1183 (3). The inscription says that by order of Kamraten Añ Mahārāja Śrīmat Trailokyarāja-maṇibhūṣaṇa-varmadeva, the *mahāsenāpati* Galānai (?) caused the statue to be made and gives also the date on which the order was given, the name of the artist, and the weight of the image as well as the value of the gold used in gilding it. On this record Cœdès at first observed: « this inscription shows us that the country of Grahi, though it was Cambodian in its civilisation or at least in its language, did not, in a political sense, form part of the kingdom of Khmer. The name of the king Mahārāja Śrīmat Trailokyarāja-maṇibhūṣaṇa-varmadeva is

(1) H. and R. (p. 75, n. 10) suggest that the different statements of Chau Ju-kua *re* Ceylon refer to two different periods or different portions of the island.

(2) BEFEO., XVIII, 6, pp. 33-4.

(3) BKL., 83 (1927), pp. 468-9.

unknown to the dynastic lists of Kamboja. I think it is simplest to go by Chau Ju-kua's testimony and admit that we have here a king of Palembang. This hypothesis, he further pointed out, gains some strength from the facts that the *mahārāja* title was borne for a long time by rulers of Palembang and that the palaeography of the inscription connected it clearly with those of Sumatra and Java (1).

But later Cœdès gave up this view and saw in this inscription evidence of Malāyu having already taken the place of Śrī Vijaya as the chief power in Sumatra and its maritime empire. He urged two reasons for this view: (1) the mention of Palembang among the dependencies of San-fo-ts'i and the omission of Malāyu from the list; (2) the titles of the king of the Grahi inscription are identical with those of the kings of Malāyu as found in inscriptions from 1286 to 1378. And he said that these considerations were of sufficient weight to prevail against Chau Ju-kua's direct statement that Grahi was a part of the empire of San-fo-ts'i, which might be due to Chau Ju-kua having confused the facts relating to Śrī Vijaya before 1178 and those relating to a later epoch when the empire had shifted its centre to Malāyu (2). He also stressed the fact that the last embassy from San-fo-ts'i recorded in the Song annals was in 1178, and held that something must have occurred, though we do not know what, between this date and 1183 to have produced the change in the political situation attested by the Grahi record.

I think there is much more to be said for Cœdès' earlier view which accepted Chau Ju-kua's testimony on the relation of San-fo-ts'i to Grahi as valid and saw in the king mentioned in the Grahi inscription a ruler of Palembang (Śrī Vijaya). None of the arguments relied on in support of the new position he took up in 1927, nor even all of them together, can be accepted as sufficient to warrant the dating of the decline of Śrī Vijaya so early as Cœdès did. The embassy of 1178 is indeed the last embassy from San-fo-ts'i recorded in the Song annals; but the Ming annals say that « in the time of the second Sung (960-1279) they brought tribute without interruption », which means that there were later embassies of which we hear nothing in the Sung annals. And it is somewhat difficult to believe that Chau Ju-kua fell into confusion over data which were not half a century old, even if they were not contemporary, at the time he wrote. If San-fo-ts'i (Śrī Vijaya) had ceased to be important and Malāyu had taken its place at the close of the twelfth century, we might reasonably expect to get more direct evidence of it in Chau Ju-kua, just as we get in the later annals after this change actually did come about. Chau Ju-kua's occasional references to some dependencies of San-fo-ts'i having set up rulers of their own (e.g. his chapter on Kien-pi which, by the way, satisfactorily explains the omission of Malāyu from the list of dependencies of San-fo-ts'i) do not produce the impression that Śrī Vijaya had yet lost

(1) BEFEO., XVIII, 6, pp. 35-6.

(2) BKI., *ib.*, pp. 469-70.

its leading role, though its position was growing weaker than before. The titles of the king mentioned in the Grahi record can be connected as well with those of the earlier rulers of Śrī Vijaya as of the later ones of Malāyu, and this only shows that in some manner the Śailendra vaṃśa continued to rule the island throughout (1).

As a matter of fact, Cœdès abandoned his original position regarding the Grahi inscription under the influence of a theory which marked a real advance on earlier ideas on the fall of Śrī Vijaya, but was still vitiated by an important error. He was alone responsible for the advance made on previous ideas; but the error which misled him was due to an imperfect summary of some Tamil inscriptions from South India which were the only sources available at the time he wrote (2).

Cœdès was right in pointing that Candrabhānu of the Jaiya inscription of 1230 A. D. was identical with the Jāvakarāja Candrabhānu of the *Mahāvamśa* account of the reign of Parākramabāhu II, and the Śāvakan of the Pāṇḍyan inscriptions of the years 1256-64 A. D. He was equally justified in his view that this king who came of the Padmavaṃśa (also called Pañcāṇḍavaṃśa) and called himself Tāmbraḷiṅgeśvara was no ruler of Śrī Vijaya, but an independent king of Tāmbraḷiṅga which must have declared its independence of Śrī Vijaya some time before 1230 A. D. It is possible, however, to raise a doubt on the political position of Candrabhānu. Chau Ju-kua in his notice of Tan-ma-ling (3) clearly states that this state was under a ruler of its own who was addressed by a special title *Siang-kung* (4) and also that it was tributary to San-fo-ts'i, thereby confirming his inclusion of Tan-ma-ling among the dependencies of San-fo-ts'i in the chapter immediately preceding. The issue of inscriptions in his own name and even the leading of expeditions to a distant land like Ceylon would not, in the political practice of the time, be inconsistent with the acknowledgement of general subordination to the power of a suzerain ruler. The relation of the Pāṇḍyas to the Cōḷas in South India, and the relative positions of Jaṭavarman Sundara Pāṇḍya and Jaṭavarman Vira Pāṇḍya, the contemporaries of Candrabhānu, within the Pāṇḍyan dynasty itself, are examples of such practice. In any event, it is well to remember that, unlike in the case of Kien-pi, Chau Ju-kua does not record a fight between Tan-ma-ling and San-fo-ts'i resulting in a cessation of the tributary relation.

But whatever the exact political relation might have been in this period between Tāmbraḷiṅga and Śrī Vijaya, there is no evidence to show that Candrabhānu was

(1) Cf. Majumdar, *Suvarṇadvīpa*, I, pp. 195-7; and Krom, *G.N.I.*, I, p. 228.

(2) The whole subject has been discussed by the present writer in some detail in a paper on *Śrīvijaya, Candrabhānu and Vira-Pāṇḍya* in *TBG.*, LXXVII (1927), pp. 251-68.

(3) P. 67.

(4) This title is explained by H. and R. (p. 68, n. 2) as something like "Minister of state or 'mantri'", which, if correct, may support my argument regarding the political position of Tan-ma-ling; but I would not lay any stress on this obscure title.

the ruler of Kaḍāram as Cœdès held. The Pāṇḍyan inscriptions *do not* use the titles « king of Jāvaka » and « king of Kaḍāram » interchangeably as I have shown elsewhere by a detailed analysis of the relevant inscriptions; and if this is the only indirect evidence on the relation of Śrī Vijaya at this epoch to Kaḍāram (1), we must say that no case has been made out for our supposing that Śrī Vijaya had lost control of Kaḍāram in the first half of the thirteenth century. And this is in conformity with the few original notices of Arab writers of the period like Ibn Zaid and Kazwini who, even when they are not quoting old accounts, but writing on their own, vouch that Zābag continued to be an extensive kingdom under a powerful ruler bearing the title Mahārāja (2).

Thus neither the Grahi Buddha inscription of 1183, nor even the inscription of Candrabhānu of 1230 is seen to contain any tangible evidence of the decline of Śrī Vijaya. In fact Chau Ju-kua's statement regarding Kien-pi setting up a rule of its own after a fight with San-fo-ts'i is almost the only indication we get that about two generations after Śrī Vijaya and Java stabilised their mutual relations in the reign of Airlangga, Śrī Vijaya was beginning to experience new troubles, and that her vassal states were beginning to strain at the leash. Candrabhānu's expeditions against Ceylon had perhaps something to do with a settlement of Jāvakas already present in a part of Ceylon and might have been undertaken on behalf of Śrī Vijaya; and if that was so, the defeats sustained by him, there is no evidence that he was killed by Vīra Pāṇḍya as has been stated, must have adversely affected the political position of Śrī Vijaya by lowering her prestige. If on the other hand Candrabhānu is held to be an independent ruler, then his independence would be evidence of the loss of Śrī Vijaya's hold on Tāmbraliṅga, that is, of one more step in the decline of the empire, but in that case the reverses sustained by Candrabhānu in Ceylon would be of no significance to the history of Śrī Vijaya. And it may well be that, as Cœdès has pointed out (3), a growing antagonism between Pāli (Hīnayāna) Buddhism of Tāmbraliṅga and Sukhodaya and the Mahāyāna of Śrī Vijaya had something to do with the establishment of the independence of Tāmbraliṅga, its expeditions to Ceylon for the capture of a celebrated Buddha image or Buddha relics from there, and the final incorporation of Tāmbraliṅga in Sukhodaya.

IX. LAST DAYS OF ŚRĪ VIJAYA

The next stage in the history of Śrī Vijaya is marked by an inscription dated 1286 A. D. from the banks of the Batang Hari or Jambi river in its upper course. It records that in that year an image of Amoghapāśa with his thirteen

(1) Les campagnes de Candrabhānu à Ceylan nous renseignent indirectement sur la situation de Çrīvijaya à cette époque. Cœdès, *BKI.*, *loc. cit.*, p. 468.

(2) Ferrand, *Śrī Vijaya*, p. 69.

(3) *BKI.*, p. 471.

disciples was brought to Suvarṇabhūmi from Java by a board of four high officials acting at the command of Mahārājādhirāja Śrī Kṛtanagara Vikrama dharmottuṅgadeva (1). This gift was the cause of great rejoicing among all the subjects in the land of Malāyu, Brahmins, Kṣatriyas, Vaiśyas and Śūdras, and above all, Mahārāja Śrīmat Tribhuvanarāja Mauḷivarmadeva. The statue was erected at Dharmāśraya.

This inscription is important in several ways. It clearly establishes the vassalage of Sumatra to Java; the respective titles of the two kings mentioned in it leave no room for any doubt on this point. It shows Malāyu not as a city on the East coast of Sumatra, but as an extensive kingdom reaching far into the interior of the island; we cannot say if the name is meant to apply to the whole island, though this is not improbable. The name of the Sumatran ruler, as already indicated in our discussion of the Grahi Buddha inscription, seems to suggest that he was descended of the Śailendra rulers of Śrī Vijaya.

There is little doubt that we have here the real end of Śrī Vijaya as an independent power. Much must remain unexplained, for we have, as usual, no evidence from the side of Śrī Vijaya, and the Javanese works *Nāgarakṛtāgama* and *Pararaton* (2) are very sparing of detail. The *Pararaton* gives Śaka 1197 (A. D. 1275) as the date of the Javanese expedition against Malāyu; it says nothing of its course or immediate results, but records that in 1293 the Javanese troops returned with two princesses of the conquered country. One of them Dara Petak became a queen of Raden Vijaya i.e., Śrī Kṛtarājasa who had come to power in Java after the fall of Kṛtanagara in 1292; the other Dara Junga espoused a *deva* and became the mother of a king of Malāyu. The *Nāgarakṛtāgama* states that the lands subject to Kṛtanagara comprised Pahang, Malāyu, Gurun and Bakulapura, adding that it is needless to state that Sunda and Madhura also paid homage to him (3). Now this list which marks the extraordinary success of Kṛtanagara's aggressive foreign policy marks also the end of the power and independence of Śrī Vijaya. It is worth our while to study this list of subject states a little closely. As Krom has observed, the subordination of Sunda to Kṛtanagara was a matter of course to Prapañca, the author of *Nāgarakṛtāgama*, who naturally thought that the king would not embark on distant campaigns of conquest without mastering his own country; but to us, with the knowledge that Chau Ju-kua counted the Sunda land among the dependencies of San-fo-ts'i in 1225, this statement has a special significance as implying a further stage in the dissolution of the empire of Śrī Vijaya. The name Pahang was applied later to all Javanese possessions in the Malay peninsula. We shall have to accept it in a similar sense in this context as well; it

(1) Krom, H.J.G., pp. 335-6.

(2) Cited by Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 226 ff.

(3) Krom, H.J.G., pp. 337-8.

seems possible, though we can hardly demonstrate it, that even Kaḍāram might have changed hands as a result of Kṛtanagara's policy. With Gurun (East) and Bakulapura (Tañjuṇpura, Borneo) we have not much concern. But Malāyu which in later times signified the whole of Sumatra cannot be understood in that sense here.

It is curious that Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) is not heard of at all in this period. Neither the Javanese accounts of the reign of Kṛtanagara and the succeeding years, nor the Chinese annals have anything to say. There is mention, however, of an embassy to China from Malāyu in 1281 led by two Muslims, Sulayman and Shamuddin, evidently merchants engaged in the trade between Sumatra and China (1). In 1286 an embassy from Samudra, a north Sumatran state, went to China (2). And when Marco Polo visited the Archipelago in 1292 A. D., he found a number of small states in N. Sumatra, some having already embraced Islam (Samudra perhaps among them too, as an inscription records the death of a Muslim ruler of that state in 1297), but in the rest of the island he found Malāyu holding the chief place, Śrī Vijaya not being mentioned by him even by name (3).

All these data seem to point to one conclusion viz., that the eclipse of Śrī Vijaya, the break up of its empire involving the loss of Sunda, Kaḍāram and some other lands, and the shifting of the chief seat of political and commercial power from Palembang to Malāyu (4) constitute one connected series of events and that they are all closely related to the successful foreign policy of Kṛtanagara (5). And the long campaign of Javanese troops in Sumatra (1275-92) had much to do with all this.

(1) Krom, H.J.G., p. 336 citing Pelliot, D.I., p. 326.

(2) Krom, p. 337 and TP., 15 (1914), p. 441.

(3) He says he did not visit two states (unnamed); but as he was travelling by the straits, and as these states were 'at the other side of the island' (Yule and Cordier, II. p. 300), Śrī Vijaya could not have been among them.

(4) Pelliot, TP., XXX (1933), pp. 376-7.

(5) Krom is inclined to place a heavy discount of Prapañca's account of Kṛtanagara's foreign possessions. He thinks that the poet has exaggerated the achievements of Kṛtanagara, possibly with a view to provide a precedent for the imperialist policy pursued by Java in his own time (H.J.G., p. 338). He also suggests two possibilities: *First* that Malāyu (Jambi) as a vassal state of Java became the centre from which Javanese arms spread over the whole of Sumatra in due course (H.J.G., p. 336); and *second* that the family of Maulivarmadevas might have migrated from Grahi to Sumatra (Malāyu), in the course of the century following 1183, the date of the Grahi inscription (G.N.I., I, p. 228). The second suggestion is made only in passing as an argument against Cœdès' later views on this record. I am inclined to allow Kṛtanagara's campaigns and policy a larger part in bringing about the collapse of Śrī Vijaya. And I also think that the names of the king of the Grahi record and of the later Malāyu inscriptions e.g. Sungai Lansat record of Tribhuvanarāja Maulivarmadeva (note that Mauli reminds us of Cūdāmani), connect them with the Sailendravamśa. But I recognise that where arguments have to be based on such scanty data, there must be room for considerable difference of opinion.

About the same time the southward advance of the Siamese kingdom of Sukhodaya, attested by Mon chronicles and the large Sukhodaya inscription dated 1292 of the celebrated ruler Rāma K'āmheng, deprived Śrī Vijaya of its northern possessions in the Malay peninsula; Ligor or Nagara Śrī Dharmarāja and the adjoining coastal district where Candrabhānu was ruling in 1230 and for some years thereafter, whether as vassal of Śrī Vijaya or independently, had definitely become part of the Siamese kingdom by the date of the inscription (1).

Neither the internal revolution in Java which ended in the fall of Kṛtanagara, nor the Chinese (Mongol) invasion which followed soon after and achieved results contrary to its original aims and assisted in the establishment of the new empire of Majapahit (2), made any difference to the imperialism of Java, and the aggressive policy of mastering the entire archipelago and as much of the Malay peninsula as possible on which Java had been launched by Kṛtanagara continued uninterrupted by these occurrences. From the standpoint of Śrī Vijaya history, the reign of Kṛtarajasa Jayavardhana (1293-1309) of Majapahit and his successors is just a continuation of that Kṛtanagara (1268-92), the last ruler of Singhasāri. And the submission offered by Malāyu and the smaller states of Sumatra in 1293 to Kublai Khan's commanders on the occasion of their expedition against Java (3) was certainly of no protective value in the long run against the increasing might of Java.

Both Malāyu and Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) continued their separate existence in some form after the return of the Javanese expedition in 1293; Malāyu was doubtless the more important state now and taking the place once occupied by Śrī Vijaya as the leading state of Sumatra. The Chinese emperor is said to have warned Siam in 1295 to refrain from engaging in hostilities against Malāyu any more as they had been doing for many years by then; this has reference perhaps to the possessions that this state might have taken over from Śrī Vijaya in the Malay peninsula; but we have no details enabling us to elucidate the exact meaning of the imperial order to Siam (4). Embassies were sent from Malāyu to China in 1299 and 1301 (5).

In the first quarter of the fourteenth century we have a number of celebrated Arab writers such as Rashiduddin 1310, Ḍimāṣki 1325, and Abulfida d. 1331 dealing with the Archipelago among other things in their works, but they contain no direct or clear evidence on Śrī Vijaya, which is clear proof that Śrī Vijaya was already played out as an important emporium of international

(1) Ferrand, p. 230; Krom, H.J.G., p. 337.

(2) For details see Krom, H.J.G. and Majumdar, *Suvacadvipa*, pp. 292-338.

(3) Ferrand, p. 231.

(4) Cf. Ferrand, pp. 231-2; H.J.G., pp. 364-5.

(5) Ferrand, *ibid.*

trade. Javanese embassies to China are mentioned in the years 1325-8 together with the name of King Jayanagara (1309-28) (1).

In 1349 we have the account of Wang Ta-yuan who in his *Tao i chi lio* (2) (Description of the Barbarians of the Isles) makes a distinction between San-fo-ts'i and Kieou-kiang giving separate accounts of the two places, states that each of them had a sovereign of its own, and says nothing of the Mahārāja, thus confirming the impression gained from other authorities of the disappearance of Śrī Vijaya as a great power and large emporium.

In 1365, the author of the *Nāgarakṛtāgama*, Prapañca, counts Sumatra among the dependencies of the empire of Majapahit, and places Jambi and Palembang at the head of the detailed list he gives of the various states on that island (3). This dependence, however, was not inconsistent with a separate existence and some measure of independent action for these states; in fact it meant perhaps little more than a vague acknowledgement of the supremacy of the suzerain signified by a periodical tribute. And there was China above all the 'barbarians' of the southern sea, claiming the right to 'protect' them from their internecine quarrels. In the history of the Ming Dynasty (1368-1643) we read of San-fo-ts'i: "In the year 1370 the emperor and in the next year the king, who was called Mahārāja Prabhu, sent envoys with a letter written on a golden leaf, and bringing a tribute of black bears, cassowaries, peacocks, parrots of various colours, different kinds of perfumes, *pi*-cloth, blankets of woollen cloth, and many other articles". The envoys were given suitable presents and a vessel with merchandize belonging to them was admitted into Ch'uan-chou by imperial order without payment of any duties (4).

From the same source, the Ming annals, we learn that there were three kings in San-fo-ts'i in the years 1373-75 all of whom sent envoys to China. In 1376 one of them was succeeded by his son Ma-la-cha (Mahārāja) Wu-li who sent an embassy with presents to China the very next year. "The envoys said that the son dared not ascend the throne on his own authority, and therefore asked the permission of the Imperial court. The emperor praised his sense of duty and ordered envoys to bring him a seal and a commission as king of San-fo-ts'i."

It is clear that Wu-li sought the support of China against Java, but obviously China was either unable to help or unwilling to entangle herself too much in the affairs of distant lands or undertake hostilities against the empire of Majapahit which had shown its mettle against Chinese troops at its very birth. At any rate the Ming annals add: "At that time San-fo-ts'i had already been conquered by Java, and the king of this country, hearing that the emperor had

(1) H. J. G., p. 380.

(2) TP., XVI, 134-40. Ferrand, pp. 30-2. Ante p. 274.

(3) Ferrand, p. 183.

(4) Notes, pp. 192-3.

appointed a king over San-fo-ts'i, became very angry and sent men who waylaid and killed the imperial envoys. The emperor did not think it right to punish him on this account. After this occurrence San-fo-ts'i became gradually poorer, and no tribute was brought from this country any more' (1). The Chinese emperor's reaction to Javanese conduct against his envoys to San-fo-ts'i is reported with a slight difference elsewhere in the same annals in the following terms (2): « In the year 1379 the king Pa-ta-na-pa-na-bu (Bhaṭāra Prabhu by which title the Javanese king was known) sent envoys with tribute, and so he did in the following year. Sometime before imperial envoys had been sent to carry a seal to the king of San-fo-ts'i, and those of Java deluded and killed them; the emperor was highly incensed and detained their envoys more than a month, with the intention to punish them, but ultimately they were sent back with a letter to their king, in which he was reproved for what he had done ».

What is called the Javanese conquest of San-fo-ts'i c. 1378 in the Chinese annals was to all intents and purposes a determined effort on the part of the empire of Majapahit to suppress all signs of independence or revolt on the part of its dependencies, to control their foreign relations more closely than before and to shut out the influence of China. And Java succeeded very well in this enterprise as the Chinese authorities themselves admit.

It should be noted in passing that several inscriptions from Sumatra attest the rule over a fairly extensive kingdom in Central Sumatra by a certain Ādityavarman for a period of nearly thirty years (1347-1375 A. D.) (3). He claims descent from the family of Rājapatnī and belongs to Kuliśadharavamśa; and it seems possible that he was in some way related to one of the two princesses carried away from Sumatra by the Javanese army in 1292; it is even probable that he or rather his father, Advayavarman was the Śrī Marmadeva of the Pararaton, the king of Malāyu and son of Dara Jīga by Deva. His full name and titles read: Mahārājādhirāja Ādityavarman Pratāpaparākrama Rājēndramaulīmaṇivarmadeva. In his inscriptions he calls himself Mahārājādhirāja and Kanakamedinindra, Lord of the Golden land, i. e. Sumatra. His foundations show him to have been a staunch Tantrik Buddhist. His rule had no doubt made it difficult for Java to bring Sumatra under strict control, and it seems probable that his death was taken advantage of by the rulers of Majapahit to strengthen their position in Sumatra by military and diplomatic operations of which we have a slight record in the Ming annals cited above.

As late as 1397, San-fo-ts'i is said in the Ming annals to have been in a position to defy Java and China alike in some matters: 'If we send messengers to Java now', the emperor said, 'it is to be feared that San-fo-ts'i will stop

(1) *Notes*, pp. 193-4.

(2) *Ib.*, pp. 161-2.

(3) Majumdar, *Suvarṇadvīpa*, I, pp. 314-8 for details.

them on their way'. So a message was sent to Java through Siam to bring San-fo-ts'i 'to change its evil ways' (1).

What immediately follows in the annals is, however, a different story, and perhaps much nearer the true state of affairs. « At that time Java had completely conquered San-fo-ts'i and changed its name to Ku-kang. When San-fo-ts'i went down the whole country was disturbed, and the Javanese could not keep all the land ; for this reason the Chinese, who were established there, stood up for themselves, and a man from Nan-hai (Namhoi) in Canton, called Liang Tan-ming, who had lived there a long time and roamed over the sea, followed by several thousand men from Fukien and Canton, was taken by them as their chief. He reigned as master of a part of the country. »

It is needless to follow the fortunes of these Chinese pirates, their relations with Cheng Ho or the account of the country given by Ma Huan, a Chinese Muslim who accompanied Cheng Ho on some of his celebrated voyages to the island, to India and further afield. These things do not belong to the history of Śrī Vijaya. The epitaph of Śrī Vijaya is written in the following words repeated more than once in the late annals of China : 'San-fo-ts'i was formerly known as a rich place, but since it was conquered by Java, the capital has been deserted, and few traders go there now'.

X. NOTES ON ŚRĪ VIJAYA ART

Sumatra has always been a wild country, and even the name of Śrī Vijaya was not correctly known before 1918. With the revival of interest in the newly discovered history of Śrī Vijaya, the last twenty years have been marked by efforts to supplement knowledge derived from foreign sources, literary and epigraphical by archæological work on the island itself. This has been rewarded with good results, and the discoveries of Westenenk and Perquin, Bosch and Schnitger have brought important and striking additions to our all too fragmentary knowledge of Śrī Vijaya, its history and art. But the time for a connected account of the artistic side of the history of Śrī Vijaya is not yet come, and in the following paragraphs I shall seek to draw attention to some landmarks in this history and give a tentative account of the influences which played upon it. I shall give my attention to sculpture in stone and bronze, and refer the reader to the works mentioned in the bibliography, particularly Schnitger's *Archæology of Hindoo Sumatra* for a detailed account of the buildings which are by no means impressive by the side of the celebrated monuments of Java. As Heine-Geldern has aptly remarked : « The marked prevalence of brick buildings as compared with stone architecture, as well as the prominent part of the *stūpa*, are characteristic traits distinguishing Hindu-Sumatrean from Hindu-Javanese art ».

(1) *Notes*, pp. 194-5.

The oldest and in some ways the most interesting monument is the large granite Buddha of Bukit Sĕguntang. The image had been shattered into many fragments, and from these fragments, the shape of the original figure was skilfully reconstructed by Mr. P. J. Perquin of the Archæological Survey of Netherlands-India in 1928, when it was still headless. Two of the earliest inscriptions of Śrī Vijaya studied earlier in this paper and engraved in distinctly South Indian characters were also found in the neighbourhood, besides several short votive inscriptions (on loose stones) in the same characters recovered by Schnitger in 1935. In the same year Schnitger identified one of the Buddha heads in the Batavia museum (discovered in 1914) as belonging to the Bukit Sĕguntang image, and the image in an almost complete form stands now in the Palembang museum, measuring together with its pedestal about 3.6 metres in height. A casual look might suggest that it was an image from Gandhāra; but a little study shows that it is not directly Gandhāran, but belongs to the class of images doubtless inspired by Gandhāran art in some way, but considerably modified to suit Indian requirements, in fact what may be called the Indianised version of the Buddha image, such as came into use in several parts of India, particularly Mathurā and Amarāvati. Bachhofer thinks that the style of the image with the *sanghāti* reaching up to the neck and covering both shoulders, takes the image to a high antiquity, say 2nd century A. D. when the Amarāvati artists had not yet begun to bare the right shoulder and gather up the hem of the garment on the extended left forearm. In fact he thinks that the image must have been made in Amarāvati and says (1): 'The export of Buddhist sculpture from Veṅgi overseas to the East must have started as early as the 2nd century A. D., for the small bronze Buddha of P'ong Tuk and the enormous stone Buddha of Sĕguntang belong to a phase in the development of South Indian sculpture which ended about 150 A. D.'. While it is quite probable that small metal images, like the one mentioned by Bachhofer and another found in Celebes some years ago, were transported from India, it may perhaps be better to assume an export of workmen rather than of their work in the case of large stone statues like the Sĕguntang Buddha. With characteristic caution Krom has well said: 'In mentioning Amarāvati, we wish to be understood that it is not so much the particular locality of that name which is referred to as the whole phase of Indo-Buddhist art usually indicated by that appellation. The palæographic evidence of the inscriptions, too, to which reference has been made, should not be lost sight of' (2). Schnitger says: 'Since there is no granite in Palembang, the image must have been made somewhere else, probably in Banka because there are great granite rocks in that island..... made in the 5th or 6th century' (3). If the image was made as late as that, it would be a case of extreme conservatism in artistic tradition lingering in Sumatra

(1) JGIS., II (1935), p. 126.

(2) ABIA., 1931, p. 32.

(3) *Archæology of Hindoo Sumatra*, p. 3 and pl. 1.

for many centuries after the corresponding forms disappeared in India; but everything in the history of Hindu overseas colonies points to more or less parallel developments with Indian conditions. Bachhofer's date on the other hand carries the statue back to about five centuries before the date of the earliest record mentioning Śrī Vijaya in 683 A. D.; this is perhaps not impossible, but if correct, it gives a measure of the still extremely fragmentary character of our knowledge of the early history of these lands.

Thus we see from the statuary and inscriptions that the earliest art of Sumatra is more or less purely and directly South Indian in its characteristics. The torso of a stone figure found in Kota Kapur has led Dr. Stutterheim (*Indian Art and Letters*, Vol. XI, N. S., pp. 105-9) to somewhat subtle deductions regarding the site of Śrī Vijaya and the nature of Śrī Vijaya art and its affiliations. He thinks it is a fragment of a four-armed Viṣṇu figure, the product of an art which 'certainly was neither Javanese nor Cambodian — in short, of Śrī Vijaya in the seventh century'. This view, if correct, would show that other influences were at work in Śrī Vijaya, besides South Indian; and we have other indications of this too as will be seen below. If Stutterheim's surmise that our figure belonged to the military camp of the invaders of Śrī Vijaya is accepted, even that would only support Moens' hypothesis of the transfer of Śrī Vijaya from the E. coast of the Malay peninsula to Palembang or its neighbourhood, rather than help to localize the kingdom of Śrī Vijaya in the Malay peninsula.

A little bronze Buddha head which is distinguished by a twisted fillet decorated with roses which surrounds it is a very pretty piece; the fillet, apparently meant, as Krom says, for a garland of honour, is very effective in association with the traditional curly locks of the Buddha. The height of the head is 14 cm. (1) and it shows decidedly South Indian features; still, as Heine-Geldern has observed, "Considered stylistically and iconographically it is quite unique, thus bearing witness to the existence of an indigenous Sumatran style, besides the styles of South India and Javanese origin".

Another interesting find from Bukit Sĕguntang is furnished by 'a fragmentary stone statuette, consisting of the lower half of the body, without the feet, and part of the upper half, provided with a broad scarf-like band which must have passed over the left shoulder. The lower part of the body is dressed in a smooth garment, fastened round the waist by means of a flat girdle which is tied in front, a loop and the two ends hanging down together with a small part of the dress' (Krom). Schnitger says that he has found for certain by local research that a fine Bodhisattva head discovered in 1930, which he describes as a good example of Gupta-art, must have belonged to this torso (2). But to judge from

(1) Schnitger, *op. cit.*, p. 3.

(2) Palembang, p. 6. At p. 3 (no. 4) of his *Archæology* Schnitger takes this for granted and describes the head and torso together as 'fragments of a Bodhisattva image'.

the photographs one may entertain grave doubts of this; and what is surprising, this head is said to be 30 c. m. in O. V. 1930, while Schnitger says it measures 15 from chin to root of the hair (*lengte van kin tot haarwortel 15*). I think it best to leave this head out of consideration in the discussion of the torso. In the effective simplicity of its style, this statuette resembles a large stone statue of Avalokiteśvara, also found in the Palembang division but higher up the Musi river. To quote Krom again: 'Notwithstanding some minor points of difference, such as the girdle being of lesser width, the presence of a tiger-skin, etc., it is obvious that both images, with regard to their style and workmanship, represent one and the same conception' (1). Yet another statue, an eight-armed Avalokiteśvara in bronze, dredged up in a tin mine at Bidor (Malaya) and now in the Perak museum, also belongs quite decidedly to the same class. Krom who had only the two stone images in view recognises the differences in style between them and the earliest images of Java, but remarks that 'as a whole the Avalokiteśvara statue does not seem to be so far removed from Javanese art as the Buddha image or the bronze Buddha head discussed above'. This is perfectly true, but not very helpful in tracing the affinities of this group of images; and Krom's conclusion that they 'must be of a later date than the other two pieces from Palembang' can be supported on quite other grounds than the relatively less un-Javanese character of the statues. I think there is much force in Ghosh's view (2) that 'in the details of iconography, dress and embellishment as well as in the general plastic feeling they definitely recall South Indian types'. The massive, simple and smooth gracefulness of the stone Avalokiteśvara clearly recalls the similar features often noticed in the royal portrait statues of the Pallava monarchs of the Simhaviṣṇu line; and they belong to the seventh and eighth centuries. The eight-armed bronze Avalokiteśvara, also unmistakably South Indian in appearance, is more embellished and may well be a century or so later.

So far then as the few specimens now available of the earliest phase of Śrī Vijaya art enable us to form a judgement, this art was distinctly South Indian in its origin and retained its original features for some time after its transplantation. We do not possess the evidence necessary to trace the subsequent history of this art; but we may note that as we have seen in our study of the history of Śrī Vijaya, live contacts were maintained with South India in many ways throughout the centuries, and it should be no surprise if we come across typically South Indian forms in the later phases of the art of Śrī Vijaya. A bronze statuette found in 1930 by Dr. Bosch in a *biaro* (*vihāra*) in Padang Lawas, Tapanoeli, furnishes a notable example of the results of such contacts. This statuette which is 19.5 cm. high is a very interesting portrait of a woman in typical South Indian style (3).

(1) ABIA., 1931, p. 33.

(2) JGIS., I (1934), p. 33.

(3) See *A South Indian Portrait Bronze from Sumatra*, JGIS., III (1936), pp. 104-7.

This and a stone *bodhisattva* seated in the *lalitāsana* pose raise the question of the extent of South Indian influence in Padang Lawas, its *biaros* and sculptures, and Bosch has suggested the possibility of South Indian colonists present in Paṅṇai in the eleventh and twelfth centuries in sufficiently strong numbers for them to influence the art and architecture of the land watered by the upper part of the Paṅṇai river (1). The use of the *grantha* alphabet in a fourteenth century inscription of Ādityavarman shows that South Indians must have maintained themselves in some numbers continuously in Sumatra (2).

With the coming of the Śailendras from Java to Śrī Vijaya, the way was opened for the advent of definitely Javanese cultural influences, themselves already subject to influences from north-eastern India (Nālandā and Pāla art). Three bronze images (Pl. VII) of Maitreya, Avalokiteśvara and Buddha, found in the Komering river near Palembang in 1929, 'which might easily be taken for Javanese bronzes' are among the earliest specimens of this 'Śailendra art' in Sumatra. Two Śaivite shrines, traceable only in their ruins and fragments of stone statuary and ornamental pieces of a typically Central Javanese character from Si Mangambat and from the banks of the Lematang river, are also unmistakably of this period and school. The striking contrast between the extent and variety of the monuments in Central Java belonging to this school and extreme paucity of the relics of this art in Sumatra has often been commented on.

The later phases of Sumatran art were definitely marked by the dominance of Javanese forms, modified by local influences or those of an exotic character like the fresh streams of South Indian influences noticed above. Only three sculptures of outstanding importance belonging to this phase need be noticed here before this necessarily brief and sketchy notice of Śrī Vijaya art is brought to an end.

A bronze group of a standing Avalokiteśvara between two seated Tārās (one of them has disappeared) comes from Gunung Tua in Tapanoeli, and bears an inscription on its pedestal saying that this image of *bhaṭāra* Lokanātha was made by the master smith Sūrya in Śaka 946 (1024 A. D.). A Malay word form (*barbwat*) guarantees the Sumatran origin of the image, now in the Batavia museum; otherwise one might easily take it to be a piece from Central Java. The name of Sūrya, the artist, is one of the very few such names known so far from Indonesia (3). We have already noted the evidence of a Nepalese manuscript on the world famous Lokanātha of Śrī Vijayapura of about the same period.

Then we have the Amoghapāśa group brought from Java in 1286 set up in Dharmāśraya under orders from Kṛtanagara to the gratification of the whole population of Malāyu as well as its king Tribhuvanarāja Mauḷivarman. This information is supplied by the inscribed pedestal on which the statue must have

(1) OV., 1930, pp. 145-8.

(2) H. J. G., p. 414.

(3) Krom, H. J. G., p. 247; Schnitger, *Archæology*, p. 32.

stood originally and which was discovered by Westenenk near Suṅgai Laṅsat on the left bank of the Batang Hari river. Another inscription engraved on the back of the Amoghapāśa group itself is dated 1347 A. D., and it records the removal of the statue to Rambhan where it still continues to be and its reconsecration under the orders of Ādityavarman. The statue is described by Schnitger as follows (1): 'The Amoghapāśa itself (1.63 m. high) is a beautiful product of the Singhasāri art of East Java. The head is surrounded by a halo, to the left and right sun and moon are pictured. On the shoulders appear Makara heads with a round eye. Originally the god was eight-armed. At his left side stand Haya-grīva and Bhṛkuṭī, on his right Sudhanakumāra and Śyāmatārā. Eight images of Buddhas and Tārās sit on lotus cushions. At the foot of the main image are a few lines of worn script. Underneath, on a vertical border, appear the so called seven jewels (*saptaratnāni*): horse, hurling-disc, queen, jewel, minister, general and elephant. The figures are believed to be portraits of Viṣṇuvardhana (Kṛtanagara's father) and his family.

Besides the political significance attaching to the inscription on the back of the Amoghapāśa image to which attention has been drawn already, the record is of considerable interest for the history of religious belief and practice in fourteenth century Sumatra. The language of the inscription is a grotesque and corrupt form of Sanskrit, and though the metres employed are complex and fairly regular, the meaning of much of the inscription is obscure, and there is no lack of cabalistic expressions. The king bears the epithet *apara-mahāyāna-yoga-vijñāna vinoda*, and is considered an incarnation of Amoghapāśa. Amoghapāśa is himself called Amoghapāśeśaḥ, and Mataṅginiśa, and thus his *śakti* seems to be called Mataṅginī. His temple is a Jinālaya in the midst of a Vajraprākāra. One of the more easily followed verses of the inscription may perhaps be cited :

bajraprākāramaddhyasthā pratimāyam jinālayah
śrīmānn Amoghapāśeśaḥ hariḥ udayasundarah.

The transfer of the image from its original place to Rambhān was then connected with an important development in the sphere of religion by which the Buddhism of Malāyu assimilated the most striking features of Śaivite Tantrism. In fact the mixing up of Buddhism with Śaivism and of both with Tantric practices of various forms, is an important feature in the religious development of the Hindu colonies of the East. And in this development the reign of Ādityavarman seems to mark an epoch in the history of Sumatra.

A large statue of Bhairava was discovered in 1906 to the west of Suṅgai Laṅsat. Schnitger's description of this statue may be rendered thus (2): 'On a pedestal of eight skulls, there is a slab, a double lotus cushion (*padmapīṭha*),

(1) *Op. cit.*, pp. 8-9.

(2) Batang Hari, p. 9.

bearing a lying figure with legs folded under the body. On this stands a short, thickset figure with a knife and a skull in the hands; snakes surround the ankles and wrists, and form arm-bands and ear-ornaments. The girdle is held by a clasp in the form of the head of a monster, and there hangs from its mouth a pearl garland with a bell at its bottom. From the left shoulder where a knot or loop is seen, a broad ribbon falls obliquely on the chest; another ornamental band is also seen in a similar position. Chest and legs are hirsute; there is also the moustache, and at the corners of the mouth are sculptured little projecting tusks. Slant-eyed *makaras* and flowers with hanging seed-garlands serve as ear-ornaments. In the tall coiffure sits the Buddha Akṣobhya. The statue is 4.41 m. high ». Heine-Geldern thinks that this sculpture, also belonging to the sphere of Singhasāri art, was probably brought from Java to Sumatra about the same time as the Amoghapāśa.

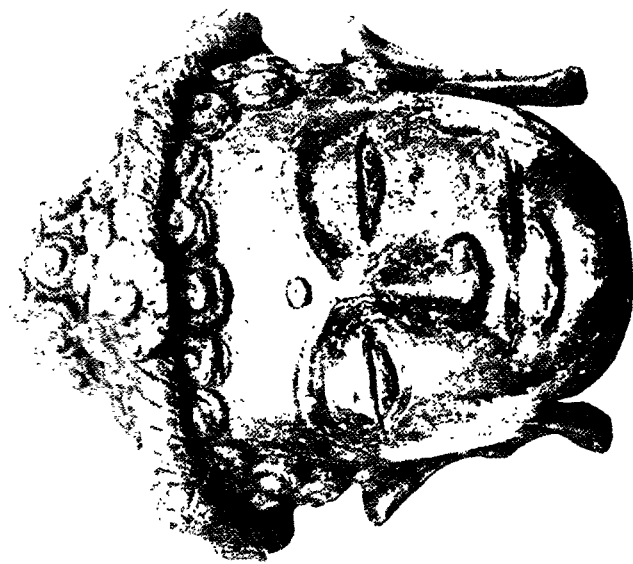
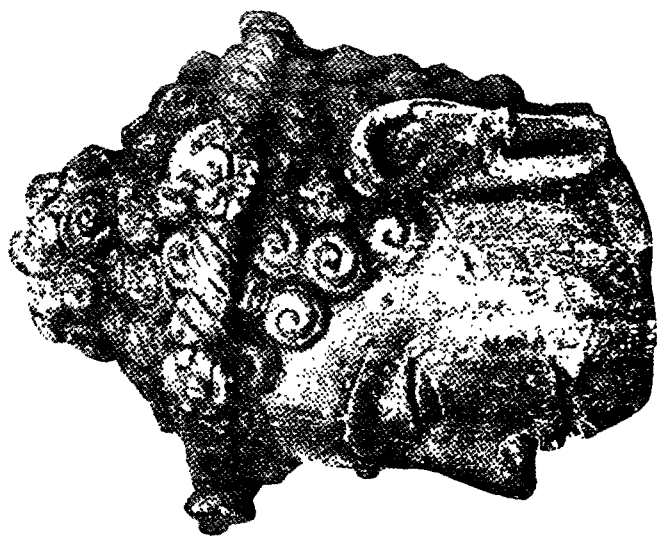
Schnitger and Stutterheim, however, agree in thinking that this is probably a portrait of king Ādityavarman who had himself initiated as a *bhairava* under the name of Kṣetrajña Viśeṣadharāṇi in 1375, a little before his death (1). And there are many other indications, like the dancing Heruka (2) from the chief temple of Biaro Bahal II in Tapanoeli, of the prevalence of what has been called *Kāla-cakra* Buddhism in Sumatra in this period.

(1) I think that Moens' interpretation of the Suravasa inscription is in the main correct, though, like Krom, I doubt if *suravāsavān*, (and even *hāsano*) can bear the interpretation suggested by him TBG., LXIV (1924), p. 577 and H.J.G., p. 414. The sentence *Ādityavarmanpoh Ksetrajñah racito viśeṣadharanināmānā suravāsavān*, seems to be sufficiently clear in itself — 'King Ādityavarman, ruler of Suravāsa, was made a Ksetrajña under the name of Viśeṣadharani'.

(2) OV., 1930, pl. 41.



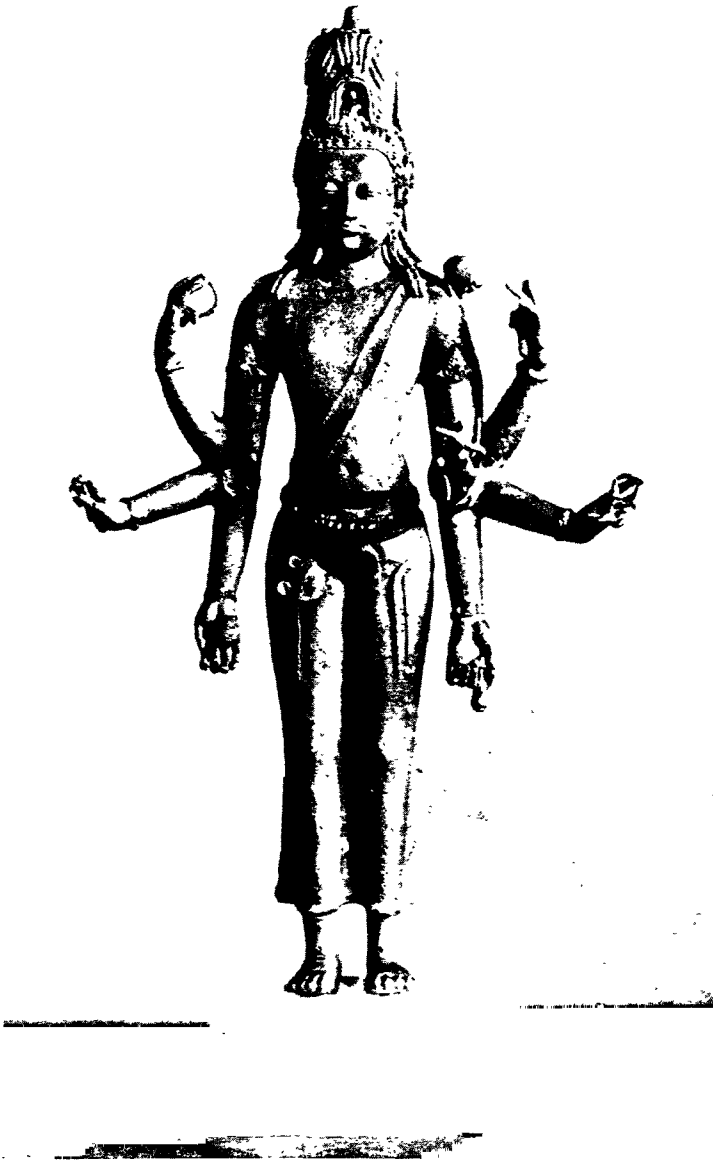
Buddha of Bukit Seguntang.



Bronze Buddha head with twisted fillet.



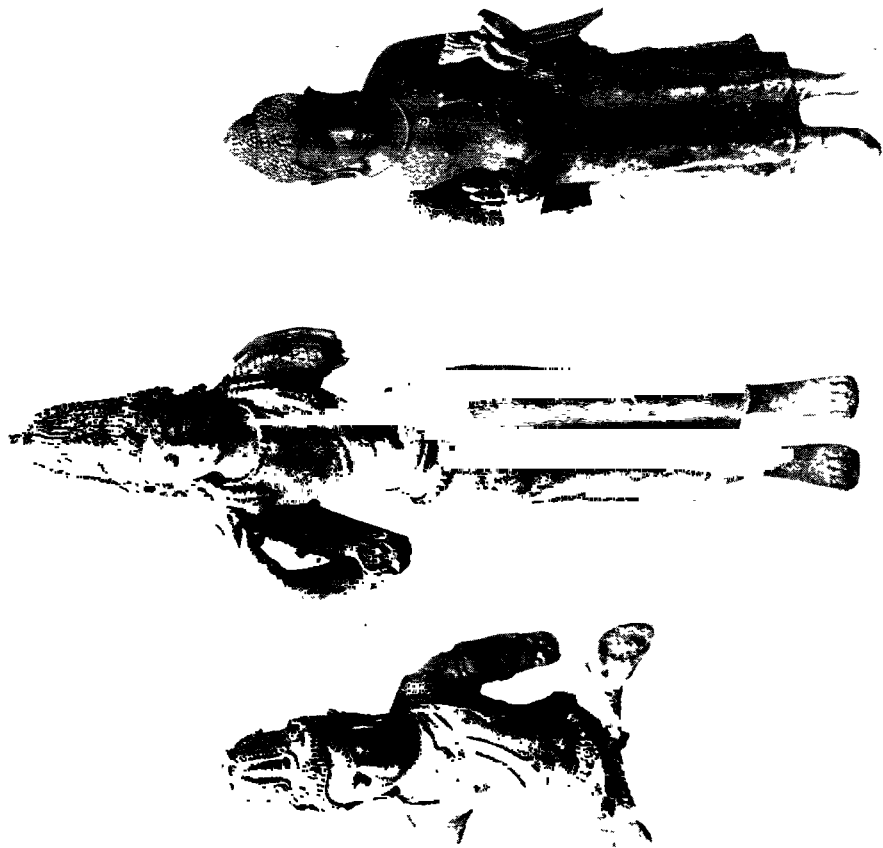
Stone statuette (torso) and statue of Avalokiteśvara.



Bronze Avalokiteśvara eight armed from Malaya.



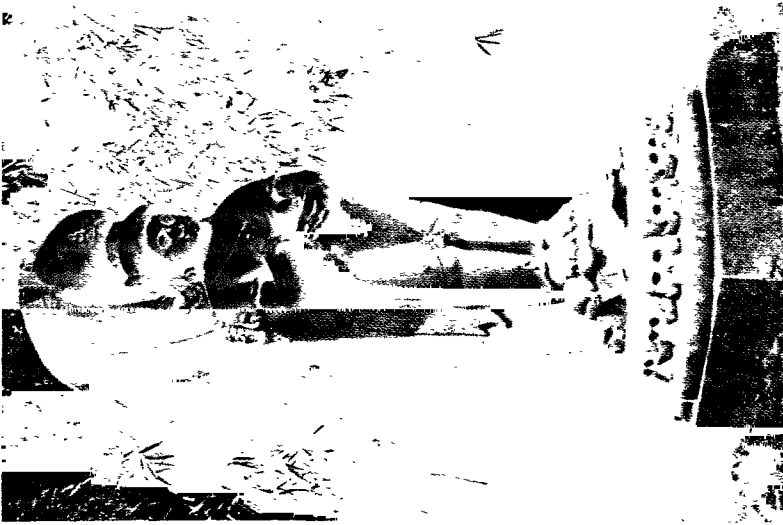
Statuette of a woman, Padang Lawas.



Three bronze images.

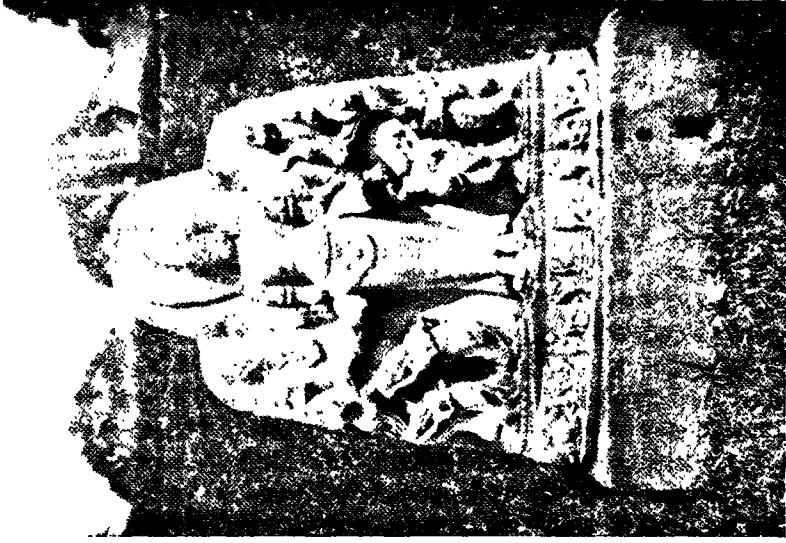


Dated Avalokiteśvara group from Gunung Tua.



A

Bhairawa from Sungai Langsat.



B

Amoghapaśa group from Rambhān.

BIBLIOGRAPHY

- BLAGDEN, C. O.: The Empire of the Mahārāja, King of the Mountains and Lord of the Isles. Journal, Straits Branch RAS., n° 81 (1920).
- BOSCH: Een Oorkonde van het Groote Klooster te Nālandā. TBG., LXV (1925), pp. 509-88.
De inscriptie van Kēloerak. TBG., LXVIII (1928), pp. 1-64.
Review of Stutterheim's A Javanese period in Sumatran history. TBG., LXIX (1929), pp. 135-56.
Verslag van een reis door Sumatra, Bijlage C (pp. 133-57), in OV. 1930.
- CALLLENFELS, P. V. van Stein: De veroveraar van Dharmmavangça's Kraton. OV. 1919. Bijlage R, pp. 156-63.
- CHHABRA: Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava Rule, as evidenced by inscriptions. J. P. A. S. B., I (1935), pp. 1-64.
- CÆDÈS: Le Royaume de Çrivijaya. BEFEO., XVIII (1918), no. 6.
A propos de la chute du Royaume de Çrivijaya. BKL., 83 (1927), pp. 459-72.
Les inscriptions malaises de Çrivijaya. BEFEO., XXX (1930), pp. 29-80.
C. R. of Le Concile de Rājagrha par J. Przyluski (1926-8), BEFEO., XXX (1930), pp. 453-56.
C. R. of Kern's Enkele aantekeningen and Ferrand's Quatre textes, BEFEO., XXXIII (1933), pp. 1001-7.
On the Origin of the Śailendras of Indonesia. JGIS., I (1934), pp. 61-70.
A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrivijaya. Journal, Malayan Branch, RAS., XIV (1936), pt. III.
- CÆDÈS and AUROUSSEAU: C. R. of Ferrand's L'empire sumatranais. BEFEO., XXIII (1923), pp. 468-78.
- FERRAND: L'Empire sumatranais de Çrivijaya. JA., 11^e sér., t. 20 (1922), pp. 1-104, and 161-246.
Quatre textes épigraphiques malayo-sanskritis de Sumatra et de Bangka. JA., CCXXI (1932), pp. 271-326.
- GERINI, G. E.: Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia. London, 1909.
- GHOSH, Devaprasad: The Early Art of Śrī Vijaya. JGIS., I (1934), pp. 31-38.
- GORIS: De eenheid der Matarāmsche Dynastie. Feestbundel K. B. G., 1929, vol. I, pp. 202 ff.
- GROENEVELDT: Notes on the Malay Archipelago and Malacca, compiled from Chinese sources. Verh. Bat. Gen. Kunsten en Weten. Deel XXXIX, 1^e stuk. Batavia, 1880.
- GUHLER, Ulrich: Buddhistische Plastik in Siam. OZNF., VIII (1932), pp. 239-48. A short sketch and some illustrations (nos. 13-16) of the 'Śrī Vijaya school'.
- HEINE-GELDERN: The Archaeology and Art of Sumatra (pp. 322-27), in Sumatra, its history and people, by Edwin M. LOEB (1935).
- HIRANANDA SHASTRI: The Nālandā copper-plate of Dēvapāladēva. Ep. Ind., XVII, n° 17 (1924).
- I-TSING: Ta T'ang Si-yu k'ieou fa kao seng tchouan. Les Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident, Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang, tr. Ed. CHAVANNES, Paris, 1894.
A Record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay Archipelago (A. D. 671-695), tr. by J. TAKAKUSU. Oxford, 1896.

- KERN, R. A.: Enkele aanteekeningen op G. Cœdès' uitgave van de Maleische inschriften van Çrîwijaya. BKL., 88 (1931), pp. 508-13.
- KROM: De Sumatraansche periode der Javaansche Geschiedenis. Leiden, 1919.
- De Ondergang van Çrîwijaya. Med. Kon. Akad. van Wetenschappen. Afd. Lett. 62 (1926). Serie B, n^o 5.
- De Heiligdommen van Palembang. Med. Kon. Ned. Akad. Afd. Letter. Nieuwe Reeks, deel 1 (1938), n^o 7.
- Hindoe-Javaansche Geschiedenis, 2. 's-Gravenhage, 1931.
- Het Hindoe Tijdperk, in Geschiedenis van Nederlandsch-Indië, vol. I (Amsterdam, 1938).
- Antiquities of Palembang. Annual Bibl. of Indian Archaeology for 1931, pp. 29-33. Leyden, 1933.
- LE MAY: Buddhist Art in Siam. Cambridge, 1938.
- MAJUMDAR, R. C.: Suvarṇadvîpa, 2 vols. Calcutta, 1937-39.
- Note on Śaileन्द्र kings mentioned in Leiden Plates. EI., XXII, pp. 281-4.
- MOENS, J. L.: Çrîvijaya, Yāva en Katāha. TBG., LXXVII (1937), pp. 317-486.
- MUS: Review of Stutterheim's Een belangrijke oorkonde and A Javanese period, and Bosch's De inscriptie van Kêloerak. BEFEO., XXVIII (1928), pp. 515-28.
- NILAKANTA SASTRI, K. A.: A South Indian portrait bronze from Sumatra. JGIS., III (1936), pp. 104-7.
- Siddhayātrā. JGIS., IV (1937), pp. 128-36.
- Recent progress in Sumatran Archaeology. JOR., XI (1937), pp. 37-44.
- The Ceylon expedition of Jātāvarman Vira-Pāṇḍya.
- Śrîvijaya, Candrabhānu and Vira-Pāṇḍya. TBG., LXXVII (1937), pp. 251-68.
- PELLIOT: Les grands voyages maritimes chinois au début du XV^e siècle. TP., XXX (1933), pp. 237-452.
- PRZYLUCKI: Indian colonisation in Sumatra before the seventh century. JGIS., I (1934), pp. 92-101.
- The Śaileन्द्रavamsa. JGIS., II (1935), pp. 25-36.
- RONKEL: A preliminary notice concerning two old Malay inscriptions in Palembang (Sumatra). Acta Orientalia, II (1924), pp. 12-21. Now superseded by Cœdès, Les inscriptions malaises de Çrîvijaya.
- SCHNITGER, F. M.: Oudheidkundige vondsten in Palembang, and Bijlage A and B to same. Palembang, 1936.
- Oudheidkundige vondsten in Palembang. Bijlage C. Leiden, 1936.
- Oudheidkundige vondsten in Padang Lawas. Leiden, 1936.
- Hindoe-Oudheden aan de Batang Hari. Leiden, 1936.
- Bijlage A. Utrecht, 1936.
- Het Grootste Hindoe-beeld van Sumatra. Tijdschrift van het Kon. Ned. Aard. Gen., 2 ser., deel LIV, 1937, Afl. 4. (pp. 570-75).
- The Archaeology of Hindoo Sumatra. Leiden, 1937.
- STUTTERHEIM, Dr. W. F.: Note on a newly found fragment of a four-armed figure from Kota Kapur (Bangka). Indian Art and Letters, vol. XI (N. S.), pp. 105-9.

- STUTTERHEIM, Dr. W. F. : Een belangrijke oorkonde uit de Kědoe. TBG., LXVII (1927), pp. 172-215.
- A Javanese period in Sumatran history. Surakarta, 1929.
- De verhouding tusschen Çriwijaya en Matarām in de 8^e eeuw A. D. (Oudheidkundige Aanteekeningen, XVI). BKI., 86 (1930), pp. 567-71.
- Verslag over de inscripties gevonden in Palembang, Bijlage A to Schnitger's Oudheidkundige vondsten in Palembang. Palembang, 1936.
- SUBRAHMANYA AIYER, K. V. : The larger Leiden Plates (pp. 213-66). The Smaller Leiden Plates (pp. 267-81). EI., XXII.
- VOGEL, J. Ph. : Het Koninkrijk Çrivijaya. BKI., deel 75 (1919), pp. 626-37.
- WALES, H. G. Q. : A newly-explored route of Ancient Indian Cultural Expansion. Indian Art and Letters, vol. IX (N. S.), pp. 1-31.
- Archæological researches in Malaya. Ann. Bibl. Ind. Arch. for 1937, pp. 38-41. Leyden, 1939.
- Pioneering in the unexplored field of Malayan Archæology. Illus. London News, June 24, 1939.
- Archæological Researches on Ancient Indian Colonization in Malaya. Jour. Malay. RAS., 1940, Pt. 1.

ÉTUDES CAMBODGIENNES

par G. CÆDÈS

XXXIII. — LA DESTINATION FUNÉRAIRE DES GRANDS MONUMENTS KHMÈRS.

Durant ces dernières années, les travaux de la Conservation d'Ankor ont ramené au jour une quinzaine de cuves en pierre : une seule possède encore son couvercle, et toutes celles dont la partie inférieure est conservée présentent, sauf une, la caractéristique d'être percées d'un trou d'écoulement. Voici la liste des cuves connues actuellement :

PROVENANCE	DIMENSIONS						OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
	extérieures			intérieures				
	Lo	La	H	Lo	La	H		
Bàyon (au bord Nord de la chaussée Est)	1,13	1,00	0,42	0,82	0,75	0,35	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des grandes faces.	3.852
Práh Nôk (emmarchement de la chaussée Est)	0,87	0,52	0,44	0,64	0,31	0,32	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des grandes faces.	3.854
Práh Nôk (emmarchement de la chaussée Est)	0,64	0,64	0,34	0,47	0,47	0,25	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des grandes faces.	3.855
Phimānākàs (au pied de l'es- calier Sud)	1,17	1,00	0,53	0,90	0,75	0,32	Pas de couvercle. Riche décor identi- que à celui qui orne les piédestaux des lions d'échiffre de la pyrami- de. Trou d'écoulement obstrué par un mor- ceau de fer enrobé dans du mortier (Pl. XI, 2).	3.858
Phimānākàs (au pied de l'es- calier Sud)	1,45	0,80	0,40	1,22	0,56	0,26	Pas de couvercle, ni de trou d'écoulement.	3.859

PROVENANCE	DIMENSIONS						OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
	extérieures			intérieures				
	Lo	La	H	Lo	La	H		
Tép Praṇam (coin Sud-Ouest de la Terrasse)	1,55	0,83	0,75	1,16	0,49	0,54	Pas de couvercle. Plinthe et bandeau supérieur sont décorés de motifs de rosaces en faible relief (style Bayon). Trou d'écoule- ment sur une des gran- des faces (Pl. XI, 3).	3.846
Tép Praṇam (coin Nord- Ouest de la Terrasse)	1,56	0,84	?	1,26	0,55	?	Plinthe et bandeau supérieur décorés com- me la précédente. Le couvercle et la partie inférieure manquent.	3.847
Pràsāt 64, secteur Sud-Est d'Ankor Thom	0,69	0,41	0,29	0,55	0,28	0,23	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des grandes faces.	3.707
Prāh Khān (au Sud du bà- timent Q)	1,05	0,55	?	0,78	0,34	?	La partie supérieure manque. Soubassement mouluré. Trou d'écou- lement décoré, à l'ex- térieur, d'une tête de Rāhu ou de Kirtimu- kha sur une des gran- des faces.	3.856
Tà Prehm (au Sud du go- pura II O. à l'intérieur de l'enceinte III)	1,28	0,52	?	1,10	0,37	?	Le couvercle et la partie inférieure man- quent.	3.848
Tà Prohm (terrasse devant le gopura III Est)	0,79	0,47	0,40	0,63	0,29	0,25	Pas de couvercle. Deux faces en équerre planes, les deux autres moulurées. Pas de trou d'écoulement.	3.849

PROVENANCE	DIMENSIONS						OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
	extérieures			intérieures				
	Lo	La	H	Lo	La	H		
Bantãy Samrè (au pied des marches de l'entrée secondaire S du gopura I E.)	0,97	0,60	0,50	0,78	0,39	0,39	Cuve complète avec couvercle percé d'un trou au centre. Trou d'écoulement décoré, à l'extérieur, d'une tête de Rāhu ou de Kīrti-mukha sur une des grandes faces (Pl. X).	3.638
Phnom Bakhèn (fouille du sanctuaire central)	1,40	0,80	0,72	1,08	0,48	0,52	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des petites faces (Pl. XI, 1).	3.845
Añkor Vāt (tour centrale)	1,40	0,87	?	1,03	0,50	?	La partie supérieure manque. Trou d'écoulement sur un des grands côtés. Petites alvéoles à dépôt sacré dans le fond.	3.850
Añkor Vāt (angle Sud-Ouest de la terrasse entourant la galerie des bas-reliefs)	1,43	0,67	?	1,11	0,34	?	La partie supérieure manque. Deux trous d'écoulement à la base d'une des grandes faces.	3.851
Vāt Damnāk à Siem Rāp	1,52	0,86	0,74	1,205	0,555	0,54	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des petites faces (Pl. XI, 4).	

Toutes ces cuves ont été trouvées vides et aucune n'a été à proprement parler découverte in situ, car même celles du Phnom Bakhèn et d'Añkor Vāt, qui ont été exhumées lors des fouilles à l'intérieur des sanctuaires centraux des deux monuments, avaient été déjà déplacées et détériorées par les chercheurs de trésors.

De la liste ci-dessus (1), il faut d'abord éliminer la cuve trouvée sur la terrasse précédant le gopura III Est de Tà Prohm (n° 3.849). L'appareillage de deux de ses faces en équerre, et l'absence de trou d'écoulement en font un objet entièrement distinct des autres. Ceux-ci, à l'exception de la cuve du Phimānākās (3.859), présentent tous un trou d'écoulement lorsque la partie inférieure est conservée. Quant au couvercle, qui n'a été trouvé que pour la cuve de Bantāy Samprē, son existence peut être inférée au moins dans un cas, celui de la cuve du Prāsāt 64 d'Añkor Thom (n° 3.707), dont le bord supérieur présente une feuillure très nette : cette particularité se retrouverait sans doute sur la plupart des autres cuves si celles-ci n'avaient pas leur bord supérieur généralement usé par l'aiguillage des couteaux.

La première idée qui se présente à l'esprit en examinant ces objets est que ce sont des sarcophages. Les dimensions restreintes de la plupart d'entre eux, et les dimensions très réduites des cuves de Prāh Nōk (nos 3.854 et 3.855), du Prāsāt 64 (n° 3.707) et de Tà Prohm (n° 3.849) semblent, il est vrai, peu compatibles avec cette attribution si l'on envisage leur utilisation pour des cadavres frais, et l'on pourrait peut-être songer à des cuves à eau lustrale. Mais ceci n'expliquerait pas le trou d'écoulement. Et, si l'on comprend assez bien qu'un sarcophage ait été sorti du sous-sol d'un sanctuaire par des pillards, on ne voit pas pourquoi ceux-ci auraient transporté une cuve à eau lustrale dans les chapelles centrales d'Añkor Vāt et du Bākhēn.

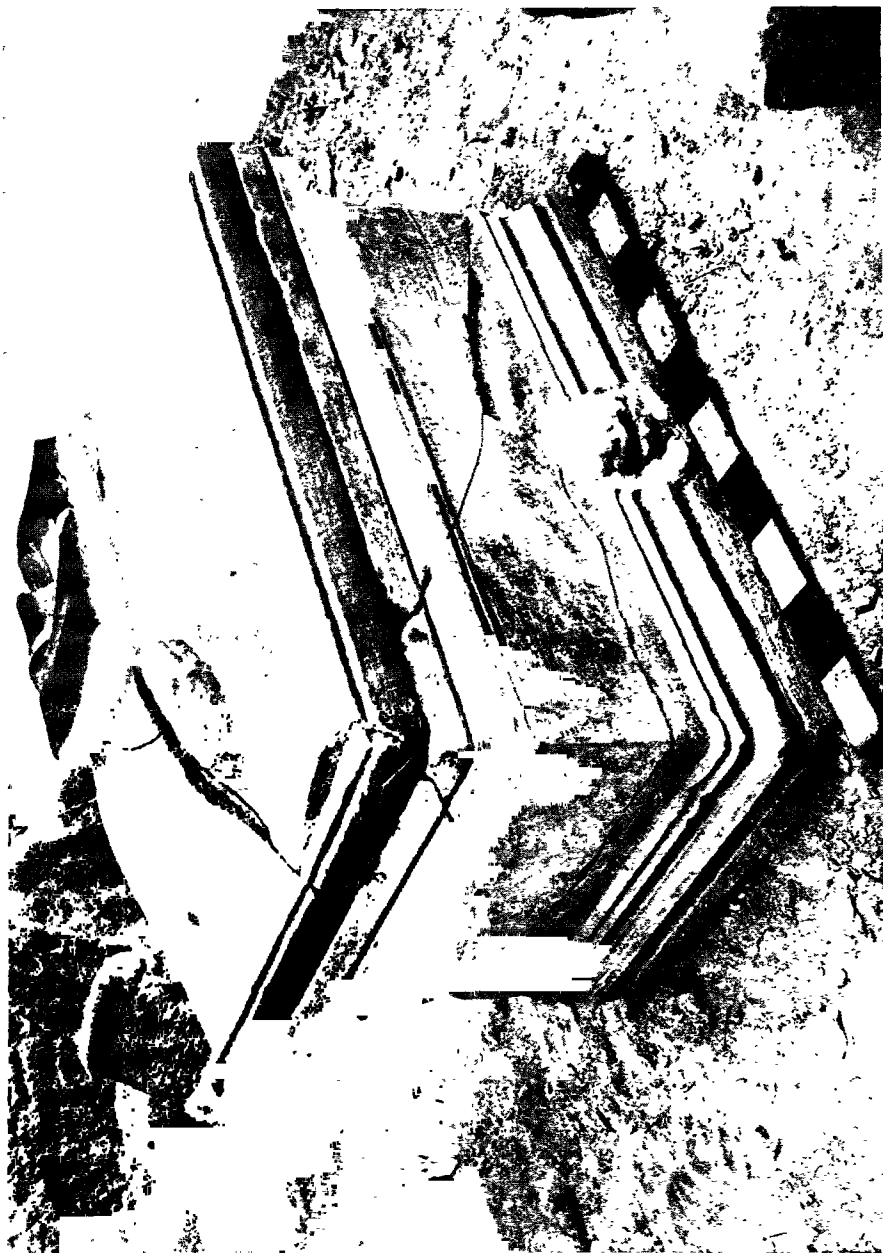
Notons d'ailleurs qu'en cas d'utilisation pour des cadavres frais, la capacité des plus petites de nos cuves n'est pas sensiblement inférieure à celle des urnes (1 m. 20 x 0 m. 60 de diamètre) dans lesquelles, à l'heure actuelle, les corps des rois et des princes cambodgiens et siamois, sont placés en position accroupie (2).

Quoi qu'il en soit, la forme générale de ces cuves de pierre, surtout de celle qui est complète avec son couvercle, rappelle incontestablement l'aspect de certains types élaborés de cercueils cambodgiens ou t'āi (Pl. XII, 1 et 2), caractérisés

(1) Pendant l'impression de cet article, un fragment de cuve, sans fond, a été trouvé au nord du groupe de bâtiments S de la III^e enceinte de Prāh Khān.

(2) Dans un article (en siamois) dont il va être question dans un instant, le Prince NARISARA se demande, sans pouvoir résoudre la question, pourquoi les cadavres des rois et des princes siamois et cambodgiens sont placés dans l'urne dans une position accroupie (*Journal of the Thailand Research Society*, XXXII, 2, 1940, pp. 61-62). Etant donné le rapport qu'il y a au Cambodge et au Siam, comme dans beaucoup d'autres pays, entre les rites de la naissance et les rites funéraires, destinés à effectuer la renaissance du mort à une existence nouvelle (le cadavre est lavé sur les jambes allongées du fils ou de la fille, suivant le sexe du défunt exactement comme s'il s'agissait d'un nouveau-né), il n'est pas douteux que la position accroupie ne soit destinée à reproduire celle du fœtus, et que les deux étoffes blanches dans lesquelles on l'enveloppe (A. LECLÈRE, *Crémation et rites funéraires au Cambodge*, p. 27) ne représentent les deux membranes, l'amnion et le chorion.

Pl. X.



Cuve avec couvercle trouvée à Bantây Samrè. Cf. p. 317.



I



2



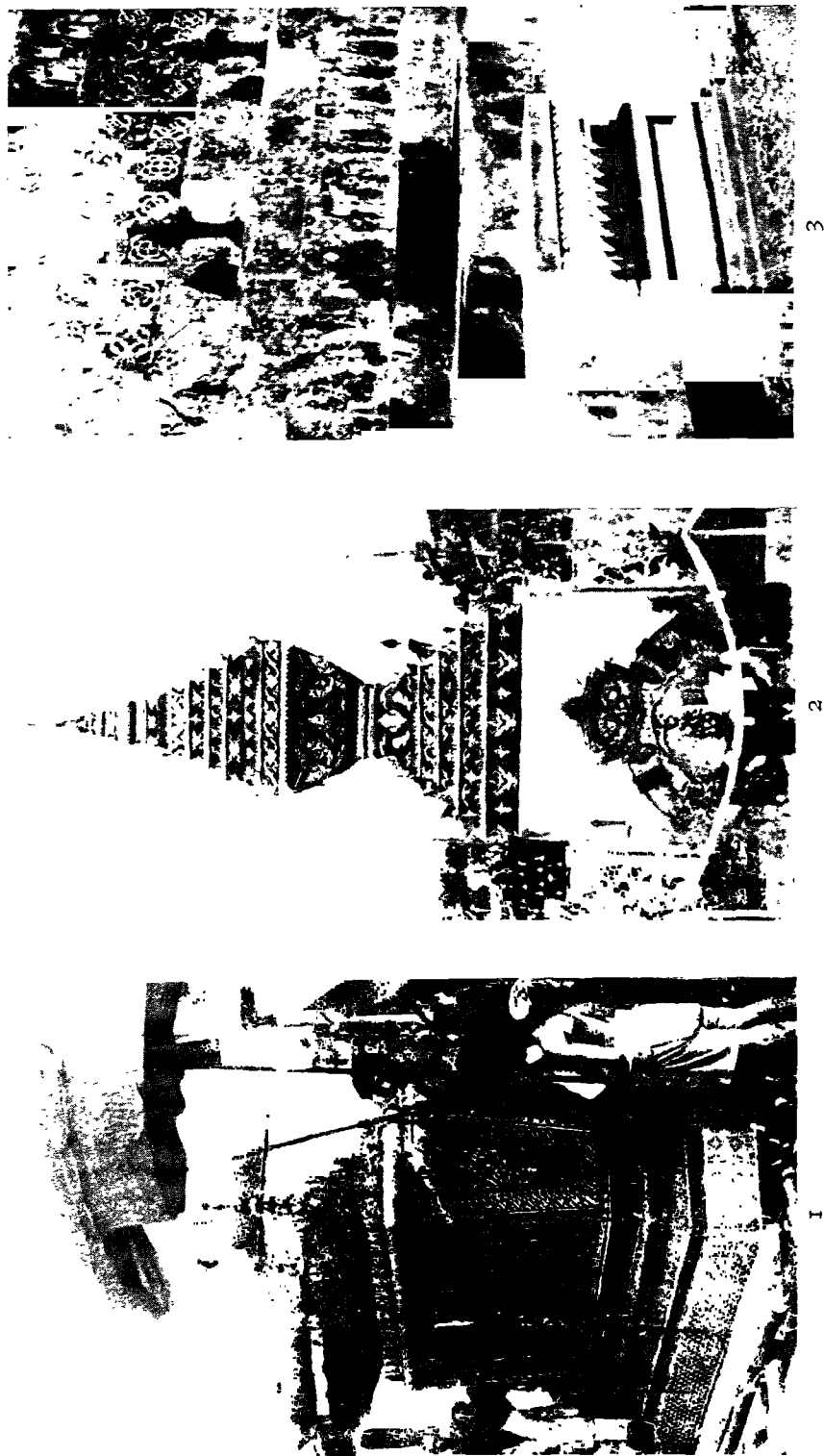
3



4

Cuves. Cf. p. 315-317.

- 1. Phnom Bakhén (3.845)
- 3. Tép Prañam (3.846)
- 2. Phimāñkās (3.858)
- 4. Vāt Damñāk.



1. Cercueil (*hem*) du Supérieur de la bonzerie d'Ankor Vát. Cf. p. 318-319.
2. Catafalque d'un *chau mường* de Vieng Čăn. Cf. p. 319.
3. Tombeau au pied du Th'at Luong de Luóng P'ră Bang. Cf. p. 334.

par un couvercle pyramidal surmonté d'une ou de plusieurs pointes (1), et il n'est pas jusqu'au masque de Rāhu ou de Kīrtimukha qui n'ait son équivalent sur ces derniers (2).

Il s'agit maintenant de rechercher les faits pouvant venir à l'appui de cette hypothèse qui, si elle était confirmée, jetterait un jour nouveau sur la nature des

(1) Dans un article en siamois publié par le *Journal of the Thailand Research Society* (vol. XXXII, pt. 2, oct. 1940, p. 45-54), S. A. le Prince DHANI NIVAT a recherché l'origine des urnes funéraires cambodgiennes et siamoises (*koṭ* = skt. *koṣa*) dont l'existence n'est pas attestée dans les textes historiques antérieurement au XVII^e siècle. Il croit pouvoir la retrouver dans le *koṣa* ou enveloppe de linga mentionnée dans les inscriptions de Mī-son du XII^e siècle.

Le *koṣa* était employé pour envelopper un linga symbolisant la royauté divine, avec laquelle l'essence de Çiva le créateur s'était identifiée. Cet emploi attesté au Champa peut fort bien avoir été adopté par le Siam bouddhiste pour le roi régnant et étendu ensuite à un cercle toujours plus large de grands personnages. A cet article, S. A. R. le Prince NARISARA NUWATIVONGS a ajouté une note fort documentée (pp. 55-64), dans laquelle il admet que le *koṣa*, enveloppe de linga, puisse être l'origine des urnes post-crématoires, destinées à contenir des cendres, mais que les grandes urnes pré-crématoires, dans lesquelles le cadavre est placé en position accroupie et conservé en principe jusqu'à dessiccation, doivent avoir une origine différente. Il propose de voir dans ces grandes urnes des réductions de *maṇḍapa*, et attribue la même origine aux cercueils à couvercle pyramidal nommés *hem*. Le Prince NARISARA n'explique pas comment ce mot qui signifie proprement « or » (skt. *hema*) en est arrivé à désigner un cercueil, mais la forme même du couvercle semble apporter la réponse à cette question : la ou les flèches pointues qui le surmontent évoquent l'idée du Meru, la montagne d'or (*hemagiri*) dont le nom désigne d'autre part, comme on sait, le pavillon crématoire (*men*). Si les cuves de pierre trouvées à Angkor sont bien des sarcophages destinés soit à opérer la dessiccation du cadavre, soit à contenir un cadavre déjà desséché (v. infra, p. 332), on sera sans doute amené à les considérer comme les ancêtres typologiques plus ou moins directs des grandes urnes pré-crématoires.

(2) Sur la planche XII, 2, le masque de Rāhu orne le soubassement d'un catafalque traité d'une manière qui rappelle à la fois la forme d'un cercueil *hem* et celle d'une urne : c'est dans ce soubassement qu'est inséré le véritable cercueil et le disque de l'astre dévoré par le monstre est une porte par laquelle est allumé le combustible destiné à la crémation. Il y aurait beaucoup à dire à propos de la présence d'un masque de Rāhu ou d'un Kīrtimukha sur un cercueil, et de son utilisation comme décor du trou d'écoulement sur les cuves cambodgiennes en pierre. En sa qualité de Daitya, d'être démoniaque, Rāhu ne sort pas de son rôle en dévorant les cadavres ou leurs saries, mais d'autre part il est immortel puisqu'il a réussi par surprise à boire l'*amṛta*. Si le Kīrtimukha ou masque de Kāla est un aspect du temps dévorateur, Rāhu rend la vie aux astres qu'il dévore périodiquement lors des éclipses, accomplissant ainsi cet acte de renaissance ou de résurrection qui est l'objet essentiel des rites funéraires, destinés à restituer une vie nouvelle et immortelle aux humains que la mort a dévorés. Au-dessus des portes magiques des temples javano-balinaïses et particulièrement à Barabudur (cf. P. Mus, BEFEO., XXXII, p. 365), le masque de Kāla avale en quelque sorte le pèlerin pour le recracher à l'intérieur de ce monde clos qu'est le monument. Les

barques des morts dans l'Insulinde sont généralement en forme de dragon, monstre dont la parenté avec Rāhu-Kīrtimukha a été indiquée par M^{me} DE CORAL-RÉMUSAT, *Animaux fantastiques de l'Indochine, de l'Insulinde et de la Chine*, BEFEO., XXXVI, p. 427.

grands monuments d'Ankor. Pour cette recherche, il n'y a malheureusement pas grand'chose à tirer des témoignages chinois. A l'époque du Fou-nan, les Annales des Leang (1^{re} moitié du VI^e siècle) parlent de quatre sortes d'ensevelissement : par l'eau, par le feu, par la terre et par les oiseaux (1). Au siècle suivant, les Annales des Souei rapportent qu'au Tchen-la le mort est porté solennellement ; puis on le brûle avec des bois odoriférants, les cendres sont recueillies dans un vase d'or ou d'argent qu'on jette au courant de l'eau, les pauvres parfois se servent d'une poterie qu'ils peignent. Il y en a aussi qui ne brûlent pas les morts, mais les conduisent dans la montagne et permettent aux bêtes sauvages de les dévorer (2). A la fin du XIII^e siècle, TCHEOU TA-KOUAN parle avec quelques détails de l'exposition aux bêtes sauvages. « Il y a aussi, dit-il, des gens qui se mettent peu à peu à brûler leurs morts ; ce sont tous des descendants de Chinois. . . Le souverain est enterré dans une tour, mais je ne sais si l'on enterre son corps ou seulement ses os. » (3)

Dans tout cela, il n'est pas question de sarcophage. Notons cependant que, pour le roi, TCHEOU TA-KOUAN mentionne en toutes lettres l'ensevelissement du corps dans un édifice, ce qui implique évidemment l'existence de quelque récipient pour le contenir.

Sur les bas-reliefs du Bayon, on croit distinguer, en deux endroits, au milieu des flammes d'un bûcher, la représentation d'un cercueil dont la forme rappelle celle de nos cuves en pierre. Mais l'usure des bas-reliefs, et surtout notre ignorance des scènes représentées, ne permettent pas de tirer parti de ces images (4).

Par ailleurs, l'épigraphie nous a fait connaître une forme du culte royal qui consistait dans l'érection de statues-portraits (5). Ce culte fut particulièrement florissant à la fin du XII^e siècle, car nous savons de façon certaine que les statues qui peuplaient les monuments construits par Jayavarman VII étaient en très grande majorité des images de princes ou de dignitaires divinisés dont nous connaissons les noms gravés sur les portes des chapelles. On a aussi le témoignage tout à fait explicite de la grande stèle de Phumânâkâs (6), d'après laquelle la reine Jayarâjadvî, épouse de Jayavarman VII, érigea partout son père, sa mère, ses frères, amis, parents et membres de sa famille, connus d'elle ou dont elle avait entendu parler (st. XCIII) ; de même, après la mort de cette reine, sa sœur Indradevî érigea de

(1) PELLLOT, *Le Fou-nan*, BEFEO., III, p. 270.

(2) PELLLOT, *Mémoires sur les coutumes de la Corée*, BEFEO., II, p. 163, n. 4.

(3) *Ibid.*, p. 163.

(4) *Le Bayon d'Ankor Thom* (album DUBOURC-CHÉRON, Galleries Intérieures, face Est, aile Sud (pl. 6, face Sud, aile Est (pl. 36). Sur la face Nord, aile Est (pl. 102), on distingue à gauche d'une construction ressemblant étrangement à un *gon* moderne, un objet ayant l'aspect d'une grande urne, à moins que ce ne soit un cercueil du type *hem* vu par son petit côté.

(5) G. CÉDÈS, *Note sur l'apothéose au Cambodge*, BEAL, 1911, pp. 38-49. L'épithète royale ne doit pas être prise dans un sens restrictif, car ce culte s'appliquait aussi aux personnes de haut rang.

(6) BEFEO., XXV, pp. 103-104.

nombreuses images de Çrī-Jayarājadevī avec les images du roi et d'elle-même dans toute ville » (st. XCVI).

Ce culte est attesté dès le début de la période angkoriennne et remonte sans doute encore plus haut. Parmi ces images — terme qu'il faut prendre au sens large, car c'était parfois un liṅga qui était ainsi consacré — il faut distinguer : 1) les images élevées en l'honneur de parents défunts, — telles sont celles des temples de Prāh Kô (1), de Lolei (2), du Mébôn oriental (3), de Tà Prohm (4), de Prāh Khān (5), pour ne citer que les fondations royales (6) ; 2) les images de personnages vivants, soit que le fondateur érige des images de ses parents comme le font par exemple les reines Jayarājadevī et Indradevī, soit qu'il consacre sa propre image ou une image portant son nom. Ce dernier cas est celui des liṅgas royaux installés à Bākōñ par Indravarman (Indreçvara), au Bākhēñ par Yaçovarman (Yaçodhareçvara), etc., monuments dans lesquels M. Ph. STERN a proposé de voir les temples successifs du Devarāja (7).

A Prê Rup, ces différents types d'images sont associés dans la même fondation royale (8). Au centre, se trouvait le Rājendrabhadreçvara, forme locale, personnelle du dieu Bhadreçvara (9), à laquelle le roi fondateur Rājendravarman accole son nom : c'est le Bhadreçvara de Rājendravarman. Des quatre autres tours du quinqué, trois contenaient des images associées au souvenir de parents défunts : Viçvarūpa, ancêtre maternel éloigné, avait une statue de Viṣṇu nommée Rājendraviçvarūpa ; Jayadevī, tante du roi, une statue d'Umā non dénommée ; Harṣavarman II, cousin et prédécesseur du roi, une image de Çiva nommée Rājendravarmanadeveçvara ; enfin le roi fondateur, Rājendravarman, avait fait élever une image de Çiva, nommée Rājendravarmanmeçvara « pour sa propre prospérité et comme si elle avait été sa propre essence royale (*bhūpālābhāva*) ». Retenons cette indication dont on appréciera mieux tout à l'heure l'importance.

(1) Elevé par Indravarman pour abriter les images de son oncle Jayavarman II (Parameçvara) et de son épouse, et celles de ses parents et de ses grands-parents maternels (BCAI., 1911, p. 40).

(2) Elevé par Yaçovarman, pour les statues de ses parents et de ses grands-parents maternels (*Ibid.*).

(3) Consacré par Rājendravarman, en partie, à la mémoire de ses parents (BEFEO., XXV, p. 351 ; XXVIII, p. 137, n. 1).

(4) Construit par Jayavarman VII pour y placer la statue de sa mère sous les traits de la Prajñāpāramitā (BEFEO., VI, p. 75).

(5) Construit par Jayavarman VII pour la statue de son père, nommée Jayavarmanmeçvara, et représentant le bodhisattva Lokeçvara (Cahiers EFEO., n° 20-21, p. 18).

(6) On trouvera d'autres exemples dans mon *Apothéose au Cambodge*.

(7) *Le temple-montagne khmère, le culte du liṅga et le devarāja*. BEFEO., XXXIV, p. 611 et suiv.

(8) V. les stances CCLXXVII à CCLXXX de la grande stèle : G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, pp. 76, 140.

(9) Un des grands dieux des Kambuja dont le premier sanctuaire était à Vāt Ph'ū (BEFEO., XVIII, 9, pp. 1-2).

Ce culte qui n'était pas plus hindouiste que bouddhique, et qui n'était pas strictement funéraire puisqu'il n'excluait pas l'érection des statues de personnes vivantes, n'est pas particulier au Cambodge; attesté dans l'Inde (1), on le retrouve florissant au Champa (2) et dans d'autres royaumes de l'Inde extérieure. Aussi, en présence de la pauvreté des documents relatifs aux coutumes funéraires dans l'ancien Cambodge, convient-il peut-être de faire appel au témoignage des pays voisins, particulièrement de Java et de Bali.

Le Dr. F. D. K. BOSCH a fort sagement dit qu'il serait dangereux d'expliquer des anomalies dans l'art khmèr à l'aide de phénomènes analogues dans l'art indo-javanais. Mais ce même auteur ajoutait aussitôt: « Mais si une coutume javanaise est fondée sur la tradition hindoue qui peut aussi être à la base des anciennes coutumes khmères, nous sommes en droit de faire un usage prudent des résultats que l'étude des arts javanais a produits » (3).

L'appel fait ici au témoignage javanais ou balinaï pour l'étude du culte des morts est d'autant plus légitime que, dans certains cas, ce culte s'adresse en Indochine et dans l'Insulinde, comme dans l'Inde, à des statues ayant les attributs de divinités du panthéon indien (4), et que les croyances qui sont à la base de ce culte sont peut-être communes à l'Inde, voire même à l'Inde pré-aryenne, et à l'Indochine-Insulinde pré-indienne (5).

Aux Indes Néerlandaises, les rites funéraires en relation avec la construction des Čaṇḍi et la consécration des statues-portraits ont fait l'objet de remarquables études de J. C. VAN EERDE (6), J. L. MOENS (7) et W. STUTTERHEIM (8), dont on trouvera un excellent résumé dans l'extrait suivant relatif à Bali (9):

After the body of the dead king was cremated, numerous rites were performed in order to convey his soul, liberated from earthly bonds, to heaven. At a certain time after their completion one more ceremony had to be held; it was

(1) Sur les images de Bhaktas, ou saints çivaïtes et vishnouïtes, cf. H. KRISHNA SASTRI, *South-Indian images*, pp. 254-262; T. A. GOPINATHA RAO, *Elements of Hindu iconography*, II, pp. 473-481; O. C. GANGOLY, *South Indian Bronzes*, p. 22; — sur les images de personnages royaux: O. C. GANGOLY, *Ibid.*; H. KRISHNA SASTRI, *Two statues of Pallava Kings*, *Memoirs A. S. I.*, n° 26, 1926.

(2) Cf. PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 380 et suiv.; J. LEUBA, *Les Chams et leur art*, pp. 63-64; P. MUS, BEFEO., XXXIII, p. 395 et suiv.

(3) BEFEO., XXXII, p. 21.

(4) Cf. GOPINATHA RAO, *Elements of Hindu iconography*, II, p. 473-481.

(5) P. MUS, *L'Inde vue de l'Est: cultes indiens et indigènes au Champa*, BEFEO., XXXIII, p. 367-410; *La tombe vivante, esquisse d'une série ethnographique naturelle*, *La Terre et la Vie*, n° 4, juillet-août 1937, p. 117-127; *Barabudur*, passim.

(6) *Hindu-Javaansche en Balische Eeredienst*, *Bydr.*, 65, 1911, p. 1-39.

(7) *Hindu-Javaansche Portretbeelden*, *Tijdschrift*, 58, 1919, p. 493-526.

(8) *The meaning of the Hindu-Javanese candi* JAOS., 51, 1931, p. 1-15. *Iets over praehinduïstische Bijzettinggebruiken op Java* Mededeelingen d. konink. Nederl. Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde. N. R. deel 2, n° 5, Amsterdam, 1939.

(9) W. F. STUTTERHEIM, *Indian influences in Old-Balinese art*, pp. 22-24. (Publ. India Soc.)

to give to the dead final and complete deliverance and bring him outside the circle of ceaseless reincarnations. To this end his soul was called to incarnate itself temporarily into a « flower-body » (*pushpaśarīra*) which contained his ashes (1). Then the *pushpaśarīra* was burnt and its ashes solemnly thrown into the sea. A part of the king's ashes, however, was retained.

« Some time after this ceremony, which corresponded to the Indian *śrāddha* (2), it was customary to consecrate a special piece of ground, to dig a pit and bury therein the conserved part of the king's ashes (his soul was now dwelling in the highest heavens). The ashes were enclosed in a stone casket together with small bits of various magic metals, each bearing an engraved syllable denoting a certain deity (3). So far the ceremony followed in the main the Indian tradition of entombing the ashes of the dead. As for the erection of a small monument customary in India, we shall presently see how the Balinese changed this custom and adapted it to their own needs.

When the pit was closed, they placed over it a stone image. This image represented the deity whose incarnation the dead king was supposed to have been during his life-time. But certain deviations from the traditional representations of that god indicated that the figure was not intended to be an image of the god himself, but only one of his incarnations (4). Furthermore, there was frequently erected round such a figure a stone structure similar in shape to Indian temples ;

(1) Pour plus de détails, cf. P. WIRZ, *Der Totenkult auf Bali*, 1928, et K. C. CRUCQ, *Bydrage tot de Kennis van het Balisch doodenritueel*, 1928. — D'après SCHOLTE, *Handel. van het Iste Congres voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Java*, 1919, cité par STUTTERHEIM (*The meaning of the Hindu Javanese candi*, p. 8), On Java, in the mountainous district of the Tenggér, where Islām is not yet accepted, the puppets, called *putra* (from Skt. *putr*), are carried like helpless children in a *slendang*, just like the *pantaks* of the Dayaks in Borneo. Still more striking is the fact that the *putras* are brought to the *kabuyutan* after it is supposed that the souls of the ancestors, which temporarily dwelt in these puppets, have gone to heaven. The *kabuyutan* is a holy dwelling-place for the ancestors, which may be compared with the *padagei* of the Dayaks, as both are said to be the abode of the god of death and illness (Kala of the Tenggèrese).

(2) W. STUTTERHEIM, *loc. cit.*, p. 9-12, donne d'après le *Nāgarakṛtāgama* une intéressante description du *śrāddha* d'une princesse de Majapahit célébré en 1362. La construction dénommée *madhya* doit correspondre au Meru ou *men* du rituel cambodgien et t'ai.

(3) Pour plus de détails sur ce point, cf. W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Bataviaasch Genootschap*, n° 783, p. 215 et suiv. (note), et J. C. VAN EERDE, *loc. cit.*

(4) W. STUTTERHEIM, *loc. cit.*, p. 12, dit à propos de ces statues à Java : There was (in the *candi*) an image of a god of whom the deceased king was an incarnation. Although the Hindus never made an image for this special occasion (4), they could hardly have objected to it, for the statue could be considered a real image of the god, serving at the same time as a memorial statue. But for the Indonesian people it meant more, as it is almost certain that the image worshipped was in fact the same thing as the *puspaśarīra*, but only in a more permanent form... So we can conclude that the old Indonesian practice of summoning the souls of the chiefs by means of skulls or wooden figures acquired a higher and more cultivated expression through accepting the Hinduistic dogma of the *avatāra*, the incarnation of gods in human beings ».

(4) Ceci n'est pas absolument exact, cf. *supra*, p. 322, note 1 [G. C.].

in former times it was known under the name *prāsāda*, but now it is generally referred to in Java by the word *chaṇḍi*, which is probably derived from *chaṇḍi-grha* = House of the Goddess of Death. Finally, divine worship was offered thereafter to the dead king by his successors, in a certain month of every year, and on these occasions the soul of the dead was supposed to enter the stone image. Thus it was possible to maintain magic contact with the ancestors of the dynasty.

« It appears that almost everything that remains from the ancient art of Bali and Java pertained to this cult of deceased kings. Hardly any of the innumerable images found or excavated ever served for the direct worship of a god in the manner customary in India previously and now. Probably every one of them once stood in a *prāsāda*, or in a simple *maṇḍapa*, a pillared open hall, in both cases serving for the same worship. All the stone reliefs now existing formerly belonged to, or still decorate, such *prāsādas* or *chaṇḍis*. Nearly all the ruins one sees are remains of such *chaṇḍis*, of their walls and gates, or of hermitages and holy watering-places that belonged to them. In brief, nearly all the pieces of any significance, fashioned of natural stone, and thus able to resist the wear of ages, belonged in the past to the cult of dead kings. »

L'ancienne langue javanaise possède un mot pour désigner le fait pour un roi, d'avoir été l'objet de cérémonies funéraires consistant dans l'érection d'une statue ayant les traits de telle ou telle divinité (1). C'est un dérivé du sanskrit *dharma*, formé par infixation de l'élément -in- à sens passif: *dhinarma*; littéralement « être dharmifié, devenir *dharma* ». M. J. Ph. VOGEL a montré comment, même dans l'Inde propre, le mot *dharma* est passé du sens de « devoir religieux » à celui de « objet de piété, fondation pieuse » (2). Plusieurs inscriptions sanskrites du Cambodge emploient le mot *dharma* dans un contexte qui projette quelque lumière sur ce sens matériel, concret, du mot *dharma*, et va ouvrir une nouvelle voie à notre investigation.

À l'époque préangkorienne, une fondation religieuse est désignée par le mot *puṇya* « œuvre pie, génératrice de mérites ». Mais à l'époque d'Añkor, les stances finales des inscriptions, dans lesquelles les donateurs recommandent à leurs successeurs l'entretien et la garde de leurs fondations, emploient fréquemment le mot *dharma* dans un sens qui, à première vue, n'est pas très différent de celui de *puṇya* (3). Voici cependant un texte plus précis, extrait d'une inscription de Bantāy Kdei :

*teṣu deṭeṣu dharmmasya mūrttasyāvasthitasya saḥ
rakṣām abhilaṣan sādhuṇ vravītīti vacaṃtām*

(1) J. C. VAN EERDE. *Hindû-Javaansche en Balische Eeredienst*. IV. *Dhinarma en Dewata*. Bijdragen, 65. 1911, p. 29 et suiv.

(2) J. Ph. VOGEL. *Sanskrit Kirtti*. Bijdr. LIX. 1906, pp. 344-346. MOENS, *loc. cit.*, p. 502, n. 2.

(3) Stèle de Mébon. BEFEO. XXV. pp. 351-352 : stèle de Pre Rup (CÆDÈS, *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 141-142) : stèle de Prah Khm. st. CLXXIII, CLXXV.

« Désirant la protection de son *dharma* incorporé et situé en ces dieux, il adresse aux gens de bien ces paroles immortelles. » (1)

L'auteur, Çivācārya, veut-il simplement dire que les statues des dieux érigées par lui matérialisent son intention pieuse ? Ou bien y a-t-il quelque chose de plus dans le mot *dharma* ? La stance CCXCIII de la grande stèle de Prè Rup (2) semble l'indiquer :

*yamābhyupetā niyamābhirāmā
rāmeva sā satyavataḥ priyāstu
dattāndhadṛṣṭir dādhatī dhṛtir vvo
yaçaççarīre mama dharmmajīvam*

« Que telle la belle (Sāvitṛī) épouse de Satyavat (3), votre décision [*ou* : Dhṛti (épouse de Dharma)], obéissant au devoir [*ou* : s'étant approchée de Yama], charmante par son observance des règles [*ou* : par Niyama] (4), procurant la connaissance à l'ignorant [*ou* : la vue à l'aveugle (Dyumatsena)] (5), donne la vie au *dharma* [*ou* : à (son époux) Dharma] dans mon corps de gloire. »

Pour tirer de cette strophe son plein sens, il faut se rappeler d'abord que Sāvitṛī est l'épouse fidèle qui parvint à obtenir de Yama, le dieu des morts, la résurrection de son mari Satyavat, la vue pour son beau-père Dyumatsena, et une postérité de cent fils ; il faut se souvenir ensuite que la fondation de Prè Rup, recommandée par le roi Rājendravarman à la sollicitude de ses successeurs, comprenait le liṅga Rājendrabhadreçvara, qui portait son nom associé à celui d'une des grandes divinités des Kambuja, et quatre autres images, dont une, l'Īçvara Rājendrabhadreçvara avait été érigée en vue de la prospérité du roi et comme si c'eût été sa propre essence (*bhāva*) royale (st. CCLXXVIII).

Cela posé, il ressort du texte que le roi Rājendravarman, après avoir dans la stance précédente (CCXCII) supplié ses successeurs de « protéger le *dharma* établi ici », demande que leur décision, leur ferme volonté, identifiée avec Dhṛti, épouse de Dharma, agisse comme Sāvitṛī, qui obtint la résurrection de son mari : 1) *au sens abstrait ou idéal*, en pratiquant le devoir (*yama*), et en s'appuyant sur la règle (*niyama*), elle devra effectuer l'instruction des ignorants et sauvegarder l'ordre

(1) Piédroits de Bantāy Kdēi (provenant de Kutīçvara ?), BEFEO., XXV, p. 363 (Traduction de L. FINOT, st. XLIV).

(2) G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 142. La traduction donnée ici diffère sensiblement de celle qui a été imprimée dans cet ouvrage.

(3) Son histoire est racontée dans le *Mahābhārata*, III, 293-299.

(4) Dans les *Yogasūtra*, *yama* et *niyama* désignent respectivement les restrictions principales et accessoires (cf. BARTH, dans ISCC., p. 116, n. 3). Dans l'épigraphie en langue khmère, *niyama* désigne une certaine forme d'ordonnance royale notifiant un règlement qui prévoit des interdictions. Le second sens, relatif à Sāvitṛī, qui se poursuit à travers toute cette stance, se rapporte ici aux mortifications auxquelles s'est soumise Sāvitṛī avant de s'adresser à Yama. Par ailleurs, Niyama est le nom du fils de Dharma et de Dhṛti, et il y a là une allusion subsidiaire à la postérité que Sāvitṛī sur obtenir de Yama.

(5) Le père de Satyavat.

moral (*dharma*), compromis par la mort du roi, mais conservé dans sa renommée (*yaças*) de roi juste, dans le souvenir et l'exemple de ses bonnes actions; 2) *au sens concret ou matériel*: en s'adressant à *Yama*, le dieu des morts, et en s'appuyant sur son propre fils (*Niyama*) (1), elle devra ouvrir les yeux (d'une image) (2) et donner la vie au *dharma* dans le corps glorieux du roi; en d'autres termes, les descendants du roi, à la faveur de rites funéraires et de la consécration d'une image, devront animer son *dharma*, lui donner la vie dans cette image qui perpétuera sa gloire (*yaças*).

Alors qu'en érigeant les statues d'un certain nombre de dieux brâhmaniques, le sage Çivâcârya a donné forme (*mūrta*) à son *dharma*, sa religion, sa piété, dans ces statues qui la matérialisent et la perpétuent —, à Prê Rup, le roi Rājendravarman a, de son vivant, élevé une image dans laquelle était incorporée son essence royale (*bhūpālabhāva*). Il lui importe grandement que cette essence, ou comme dit une autre inscription son « moi subtil » (*sūkṣmāntarātman*) (3), ne périsse pas avec lui : ce *dharma* doit lui survivre dans l'image qui matérialise sa gloire (*yaças*) (4). Pour cela, il faut que ses successeurs protègent le temple et y entretiennent son culte, soit en transférant cette essence royale dans une statue-portrait (un dieu, *kamraten jagat*, qui sera sa sainte image, *vraḥ rūpa*, pour employer une terminologie postérieure), soit en accomplissant sur l'image déjà existante et contenant son essence royale, quelque cérémonie qui assure à cette dernière la survie et fasse de la statue d'un mort une image vivante : cérémonie comportant par exemple le dépôt, sous l'image, d'ossements, de cendres ou de quelque autre appartenace, destinée après la mort à animer l'image, comme la présence royale l'animait de son vivant. Ce texte a l'intérêt de laisser entrevoir la relation qui existait entre les images (5) des rois ou des dignitaires défunts et celles qu'ils érigeaient de leur vivant. Il fait saisir l'intérêt personnel que ces rois et ces dignitaires attachaient à la garde et à l'entretien de leur *dharma*, lorsque ce *dharma*, cette fondation comportait des images d'ancêtres comme au Mébôn, ou une image personnelle comme à Prê Rup. On comprend pourquoi ils s'adressent à

(1) J'indique sous toutes réserves ce second sens de *Niyama*, qui est peut-être fortuit.

(2) L'ouverture des yeux (skt. *nayanonmilana*, cf. P. K. ACHARYA, *Mānasāra*, ch. LXX) était, et est encore maintenant le rite essentiel de la consécration d'une image, car une image ne peut être l'objet d'un culte qu'à la condition d'être vivante, animée par la présence réelle du dieu. L'expression *unmilita* revient très souvent dans les inscriptions, par ex. dans la stèle de Sdōk Kāk Thom (face D. ll. 46, 48, 49, BEFEO., XV, 2, p. 74); l'expression moderne est *bòk prāh nēt prāh* (A. LECLÈRE, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses*, pp. 146-147).

(3) Stèle de Prāh Nōk, st. D, 27 (ISCC., p. 157).

(4) Dans son article précité (*Sanskrit Kīrti*, Bijdr., LIX, 1906, p. 344), M. J. Ph. VOGEL a montré que ce mot peut avoir le sens matériel de temple ou de « fondation de nature à rendre fameux le nom de son auteur ». Il semble hors de doute qu'ici *yaçaçcarīra* désigne une statue d'apotheose.

(5) Il faut, je le répète, prendre ce mot dans un sens large, car il s'agit ici aussi bien de statues-portraits que de linga.

leurs successeurs avec cette véhémence, ce ton suppliant dont ils s'excusent eux-mêmes :

mṛtir eva yācñā rājño viṣeṣeṇa (1)

« Supplier, c'est la mort, surtout pour un roi », dit Yaçovarman. Sans doute, mais dans le cas présent, c'est la vie, la survie pour eux ou pour leurs ancêtres. Et cela, Rājendravarman le dit en toutes lettres dans la stance finale de l'inscription de Prè Rup (2) :

*marañam idam inānāṃ yācanaṃ yuktam uktam
kṛtibhir abhimatārthaprāptaye yat prayuktam
tad amṛtam anugamyam dharmīnasaṃvarāddhanārtham
yad abhimatamato han dharmmarāgeṇa yāce*

« On dit avec raison que la supplication est la mort des rois, lorsqu'elle a pour but la réalisation de leurs désirs. Mais celle que, par passion pour le *dharma* (c'est-à-dire au sens abstrait : la religion, mais au sens concret : ma fondation), je profère en ayant uniquement en vue la prospérité de ce *dharma*, cette supplication est l'immortalité à laquelle il faut aspirer. »

Cette supplication, en effet, si elle est entendue et a pour résultat l'entretien de la fondation, assurera la survie de la personnalité du roi, ou de tel de ses parents, dans l'image consacrée « pour leur salut » (3), et ranimée après la mort par une appartenance, qui en fera un substitut vivant du défunt, et grâce à laquelle ce dernier sera, comme disent les Javanais, *dhinarma*, c'est-à-dire deviendra un objet de culte.

En recommandant leurs fondations (*dharma*) à leurs successeurs, les rois affirment volontiers que ceux-ci observeront le *dharma*, et posséderont la gloire (*yaças*), comme eux-mêmes. C'est ainsi que dans la stèle de Lolei, le roi Yaçovarman leur dit :

imaṃ rakṣata bhadraṃ vo dharmmaṃ dharmmadhanā (4)

« Respectez, je vous prie, cette œuvre (*dharma*), ô vous qui êtes riches en *dharma*. »

Et le même roi ajoute, dans une autre inscription de Lolei :

*ayaṃ vas
svadharmmasetuḥ paripālaniyaḥ
avaimi ye sthāsnuyaçaçarirā
jihāsavo sūn api dharmmahetoḥ
bhavanta uccaiṣṭīrasāṃ varīṣṭhā
devasvam iccheyur apīdṛcās te* (5)

(1) Stèles du Thnāl Bārày, ISCC., pp. 487 et 503.

(2) *Loc. cit.*, pp. 105 et 142.

(3) L'expression revient constamment dans les inscriptions. Voir par exemple, G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, pp. 35, 61, 140, 142, 247, 248.

(4) ISCC., LV, st. 90, p. 402.

(5) ISCC., XXXIX, st. II-III, p. 325.

« Défendez cette œuvre (*dharma*) qui est une digue (*setu*) pour moi (1). Et je me dis : vous qui possédez un corps de gloire impérissable (2), qui êtes prêts même à sacrifier votre vie pour le *dharma*, vous les premiers parmi ceux qui portent haut la tête, pourriez-vous convoiter le bien des dieux ?

De son côté, Rājendravarman dit à la fin de la stèle de Mébôn :

*santo yaçodharmmadhanā na vāhyaṃ
dhanam dhanāyeyur ihātmano p;
prāg eva devādidhanam satām vo
vinīçcayo yan nanu vaddhamālaḥ (?)*

« Les gens de bien qui ont pour richesse le *dharma* et la gloire (*yaças*) (4) ne doivent pas convoiter une richesse ne leur appartenant pas ici-bas ; à plus forte raison (ne doivent-ils pas convoiter) la richesse des dieux (5), etc. Vous qui êtes des gens de bien (et qui par conséquent possédez *dharma* et *yaças*) n'aurez-vous pas cette conviction enracinée en vous ? » (6)

Enfin Jayavarman VII s'exprime ainsi dans l'inscription de Práh Khán (st. CLXXIII) :

*vaddhvāgamaḥ ciratayā ca parasya bhagnān
dharmasthitum sugatisetum itīdam āha
rakṣiṣyatus sthitum anāgatabhūmipālān
agresaro vanīpatis sthītirakṣiṇām saḥ*

« Ayant, en vue de la permanence du bonheur futur, réparé avec des textes sacrés cette digue rompue, (menant à) la félicité, qu'est la stabilité du *dharma*, ce roi, le premier de ceux qui protègent cette stabilité, parle en ces termes aux rois futurs qui protégeront cette stabilité. »

Le *dharma* — et il faut prendre ce terme à la fois dans son sens abstrait d'ordre moral, de loi religieuse, et dans son sens concret de fondation pieuse et d'esprit animant l'image d'un défunt ou d'un vivant, — le *dharma* est ce que le roi « riche

(1) Ou pour vous, *sva* étant ambigu. Cf. *Ibid.*, p. 326, note 1.

(2) BERGAIGNE (*Ibid.*) traduit : « Vous qui vous incarnez dans une gloire qui vous survit ». C'est le sens abstrait de *yaçacçarita*, mais la stèle de Prê Rup nous a appris que ce mot a aussi le sens concret d'image, ou de statue-portrait.

(3) St. 215. BEFEO., XXV. p. 330.

(4) On a vu plus haut le même roi demander à ses successeurs de donner la vie au *dharma* dans son corps de gloire (*yaçacçarita mama dharmmajivam*). En disant que les gens de bien qui possèdent *dharma* et *yaças* ne doivent pas convoiter la richesse des dieux, l'auteur sous-entend peut-être que, possédant ces deux biens, ils sont devenus les égaux des dieux (ont été déifiés), et n'ont plus rien à leur envier.

(5) Et se les approprier pour leur usage personnel. C'est là un des soucis constants des fondateurs, dont les inscriptions apportent de fréquents échos.

(6) Cette traduction est un peu différente de celle donnée par L. FINOT, BEFEO., XXV, p. 352.

en *dharma* » (*dharmadhana*) a reçu de ses prédécesseurs et transmet à ses successeurs, c'est ce qui assure la transmission du pouvoir royal légitime (*dharmarājya*) (1), de la « substance royale héréditaire » (*santatirājyasāra*) (2). C'est la tradition religieuse que le brâhmane Çivācārya a reçue de ses maîtres et transmet à ses disciples après l'avoir incarnée (*mūrta*) dans des images brâhmaniques. C'est le pont ou la digue (*setu*) par laquelle le fondateur se relie d'une part à ses ancêtres dont il élève les statues-portraits, et d'autre part à ses descendants à qui il confie la garde de ses fondations et le culte des images familiales. C'est apparemment pour mieux assurer, sans interruption, la transmission du *dharma* que les fondateurs s'appliquent, dès leur vivant, à enfermer leur « moi subtil », leur « essence » dans une image qu'ils lèguent à leurs descendants en les suppliant d'en entretenir le culte, et d'assurer la vie au *dharma* dans ce corps de gloire (*yaças*). Et ceux-ci devront, à leur tour, en faire autant : ils posséderont eux aussi leur *dharma* et leur *yaças*, affirme Rājendravarman. Ainsi la succession ne sera jamais brisée : la « digue qui mène à la délivrance » (*sugatisetu*) ne sera jamais rompue.

On est ici en présence d'une conception et d'une terminologie que le bouddhisme nous a rendues familières (3). De même que le *dharma* est la richesse, le capital (*dhana*) que les donateurs se transmettent de père en fils, les disciples du Buddha, qui a pour corps la Loi (*dharmakāya*), sont nés du *dharma* (*dharmaja*), formés par le *dharma* (*dharmanirmita*), héritiers du *dharma* (*dharmadāyāda*) (4) ; ils reçoivent la Loi qui est son corps (5).

En guise de reliques, les anciens stūpa, aussi bien dans l'Inde (6) qu'en Indochine, ont fréquemment livré des fragments de textes du canon bouddhique, du Dharma. L'un de ces textes, trouvé en Birmanie (7), est un résumé des élé-

(1) « Régner » se dit en vieux-khmèr « manger la royauté légitime » *svey vrah dharmarājya*. La distinction que j'avais cru pouvoir établir entre *dharmarājya* et *rājya* tout court (BEFEO., XXVIII, p. 115) n'est pas fondée. En effet, parallèlement à l'inscription de Kōk Rosēi disant que Jayavarman V *svey vrah dharmarājya* en 891 ç., alois que les inscriptions sanskrites du règne disent qu'il obtint le *rājya* ou l'*adhirājya* en 890 ç., deux inscriptions khmères de 896 ç., d'une teneur presque identique à celle de Kōk Rosēi, disent l'une (Tūol Dan Khcās, K. 868) que Jayavarman V *svey vrah rājya* en 890 ç., et l'autre (Kōmpon Thom, K. 444) qu'il *svey vrah dharmmarājya* la même année. Il ne semble pas y avoir de distinction à établir entre les deux, et la date 891 ç. doit être une erreur de l'inscription de Kōk Rosēi.

(2) Stèle I de Đống-dương, BEFEO., IV, p. 87.

(3) P. MUS, *Barabudur*, 6^e partie, BEFEO., XXXIV, p. 175.

(4) *Ibid.*, p. 313.

(5) *Ibid.*, p. 361. C'est cette doctrine que formule l'inscription de Tà Prohm en disant que le Buddha est le domaine de ceux qui participent au corps des Jina et des fils de Jina « (*gocaro jinajinātmajadehabhājāṃ*) ».

(6) A. FOUCHER, *Art Gréco-bouddhique*, I, p. 60 ; P. MUS, *Barabudur*, BEFEO., XXXIV, p. 189.

(7) *Annual Rep. Arch. Survey of India*, 1926-1927, p. 200, pl. XLII ; IGIS., VI, 1936, p. 47 ; *Ann. Rep. Arch. Survey of Burma*, 1938-1939, p. 12 et suiv.

ments essentiels de la doctrine bouddhique, assez analogue à un texte pâli du Cambodge qui porte le titre significatif de *Dhammakāya* (1) : celui-ci débute par un tableau d'équivalence entre les divers éléments du *dhamma* et les différentes parties du corps du Buddha (2). Les saintes Ecritures constituent une véritable relique du Buddha qui a dit : « Celui qui voit le dharma, me voit. » Ainsi, en plaçant dans un stūpa un résumé ou un fragment du canon, c'est un fragment du « Corps de la Loi » du Buddha, du *Dhammakāya*, qu'on y introduit (3). Et ce n'est pas un pur hasard si, au Siam, les coffres à manuscrits religieux destinés à contenir cette sainte relique et qui portent le nom de *hip p'rā th'ām* « coffre du saint dharma » (4), ont précisément une forme qui rappelle de très près celle des cercueils *hem* (moins les pointes du couvercle), et celle des cuves de pierre trouvées à Añkor. Cette conception du *dharma*, Loi des rois (5) et des Buddhas, mais aussi Corps des rois et des Buddhas, se trouve être commune au bouddhisme et au culte royal dont P. MUS a montré dans son *Barabudur* l'influence sur l'évolution du bouddhisme (6). On comprend désormais comment, au Cambodge, le culte du Devarāja a pu durer en s'accommodant des changements de la religion officielle, et de çivaïte au début de la période angkoriennne, devenir sans doute vishnouïte à l'époque de Sūryavarman II, pour finir comme culte du Buddha-roi, du Buddharāja, sous Jayavarman VII (7).

Ainsi, de même que le *Dhammakāya*, matérialisé dans les Saintes Ecritures est le corps éternel de la Loi que le Buddha a reçu de ses prédécesseurs et laissé à ses disciples qui sont, dans toute la force du terme, ses « descendants »,

(1) Il occupe la seconde partie du fascicule 13 du *Suttajātakanidānānisamsa*, texte que j'ai signalé pour la première fois en 1912 (BEFEO., XII, 9, p. 178). Je compte le publier prochainement.

(2) L'ouvrage laotien *Suddarimāla*, qui, comme le *Dhammakāya* pâli, se donne comme un traité à l'usage des Yogāvacara, contient aussi des équivalences des diverses parties du corps humain avec différents textes canoniques et avec les lettres de l'alphabet. Cf. L. FINOT, *Recherches sur la littérature laotienne*. BEFEO., XVII, 5, pp. 77-81.

(3) Cf. GRUNWEDDEL, *Mythologie des Buddhismus*, 1900. Der *Dhammakāya* ist es, welcher das Bild einer Gottheit belebt, wenn durch eine feierliche Ceremonie die Bronze mit ihren Eingeweiden (Rollen mit Dhārani's u. s. w.) gefüllt ist.

(4) Reproductions dans G. CÆDÈS. *The Vajirañāna National Library*. Bangkok, 1924, pl. XIII (en haut) et XIV (en haut).

(5) Cf. la st. CCXI de la stèle du Mebôn (BEFEO., XXV, p. 330) :

*sa cāpi vācaspatidhīs sudhīran
dharmaṁnugan dharmabhrtām purogah
tān bhāvino bhāvitarājadharmān
idamvaco vocata kamvuiendrān*

Et ce roi, qui a l'intelligence de Vācaspati, qui marche en tête des rois observateurs du *dharma*, a adresse aux rois futurs du Cambodge, qui cultiveront les devoirs royaux (*rāja-dharma*), ces paroles fermes et conformes au *dharma*.

(6) BEFEO. XXXIII, p. 822 et suiv.

(7) ABIA., XII, 1937, p. 48.

— de même le *dharma* du roi, ou du dignitaire fondateur d'un monument, est la charge ou la tradition qu'il a héritée de ses ancêtres et ce qui reste de lui après sa mort, l'héritage qu'il laisse à ses successeurs légitimes. Il le matérialise dans les images de ses ancêtres, animées par des ossements (c'est du moins certain pour Java et Bali), et il le transmet, souvent de son vivant, à ses héritiers à qui il confie la garde du monument contenant son image, en leur recommandant de ranimer celle-ci après sa mort, sans doute par l'ensevelissement de ses ossements ou de ses cendres.

Des spécimens de reliquaires en pierre ont été découverts dans plusieurs monuments de Java : certains contenaient des cendres et des fragments d'os calcinés associés à de menus objets en métal (1). D'autres monuments ont livré des pierres à dépôt contenant des feuilles d'or et des gemmes, mais aucune trace de cendres (2) : c'est le cas au Champa, où des reliquaires n'ont été trouvés que dans des tombes relativement récentes (3).

Les monuments du Cambodge ont malheureusement été l'objet, à une certaine époque, d'entreprises systématiques de pillage, et les chercheurs d'or n'ont laissé intact aucun sanctuaire, n'hésitant pas, soit à renverser les idoles et à briser d'énormes piédestaux monolithes pour atteindre le dépôt sacré, qui dans le cas des constructions en pyramide, était placé au fond d'un puits aménagé sous le sanctuaire central, — soit à découronner les tours pour avoir accès au dépôt placé à leur sommet.

Jusqu'ici, aucun de ces dépôts n'a été découvert inviolé (4), de sorte qu'il est actuellement impossible de déterminer ce que contenaient les cavités ménagées dans les très nombreuses pierres à dépôt trouvées dans les ruines, et

(1) Les exemples les plus connus sont : le reliquaire trouvé dans la fosse du temple de Çiva à Prambanan (W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Batav. Genootschap*, n° 379 a, p. 12 et n° 783 a, p. 219 et suiv.) et le reliquaire trouvé à Jalatunda (*Ibid.*, n° 374, p. 120 et n° 783, p. 215 et suiv.). Sur les puits ou salles souterraines de Prambanan cf. KROM, *Inleiding tot de hindoë-javaansche Kunst*, I, p. 476, et O. V., 1934, p. 15 ; et sur ceux de Singasari, cf. JESSY BLOM, *The antiquities of Singasari*, p. 45.

(2) J. C. VAN EERDE, *loc. cit.*, p. 27-28 ; *Jaarboek van het Kon. Bat. Gen.*, VI, 1939, n° 6499, 6516 et 6526, p. 104-106 ; O. V., 1937, fig. 10. — Ces pierres, sans trace de cendres ou d'os calcinés, servaient sans doute à la consécration du terrain (*vāstu*) selon des rites décrits dans les traités d'architecture tels que le *Mānasāra* et le *Tantrasamuccaya* (cf. P. K. ACHARYA, *Architecture of Mānasāra*, chap. XII, et *Journal Annamalai Univ.*, IX, 2 Mars 1940, p. 123, 215). — H. G. QUARITCH WALES s'est peut-être un peu trop pressé de considérer comme un reliquaire la pierre trouvée par lui au cours de ses fouilles à Kédah (*Cultureel Indië*, Juin 1939, p. 164).

(3) H. PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 379 et suiv., 442 et suiv. ; J. LEUBA, *Les Chams et leur art*, p. 52 et suiv.

(4) Sauf celui d'Ankor Vāt (BEFEO., XXXIV, p. 762, et XXXV, p. 483 ; ABIA., X (1935, p. 43) qui a tout l'apparence d'une première pierre de fondation, contenant deux plaques d'or ; et celui de Prāsāt Trapān Ropou dont la pierre à alvéoles était vide mais dont la cavité ménagée sous celle-ci dans la dalle plinthe contenait un dépôt de quartz, fer, bronze, argent et or (BEFEO., XXXV, p. 284).

surtout si certaines d'entre elles contenaient des restes mortels. Des fragments d'or, des gemmes grossières, une énorme tectite ont été parfois trouvés dans les ruines, mais jamais in situ dans les alvéoles d'une pierre à dépôt.

Il n'y a pas très longtemps que la véritable nature des pierres à cavités multiples a été reconnue au Cambodge. Les premières qui ont été signalées étaient des pierres cubiques, creusées sur une de leurs faces d'une cavité centrale entourée de 16 cavités plus petites sur les bords (Pl. XIII, 3 et XV, 4) ; elles ont été considérées comme des piédestaux à 17 *lînga* (un plus grand au centre et 16 autour), sur la foi d'une observation de L. DE LAJONQUIÈRE et de L. FINOT (1). Cette identification a aussitôt été adoptée par BRANDES pour expliquer l'usage d'une pierre analogue trouvée à Java (2). Mais si l'observation précitée ne peut être mise en doute, il s'agit là d'un cas isolé (peut-être d'un réemploi), et le très grand nombre de pierres cubiques creusées autour d'une cavité centrale, de 16 (et plus tard, à l'époque du Bâvon, de 32) alvéoles, trouvées *in situ* au cours des travaux d'Añkor, prouve que c'étaient des pierres à dépôt, placées sous les socles des statues ou des *lînga* à l'intérieur des piédestaux, suivant un arrangement dont un exemple observé au Phnom Bâkhèñ donne une idée (Pl. XIII et XIV). On notera que le piédestal lui-même, la dalle qui le supporte, et la cavité centrale qui contient la pierre à dépôt sont aussi creusées d'alvéoles régulièrement disposés suivant les points cardinaux et collatéraux.

Il existe un autre type de pierres creusées d'alvéoles du même genre. Ce sont des pierres plates, carrées, divisées en quatre secteurs égaux par deux rigoles en croix perpendiculaires au milieu des côtés (Pl. XV, 1 et 2) ; chacun des secteurs est creusé de cavités suivant généralement le type de la pl. XV, 2. L'Est est indiqué par un arc, ainsi qu'il ressort d'une pierre trouvée à Prè Rup (3) sur laquelle l'arc est remplacé par le mot *pūra* est (4). Le secteur Nord-Est est toujours creusé de deux cavités supplémentaires, disposées en diagonale vers le coin Nord-Est, tandis que le secteur Sud-Est comporte une cavité en longueur le long de la face Est. Ces pierres, dont on a trouvé quelques-unes in situ, mais naturellement vidées de leur contenu, étaient revêtues d'un couvercle et placées au sommet des tours (5), de sorte que l'idole du sanctuaire était placée entre deux dépôts sacrés, tout de même que, lors du sacre, suivant le *Çatapatha brâhmaṇa* V. iv, 1, 14,

(1) DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, I, p. 79 ; L. FINOT, *Phnom Baset*, BEFEO., III, p. 68.

(2) *Eni puzzle opgehelderd*, TBG., XLVII, 1904, p. 461.

(3) Inv. CÉDES, K. 777.

(4) Sur le sens de l'arc en tant que symbole, cf. A. K. COOMARASWAMY, JAOS., 57, 1937, p. 341-342.

(5) BEFEO., XXX, p. 379-380 ; AAK., I, p. 146. PAPMENTIER, *Art khmèr classique*, p. 106. Ce qu'on sait du rôle du Nord-Est, point terminal de la *pradaksinā* dans la conception indienne de l'espace, permet tout au plus de supposer que les deux cavités supplémentaires du secteur Nord-Est, dirigées en pointe vers l'angle Nord-Est, correspondent à une évocation hors de notre univers vers le ciel (cf. P. M. S. *Brâhmanas*, BEFEO., XXXII, p. 436 ; XXXIII, p. 208). L'esprit de la statue, ou du défunt qu'elle représente, attiré hors du dépôt de son piédestal vers celui du sommet de la tour grâce à une correspondance magique entre les mé-



1



2



3

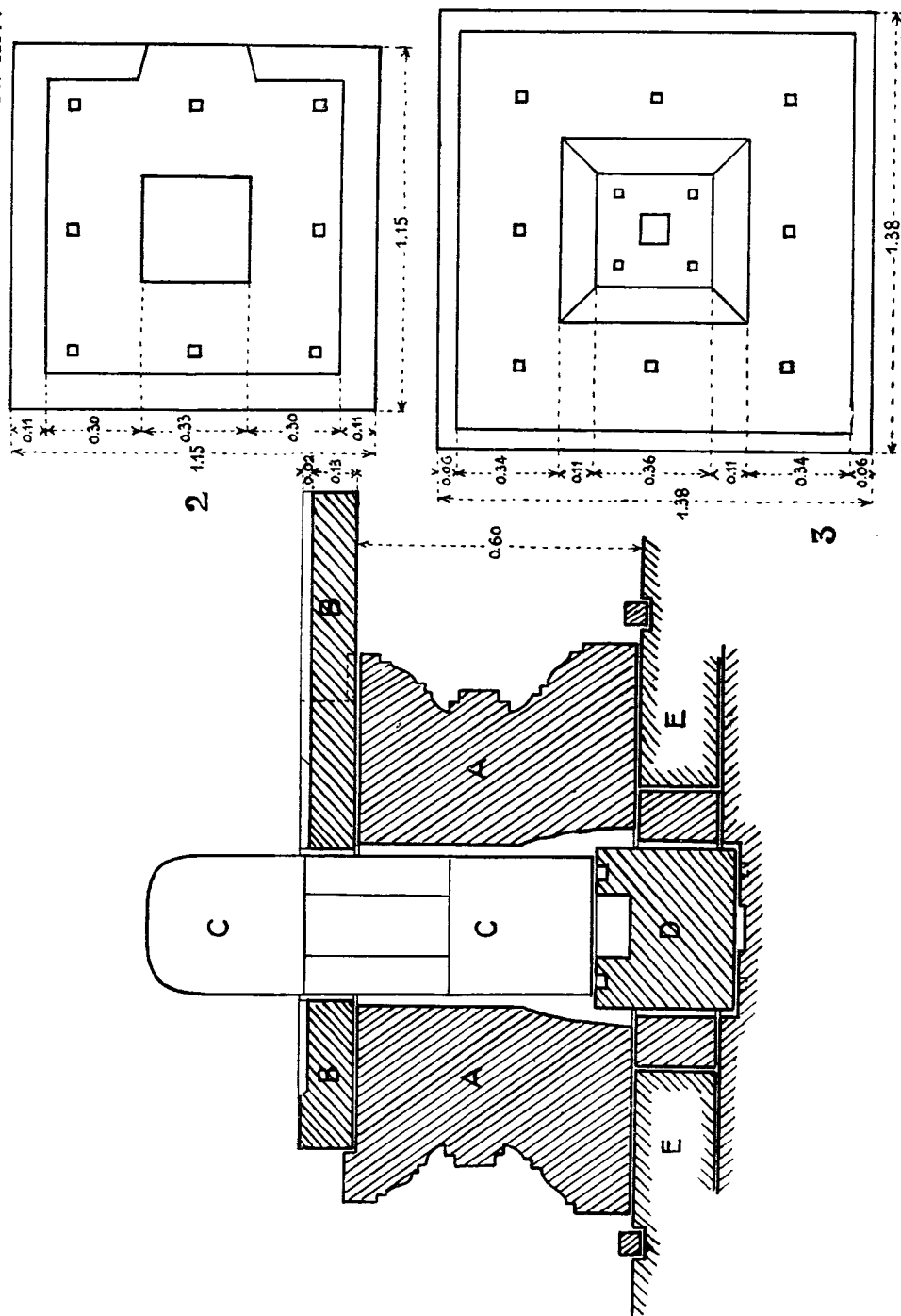


4

Agencement d'un linga dans son piédestal

(Phnom Bâkhén, Chapelle d'angle Nord-Ouest). Cf. p. 332.

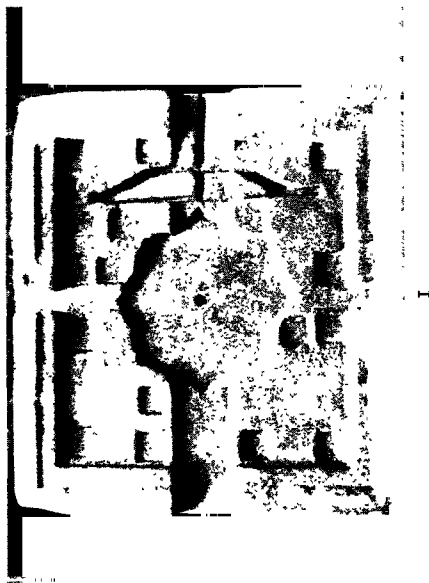
1. Le linga avec le piédestal et la cuve à ablutions. — 2. Le linga posé sur la pierre à dépôt.
3. La pierre à dépôt encastrée dans le dallage. — 4. Dallage inférieur.



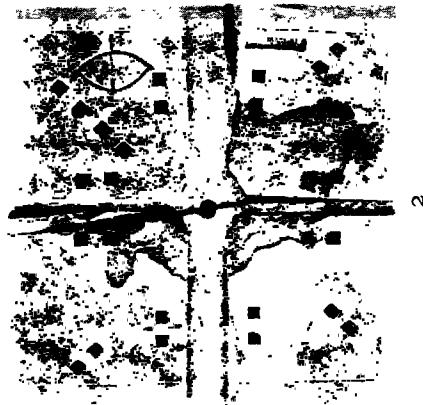
Agencement d'un linga dans son piédestal

(Phnom Bâkhèñ, Chapelle d'angle Nord-Ouest). Cf. p. 33a.

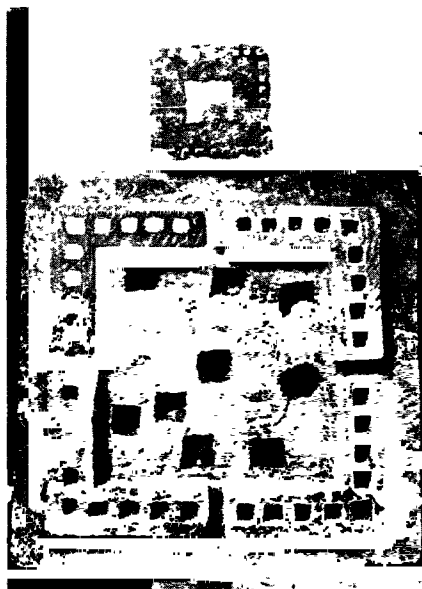
1. Coupe : A, Piédestal ; B, Cuve à ablutions ; C, Linga ; D, Pierre à dépôt à 17 alvéoles ; E, Dallage.
2. Plan de la face supérieure du piédestal montrant huit alvéoles.
3. Plan du dallage, montrant huit alvéoles au niveau du sol et cinq alvéoles dans la cavité centrale.



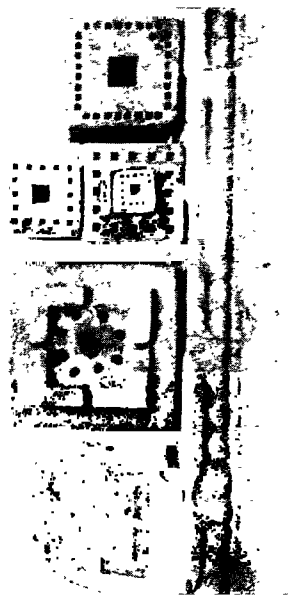
1



2



3



4

Pierres à dépôt. Cf. p. 332 et 333.

1. Pierre de sommet de tour (Prāsāt Damrēi Krāp).

2. Id. (Prāsāt Kok).

3 et 4. Pierre à dépôt de l'époque du Bāyon : 3. Bantāy Kdēi (à gauche pierre de sommet, à droite pierre de piédestal). 4. Bāyon (à gauche, deux pierres de sommet, à droite pierres de piédestal).

une plaque d'or était placée sous les pieds du roi et une sur sa tête (1). On ignore tout des croyances et des rites qui présidaient à l'arrangement de ces cavités, qui resta uniforme pendant toute la période angkoriennne pour se simplifier à l'époque du Bâyon (Pl. XV, 3 et 4).

D'ailleurs, les cuves de pierre trouvées dans les monuments d'Añkor, auxquelles je reviens après cette longue digression, rappelleraient plutôt un autre mode d'ensevelissement, attesté aussi à Java, qui, d'après le Dr. W. F. STUTTERHEIM (2), correspondrait à une coutume funéraire pré-hindoue perpétuée jusqu'en pleine période indo-javanaise. Je veux parler de cuves ovales ou ellipsoïdales, que l'on avait d'abord prises pour des baignoires, mais que l'on considère maintenant comme des sarcophages. Des deux cuves javanaises sur lesquelles je possède quelques renseignements, l'une est percée à la base d'un trou d'écoulement (3), l'autre est décorée extérieurement de têtes de mort posées sur des croissants de lune et intérieurement d'une fleur de lotus qui correspond peut-être à un trou d'écoulement, bien que la description ne précise pas ce point (4). Quoi qu'il en soit, ces deux cuves sont étroitement apparentées par leur forme et leurs dimensions : leur caractère funéraire étant attesté par la décoration de l'une d'elles, il est intéressant de retrouver le trou d'écoulement sur l'autre.

L'étude des coutumes javanaises nous montre ainsi : d'une part un rite d'insertion dans un monument funéraire, sous une statue-portrait, de restes mortels destinés à animer la statue, d'autre part l'utilisation de sarcophages en forme de cuves percées d'un trou d'écoulement. Nous pouvons maintenant reprendre l'examen des cuves trouvées à Añkor.

taux ou les gemmes placés dans les alvéoles du bas et ceux déposés dans les alvéoles du haut, était peut-être conduite à l'évasion finale par le Nord-Est. Je signale à ce propos que le piédestal de la tour centrale de Bantây Srêi présente aussi deux alvéoles supplémentaires à l'angle Nord-Est, une sur la partie supérieure du piédestal, l'autre sur la dalle qui le supporte, à côté d'une petite rigole d'écoulement (V un autre piédestal à rigole d'écoulement, BEFEO., XIII, 1, p. 41, fig. 10.)

(1) L. FINOT. *Sur quelques traditions indo-chinoises* (BCAL., 1911, p. 20-21) considère le dépôt supérieur des monuments cham (cf. PARMENTIER, *Inventaire*, I, p. 118; BEFEO., VI, p. 293-297) comme la *pratiṣṭhā*, le dépôt de fondation du linga qui couronnait le monument, et qui était une sorte de projection de l'idole du sanctuaire au sommet de la tour. Mais au Cambodge, on trouve ce dépôt supérieur au-dessus de n'importe quelle idole et sous des couronnements purement décoratifs. Ce dépôt semble donc avoir surtout pour le but d'établir une correspondance entre le monde d'en-bas et le monde d'en-haut. Comme le dit P. MUS en termes excellents (*Barabudur*, BEFEO., XXXIII, p. 770) : « Linga et statues reçoivent leur valeur religieuse du toit pyramidal qui les surplombe et qui, sitôt le dieu fixé à son pinacle, le précipite en eux ».

(2) *Iets over prae-hinduistische Bijzettingegebruiken op Java* (Med. d. k. Nederl. Akad. v. Wetens., Afd. Letterkunde, N. R., II, 1939, p. 117).

(3) W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Bataviaasch Genootschap*, p. 123, n° 392 (Badkuip). (Dimensions : Lo. 1,73 ; La. 0,87 ; H. 0,69).

(4) *Oudheidkundig Rapport*, 1908, p. 244, n° 40 (Sarkofaag ? Dimensions : Lo. 1,67 ; La. 1,06 ; H. 0,78).

Cet examen permet de formuler au sujet de leur nature et de leur emploi les deux hypothèses suivantes :

1) Le trou d'écoulement, qui se voit sur toutes les cuves qui n'ont pas perdu leur base, pourrait avoir servi à l'évacuation des liquides coulant d'un cadavre frais, comme c'est le cas pour les urnes et les bières actuellement employées en pays cambodgien et t'ai pour conserver le cadavre avant sa crémation. Le trou percé au centre de l'unique couvercle conservé pourrait, de son côté, avoir été prévu soit pour la sortie des gaz, soit pour l'insertion du fil de coton ou de l'étoffe blanche qui, dans les rites funéraires actuels, établit une communication magique entre le mort et les vivants.

Par analogie avec les coutumes funéraires actuelles, on pourrait donc supposer que ces sarcophages ont servi à la dessiccation des cadavres (1) ; ceux-ci ayant été brûlés, et les cendres ayant été déposées dans des reliquaires, les sarcophages auraient été enfouis dans les monuments, faute de trouver un endroit plus propice pour disposer de ces « appartenances » des morts.

2) Ces cuves étaient destinées à contenir des cadavres déjà décharnés ; le trou percé dans le couvercle et la rigole d'écoulement permettaient de procéder à l'ablution périodique des restes mortels enfouis dans la cuve, rite dont il reste des traces dans la coutume chame (2) et dans la coutume laotienne (3). Dans cette hypothèse, c'est peut-être à ces ablutions rituelles qu'aurait servi le tribut d'eau mentionnée à la st. CLXVI de la stèle de Práh Khàn (4).

On est si mal renseigné sur les rites funéraires des anciens Khmèrs qu'il est difficile de faire entre ces deux hypothèses un choix fondé sur des arguments probants. La seconde a l'avantage d'expliquer les faibles dimensions intérieures des cuves, rarement assez grandes pour contenir un cadavre adulte frais, à moins qu'il n'ait été préalablement plié et étroitement lié. Elle fournit aussi une explication satisfaisante du trou d'écoulement qui s'apparenterait alors

(1) S'il venait à être prouvé que certaines cuves n'ont jamais eu de couvercle, on pourrait aussi envisager l'hypothèse d'un décharnement par exposition aux oiseaux de proie, suivant une des coutumes notées par les Chinois (cf. supra, p. 320). D'après un renseignement de M. V. GOLOUBEV, qui le tenait lui-même de L. FINOT, le nom de *Bây Kaëk* porté par deux vestiges voisins du Phnom Bakhén (*Inventaire de LAJONQUIERE*, III, p. 84 et 116), et signifiant « riz des corbeaux », rappellerait l'histoire d'un roi dont le cadavre aurait été exposé après avoir été recouvert de riz pour attirer les oiseaux.

(2) Une dalle placée devant le *kut* (stèle funéraire) et qui porte le même nom *čam* que la cuve à ablutions, *čarnaur*, reçoit les liquides qu'on verse sur la tombe ; ils parviennent au *klaun* (reliquaire) par un canal oblique percé dans la pierre et le sol (PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 379).

(3) Cette coutume consiste à verser un filet d'eau sur les sarcophages élevés au pied de certains *th'ut* qui renferment les urnes funéraires de princes, bonzes, etc. Cf. Pl. XII, 3. (Communication de M. Paul LEVY.)

(4) « À l'occasion de la fête annuelle les brâhmanes, à commencer par Çri Sūryabhaṭṭa, le roi de Java, le roi des Yavana (l'empereur d'Annam), les deux rois du Champa portent chaque jour avec piété l'eau des ablutions.

aux orifices percés au flanc des cercueils et des jarres funéraires de diverses populations primitives et préhistoriques (1), orifices assurant aux morts, soit une communication avec les vivants, soit une évasion vers le monde des dieux.

Les deux hypothèses ne sont d'ailleurs pas incompatibles, le cadavre frais tassé dans son sarcophage ayant pu y être laissé après dessiccation au lieu d'être brûlé comme aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la coutume de placer des sarcophages dans les monuments khmers semble maintenant certaine. Elle est analogue à la coutume javano-balinaise, qu'elle n'exclut d'ailleurs pas, car les sarcophages n'ont été trouvés au Cambodge que dans un petit nombre de monuments (2), et il se peut que dans d'autres des cendres aient été déposées dans ou sous le piédestal de la statue (3).

Il serait intéressant de savoir si ces cercueils de pierre sont bien ceux pour lesquels le monument a été construit, et s'ils contenaient les restes du personnage dont l'image était vénérée dans le sanctuaire ; ou bien s'ils y ont été placés après coup, à une époque où les monuments déjà abandonnés et dépourvus de culte étaient considérés comme un endroit propice pour y déposer des cadavres ou des ossements (ce qui était précisément le cas encore tout récemment, avant que les travaux de la Conservation d'Añkor ne vinssent entraver cette coutume) (4).

Le style de ces objets, peu décorés, n'est pas très caractéristique de telle ou telle époque : la cuve du Phimānākās (3.858) semble être contemporaine de la pyramide, et celles de Tép Prañam ont un décor de l'époque du Bāyon. Si l'on peut supposer que la cuve trouvée à Añkor Vāt remonte à l'époque de la construction de ce monument dont le caractère funéraire a été reconnu depuis longtemps, cela est à première vue plus difficilement concevable pour celle du Phnom Bākheñ qui était le temple central du premier Añkor, le Yaçodharapura de Yaçovarman. Mais, après ce qui a été dit plus haut, cette difficulté n'est pas irréductible. M. Ph. STERN a montré en effet que le Devarāja devait porter le nom du roi régnant, et que chaque roi, du moins chaque grand roi, devait édifier son temple du Devarāja, destiné à recevoir le liṅga portant son nom (5). Que devenait ce temple à la mort du roi constructeur ? Il y a tout lieu de supposer

(1) Cf. M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*, II, 202-203 ; N. G. MUNRO, *Prehistoric Japan*, 1908, p. 329, fig. 200 et 201.

(2) On peut se demander si à Prè Rup, où il n'a pas été trouvé de cuve, la grande fosse parementée de 3 m. x 1 m. 90 construite au pied et à l'Est de la pyramide ne jouait pas réellement le rôle qui lui est attribué par la tradition et a valu son nom au monument. (AYMONIER, *Cambodge*, III, p. 8 ; DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, III, p. 212, 218).

(3) Cette possibilité a été entrevue par AYMONIER (*Cambodge*, III, p. 82).

(4) Les légendes locales associent plusieurs monuments au souvenir de cérémonies funéraires : l'exemple le plus connu est celui de Prè Rup (v. la note ci-dessus).

(5) *Le temple-montagne khmèr, le culte du liṅga et le devarāja*, BEFEO., XXXIV, p. 611 et suiv. La question de savoir si Prè Rup, avec son Rājendrabhadreçvara, joua ce rôle sous le règne de Rājendravarman doit être réservée pour le moment.

qu'il devenait son mausolée : c'est ce qui paraît ressortir de la stance de la stèle de Prè Rup analysée plus haut. La substance royale qui résidait de son vivant dans l'idole, continuait après sa mort à y résider, grâce à la présence de ses restes mortels (déposés dans une urne, une pierre à dépôt ou un sarcophage) qui animaient la statue. C'est sans doute pour s'assurer la possession d'un mausolée convenable que certains rois khmèrs s'appliquèrent, comme les empereurs de Chine, à édifier de leur vivant un temple et à y consacrer une idole portant leur nom et contenant leur « moi subtil ». Ils léguaient temple et idole à leurs successeurs, en les suppliant d'en continuer le culte, probablement par l'insertion de leurs restes mortels destinés à ranimer l'image, et leur temple personnel devenait en quelque sorte leur tombeau.

Pour les rois qui n'avaient pas eu le temps ou les moyens d'édifier un nouveau sanctuaire du Devarāja, il n'est pas impossible que, dans certains cas sinon dans tous, leur temple funéraire ait été élevé sur l'emplacement de leur résidence ou de leur crémation, si crémation il y avait (1). C'est en effet dans les pays qui ont hérité de la civilisation khmère, comme le Siam et le Laos, une coutume bien attestée que de consacrer une résidence royale à la communauté bouddhique après la mort de l'occupant, ou d'élever un *vāt* sur l'emplacement d'une crémation princière.

C'est ainsi qu'à Āyūth'ya, le temple principal de la ville, le Vāt Çrī Sānp'ēt (Çrī Sarvajña) fut fondé par le roi Paramatrailokanātha sur l'emplacement du palais construit par le premier souverain de la dynastie, fondateur de la ville ; le Vāt P'ūtth'āisāvān (Buddhaiçvarya) avait été fondé par ce dernier en 1353 sur le site de sa résidence provisoire à Vieng Lèk.

A C'iang Mǎi en 1451-1452, le roi Bilakarāja (Tilokārāt) fonda dans le Mahārattavanārāma (Vāt Pā Dēng) un *uposathāgāra* sur l'emplacement même où avait eu lieu la crémation de ses parents (2). En 1487, P'ǎ Yōt C'iang Rai, petit-fils du précédent, « transporta dans un cercueil d'or le corps de son grand-père Bilakarāja jusqu'au Mahābodhārāma (Vāt Čēt Yōt) où il fit la crémation. Après la crémation, il fit à cet endroit un grand stūpa et il y plaça les cendres auxquelles il ne cessa de rendre un culte » (3). En 1496, l'arrière-petit-fils de Tilokārāt, P'ǎ Mưōng Kêu « fit faire un monastère dans la localité où avaient résidé son grand-père et son père quand celui-ci était prince héritier » (4) : c'est le Pubbārāma, actuellement Vāt Kēt. En 1516-1517, la reine-mère Siri Yasavatī Devī construisit le Sudhammārāma sur l'emplacement de la résidence de son

(1) S'il n'y avait pas crémation, il devait y avoir dessiccation du cadavre avant ensevelissement dans le sarcophage, suivant notre seconde hypothèse, ou peut-être encore exposition aux oiseaux, comme il a été suggéré plus haut. Dans tous les cas, il y avait certainement des cérémonies qui devaient avoir lieu sur un emplacement déterminé, probablement en dehors du palais royal.

(2) *Jinakālamālīnī*, pp. 141-142 (BEFEO., XXV, pp. 109-110).

(3) *Ibid.*, p. 151.

(4) *Ibid.*, p. 152.

père (1), et sur le site de la crémation de celui-ci, elle éleva à Lămpang le Nandārāma (2).

A Luóng P'ra Bang (3), le roi Sám Sên T'ai, qui régnait au XIV^e siècle, fut incinéré en un lieu appelé Suén Thên (au Sud-Ouest de la ville), et sur l'emplacement de cette crémation furent édifiés un stūpa et une pagode en l'honneur du défunt (4). A la mort de Lăm K'ăm Dêng, son fils et successeur, on construisit le Văt Mănorôm à l'endroit où avait eu lieu sa crémation, et ses cendres y furent déposées (5). C'est de la même façon qu'au XV^e siècle le Văt Būpparam et le Văt C'ieng Kang furent construits en commémoration du roi Lă Sên K'ai et de sa sœur (6).

On pourrait multiplier ces exemples et montrer que dans les villes royales, il y a peu de Văt dont le site ne coïncide pas avec l'emplacement d'une ancienne résidence princière ou le lieu d'une crémation. Cette coutume explique comment, dans les villes qui sont demeurées longtemps capitales, les temples et les monastères ont fini par ronger la substance même de la cité, qui est devenue une sorte de nécropole d'où les morts ont fini par chasser les vivants : c'est le cas d'Āyūth'ya et de l'ancien C'ieng Măi « intra muros ».

Par analogie, on est amené à chercher aux monuments d'Añkor un caractère funéraire qui n'avait été jusqu'ici reconnu que pour un petit nombre d'entre eux. Sur ce point, l'inscription de Prāḥ Khăn apporte un témoignage fort important, qui confirme ce que la stèle de Prè Rup laisse entrevoir au sujet de rites impliquant un culte de Yama, le dieu des morts. Elle mentionne en effet, dans sa stance XXII, une donation de 13.500 villages à Dharmarāja :

*bhaktyā svayaṃ yo dita dharmmarāje
trayodaṣa grāmasahasrakāṇi
ṣaṭāni pañcāpi ca.....*

Etant donnée la ferveur bouddhique de Jayavarman VII, de qui émane l'inscription, on est d'abord tenté de prendre ce terme de « roi de la Loi » comme une épithète de Buddha. Mais d'après la stance CLXXVII, ce nombre 13.500 (*ayutan tu gaṇitās sārddham sahasratrayaṃ grāmāḥ*) est le nombre total des villages (*grāma*) affectés par le roi à l'entretien de fondations qui, selon la stance CXXVII, comportaient « 20.400 divinités en or, en argent, en bronze, en pierre, y compris Yama et Kāla, réparties dans toutes les provinces ».

*rairūpyakamsāçmamayā devās sayamakālakāḥ
piṇḍitās te pratikṣetram ayute dve catuṣcatā.*

(1) *Ibid.*, p. 163, 167.

(2) *Ibid.*, p. 167.

(3) Je dois à l'obligeance de M. Paul Lévy les renseignements relatifs à Luóng P'ra Bang.

(4) *Mission Pavie. Recherches sur l'histoire*, p. 41.

(5) *Ibid.*, p. 42.

(6) *Ibid.*, pp. 55-56.

On sait que Kāla, « le Temps » est considéré, soit comme un autre nom de Yama, soit comme celui d'un de ses assistants. D'autre part, Dharmarāja est un des titres les plus fréquents de Yama, en sa qualité de Juge des actions des hommes. M. le Professeur K. A. NILAKANTA SASTRI, à qui j'ai communiqué le texte de la strophe CXXVII et qui l'a discuté avec ses collègues de l'Université de Madras, m'écrit : « It seems to me that you have a number of temples (*pratikṣetram*) each containing images of Yama, Kāla and the deified devatās (*pitṛ*), each a *devakula* in other words, and the total number of images in all of them including Yama and Kāla, or Yama-Kāla images, is 20.400, and that all of them together got the 13.500 villages. If there is nothing in the rest of the inscription to contradict this view, then could you not reasonably infer the funeral nature of the temples and donations to them, seeing that Yama (Dharmarāja) holds the chief place in them? »

Après ce qui a été vu plus haut, il n'y a plus aucune difficulté à comprendre comment Yama Dharmarāja est à la fois le roi de la Loi, juge aux enfers, et le maître souverain des fondations pieuses à destination funéraire, qu'il faut implorer comme l'a fait Sāvitrī.

En dehors d'images en bas-relief (1), on n'a pas signalé jusqu'ici de représentation plastique de Yama ou de Kāla au Cambodge. Je crois cependant qu'il en existe un certain nombre.

J'ai déjà indiqué qu'au XV^e siècle, la fameuse statue du Roi Lépreux, à Ankor Thom, était considérée comme une image de Dharmarāja (2). Ses cheveux défaits et la présence de deux crocs légèrement saillants près de la commissure des lèvres (3), soulignent le caractère démoniaque du personnage représenté. On peut supposer qu'il tenait dans sa main droite, actuellement vide, le bâton qui est l'arme caractéristique de Yama. C'est précisément cet attribut que tiennent les trois statues décapitées, placées sur la Terrasse du Roi Lépreux à côté de la statue de celui-ci. On ignore depuis quand ces images sont ainsi rassemblées (4). Mais ce n'est peut-être pas un simple hasard, ou le caprice de quelque indigène, qui a précisément groupé en cet endroit, quatre images de même type. Car la Terrasse du Roi Lépreux avec ses étages superposés d'êtres fabuleux : nāga, kumbhanda, gandharva, etc., représente sans nul doute le Meru. Or elle occupe, au Nord du Palais Royal, l'emplacement

(1) Par exemple à Ankor Vât : pavillon d'angle N.-O., paroi N. de l'aile E. (*Mém. archéol.*, Pl. 328) ; galerie des bas-reliefs, Nord, aile O. (*Ibid.*, Pl. 454) ; galerie des bas-reliefs, Sud, aile E. (*Ibid.*, Pl. 602).

(2) BEFEO., XXVIII, pp. 83-84.

(3) La réplique de cette statue, provenant de Vât Khnât, près de l'angle Sud-Ouest du Bârây Occidental, et actuellement placée dans le centre urbain de Siem Râp, à l'entrée de la route de Sisôphon, ne présente pas de crocs.

(4) Elles l'étaient déjà lors du passage de la mission DE LAGREE, V. F. GARNIER, *Voyage d'exploration*, I, p. 70.

qu'occupe encore à Phnom Péñ et à Bangkok le terrain réservé aux crémations royales et princières, et désigné par le terme de Vāl Prāḥ Mén (*siam.* T'ung P'rā Men) (= Brah Meru), du nom du pavillon qu'on y dresse pour placer le bûcher crématoire. J'incline à penser que la Terrasse du Roi Lépreux n'était pas autre chose qu'un Men permanent, ce qui expliquerait pourquoi, à une époque où l'on se souvenait encore de cette destination, on y a rassemblé des images de Dharmarāja, le dieu des morts.

Les deux stances XXII et CLXXVII de la stèle de Prāḥ Khān s'accordent donc pour mettre l'accent sur le caractère funéraire du culte auquel étaient vouées les images fondées ou entretenues par Jayavarman VII, et par voie de conséquence, les édifices qui les abritaient. Cette interprétation est en parfait accord avec le résultat de notre enquête dans le monde javano-balinaï, et avec la découverte de sarcophages de pierre dans les principaux monuments d'Añkor.

A propos d'Añkor Vāt qui est le plus magnifique spécimen d'un monument destiné au culte d'un roi mort et divinisé, une discussion s'est engagée entre M. PRZYLUSKI et moi au sujet de la nature de ce monument : temple ou tombeau ? (1). Si la cuve qui y a été trouvée représente le sarcophage du roi Paramaviṣṇuloka, la question semb'e tranchée en faveur de M. PRZYLUSKI.

(1) J. PRZYLUSKI, *Pradaḥṣiṇa et prasavya en Indochine*. Festschrift für M. Winternitz zum 70ten Geburtstag, 1933, pp. 326-332 ; G. CÆDÈS, *Añkor Vat, temple ou tombeau*, BEFEO., XXXIII, 1933, pp. 303-309 ; *Discovery of the sacred deposit of Angkor Vat*. ABIA., X, pp. 43-47 ; J. PRZYLUSKI, *Is Angkor-Vat a temple or a tomb ?* J. Ind. Soc. Or. Art, Coomaraswamy volume (juin-déc. 1937), pp. 131-144.

Je ne puis m'empêcher de relever dans le dernier article de M. PRZYLUSKI un certain nombre de points qui appellent une rectification : P. 135, note 1. Après avoir dans son article des *Mélanges Winternitz* attribué à L. FINOT la paternité de l'introduction à la III^e partie du *Temple d'Angkor Vat* dont je suis l'auteur (cf. BEFEO., XXXIII, p. 304), M. PRZYLUSKI m'attribue maintenant celle de l'Introduction à la première partie qui a été en réalité écrite par L. FINOT ; — P. 138. Ce n'est pas moi, c'est le Dr. BOSCH qui a pour la première fois appliqué à Ankor Vāt l'expression de « temple funéraire » (BEFEO., XXXII, p. 21) ; — P. 141. M. PRZYLUSKI écrit : « It must be noted, moreover, that the Khmer king and the god Viṣṇu are two distinct personages, as they bear different names. Viṣṇu is a god ; Paramaviṣṇuloka is a dead king, and the latter name may possibly have meant : (1) the ensemble of those who have been to the Paramaviṣṇuloka ; (2) one whichever of those personages. But let it by no means be said that because the king had reached the superior regions, his tomb was necessarily a celestial dwelling. If a Christian goes to paradise after his death, his tomb is a tomb none the less, not a divine abode ». Le nom de Paramaviṣṇuloka n'est susceptible que d'une seule interprétation. C'est l'abréviation d'une expression qui revient souvent dans l'épigraphie pour ce nom comme pour les autres noms posthumes : *stac dau Paramaviṣṇuloka*, « le roi qui est allé au Paramaviṣṇuloka ». Il faut, dit P. MUS (*Barabudur*, BEFEO., XXXIII, p. 771), concevoir que l'apothéose se réalise par spécification. Le défunt ne devient pas effectivement dieu dans l'empyrée... ce n'est que dans son temple particulier qu'il devient un authentique Çiva, le Çiva de ce temple et du lieu où il s'élève. . . L'ancêtre est devenu une part, une portion, un fragment de Çiva éternel : *aṃṣa* qui, à ce sens, est d'emploi constant dans l'épigraphie royale. » Je reconnais volontiers que le roi qui est allé au monde de Viṣṇu

Mais est-il légitime de tirer de la présence d'un sarcophage dans un monument toutes les conséquences que notre logique occidentale nous incite à en tirer ? M. PRZYLUŚKI écrit (1) : « Pour être exact, la terminologie ne doit pas traduire nos propres conceptions, mais celles des constructeurs et des visiteurs du monument. Avant de décider entre les mots temple ou tombeau, il faut se demander si les rites qui s'y pratiquaient étaient adressés aux restes d'un mortel ou aux reliques d'un dieu ». Cette distinction logique est-elle applicable de façon rigoureuse aux coutumes religieuses de l'Inde propre et de l'Inde extérieure ? Les cendres d'un roi ou d'un prince y étaient-elles considérées d'une manière exclusive, soit comme les restes d'un mortel, soit comme les reliques d'un dieu ?

Notons à ce propos que si dans l'Inde les funérailles proprement dites (*antyeṣṭi*) sont essentiellement néfastes (*amaṅgala*), le *ṛāddha* offert aux mânes, aux *pitṛ* une fois leurs corps reconstitués par l'offrande des *piṇḍa*, n'a pas le même caractère (2). Cela est si vrai qu'au cours du *maṅgalaṛāddha* qui termine la période d'impureté de dix jours et a pour but la transformation du « revenant » maléfique (*preta*) en « ancêtre » (*pitṛ*), le brâhmane officiant qui pendant toutes les cérémonies funéraires avait placé son cordon sur l'épaule droite (à l'inverse de l'usage courant), le fait passer sur son épaule gauche au moment critique où il souhaite la bienvenue aux *pitṛ* venus pour opérer leur réunion avec le défunt (3). Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si, tant au Cambodge que dans l'Insulinde, le culte des morts figurés sous les traits de statues divines comporte des rites fastes (par exemple la *pradakṣiṇā*).

n'est pas devenu Visnu dans ce monde-là, mais je crois avec P. Mus qu'il l'est devenu dans son temple à Ankor Vât, et je suis persuadé que sa statue devait le représenter sous les traits de ce dieu (avec peut-être, certains traits indiquant sa nature de statue-portrait, tels que ceux qui ont été finement analysés par J. L. MOENS, *loc. cit.*) ; et je maintiens qu'Ankor Vât a tous les caractères architecturaux d'un palais céleste. Si tel n'était pas le cas, comment expliquer la présence de ces milliers d'apsaras qui animent la pierre de leur grâce juvénile ? Quant à l'argument tiré des croyances chrétiennes, il étonne sous la plume de M. PRZYLUŚKI qui écrit fort justement un peu plus loin (p. 144) : « The progress of our studies requires that, instead of confusing what can be confused, we should distinguish what can be distinguished » ; — P. 142. Ce n'est pas la faute du Prof. R von HEINE-GELDERN et de son article *Weltbild und Bauform in Sudostasien* (W.B.K.K.A., IV, 1930) si nous reconnaissons un Meru dans le moindre temple. C'est celle des inscriptions qui donnent régulièrement ce nom à tous les monuments en forme de pyramide couronnée d'un quinconce de tours (Bâkhèñ, Tâ Kêv, Mèbôn, Prè Rup, Bâphûon, etc.), et la théorie du temple-montagne est directement inspirée par le terme de *vnam* (*phnom*, montagne) servant à désigner ces monuments dans la langue des anciens Khmèrs. P. Mus a du reste apporté à la théorie de HEINE-GELDERN d'intéressantes confirmations dans son *Barabudur*, BEFEO., XXXIII, p. 759.

(1) *Loc. cit.*, p. 134.

(2) J. JOLLY, *Recht und Sitte*, p. 155.

(3) Mrs. SINCLAIR STEVENSON, *The rites of the Twice-born*, p. 183. Cf. aussi p. 21.

L'Inde propre nous offre l'exemple d'un monument funéraire qui est toujours l'objet de rites fastes, c'est le stûpa, sur lequel P. Mus a écrit dans son *Barabudur* des pages définitives :

« Nous avons affaire, dit-il, à une sépulture qui est par elle-même un véritable temple. C'est une tombe-sanctuaire. . . La tombe devient beaucoup moins l'habitation du mort qu'une sorte de corps artificiel substitué à la dépouille mortelle, un « homme cosmique » funéraire où logera l'entité magique qui prolonge le défunt. C'est un nouveau corps architectural, qui est si l'on veut le logis du mort, mais seulement à la manière dont son corps l'avait logé de son vivant » (1).

C'est exactement le rôle rempli par la statue-portrait cambodgienne ou javanaise, ce corps glorieux (*yaçaçcarîra*) qui est au même titre que le stûpa une « tombe-vivante » (2), animée comme lui par le *dharma*.

Même si nous n'avions pas dans l'Inde ce précieux élément de comparaison qui nous met en garde contre une distinction trop absolue entre les « restes d'un mortel » et les « reliques d'un dieu », lorsqu'il s'agit d'un grand homme, nous n'en serions pas pour autant enfermé dans ce dilemme, car l'Inde extérieure n'est pas une simple province culturelle de l'Inde propre.

C'est le mérite du Dr. W. F. STUTTERHEIM et de l'école hollandaise en général, d'avoir su analyser avec beaucoup de pénétration l'influence du passé indonésien pré-hindou sur les religions indiennes et sa réaction à l'égard de celles-ci. Qu'il y ait eu au Cambodge un phénomène analogue, il paraît difficile d'en douter, et même dans les cas où l'Inde suffit à expliquer telle conception religieuse ou telle réalisation architecturale des anciens Khmèrs, il n'en reste pas moins que leur atavisme pré-indien donna à celles-ci une certaine couleur locale et conditionna le sens de l'évolution.

Tel est le cas au Cambodge du culte du Devarāja. Il repose sans aucun doute sur des conceptions purement indiennes et son rituel a été composé à l'aide de textes dans lesquels on a cru retrouver des traités tantriques connus dans l'Inde (3). N'empêche que ce culte n'est nulle part attesté dans l'Inde sous la forme spécifiquement khmère qu'il a prise au Cambodge. De même, M. P. Mus a bien pu expliquer le symbolisme architectural du Bâyon (4) et du Barabudur (5) par le Lotus de la Bonne Loi, mais il n'existe dans l'Inde aucun monument qui rappelle, même de loin, ces étonnantes réalisations du génie khmère et du génie javanais.

(1) BEFEO., XXXIII, p. 617.

(2) P. Mus, *La tombe vivante, Esquisse d'une série ethnographique naturelle*, La Terre et la Vie, juillet-août 1937, p. 119.

(3) P. C. BAGCHI, *On some Tântrik texts studied in ancient Kambuja*, IHQ., V, 1929, p. 154. Cf. BEFEO., XXIX, p. 356.

(4) *Le symbolisme à Añkor Thom* : « le grand miracle du Bayon », CR. Acad. Inscr. et B.-L., 1936, p. 57.

(5) BEFEO., XXXII, p. 353.

Le corps ou les cendres d'un grand personnage étaient-elles considérées comme les restes d'un mortel ou comme les reliques d'un dieu ? demandait-on tout à l'heure. Tout porte à croire que dans l'Inde extérieure elles étaient à la fois l'un et l'autre. On a vu plus haut un *culte divin* rendu, d'après M. STUTTERHEIM aux cendres des princes balinaïes. A Java, H. GORIS a pu définir le monument de Prambanan d'où provient un reliquaire mentionné ci-dessus, comme le tombeau de Balitung (1), alors qu'il a toutes les caractéristiques d'un temple hindou et est orienté à l'Est. Par ailleurs, on a remarqué que dans divers *čandī* ayant tous les traits d'un temple hindou correctement ouvert à l'Est, le sens de lecture des bas-reliefs indique cependant qu'on y pratiquait la circumambulation par la gauche (*prasavya*) (2). « D'après les Čams, écrit M. PARMENTIER (3), si les tombes royales sont tournées vers l'Orient alors que tous les *kut* font face au Nord, c'est que les rois sont divins. » Au Cambodge, des sarcophages ont été trouvés dans divers monuments ouverts à l'Est, aussi bien qu'à Añkor Vât qui est orienté vers l'Ouest.

Pour les monuments de l'époque de Jayavarman VII, aucun doute n'est permis. Ce sont des temples parce qu'ils abritaient des images divines, et si le culte qui s'y pratiquait avait un caractère funéraire en ce sens qu'il s'adressait à des personnes défuntes, il n'en était pas moins divin puisqu'il avait pour objet des images de devas, et de bodhisattvas, et comportait d'après un témoignage formel (4) le rite de la *pradakṣiṇā*.

Temple ou tombeau ? Mon opinion, revisée à la suite d'une étude plus approfondie des faits javano-balinaïes, et de la découverte de sarcophages dans les monuments d'Añkor, est qu'il faut désormais répondre : temple et tombeau. Añkor Vât est la dernière demeure d'un être qui jouissait dès son vivant de certaines prérogatives divines, et que la mort avait achevé d'assimiler à un dieu. C'est le palais funéraire dans lequel reposaient ses restes mortels, mais où se dressait aussi sa statue le représentant sous les traits d'un dieu.

(1) *De eenheid der Matarāmsche Dynastie*, Festschrift Batav. Gen. I, p. 206. Le Dr. STUTTERHEIM écrit par ailleurs à propos des *čandī* javanais, qu'il considère non comme des temples destinés au culte public, mais comme des mausolées de rois défunts : « Viewed from the outside, they bear all the characteristics of a temple. » (JAOS., loc. cit., p. 1.)

(2) Martha A. MUUSSES, *Willekeur of regel ?* O. V. 1922, p. 130-137.

(3) *Inventaire*, II, p. 382.

(4) Celui de la stèle de Ta Prohm, st. LXXXV, BEFEO., VI, p. 78, qui dit en toutes lettres qu'à l'occasion de la fête annuelle du printemps célébrée à Ta Prohm au mois de Caitra, Bhagavatī, c'est-à-dire l'image de la mère du roi sous les traits de la Prajñāpāramitā, prenait part à une procession qui exécutait une triple pradakṣiṇā. Suivant le texte de Prāh Khān (st. CLVIII), la même statue ou son substitut (*utsavamūrti*) figurait chaque année, au mois précédent, c'est-à-dire en Phālguna, dans un synode d'images ayant lieu à Prāh Khān où devaient être célébrés des rites analogues.

Dans son dernier article sur cette question, M. PRZYLUŚKI, exprimant son opinion sous une forme moins absolue que dans le précédent, écrit que le sépulcre d'un roi divinisé doit nécessairement avoir les caractéristiques, à la fois d'un temple et d'un tombeau. « Il n'est pas indifférent de savoir quelle est la conception qui est la plus forte et détermine le caractère du monument » (1).

Cette remarque donne la note juste et permet de clore le débat qui s'est ouvert à propos d'Ankor Vât. Ce monument est un tombeau, si le sarcophage qu'on a trouvé dans la tour centrale (2) est contemporain de sa construction. Mais c'est aussi un édifice qui, architecturalement, ne se distingue des autres temples khmers que par son orientation à l'Ouest (3), et qui devait, comme ceux-ci, abriter dans le sanctuaire central une image du roi.

Pour désigner les monuments de ce type, pour marquer que leur idole principale représentait sous une apparence divine un roi ou un prince défunt dont il est vraisemblable que le corps, des cendres ou quelque autre appartenance animait cette image, on est bien obligé d'avoir recours à une expression adéquate. Et si « temple funéraire » proposé par le Dr. F. D. K. BOSCH a pu paraître autrefois à M. PRZYLUŚKI présenter l'inconvénient « de confondre ce qui peut être confondu au lieu de distinguer ce qui doit être distingué », j'espère que sous le bénéfice des remarques précédentes cette expression ou celle de « mausolée » finiront par recueillir son adhésion.

(1) *Loc. cit.*, p. 138. Cf. p. 144.

(2) On a mis en avant diverses hypothèses pour expliquer cette anomalie qu'Ankor Vât n'est d'ailleurs pas seul à présenter. Le Dr. F. D. K. BOSCH (BEFEO., XXXII, pp. 19-21) et M. J. PRZYLUŚKI (*loc. cit.*, p. 139) ont proposé une explication d'après laquelle l'orientation insolite serait due au fait qu'Ankor Vât est le seul grand temple funéraire ou tombeau élevé du vivant du roi. On conçoit en effet, après ce qui vient d'être dit, qu'un temple funéraire élevé par un successeur à la mémoire d'un roi *déjà divinisé* soit plus un temple qu'un tombeau. D'autre part, un monument élevé par un roi, de son vivant, comme un temple du dieu-roi, a forcément une orientation faste qu'il conservera, même si, après la mort du fondateur, il devient son mausolée. Si Ankor Vât a été conçu par Sūryavarman II comme son tombeau, où devaient être célébrés les rites funéraires précédant l'ensevelissement, comme un *Meru* ou *men* dirait-on aujourd'hui, l'orientation néfaste se comprend. Mais une autre hypothèse se présente aussi à l'esprit. Si, désirant adapter le culte royal au vishnouisme alors en faveur, Sūryavarman II a conçu Ankor Vât, comme un temple dans lequel le devarāja était représenté par une image de Visnu contenant son essence ou son moi subtil, peut-être a-t-il voulu marquer la rupture avec le çivaïsme des siècles précédents, en adoptant une nouvelle orientation, qui, notons-le, est celle qui est réservée à Visnu à l'époque de Jayavarman VII : au Bayon, les scènes vishnouites sont sculptées sur la face Ouest de la galerie intérieure ; à Prāṇ Khān, le bâtiment S qui est situé à l'Ouest du gopura II Ouest, et dont l'entrée normale est à l'Ouest, ne contenait que des images de Visnu et de ses avatars. L'association de Visnu avec l'Ouest ressort encore de la découverte d'une grande statue de Visnu couché au centre du Bārāy *occidental* (BEFEO., XXXVI, p. 611). Il ne faut pas oublier d'ailleurs que dans l'Inde propre, Visnu-Kṛṣṇa règne à Dvārakā, « la ville des portes du Couchant, bâtie au sein de la mer occidentale » (BARTH, *Religions de l'Inde*, p. 104).

(3) *Loc. cit.*, p. 144.

XXXIV. — LES HÔPITAUX DE JAYAVARMAN VII.

Les emplacements de 15 des 102 hôpitaux mentionnés dans l'inscription de Tà Prohm (st. CXVII) sont connus grâce aux stèles de fondation qui y ont été trouvées. En voici la liste :

NUMÉROS			N ^o de l'ins- cription Inv. Cædès	NOM DU MONUMENT	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
de clas- sement (1)	de La- jonquière (2)	de Par- mentier (3)			
203	2 172		K. II	Čăn Čum	Inv. I, p. 3
			160	Pràsàt Khnà	" p. 240
		197 bis	435	Kòk Rokà	BEFEO., XIII (1) p. 34 et XV (2) p. 108.
710		240,5	667	Pràsàt Bantây Thlên	BEFEO., XXX, p. 222, 224; BCal., 1917-1930, p. 42
71	348		368	Sai Fong	Inv. II, p. 96
	373		375	Pràsàt Tà Mân Tôc	" p. 132
	403		386	Vât Pàk'âm	" p. 223
	422		387	K'onburi	" p. 238
	437		395	Nom Vãn	" p. 265
745	457		402	Vât Ku	" p. 310
			602	Pr. à l'O. de la Porte O. d'Ankor Thom	BEFEO., XXVI, p. 512; — BCal., 1917-30, p. 34
415	498		614	Tà Prohm Kel	Inv. III, p. 116
382		533,2	537	Tà Kèv (Temple de l'Hôpital)	BCal., 1917-30, p. 28.
			209	Pràsàt Tà Kè Poñ	Inv. III, p. 438
			912	Vât Svây	Cahiers de l'EFEO. n ^o 22, p. 8

(1) Arrêtes du Gouverneur Général de l'Indochine des 16 mai 1925, 1^{er} octobre 1932 et 17 juillet 1935.

(2) *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Paris, 3 vol., 1902-1911 (Public. EFEO., IV, VIII, IX).

(3) *Inventaire détaillé des monuments khmers* (manuscrit conservé à l'EFEO).

(4) *Liste générale des inscriptions du Champa et du Cambodge*, Hanoi, 1923 (à compléter par le supplément publié dans G. CÆDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 272).

Les locaux hospitaliers proprement dits étaient certainement en matériaux légers, car il est peu vraisemblable qu'on ait logé les malades dans des constructions en pierre ou en briques, alors que partout ailleurs celles-ci étaient réservées aux dieux, et que les hauts dignitaires et le roi lui-même habitaient dans des demeures en bois.

Mais les hôpitaux comportaient, d'après l'édit lui-même, une chapelle qui devait être en pierre et qui avec l'indispensable mur d'enceinte constituait le squelette lithique de ces établissements. Des spécimens en ont-ils été conservés ?

Des 15 emplacements énumérés ci-dessus (1), on peut éliminer : Čăn Čũm, où les bonzes n'ont rien laissé subsister des édifices anciens ; Pràsàt Tà Kè Poñ, dont les vestiges déjà peu reconnaissables du temps d'AYMONIER (2) n'ont pas été retrouvés par L. DE LAJONQUIÈRE ; Sai Fong où ne subsiste aucune trace d'édifices de l'époque khmère ; Văt Păk'ăm, pagode moderne où la stèle a dû être apportée d'ailleurs ; Nom Văn qui constitue un ensemble assez complexe ; Kôk Rokà sur lequel on manque de renseignements précis ; et Văt Svày où la bonzerie moderne n'a pratiquement rien laissé subsister des vestiges anciens. Les huit emplacements restant sont marqués par des édifices appartenant à l'époque de Jayavarman VII (lorsque le style en est reconnaissable), de mêmes dimensions, construits sur le même plan et présentant des caractères communs, à savoir : au centre une tour ouvrant à l'Est par un porche ou avant-corps, soit en grès (3), soit en latérite (4) ; au Sud-Est de la tour un édicule annexe ouvrant à l'Ouest par un avant-corps (5), et présentant dans deux cas (6) la particularité rare d'avoir une fenêtre ouvrant au Sud ; un mur d'enceinte en latérite interrompu à l'Est par un gopura cruciforme de mêmes matériaux que la tour ; et généralement un bassin à l'extérieur de l'enceinte (7).

La similitude de plan et de style, associée à l'identité des stèles, permet de conclure qu'on se trouve en présence de l'ossature des hôpitaux de Jayavarman VII, et que les tours abritaient autrefois l'image du Bhaïşajyaguru et de ses deux assistants (8).

(1) Auxquels il faut ajouter Prăh Khăn d'Ankor dont la stèle de fondation, en sa stance XXXIX, révèle l'existence d'un hôpital sans permettre d'en déterminer l'emplacement exact.

(2) *Le Cambodge*, II, p. 297.

(3) Pr. Bantây Thlên et les trois emplacements des environs d'Ankor : à l'Ouest de la porte Ouest, Tà Prohm Kel, Tà Kèv.

(4) Pr. Khnà, Pr. Tà Măn Tôč, K'onburi, Văt Ku.

(5) En grès à Pr. Bantây Thlên, en latérite partout ailleurs ; manque à Văt Ku et aux trois emplacements d'Ankor.

(6) Pr. Tà Măn Tôč, K'onburi.

(7) Au Nord à Pr. Tà Măn Tôč et à Tà Prohm Kel, au Nord-Est à Pr. Khnà, à l'Est à Văt Ku (où il y en a quatre).

(8) A la chapelle de l'Hôpital, près de Tà Kèv, M. GOLOUBEV a signalé un fronton « où l'on distingue une représentation du bodhisattva Lokeçvara associée à celle d'un malade, apparemment atteint de lèpre nerveuse, auquel un infirmier s'apprête à masser la main » (J. Ind. Soc. Or. Art, Juin-décembre 1937, p. 102). D'autre part, Tà Prohm Kel est associé à la légende de Poñā Krek, le mendiant paralytique dont les membres ankylosés furent dénoués sur l'emplacement de cet édifice par le cheval d'Indra, après quoi il monta sur le cheval qui l'emporta dans les airs.

Or, des dispositions absolument identiques se retrouvent dans les monuments suivants qui semblent être tous de date assez basse (1).

NUMÉROS		NOM DU MONUMENT	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
de classement (2)	de Lajonquière		
291	203	Pràsàt Pràptĩrs	Inv. I, p. 271
302	215	Pràsàt Don Čan	" p. 285
	357	Pràsàt Non Ku	Inv. II, p. 106 (cf. BEFEO., XXII, p. 73)
	372	Kamphên Noi	" p. 129
	378	Pràsàt Čranien (ou Pr. Čuk)	" p. 140
	381	Pràsàt Chang Pi	" p. 142
	393	Pràsàt Ban Samo	" p. 164
	417	Pràsàt Yai	" p. 232
	420	Kut Rursi	" p. 234
	433	Pràsàt Sra Phlen	" p. 251
	439	Pràsàt Bàn Pràsàt	" p. 266
	441	Prang P'on Songk'ram	" p. 269
	445	Kut Rursi Nang Ram	" p. 275
410	519	Pràsàt Prei Pràsàt	Inv. III, p. 133
	683	Pràsàt Tà Kām	" p. 330
593	737	Pràsàt Prei Nokor	" p. 357
43	807	Prasat Thnāl Dāč	" p. 385

On objectera que ces dispositions n'ont rien de remarquable, à tel point que, dans la plupart des cas, L. DE LAJONQUIÈRE décrit ces édifices en disant simplement qu'ils sont « de plan habituel » ou « de plan ordinaire ». Le nombre relativement grand de monuments présentant le même arrangement n'est pas un argument contre l'hypothèse d'après laquelle certains de ces monuments seraient des vestiges des hôpitaux fondés par Jayavarman VII, car le nombre de ces établissements, cent deux, est justement fort élevé. Et l'on ne peut échapper à ces deux constatations de fait : chaque fois qu'une stèle a été trouvée dans un monument de ce type, c'était une stèle des hôpitaux, et réciproquement, aucun de ces monuments, sauf Pràsàt Tà Kām, n'a livré d'inscription qui ne soit pas une stèle des hôpitaux.

(1) Sauf Pràsàt Tà Kām dont le sanctuaire porte une inscription de 791 A. D. et le bâtiment annexe une de 962 A. D.

(2) Arrêté du Gouverneur Général du 16 mai 1925.

On s'est demandé pourquoi la mention des 102 hôpitaux et le relevé des dépenses occasionnées par leur entretien figure dans la stèle de Tà Prohm dont l'objet précis est en réalité la consécration du monument dédié à la mère de Jayavarman VII sous l'aspect de la Prajñāpāramitā. En voici la raison. Les stèles des hôpitaux nous apprennent, dans leur stance XXXVIII, que les deux officiants (*yājaka*) et l'astrologue (*gaṇaka*) de chacun de ces établissements étaient nommés par le supérieur (*adhyāpaka*) du Çrī Rājavihāra. Or ce nom, que j'ai lu à tort Rājavihāra en publiant la stèle de Tà Prohm (1), n'est autre que celui de la *purī* « affectée à la subsistance de la mère de Buddha » (*purī rājavihāranāmnī* — — — *munīndramātur bharaṇe niyuktā*, st. XXXV). Le texte désigne par là le temple de Tà Prohm et ses dépendances. Si le supérieur était chargé de la nomination du personnel des hôpitaux, il n'est pas surprenant que ceux-ci soient mentionnés, avec leurs dépenses d'entretien, dans la stèle de fondation du monument où résidait ce haut dignitaire.

XXXV. — LES GÎTES D'ÉTAPE A LA FIN DU XII^e SIÈCLE.

Les stances CXXII à CXXVI de la stèle de Prāḥ Khān énumèrent en ces termes 121 gîtes d'étape construits par Jayavarman VII le long des routes qui sillonnaient le royaume :

« Sur les routes de Yaçodharapura à la capitale du Campā, (il a construit) 57 « gîtes d'étape avec du feu. De la capitale à la ville de Vimāy, (il y a) 17 gîtes « avec du feu. De la capitale à Jayavatī, de cette ville à Jayasimhavatī, de là à « Jayaviravatī, de cette ville à Jayarājagiri, de Jayarājagiri à Çrī Suvīrapurī, de « cette ville à Yaçodharapura, (le long de cette route) il y a 44 gîtes avec du « feu. Il y en a un à Çrī Sūryaparvata, un à Çrī Vijayādityapura, un à Kalyā- « ṇasiddhika. Au total 121 (2). »

Ces gîtes d'étape où les voyageurs trouvaient du feu correspondent évidemment à ces édifices en pierre que l'*Inventaire* DE LAJONQUIÈRE (3) classait sous

(1) BEFEO., VI, pp. 55 et 74. Dans l'écriture de Jayavarman VII, les caractères *bhā* et *hā* se ressemblent beaucoup.

(2) CXXII (D, l. 2) yaçodharapurād yāvac upakāryāhutābhujas	campānagaram adhvasu saptapañcāçad ālayāh
CXXIII (3) purād vimāypuraṃ yāvad purāj jayavatīm tasyāh	vahnes saptadaçālayāh jayasimhavatīm tatah
CXXIV (4) jayaviravatīm tasyā jayarājagirer yāvac	jayarājagirim punah chrisuvīrapurīm tathā
CXXV (5) tasyā yaçodharapuram catvāruṇçac ca catvārī	yāvad vahnigrhāni ca caikaṃ çrisūrya parvate
CXXVI (6) ekam çrīvijayāditya- ekaṇ ca piṇḍitāny eka-	pure kalyānasiddhike vinçaty uttarakaṃçatam

(3) I, p. L; II, p. XXXI; III, p. XXVII. C'est M. FOUCHER qui le premier, reconnu dans ces édifices des gîtes d'étape (JA., 1903 [I], p. 179).

le nom de « monuments du type de Táp Čei », et auxquels L. FINOT a consacré en 1925 une courte étude en les désignant sous les noms de *dharmaçālā* (1). L'inscription de Práh Khàn en mentionne 57 sur la route d'Añkor à la capitale du Champa, 17 sur celle d'Añkor à P'imai, 44 sur un circuit jalonné par des villes inconnues par ailleurs, un au Phnom Čisór et deux autres qui restent à identifier. Ces données méritent d'être confrontées avec les résultats de l'exploration archéologique.

Route du Champa. Le Champa était alors divisé en deux royaumes (2) ayant leurs capitales respectivement à Vijaya (Binh-đinh) et à Pāṇḍuraṅga (Phanrang). Le contexte ne permet pas de décider de quelle capitale il s'agit ici : Binh-đinh et Phanrang étant, à vol d'oiseau, à la même distance d'Añkor, on ne peut tirer aucune indication du nombre des relais indiqué. La seule remarque qu'on puisse faire, c'est que les relais ne devaient pas être plus espacés sur cette route que sur celle d'Añkor à P'imai. En effet, sur cette dernière il y avait, d'après l'inscription, 17 relais pour une longueur de 225 kilomètres. Une règle de trois montre que 57 relais espacés de la même façon correspondent à une distance de 754 kilomètres. Or de Siem Ráp à Phanrang, par les routes coloniales 1^{bis}, 22 et 1 il y a actuellement 820 kilomètres, mais cet itinéraire, qui fait un détour par Saigon, n'est pas direct, et la distance de 754 kilomètres obtenue en supposant que, comme sur la route de P'imai les relais étaient espacés de 12,5 kilomètres en moyenne, ne doit pas être éloignée de la vérité. Quel que soit le terminus de cette route, Binh-đinh ou Phanrang, il est à peu près certain qu'elle suivait au départ d'Añkor soit la chaussée que DE LAJONQUIÈRE appelle « voie du Sud-Est » (3), soit la chaussée « de l'Est » dont les restes sont visibles entre Añkor et Práh Khàn de Kōmpon Svây (l. 73) (4). Dans ce dernier cas, les édicules de Bēñ Mālā (219), de Táp Čei (220), de Pràsāt Tà Ĕin (234), un édicule inédit signalé en 1932 par G. TROUVÉ (5), et celui de Práh Khàn (174) faisaient partie des 57 gîtes d'étape mentionnés ici (6).

Route de P'imai. Le long de la chaussée, dite « voie du Nord-Ouest » (7) qui réunit Añkor à P'imai en passant par le col de Čhoñ Samet et le sanctuaire de Phnom Ruñ, on a reconnu 8 des 17 gîtes mentionnés ici. Ce sont Pràsāt Phtur (523), Pràsāt Sampou (611), Pràsāt Seman Tiñ (628), Pràsāt Ó Čruñ (700), Pràsāt Kuk Mōn (707), Pràsāt Prohm Kel (722), Pràsāt Noñ Ploñ (413) et Pràsāt Srebo (415). L'espacement entre ces monuments est très inégal, ainsi

(1) L. FINOT, *Dharmaçālās au Cambodge*, BEFEO., XXV, pp. 417-422.

(2) Ce fait bien connu (G. MASPERO, *Royaume de Champa*, p. 165) est mentionné dans la stance CLXVI de l'inscription de Práh Khàn.

(3) *Inventaire*, III, p. xxii.

(4) *Ibid.*, p. xxiii.

(5) BEFEO., XXXIII, pp. 524-525, et Rapport de la Conservation d'Añkor, janvier 1932.

(6) Cf. le tableau donné par L. FINOT, *loc. cit.*, p. 419 et la carte p. 418.

(7) *Inventaire*, III, p. xxiv.

qu'il ressort du tableau dressé par L. FINOT (1). La distance entre Añkor et P'imai étant de 225 kilomètres, la distance *moyenne* entre chacun des 17 gîtes d'étape construits par ordre de Jayavarman VII, était de 12 kilomètres 500. C'est à 1 kilomètre près la distance qui sépare Pràsàt Kuk Mon de Pràsàt Ó Črūrñ et de Pràsàt Prohm Kel. Les deux édicules situés immédiatement avant Pràsàt Ó Črūrñ en venant d'Añkor, à savoir Pràsàt Sampou et Pràsàt Seman Ting, sont distants de 18 kilom. 500 et le dernier est à 18 kilom. de Pràsàt Ó Črūrñ. Il semble donc que d'Añkor à Pràsàt Prohm Kel, tous les gîtes d'étape aient été reconnus. C'est entre Pràsàt Prohm Kel et P'imai qu'il faudrait chercher les 9 manquants.

Circuit Añkor — Jayavatī, etc. — Añkor. Cette route était jalonnée par 44 gîtes d'étape. Si l'on applique à ce nombre le même raisonnement que ci-dessus, on constate que 44 relais, espacés de 12, 5 kilom. les uns des autres, correspondent à une distance de 580 kilom. environ. Ici, il s'agit d'un circuit qui, parti d'Añkor, y revient après être passé par six localités dont trois (Jayasimhavatī, Jayavīravatī et Jayarājagiri) sont mentionnées aux stances CXV et CXVII de l'inscription de Prāḥ Khān, mais dont malheureusement aucune n'est connue par ailleurs. En dehors des chaussées ci-dessus mentionnées allant respectivement à P'imai, à Prāḥ Khān (173) et à Kōmpon Thom, L. DE LAJONQUIÈRE a encore reconnu une voie ancienne joignant Bēñ Mālā à Vāt Phu, en passant par Kòḥ Ker (2), et une autre se dirigeant d'Añkor vers l'Ouest-Nord-Ouest en passant par Phnom Sròk (4). Aucune de ces deux voies ne semble être jalonnée d'édifices du genre de ceux qui ont été trouvés le long des chaussées d'Añkor à P'imai et d'Añkor à Prāḥ Khān (173). Si le circuit indiqué dans les stances CXXIII-CXXV correspond en partie à une de ces deux routes, il faudrait admettre que toutes les « maisons à feu » étaient en matériaux légers, mais alors on se demande pourquoi le roi mentionnerait des « salas » dont l'érection n'offre rien de bien particulier. Peut-être les indications données par la stèle de Prāḥ Khān se rapportent-elles à un programme de travaux publics qui n'a été exécuté qu'en partie.

La même question se pose à propos de la « maison à feu » mentionnée au Sūryapārvata, c'est-à-dire au Phnom Čisór (st. CXXV), où il n'existe aucun édicule « du type de Tāp Čei ». Par contre, en dehors des 121 gîtes d'étape énumérés ici comme jalonnant les routes, on connaît celui de Prāḥ Khān d'Añkor, mentionné dans la st. XXXIX de l'inscription et ceux de Tā Prohm et de Bantāy Čhmār.

Mentionnons, pour en finir avec ces édifices, qu'un siècle après Jayavarman VII, cette organisation existait encore et frappait l'envoyé chinois TCHEOU TA-KOUAN qui écrivait dans sa relation de voyage : « Sur les grandes routes, il y a des lieux de repos analogues à nos relais de poste » (3).

(1) *Loc. cit.*, p. 419.

(2) *Inventaire*, I, p. LIX.

(3) *Ibid.*, II, p. xxxiv.

(4) BEFEO., II, p. 173.

ESSAI SUR LA CONNAISSANCE DE NĀK PĀN APRÈS ANASTYLOSE (1)

par MAURICE GLAIZE,

*Architecte Diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Angkor.*

« Moi qui près d'Angkor, dans l'îlot du Baray de Prah Khan, vis un banian nouer ses racines autour de la chapelle des Nagas . . . » (pl. XVI, A). C'est par cette image que Jean Paul SARTRE, dans l'un de ses romans (2), symbolise l'aventure dans son opposition avec la banalité du quotidien.

Comment ne pas rapprocher ce souvenir tenace de l'émotion ressentie par un Sylvain LÉVI devant ce même arbre « dont le dôme de feuillages touffus s'épanouissait au-dessus de la chapelle dédiée au bodhisattva Lokeçvara » et qui, comme le relate M. GOLOUBEV (3), « le fascinait, évoquait pour lui les arbres sacrés de l'Inde, lui rappelait les liens mystiques qui unissent la sagesse des hommes aux forces inconscientes de la nature » ? Les amis du Maître disparu savent que cet arbre, ce ficus géant dont il demandait « qu'on laissât intactes les branches et les racines le jour où serait décidée la restauration du temple », ne lui a survécu que de quelques heures, fauché par un ouragan le 1^{er} novembre 1935.

La valeur d'un tel témoignage de savant, ne pouvant être suspecté de sacrifier les exigences de l'archéologie à l'attrait du pittoresque, justifie l'enthousiasme manifesté par tous ceux qui, de 1922, date du dégagement, à 1935, visitèrent Nāk Pān et y virent le plus souvent un ensemble où la part de la nature s'affirmait prépondérante là où l'œuvre des hommes se contentait de faire l'appoint.

(1) Les sources de cet article sont bien connues des lecteurs du BEFEO. :

H. MARCHAL, *Notes sur l'Architecture de Nāk Pān*, BEFEO., t. XXVI, p. 1-9.

L. FINOT et V. GOLOUBEV, *Le Symbolisme de Nāk Pān*, BEFEO., t. XXIII, p. 401-405.

V. GOLOUBEV, *Le Cheval Balāha*, BEFEO., t. XXVII, p. 223-237. Nous tenons d'autre part à témoigner notre gratitude à M. CÉDÈS, qui a bien voulu nous communiquer le texte de la Conférence sur Nāk Pān qu'il a prononcée le 6 mars 1939 à Hanoï devant les « Amis de l'E.F.E.O. » et qui se trouve résumée dans le n° 18 des *Cahiers*, p. 33-34. En traitant avec sa maîtrise habituelle la question sous tous ses aspects, il a considérablement facilité notre tâche, et nous nous excusons à l'avance auprès de lui des emprunts que nous avons dû faire à son remarquable exposé.

(2) J. P. SARTRE, *La Nausée*, Paris, éd. Gallimard, 1938, p. 40.

(3) V. GOLOUBEV, *Sylvain Lévi et l'Indochine*, BEFEO., t. XXXV, fasc. 2, p. 556.

C'est qu'ici plus que partout ailleurs, mieux qu'à Pràh Khàn, mieux qu'à Tà Prohm, la végétation depuis des siècles faisait corps avec l'architecture, participait de la pierre en parfaite harmonie de dosage. L'arbre sacré, coiffant miraculeusement le pràsàt, en était devenu l'ossature vivante, substituant les fûts de ses racines aux piles rigides, encadrant les panneaux sculptés, abritant l'idole de ses branches comme d'autant de parasols étagés.

Bien qu'en mai 1933 un coup de vent, provoquant une première mutilation partielle, eût laissé concevoir quelques doutes sur la vitalité du colosse, personne ne voulait croire encore à sa décrépitude. Devant le drame de 1935 brisant toutes les branches maîtresses, il fallut se rendre à l'évidence et mettre un terme à l'agonie en sectionnant l'unique moignon qui, en porte-à-faux du côté Ouest, brandissait encore vers le ciel son bien pauvre panache (pl. XVI, B).

Deux ans encore le sanctuaire, qui n'avait du fait de la chute souffert aucun dommage, fut laissé dans sa gangue végétale, avec le vain espoir qu'il en jaillirait quelque rejet. Nâk Pân, célèbre dans le monde entier, n'était plus que déception pour les visiteurs, dont certains pourtant, à l'imagination plus féconde que soucieuse de l'ambiance, voyaient se convulser « dans les torsades des racines les corps de naïades échevelées et nues » (1).

Devant la carence de la nature, l'Ecole Française d'Extrême-Orient se devait de ne point laisser les choses en l'état, de chercher à sauver l'inerte moribond de pierre, broyé par la végétation, rongé par le temps. La vision de romantisme n'étant plus, l'archéologie reprenait ses droits et la restauration s'imposait (pl. XVII, B).

Certains, en raison même de leur expérience, n'envisageaient point sans inquiétude ce nouvel essai d'anastylose. L'insuccès confinerait au désastre si nous devions, une fois les racines enlevées, ne trouver qu'un amas informe de matériaux délités et brisés, ou ne récupérer qu'un nombre insuffisant de pierres : nous risquions de n'avoir plus à présenter aux touristes qu'un monticule à vague aspect de termitière, digne d'inspirer tous les sarcasmes.

Vivement encouragé par M. CÆDÈS, qui décidait en 1937 de tenter l'opération, nous n'hésitions pas cependant à nous lancer dans l'aventure avec toute la confiance du néophyte que nous étions encore dans le domaine de la chirurgie monumentale : nous devions avoir la bonne fortune de mener notre tâche à bien en moins de quatorze mois, de mi-février 1938 à fin mars 1939, dont 6 mois pour le sanctuaire, 4 pour la plateforme centrale, et autant pour les édicules des bassins secondaires et le groupe du cheval Balâha.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX. — Notre but ne saurait être d'esquisser ici une nouvelle description de Nâk Pân qui ferait double emploi avec les études de divers auteurs, et notamment celle composée par Henri MARCHAL en 1926.

(1) H. MARCHAL, Rapport de septembre 1936.



A

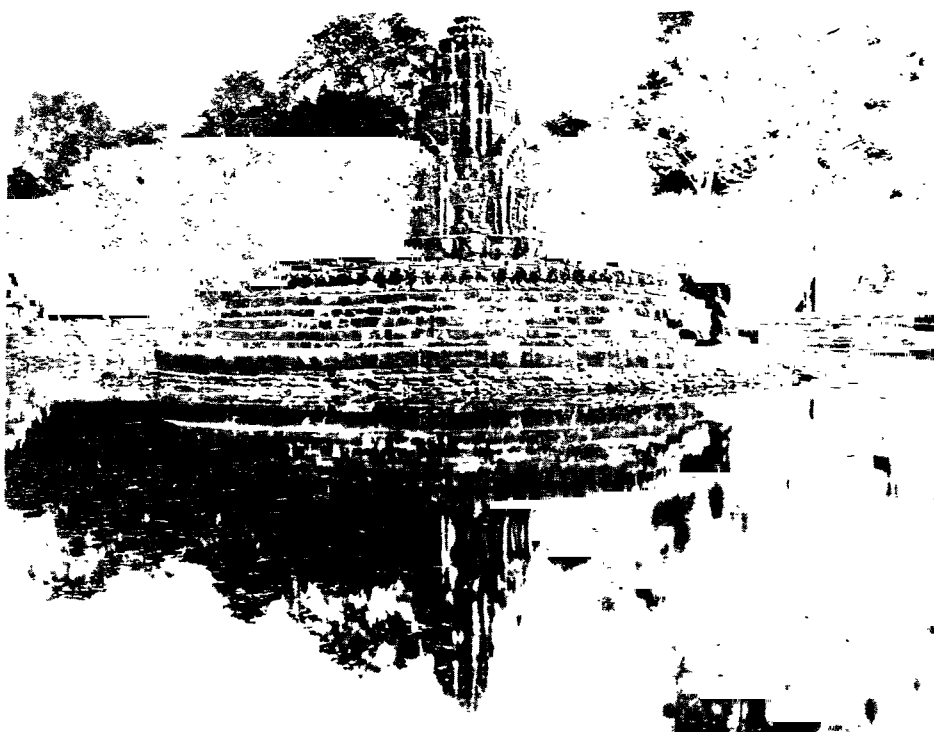


B

NĀK PĀN. A, Vue du bassin central avant la chute de l'arbre. B, Arbre brisé par un ouragan. Cf. p. 351 et 352.



A



B

NĀḶ PĀṆ. A, Ilot central après enlèvement des racines. B, Bassin central après anastylose. Cf. p. 352 et 353.

Il nous suffira de rappeler que ce temple, dans son actuelle présentation, se compose essentiellement d'un grand bassin carré bordé de gradins, au milieu duquel se dresse, ceinturé de degrés semblables, un îlot circulaire portant un petit sanctuaire. Quatre bassins secondaires le flanquent sur les axes, que marquent quatre chapelles en pénétration dans la berge commune.

A) *Sanctuaire* (pl. XVIII, A, XVIII, B et XIX, A). — Il a fallu tout d'abord, pour mettre à nu la maçonnerie du sanctuaire, presque entièrement masqué par les coulées de racines, déchiqueter celles-ci par taillades. Procédant avec la plus grande prudence à coups de hachette et de coupe-coupe, nous avons réussi à éviter tout dégât, la souche étant à peu près complètement morte, ce qui la rendait assez friable (pl. XVII, A).

Les éléments de la construction restés debout, et qui n'avaient échappé à la dislocation que grâce à la masse des blocs d'ossature dépassant un mètre cube aux piles d'angle, sont apparus moins désagregés qu'on eût pu le craindre. Il n'en a pas moins été nécessaire, pour resserrer les joints et supprimer les faux-aplombs, d'effectuer le démontage quasi total du pràsàt, accompagné du numérotage habituel des pierres par assise et de l'établissement de croquis d'appareil afin d'éviter toute erreur lors de la repose.

Il manquait en définitive l'étage supérieur en retrait, le couronnement, deux des motifs d'angle à triple tête d'éléphant : le tout, augmenté de quelques pierres éparses, fut retrouvé dans les déblais du sol, permettant de reconstituer dans ses grandes lignes « la pure vision du temple à l'époque où il fut construit, alors que la nature n'avait pas imposé à l'architecte sa collaboration un peu envahissante » (1).

Haut de 1 m. 33 et correspondant au sol intérieur, le soubassement, traité en corolle de lotus à 16 pétales opposés ceinturés par une gorge, était resté sensiblement de niveau : il n'a donc exigé que quelques remaniements. Il semble bien, malgré sa forme ronde, qu'il ait été construit en même temps que les murs du pràsàt en élévation, leur pourtour étant marqué par une légère surépaisseur à la face supérieure, comme à la base le contour des pétales sur le dallage de la terrasse. De même la disposition des joints verticaux rayonnants rend improbable l'existence première de coupures correspondant à des escaliers d'axe tels qu'il s'en trouve à la face Est.

Il n'en est pas moins évident que le sanctuaire primitif, sur plan carré à 4 avant-corps (2), comportait 4 baies libres semblables, et que 3 d'entre elles ont été murées pour constituer les motifs de fausses-portes sculptés extérieurement d'images de Lokeçvara (pl. XX, A) : on retrouve même dans ces remplissages plusieurs pierres de réemploi.

(1) H. MARCHAL, *Guide archéologique aux Temples d'Angkor*, éd. 1928, p. 164.

(2) Centre 1 m. 40 x 1 m. 40, avant-corps 0 m. 95 x 0 m. 95 dans œuvre. — Baies 0 m. 57 x 1 m. 15 hr.

Quatre voûtes de forme ogivale, à intrados brut et extrados en imitation de tuiles à canaux, étaient cachées par un plafond de bois porté par une petite corniche à 1 m. 80 du sol. Les murs étaient nus, et le dallage en grès sur sous-couche de latérite, partiellement affaissé, était interrompu au mitan sur 0 m. 80 carré, avec, aux angles, 4 logements de poteaux portant dais pour abriter l'idole.

La cavité centrale ne correspondait point à un puits maçonné : son exploration nous a fait rencontrer successivement de la terre de remblai jusqu'au rang de latérite, d'ailleurs crevé par les racines, situé au niveau de la plateforme extérieure, puis 3 m. 50 de sable pur. Nous nous sommes arrêté en pleine argile à 6 m. 50 de profondeur totale, sans avoir effectué d'autre trouvaille que deux statuettes de Buddha sur nāga d'époque tardive et sans intérêt.

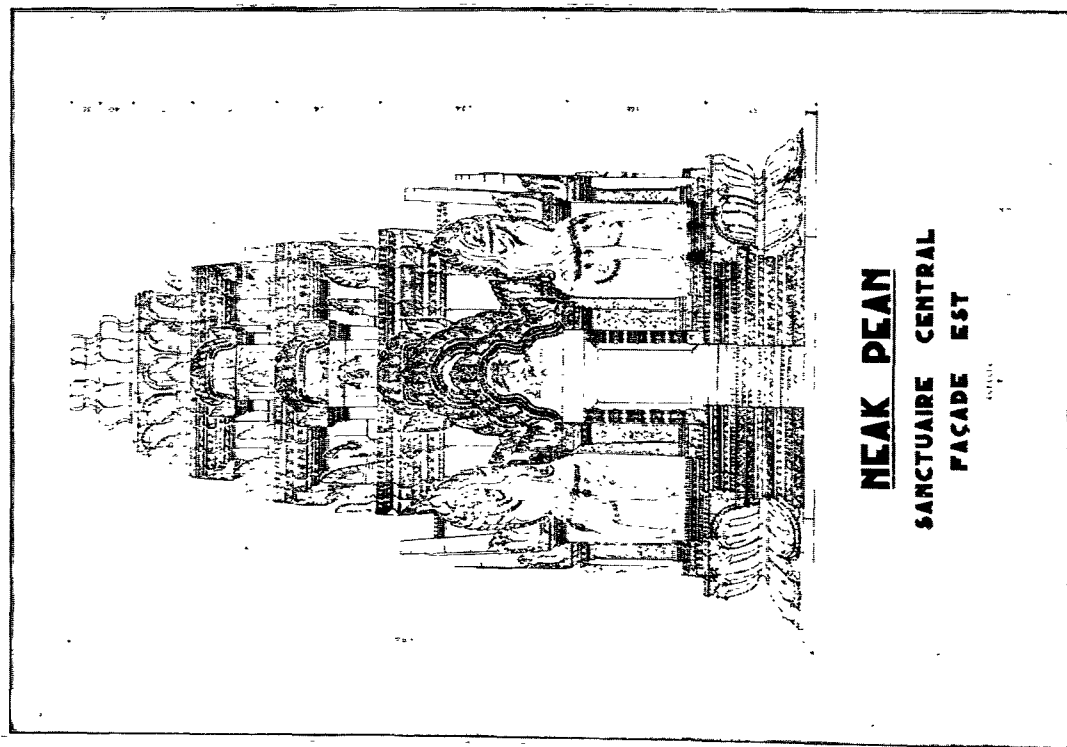
Extérieurement la démolition a permis de faire une constatation de grande importance. Nous avons en effet repéré sur toutes les faces externes des quatre avant-corps, derrière les motifs d'éléphants décorant les angles rentrants de l'étage principal du sanctuaire, les traces de devatā et d'une frise moulurée et ornée se raccordant aux chapiteaux des pilastres. Les parois dans leur état ancien, décorées et sculptées, ont donc été rabotées pour fournir un fond uni aux hauts-reliefs destinés à épouser la forme circulaire du soubassement : posés en applique sans liaison aucune avec la maçonnerie, ils ne devaient offrir que peu de résistance à l'effort des racines.

L'accès à la cella se faisait du côté Est par un petit perron à palier intermédiaire (1), dont les murets d'échiffre ont été, eux aussi, remaniés par rajout des deux pierres d'angle, qui masquent un premier soubassement pareillement mouluré et orné. Le cadre de baie, mouluré extérieurement, a son seuil appareillé en U et est à assemblages d'équerre dans le haut. Les colonnettes octogonales, à 4 petits nus sans feuilles opposées, avec orant à la base, sont d'exécution grossière ; leurs 3 bagues égales sont à bandeau médian décoré de fleurons, entre pétales, boutons de lotus et listels. Il ne reste du linteau qu'un petit fragment à rinceaux.

La base des pilastres est à plinthe ornée de fleurons, doucine renversée, pétales de lotus, petites feuilles flammées et listel ; le chapiteau, à éléments symétriques, a son bandeau supérieur sculpté de rinceaux. Le corps du pilastre, finement travaillé et d'un dessin particulièrement touffu, est du type à chevrons surmontant une apsaras sous arcature trilobée. La hampe est très abâtardie, deux paires de feuilles latérales, dont une descendante, cantonnent la feuille médiane, et les crossettes sont tournées vers le bas. Les contrepilastres sont à rinceaux bordés de feuilles rampantes, crosses non baguées et peu modelées, petit lion à la base (2).

(1) 1^{re} volée composée d'un seuil uni, de 3 marches de 0 m. 20 × 0 m. 25 hr. à contremarches moulurées et ornées — 2^e volée d'une marche de départ en accolade et de 3 petites marches de 0 m. 10 — 0 m. 10. également ornées et taillées dans une même pierre.

(2) Voir G. de CORAL-RÉMUSAT, *Quelques notes sur l'évolution du pilastre dans l'art d'Angkor*, Revue des Arts Asiatiques, t. IX, n^o 3, p. 158-164.

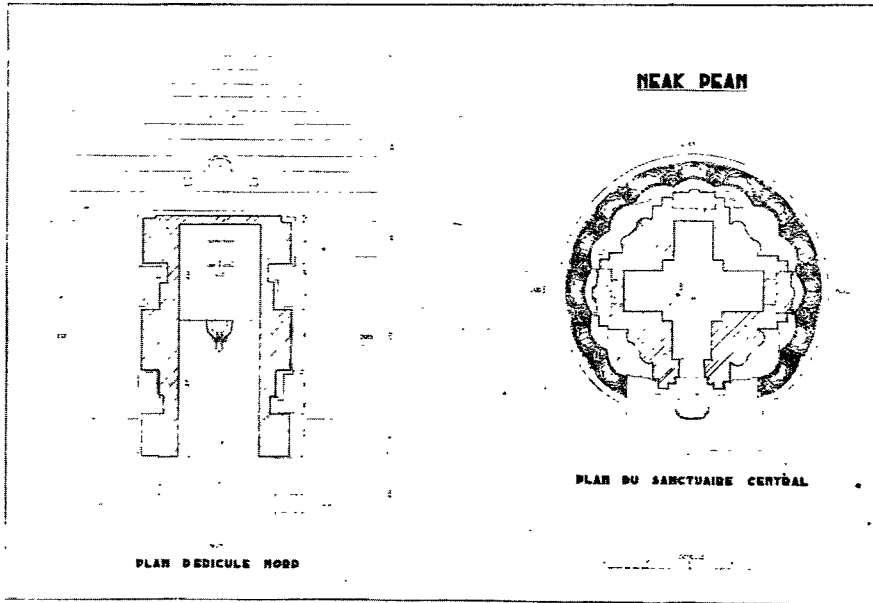


A

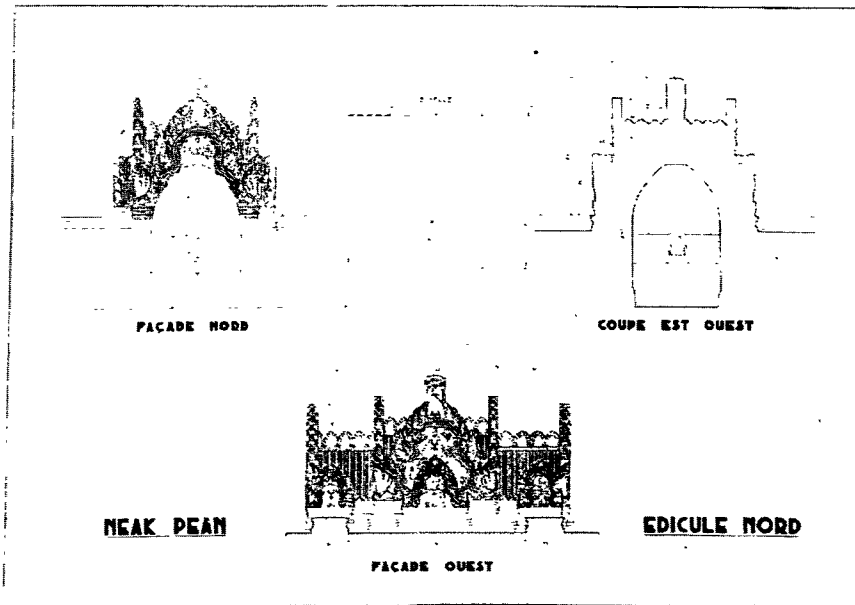


B

NĂK PĀN. A, Restitution du sanctuaire central, face Est. B, Vue du sanctuaire central, face Est. Cf. p. 353.



A

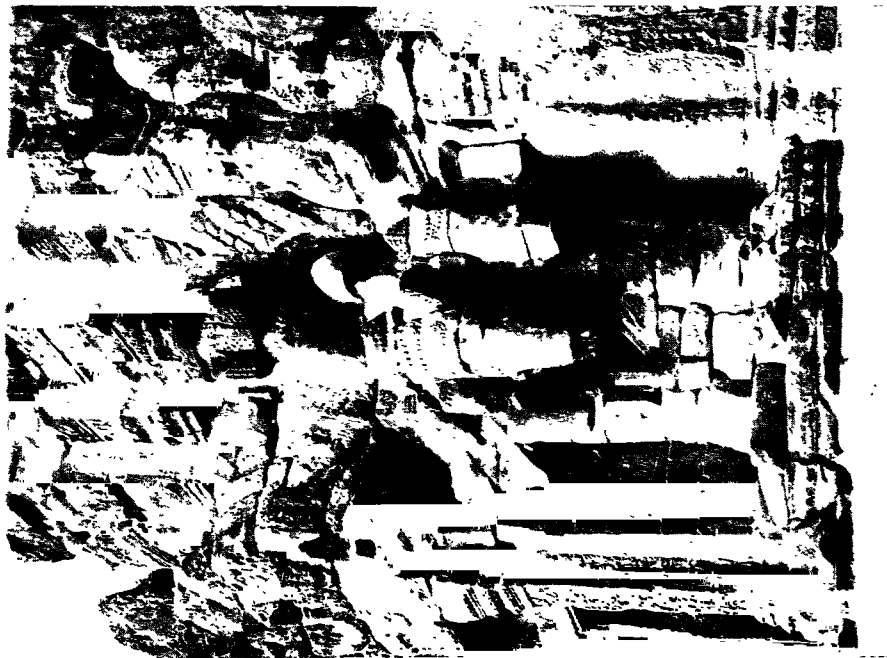


B

NĀK PĀN. A, Plan du sanctuaire central et de l'édicule Nord. B, Restitution de l'édicule Nord. Cf. p. 353 et 356.



A



B

NĀK PĀN. A, Baie murée de la face Nord du sanctuaire central. B, Motif d'angle Nord-Est du sanctuaire central. Cf. p. 353, 355 et 361.

Les frontons antérieurs des avant-corps, superposés, sont polylobés, à encadrement semi-bombé et flammé, avec makaras crachant le nāga à cinq têtes abondamment crêtées. Les tympans sont à scènes comportant un registre inférieur ; leur inspiration est bouddhique (pl. XX, A). Les frontons du corps central, tant pour l'étage principal que pour les deux étages en retrait à double redent, sont très surbaissés et compris avec leurs linteaux de fausses-baies à rinceaux dans la hauteur des corniches, lesquelles répètent les divers éléments des chapiteaux des pilastres décrits plus haut. Le sujet représenté sur les tympans semble avoir été le même partout, avec figure centrale de Buddha assis bûchée pour être transformée en liṅga.

Le motif terminal de la tour, de forme circulaire, à un rang de 16 pétales de lotus et double couronne de pistils étagés, était percé d'un trou central, logement certain d'une hampe de bois ou de métal.

Quelques pièces d'accent ont pu être remises en place, plus ou moins brisées. Au nombre de 16 par étage, elles se répartissaient en 4 stèles à personnages sur les axes et 12 acrotères d'angle à têtes de nāga ou figurines debout, sans réductions d'édifices.

Il est à noter que la mouluration et la ciselure des parties hautes donnent, bien plus qu'à la base, une impression de bâclage qui ne fait pas honneur au maître d'œuvre. Nous avons dû d'autre part multiplier les ancrages, afin de remédier dans toute la mesure du possible aux vices de construction habituels, principalement à l'existence de joints obliques favorisant le glissement.

Il nous reste un mot à dire des quatre grands motifs d'amortissement d'angle à triple tête d'éléphant, reposant sur le soubassement circulaire (pl. XX, B). Coiffés du mukuta à trois pointes, les animaux cueillent de leur trompe non point des lotus comme aux portes d'Añkor Thom, mais des touffes à décor ornemental ; chaque groupe est surmonté d'un lion cabré adossé à une sorte de stèle à arcature flammée.

B) *Ilot central.* — Celui-ci, entièrement habillé de grès et de forme circulaire, a été remanié sur la totalité de son pourtour : l'opération s'est faite par secteurs d'un quart de cercle. La base du revêtement, sur un glacis en pente douce fait de dalles à recouvrement rongées par un séjour prolongé dans l'eau, consistait en un anneau de 0 m. 75 d'épaisseur formé par les corps à écailles de deux nāgas. Ceux-ci, qui ont donné leur nom au temple (1) avaient leurs queues dressées et enroulées à l'Ouest, tandis qu'ils laissaient libre à l'Est un large accès aux gradins par l'écartement de leurs motifs terminaux à sept têtes non crêtées, la tête médiane seule étant coiffée d'un mukuta. Cinq degrés de 0 m. 35 × 0 m. 32 hr. menaient ensuite à la bordure de la plateforme, disposée comme le soubassement du prāsāt en corolle de pétales de lotus opposés serrés par une gorge. Le dallage, en grès sur forme en latérite et blocage de sable pur, dominait de 3 m. 00 environ la surface de l'eau correspondant au niveau inférieur

(1) *Nāk Pān* = Serpents enroulés.

du corps des nāgas. Une margelle, aux faces latérales moulurées, était creusée de mortaises régulièrement disposées, correspondant sans doute aux dés d'une balustrade qui a complètement disparu.

Ici encore le travail de dépose a fourni un renseignement intéressant (pl. XXI, A) : le dispositif visible à gradins de grès était en effet doublé à faible distance d'un premier système homocentrique de degrés en latérite — à l'exception des trois supérieurs en grès — avec un emmarchement formant perron axial du côté Est. Le vide intermédiaire avait été remblayé avec de la terre qui s'est tassée, provoquant l'affaissement du revêtement en dalles minces et favorisant l'action dévastatrice des racines du ficus.

C) *Edicules des bassins secondaires* (pl. XIX, A, XIX, B et XXII, B). — Antérieurement dégagées, remaniées en partie et renforcées en tant que voûtes à l'aide d'étais en béton armé d'un effet assez fâcheux, posés à une époque où la règle était d'éviter toute restauration, les quatre chapelles axiales ont paru mériter de participer à la netteté nouvelle de l'ensemble : nous en avons donc effectué l'anastylose, sans consolidations apparentes.

Barrant la berge sur chaque axe de l'élégante silhouette de leur superstructure, ces petits bâtiments, par le manque de concordance existant entre le plan et l'ordonnance des façades, prouvent une fois de plus à quel point l'architecte khmèr subordonnait l'art de la composition et la technique rationnelle au simple souci de la forme et de l'esthétique, inspirées ou non de symbolique.

Composés en effet d'une nef continue (1) dont la voûte ovoïde en berceau s'orne intérieurement de caissons à lotus gravés au trait sur une frise à feuilles pendantes, avec, au fond, un massif à mi-hauteur servant de chevet à un mascarón de fontaine (pl. XXII, A) et de socle à une idole, ils donnent extérieurement l'impression d'un corps central à voûte d'arête sur plan carré précédé, selon l'axe principal, de deux avant-corps à pignon : le tout flanqué latéralement sur chaque face de 3 avancées du même type mais de moindre importance.

Enrobée dans les gradins du Srah central jusqu'à hauteur de la naissance des frontons, chaque chapelle s'ouvre sur le bassin secondaire par une baie libre, dont l'arc ogival est simplement taillé, au petit bonheur, en plein tympan du mur pignon.

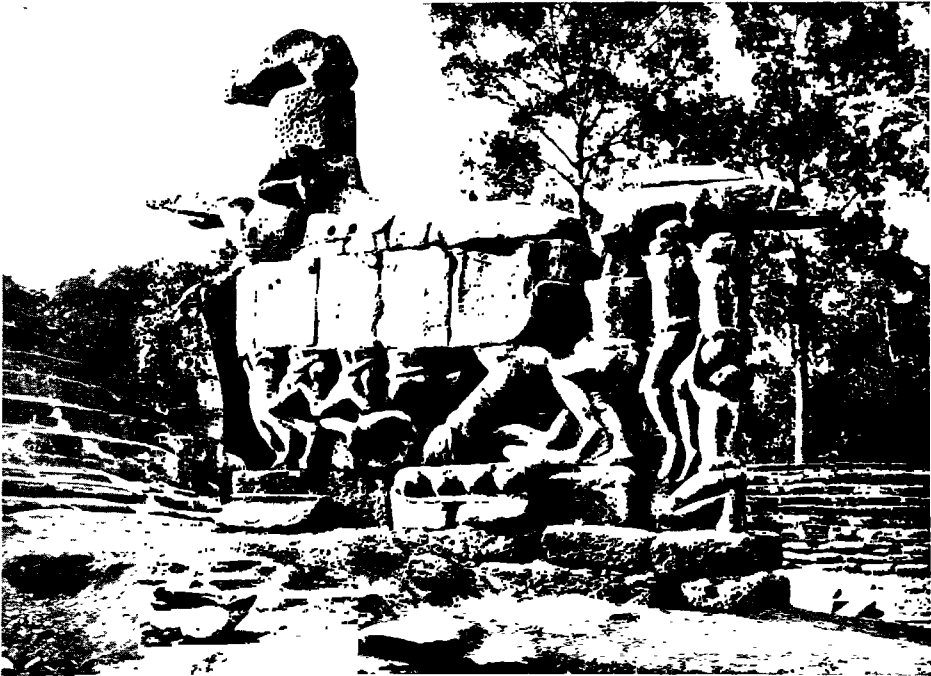
Traitée dans le même esprit qu'au sanctuaire principal, l'ornementation témoigne d'une remarquable finesse, tant par ses frontons ourlés de feuilles flammées que par ses lignes de faîte dentelées de niches et le pinacle à quatre faces érigé sur la croisée d'arêtes. Les scènes à personnages sont sans exception consacrées à Lokeçvara, et seules ont été bûchées ou transformées en liṅga (2), les figurines assises, même à quatre bras, prises sans doute pour des images du Buddha par des iconoclastes intégraux.

(1) Dimensions 1 m. 90 — 5 m. 41, dont 3 m. 17 d'espace libre. — Hauteur du sommet de la voûte à la plateforme 1 m. 49, au sol 3 m. 03.

(2) Voir les 2 tympanons d'axe de la face Est de l'édicule Nord.



A



B

NĀḶ PĀṆ. A, Ilot central, vue du double soubassement à gradins. B, Groupe du cheval Balāha. Cf. p. 356, 357, 361 et 362.



A



B

NĀK PĀN. A, Mascaron à tête humaine de l'édicule Est. B, Édicule Nord après anastylose. Cf. p. 356.

Les quatre édicules servaient aux ablutions des pèlerins qui, à en juger par les motifs sculptés sur les frontons, en espéraient la guérison de leurs maux ou de leurs infirmités. Accroupis sur un socle circulaire à lotus portant sur le dessus l'empreinte de deux pieds nus, élevés ainsi symboliquement au-dessus du niveau de la réalité physique, ils s'aspergeaient d'eau lustrale crachée par le mascarón mural communiquant avec l'extérieur par une rigole. Celle-ci, passant elle-même sous un piédestal à snāṇadronī surmonté d'une ido'e, prenait naissance vers le grand bassin dans une sorte de vasque de pierre, elle aussi en lotus épanoui, surmontée d'un buste féminin adossé aux gradins : c'est au cœur de cette corolle, longtemps considérée à tort comme un trop-plein (1), que l'officiant pratiquait les rites.

Les mascarons — tête d'éléphant au Nord, de cheval à l'Ouest, et de lion au Sud — étaient de médiocre facture, à l'exception de la tête humaine de l'Est, œuvre d'une réelle maîtrise.

D) *Groupe du cheval Balāha* (pl. XXI, B). — Après des sondages infructueux de tout le fond de sable du bassin central, nous avons dû renoncer à l'espoir d'obtenir quelque précision nouvelle sur les motifs de sculpture qui garnissaient les plateformes axiales formant redent au pied de l'îlot (2), et, pour le groupe du cheval Balāha, situé du côté Est, nous borner à l'utilisation des éléments antérieurement identifiés.

Selon les indications de M. CÆDÈS et le vœu de M. GOLOUBEV (3), l'animal a été orienté différemment tout en gardant le même emplacement, et se dirige maintenant vers le sanctuaire au lieu de s'en éloigner.

Une étude minutieuse des morceaux sculptés nous a permis de déceler sur le groupe de la queue, placé à notre avis trop loin de la croupe et à un niveau trop élevé, trois points de raccordement qui concordaient exactement comme hauteur avec les personnages situés derrière le corps du cheval, à condition de surélever celui-ci sur un socle : décalage s'adaptant fort bien à la pente du glacis.

Nous avons utilisé pour ledit socle des blocs de pierre trouvés à proximité immédiate, de largeur et hauteur parfaitement appropriées. Creusés en caniveau, ils permettaient à l'eau de séjourner sous le corps même du cheval, ce qui pouvait correspondre à des préoccupations rituelles, et étaient masqués par un placage à pétales de lotus opposés dont nous n'avons pu rassembler que quelques fragments.

(1) L'orifice, situé à 1 m. 50 environ au-dessus du plan d'eau, n'avait qu'une dizaine de centimètres de diamètre.

(2) Nous rappelons qu'au Sud avaient été trouvés déjà quelques blocs à liṅgas multiples accolés rappelant les vestiges du lit de la rivière au Phnom Kulèn, et, à l'Ouest, un Buddha couché très corrodé.

(3) V. GOLOUBEV, *Le cheval Balāha*, B.E.F.E.O., t. XXVII, p. 223.

Les blocs bruts destinés à remplacer les parties sculptées manquantes ont été répartis, ainsi que le cou, en une seule assise, mieux à l'échelle du restant que les moëllons précédemment posés, et les avant-bras, soutenus par de petites consoles en béton armé peu visibles, ont été débarrassés de leurs ligatures de soutien, d'un effet déplaisant.

HYPOTHÈSES ET DÉDUCTIONS. — A l'issue de cet exposé d'ordre physiologique de l'architecture de Nâk Pân, qu'il nous soit permis, selon l'expression d'Huysmans, de faire un peu « d'exégèse monumentale ».

On a prêté souvent aux constructeurs khmèrs des préoccupations ésotériques, mille intentions transcendantes qui pourraient expliquer dans une certaine mesure leurs malfaçons, leur abus du trompe-l'œil, leur abnégation sous la férule du traditionalisme. Bâcler ce qui ne les intéressait pas en se cantonnant dans leur sphère d'intellectualité, serait pour eux plus honorable, en définitive, que d'être taxés d'incapacité technique, de manque de probité professionnelle ou d'indigence créatrice.

Pour nous qui sommes « du bâtiment », nous pensons plutôt que nos confrères khmèrs, par ailleurs mal secondés par une main-d'œuvre non spécialisée, n'étaient sans doute ni de grands savants ni de grands mystiques, mais qu'ils s'efforçaient dans chaque cas de traduire en réalisation aussi originale, complète et artistique que possible la conception sommaire d'un souverain absolu brandissant les foudres d'un impitoyable symbolisme religieux. C'est ainsi que nous admirons sans réserve, malgré d'effroyables « loupes », l'œuvre toute de discipline de l'architecte du dernier Bâyon, chargé d'enclorre le Meru du microcosme angkorien et « la puissance royale bénissant les quatre orientes du pays » — selon l'expression de Paul Mus — dans les limites d'un temple de quartier....

Quel qu'en soit l'inspirateur, Nâk Pân possède un caractère symbolique indéniable qui, depuis plus de 60 ans, s'est imposé aux visiteurs. Dès 1877 DELAPORTE, partant d'une fausse interprétation basée sur une substitution de mots — *Nirpone* au lieu de *Nâk Pân* — ne s'en approchait pas moins de la vérité en émettant l'idée d'un édifice consacré au Buddha parvenu à la gloire du Nirvâṇa et d'une succession de bassins lavant les pèlerins de toutes leurs souillures et les menant à la perfection suprême.

Tenu ensuite pendant quelque temps pour une réalisation architecturale du mythe du barattement, avec le mont Meru pour centre surmonté d'un sanctuaire dédié à Viṣṇu, le monument devait, après l'impulsion donnée par M. CÉDÈS en 1912 (1), inspirer à MM. FINOT et GOLOUBEV une interprétation nouvelle qui semble aujourd'hui définitivement valable (2).

(1) *B.E.F.E.O.*, t. XII, n° IX, p. 181-182.

(2) L. FINOT et GOLOUBEV, *Le Symbolisme de Nâk Pân*, *B.E.F.E.O.*, t. XXIII, p. 401-405.

Ils proposent de reconnaître dans le bassin central une représentation du lac Anavatapta, situé dans la région himalayenne au sommet du monde. Vénéralisé dans l'Inde pour les vertus curatives de ses eaux, il donne naissance aux quatre grands fleuves de la terre par autant de gargouilles sculptées correspondant aux points cardinaux : tête de lion à l'Est, de bœuf au Sud, de cheval à l'Ouest et d'éléphant au Nord.

Il est vrai qu'à Nāk Pān les mascarons de pierre abrités par les quatre chapelles présentent une différence d'orientation, le lion qui, au Sud, se substitue au bœuf, étant lui-même remplacé à l'Est par une tête humaine : M. CÉDES voit dans cette anomalie une simple déformation de la tétrade initiale au contact de celle qui correspond à la théorie des quatre Rois du monde étudiée par M. PRZYLUŚKI (1) après M. PELLIOU, et où, comme à Nāk Pān, le « Seigneur des Hommes » règne précisément à l'Est.

A propos des deux nāgas cerclant la base de l'îlot central, M^{me} DE CORAL-RÉMUSAT (2) fait très justement remarquer que, selon le même M. PRZYLUŚKI, « la littérature indienne atteste fréquemment la relation des deux grands Nāgarājas, Nanda et Upananda, avec le lac Anavatapta », ce qui explique « pourquoi les deux nāgas de Nāk Pān ne sont pas traités en nāgas décoratifs et sont dépourvus du haut nimbe flammé ». — « Leurs têtes », ajoute-t-elle, « non décorées et allongées en forme de groin, sont caractéristiques des images du nāga Mucilinda, tel qu'il se présente dans les statues de Buddha sur le nāga du XII^e siècle. Pas plus que le nāga Mucilinda, les nāgas de Nāk Pān ne sont des nāgas décoratifs, susceptibles d'être multipliés et ornementés au gré des architectes : ce sont deux nāgas déterminés, deux entités religieuses définies ». A notre avis, la présence d'un mukuta sur les têtes axiales confirme cette opinion, qui elle-même appuie la thèse de MM. FINOT et GOLOUBEV.

Ceci posé, à quoi peuvent correspondre les transformations subies par le monument et révélées par les travaux d'anastylose ? La découverte, en novembre 1939, de la stèle de Prāh Khān a révélé la fondation par le roi Jayavarman VII, sur cet emplacement et dans les premières années de son règne commencé en 1181 A. D., de la ville de Nāgara Jayaçrī ou « ville de la Fortune royale victorieuse ».

« Dans Jayaçrī » — disent les stances CLXVIII et CLXX (3) — « ce roi a placé le Jayataṭṭaka comme un miroir fortuné, coloré par les pierres, l'or et les guirlandes. A l'intérieur, il y a une île éminente, tirant son charme des bassins, nettoyant la boue des péchés de ceux qui viennent à son contact, servant de bateau pour traverser l'océan des existences. »

(1) *Etudes d'orientalisme publiées par le Musée Guimet à la mémoire de Raymonde Linossier*, Paris 1932.

(2) G. DE CORAL-RÉMUSAT, *L'activité archéologique en Indochine*, Revue des Arts Asiatiques, t. XII (1938, n^o IV), p. 172.

(3) Traduction G. CÉDES.

Ce texte est la confirmation de l'hypothèse admise déjà suivant laquelle Nāk Pân — avec son sanctuaire du Buddha, son bassin central et toute la série de srah maçonnés ou non dont les traces ont été retrouvées dans les limites du mur en latérite qui constitue son enceinte avec gradins sur l'extérieur — aurait été le Mébôn du Bârây de Prâh Khân (1), long de 3 km. 500, large d'un kilomètre, et maintenant asséché, au même titre que le petit ensemble situé au milieu du Bârây Occidental et qui lui est comparable.

Le fait est d'autant plus certain que, dans son état actuel, après rénovation quasi complète de son enveloppe architecturale, le temple de Nāk Pân, axé sur celui de Prâh Khân et traité dans le même esprit que les allées de bornes de celui-ci, en apparaît comme une dépendance directe. Il n'est pas exagéré de dire qu'il s'affirme en outre comme un des plus sûrs « bonheurs » de l'art khmèr : c'est qu'on y sent un « parti » mûrement étudié par son auteur, l'œuvre d'un artiste chargé de réaliser les plans d'urbanisme d'un grand roi tout en respectant les lois de la symbolique — prélude aux conceptions d'un Le Nôtre dans ses compositions décoratives de parcs et de bassins.

Un plan d'eau et un lotus qui s'en élève, portant le dieu suprême : c'est le schéma des Terres Pures, étroitement apparenté au thème de Viṣṇu étendu sur les Eaux et émettant le lotus de Brahṃā (2). N'est-ce point la définition même de cette eau sainte et de son sanctuaire, dont l'origine bouddhique est marquée par les scènes sculptées sur les tympans (3) ?

Ouvert aux quatre points cardinaux, abritant une idole qui n'a pas été retrouvée, le prāsāt initial se classe par son ornementation, et notamment le style de ses pilastres et de ses frontons, dans la fraction du XII^e siècle postérieure à Añkor Vât : en attribuant à Jayavarman VII l'aménagement du Jayatātāka et de son îlot central, l'inscription de Prâh Khân démontre que le sanctuaire ne devait pas être antérieur à ce roi, dont les prédécesseurs immédiats, régnant depuis la mort de Sūryavarman II en des temps singulièrement troublés, eurent d'ailleurs, à n'en pas douter, d'autres préoccupations que celle de bâtir.

M. CÆDÈS voit dans « la transformation du sanctuaire en une chapelle de Lokeṣvara et peut-être aussi l'aménagement des bassins en vue d'ablutions curatives un changement possible de culte ou de destination » (4). Evolution bien naturelle chez un souverain qui, par la création de 102 hôpitaux, de nombreux gîtes d'étape jalonnant les routes du royaume, témoignait de son souci constant d'améliorer les conditions de vie de ses sujets. Se plaçant sous l'égide du bodhi-sattva compatissant, il lui voue successivement la totalité de ses œuvres pies,

(1) Vâl Rācāak, ou Lac du Nord mentionné par TCHEOU TA-KOUAN.

(2) P. Mus, *Barabudur*, B.E.F.E.O., t. XXXIV, fasc. I, p. 214.

(3) Coupe des cheveux à l'Est, Grand Départ au Nord, Buddha bûché méditant sous l'arbre de la Bodhi à l'Ouest, le tympan Sud étant complètement effacé.

(4) G. CÆDÈS, Conférence du 6 mars 1939.

multiplie ses statues dans chaque temple, en fait par l'architecture mystique des tours à visages le palladium de la cité. Et c'est la transformation de Nāk Pān en réplique du lac Anavatapta, en lieu de pèlerinage pour les malades et les infirmes. Dans son désir de renouvellement et d'embellissement il mure trois des baies libres du sanctuaire de riches panneaux consacrés à Lokeçvara (pl. XX, A), élargit le perron d'entrée, garnit les angles au décor banal du motif nouveau dans son ampleur de l'éléphant tricéphale, dont il dote pareillement les portes d'Añkor Thom.

Tandis qu'à ces dernières chaque groupe est surmonté de trois personnages assis, tenus généralement pour Indra entre deux apsaras, et d'une échelle trop réduite pour compter beaucoup dans la composition, c'est ici le lion cabré, presque dominant (pl. XX, B). Association peu commune où l'on peut voir la « désignation figurée de Ćākyamuni, que les textes nomment parfois Ćākyasiṃha, le lion des Ćākya » dont parle Paul Mus (1), « le lion étant l'image emblématique de la suprématie et étroitement lié, dans les traditions les plus diverses, à l'exercice d'un pouvoir d'essence divine sur les quatre régions de l'espace » (2).

Passant ensuite au revêtement de l'îlot circulaire, le constructeur en habille les pauvres gradins en latérite et grès, faisant éclore la fleur d'où jaillit le sanctuaire comme du « lotus merveilleux que les deux rois des nāgas, Nanda et Upa-nanda, créent de toutes pièces et sur la corolle duquel le bienheureux s'assied » (3). L'existence à l'Est d'un emmarchement formant perron qui ne se retrouve pas dans le nouveau parement, la nature du dallage de la couronne joignant les deux soubassements, traité de toute autre façon que celui de la plateforme et fait de pierres d'un gabarit différent (pl. XXI, A), semblent d'ailleurs infirmer l'hypothèse de deux constructions simultanées, qui seraient un « nouvel exemple de ces doubles soubassements représentant la montagne cosmique, prototype de la ziqqurat babylonienne ou tour de Babel, dont la partie inférieure est souterraine » (4).

Enfin, créant ou aménageant le système des cinq bassins, dont les gradins, accessibles aux fidèles, descendent davantage que ceux de l'îlot central qui s'arrêtent au niveau de l'eau marqué par le corps des nāgas, il fonde les quatre chapelles, aux parties hautes dédiées elles aussi à Lokeçvara et dont le contrebas pénètre dans le monde des sens et de la réalité souffrante.

Imposé ou non par une seule et même volonté créatrice, le remaniement de Nāk Pān est certain, mais l'ensemble garde une unité de style et de conception qui l'enclôt en un temps restreint. Si, malgré l'inscription de Prāḥ Khān, un doute subsiste sur la date du sanctuaire initial, l'exécution des travaux de reprise ne peut-être déniée à Jayavarman VII, car toutes les caractéristiques de la

(1) P. MUS, *Barabudur*, B.E.F.E.O., t. XXXIII, fasc. 2, p. 836.

(2) Ibid., p. 837, n. 1.

(3) A. FOUCHER, *Le Grand Miracle du Buddha à Ćravastī*, J.A., 1909, I, p. 17.

(4) G. CÆDÈS, Conférence du 6 mars 1939.

technique architecturale de son époque s'y retrouvent. Certains détails même — série de niches à Buddha sur les lignes de faite au lieu d'épis accolés, poutres ornées à la base des frontons abandonnant le retour d'équerre avec ou sans amortissement pour le retour biais épousant la courbe du nāga — tendraient, sur la foi d'études récentes, à placer vers la fin du règne la construction des édifices annexes (1).

Terminons par la statuaire : l'inscription de Prāḥ Khān (stance XLI) mentionne « 14 dieux dans l'île Rājyaçrī avec mille liṅga ». Si nous n'avons retrouvé que quelques débris non identifiants ayant appartenu sans doute aux premiers, la découverte au pied de l'îlot, côté Sud, de nombreux blocs à liṅgas multiples accolés qui, raccordés, devaient constituer un dispositif à gradins, semble se rapporter aux seconds, sans que rien vienne expliquer leur présence en ce temple intégralement bouddhique que l'habituel syncrétisme religieux des Khmèrs.

Quant au groupe bien connu du cheval Balāha (pl. XXI, B), forme prise par Lokeçvara en tant que sauveur des hommes, nous rappelons qu'il se dirige vers le sanctuaire comme vers le salut, l'animal portant accrochés à ses flancs le marchand Siṃhala et ses compagnons d'infortune, arrachés après un naufrage à l'île des rākṣasī : suprême intervention du bodhisattva en faveur des malheureuses victimes de ces ogresses qui, tour à tour luronnes et démons, se payaient au réveil à coup de crocs de leurs complaisances envers leurs hôtes d'un soir (2).

Les travaux effectués n'ont rien appris de nouveau sur l'alimentation ancienne des bassins de Nāḥ Pān. Nulle trace de sources : l'eau devait donc sourdre du fond de sable non maçonné tout comme aujourd'hui, où l'abaissement de la nappe générale liée au débit de la rivière voisine et l'assèchement du Jayataṭāka limitent le remplissage aux mois d'octobre et de novembre. C'est à cette époque qu'il faut voir Nāḥ Pān, son corps architectural rénové se dressant sur sa corolle « au-dessus du monde », et teinter en rêve son eau sainte de « la lumière du prāsāt d'or colorée par la rougeur des lotus (3) » et le chatoiement des foules angkoriennes.

Siemréap, février 1940.

(1) Il est à remarquer qu'au sanctuaire central les pierres de faitage des quatre avant-corps étaient destinées à recevoir des épis isolés qui n'ont pas été retrouvés : dispositif qui semble abandonné à l'époque de Jayavarman VII pour l'architecture en pierre.

(2) Voir sur cette légende : V. GOLOUBEV, *Le cheval Balāha*, B.E.F.E.O., t. XXVII, p. 223-237.

(3) Inscription de Prāḥ Khān, stance CLXIX.

LE GOPURA DE PRĀḤ PĀLILAI

par MAURICE GLAIZE,

*Architecte diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Ankor.*

Lorsque M. MARCHAL composait en 1922 (1) sa minutieuse et substantielle étude sur Prāḥ Pālilai, dégagé en 1918 et 1919, il ne pouvait, en raison de son état de ruine, consacrer qu'un court chapitre à l'unique gopura qui, sur la face Est, interrompt le mur d'enceinte de ce temple.

Il n'en subsistait en effet que l'ossature disloquée et branlante (pl. XXIII, A), fruit de toutes les malfaçons inhérentes aux bâtisses d'époque tardive que l'on a coutume de grouper sous le nom d' "art du Bâyon" : constructions bâclées proches de l'ébauche, réalisées sans aucun souci de technicité, tarées dès la mise en œuvre par la pratique des joints verticaux sans chevauchement et des pans de murs accolés sans liaison aucune, l'abus des placages de pierres en délit, l'association de matériaux hétérogènes.

Cet amas presque informe de blocs de grès de tous calibres, mêlés aux deux ailes de vestiges de voûtes en latérite, ne gardait plus que quelques bribes de mouluration et de décor — corniche, soubassement, amorce d'un tympan au pignon Nord — et un seul motif complet : celui de l'entrée secondaire Sud, face Est, avec ses colonnettes et pilastres, linteau et fronton. Le corps principal se dressait en cheminée tronquée sur plan carré, tout comme au sanctuaire même, laissant voir en parement intérieur maintes pierres sculptées de réemploi, avec, extérieurement, une fausse porte en applique du côté Nord et un élément de corniche de couronnement au Sud formant voussure. L'ensemble des parties hautes des deux ailes n'avait pas moins souffert sous l'action de la végétation, ayant perdu ses deux pignons et la majeure partie de ses voûtes à l'exception de quelques blocs en équilibre et de l'un des murs de refend sommé de son fronton.

Si la remise en place par G. TROUVÉ, en janvier 1935, de quelques pierres sculptées, recueillies au cours de fouilles localisées dans le voisinage du porche oriental, en avait incontestablement amélioré l'aspect, le petit monument dans son ensemble, exagérément mutilé, restait banal et d'un intérêt archéologique médiocre.

(1) H. MARCHAL, *Le Temple de Prāḥ Pālilai*, BEFEO., t. XXII, p. 101-134 et pl. I, a et c.

La chute en mai 1937 d'une dizaine de blocs provenant du faite de la cheminée centrale nous mettait dans l'obligation de prendre certaines mesures de protection urgentes : elles devaient dans notre esprit entraîner la suppression des parties croulantes, danger permanent pour les visiteurs ; et se borner à quelques remaniements partiels en vue de parer aux décollements et faux-aplombs.

Cependant " la découverte dans les amoncellements de pierres déposées alentour, lors des opérations anciennes de déblaiement, de nombreux blocs sculptés provenant de frontons aux figures à peu près intactes ne devait pas tarder à modifier le caractère de l'entreprise. Quelques essais heureux de reconstitution au sol, complétés par des fouilles méthodiques à pied d'œuvre, permirent de faire revivre un ensemble de scènes bouddhiques du plus haut intérêt, ayant, par extraordinaire, échappé aux méfaits des iconoclastes " (1).

Parallèlement, un examen plus attentif du bâtiment, tout en faisant reconnaître la possibilité de remise en état des parties basses par un simple nettoyage et resserrement de quelques joints, démontrait le nécessité, en cas de restauration, d'une dépose et réfection totales des maçonneries de superstructure comme de l'aile Sud en son entier, complètement déversée et séparée du corps central par une large fissure.

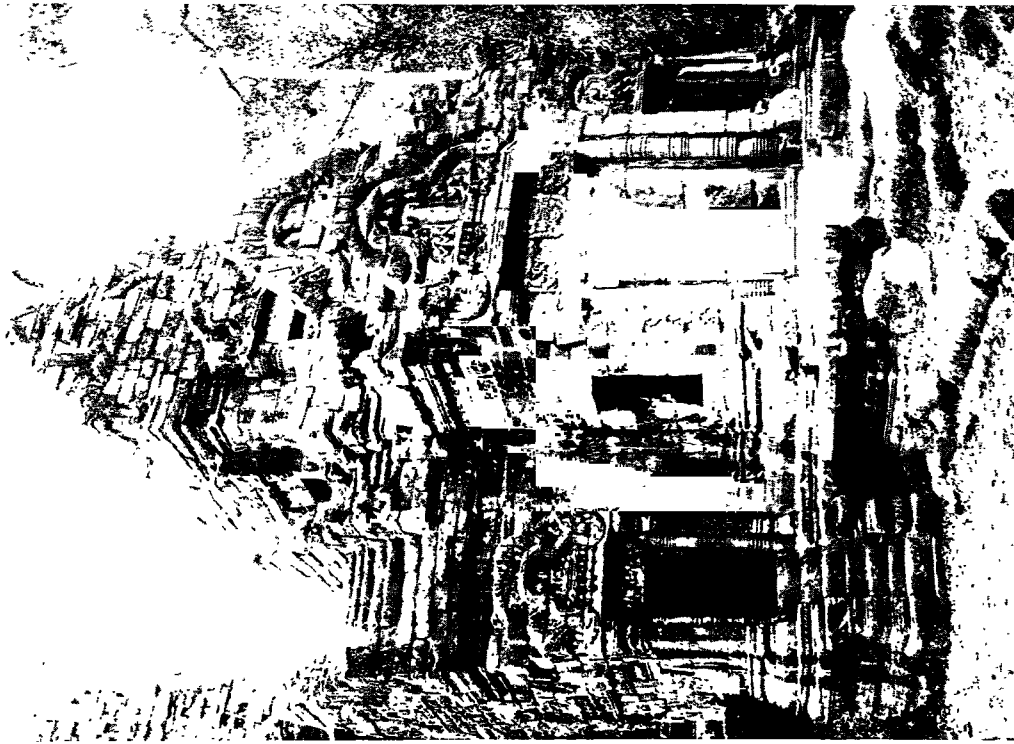
Malgré l'ampleur nouvelle du travail et les données précaires du problème, rendu difficile par la rareté des points de repère, nous avons donc décidé de tenter l'anastylose : opération qui, en moins de dix mois — de mai 1937 à février 1938 — devait être couronnée d'un plein succès (pl. XXIII, B, et XXV, A). L'aile Sud, dont les fondations en latérite, désagrégées, avaient provoqué l'affaissement, fut reconstruite de niveau sur un lit de pierraille fortement damée, avec radier partiel et poutre en équerre en béton armé à l'angle Sud-Est ; — l'avant-corps Est de la partie centrale, dont il ne restait debout que les assises de socle, la partie inférieure des pilastres et colonnettes et les piédroits de la baie, fut complété ; — tous les murs, pilastres, linteaux et frontons remontés avec ancrages appropriés ; — les voûtes enfin, dont le gabarit restait visible par la marque de l'extrados sur les murs de refend, reconstituées avec remplacement des quelques éléments disparus par des blocs bruts dégrossis en volume : restauration menée avec toutes les précautions d'usage, selon les procédés mêmes des premiers constructeurs et dans un esprit d'exactitude allant jusqu'au respect scrupuleux de leurs défauts, simplement corrigés par l'emploi discret de fer et de ciment perdus dans la masse.

DESCRIPTION. — De dimensions réduites en plan (pl. XXIV, B) — 9^m40 sur 7^m25 hors-œuvre, avant-corps compris — le gopura donne une rare impression d'élégance et de légèreté grâce à ses proportions élancées : le corps principal dépasse en effet 12^m00 de hauteur du sol inférieur à la pointe de ses pignons (pl. XXIV, A).

(1) BEFEO., Chronique, t. XXXVII, p. 633.



A

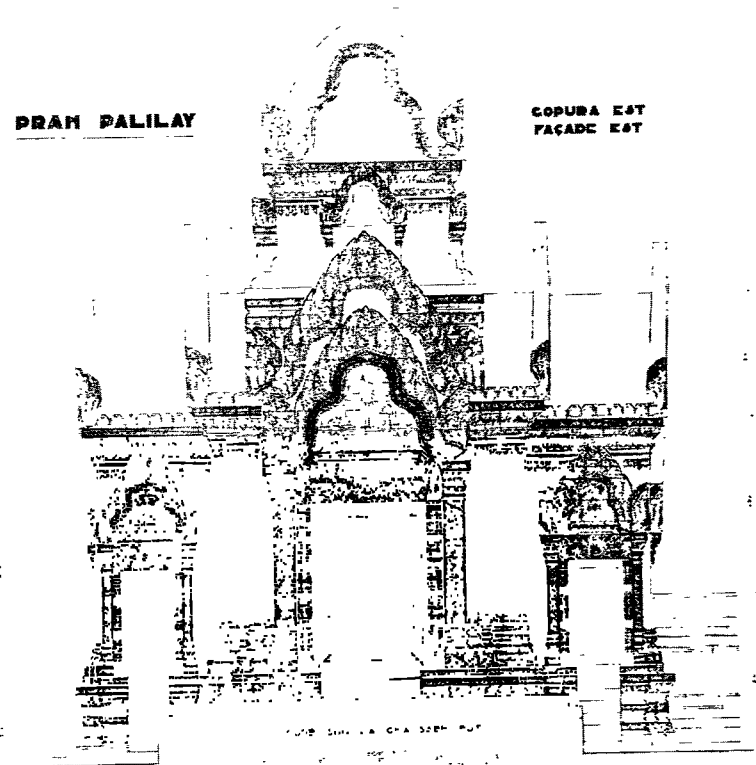


B

IRAH PÁLILAI. A, Gopura (vue prise de l'Est-Nord-Est) avant anastylose. B, Gopura (vue prise de l'Est-Sud-Est) après anastylose. Cf. p. 363 et 364.

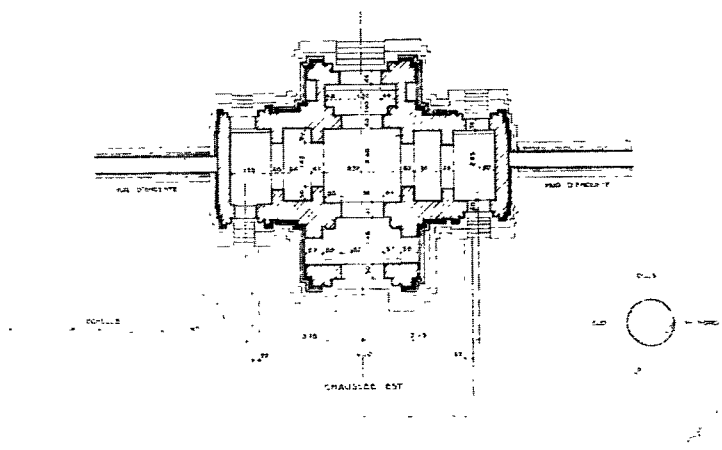
PRAH PÁLILAY

**GOPURA EST
FAÇADE EST**



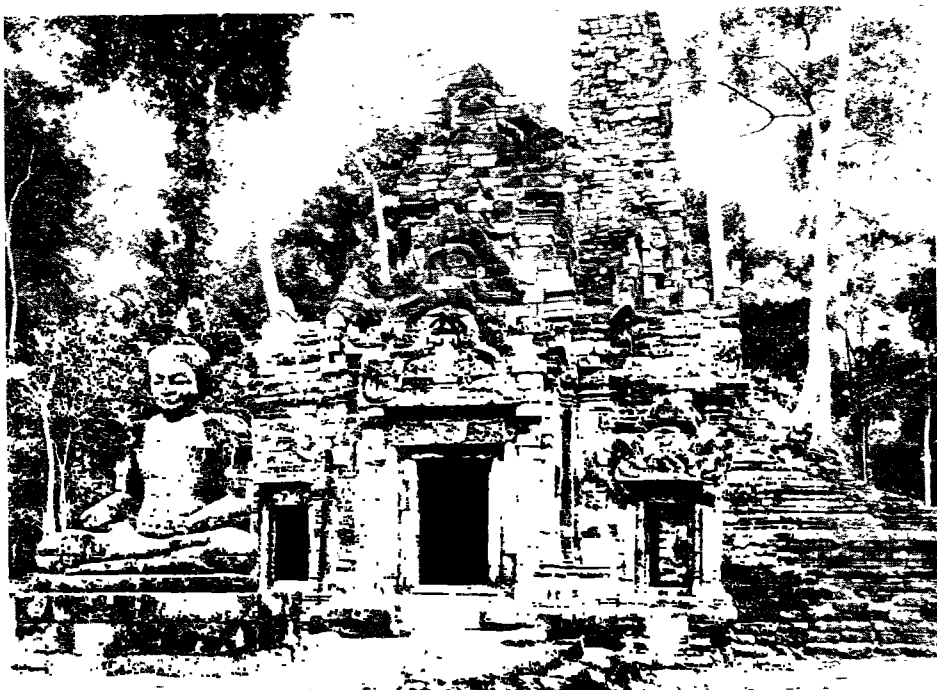
A

**PRAH PÁLILAY
PLAN DU GOPURA EST**



B

PRAH PÁLILAY. A, Restitution de la face Est. B, Plan. Cf. p. 364.



A



B

PRÁH PĀLILAI. A, Face Est après anastylose. B, Fronton de l'entrée secondaire Nord, face Est (offrande des animaux dans la forêt). Cf. p. 364 et 367.

Composée d'une salle carrée de 2^m40 seulement de côté dont les angles s'accusent extérieurement par de minuscules redents de 0^m20 × 0^m20 montant de fond et se profilant à la corniche, cette partie centrale semblait conçue pour être traitée selon le mode le plus fréquent de la tour à retraits successifs. Gêné sans doute par l'exiguïté de la base, le constructeur s'est contenté d'un seul étage fictif de superstructure sur socle, couronné malgré sa forme d'une voûte en berceau terminée dans le sens du passage par deux pignons : il en résulte une silhouette assez inattendue dans l'art khmèr, et du plus heureux effet.

A l'exception du porche d'entrée Est, de proportion honnête (2^m50 × 1^m50), tous les locaux annexes paraissent étriqués : porche arrière de 2^m30 × 1^m00, passages latéraux de 2^m25 × 1^m30, réduits intermédiaires de 2^m40 × 0^m90 pratiquement inutilisables. Le sol, en léger contrebas de la valeur d'une marche, est partout dallé de grès, à l'exception de la salle centrale dont le revêtement a disparu et que pourtourne, à 4^m50 de hauteur, une corniche rudimentaire et peu saillante. L'existence de crapaudines dans les seuils des trois passages montre que des portes en bois à deux vantaux fermaient toutes les issues.

Chaque entrée est dotée d'un escalier, large de 1^m50 au centre et 0^m70 aux ailes, d'une raideur extrême : les marches, au nombre de six non compris le seuil, ont en effet en moyenne 0^m13 de giron pour 0^m26 de montée. Elles sont comprises entre socles d'échiffre moulurés et ornés de la hauteur du soubassement, et masquées du côté Est pour le perron axial, à l'exception des deux dernières, par une chaussée en latérite surélevée de la largeur de l'avant-corps, venant de la terrasse cruciforme et sans doute de l'époque de l'édifice puisque la face des socles en contact est restée brute. Le fait se reproduit d'ailleurs du côté Ouest, avec face en attente, mais sans que subsiste aucune trace de chaussée reliant le gopura au sanctuaire.

Le soubassement, haut de 1^m28 et surmonté d'une assise de socle à pétales de lotus, est trapu et d'un profil assez mou. Sous un bandeau à fleurons losangés les doucines opposées, ornées de l'élément type, sont séparées par des cavets unis du lourd bandeau médian. Celui-ci est remplacé par un tore dans la mouluration des socles d'échiffre, qui vient buter dans celle de soubassement sans aucune tentative de raccordement, tandis que des pétales de lotus s'y substituent aux doucines.

Même manque de recherche et sensation de travail en série, d'une exécution très peu soignée, dans les chapiteaux et bases des pilastres, celles-ci se continuant sur les murs-pignons et — en plus important — sur le corps central, où elles se profilent sans qu'il y ait décrochement dans la maçonnerie peu avant les entrées secondaires, au droit des murs de refend des petites salles latérales. Un léger décalage en hauteur, qui ne s'imposait nullement, accuse les redents des quatre angles rentrants. Symétriquement les corniches, épaisses et peu saillantes, sont à bandeau sur doucine, pétales de lotus et frise pendante. Elles viennent buter dans les frontons, et, décalées en hauteur, se confondre au gré du hasard, à la

jonction des ailes, avec le corps principal. Elles sont surmontées d'un rang de pétales de lotus formant about de tuiles bien que les voûtes n'aient point été cannelées.

Pour les baies, seules les deux entrées principales (Est et Ouest), de $1^m35 \times 2^m30$, sont à cadre mouluré, avec piédroits appareillés et assemblages mi-partie d'onglet à la base seulement, ce qui pourrait faire croire à un réemploi. Tous les autres assemblages en effet sont d'équerre, comme il était d'usage à l'époque du Bâton (1), et les encadrements des entrées secondaires, de $0^m70 \times 1^m40$, comme des portes intérieures, laissés bruts. Deux fenêtres de $0^m85 \times 1^m30$, sans trace de balustres, éclairent latéralement le porche oriental, se retrouvant à l'Ouest sous forme de fausses baies.

Les colonnettes, de section octogonale, sont respectivement à deux nus pour les petites portes et quatre pour les grandes, à feuilles opposées, avec très larges bagues au décor chargé. L'une d'elles, du côté Est, porte sur sa base carrée l'indication d'une arcature flammée, sans que le motif ait été sculpté. Les colonnettes intérieures sous porche sont en épannelage : l'une même, à l'Ouest, est restée à quatre pans.

Les pilastres, d'une ornementation touffue, sont, pour les avant-corps, du type à chevrons, avec fleuron et hampe courte cantonnés de part et d'autre de l'axe de deux feuilles montantes, et, pour les entrées secondaires, à hampe et feuillages en arête de poisson.

Les linteaux, du type III, très usés ou incomplets, sont d'une grande sécheresse de composition et d'expression. A l'entrée Est, la branche, trop grêle, se dévie à angle droit, partant de la tête de monstre placée tout en bas pour barrer horizontalement la partie haute et se terminer par deux motifs étriqués à volute surmontée d'un petit personnage debout. Huit éléments de feuillages en crosse émanent par en-dessous des nœuds de la branche, tandis qu'à la partie centrale, qui semble avoir été préalablement bûchée, des mains inexpertes ont sculpté sur un registre d'orants une figurine de Buddha couché (pl. XXVI, C). — Il ne reste presque rien du linteau Ouest, tandis qu'aux entrées secondaires les mêmes caractéristiques se retrouvent, avec quatre à six éléments de feuillages inférieurs et un personnage assis sous arcature au-dessus de la tête de monstre.

Les encadrements des frontons trilobés, quoique de lignes un peu molles, sont de proportions heureuses, avec leur corps large et bombé à haute crête flammée, dont les makaras terminaux crachent le nāga à cinq têtes avec guirlande pendante, un peu ramassé mais bien traité. Les frontons supérieurs des avant-corps, comme ceux de la tour centrale, restent inachevés, et leurs tympons n'ont pas été sculptés. Le même couronnement se retrouve, sur pilastres à cha-

(1) H. PARMENTIER, *La construction dans l'architecture khmère classique*, BEFEO., t. XXXV, p. 299.



A



B



C

PRÁH PÁLILAI. A, Pignon Sud. B, Pignon Nord. C, Détail de la partie centrale, face Est. Cf. p. 366 et 367.

pitaux et linteau brut, aux motifs de fausse porte en applique sur les quatre faces de l'unique étage : le décor des tympans, purement ornemental, est peu lisible et incomplet.

Il est à noter que les deux frontons de chaque pignon des ailes Nord et Sud se superposent sur un même plan, celui du haut, qui prend toute la largeur et repose sur la corniche, venant coiffer l'autre beaucoup plus étroit, réglé de niveau sur les entrées secondaires voisines avec rappel des chapiteaux de pilastres sous les nāgas. Ce dispositif ne se rencontre, à notre connaissance, dans aucune autre réalisation de l'art khmèr (pl. XXVI, A et XXVI, B).

Les différents tympans à scènes, tous bouddhiques, constituent l'élément le plus intéressant de la décoration, le sculpteur ayant fait preuve de qualités qui manquaient totalement à l'ornemaniste.

Au centre, côté Est, c'est un Buddha debout sur piédestal flanqué d'adorateurs placés de profil sur un registre d'orants et surmontés de figures volantes (pl. XXVI, C.). — A l'Ouest, où manquent malheureusement plusieurs blocs, c'est la " scène de famille " signalée par MOURA (1) : " femmes groupées sous de grands arbres et caressant des enfants assis sur leurs genoux ". Elles semblent en réalité les présenter à un Buddha debout, tandis qu'en-dessous des éléphants montés passent dans la forêt.

Si les quatre frontons de l'aile Sud, assez bien conservés, sont inspirés par un même sujet — Buddha assis attestant la terre sous l'arbre de la bodhi, entre des adorateurs et sur un registre inférieur d'orants — ceux de l'aile Nord sont tous différents et consacrés à quelques épisodes de la vie du Buddha.

A l'entrée secondaire Est se reconnaît l'offrande des animaux dans la forêt (pl. XXV, B.) — éléphants, singes et paon — scène qui serait à l'origine du nom de Prāḥ Pālilai par " l'altération de Pārileyyaka, nom du bois où le Buddha se retira seul en quittant Kosambī " (2). — A l'Ouest, le Buddha assis, abrité par des parasols, accueille une offrande, probablement de Sujātā. — Sur le pignon Nord, c'est la soumission de l'éléphant Nālagiri, scène parfaite de composition que la grâce particulière du geste d'apaisement imprègne d'une grande douceur. — Au-dessus enfin, surmontant une rangée d'orants, une statue du Sage assis jaillit de la pierre sous le ciseau de deux sculpteurs au travail.

IDENTIFICATION — Nous nous trouvons en présence dans ce petit bâtiment, annexe d'un sanctuaire où, comme l'a fait remarquer M. MARCHAL (3), " les figures de Buddhas et de dieux brahmaniques alternent à la place d'honneur ", d'un ensemble unique dans le groupe d'Añkor de frontons bouddhiques ayant échappé aux mutilations.

(1) MOURA, *Royaume du Cambodge*, t. II, p. 277-278.

(2) MARCHAL, *le Temple de Prāḥ Pālilai*, BEFEO., t. XXII, note p. 102.

(3) *Ibid.*, p. 120.

Frontons bouddhiques, ou plutôt représentations du Buddha, car les Pràsàt Čruñ, Nāk Pân, le petit monument à l'Ouest de la Porte Occidentale d'Ankor Thom, sans parler de Kròl Kô, Tà Sòm et Tà Nei moins intégralement respectés, montrent que dans leurs pires accès de vandalisme les successeurs de Jayavarman VII, malgré leurs sentiments d'hindouisme intransigeant, épargnèrent parfois les images du bodhisattva Lokeçvara : " grâce à leurs affinités çivartes ", s'il faut en croire M. FINOT (1). Par contre cette violente réaction brahmanique, qui ne saurait être contestée (2), fit disparaître systématiquement tous les Buddhas. En dehors de Prāḥ Pālilai, seuls le monument 486 d'Ankor Thom et le temple X de Prāḥ Pithu montrent autrement que par surprise — en frises ou sur les frontons — le Sage méditant, ou le suivent dans les différentes étapes de sa vie : mais la médiocrité d'exécution de leurs sculptures et certains détails d'influence siamoise comme l'uṣṇīṣa en forme de flamme en font des productions banales d'un art à son déclin et peut-être de simples rajouts postérieurs à l'architecture.

Tel n'est pas le cas des scènes bouddhiques du gopura de Prāḥ Pālilai qui toutes témoignent sinon de maîtrise, du moins de facilité et d'habileté plastique parfaitement compatibles avec l'art du Bâyon. Comme d'autre part les multiples tares de la construction, la mollesse et l'impersonnalité du décor ornemental et le guingois de la mouluration s'apparentent nettement à l'ensemble des créations architecturales de Jayavarman VII, il ne faut voir, croyons-nous, dans certaines incompatibilités de détail — assemblages d'onglet à plusieurs cadres de baies, feuilles opposées garnissant les nus des colonnettes, absence de balustres et stores aux fausses-fenêtres, décor des pilastres reproduisant les motifs latéraux de ceux du sanctuaire — que le souci de créer entre le gopura et le monument lui-même, d'époque antérieure dans sa partie basse, une parité d'expression, ainsi que des traces évidentes de réemploi. Celles-ci, particulièrement nombreuses dans le corps central, au parement intérieur truffé de fragments de bas-reliefs, se retrouvent au linteau de l'entrée secondaire Sud, face Ouest, fait d'une pierre moulurée sur le dessus, et dans les murs de refend, où trois assises complètes étaient construites en blocs creux provenant d'anciens caniveaux.

Le fait, enfin, que les deux pignons extrêmes ont été bâtis à cheval sur le mur d'enceinte en latérite qui s'y trouve profondément encastré, prouve sans contestation possible que l'édification du gopura fut postérieure à celle dudit mur.

(1) L. FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, Etudes asiatiques, t. I, p. 256.

(2) G. CÉDÈS, *Etudes Cambodgiennes*, XIX, *La date du Bâyon*, BEFEO., t. XXVIII, p. 81-103.

Si cependant, comme il semble résulter de tout ceci, c'est bien à l'époque du Bayon que fut érigé ou remanié de fond en comble le gopura de Prāḥ Pālilai, que ses imperfections interdisent de situer en la bonne époque classique comme l'absence de toute influence siamoise et la qualité de la sculpture empêchent de lui assigner une date plus tardive, il peut paraître étrange que seul parmi les ensembles bouddhiques contemporains celui-ci ait échappé à la fureur des iconoclastes.

Mais, ainsi que l'a fait remarquer M. MARCHAL, "rien n'empêche de supposer qu'il se rattachait au monastère dont la fondation fait l'objet de l'inscription de Tép Praṇam" (1). Pourquoi ne pas admettre alors, devant le syncrétisme constant au temps de la grandeur de l'Empire Khmèr, qu'il ait pu subsister en pleine période de prédominance brahmanique et parallèlement à la religion d'Etat, une sorte d'îlot bouddhique jouissant de la sauvegarde officielle ? Placé au cœur même de la capitale, à l'ombre du Palais Royal, l'ancien ācrama bouddhique de Tép Praṇam (Saugatācrama) fondé par Yaçovarman (2) était particulièrement indiqué pour constituer ce lieu de refuge des adeptes d'une doctrine tout aussi traditionnelle que le culte du devarāja : prérogative conférant à leurs images saintes une immunité spéciale.

TRAV. X DIVERS. — Après achèvement du gopura, quelques travaux de consolidation urgente durent être entrepris à la grande cheminée centrale du sanctuaire, où, comme l'avait signalé M. MARCHAL, les deux poutres de soutien en bois encore en place au-dessus des baies Nord et Ouest étaient presque complètement pourries et sorties de leur logement. Leur remplacement par du béton armé rendit possible la reprise en sous-œuvre des pans de murs en équilibre instable et l'obturation des fissures verticales, avec pose de nombreux crampons en fer. En même temps un échafaudage intérieur de 20 mètres de hauteur permettait d'étêter de deux mètres environ la tour, dont les parties hautes, formant un ventre très accentué avec des blocs en faux-aplomb saillissant parfois de la moitié de leur masse, se trouvaient en danger permanent de chute pouvant entraîner l'écroulement total.

Cette dépose, en montrant le pourcentage élevé de blocs sculptés en réemploi dans la maçonnerie des parois, a confirmé l'hypothèse d'un remaniement d'époque tardive. La cheminée centrale de forme pyramidale était construite comme celle des tours du Bayon. Mais alors que pour ces dernières l'ossature est demeurée en état de stabilité suffisante par le simple effet de ceinturage des parements à quatre visages malgré l'absence de toute liaison, à Prāḥ Pālilai aucun revêtement resté en place — qu'il fût de pierre, de bois ou de métal — n'a servi de protection ou de chaînage.

(1) H. MARCHAL, *Ibid.*, p. 129.

(2) BEFEO., tome XXI, p. 291.

L'avant-corps oriental du pràsàt a d'autre part été remanié, ses murs dis-joints par les racines étant en grand danger d'écroulement. L'état précaire des points d'appui n'a point permis de remettre en place son beau fronton représentant l'assaut de Māra et de son armée, dont la figure centrale du Buddha n'a d'ailleurs pas été retrouvée dans les déblais : il a fallu se contenter de le reconstituer au sol.

A l'intérieur du sanctuaire, un grand Buddha assis de 2^m80 de hauteur, d'origine siamoise (pl. XXVII, A), a pu être restauré complètement, ainsi qu'un fort beau torse de Buddha debout (pl. XXVII, B). Enfin, devant l'entrée du gopura, il y a lieu de signaler l'intéressante reconstitution par G. TROUVÉ, fin 1934, d'une autre statue de Buddha assis, également d'origine siamoise, dont il avait retrouvé la tête encastrée dans la souche d'un arbre. L'emplacement qui lui a été attribué sur la chaussée d'accès correspond au lieu de découverte de ses principaux éléments sans qu'on ait aucune certitude sur sa situation ancienne, toute trace évidente du piédestal initial ayant disparu.

Siemréap, juillet 1939.



A



B

PRĀH PĀLILAI. A, Sanctuaire, statue de Buddha reconstituée. B, Torse de Buddha debout. Cf. p. 370.

LE DÉGAGEMENT DU PHNOM KRÒM

précédé de

QUELQUES REMARQUES SUR LES FONDATIONS DE YAÇOVARMAN

par MAURICE GLAIZE,

*Architecte Diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Añkor.*

Lorsque, restaurant l'unité du royaume, le roi Jayavarman II décida de fixer comme principal habitat aux populations cambodgiennes la zone Nord du Tonlé Sàp, qui devait devenir par la suite la région d'Añkor, il fut d'abord séduit par la mystique des hauteurs, liée à l'idée du Mont Meru.

Saisissant l'occasion exceptionnelle que lui offrait la chaîne du Mahendra (Phnom Kulên), qui se termine à l'Est par un vaste plateau de 10.000 hectares, il crut y voir l'emplacement rêvé pour la fondation de la véritable Cité consacrée, à la fois sanctuaire, siège du nouvel Etat et centre de vie pour le noyau de ses sujets, groupés dans des conditions de défense remarquables contre l'envahisseur. Ce fut donc là, sur la pyramide de Rôn Čën, qu'il érigea en l'an 802 le premier Liṅga royal, instituant le culte du Devarāja (1).

Mais la vie dans une citadelle — même naturelle — convient mal à un peuple de riziculteurs et de pêcheurs, rebutés sans doute par les difficultés d'accès et de mise en culture, comme par l'éloignement du Grand Lac : ce ne fut donc qu'une brève expérience, suivie de la descente dans la plaine, avec les tribulations successives de souverains en quête de capitale.

La seule qui, de Jayavarman II à Yaçovarman, avec des alternatives d'abandon et de reprise, paraisse avoir joui de quelque fixité, fut cette Hariharālaya de la région de Rolûos, où, en l'absence de toute colline, le roi Indravarman fonda en 881 sur la pyramide artificielle de Bakoñ, premier monument de grès, le liṅga Çrī Indreçvara (2).

(1) Ph. STERN, *Le temple-montagne khmèr, le culte du liṅga et le Devarāja*, BEFEO., t. XXXIV, fasc. 2, p 611-616.

(2) Le sanctuaire récemment reconstitué sur son sommet étant nettement postérieur, il est peu probable, bien que la plateforme centrale, complètement bloquée en latérite, fût capable de supporter une forte charge, que l'abri initial ait été construit autrement qu'en matériaux légers.

Dans les toutes dernières années du IX^e siècle, Yaçovarman (889-910), plus conscient de sa puissance et désireux de faire œuvre durable, renonça aux agglomérations à caractère de bourgades errantes pour créer enfin la véritable *purī*, aux limites précises et dûment centrée, parée de tout le prestige d'une capitale digne de ce nom : et ce fut Yaçodharapura, le premier Añkor (1).

Depuis les passionnantes recherches de M. GOLOUBEV (2), le rôle de Yaçovarman est apparu dans toute son ampleur : il l'a dégagé de la lignée des précurseurs pour lui donner la primauté. En grand organisateur déjà doublé d'urbaniste, ce roi réussit à s'évader de la période des essais pour tirer parti de l'expérience acquise. Obéissant aux mêmes préoccupations religieuses que ses prédécesseurs, il sut le premier trouver son « Meru » et sa « Gaṅgā » dans les ressources mêmes du pays : la colline du Phnom Bākhèñ et le Sūrñ Siemrāp. La première, identifiée avec le Vnañ Kantāl, le « Mont Central » des inscriptions, dominait toute la région de ses 65 mètres de hauteur, formant la base idéale pour cette acropole religieuse dont parle M. GOLOUBEV et qui était « plus qu'un simple temple sur une colline : une véritable cité sainte, noyau d'une importante agglomération humaine, qui devait, à elle seule, occuper la superficie d'une ville de grandeur moyenne » (3).

A quelque 2.000 mètres de là, la rivière, torrentueuse mais jamais tarie qui descendait du Phnom Kulên, partiellement détournée de son cours pour servir de limite Est à l'Añkor Thoñ nouvellement créée, fut rendue navigable jusqu'au Tonlé Sap, et, grâce à l'immense régulateur du Yaçodharatatāka (Bārāy oriental), put jouer son rôle fécondant et irrigatoire dans toute cette plaine de grande culture (4).

Réplique imposante du Bakoñ de Rolūos, le temple même du Bākhèñ, magnifié par sa position de choix et se profilant de toutes parts, devait, pour jouer digne-ment son rôle de socle et d'abri du Devarāja, le līṅga Çrī Yaçodhareçvara, idole-maîtresse du royaume, s'affirmer davantage dans le sens monumental : d'où cette première réalisation du quinconce de sanctuaires tout en grès couronnant l'étage supérieur de la pyramide, et la multiplication des tours secondaires aux différents gradins.

(1) G. CÆDÈS, *Etudes Cambodgiennes*, XX, *Les capitales de Jayavarman II*, BEFEO., t. XXVIII, p. 113-123.

(2) V. GOLOUBEV, *Le Phnom Bākhèñ et la ville de Yaçovarman*, BEFEO., t. XXXIII, fasc. 1, p. 319-344.

(3) Id., p. 321.

(4) G. GROSLIER, *Arts et Archéologie khmers*, t. II, fasc. 1, p. 118 et suiv.

Mais là ne se bornait point l'ambition de Yaçovarman, ni l'effort architectural de son zèle religieux. Deux autres pitons en effet, bastions de cette forteresse, dominaient la campagne extra muros : à 16 kilomètres Sud-Ouest le Phnom Kròm, sur la rive du Tonlé Sàp, avec ses 120 mètres de haut — à 14 kilomètres Nord-Est le Phnom Bók, pointant de plus de 200 mètres en pleine zone de rizières (1).

Il fallait la foi solide d'un animateur et les facultés réalisatrices d'un souverain sûr de sa puissance pour vouer aux divinités protectrices ces deux rocs pelés, hisser à bras d'hommes le long de leurs flancs abrupts les tonnes de pierre nécessaires à la construction de temples importants, dédaigner la brique légère et maniable pour le grès noble et pesant. Véritable gageure pour qui connaît les lieux : mais que de mérites acquis par tous les ouvriers de ces deux temples-frères, tous ces lacustres, ces ruraux privés du culte urbain du Devarāja et désormais sous l'égide de la trimūrti sainte, née de leurs peines !

Ni le monument du Phnom Kròm ni celui du Phnom Bók ne sont datés, nulle inscription n'y a été retrouvée, et leurs fondations pieuses n'ont été identifiées dans aucun texte connu. Néanmoins leurs différences sont si minimes qu'ils n'ont pu être conçus que par un même cerveau, bâtis sur un plan commun, sculptés par la même équipe d'artistes, et, à quelques années près, de l'âge du Bākhèñ, dont les motifs sont identiques. C'est donc dans l'histoire architecturale du Cambodge une véritable trilogie caractéristique d'une époque, d'une exceptionnelle unité, et mise en relief par les découvertes de M. GOLOUBEV. Il nous faut saluer dans cet art de Yaçovarman et son occupation systématique des sommets une volonté d'essor sans toutefois bouleverser la tradition, avec le souci constant d'améliorer la technique de la construction par l'emploi du matériau rare et durable, quelles que fussent être les difficultés de portage et de mise en œuvre : bref, la recherche hardie de l'effet monumental digne de l'inspiration créatrice.

Il peut paraître singulier que cet art, si préoccupé de faire grand et d'en imposer par sa masse, n'ait pas su s'affranchir dans le détail, sauf pour quelques éléments puissants comme les soubassements et corniches, les devatās des piles d'angle et les colonnettes, d'une certaine mièvrerie de décor et de quelque disparate dans les échelles respectives et l'ordonnance des motifs. Il eût suffi pourtant de rester dans la norme du Kulèn et de Rolūos en leurs parties de grès : faut-il rappeler la technique large et vigoureuse des linteaux d'Ó Poñ, du Pràsàt Kraham, de Rup Àrāk, ou celle, plus pétillante et touffue mais solide encore, des linteaux et fausses portes de Trapāñ Phoñ, de Bākoñ et de Prāḥ Kô ?

(1) Il est curieux de noter sur la carte que le Phnom Bók, sommet intermédiaire entre Rôn Čën et le Phnom Bākhèñ, et où l'on a retrouvé brisé sur ses gradins de latérite le plus grand linga connu (4 m 00 de hauteur sur 1 m 20 de diamètre), se trouve sur un même alignement que ces deux localisations du linga royal : peut-être relevait-il aussi du rituel du Devarāja, si l'on admet l'hypothèse de M. STERN d'un même culte célébré dans des temples différents. Sa date est d'ailleurs ignorée et peut-être différente de celle du monument voisin.

En ce début de la pierre généralisée, cette tendance à faire « joli » paraît moins le fait de directives données par le maître d'œuvre que du goût marqué d'une école de sculpture pour un art tout de finesse, voire de minutie, inspiré peut-être par la pratique de l'ornement taillé dans le mortier sur les monuments de briques ou le bois des habitations princières. Elle a su du moins respecter suffisamment l'ossature et les lois de la composition pour échapper à l'écueil du « baroque » où devait nous conduire plus tard en occident l'abus des lignes capricieuses. Et il faut lui savoir gré, lorsqu'y sont apparus des artistes complets et de qualité exceptionnelle, de nous avoir valu ce chef-d'œuvre de ciselure qu'est Bantây Srëi, lequel, sans un nu, reste architectural et d'un goût parfait.

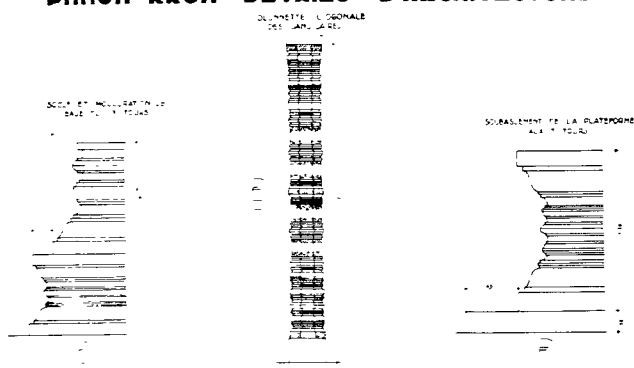
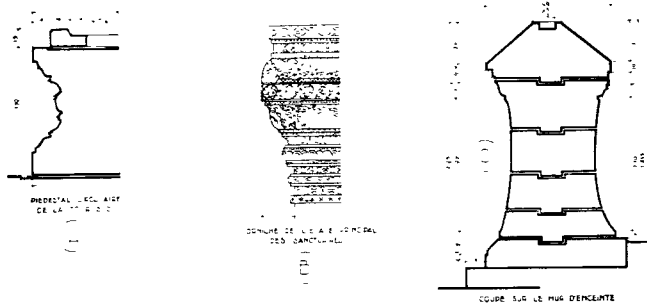
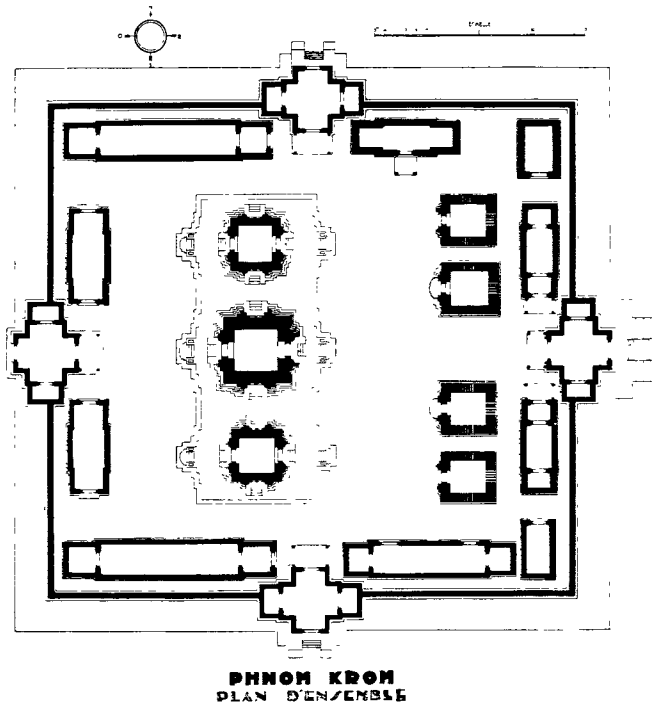
Formés à la pratique du bois, les sculpteurs de cette période de début de l'art angkorien furent surtout des imagiers, plus aptes à orner une façade selon des schémas d'ordre hiératique qu'à collaborer en volume à l'œuvre de l'architecte, sur un croquis de masses établi par lui et suivant l'ordonnance d'un « parti » imposé. Tout en se pliant d'eux-mêmes à une discipline relevant de la composition générale, ils ne pouvaient d'instinct et dès la première tentative se mettre à la cadence du maître d'œuvre comme plus tard en France les « maîtres de pierre » de nos églises romanes et de nos cathédrales. D'où ce décor de surface, « en tapisserie », fait de champs, de trumeaux, de tympans juxtaposés, heureusement soutenus par l'armature vigoureuse d'une mouluration aux profils impeccables : décor d'ailleurs remarquable et charmant, nullement figé, qui devait aboutir tout naturellement à la libre traduction des légendes et des faits sous cette forme narrative tellement émouvante qu'utilisent tous ceux que la foi inspire.

LE PHNOM KRÒM (I. K. 501).

Le dégagement du Phnom Kròm, effectué de mai à décembre 1938, a permis d'en dresser le plan exact et complet, ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors, gêné que l'on était par l'envahissement de la végétation, la couche d'humus et de terres d'apport recouvrant le préau à l'intérieur de l'enceinte, et l'amoncellement des décombres provenant de l'écroulement des parties hautes des sanctuaires (pl. XXVIII, A).

Il peut paraître superflu, après la remarquable étude consacrée à ce temple par M. PARMENTIER dans son *Art d'Indravarman* (1), de revenir sur un sujet d'apparence épuisé. Nous nous excusons à l'avance d'avoir à lui emprunter, en les résumant, les éléments essentiels de sa description, que nous nous contenterons de compléter par les quelques constatations nouvelles nées de nos travaux, en insistant sur les points que l'état des lieux ne lui permettait pas d'élucider il y a vingt ans. Nous contribuerons ainsi indirectement, par la parenté déjà signalée

(1) H. PARMENTIER, *L'Art d'Indravarman*, BEFEO., t. XIX, p. 52-57.



du Phnom Kròm avec les autres fondations de Yaçovarman, à cette « réhabilitation » que souhaitait M. GOLOUBEV du monument du Phnom Bâkhèñ, dégagé seulement en 1923 par M. MARCHAL de la gangue de pierre en forme de Buddha assis dont l'avaient entouré les Cambodgiens de basse époque.

Des trois temples, celui du Phnom Kròm reste le plus complet en silhouette, puisque seuls manquent à la tour centrale les deux étages supérieurs, et aux tours Nord et Sud le dernier : c'est aussi le plus menacé de destruction prochaine en raison des dommages subis sous l'action des rafales venues du Tonlé Sàp par ses murs construits en un grès friable et spongieux, ayant tendance au clivage. Aussi n'ont-ils gardé en parement que quelques bribes de décor.

I. — *Les tours-sanctuaires*, implantées sur un même axe Nord-Sud selon la formule de l'alignement par trois — simple ici, double à Prâh Kô — sont présentées comme en ce dernier temple sur une plateforme commune ceinturée et dallée de grès avec blocage en latérite (pl. XXIX, A et B). De 28 m.00 sur 10 m.50, elle forme socle de 1 m.36 de hauteur, mouluré mais non orné, à profil de doucines opposées et triple tore entre listels (pl. XXVIII, B, F). Ce soubassement, qui était aux trois-quarts enfoui, est interrompu sur chaque grande face par trois perrons de cinq marches, plus une marche de départ en accolade à surépaisseur, axés sur les bâtiments et flanqués de socles d'échiffre à parement uni portant des lions assis. Ceux du milieu sont de basse époque.

Du côté Est une chaussée surélevée en latérite, grossièrement exécutée, masquait complètement l'emmarchement central de 1 m.35 de largeur : œuvre sans doute récente des bonzes, puisqu'elle figure dans l'illustration du tome III de LAJONQUIÈRE (1911) alors que ni FOURNEREAU ni AYMONIER n'en faisaient mention (1). Un blocage analogue avait été effectué à l'intérieur du sanctuaire central jusqu'au niveau des seuils. Les trois tours, sur plan carré à simple redent, sont d'importance inégale : 6 m.25 de côté au centre, 5 m.00 pour les deux autres, et respectivement 4 m.00 et 3 m.40 intérieurement. L'implantation donne 9 m.90 d'axe en axe.

En élévation, chacune devait comporter quatre étages de superstructure en retrait, plus un motif de couronnement circulaire. L'échelle de réduction est partout la même, avec l'étage principal très légèrement plus haut que large : d'où pour la tour centrale une dominance très nette qui, les dimensions des baies étant toutes semblables (1 m.00 à 1 m.10 de largeur pour 2 m.25 de hauteur), joue uniquement sur l'importance des frontons, très surbaissés aux tours Nord et Sud et presque carrés à la tour centrale.

(1) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire descriptif des Monuments du Cambodge*, t. III, p. 120-123.

L. FOURNEREAU, *Les Ruines d'Angkor*, p. 140-141.

E. AYMONIER, *Le Cambodge*, t. II, p. 395-397.

Alors qu'au Phnom Bâkhên le sanctuaire était, contrairement à l'usage, ouvert aux 4 points cardinaux, ici comme au Phnom Bók les pràsât sont à deux ouvertures (Est et Ouest) — disposition non moins exceptionnelle — les seules faces Nord et Sud comportant des fausses portes.

Les soubassements sont moulurés et d'une ornementation compliquée à petits éléments. Hauts de 0 m. 69, à doucines opposées, tore médian entre cavets et bandeau de couronnement à fleurons losangés, ils sont interrompus sur chaque face par un perron de quatre marches plus un départ en accolade, entre socles d'échiffre sculptés de ce même personnage dansant sous arcature trilobée à feuillages flammés que l'on trouve déjà dans l'art de Rolôos (pl. XXXI, A).

Au-dessus, les murs, épais de 1 m. 30 à la tour centrale et de 0 m. 80 aux tours extrêmes, entourent des salles dallées de grès respectivement en contrebas de 0 m. 80 et 0 m. 72. Une corniche très simple marque le départ des étages, en retrait par encorbellements successifs à petits ressauts rappelant la construction en briques et taillés dans chaque assise.

Extérieurement, c'est le dispositif habituel des colonnettes sous linteau, des pilastres supportant le fronton, et des contre-pilastres montant jusqu'à la corniche.

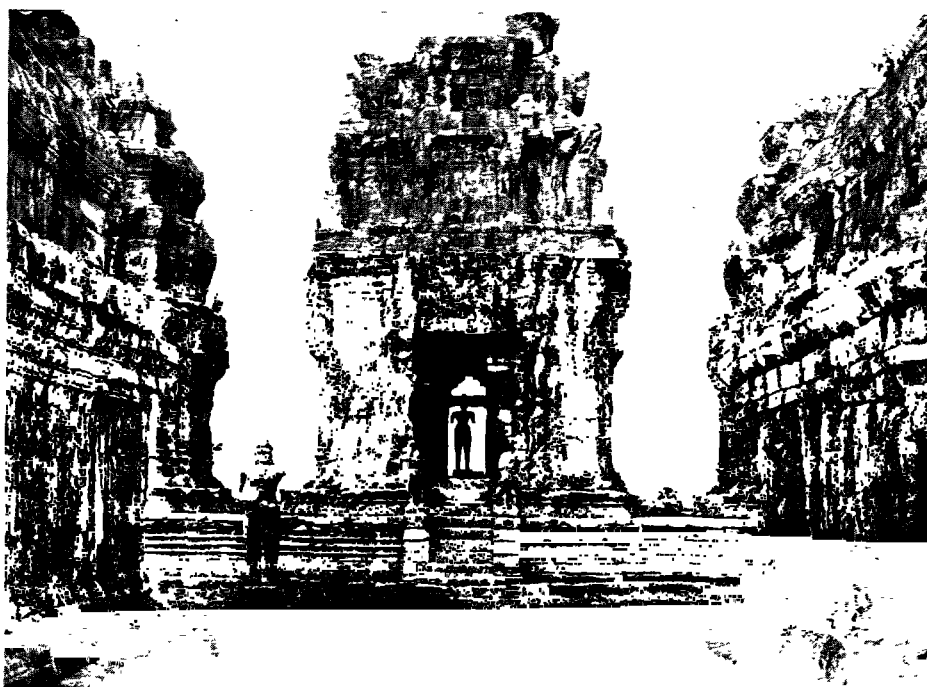
Les encadrements de baies, formant seuil en saillie, sont moulurés et à assemblage droit, avec seulement un tiers environ d'onglet sur le devant. A l'arrière-plan un arc de décharge reporte le poids des murs sur les piédroits par encorbellements de la hauteur d'une assise.

Les fausses portes (pl. XXX, A) sont à meneau axial décoré de rinceaux, avec cinq boutons carrés à fleuron. Un seul lambris par vantail, à chambranle et panneau d'une ornementation touffue à fleur de pierre, présentant, plusieurs fois répété en hauteur, un motif composé d'un très petit personnage central, fléchissant sur les jambes et soutenant en l'air deux cavaliers sur leurs montures cabrées, tantôt un cheval, tantôt un éléphant : le tout encadré d'entrelacs au contour flammé (1).

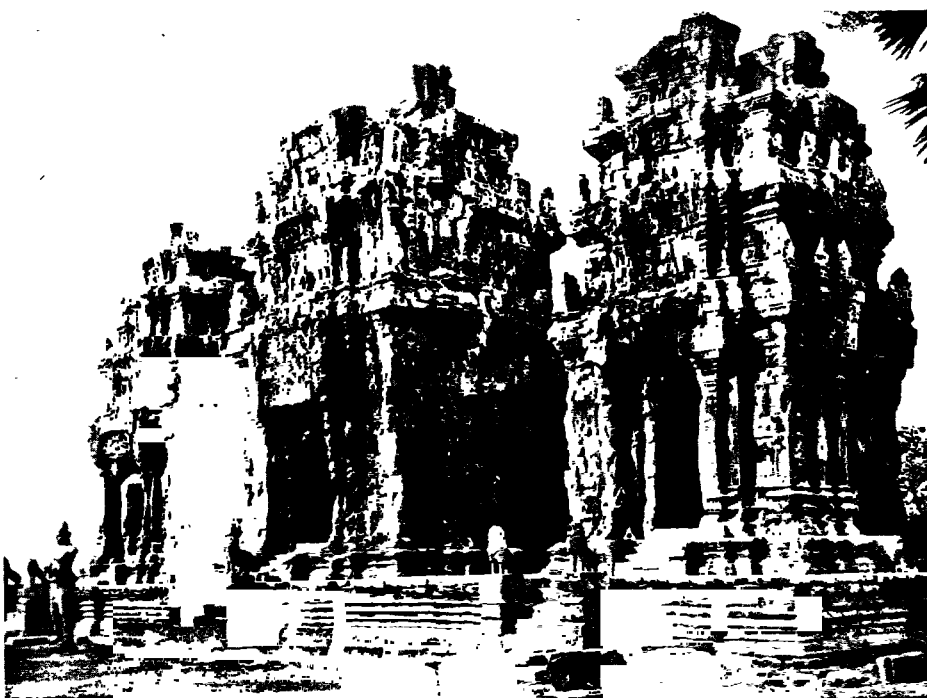
Les colonnettes, de section octogonale et de bonne proportion, sont à quatre nus avec prédominance de la bague médiane, base et chapiteau (pl. XXVIII, B, E). Des linteaux, il n'a pu être retrouvé qu'un fragment peu important de provenance imprécise : l'extrémité d'une branche semi-plate et arquée, coupée par l'un des éléments inférieurs à volute, dont le dessin compliqué ne témoigne pas d'une grande franchise de parti. La saillie sur les appuis est nettement accusée (pl. XXXI, C).

La mouluration de base des pilastres se profile sur tout le pourtour des pràsât, coupée net au droit des portes. Haute de 0 m. 95, donc plus développée que le socle même de chaque tour (pl. XXVIII, B, D), elle l'assied d'autant plus solidement que les traces de décor qui subsistent — pétales de lotus, balustres et fleurons losangés — sont à l'échelle de l'architecture et traitées de façon vigou-

(1) H. PARVENTIER, *L'Art d'Indravarman*, BEFEO., t. XIX, p. 54.



A



B

PHNOM KRÔM. A, Partie centrale vue de l'entrée Est. B, Vue des trois sanctuaires prise du Nord-Est. Cf. p. 375.

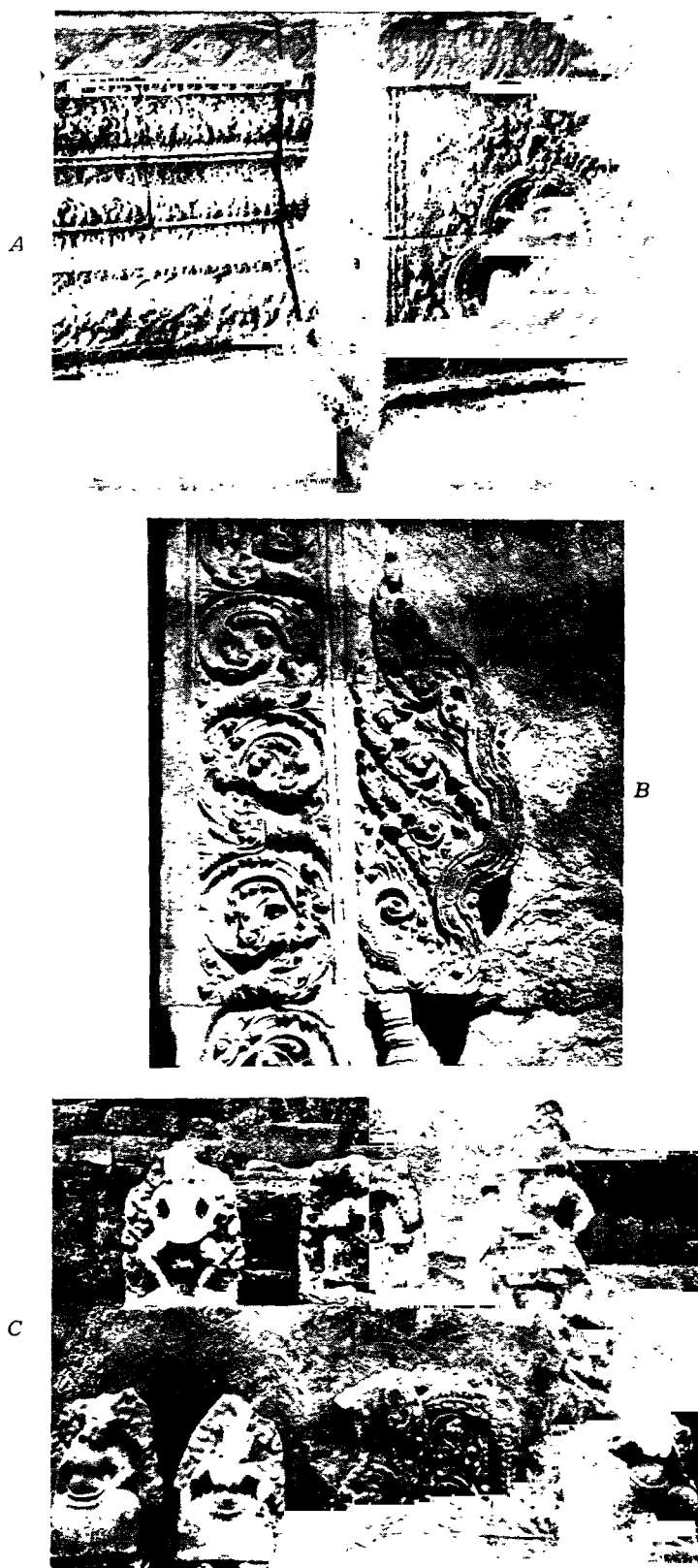


A

B

C

PHNOM KRÔM. A, Détail de fausse porte (sanctuaire Sud, face Sud). B, Sanctuaire Nord, angle Sud-Ouest, face Sud : détail. C, Corniche de l'étage principal (sanctuaire Sud, angle Nord-Ouest). Cf. p. 376 et 377.



PHNOM KRÔM. *A*, Sanctuaire central, socle d'échiffre et soubassement (face Sud). *B*, Bande de rinceaux et fragment d'encadrement de niche à devatâ (sanctuaire central, pile d'angle Sud-Est, face Est). *C*, Fragment de linteau et pièces d'accent. Cf. p. 376 à 378.

reuse. S'il en est de même des chapiteaux et de la corniche symétriquement composée, où se remarquent en surcharge sur les feuilles ornant la grande doucine des cols et têtes de hamsas (pl. XXVIII, B, B et XXX, C), en revanche le décor des pilastres et contrepilastres reste exagérément menu, dans l'esprit des panneaux de fausses portes : superposition de petits personnages sur ornements avec entrelacs terminés en rinceaux pour les premiers — sur têtes de monstres et sous arcatures ogivales trilobées et flammées pour les autres.

Les piles d'angle sont plus largement conçues. Elles comportent sur chaque face, entre un galon vertical à fleurons losangés et une double bande de grands rinceaux à culot cylindrique formant cornière, avec petit lion dressé à la base, (pl. XXXI, B) une niche à devatā. Celle-ci, à peine creusée — les culpteurs khmèr a soin de ne jamais « défoncer » le mur — est faite de deux fines colonnettes simplement moulurées, octogonales à six nus, soutenant un arc trilobé en anse de panier à la partie haute. L'encadrement plat, terminé par des têtes de makara tournées vers l'extérieur, à trompe relevée en spirale, est surmonté de feuilles rampantes d'indication souple et étoffée, garnies de figurines issantes. Dans l'axe, un motif à hampe et volutes dont le contour rappelle la fleur de lis s'étagé au-dessus d'un petit personnage en prière (pl. XXX, B). L'ensemble, en ogive très élancée, s'oppose par la pointe à un autre élément de décor inversé placé sous la corniche, chacun des vides latéraux s'animant de deux personnages volants.

Les devatās, hiératiques et sereines, ont le visage légèrement tourné comme au Bākhèn — il se présente de face au Phnom Bók — et s'appuient d'une main sur la hampe d'une sorte d'éventail ou chasse-mouches, tandis que l'autre bras, allongé vers le bas, tient un lotus. Le torse est nu, le ventre largement découvert, la taille très fine et haut placée, avec plis de beauté sous les seins opulents et hémisphériques. La jupe, à petits plis verticaux, descend jusqu'aux chevilles, avec bande plate sur le devant, rabat arrondi déporté sur une hanche et chute en pointe recouvrant la ceinture, autre ceinture tombante à pendeloques. La coiffure est à diadème et mukuṭa avec pendants d'oreille.

Il nous reste à parler des frontons, dont c'était la première traduction importante en grès après celle, plus architecturale que plastique, des édifices de base de la pyramide de Bākoñ, récemment reconstitués, réplique monumentale des tympanes de briques à l'ornementation sculptée dans le mortier de revêtement (1). L'essai, à vrai dire, est peu concluant, car cet élément primordial de la composition devient, par la timidité de l'exécution, un simple accessoire : le panneau de tapisserie que l'on dispose en applique au-dessus d'une porte. Si l'arc qui l'entoure, à platebande supérieure horizontale et légèrement trilobé, est suffisamment large et puissant avec ses deux makaras ter-

(1) Nous ne citons que pour mémoire les minuscules frontons des 12 édifices de grès qui garnissent le 4^e gradin de la pyramide de ce même Bākhèn, où le dessus des portes se compose d'un fronton très surbaissé, à figurines abritées par 3 arcs trilobés, séparé du linteau par une bande à décor de losanges.

minaux à guirlande pendante tournés vers l'extérieur, le tympan n'est qu'un semis confus de motifs accolés sans grande parenté ni dominante.

Autant qu'on en puisse juger par l'usure de la pierre, une divinité centrale juchée sur un culot et surmontée d'un petit personnage dansant sous arcature, était flanquée de deux S de feuillages à grandes volutes, formant ainsi une sorte de trident flammé. Sur le surplus de la surface, des feuillages secondaires aux courbes capricieuses, parsemés d'autres figurines, étaient frangés d'un rang de têtes diversement orientées. Il ne nous a pas été possible d'en faire le décompte, ni par conséquent de vérifier l'opinion de M. PARMENTIER y voyant une représentation des 33 dieux de l'Inde : sur un tympan du Phnom Bók nous en avons trouvé jusqu'à 38.

Chacun des faux-étages supérieurs en retrait, composé des mêmes éléments que l'étage principal, repose sur un socle mouluré et orné qui, faisant corps avec la corniche et en suivant les décrochements, supportait aux angles des réductions d'édifices et sur les faces quatre pièces d'accent dont certaines restées en place : personnages adossés assis à la javanaise ou ascètes en prière, les jambes croisées tenues par un lien, au-dessus des contre-pilastres — dvārapāla debout au droit des frontons. D'autres, sans doute intercalées, ont été retrouvées à terre : hommes dansant et ballerines à larges jupe-cloche plissée telles qu'on en rencontre en petit dans l'ornementation murale du Bākhèñ et de Bantāy Srēi (pl. XXXI, C).

Les écoinçons, plus larges que hauts, sont sculptés de devatā assises, le buste de face et les jambes de profil, une main vers la terre et l'autre tenant un lotus ; elles sont abritées sous une arcature trilobée en anse de panier soutenue par des pilastres nus. Les bandes de rinceaux des angles se retrouvent ici sur les contrepilastres, et un simple décor à fleurons garnit les pilastres des frontons, formant un ensemble plus sobre et plus homogène qu'à l'étage inférieur. Seule l'illustration des tympan, toujours aussi menue et presque illisible du sol, reste hors d'échelle.

Les trois couronnements circulaires, dont il n'a été retrouvé que certains fragments ne permettant pas la reconstitution exacte, étaient de forte taille, composés essentiellement d'un rang de pétales de lotus à surépaisseur surmontés d'étamines, d'un bulbe à décor de pendeloques (lotus bleu) entre feuilles pendantes, et d'une partie droite à cavet renversé semblablement ornée et terminée par un tore à fleurons losangés entre listels. L'appareil, en trois assises superposées, était rayonnant, et les blocs maintenus par des ancras en fer plat. Le motif terminal a disparu.

II. — *Les bâtiments annexes.* A 14 mètres Est de l'alignement des sanctuaires, quatre bâtiments annexes ouverts à l'Ouest leur font vis-à-vis, couplés de part et d'autre de l'axe principal Est-Ouest. Larges de 4^m80 et profonds de 5^m60 hors œuvre, ils sont surmontés d'un faux-étage en retrait et d'une voûte en berceau terminée par deux pignons. Les deux extrêmes sont en briques, les deux autres en grès et sans décor, avec socle, soubassement et corniches moulurés très simplement (pl. XXXIV, B).

L'intérieur, formant une salle de $3^m10 \times 3^m50$, est dallé pour les uns de briques à plat, pour les autres de latérite, en contrebas de 0^m30 . Les retraits sont marqués par des gradins de la valeur de trois assises de briques. Chaque face orbe est percée pour l'aération de cinq rangées de cinq trous en losange de 0^m05 de côté, et à l'étage de quatre rangées semblables.

Les encadrements de baie sont partout en grès, légèrement moulurés, avec assemblages mi-partie droits mi-partie d'onglet; les colonnettes octogonales, à quatre nus et décor inachevé, portent un petit linteau resté brut. Les portes mesurent $0^m80 \times 1^m70$ hr.

III. — *Les constructions secondaires.* Si ces quatre édicules, quoique très disloqués, sont demeurés debout, il ne reste guère des salles longues pourtournantes en latérite que les plateformes, surélevées de 0^m30 , la plupart des assises de base, et quelques pans de murs isolés.

Séparées seulement du mur d'enceinte par un boyau d'un mètre, elles sont d'importance diverse, au nombre de quatre sur la face Est et de deux sur les trois autres, variant en largeur de 2 à 3 mètres dans œuvre. La symétrie n'a pas été observée à l'Est de l'axe Nord-Sud, où, du côté Nord, la galerie n'avait que 10 mètres de long avec porche devant son entrée médiane, tandis qu'au Sud elle faisait 16^m20 et était dotée de deux portes. Les deux galeries situées de part et d'autre du gopura Est, composées chacune de trois pièces, étaient elles-mêmes précédées d'un porche à quatre piliers.

Un fragment de mur montre des vestiges de fenêtres à cinq meneaux en latérite de section rectangulaire, de $1^m80 \times 0^m70$ hr. à 1^m50 du sol, et quelques pierres de corniche retrouvées dans les déblais, creusées sur le dessus pour logement d'une sablière, prouvent que la toiture était en bois et tuiles, comme il était d'usage pour les bâtiments secondaires des temples.

IV. — *Le mur d'enceinte.* Entourant le préau de 45^m60 Nord-Sud sur 48^m80 Est-Ouest, le mur d'enceinte, entouré d'une berme de 3^m00 de largeur, est en parpaings de latérite et de construction soignée, avec rainure et languette dans les joints. Haut de 2^m00 et épais de 0^m70 , il est mouluré à la base et sous le chaperon à 2 pentes, dont le dessus à mortaises était certainement garni d'épis (pl. XXVIII, B, c).

Contrairement à l'opinion généralement admise, il existait autrefois quatre gopuras d'axe, dont nous avons retrouvé au déblaiement les traces certaines sur le sol, avec quelques bases de murs et piliers in situ, principalement à l'Est (pl. XXXIV, A). Mesurant $6^m00 \times 9^m80$ et construits en latérite, ils étaient de plan cruciforme complété par deux petites salles latérales, avec porche à quatre piliers de grès sur cour, et peut-être, du côté Est, une allée de bornes également en grès dont nous avons dégagé quelques tronçons fichés en terre entre les bâtiments annexes.

Sur le flanc Nord de la colline, dans l'axe du gopura, le sol semble avoir été préparé pour recevoir un large escalier d'accès monumental correspondant à deux srahs situés dans la plaine, mais l'absence de tout vestige d'emmarchement fait douter qu'il ait jamais été construit.

V. — *La statuaire*. Les diverses statues mises au jour au cours des fouilles et recherches sont de qualité assez médiocre, mais leur découverte a permis de restaurer en son véritable emplacement la trimūrti de Çiva entre Viṣṇu et Brahmā qu'abritaient les trois sanctuaires.

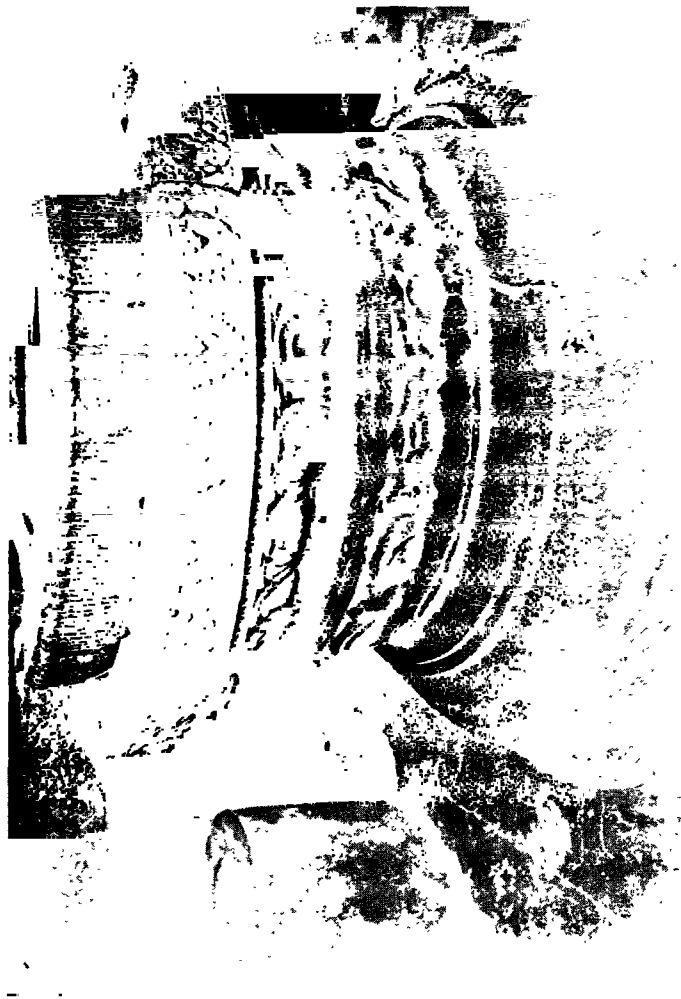
Il existait dans chaque tour un puits creusé dans le dallage et que l'on a fouillé jusqu'au rocher. Il était à section carrée de 1^m80 de côté dans la tour Nord, très régulièrement appareillé en latérite, avec contremur en briques de 0^m50 d'épaisseur sur le côté Est — en tronc de pyramide renversé de 2^m00 à 2^m00 à la partie haute dans la tour centrale, avec, au fond, une sorte de poche se dirigeant vers le Sud — circulaire enfin, de 0^m93 de diamètre, dans la tour Sud.

Ces fouilles n'ont rien donné, sauf, dans le sanctuaire central, 2 buddhas assis d'origine siamoise, brisés, mutilés et sans intérêt, ainsi que quelques fragments d'autres statues.

En revanche, l'enlèvement des déblais en surface a livré des portions importantes de trois piédestaux de grès de grande taille moulurés et richement ornés, que l'on a pu reconstituer. Le plus intéressant — pièce de toute beauté — provenant du sanctuaire Sud est de forme circulaire de 1^m60 de diamètre à la base et 1^m25 de hauteur, avec profil à doucines opposées, pétales de lotus et haṃsas alternés à la bague médiane, et snāṇadronī strié d'étamines (pl. XXVIII, B, A et XXXII, A et B). Quatre trous circulaires dans le dallage aux angles de la salle recevaient sans doute des poteaux de bois portant dais. La pierre à dépôts habituelle était elle-même cylindrique (0^m55 de hauteur et de diamètre) et à 16 trous sur le pourtour. Un piédestal analogue ayant été retrouvé au Phnom Bók également devant le sanctuaire Sud, il est permis de penser que c'était à l'époque le socle-type des statues de Brahmā, dont l'emplacement rituel ne fait aucun doute.

Des trois statues, toutes du style du monument, celle de Çiva fut retrouvée brisée dans le bâtiment annexe Sud en briques, les deux autres, également en morceaux et mutilées, partie à l'intérieur des tours, partie dans un nāḱ tā dépendant de la pagode voisine. D'un art très fruste, anguleuses et massives, elles sont déparées par la largeur disproportionnée des épaules et la lourdeur des jambes.

Hautes de 2^m15, elles ont le torse nu, le vêtement à larges plis descendant jusqu'aux genoux et sans rabat, double ancre sur le devant s'épanouissant en éventail entre deux coques latérales au-dessus de la ceinture unie, pan oblique sur la cuisse gauche, double coque par derrière. La coiffure est à diadème orfèvré et chignon cylindrique, avec pointe de cheveux sur les tempes. Plis de beauté au cou, arcades sourcilières jointes et presque droites, yeux ouverts, indication de barbe et de moustache.



B



A

PHNOM KRÔM. A, Piédestal circulaire de la statue de Brahmā du sanctuaire Sud, détail de la partie supérieure. B, Id., vue d'ensemble. Cf. p. 380.



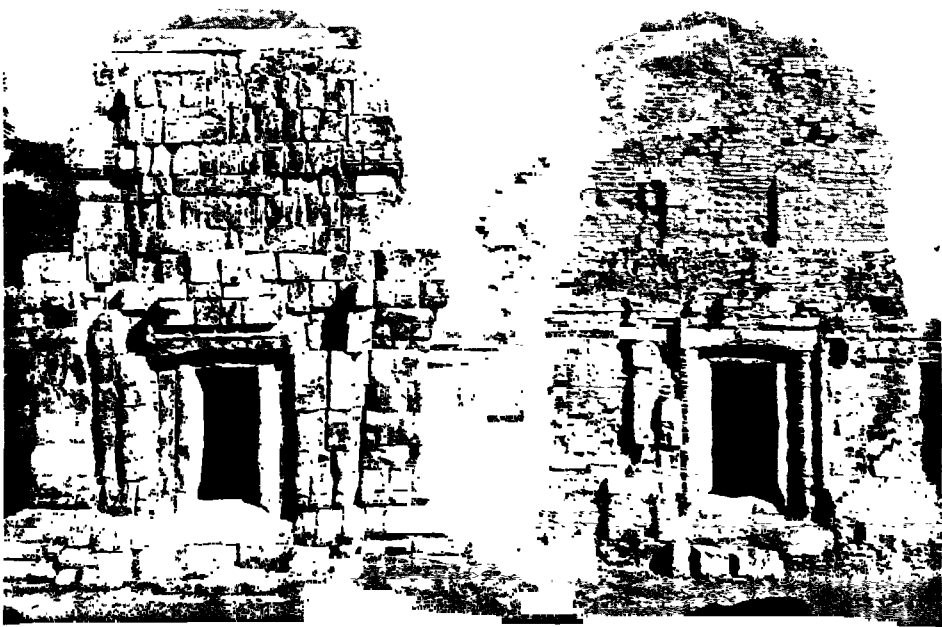
A

C

PHNOM KRŌM. A, Statue de dvārapāla (h. 3 m. 20). B, Statue de Brāhmī du sanctuaire Sud, détail des têtes (face Nord). C, Statue de dvārapāla (vue de dos). Cf. n. 281.



A



B

PHNOM KRÔM. A, Vestiges du gopura Est et de la galerie voisine avec porche (vue prise de l'Ouest). B, Bâtiments annexes de la moitié Sud (face Ouest). Cf. p. 378 et 379.

Le Çiva, à deux bras, porte le croissant sur sa chevelure, le Viṣṇu et le Brahmā, tous deux à quatre bras, ont l'un un cercle de perles à mi-hauteur des chignons, l'autre son chignon brisé. Mais tandis que les quatre têtes de Brahmā (pl. XXXIII, B), d'une belle expression quoique très abîmées, se rapportent sans doute à la « superbe statue aux quatre faces » dont parle AYMONIER, qui avait dû la voir avant sa mutilation (1) et appartiennent sûrement à la statue reconstituée, celle de Viṣṇu, découverte dans l'eau au pied du Phnom, semble seulement, d'après la cassure du cou et sans qu'on puisse l'affirmer, provenir du corps retrouvé par ailleurs : incertitude accrue par l'existence, à l'ancien Musée indochinois du Trocadéro, de deux têtes venant également du Phnom Kròm et de ce « fragment d'épaule d'une statue de Brahmā » de même origine, qui doit correspondre à la seule partie manquante de l'idole du sanctuaire Sud (2).

Parmi les autres trouvailles, outre plusieurs têtes de Buddha siamois d'époque tardive et une pierre des neuf planètes, délitée et très effacée, venant du bâtiment annexe en grès Nord, il importe de signaler une statue colossale de dvārapāla de 3^m20 de hauteur, déterrée devant la face Est de la plateforme aux trois tours (pl. XXXIII, A et C). La tête de rākṣasa (yeux ronds et saillants, ligne des sourcils continue mais arquée, pointe de cheveux sur les tempes, moustache, barbe en collier, deux crocs sortant des lèvres) est coiffée d'un diadème et d'un mukuta à étages, avec couvre-nuque. Le torse est nu, le corps abondamment paré de bijoux (collier et ceinture à pendeloques, boutons d'oreille, brassards, bracelets et chevillots) et vêtu d'un sampot court à petits plis sans rabat, avec pan à double ancre et coque sur le devant, ancre simple par derrière. Cette pièce, dont le seul bras droit a pu être retrouvé, est d'aspect imposant et de facture honorable, et paraît de l'époque du Bāphūon ou légèrement postérieure (XI^e — XII^e siècle). Dans l'ignorance de son emplacement ancien, nous l'avons érigée sur le lieu de sa découverte.

VI. — *Travaux de reprise.* Ceux-ci se sont bornés à la remise en état sommaire de la plateforme et à deux consolidations de détail indispensables : pose d'un poteau de soutien en béton armé le long du piédroit Nord de la baie Ouest de la tour Sud, et d'une console à la baie Ouest de la tour Nord sous ce qui restait du linteau. L'état de décomposition des pierres du monument n'aurait pas en effet justifié la dépense de travaux plus importants qui seraient restés d'une efficacité douteuse.

Siemréap, avril 1940.

(1) E. AYMONIER, *Le Cambodge*, t. II, p. 397.

(2) *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, année 1910, G. CÉDÈS, *Catalogue du Musée Indochinois du Trocadéro*, n^o 93.

LE TAMBOUR MÉTALLIQUE DE HOÀNG-HẠ

par VICTOR GOLOUBEV

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

I

Au mois de mars de l'année 1937, des coulis terrassiers, employés au creusement d'un canal près du village de Hoàng-hạ, dans la province de Hà-dông, trouvèrent un tambour métallique de grande taille, profondément enfoui dans le sol (pl. XXXV, A). Transporté dès le lendemain de sa découverte au phủ de Khoái-châu (prov. de Hưng-yên), il fut remis quelques jours après, par M. LECLER, administrateur adjoint, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour être conservé au Musée Louis Finot à Hanoi, où il occupe actuellement une place d'honneur, dans l'une des grandes salles du rez-de-chaussée (cote D. 163.206).

Le tambour ne mesure pas moins de 0 m. 615 de hauteur, sur 0 m. 84 de diamètre maximum. Par ses dimensions et par son décor, il se classe parmi les spécimens les plus remarquables du type I (pl. XXXV, B et pl. XXXVI). Les analogies avec le grand tambour dit « de Ngọc-lũ », acquis par l'Ecole Française en avril 1903, sont manifestes (1). Il s'apparente également de près à deux autres pièces de même type, décrites par F. HEGER (2).

Sur le plateau du tambour sont figurés des personnages coiffés de plumes, des cases sur pilotis, des oiseaux à long bec et à longues pattes, volant à la file ; le centre en est occupé par une étoile à 16 rayons. Les barques représentées sur la partie saillante de la caisse de résonance, au-dessous du disque, sont identiques à celles qui transportent sur le tambour de Ngọc-lũ, les âmes de guerriers défunts. L'état de conservation de ce beau tambour est assez satisfaisant, bien que le disque en soit séparé de la caisse par un brutal découpage, et en dépit d'une épaisse croûte d'oxyde rougeâtre qui le recouvre en partie.

(1) Décrit par M. H. PARMENTIER dans *Anciens Tambours de Bronze*, BEFEO., tome XVIII (1918), n° 1, pp. 4-16, pl. III-IV. Voir également *L'Âge du Bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, par V. GOLOUBEV, t. XXIX du BEFEO. (1929), p. 34 sq. Avant son acquisition par l'Ecole Française, ce tambour appartenait à une pagode située dans la province de Hà-nam. On ne possède aucun autre renseignement sur sa provenance.

(2) *Alte Metalltrommeln aus Sudost-Asien*. Leipzig, 1902, pp. 20-27, pl. I-v. De ces deux tambours, celui que l'on désigne par le nom du vice-résident E. MOULIÉ, avait été offert à ce dernier par la veuve d'un chef mường. Il disparut mystérieusement, après avoir figuré à l'Exposition Universelle de Paris, en 1889. L'autre tambour a été pendant longtemps la propriété d'un collectionneur de Hanoi, M. GILLET. Il est conservé actuellement au Musée des Arts et Métiers à Vienne.

Le tambour a été trouvé, nous l'avons dit, en pleine terre, à plus de 1 m. 50 de profondeur. Des sondages effectués autour de la fosse d'extraction n'ont fourni aucune indication d'intérêt archéologique. Il y a donc lieu d'écarter, comme absolument contraire à l'évidence, toute supposition d'après laquelle il s'agirait d'un objet associé à une sépulture de l'âge du bronze. Il n'était d'ailleurs pas d'usage, à l'époque de Đông-sơn, de déposer dans les tombes des tambours métalliques d'une taille aussi considérable. Le témoignage des fouilles, à ce sujet, peut être considéré comme formel, puisque les spécimens exhumés dans le Thanh-hoá par le Dr. O. JANSÉ et M. PAJOT ne sont que des pièces de taille moyenne ou réduite, sinon de simples lingots reproduisant à des échelles minimales, de vrais tambours. Notre tambour a-t-il été enfoui à la dérobee par une bande de pillards, lesquels auraient essayé préalablement de le découper en plusieurs morceaux, à l'aide de quelque outil tranchant ? De toutes les suppositions et conjectures possibles, celle-ci, pour bien des raisons, nous paraît être la plus vraisemblable.

Tout comme son sosie au Musée Louis Finot, le tambour de Hoàng-hạ se compose d'une partie circulaire formant saillie, à laquelle adhère le disque sonore, d'une caisse verticale, rigoureusement cylindrique, et d'une base en tronc de cône, à profil de doucine (fig. 1 A). La hauteur de la section bombée est de 0 m. 24 ; elle est égale, à un centimètre près, à celle de la caisse, laquelle s'évase un peu vers le bas, pour s'adapter au diamètre de la partie tronconique, haute, celle-là, de 0 m. 13. Ces proportions sont presque identiques à celles du tambour de Ngoc-lũ (fig. 1 B). On les retrouve, à peine modifiées, sur le tambour MOULIÉ, reproduit dans l'ouvrage de F. HEGER (fig. 1 C). Sur ce dernier tambour, toutefois, on constate une simplification, très caractéristique, du profil : la génératrice de la base n'est plus une doucine, mais une droite, et la caisse en forme de cylindre se rétrécit sensiblement vers le bas. Quant au quatrième tambour, celui de Vienne, il se distingue des trois autres par une base relativement plus haute et par un bourrelet de faible saillie, qui la rajuste à la caisse (fig. 2).

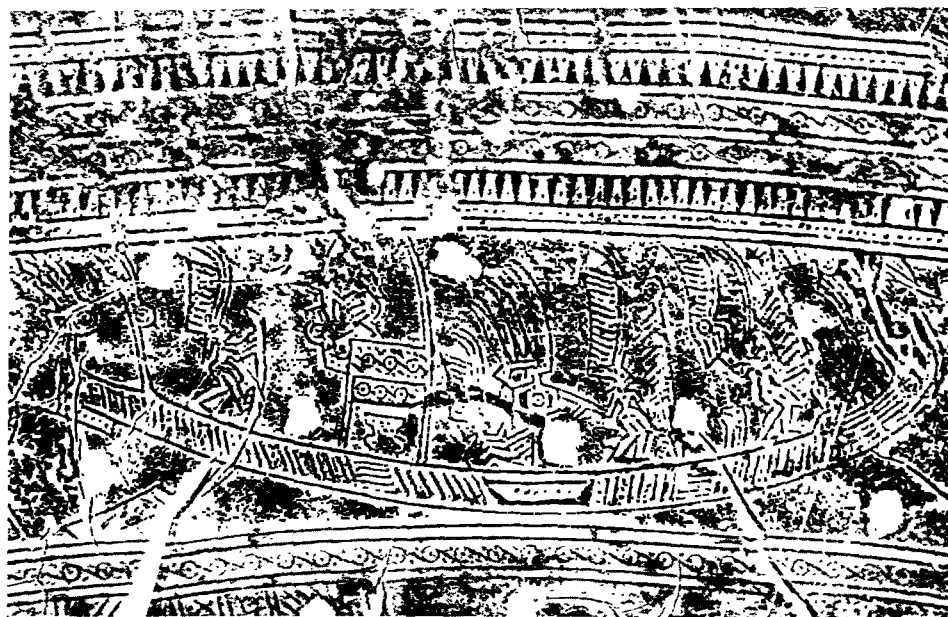
Comme tous les spécimens du type I, notre tambour est muni de quatre anses, disposées symétriquement, par paires. Elles sont exactement semblables à celles que M. H. PARMENTIER a étudiées sur le tambour de Ngoc-lũ (1). Ce sont de larges bandes imitant des cordelettes en fibres de coco, montées sur une mince lamelle de bois ou de métal (fig. 3).

À la parenté typologique, si nettement accusée, correspond la parfaite identité des moyens techniques. Les procédés de modelage et de fonte sont rigoureusement les mêmes. On constate, notamment, que sur les quatre tambours, le décor figuré du plateau se présente légèrement en creux, tandis que celui de la surface bombée et de la caisse est exécuté en ce même « relief linéaire » que l'on observe sur les miroirs de bronze chinois, datant des Han.

(1) *Op. cit.*, p. 16.



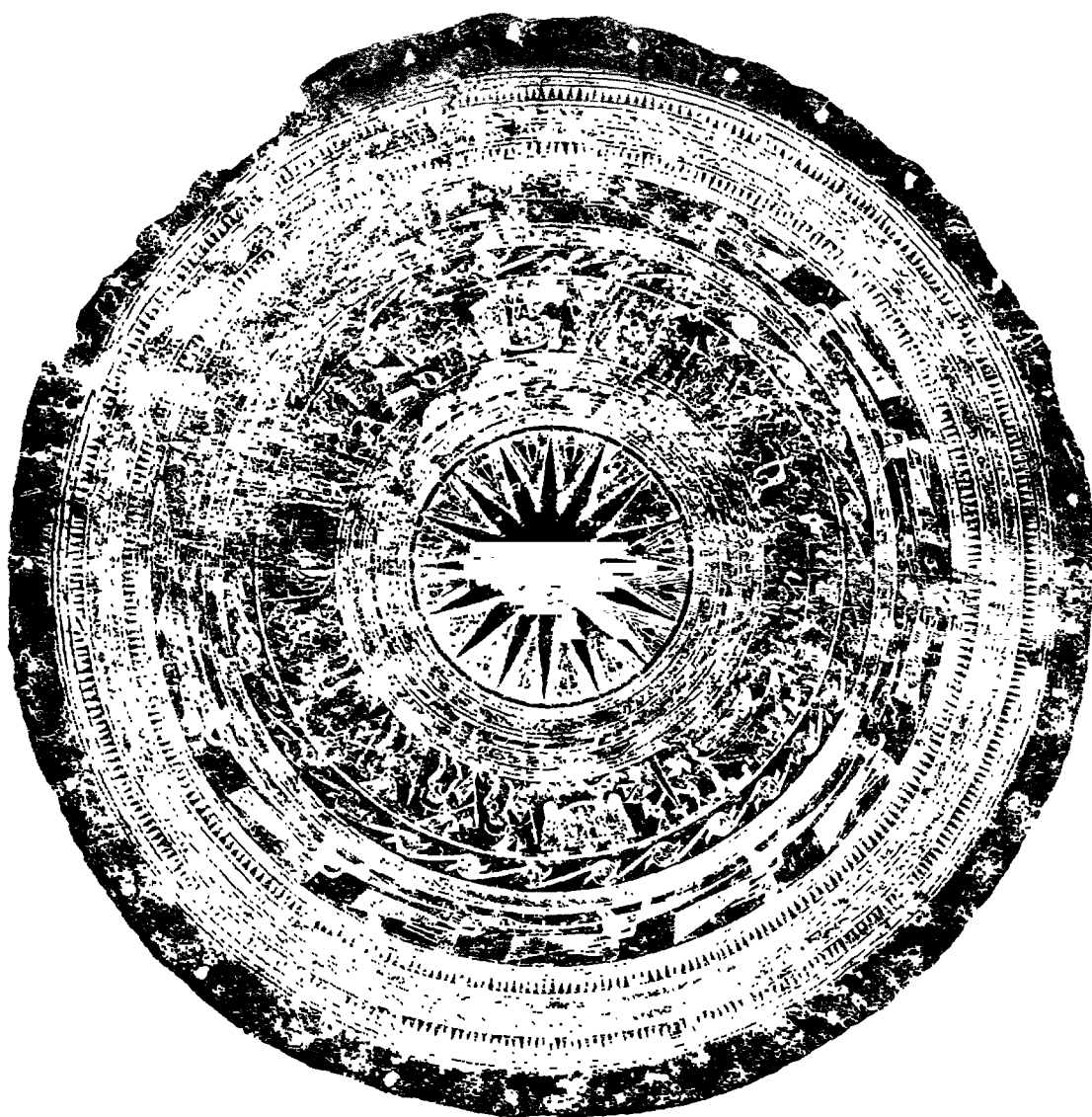
A



B

A, Le tambour de Hoàng-hà, photographié après son transport à Hanoi. A côté, les coulis terrassiers qui l'avaient trouvé, enfoui dans le sol (cf. p. 383).

B, Une des barques figurées sur la caisse du tambour (estampage) (cf. p. 383).



Tambour de Hoang-ha, disque (estampage). Diam. : 0 m. 78 (cf. p. 383).

II

Nous ne pouvons procéder, dans le cadre de la présente étude, à une analyse serrée des éléments dont se compose le décor du tambour (fig. 4). L'étoile qui orne le plateau de percussion est à 16 rayons, alors que l'étoile figurée sur le tambour de Ngoc-lũ en a deux de moins, et que sur le tambour de Vienne on n'en compte que 12. Le fait est à retenir, bien que, dans l'état actuel de nos recherches, nous ne puissions guère en fournir l'explication. Les espaces triangulaires entre l'étoile et le cercle qui l'entoure, présentent un motif ornemental, lequel se répète, exactement pareil, sur le tambour de Ngoc-lũ. M. H. PARMENTIER a signalé la ressemblance que ce motif présente avec le dessin ocellé d'une plume de paon (1). D'autre part, on peut y voir une variante locale de la classique palmette chinoise, adaptée au contour d'un triangle isocèle. Le même ornement se retrouve sur le tambour MOULIÉ et sur celui de Vienne. Il s'agit donc d'un « thème conducteur » commun au décor des quatre tambours. Autour de l'étoile centrale et du cercle qui la renferme, on compte, sur notre tambour, cinq zones ou bandes concentriques, de caractère purement ornemental. La première et la cinquième ne comportent qu'une succession de minuscules bossettes, très espacées sur le pourtour de la zone; la 2^e et la 4^e se composent de cercles pointés à tangentes; celle du milieu présente un ornement géométrique manifestement apparenté à la grecque, mais dans lequel on est tenté, en même temps, de reconnaître comme la transposition en lignes abstraites et rigides, d'un thème animalier bien connu de nous, fréquent sur les tambours métalliques du type I, celui des oiseaux volant à la file (fig. 5).

A première vue, la zone ornée de figurations humaines, large de 5 cm., paraît reproduire très exactement la zone qui lui correspond sur le tambour de Ngoc-lũ. En réalité, elle se distingue de celle-ci par de nombreux détails qui toutefois n'affectent pas l'ensemble de la composition.

Dans une étude consacrée aux bronzes de Đông-sơn, nous avons identifié les scènes représentées sur le tambour de Ngoc-lũ, avec les diverses phases d'une fête funéraire rappelant de près la *Tiwah* ou fête des Morts, célébrée encore de nos jours chez les Dayak de Bornéo (2). Les mêmes scènes figurent sur le tambour de Hoàng-hạ. Nous avons donc affaire à deux variantes du même thème, variantes très voisines, d'ailleurs, l'une de l'autre.

Sur le tambour de Ngoc-lũ, le thème de la « fête des Morts » se développe dans l'ordre suivant :

a) Une suite de sept guerriers se dirigeant, au pas cadencé, de gauche à droite, vers une case ornée, semble-t-il, de plumes, et dont le toit dessine un arc de plein cintre (fig. 6 a) ; au-dessous de l'arc, un minuscule personnage est en train de frapper sur un jeu de gongs, suspendu aux parois de la case (fig. 6 b).

(1) *Op. cit.*, p. 5, note 2.

(2) *L'Âge du Bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, p. 36.

b) Un groupe de trois personnages dont deux sont occupés à piler du riz ; le troisième se tourne vers la case, d'où s'envole un oiseau à gros bec, sans doute un Calao ou Buceros.

c) Une maisonnette sur pilotis, coiffée d'une toiture en forme de barque, aux extrémités relevées, et à l'intérieur de laquelle on distingue des personnages aux cheveux défaits, étendus sur le dos (fig. 6 c).

d) Une plateforme légère de bois, accolée à la maisonnette, et sous laquelle s'alignent quatre tambours ; sur la plateforme ont pris place quatre personnages munis de pilons (fig. 6 d).

Les scènes que nous venons d'énumérer, occupent, très exactement, la moitié du cercle formé par la bande historiée ; elles se reproduisent, avec de très légères modifications, sur l'autre moitié de cette bande.

Bien que sur le tambour de Hoàng-hạ l'ordonnance de ces scènes soit rigoureusement la même, notre attention est attirée, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut, par un certain nombre de détails qui ne sont pas identiques sur les deux instruments. Nous allons en relever quelques-uns.

Commençons par les guerriers qui se suivent à la file, en exécutant une sorte de danse mimée, lente et solennelle (fig. 7 a). Sur le tambour de Ngoc-lũ, ils portent une haute coiffure à contour géométrique, faite de plumes ; ils marquent le pas en raidissant la jambe qui se porte en avant, et en repliant le corps légèrement en arrière. Plusieurs d'entre eux agitent de la main droite une paire de cliquettes, tandis qu'ils s'apprêtent à frapper, avec une baguette-mailloche placée dans l'autre main, sur les gongs suspendus à la case (fig. 6 a). Dans la série reproduite par nous, l'un des guerriers, celui qui défile en tête du cortège est armé d'un javelot, tenu verticalement, la pointe en bas. Sur le tambour de Hoàng-hạ, les mêmes guerriers portent en guise de coiffure, une dépouille d'oiseau dont la tête huppée, tournée en arrière, se balance sur un cou d'échassier, long et mince (fig. 7 a) (1). Ils avancent, *les deux genoux pliés*, en accentuant le mouvement du torse rejeté dans le sens opposé à celui de la marche. Presque tous ont un javelot à empennage rigide dans la main gauche, et une baguette courbe dans la droite.

A côté de la case occupée par le joueur de gongs, on retrouve les deux personnages en train de décortiquer du riz dans un mortier tronconique, placé sur le sol. Le troisième personnage est supprimé. En échange, on distingue, au-dessus

(1) Cette coiffure rappelle de très près les *demas*, encore en usage chez certaines peuplades de la Nouvelle-Guinée, notamment chez les Marind-anim. Il existe des *demas* en forme de serpent, de poisson, de crocodile, d'oiseau-frégate, de casoar. Une collection de ces curieuses coiffures rituelles est exposée au Musée de l'Institut Colonial à Amsterdam. La plupart du temps, le *dema* est fabriqué avec des matières de provenance végétale, mais dans certains cas on utilise la peau ou les plumes de l'animal dont il est la représentation. Cf. P. WITZ, *Damonen und Wilde in Neuguinea*, Stuttgart, 1928, fig. 30 (Dema-échassier). Le frontispice de cet ouvrage nous montre un homme déguisé en cigogne, rappelant les personnages qui figurent sur nos tambours de bronze.

du groupe, deux oiseaux au lieu d'un seul (fig. 7 b). Le motif de la maisonnette sur pilotis, à toiture en forme de barque, est traité comme sur le tambour de Ngoc-lũ (fig. 7 c). L'oiseau posé sur la perche faîtière est assurément un paon. Non sans intérêt pour nos analyses est le thème des quatre tambours alignés sous une plateforme de bois ou de bambou, tel qu'il se présente sur le tambour de Hoàng-hà (fig. 7 d). En cette variante, il ne peut subsister de doute quant à l'occupation à laquelle se livrent les quatre personnages armés de pilons. Ils battent des épis de riz, de façon à faire tomber les grains, à travers les interstices du plancher, sur les tambours placés à une certaine distance de celui-ci. Il s'agit très vraisemblablement d'une offrande aux morts, aux âmes d'ancêtres trépassés, conviés à un festin. Rappelons à ce propos, que chez les Karen de Birmanie, une coutume analogue a survécu jusqu'à nos jours (1). Sur le tambour de Ngoc-lũ, les quatre instruments sont disposés au niveau même du plancher, ce qui avait donné lieu à une supposition qu'il convient désormais d'écarter comme peu probable : celle de quatre joueurs de tambours, maniant des pilons à la place de baguettes-mailloches (2).

Les scènes, analysées par nous, indiquent nettement chez la peuplade primitive dont elles évoquent les rites funéraires, la coutume de mêler, en une sorte d'ensemble orchestral, le son des gongs et des tambours de bronze au bruit régulier et continu que produit le décorticage cadencé du riz. Cette coutume subsiste encore chez les M'ong d'aujourd'hui, dans le Thanh-hoá et la province de Hoà-bình. Elle a survécu également chez les Dayak actuels (fig. 8) (3).

(1) R. HEINE-GELDERN, *Bedeutung und Herkunft der ältesten hinterindischen Metalltrommeln*, Asia Major, vol. VIII, fasc. 3 (1932), p. 530 : « Bei den Ot Danom und Olo Ngadju auf Borneo werden unmittelbar nach einem Todesfall vier verschieden abgestimmte Garantongs (eine Art Kesselgongs) in bestimmter Reihenfolge geschlagen. Auch beim Totenfest finden diese Gongs Verwendung. Das Gleiche gilt von den Karen in Birma und West-Siam, bei denen sich ja der Gebrauch der Metalltrommeln bis heute erhalten hat. Auch hier werden diese sowohl unmittelbar nach einem Todesfall, als bei der Leichenfeier und beim jährlichen Totenfest geschlagen. Besonders bemerkenswert ist eine Mitteilung des Missionärs Mason. Danach werden beim Totenfest der Karen nicht nur die Metalltrommeln geschlagen, sondern man opfert den Verstorbenen auch Reis und Fleisch, indem man diese Speisen auf die Trommeln legt, die also hier als eine Art Altare dienen. Gleichzeitig ruft man die Seelen der Toten als Vögel an, was in Hinsicht auf die grosse Zahl von Vogelbildern auf den Metalltrommeln gewiss nicht bedeutungslos ist ».

(2) Voir à ce propos, les remarques de M. H. PARMENTIER, dans *Anciens Tambours de Bronze* (p. 13). Nous partageons entièrement son avis quant à la « nappe de points » simulant des grains de paddy. La même indication se retrouve, bien que moins nette, sur le tambour de Hoàng-hà.

(3) Une coutume analogue s'observait naguère au Japon, associée à certains rites shintoïstes. Ainsi, lors de la fête Mitama-shizune, la prêtresse qui présidait à la cérémonie, exécutait une danse sacrée aux sons de la flûte et du *koto*, en frappant avec une lance sur une auge (ou

Si l'on examine sur les deux autres tambours du groupe, les scènes que nous venons d'étudier, on se rend aisément compte que le cycle des représentations n'y est pas complet. Ainsi, dans les deux variantes, le nombre des guerriers déguisés en hommes-oiseaux, n'est plus que de quatre. On constate également, sur les deux tambours, l'absence du joueur de gongs ; quant aux gongs mêmes, ils y paraissent être suspendus, non pas aux parois d'une case, mais à une sorte de châssis portatif (fig. 9). Sur le tambour de Vienne (GILLET), il manque en outre la scène des deux personnages debout devant un mortier ; de plus, la batterie de tambours, à côté de la maisonnette sur pilotis, ne comporte que deux instruments au lieu de quatre.

Ce penchant manifeste à supprimer certains éléments du thème iconographique, traité par l'artiste, serait-il l'indice d'un relâchement dans la tradition suivie par ce dernier ? On est d'autant plus disposé à l'admettre, qu'à la simplification, sans doute consciente, du thème, paraît correspondre un dessin moins soigné dans les détails, parfois même hésitant et embrouillé. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer un motif relevé sur le tambour MOULIÉ ou sur celui de Vienne, avec le même motif, tel qu'il apparaît sur le tambour de Hoàng-hạ (fig. 10).

Le phénomène de dégénérescence que nous venons de signaler, se manifeste, à un stade beaucoup plus avancé, sur un autre tambour métallique du Musée Louis Finot, acquis à Quảng-xương, dans le Thanh-hoà (D. 163.177). Sur ce spécimen relativement tardif, les hommes à parure d'oiseau se transforment, sous nos yeux, en « hommes-plumes », deviennent de simples formules schématiques, dépourvues, semble-t-il, de toute signification réelle (fig. 11).

III

Les analyses et comparaisons auxquelles nous avons procédé jusqu'ici, ont permis d'établir une stricte correspondance entre le tambour de Ngọc-lũ et celui de Hoàng-hạ. Nous aurons à étudier maintenant, sur ce dernier tambour, une bande ornementale qui lui est particulière (fig. 4 a). Large de 21 mm., elle se compose d'une succession de cercles concentriques, inscrits dans le contour

pirogue ?) renversée (*uke-puna*). A cet acte rituel correspondait une série de chansons religieuses, dont l'une célébrait le son du pilon :

Achme ! O, o, o, o !...

*Au ciel et sur la terre, on fait resonner le pilon,
on le fait resonner. Les dieux mêmes et moi aussi,
entendons le pilon .*

Cf. Nobuhiro MATSUMOTO, *Essai sur la Mythologie Japonaise*, Paris, 1928, p. 82-83. Rappelons à ce propos, que dans la pensée des Japonais anciens, le *koto*, un instrument à cordes archaïque, avait le pouvoir de faire descendre les esprits (*ibid.*, p. 86). Il y aurait, à notre avis, un parallèle intéressant à établir entre l'action magique de nos tambours, et celle du *koto* et des *dotaku* de bronze, dont l'exacte destination est encore si discutée. A propos des *dotaku*, voir R. MORIMOTO, *L'Age du bronze au Japon*, Revue des Arts Asiatiques, tome VIII, n° 11, pl. XXII et XXIII b, avec la représentation de deux personnages armés de pilons.

extérieur d'un rinceau, et reliés entre eux par des tangentes. A chaque retour de rinceau correspond un appendice en forme de denticule ou de bourgeon géométrisé. Ce curieux motif ne se rencontre pas sur le tambour de Ngoc-lũ. En échange, son origine nous est révélée par un magnifique tambour de bronze, le « tambour NELSON », conservé au Musée de Hanoi sous la cote I. 17.849, et qui se classe, tant par la beauté de son décor que par le prestige que lui confère sa haute antiquité, en tête de tous les tambours métalliques, actuellement connus (1). Le motif reproduit par nous, fig. 12 A, est emprunté au disque de cet instrument, où il occupe une zone large de 5 cm. Il se compose d'une série de chaînons en forme de S, de laquelle partent de petites tiges horizontales se terminant en volutes. Nous avons insisté ailleurs sur le rôle important, joué par ce thème ornemental dans l'art des Battak de Sumatra et des Dayak (2). Sur les tambours de bronze, il évolue très logiquement en s'adaptant au thème, spécifiquement « dongsonien », des cercles à tangentes. Un tambour du Musée de Batavia nous montre un premier état de cette évolution (fig. 12 B) (3). Une étape plus avancée nous en est fournie par le tambour dit « de Thợng-lâm » (fig. 12 C) (4). Quant à celui de Hoàng-hạ, on y reconnaît aisément, dans le motif décrit plus haut, un stade de régression, caractérisé par les appendices à moitié atrophiés, dépourvus de leur renflement terminal (fig. 12 D). Chose curieuse, ces mêmes appendices, loin de dépérir, manifestent sur le tambour de Vienne la tendance à se transformer en têtes d'oiseaux, métamorphose qui se reproduit également, avec plus de netteté, sur le tambour de Saleier (fig. 12 E et 12 F) (5). Sur ce dernier spécimen, dont la date tardive est hors de doute, on constate, en plus, un autre curieux phénomène typologique : le retour au thème initial des S formant une chaîne continue, à contour de rinceau.

La zone qu'il nous reste encore à examiner, comporte, sur le tambour de Hoàng-hạ, une succession d'oiseaux huppés, à bec et pattes d'échassiers, volant à la file (fig. 4 b). Le bec de chaque oiseau, démesurément allongé, affecte une légère courbe, de façon à toucher l'aile de l'oiseau qui précède. Il en est de même sur le tambour de Vienne (fig. 13 A). Sur le tambour MOULIÉ, la chaîne

(1) *L'Age du Bronze*, p. 43 et suiv., et H. PARMENTIER, *Nouveaux tambours de bronze*, BEFEO., t. XXXII (1932), p. 172-173 et pl. x. Cette précieuse pièce a été découverte au Laos, dans la région d'Oubon. Sa proche parenté avec le tambour de Ngoc-lũ ne fait l'objet d'aucun doute, bien que certains détails de style et de technique indiquent nettement qu'elle lui est antérieure.

(2) *Op. cit.*, p. 44, fig. 21.

(3) *Op. cit.*, p. 44 et suiv. et fig. 21 A. Décrit par G. A. J. HAZEU, *Intern. Arch. für Ethnographie*, p. 83, pl. XXI-XXIV.

(4) BEFEO., t. XXXIV (1934), p. 752, pl. XXI.

(5) Le tambour de Saleier a été décrit en détail par F. HEGER, *Alte Metalltrommeln*, p. 27, pl. VI, pl. XXXVI, 50.

des échassiers est légèrement desserrée (fig. 13 B). Enfin, sur le tambour de Ngoc-lũ, les oiseaux volants alternent avec des oiseaux dressés sur leurs pattes, appartenant à diverses espèces aquatiques ou semi-aquatiques, telles que le Pélican, la Garzette, la Poule Sultane (fig. 13 C) (1).

Si l'on compare entre elles ces quatre variantes d'un même thème, celle qui a été décrite en dernier lieu, paraît être à la fois la moins conventionnelle et la plus variée. Sur le tambour de Hoàng-hạ, par contre, s'accuse une tendance à schématiser le sujet, à le traiter en simple bande ornementale, à la façon d'une frette ou d'un méandre.

Parmi les quatre spécimens de tambours, réunis par nous en un groupe, il n'en est qu'un seul, celui de Ngoc-lũ, qui porte sur son disque la représentation d'une file de cerfs (fig. 14 A) (2). A propos de ce thème iconographique, il convient de dire quelques mots.

Un problème du plus haut intérêt, en même temps que des plus difficiles à résoudre, nous est posé par la présence, dans l'art de Đông-sơn, de certains éléments graphiques dont on ne saurait rechercher les origines ailleurs qu'en Europe ou dans le proche Orient, tels, par exemple, les cercles pointés et concentriques, unis par des tangentes, l'ornement en forme de la lettre S, l'étoile hélique sur les disques des tambours de bronze. D'autre part, les échassiers qui se répètent à l'infini sur ces disques, rappellent par leur disposition en cercle, les « cygnes hyperboréens » du fameux bouclier de Nackhälla (Suède), et des vases villanoviens (3). Par quelles voies et détours ces éléments de composition ont-ils pénétré dans un art dont les centres d'expansion, si l'on s'en réfère au témoignage des fouilles, se localisent dans le Nord de la Péninsule Indochinoise, sur les côtes de l'Annam et au Tonkin ? Les cerfs qui défilent en rond, avec une hiératique lenteur, sur le tambour de Ngoc-lũ, nous incitent, il semble, à tenter un pas vers la solution du problème. Eux également, sont un emprunt à l'art de l'Occident préhistorique, mais tandis que pour les autres thèmes de même provenance, on recherche encore en vain les « missing links », éparés entre la Mer Egéenne et Đông-sơn, nous croyons connaître, en ce qui les concerne, au moins deux étapes de leur long cheminement à travers l'Asie, vers les contrées du Pacifique. L'une d'elles est clairement indiquée par une ceinture de bronze, trouvée dans la nécropole de Koban, au Caucase, et sur laquelle on

(1) La Poule Sultane (*Porphyrio EDWARDSI*) était autrefois très abondante dans le Delta, elle tend à y disparaître depuis l'occupation française. Cf. L. BOUTAN, *Décades Zoologiques (Oiseaux)*, n° 4, Hanoi, 1905.

(2) Sur les représentations de cervidés dans l'art de Đông-sơn et leur signification en tant que symboles héliolatriques, voir J. PRZYLUCKI, *Notes sur l'Age du Bronze en Indochine*, III, *Les cerfs*, dans *Revue des Arts Asiatiques*, t. VII (1931), p. 230 et suiv.

(3) J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, 1908-10, t. II, 1, p. 439, fig. 181 et p. 431, fig. 174.

distingue une théorie de cerfs solaires, à la puissante ramure (fig. 14 B). Quant à l'autre étape, sa localisation hypothétique nous est facilitée par un petit bronze, du style des bronzes de l'Ordos, conservé au Musée des Antiquités d'Extrême-Orient, à Stockholm (fig. 14 C) (1).

IV

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur le thème à figurations humaines qui ornent la caisse de notre tambour. Comme dans tous les instruments de même type, cette caisse se compose d'une section circulaire à renflement très accusé, d'une partie cylindrique et d'une base en tronc de cône (2).

Les barques représentées sur la zone formant saillie, au-dessous du plateau de percussion, paraissent être à première vue, identiques à celles que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier sur le tambour de Ngoc-lũ (pl. XXXV, B, fig. 15 A) (3). On y retrouve les guerriers-esprits, aux attitudes et gestes agités, armés de lances et de haches, l'archer qui ajuste sa flèche, le nautonier céleste qui manie une longue et souple rame. On y voit également un tam-tam fixé à une sorte de mât vertical au bout duquel se balance une tête ou une aile d'oiseau. Cependant, en regardant de près, on y relève certains détails qui ne se répètent pas sur le tambour de Ngoc-lũ. Ainsi, l'archer posté sur le roof de la barque, écarte du pied, afin de pouvoir mieux viser, l'écran d'herbes sèches et de plumes qui le protège à la manière d'un bouclier, fixé aux bordages du roof (fig. 15 A). Sur l'une des six barques naviguant à la file, le même archer se sert d'une flèche de dimensions étrangement exagérées (fig. 16). S'agit-il d'une arme magique ? Ou bien, l'auteur du dessin avait-il songé à l'une de ces redoutables « flèches de 8 pouces », à la pointe empoisonnée, dont il est question dans les textes chinois, consacrés aux « Barbares du Sud » (4) ?

Aux particularités que nous venons de signaler, s'ajoute encore un détail sur lequel il convient d'attirer l'attention du lecteur. Sur le tambour de Ngoc-lũ, l'équipage de chaque barque, le barreur pris à part, se compose uniquement

(1) J. G. ANDERSSON, *Hunting Magic in the animal style*, extrait du *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, n° 4, Stockholm, 1932, p. 287, pl. XXVIII, 1.

(2) Voir *supra*, p. 2.

(3) *Op. cit.*, p. 34 et suiv. Ainsi que nous croyons l'avoir démontré, la destination de ces barques est de transporter vers le Paradis les âmes de guerriers défunts. Les Dayak et les Battak actuels, tout comme leurs proches parents, établis naguère sur la côte orientale de l'Indochine, croient encore en l'existence, au milieu de l'Océan, d'une île mystérieuse, où leurs ancêtres jouissent d'une éternelle félicité. Cette croyance a pénétré de bonne heure dans le taoïsme, sous forme d'un cycle de légendes se rapportant à « l'Île des Immortels ».

(4) F. HIRTH, *Chinesische Ansichten über Bronzetrommeln*, dans *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin*, 1904, p. 221. Ces flèches étaient utilisées notamment par les peuplades sauvages, fixées sur la frontière du Tonkin, et du Kouang-tong, aux premiers siècles de notre ère.

de guerriers ou d'esprits de guerriers, prêts à combattre les génies malveillants qui les menacent dans l'au-delà (fig. 15 B). Aucun de ces personnages n'est muni d'une pagaie. Il est manifeste, qu'ils sont entraînés vers le large par une mystérieuse force motrice, symbolisée peut-être par les oiseaux, représentés au vol, la tête en bas, à l'avant de la barque, et qui paraissent pousser celle-ci du bec (fig. 17) (1). Sur le tambour de Hoàng-hạ, au groupe des guerriers-fantômes s'est joint un personnage accroupi dans l'attitude d'un homme maniant une rame (fig. 18). C'est par cet élément, insignifiant d'apparence, que le thème de la « Barque des Morts » ou des « Hommes-esprits », tel qu'il est évoqué sur notre tambour, tend à fusionner avec un autre thème, d'importance non moins capitale pour l'étude des tambours métalliques, celui de la « Barque à payeurs ». La meilleure représentation de ce sujet se trouve, à notre connaissance, sur le « tambour NELSON » (2). Il y est traité dans un esprit étonnamment réaliste, avec une parfaite compréhension des détails, observés sans doute sur le vif (fig. 15 C). Ce qui distingue cette composition du thème précédemment décrit, ce sont les payeurs répartis sur toute la longueur de la barque-pirogue. A côté d'eux se tiennent des guerriers debout, armés de sagaies, et qui paraissent bien être, tout comme les payeurs, non pas des fantômes, mais des personnages réels. Sur le tambour MOULIÉ, le sujet a subi une forte schématisation (fig. 15 D). De plus, on y relève certains détails empruntés à la « Barque-Esprit », notamment les coiffures en forme de têtes d'oiseaux, et l'homme qui frappe sur un tam-tam. Nous sommes donc en présence d'une formule graphique intermédiaire, rappelant celle du tambour de Hoàng-hạ, mais plus proche du thème des « payeurs » que de celui de la barque magique.

Dans le cadre restreint de cette étude nous ne pouvons signaler qu'entre parenthèses un fait qui mériterait, il nous semble, d'être étudié de près. Si les payeurs du tambour NELSON paraissent avoir été traités directement d'après nature (3), il semble à peu près certain que le thème de la « Barque des Morts » repose, lui, sur une tradition graphique déjà ancienne à l'époque où florissait l'art de Đông-sơn. Encore de nos jours, le bateau-fantôme qui transporte les âmes humaines vers un paradis lointain, joue un rôle essentiel dans les cultes funéraires des Indonésiens et des Malais. La large diffusion de ses images, peintes

(1) Ces oiseaux sont tantôt des échassiers, tantôt des Calaos. On sait le rôle fondamental joué par le Calao ou Buceros dans l'art funéraire des Dayak et de certaines peuplades sumatranaises.

(2) Sur le tambour NELSON, voir *supra*, p. 389.

(3) Dans une communication lue au Premier Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient, à Hanoi, nous avons signalé les nombreux liens qui existent entre le répertoire iconographique de nos tambours de bronze et celui des bas-reliefs de l'époque Han, d'inspiration toujours si réaliste, lorsqu'il s'agit de sujets empruntés à l'histoire ou à la vie quotidienne. Cf. *Sur l'origine et la diffusion des tambours métalliques*, dans *Præhistorica Asiæ Orientalis*, I, Hanoi, 1932, p. 140 et suiv.

ou sculptées, dans les archipels et sur les côtes des Mers du Sud, devait être déjà un fait accompli, au temps où les prédécesseurs des Annamites actuels apprirent à travailler les métaux. Par malheur, faute de témoignages archéologiques, nous en ignorons les étapes évolutives avant Đông-sơn. Aussi ne signalons-nous que sous les plus strictes réserves les curieuses analogies que présente avec les barques figurées sur nos tambours de bronze, une petite embarcation de l'Inde préhistorique, gravée sur un cachet de Mohenjo-daro, vers 2500 avant J.-C. (fig. 19) (1).

Sur le tambour de Hoàng-hạ, on voit de nombreux oiseaux aquatiques, répartis sur la zone bombée de la caisse, de manière à occuper, en guise de bouche-trous, les espaces libres entre les barques. Il en est de même sur le tambour de Ngọc-lũ et sur le tambour MOULIÉ. La plupart de ces oiseaux appartiennent à une espèce facile à définir. Il s'agit de la Garzette ou Aigrette blanche (*Herodias garzetta*, LINN.), une variété du Héron, qu'un texte chinois, cité par F. HIRTH, décrit ainsi : « c'est un oiseau qui niche dans les arbres, se nourrit dans l'eau, se complait à voler par bandes et à former des files. Il est blanc comme la neige. Son cou est long et mince. Sa tête est ornée d'une douzaine de longues plumes » (fig. 20) (2).

Sur les tambours métalliques du type le plus ancien (type I du classement HEGER), l'Aigrette blanche, aux ailes étendues, constitue un véritable *leitmotiv* qui se reproduit à l'infini, d'un spécimen à l'autre (3). Parfois aussi, elle y apparaît dressée sur ses pattes, en train de prendre un poisson. Les deux sujets s'inspirent manifestement de l'art chinois (fig. 20) (4). Mais tandis que le thème de l'échassier volant tend à se fixer, sur le disque des tambours de bronze, en des formules rigides, à tracé presque géométrique, celui de l'oiseau pêcheur dégénère rapidement en des variantes et combinaisons fantaisistes. Le tambour de Hoàng-hạ nous offre quelques exemples curieux de cette altération progressive d'un sujet graphique (fig. 21), phénomène qui aboutit sur le tambour de Thượng-lâm à des formes voisines du monstrueux (fig. 22) (5). On voit, en effet, sur le disque de cet instrument, un « oiseau-quadrupède », aux pattes de chien ou de fauve, à la queue déployée, formant traîne, et au bec pointu auquel est suspendu un triangle simulant, sans nul doute, un poisson. Ce monstre serait-il né, par hasard, d'une erreur commise par l'artiste chargé de décorer le tambour ? Il nous paraît plus probable qu'il s'agit là

(1) E. J. H. MACKAY, *Further Excavations at Mohenjo-daro*, Delhi, 1937, vol. II, pl. LXXXIX A.

(2) F. HIRTH, *op. cit.*, p. 230. Le terme chinois est *Pó-lou tseu* (*Bach-lô tít* en sino-annamite).

(3) Sur les tambours du type I, le thème des échassiers volants ne disparaît qu'avec l'introduction, dans le décor de ces instruments, de grenouilles exécutées en pleine ronde-bosse.

(4) Cf. à ce propos notre mémoire, déjà cité plus haut, *Sur l'origine et la diffusion des tambours métalliques*, p. 141, fig. 15 et 16.

(5) Sur le tambour de Thượng-lâm, voir *supra*, p. 389.

d'un animal composite à signification magique, se rattachant peut-être au culte des esprits-ancêtres, ou plutôt à une forme particulière de ce culte, où auraient survécu certains éléments totémistes.

Un problème, non des moins intéressants, mais qu'il serait trop long de discuter ici, nous est posé par les cercles pointés, simples ou concentriques, qui marquent la naissance de l'aile chez les échassiers du tambour de Hoàng-hạ. La même particularité se constate sur plusieurs autres tambours à décor animé, surtout sur celui de Ngoc-lũ, où des cercles analogues abondent sur les parures et les armes des guerriers déguisés en hommes-esprits, sur les cases ornées de plumes, sur les barques (1). Nul doute qu'il ne faille leur prêter un sens rituel (2). Dans l'art préhistorique de l'Occident, on distingue des cercles absolument pareils sur des bronzes hispaniques et caucasiens, représentant des animaux (fig. 23 A). Leur signification est connue depuis longtemps: ce sont des symboles héliques. En serait-il de même des cercles relevés par nous sur des tambours métalliques (3)? Chose curieuse, sur le tambour NELSON, le plus ancien des spécimens connus de nous, on ne voit des cercles pointés ni sur les personnages, ni sur les animaux qui en composent le décor. On est tenté d'en déduire que l'introduction de cet élément graphique dans l'art des tambours de bronze a eu lieu à un moment où cet art avait déjà atteint sa pleine maturité.

Sur tous les tambours de notre groupe, la partie cylindrique de la caisse est divisée en plusieurs panneaux quadrangulaires, encadrant des silhouettes de guerriers. Le thème débute sur le tambour NELSON (fig. 24). Les guerriers y sont répartis deux par deux, en des attitudes de danse processionnelle. Au-dessus du panneau qu'ils occupent, il y en a un autre, avec deux cerfs qui se suivent au pas. Les guerriers ont des traînes et des coiffures de plumes, mais aucun d'eux ne porte de tête d'oiseau. Ils avancent, les uns en agitant des cliquettes, les autres en arrondissant les bras et en posant les mains sur les hanches.

Sur les autres tambours, il n'y a pas de cerfs, et les vides qui résultent de leur suppression sont bouchés, en partie, par les coiffures des guerriers dansants, agrandies à l'excès et développées en hauteur, de façon à toucher le bord du panneau (fig. 25). Sur le tambour de Ngoc-lũ, la disproportion entre

(1) Voyez également le tambour du Musée de Batavia, *BEFEO.*, t. XXIX (1929), p. 44, fig. 22 A.

(2) Cf. *L'Age du Bronze...*, p. 36. Rappelons à ce propos que les cercles concentriques, parfois enroulés dans une suite de spirales, sont un thème ornemental extrêmement répandu dans l'art de la Nouvelle-Guinée.

(3) Des animaux marqués de cercles pointés, se rencontrent également dans l'art de l'Ordos. L'exemple reproduit par nous (fig. 23 C) a été emprunté au livre de M. J. G. ANDERSSON, cite p. 391 (pl. XVII, 13).

la silhouette humaine et la coiffure qui se termine maintenant en tête d'oiseau, est particulièrement accentuée ; elle est moins sensible sur le tambour de Hoàng-hạ (fig. 25 B). La transformation d'un personnage réel portant une parure de fête, en un « homme-fantôme » ou esprit, se manifeste encore en d'autres détails. On constate notamment que les guerriers danseurs ont reçu des armes et des boucliers. Leurs contours, de ce fait, affectent des tracés durs et heurtés, où se devine, en outre, une fâcheuse prédilection pour le remplissage mécanique, dépourvu de tout souci d'élégance et de rythme. Sur le tambour de Quảng-xương, un spécimen tardif du groupe étudié par nous, cette tendance à supprimer les vides aboutira au bouchage complet du panneau par les éléments accessoires du sujet traité par l'artiste (fig. 25 D). Plus tard, encore, sur les derniers tambours du type I, on ne distinguera plus qu'un ornement confus, apparemment composé d'un assemblage de plumes stylisées et d'un semis de petits cercles.

V

Quels sont les faits qui se dégagent de nos rapprochements et analyses ? Les quatre grands tambours de bronze, examinés par nous, présentent ceci de caractéristique qu'ils portent sur leurs disques une représentation de la Fête des Morts. Ils ont en commun d'autres thèmes de décor animé, tels que les barques figurées sur la zone saillante de la caisse, et les guerriers-fantômes qui en emplissent les panneaux rectangulaires, dans un cadre de cercles à tangentes, de dents de scie et d'autres ornements. Cette proche parenté typologique s'accuse particulièrement dans les tambours de Hoàng-hạ et de Ngọc-lũ, sans que l'on puisse affirmer, pour cela, que l'un soit la réplique exacte de l'autre.

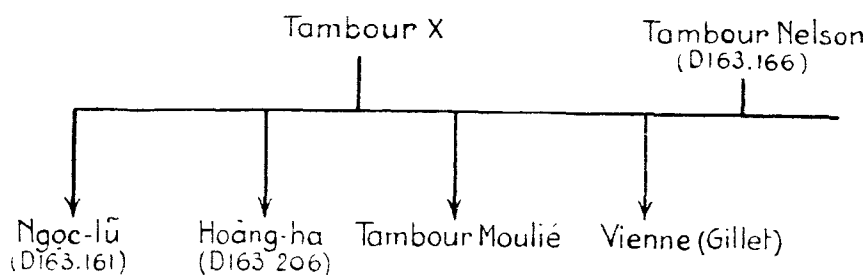


Schéma typologique des premiers tambours à figurations humaines.

Il paraît extrêmement probable que les quatre spécimens ont eu pour modèle un tambour encore inconnu de nous, et que nous proposons de désigner en raison de son caractère hypothétique, par la lettre X (voir schéma). De plus, on est

tenté d'admettre que ce tambour prototype était contemporain, à peu d'années près, du tambour NELSON dont la fabrication, vers le début de notre ère, a précédé celle des spécimens décrits par nous, ainsi que l'atteste la présence, sur ces spécimens, de certains éléments empruntés à son décor (1).

(1) A la fin de l'année 1937, dans le *Bulletin* du Musée Raffles à Singapour (série B, vol. I, n° 3, p. 150 et suiv.), le Dr. P. V. VAN STEIN CALLENFELS publia, sous le titre *The Age of Bronze Kettledrums*, un article consacré à la chronologie des tambours métalliques. Dans cet article, notre regretté ami proposait de faire remonter la date des tambours les plus anciens, c'est-à-dire des spécimens à décor de personnages et d'animaux, jusque vers l'an 600 av. J.-Chr. Nous ne pouvons point discuter ici à fond ce système de datation, lequel repose, nous le craignons, sur un fâcheux oubli. L'éminent préhistorien affirme, en effet, dans son mémoire que les fouilles de Đông-sơn n'ont point livré de tambours à décor animé. On n'y aurait trouvé, selon lui, que des tambours de très petites dimensions, portant un dessin géométrique. En réalité, on connaît un nombre considérable de tambours de taille moyenne, provenant de ce site, et dont le disque est orné d'oiseaux huppés, à bec et pattes d'échassiers (*BEFEO.*, t. XXIX, pl. VII et *Revue des Arts Asiatiques*, rapport de M. O. JANSÉ, t. X, pl. XII, c). En outre, on y a trouvé plusieurs haches de bronze, sur lesquelles on distingue des guerriers à parures de plumes, identiques à ceux du tambour NELSON et du tambour de Ngoc-lũ (*BEFEO.*, t. XXIX, pl. XVI, fig. 15). Contrairement à ce que pensait le Dr. VAN STEIN CALLENFELS, il y a donc entre les bronzes de Đông-sơn et les premiers tambours métalliques, des liens de proche parenté et de continuité technique, incompatibles avec l'hiatus de quelque 500 à 600 ans que nous devrions supposer entre ces objets, si nous acceptons la nouvelle théorie. Rappelons, à ce propos, que le Dr. VAN STEIN CALLENFELS, lui-même, faisait remonter Đông-sơn, au plus tôt, au I^{er} siècle av. J.-Chr.

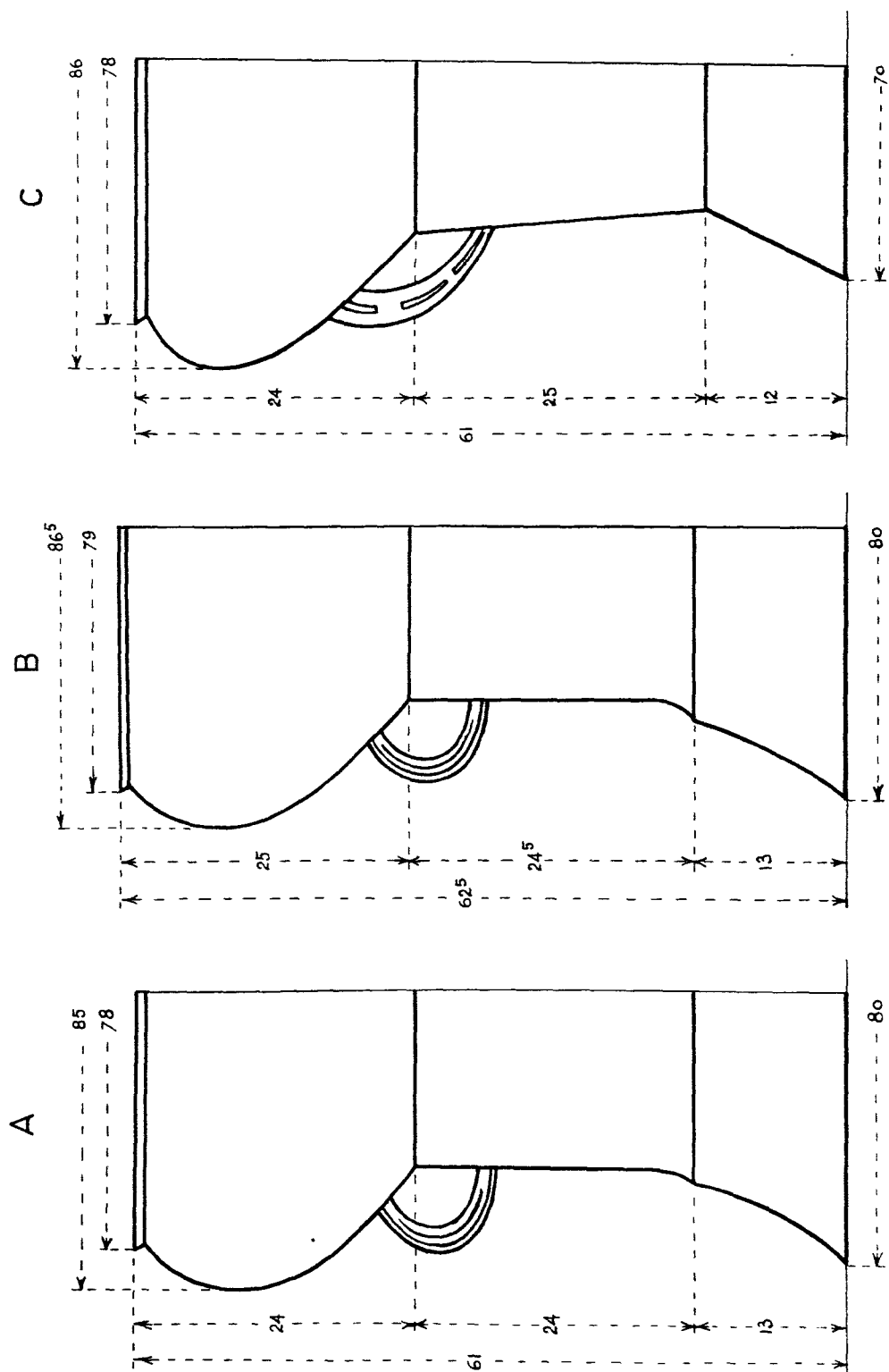


Fig. 1. — Profils de tambours métalliques (type I). A, Hoàng-hạ. — B, Ngoc-lũ. — C, Tambour Moulé (d'après F. Heger).

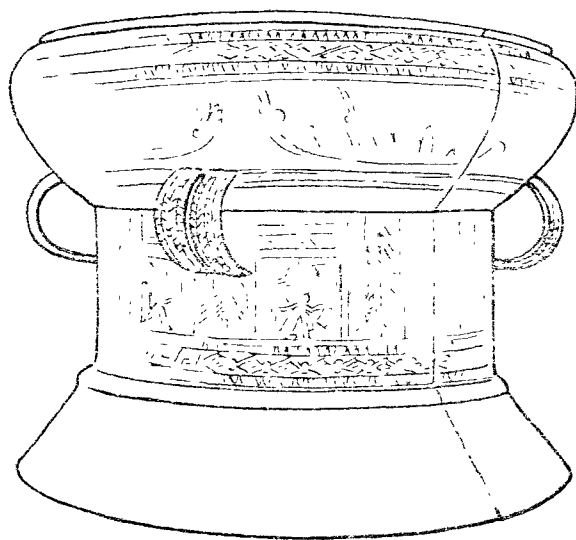


Fig. 2. — Le tambour de Viénné (Gillet).

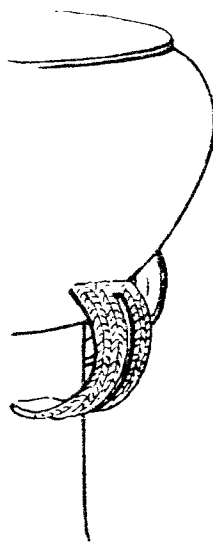


Fig. 3. — Anse du tambour de Hoang-ha.

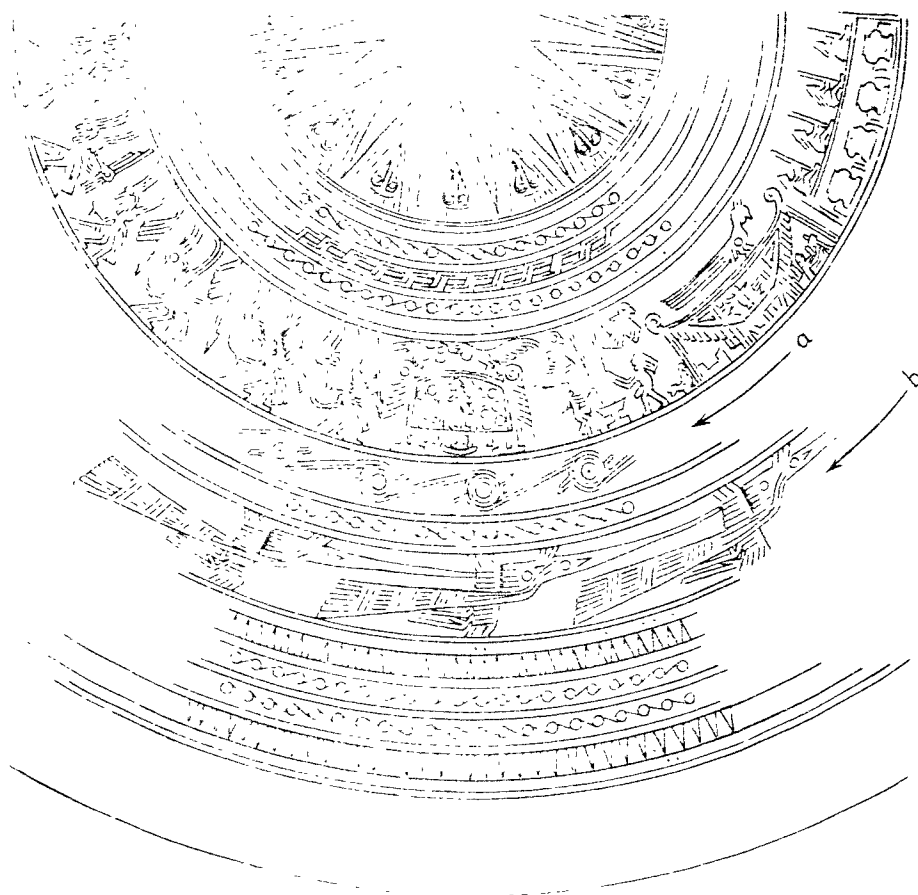


Fig. 4. — Tambour de Hoang-ha. Décor du disque.

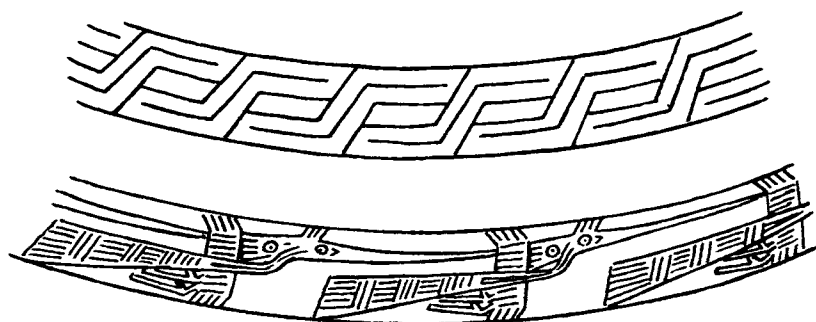


Fig 5. — Tambour de Hoàng-hạ. Motifs de décor.

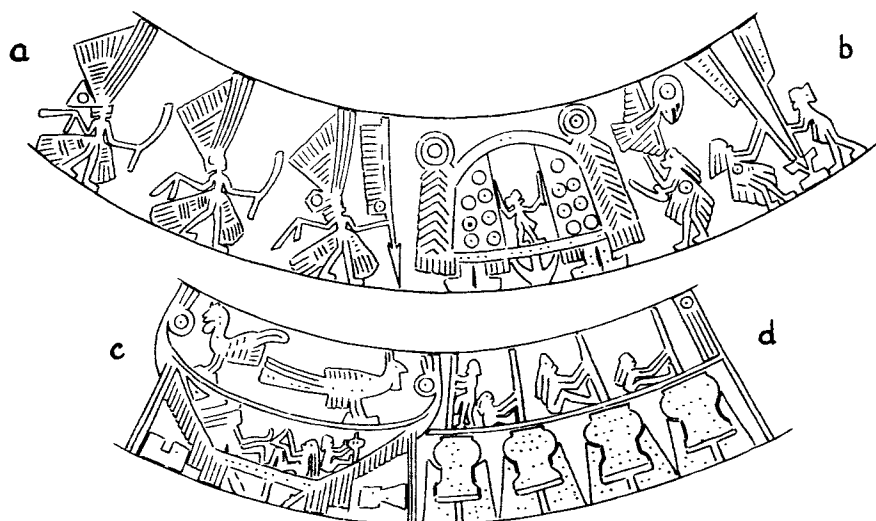


Fig. 6. — Tambour de Ngọc-lũ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».



Fig. 7. — Tambour de Hoàng-hạ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».

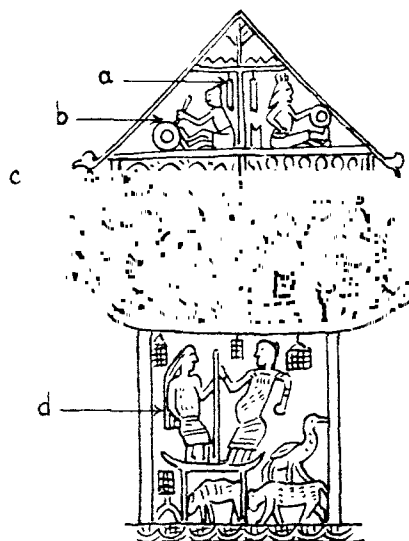


Fig. 8. — Case dayak, avec jeu de gongs (a, b, c) et deux personnages pilant du riz (d) (B. A. G. VROKLAGE, *Das Schiff in den Megalithkulturen Sudostasiens und der Sudsee* dans *Anthropos*, 1936, fasc. 5-6, pl. B 13).

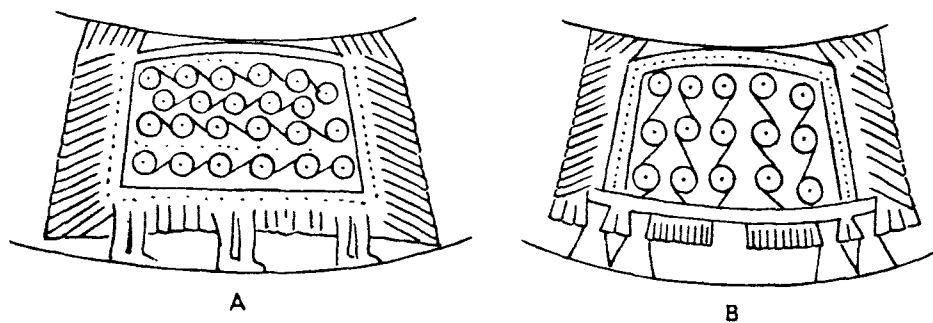


Fig. 9. — Jeux de gongs, figures par des cercles pointés à tangentes. A, Tambour MOULIÉ (d'après HEGER). — B, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE, *op. cit.*, pl. D, fig. 18).

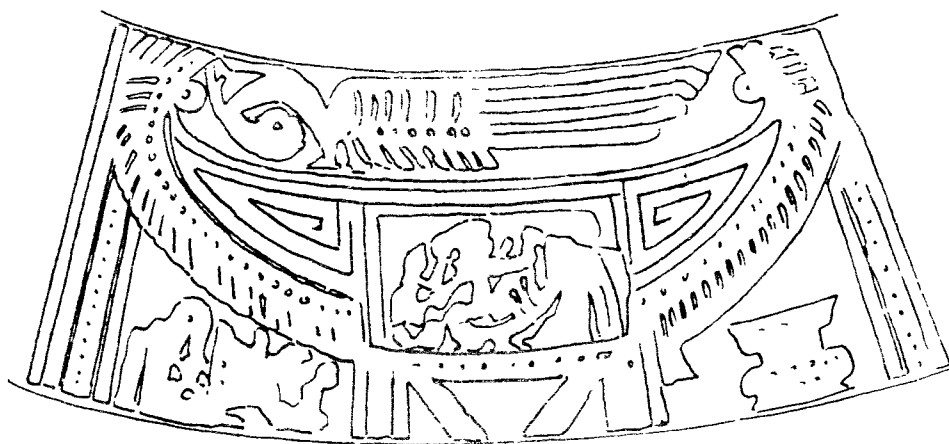


Fig. 10. — Tambour MOULIÉ. Motif extrait de la « Fête des Morts » (d'après HEGER)

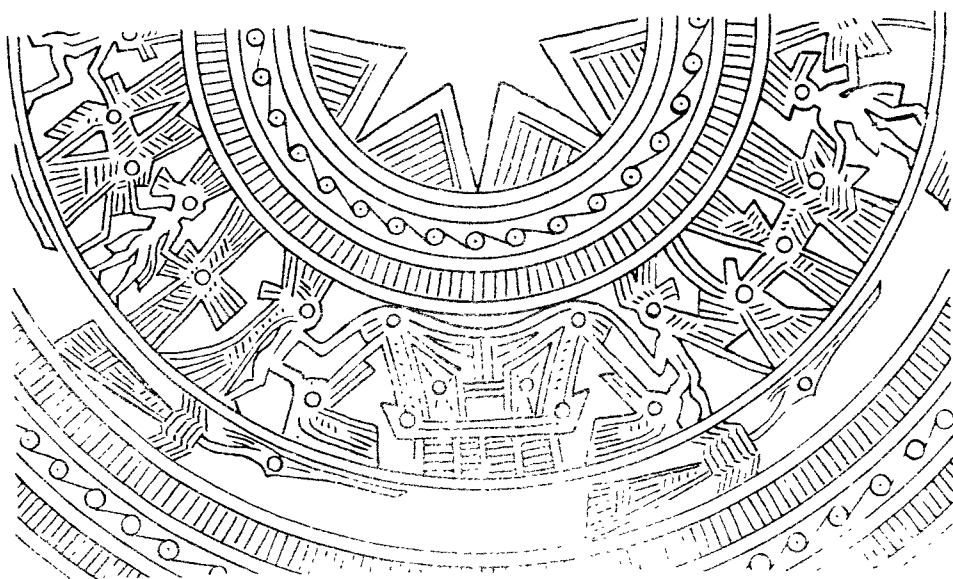


Fig. 11. — Tambour « des esprits », L'ours du disque
(Musée Louis Finst. D. 10. 177)

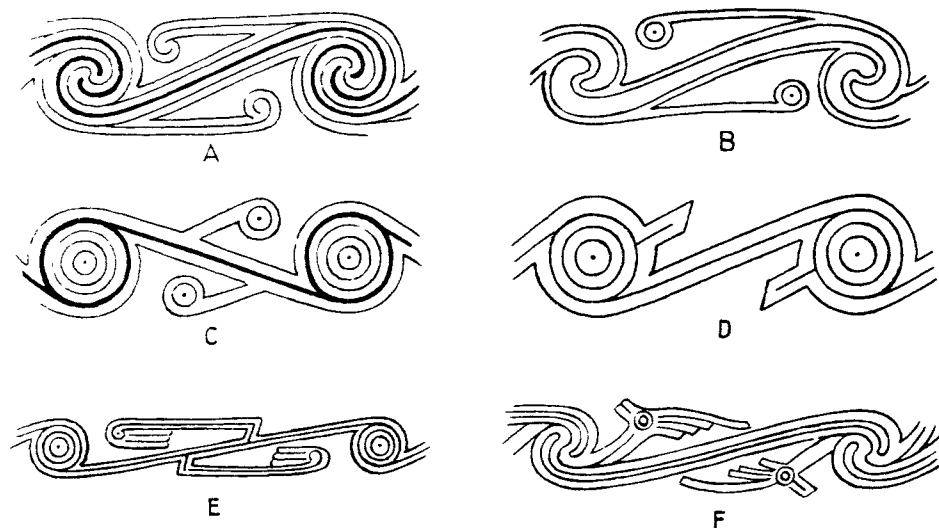


Fig. 12. — Motifs de décor à base de spirales et de cercles concentriques. A, Tambour NELSON. — B, Tambour du Musée de Batavia. — C, Tambour de Thượng-lâm. — D, Tambour de Hoàng-ha. — E, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE). — F, Tambour de Saleier (d'après HEGER).

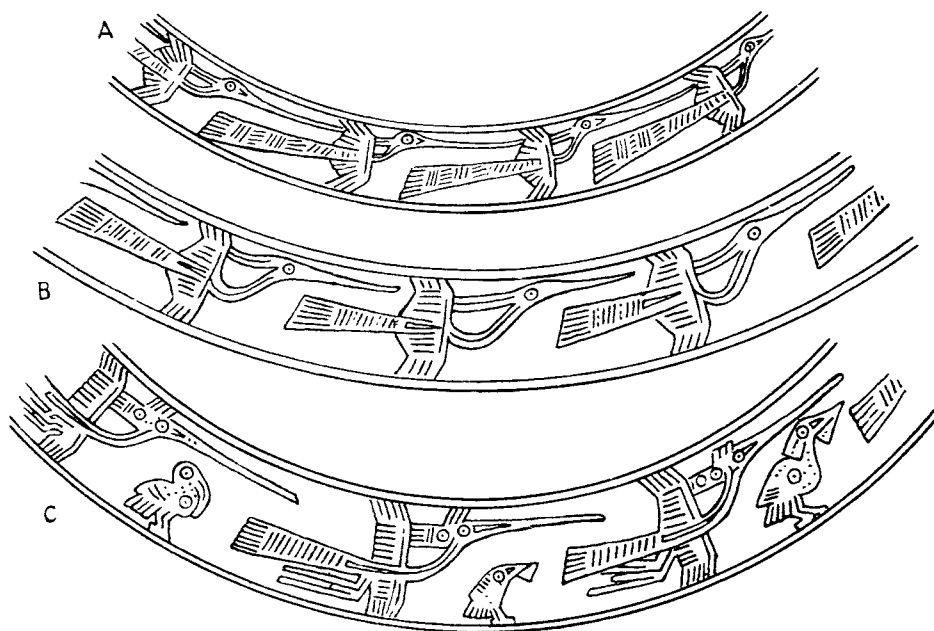


Fig. 13. — Echassiers volant à la file. A, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE). — B, Tambour MOULIÉ (d'après HEGER). — C, Tambour de Ngoc-lũ. — Pour le tambour de Hoàng-ha, voir *supra*, fig. 4 b et 5.

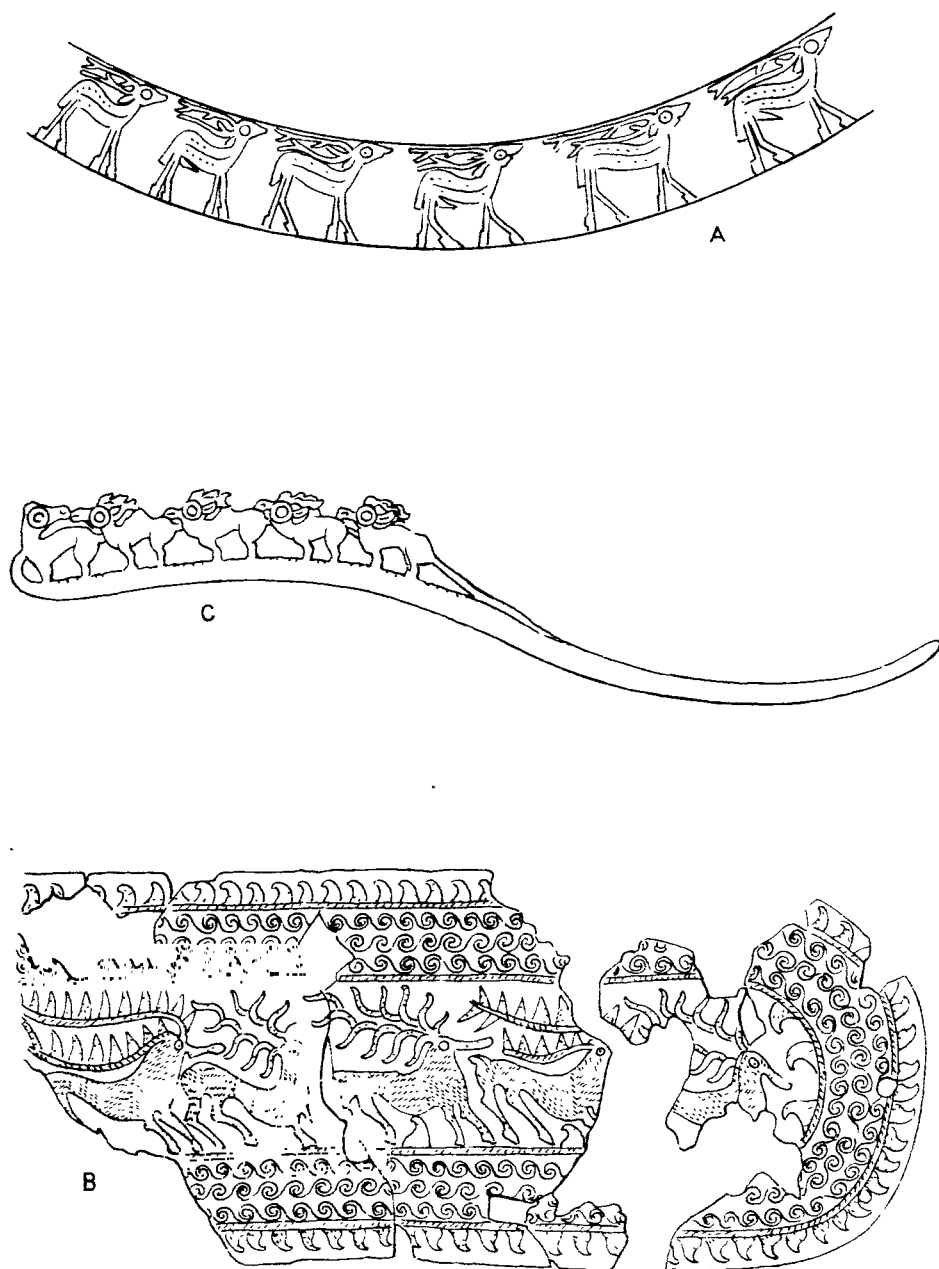


Fig. 14. — Procession de cerfs. A. Tambour de Ngoc-lũ. — B, Ceinture de bronze, nécropole de Koban, Caucase (Sueji UMEHARA, *Etude des Bronzes des Royaumes Combattants*, Kyôto, 1936, fig. 36). — C, Bronze de l'Ordos (d'après J. G. ANDERSSON).

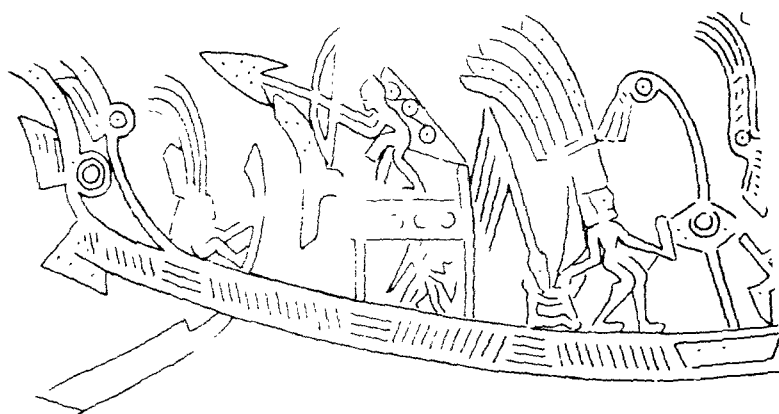
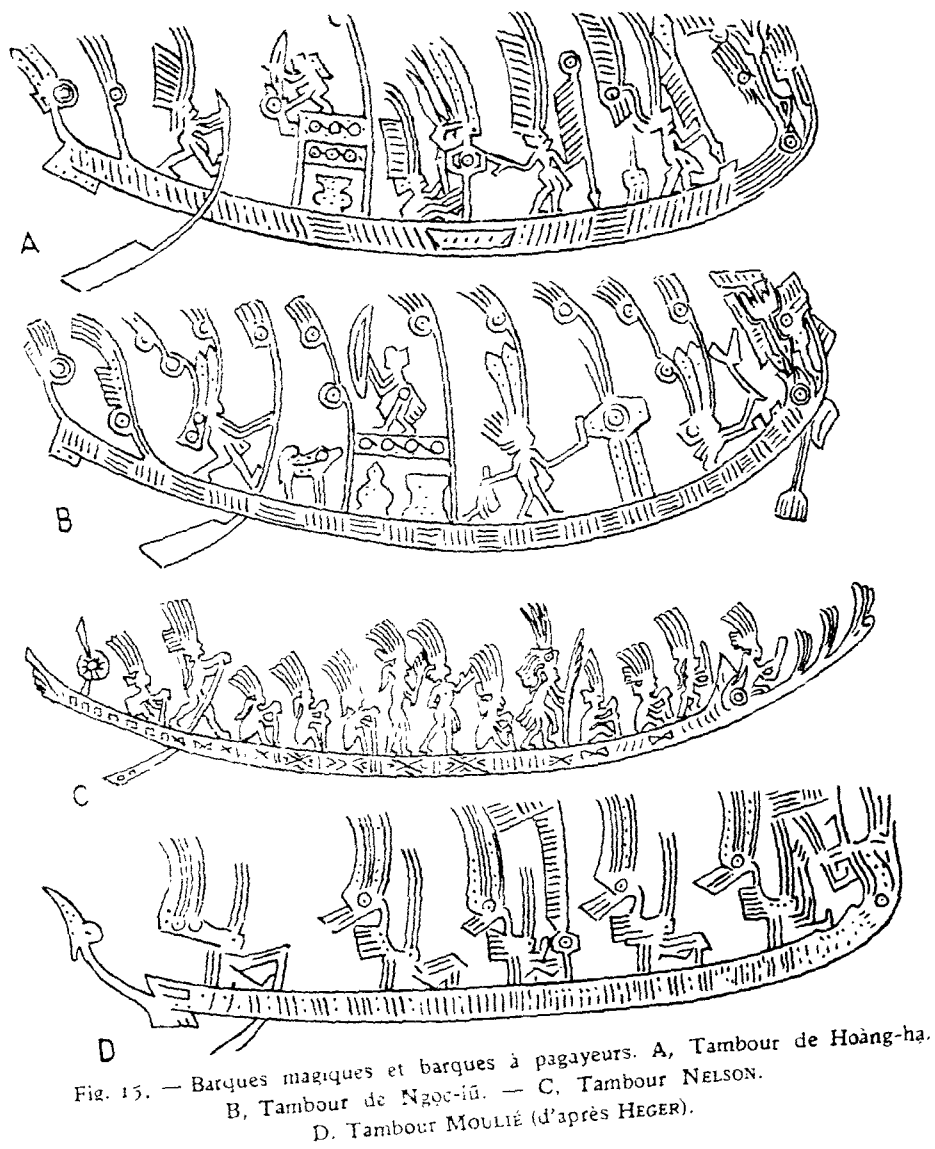


Fig. 16. — Archer s'appêtant à décocher une flèche magique (?).
Tambour de Hoàng-hà.

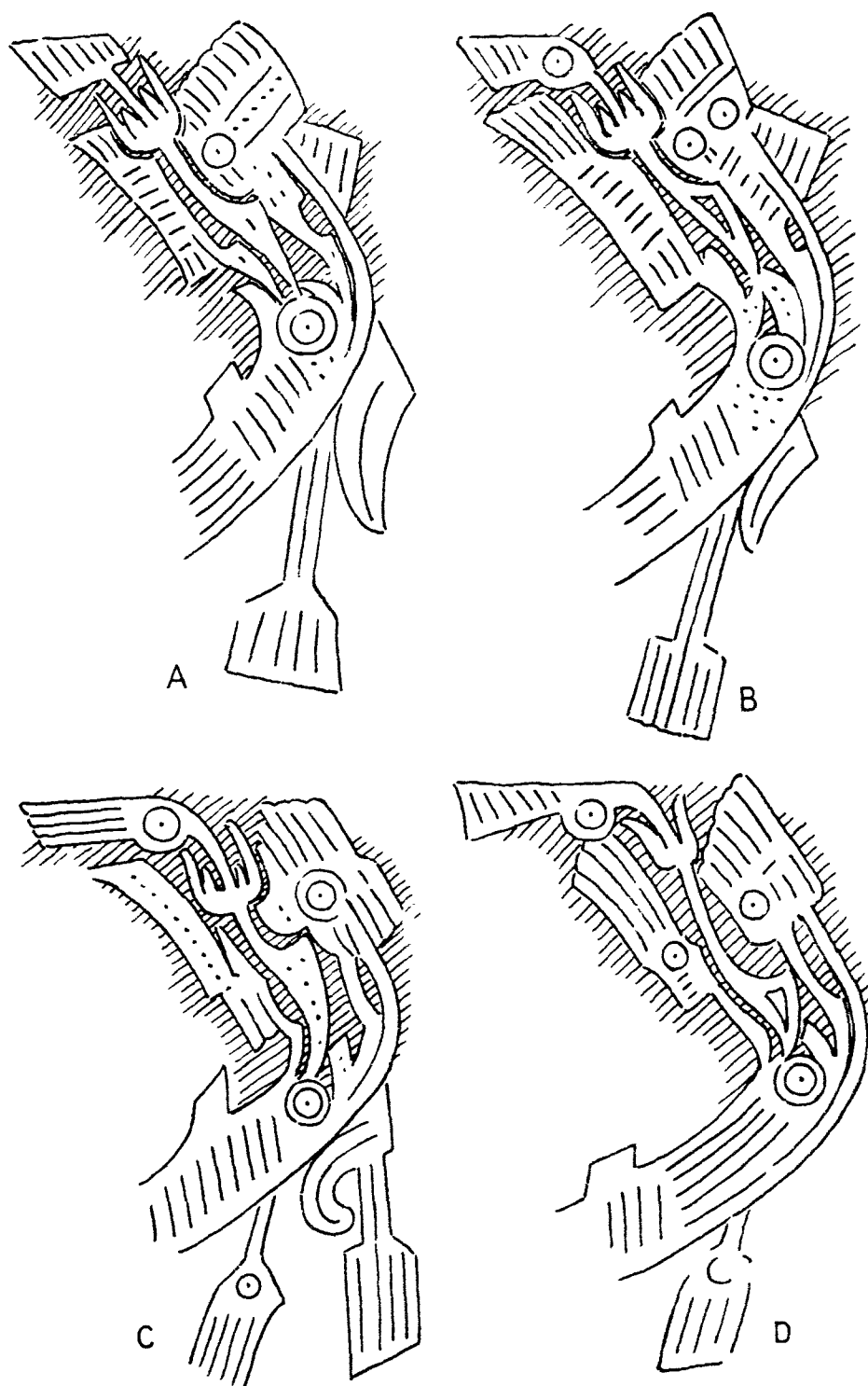


Fig. 17. — « Oiseaux-propulseurs », poussant du bec l'avant d'une barque magique.
A et B, Tambour de Ngoc-lû. — C et D, Tambour de Hoàng-ha.



Fig. 18. — Silhouette de pagayeur.
Tambour de Hoàng-hà

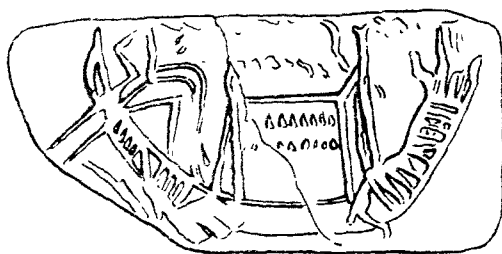


Fig. 19. — Représentation d'une barque, sur un
cachet de Mohenjo-daro (d'après E. J. H. Mackay).



Fig. 20. — Aigrette blanche ou Garzette (*Herodias garzetta*, LINN.). A, D'après une estampe moderne chinoise. — B, D'après le *Kin che so*. — C, Représentation en relief sur une dalle creuse en terre cuite, ep. Han (OSV. SIREN. *Histoire des Arts Anciens de la Chine*, II, pl. 3). — D, Peinture annamite moderne (*Décades Zoologiques*, n° 4).

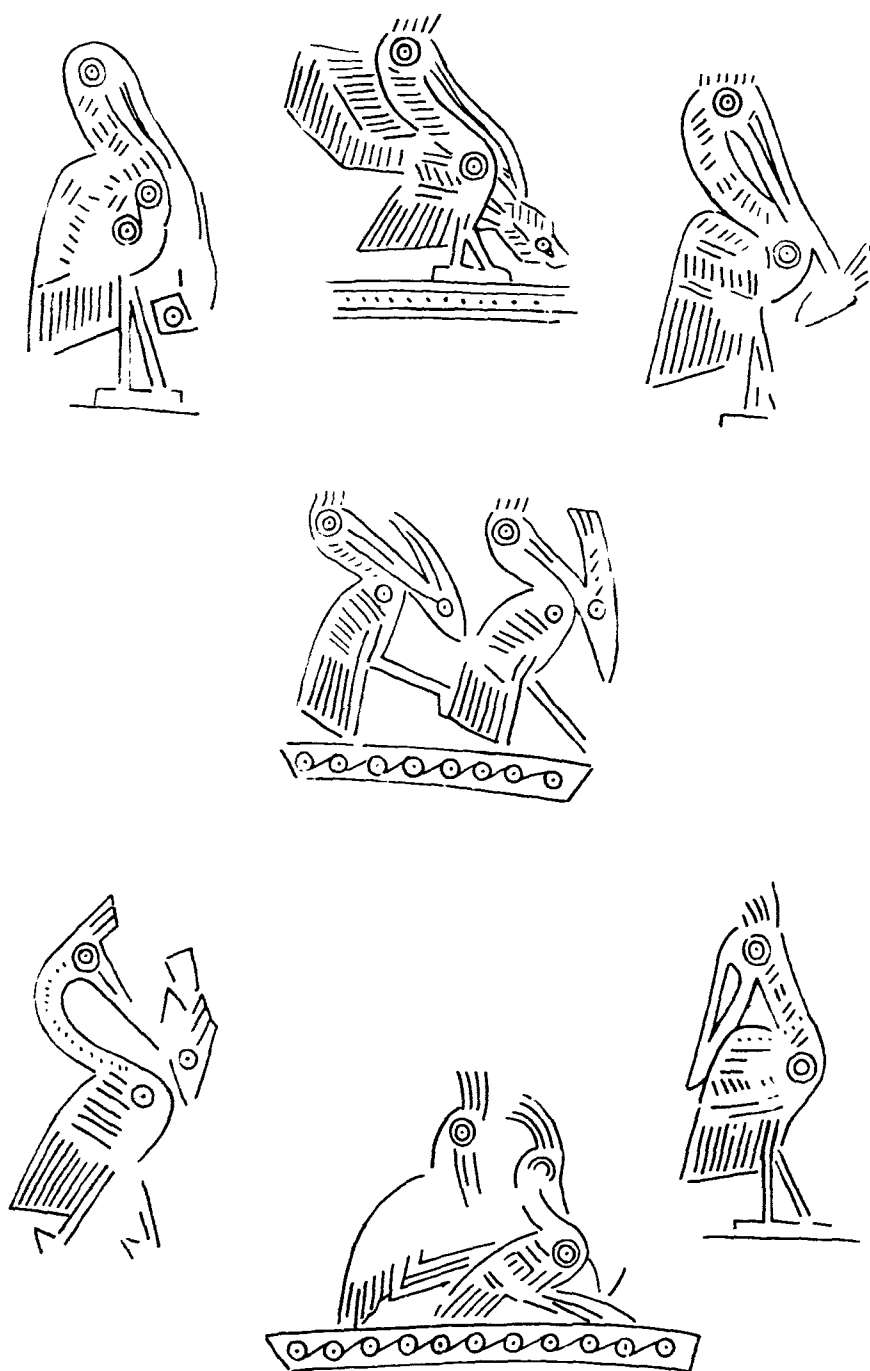


Fig. 21. — Représentations déformées d'aigrettes et de pélicans (?). Tambour de Hoàng-hà.



Fig. 22. — Oiseau-quadrupède du tambour de Throng-lam, A, entre les deux sinuïtées animales, A' et A'', dont il est la composé.

A'. Chien courant (B) du tambour Nelson. — A'', Echassier pêcheur un poisson, tambour de Ngoc-B.

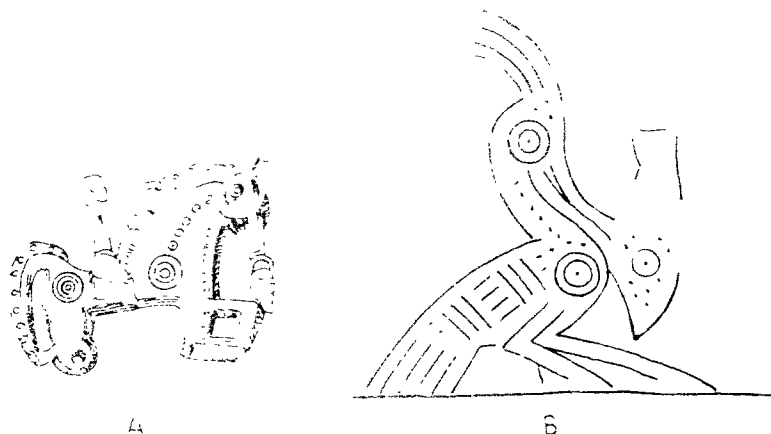


Fig. 23. — Animaux marques de cercles. A, Bronze hispanique (d'après J. DECHELETTE, *Manuel d'Archéologie préhistorique*, 1908-10, t. II, 2, fig. 321, 1). — B, Tambour de Hoang-ha. — C, Chiens de chasse, d'après la bronze de l'Ordos (J. G. ANDERSSON, *op. cit.*, fig. 111, 13). A rapprocher de fig. 22 A'.

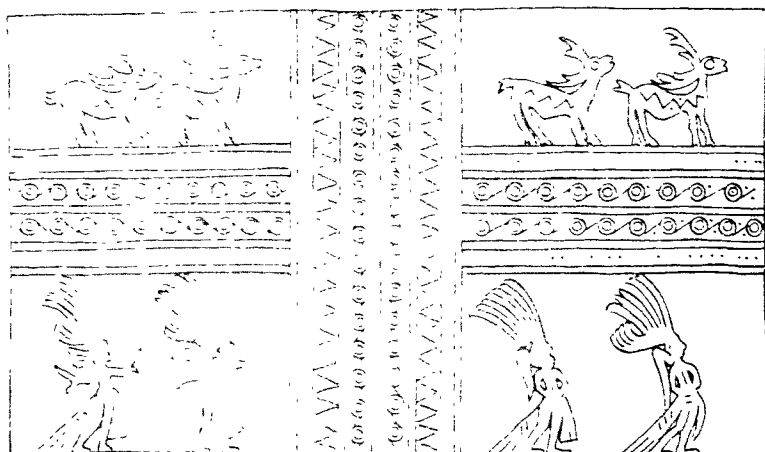


Fig. 24. — Ornementation en relief sur la caisse du tambour NELSON.

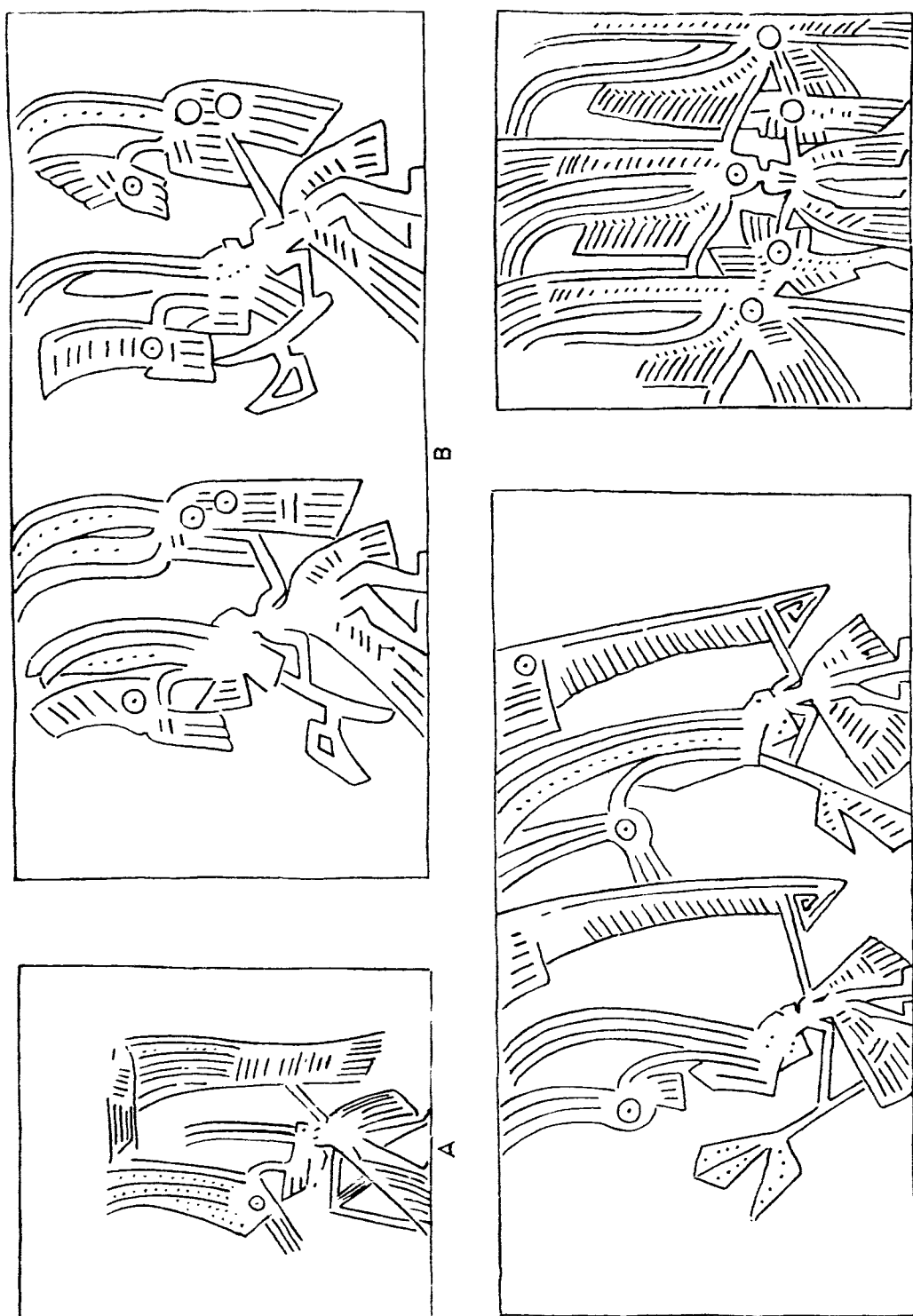


Fig. 25. — « Guerriers-esprits ». A, Tambour Moulé (d'après Heger). — B, Tambour de Hoàng-hạ. — C, Tambour de Ngoc-lũ.
D, Tambour de Quáng-xuong.

LES TRACES DE L'INTRODUCTION DU BOUDDHISME A LUANG PRABANG

par PAUL LÉVY

Chef du Service Ethnologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

I. — NOUVEAUX VESTIGES DÉCOUVERTS.

Au cours d'une mission récente au Laos, j'ai été assez heureux pour découvrir quatre sculptures en ronde bosse (pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII, 1) et une longue inscription (pl. XLIII, 2) qui ont trait aux débuts et à l'expansion du Bouddhisme à Luang Prabang.

Site de la découverte. — C'est derrière le Bouddha principal de la pagode royale de Sangk'alok (faubourg Sud de la ville, rive gauche de l'embouchure de la Nam Dông dans le Mékong) que j'ai retrouvé trois des statues et l'inscription présentées ici. Cette pagode est visitée au Jour de l'an laotien par le Roi et les siens qui viennent en procession s'y recueillir et doucher les Bouddhas. La pagode actuelle est récente, car elle fut reconstruite en 1905 par le roi actuel, S. M. SISAVANG VONG.

En l'état de destruction où se trouve le reste des pagodes du Sud de la capitale, à part le Vat T'at Luang, la pagode de Sangk'alok demeure actuellement un grand sanctuaire, lieu de pèlerinage nanti d'une dharmaçālā (maison de pèlerins) et d'une école religieuse assez florissante. Il est ainsi possible que des bouddhas, les nôtres par exemple, provenant des pagodes ruinées du Sud de la ville y aient été entreposés.

II. — CATALOGUE.

Il comprend des pièces déjà connues (pl. XXXIX) et celles récemment découvertes (pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII). Le principe du catalogue des collections indochinoises du Musée Guimet dû à M. Pierre DUPONT a été suivi dans la rédaction des notices accompagnant nos planches. Tous les clichés reproduits sauf ceux de la pl. XXXVIII, 1 et 7, appartiennent à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et ont été pris par l'auteur.

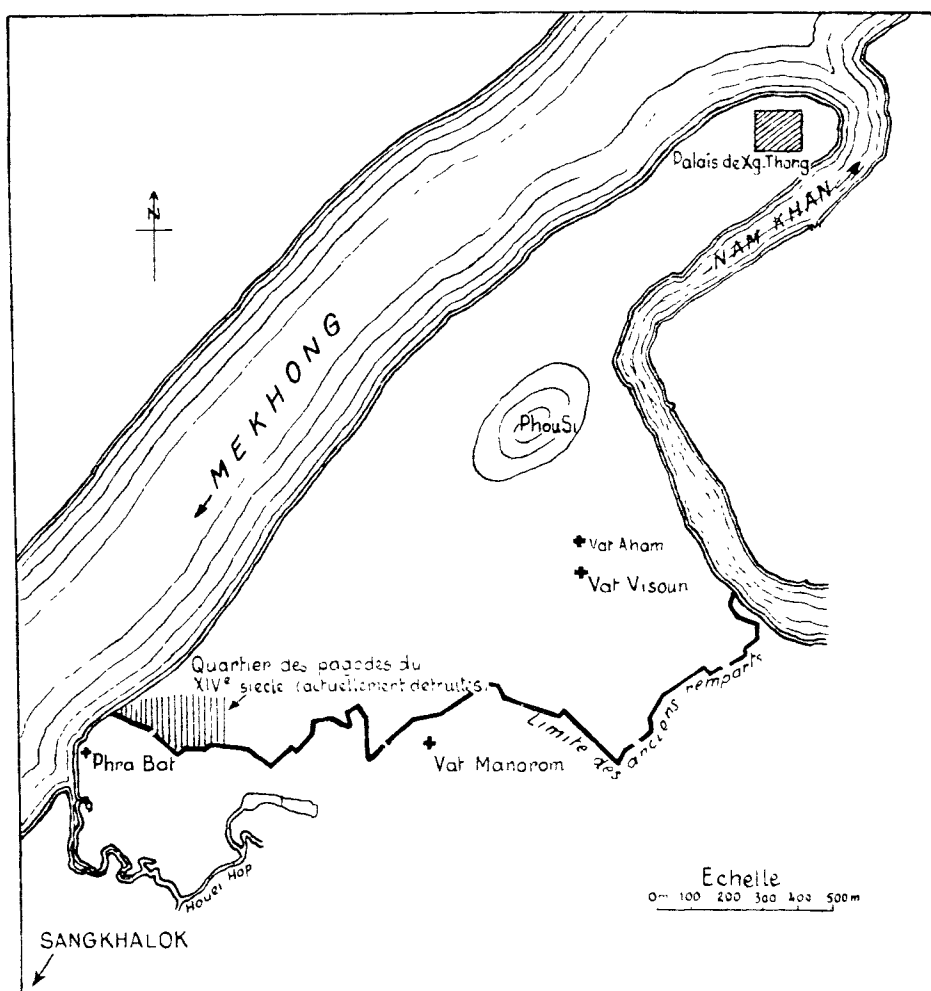
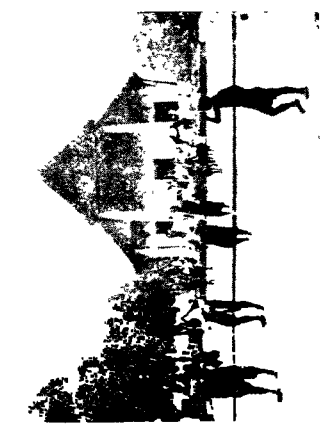


Fig. 26.

Plan schématique de Luang Prabang au XIV^e siècle.

Les Laotiens occupent actuellement à peu près toute la presqu'île formée par la Nam Khan, le Mékong et la ligne des anciens remparts. Des Annamites demeurent au Sud-Ouest de la ville, là où s'élevaient précisément les constructions de la mission du XIV^e siècle. C'est de là que les fondations pieuses gagnèrent progressivement jusqu'au cœur même de l'ancienne cité où s'élevait le palais royal de Xieng Thong (XVI^e siècle). Le P'a Bat est un rocher au bord du fleuve sur lequel se trouve une empreinte (considérablement retouchée) du pied du Bouddha. Les remparts furent établis postérieurement.





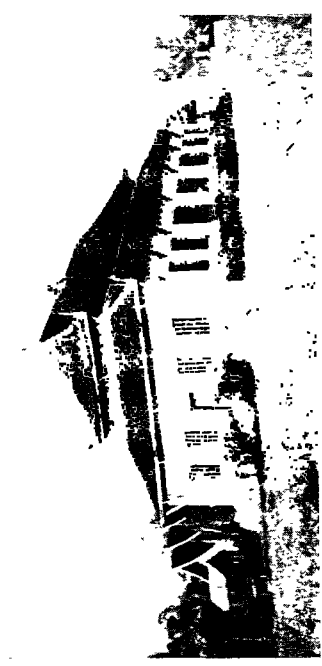
I



7



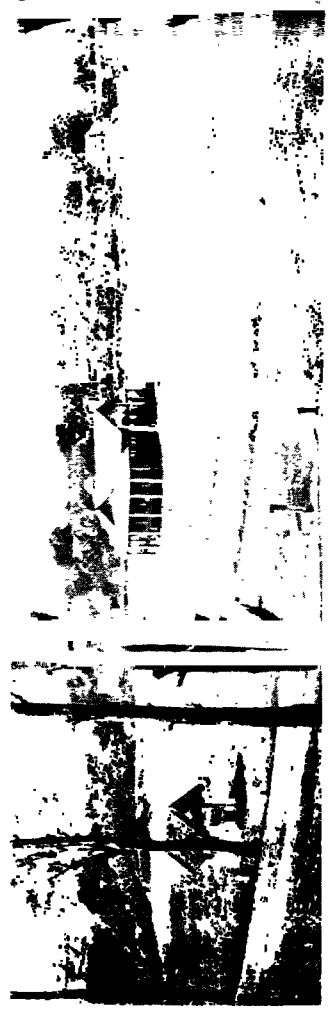
2



5



6



3



4

PLANCHE XXXVIII.

1. La pagode de Sangk'alok, où furent trouvés les bouddhas des pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII, 1, et l'inscription de la pl. XLIII, 2.

Le bâtiment actuel est récent (1905). La photo (cliché : Institut bouddhique) a été prise lors des fêtes du Nouvel An et de la visite royale d'avril 1940.

2. Restes de pagodes détruites conservés dans le jardin d'un personnage noble de Luang Prabang.

Pied de plateau à offrandes en grès décoré de spirales (à gauche) et *sima* (pierres-limites de l'enceinte consacrée des pagodes) en pierre à peine dégrossie et d'une forme vaguement incurvée.

3. Panorama, vu du Vat T'at Luang, de la butte aux pagodes du XIV^e siècle. A l'arrière-plan, au delà du pavillon royal que l'on voit ici au centre, ces pagodes s'étendaient à l'emplacement des maisons annamites qui se sont installées parmi leurs ruines. Sur la gauche, entouré d'un petit talus, un grand Kok Phô, l'arbre sacré d'où s'élancent les fuses aux fêtes du XII^e mois et dernier rejeton probable de l'arbre vénéré que les religieux khmèrs avaient planté sur la butte.

4. La rive gauche du Mékong au Sud de Luang Prabang montrant les lieux où se serait installée la mission khmère de l'époque du roi Fa Ngum (XIV^e s.). Le Huei Hop s'ouvre dans le Mékong sur la droite au bas de la grande maison qui est l'abattoir municipal. A gauche dans les rochers de la rive est l'empreinte du pied du Bouddha, signe qui justifia l'installation de la mission.

5. La pagode de Visun vue du Sud. Elle est neuve mais respecte dans ses lignes principales celles de l'ancien sanctuaire qui était, lui, tout en bois sculpté. Avec le Vat (pagode) Aham visible à gauche et le T'at (stūpa) Mak Mo, à l'arrière-plan sur la droite, le Vat Visun constitue encore un site religieux exceptionnellement révérend de nos jours. C'est à cet emplacement que séjournèrent les membres de la mission khmère avant d'aller s'installer au Nord de l'embouchure du Huei Hop, c'est là aussi que les fondateurs de la ville et du royaume, les deux ascètes auraient bâti la première pagode de Luang Prabang.

6. Intérieur du Vat Visun. Sur un soubassement qui conserve les restes d'une très belle décoration en stuc se dresse un bouddha géant dans le style de celui de bronze du Vat Manorom (cf. fig. suivante). Parmi la foule des bouddhas qui se pressent sur ce socle on pourra remarquer quatre bouddhas sur nāga, cas unique aujourd'hui pour les pagodes de la ville.

Ici se dressa pendant près de deux siècles le fameux palladium du Royaume, la statue du Bouddha appelée P'ā Bang.

7. Le grand Bouddha de bronze du Vat Manorom (il est actuellement sous un auvent).

Le style de cette image fondue à la fin XIV^e siècle est nettement thai et nous entraîne loin de l'art familier aux Khmèrs de cette époque. Qu'était donc et que laissa leur mission contemporaine de ce bouddha ?

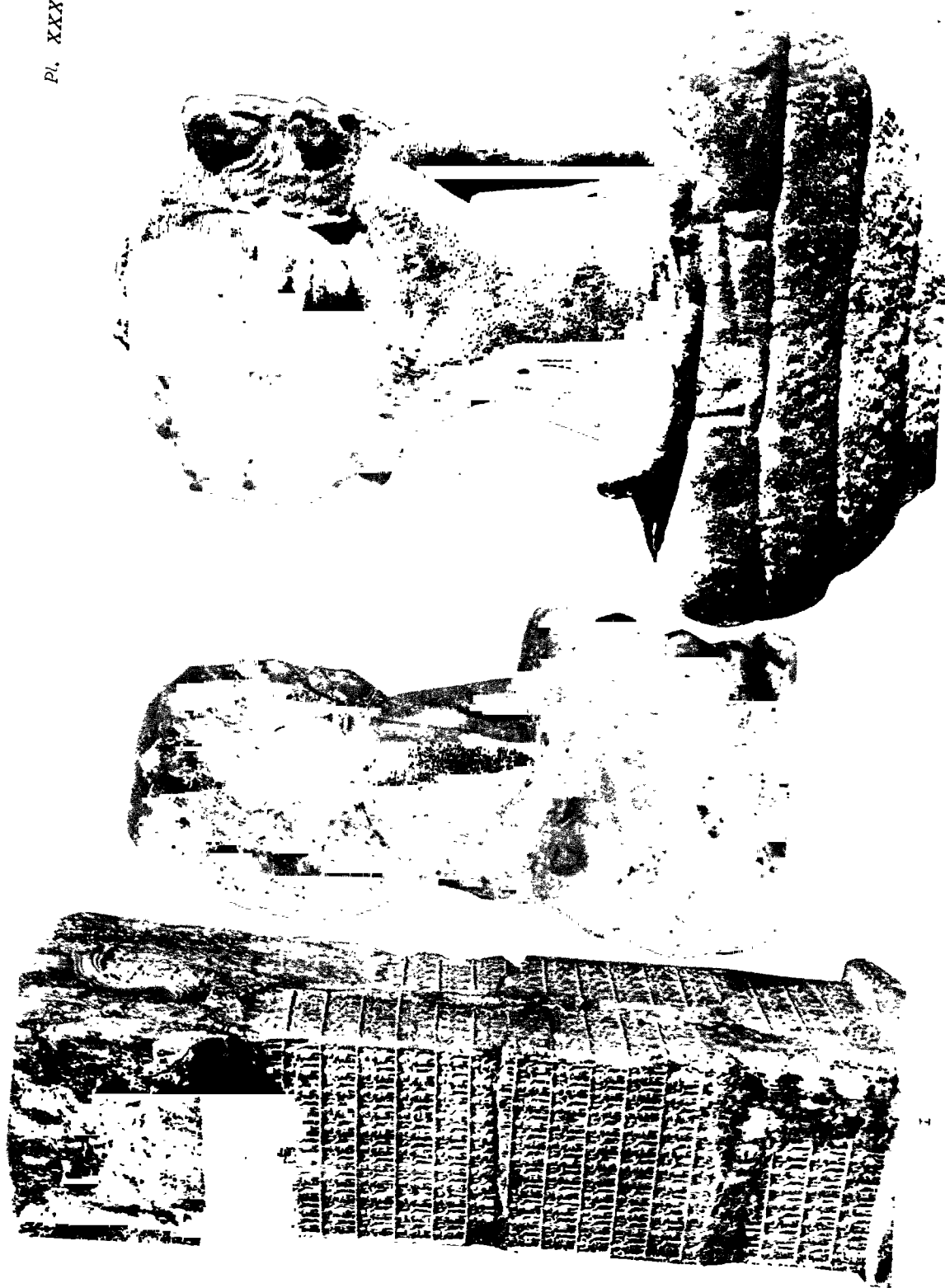
(D'après un cliché appartenant au Gouvernement général de l'Indochine.)

PLANCHE XXXIX.

Les bouddhas 2 et 3 furent publiés par L. FINOT (cf. *Recherches...*, pl. x) et un estampage (*ibid.*, fig. 5, p. 172) reproduisait partiellement quelques Visnu de la stèle que nous donnons en 1. C'était alors là ce qui était connu des restes les plus importants de l'influence artistique des Khmèrs à Luang Prabang.

1. Cette stèle se dressait, paraît-il, sous l'arbre Phô rejeton de l'arbre sacré amené, disait la tradition, de Ceylan et planté par la mission khmère du XIV^e siècle. Une pagode Vat Phô Lanka (Ceylan) s'élevait devant l'arbre. Hauteur : 1,30 environ. Grès au grain fin et très résistant (cf. pl. XLI). La rosace visible en haut est en ciment et date de la restauration. Le fronton en haut et à droite est original et permet par son style d'avancer une date pour l'ensemble. C'est en effet à l'époque de Lōp'būri (XII^e s.), que l'on peut rapporter cette stèle.
2. Grès assez résistant, mais sculpture malheureusement défigurée par un martelage du visage et une restauration au ciment du nez et du menton. Les têtes du nāga et le vêtement permettent cependant de rapprocher cette sculpture de celle de la pl. XLII qu'il est possible de dater du XII^e siècle.
3. Grès tendre. Par la matière, la posture, les proportions du corps, les parures, ce bouddha est très proche de celui figuré sur la planche XLI.

Cependant, il en diffère par le nāga sur lequel il est assis, et que l'autre n'a pas ou n'a plus, par une plus grande négligence dans la facture et par les détails iconographiques suivants : le bras gauche est libre et le buste semble complètement nu, le *mukūṭa* et le visage sont d'une forme moins nettement khmère.



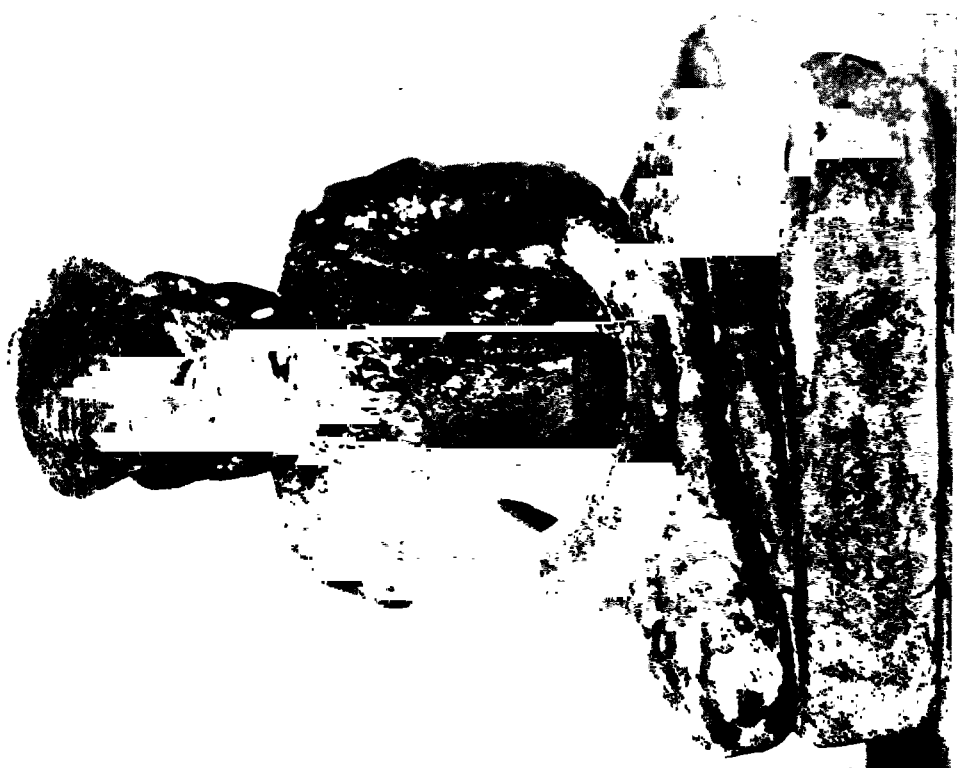


PLANCHE XL.

Hauteur : 1 m. environ.

Ronde bosse visiblement retouchée au dos. Cette sculpture devait être adossée à un fond (comme l'est la sculpture de la pl. XLIII, 1) ou peut-être à un nāga polycéphale. C'est un bouddha paré assis en *dhyāna-mudrā* et *paryāṅkāsa*. La tête est coiffée du *mukuta* conique composé de la fusion du diadème ancien et du couvre-chignon conique. Le *mukuta* couvre les tempes selon les crans que les cheveux faisaient dans la statuaire plus ancienne. Arcades sourcilières non jointes et en relief. Yeux bordés d'un double trait. Iris incisé.

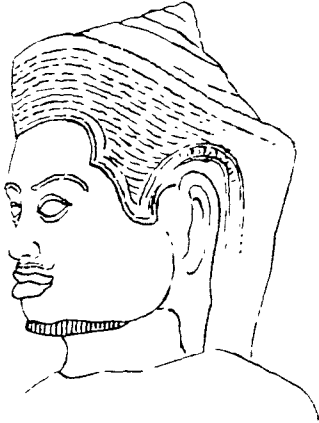


Fig. 27.

Détail d'un linteau
de P'imai. LE MAY, *Buddhist*
Art in Siam, fig. 72.

Moustaches et barbe en léger relief (comme il est indiqué sur le croquis ci-contre, fig. 27). Lèvres bordées et fortement arquées. L'expression du visage est sévère et reproduit un type anthropologiquement khmère. Plis au cou qui est court. Boucles d'oreilles coniques. Epaules larges, avant-bras reposant presque complètement sur les cuisses qui sont ainsi que les jambes grossièrement traitées. Le bras droit découvert est libre et le rebord du vêtement sous ce bras est souligné. Indication de bandelette rectangulaire sur l'épaule gauche. Ces détails vestimentaires se rencontrent rarement sur un bouddha paré de ce style. Bracelets au bras et à l'avant-bras, anneaux aux chevilles. Le grès de cette pièce est tendre, largement fendillé et n'a aucun polissage, son fini a dû être obtenu par un laquage et une dorure qui subsistent, mais très surchargés de couches postérieures.

Situation : Vat Sangk'alok (Luang Prabang).

Purement khmère à tous points de vue, cette statue par comparaison avec des effigies semblables ornant l'architecture du temple de P'imai (1108 A. D. Siam actuel)

(cf. LE MAY, *Buddhist...*, pl. 72 et notre fig. 30) semble pouvoir être datée des débuts du XII^e siècle.

PLANCHE XXXVII ET PLANCHE XLI.

Hauteur actuelle : 0 m. 90. Très beau grès gris clair à grain très fin et résistant, semblable à celui qui compose *la stèle aux 900 Viṣṇu* (pl. XXXIX, 1). Il est douteux que l'on puisse trouver du grès semblable dans le Nord du Laos.

Bouddha ascète bien cambré et assis en *paryāṅkāsa* et *dhyāna-mudrā* sur le nāga heptacéphale dont quatre des têtes sont décapitées.

L'uṣṇīṣa brisé, a été cimenté, ce qui l'a exhaussé.

Coiffure de petites boucles en spirales légèrement aplaties et bordées d'un épais liséré en pointes sur les tempes.

Arcades sourcilières en faible relief partant en oblique de la racine du nez. Yeux aussi *obliquement disposés* et vidés des joyaux qui devaient simuler le globe de l'œil, l'iris et la pupille. Nez légèrement *busqué*. Moustaches et barbe rendues par des traits en accolades.

Bouche large aux lèvres bordées et fortement arquées.

Les lobes des oreilles perforés et portant vraisemblablement des boucles ont été brisés. Stylisation trilobée du cornet de l'oreille.

Plis au cou, dont le plus large simule encore le bord du col du manteau monastique couvrant les deux épaules, détail incompris, ici, où un bras est représenté libre et l'autre engagé dans la pierre bien que le buste paraisse nu jusqu'à la ceinture visible sur notre pièce. Celle-ci est d'ailleurs surtout formée par le bord supérieur de la jupe dont le bas apparaît figuré sur les chevilles. Il y a comme un début d'écharpe-bandelette sur l'épaule gauche. Rosace ou *cakra* sur la paume des mains et la plante du pied droit (seule visible). Comme sur la planche précédente (pl. XL), les avant-bras reposent franchement sur les cuisses. Mains et pieds sont soigneusement sculptés.

Le nāga est lové trois fois sur lui-même, mais ses replis écailleux sont affaissés et elargis comme les coussins d'un sofa. Les têtes traitées soigneusement d'une façon très naturaliste

n'allongent pas leur museau dans le sens général du capuchon comme sur tant d'autres représentations de ce genre, mais se tiennent horizontalement dans l'attitude menaçante du cobra prêt à l'attaque. Des *cakra* ornent les gorges.

Un tenon sous les replis du nāga permettait de fixer cette statue sur un piédestal mieux proportionné que l'actuel qui est en bois.

Situation : Vat Sangk'alok (Lg. Pg.).

Ce bouddha est très remarquable tant par l'excellence de son exécution que par les détails

de son iconographie. Par la tête et le capuchon du nāga il peut être rapproché d'une pièce (cf. fig. ci-contre) exposée au Musée A. Sarraut à Phnom Pén, malheureusement sans lieu d'origine connu. Cependant, a) par le souci témoigné par le sculpteur de représenter quant aux yeux et au nez un type anthropologiquement différent du type cambodgien (le même souci apparaît dans les fameux bas-reliefs d'Ankor Vāt quand il s'agit d'y représenter des Siamois) et b) par le traitement du nāga distinct de celui familier aux Khmers d'Ankor, mais fort proche de la manière des sculpteurs de Lōp'būri (cf. fig. ci-contre), tout porte à penser que notre bouddha est également dû à cette école provinciale de l'art khmère (XII^e siècle).



Fig. 28.

G. GROSLIER, *La Sculpture khmère ancienne*, pl. 41-A.

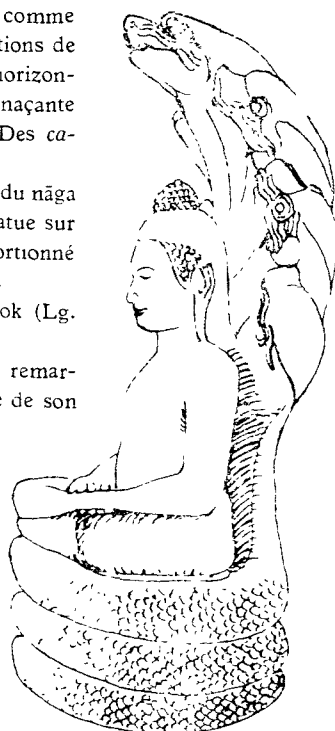


Fig. 29.

Bouddha du P'rā Prāṅ Sām Yôt (Lōp'būri). LE MAY, *Buddhist...*, fig. 76.





PLANCHE XLII.

Hauteur : 0 m.80. Grès rose à grain grossier et friable. Laquage encore visible.

Bouddha ascète tête et corps légèrement inclinés vers l'avant-bras, assis en *paryāṅkāsa* et en *dhyaṇa-mudrā* sur le nāga heptacéphale dont 5 têtes sont plus ou moins brisées. *Uṣṇīṣa* en cône très aplati et coiffure en résille où les bouclettes sont presque indistinctes.

Arcades sourcilières actuellement très effacées. Yeux mi-clos à l'iris incisé. Bouche large aux lèvres renflées et arquées. Menton bifide. Lobe de l'oreille brisé et restauré. Plis au cou. Manteau emprisonnant le bras gauche, le bras droit étant libre et actuellement brisé. L'écharpe-bandelette à bout rectangulaire descend au-dessous du sein. Les avant-bras reposent presque entièrement sur les cuisses. Mains et pieds sont rendus peu distincts par le mauvais état de la pierre. Les anneaux du nāga sont grossièrement traités ainsi que le capuchon et les têtes : le tout a pris une allure arborescente.

Situation : Vat Sangk'alok (Lg. Pg.).

A mi-route des styles de Lōp'būri et de P'imai (cf. LE MAY, *Buddhist art...*, pl. 64 et 79), cette ronde bosse peut être attribuée aux ateliers des provinces siamoises de l'empire khmèr et au XII^e siècle A. D.

PLANCHE XLIII.

1. Hauteur : 0 m. 50 environ. Grès (?) résistant. Laquage et dorure.

Bouddha très cambré, tête relevée, assis en *pariyāṅkāsa* et *dhyāna-mudrā* sur un trône rectangulaire décoré de pétales de lotus stylisés et muni d'un dossier dont l'arcature est formée par le corps d'un nāga polycéphale.

A part la tiare et le diadème, ce bouddha ne porte aucun bijou. Ses yeux sont ouverts, sa bouche large et le menton pointe légèrement.

Plis au cou.

Epaules larges. Celle de droite est découverte. Le bras gauche rapproché du corps est pris par le manteau, dont le bord supérieur se voit passant sous le bras droit. Echarpe-bandelette à extrémité rectangulaire et tombant presque à la ceinture. Celle-ci est très épaisse.

Mains et pieds grossièrement traités. Double rebord des deux vêtements de l'ascète sur les chevilles.



Fig. 30.

Détail d'un linteau de P'imai.

LE MAY, *Buddhist Art in Siam*,
fig. 72.

Situation : Vat T'at (Lg. Pg.), à gauche du grand bouddha dont on voit la base à droite de la photo.

Ronde bosse très rare de ce style. Par contre les bas-reliefs des temples bouddhiques khmers représentent souvent des bouddhas adossés à de pareilles arcatures et des telles rondes bosses existent dans l'art Pāla de l'Inde et indo-javanais.

Cependant un *Sūrya*, ou un *Candra* de Kòh Ker, au Cambodge, nu jusqu'à la ceinture, *mukuta* et tiare sur la tête, est semblablement adossé à un nimbe de même forme (cf. G. GROSLIER, *Sculpture... ancienne*, pl. 24). Les bouddhas des linteaux de P'imai (cf. LE MAY, *Buddhist...*, pl. 72. Cf. fig. ci-contre) sont par leur style et celui de leurs arcatures fort proches de cette statue qui ainsi a des chances d'appartenir aux débuts du XII^e siècle.

2. Inscription de 33 lignes sur deux dalles de schiste bleu taillées pour en permettre l'ajustement, l'une dans le prolongement de l'autre.

Par des trous, cette inscription était fixée à la muraille.

Les caractères sont ceux que l'on appelle *thum* au Laos, mais ils sont d'un genre archaïque.

La date de l'inscription (889 : 1527 A. D.) est donnée au début, dans l'ère la plus communément employée, celle dite *culla sakarāj*.



I



2

III. — INTÉRÊT DES MONUMENTS ÉDITÉS.

Les statues. — Elles sont donc de *facture khmère* mais d'époques (?) et de styles différents. Ces monuments augmentent sensiblement l'intérêt des pièces analogues connues jusqu'à ce jour et publiées par L. FINOT (1), car 1^o ils sont tous nettement khmèrs, 2^o leur style est dans l'ensemble supérieur, 3^o leur état de conservation est meilleur, 4^o les réparations et les couches de laque et de dorure dont ils ont été l'objet témoignent de ce que ces effigies furent entourées d'un culte fervent, culte prolongé jusqu'à notre époque.

En outre,

1^o Du point de vue iconographique, deux, et presque certainement trois, des quatre images présentées sont des effigies du *Bouddha sur le nāga polycéphale*, ajoutant ainsi leur nombre aux deux bouddhas khmèrs également sur nāga, édités par L. FINOT. Le nāga (mâle) ou la nāgi (femelle) jouent un trop grand rôle dans les légendes dynastiques du Cambodge et du Laos pour que la fortune indochinoise de cet épisode secondaire de la vie du Bienheureux n'ait pas été due à ce fait, nous y reviendrons dans un prochain travail (2).

2^o La diversité du grès qui compose nos pièces, jointe à celle de leur style, augmentent les preuves que pouvaient déjà apporter les monuments publiés par L. FINOT sur les différences de dates et peut-être même des lieux de fabrication de pièces de ce genre.

3^o Par la variété de leur style qui les date du XI^e-XII^e siècle, nos statues posent le problème de la date de l'introduction du Bouddhisme à Luang Prabang. La tradition écrite relate en effet qu'elle se produisit au milieu du XIV^e siècle par le fait du roi Fa Ngum, un prince laotien élevé, soutenu, par les Khmèrs et marié à une fille de leur roi. En ce moment-là, une véritable mission de moines, de savants et d'artisans cambodgiens s'installa au Sud de la ville. A ce renouveau culturel à base de Hīnayāna, correspond dans les Annales la première mention d'allure historique des événements survenus dans le Royaume. Si bien que l'habitude de tenir des annales semble pouvoir être datée de cette époque. Ce fait rend déjà douteuse leur assertion que le Bouddhisme ne fut pas introduit plus tôt à Luang Prabang. Mais le doute s'accroît quand un document vénérable du bouddhisme laotien, la charte de Vat Keo datée de 1602 A. D., déclare que c'est « parce que la religion bouddhique n'était pas encore *bien* connue dans le royaume » que Fa Ngum demanda au souverain des Khmèrs la religion bouddhique, le P'ābang Čāu et le chef de bonzes Māhā Pasaman qui avait élevé Fa Ngum. La statue miraculeuse du Bouddha, le P'ā Bang, qui devait donner plus tard son nom à la ville, n'y parvint qu'au siècle suivant, le XV^e. En bref, il apparaît que les rédacteurs

(1) L. FINOT, *Recherches...*, pl. x-xi.

(2) M^{me} G. de CORAL RÉMUSAT mentionne cette conjonction dans son *Art khmèr...*, p. 20.

des différentes annales et chroniques aient passé sous silence les efforts religieux accomplis avant le XIV^e siècle afin de mettre davantage en valeur les initiatives et l'importance de la mission khmère dont se réclamait leur propre école (1).

Enfin, une tradition encore vivace et déjà mentionnée par L. FINOT (2) affirme que la première pagode de Luang Prabang fut bâtie par les deux ascètes, fondateurs de la ville, à l'emplacement de l'actuel Vat Visun.

On ne spécifie pas cependant de quel genre de pagode il s'agissait, tant il va sans dire aujourd'hui qu'elle ne pouvait être que bouddhique. Tout en nous montrant, sur ce point, circonspects, on peut douter qu'au milieu du XIV^e siècle, alors que le Bouddhisme fleurissait depuis des siècles dans des contrées toutes proches de Luang Prabang, telles celles des bassins du Ménam Septentrional (C'ïeng Mãi, C'ïeng Sên, C'ïeng Rai), du moyen (Vientiane) ou du Bas-Mékong (Bassac) (3), il n'ait pas quelque peu touché ce royaume, qui déjà aurait eu des rapports avec le reste de la péninsule indochinoise dans la période qui précéda le gouvernement des dynastes t'âi. Ce sentiment peut être renforcé par le fait suivant que consigne la « Charte de Vat Keo » (4). Quand la mission khmère arriva à la capitale, Fa Ngum alla l'accueillir et l'installa au lieu dit *Na Khâu Cău* où devait s'élever plus tard la pagode de Visun. Là, après avoir montré qu'elle connaissait *par avance* la toponymie et l'onomastique des lieux saints du Royaume, la mission fut autorisée à s'établir : elle choisit alors le terrain situé en aval de l'embouchure du Huei Hop, comme il l'a été dit plus haut. Mais cette mission où il y avait des gens « habiles à sculpter, à peindre des ornements et des figures, à écrire, à fondre des statues du Buddha par centaines de mille et millions... » ne laissa pas, semble-t-il, de nombreuses traces de son activité artistique même si, à la rigueur, on porte à son actif les quelques pièces que L. FINOT et moi-même avons publiées. Bien mieux cette même charte de Vat Keo mentionne qu'un grand bouddha de bronze fut fondu au Vat Ma-

(1) La *Charte de Vat Keo* débute par cette phrase : « Nous allons raconter la fondation du monastère de Vat Keo, qui fut le premier ici... », cf. trad. L. FINOT in *Recherches...*, p. 165. Date (fait très rare) de 1602, ce document, ancien pour nos contrées, reflète une orthodoxie fidèlement conservée dans les autres textes historiques.

(2) L. FINOT, *Recherches...*, p. 8.

(3) Cf. G. CÉDÈS, *Documents...*

L'édit d'inspiration mahâyânique dû au roi d'Ankor Jayavarman VII (XII^e s.) et retrouvé sur une stèle à Sayfong, probable chef-lieu de province khmère près de Vientiane (cf. L. FINOT, *L'inscription sanskrite de Sây-fông* in *Notes d'épigraphie indochinoise*, p. 9 et 55, Hanoi, 1916), les Bouddhas rupestres hinayânicos découverts au Nord de cette capitale (cf. Ch. BATTEUR, *Sculptures rupestres au Laos*, in *BEFEO.*, XXV, 203-4, pl. XXVIII et S. KARPELÈS, *Les Grottes sculptées de la province de Vientiane, vestiges de l'art de Lavapuri*, in *Bull. des Amis du Laos*, t. IV, p. 141-44, pl. I-IV), bouddhas qui sont sensiblement de la même époque (XI^e-XII^e s.), tout témoigne d'un magma religieux dont il serait bon de tenir rigoureusement compte dans l'histoire des provinces reculées de la plus grande Inde.

(4) L. FINOT, *Recherches...*, p. 166.

norom dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, soit quelques années seulement après la venue de la mission cambodgienne. Or cette statue qui est vraisemblablement celle dont le torse et la tête brisés et abattus ont été récemment redressés et exposés, presque in situ, sous un auvent à Luang Prabang, cette statue est tout à fait dissemblable par le style de tout ce que les Khmèrs ont jamais produit (1).

Le roi Fa Ngum eut beau mourir en exil, rien dans les chroniques n'indique que son œuvre ait été après lui abolie. Au contraire sous les règnes de ses descendants directs, usages civils et religieux des Khmèrs s'établirent fort largement (2). On peut essayer d'expliquer cette carence étrange de l'influence khmère dans l'iconographie religieuse des Laotiens de Luang Prabang de deux façons :

1^o Les écrits historiques relatifs à l'époque de Fa Ngum sont erronés et attribuent au même roi ce qui est imputable à d'autres qui l'ont précédé : c'est déplacer le problème dans l'ordre chronologique, mais guère le résoudre. Ou encore, le récit relatif à la mission khmère est une fable analogue à celles qui la précèdent dans toutes les Annales du pays : on ne voit pas bien alors ce qui permettrait de la distinguer de tous les faits historiques qui l'entourent et la suivent, faits confirmés par les textes historiques des pays voisins. Remarquons, par ailleurs, que ce récit est inséré dans un chapitre qui inaugure la partie réellement historique des Annales et autres chroniques laotiennes.

2^o Les artistes khmèrs malgré les quelques modèles qu'ils apportèrent ou sculptèrent sur place eurent tôt fait de livrer à la clientèle laotienne des commandes exécutées selon le goût de celle-ci.

Il y a en outre à envisager la disparition ou la détérioration des œuvres khmères exécutées dans les matériaux périssables habituels aux Laotiens, avec cette restriction importante, toutefois, qu'aucun bronze de grandes dimensions (3) et de style khmèr n'a été jusqu'ici retrouvé à Luang Prabang.

L'inscription. — Elle est importante :

1^o *Par sa date*, de 1527 A. D. qui est reculée pour cette partie du Laos.

2^o *Par le roi dont elle émane*, car Phothisarath fut puissant et mit sur le trône du Lan Na (C'ïeng Mǎi) son fils aîné et lui-même alla établir sa capitale à Vientiane,

(1) M. Henri PARMENTIER dans un article récent : *Le Wat laotien et ses annexes* (in *Bulletin des Amis du Laos*, t. IV, p. 43) a également été frappé par cette dissemblance qu'il ne s'explique pas. Notons que son texte a dû être rédigé avant que M. GLAIZE, Conservateur d'Ankor, ait fait la découverte du colossal et excellent Viṣṇu de bronze du Mébôn oriental d'Ankor ; c'est pourquoi il y doute des qualités de fondeur des anciens Cambodgiens.

(2) Tandis qu'il est souvent question, dans les Annales, des membres de la mission khmère du XIV^e siècle, et de leurs descendants.

(3) Le trésor de S. M. le roi de Luang Prabang conserve quelques beaux bouddhas khmèrs en bronze, mais de petite taille. A peu près tous sont parés et assis sur le nāga ; ils sont d'un type semblable à celui de la planche XIV, 1 in *Collections khmères du Musée Albert Sarraut à Phnom-Penh* par George GROSLIER (*Ars Asiatica*, t. XVI).

régnant ainsi d'une façon plus centrale sur l'empire laotien du Lan Sang. Il était d'une grande piété et fit construire pour recevoir les cendres de son père, le roi Visun, la pagode qui porte ce nom et dont l'architecture et l'ampleur frappèrent les membres de la mission DOUDART DE LAGRÉE en 1867 (1).

3° *Par le genre de son écriture.* En effet, si l'inscription découverte est originale, c'est-à-dire que si nous n'avons pas affaire à une copie transcrite, c'est la plus ancienne inscription de cette longueur qui soit écrite en caractères *tham*. Cet alphabet, d'origine indienne, fut importé au Laos pour un emploi surtout bouddhique par les Shans de Birmanie. Il est encore actuellement en usage presque constant dans les écritures religieuses.

4° *Par son contenu* qui, bien que connu par les Annales (2), n'y avait ni l'ampleur ni la valeur d'authenticité du texte de cette inscription qui sera publiée à part et d'une façon plus détaillée.

Disons ici, brièvement, qu'il s'agit de l'édification d'une pagode à l'embouchure de la Nam Dông à Sangk'alok (dont le nom même est donné sous une autre forme que celle des Annales qui, elle-même, diffère de l'actuelle). Auparavant ce lieu avait été « purifié de la présence d'un démon cannibale » dont le souvenir et le culte arrivent à peine à l'oubli aujourd'hui, n'en déplaît aux mânes du pieux roi Phothisarath. Semblable fondation n'allait jamais sans dons de toutes espèces et principalement de ces redevances en nature qu'une longue suite de villages devait fournir à l'importante communauté des religieux préposés au culte.

IV. — CONCLUSION.

Pour achever la présentation de nos monuments, résumons les réflexions qu'ils nous ont suggérées. En l'absence de toute fouille archéologique, de publications scientifiques, d'un corpus des inscriptions et des écrits historiques du Laos oriental, il faut évidemment s'en tenir à de prudentes déductions quant aux témoignages rencontrés lors d'inventaires exécutés grosso modo (3) dans les pagodes de Luang Prabang.

(1) Depuis, s'étant écroulée (elle était toute en bois), elle fut reconstruite en briques, en 1898. Ses larges baies aux puissants barreaux de bois tournés ont pu être reconstituées avec les matériaux anciens, de même que ses portes. Le style de ces restes est influencé par l'art ancien des Khmers

(2) Cf. *P'ongsavadan Murang Lâu*. . . , p. 25.

(3) Ce fut mon cas lors d'un long séjour effectué à Luang Prabang, séjour dont le but n'était pas principalement l'enquête archéologique. Cependant des investigations à opérer dans les pagodes s'étant révélées indispensables au point de vue ethnologique, on ne pouvait chemin faisant, par trop négliger ce qui fut auparavant l'objet d'une assez longue formation scientifique. C'est ainsi qu'ayant remarqué un certain nombre de bouddhas inscrits, il m'a semblé possible d'en donner un jour prochain le catalogue après les ultimes corrections « sur place » nécessaires.

A partir donc d'un bref examen des textes, des traditions orales et des documents archéologiques,

A) Il ressort que l'art des Khmèrs, même celui qui s'élabora longtemps dans leurs provinces du Siam actuel, n'a pas beaucoup influencé l'art de Luang Prabang, non plus qu'il n'y laissa beaucoup d'œuvres nationales (celles que l'on retrouve sont d'ailleurs datables du XII^e siècle), et cela, malgré une imposante mission venue au XIV^e siècle de la capitale des Khmèrs et composée en partie d'artistes, de sculpteurs, de peintres, de fondeurs, etc.

B) Une histoire des débuts du Bouddhisme à Luang Prabang commence à s'esquisser. Très vraisemblablement arrivée en cette capitale avant le XIV^e siècle, cette religion y était parvenue sous une forme distincte de celle qu'elle eut en y revenant par d'autres sources. Elle se caractérisait notamment par des détails iconographiques (celui du Bouddha sur le nāga surtout) et par un habitat que le culte instauré sous le roi Fa Ngum et ses successeurs paraît tout d'abord avoir négligés. Mais on n'abolit pas facilement ce qui compose le tréfonds des croyances d'un pays, et les *genii loci*, les *phi* déjà condamnés au XVI^e siècle par les fondations et les édits du roi Phothisarath, sont tout juste en train d'agoniser aujourd'hui, au cœur même de la cité vouée cependant, et depuis longtemps, au P'ā Bang.

OUVRAGES ESSENTIELS.

1. CÉDÈS (George), *Bronzes Khmers*, t. V d'Ars Asiatica, Paris et Bruxelles, 1923.
2. ID., *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental*, BEFEO., t. XXV (1925), n^{os} 1-2.
3. ID., *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, t. XII d'Ars Asiatica, Paris et Bruxelles, 1928.
4. CORAL RÉMUSAT (Gilberte de), *L'Art Khmèr, Les grandes étapes de son évolution*. Études d'Art et d'Ethnologie asiatiques, I, Paris, 1940.
5. DUPONT (Pierre), *Musée Guimet. Catalogue des collections indochinoises*, avec la collaboration d'attachées au Musée, précédé d'études, par Philippe STERN, Jeannine AUBOYER, G. de CORAL RÉMUSAT, Pierre DUPONT, Paris, 1934.
6. ID., *Art de Dvāravati et Art Khmèr. Les Bouddhas debout de l'époque du Bayon*, in Rev. des Arts Asiatiques, 1935, p. 63-75.
7. FINOT (Louis), *Recherches sur la littérature laotienne*, in BEFEO., t. XVII, 5, Hanoi, 1917.
8. GROSLIER (George), *Essai sur le Buddha Khmer*, in Troisièmes recherches sur les Cambodgiens, p. 93-112. Arts et archéologie khmers, t. II, 1.
9. LE MAY (Reginald), *A concise History of Buddhist Art in Siam*, Cambridge, 1938.
10. PAVIE (Auguste), *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, in Coll. Mission PAVIE Indochine, Etudes diverses, 11.
11. *P'ongsavadan hêng Phât'et Lâu K'ur Luang P'ābang, Viengčant'r, Murang Phuan lé Čampasak*, Annales du Laos : Luang Prabang, Vientiane, Tranninh et Bassac, texte laotien, Hanoi, 1926, IDEO. — Traduction française avec notes en préparation par B. et P. LÉVY.

NOTES D'ARCHITECTURE BIRMANE

par HENRI MARCHAL

Chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

Les types les plus caractéristiques de l'architecture birmane se rencontrent dans la Birmanie centrale en bordure de l'Irawaddy, à Prome et à Pagan.

J'étudierai donc ici successivement deux petits édifices : l'un, le Zégu Est, situé à Hmawza à huit kilomètres de la ville actuelle de Prome, et un petit temple de Pagan peu connu mais qui présente les formes architecturales essentielles de cette époque.

Les relevés, dessins, notes et photographies qui m'ont servi pour cette étude furent pris par moi en mars 1938 au cours d'une mission que m'avait confiée le Gouvernement Général de l'Indochine.

1^o ZÉGU EST.

L'ancienne ville, dont un certain nombre de vestiges ont été mis au jour à Hmawza, a été identifiée avec la capitale du royaume des Pyū, Çrikṣetra ; la tradition en fait remonter la fondation au roi Duttabaung au V^e siècle avant notre ère.

En 69 A. D., dit M. G. H. LUCE, la dynastie Han occupait Yong-tch'ang situé sur la frontière birmane ; bientôt après, des navigateurs indonésiens et indiens débarquèrent dans le pays venant des mers du Sud (1).

D'après M. TAW SEIN KO du Service archéologique de Birmanie, les annales chinoises de la dynastie T'ang font plusieurs fois mention du royaume des P'iao (Pyū) et nous donnent d'intéressants renseignements sur lui. Il résulte de ce qui précède que les monuments birmans de l'époque classique furent influencés à la fois par l'Inde et par la Chine : la Birmanie se trouvait en effet sur la route qui, par le Yunnan, relie ces deux pays. On pourra discerner des traces de ces influences dans les deux temples que j'ai pris comme objet d'étude.

La ville de Çrikṣetra fut détruite au milieu du IX^e siècle A. D. et ce fut Pagan qui devint alors la capitale du royaume ; les Pyū vaincus durent céder devant l'avance des tribus birmanes qui descendaient des plateaux du Tibet.

De l'ancienne capitale Pyū il ne subsiste plus à l'heure actuelle que quelques temples très ruinés, des stūpa et d'anciens murs. J'en mentionne quelques-uns dans mon rapport de mission.

(1) *The ancient Pyu*, The Burma Research Society's Journal, décembre 1937, p. 239.

Le petit édifice connu sous le nom de Zégu Est est ainsi désigné pour le distinguer d'un autre qui porte le même nom à l'Ouest; il est situé dans la partie Sud à l'intérieur de la muraille qui servait de rempart à la ville. D'après les sculptures trouvées en cours de fouilles, Sir John MARSHALL, ancien directeur du Service archéologique des Indes, lui attribue la date approximative du VII^e siècle.

Le plan est très simple: une salle intérieure rectangulaire de 3 m. 58 Nord-Sud et 3 m. 18 Est-Ouest; un porche formant avant-corps dont la plus grande partie est démolie précède la porte d'entrée. Des niches plates voûtées en arcs légèrement surhaussés avec au fond des fenêtres à petites ouvertures interrompent les trois murs intérieurs (fig. 31).

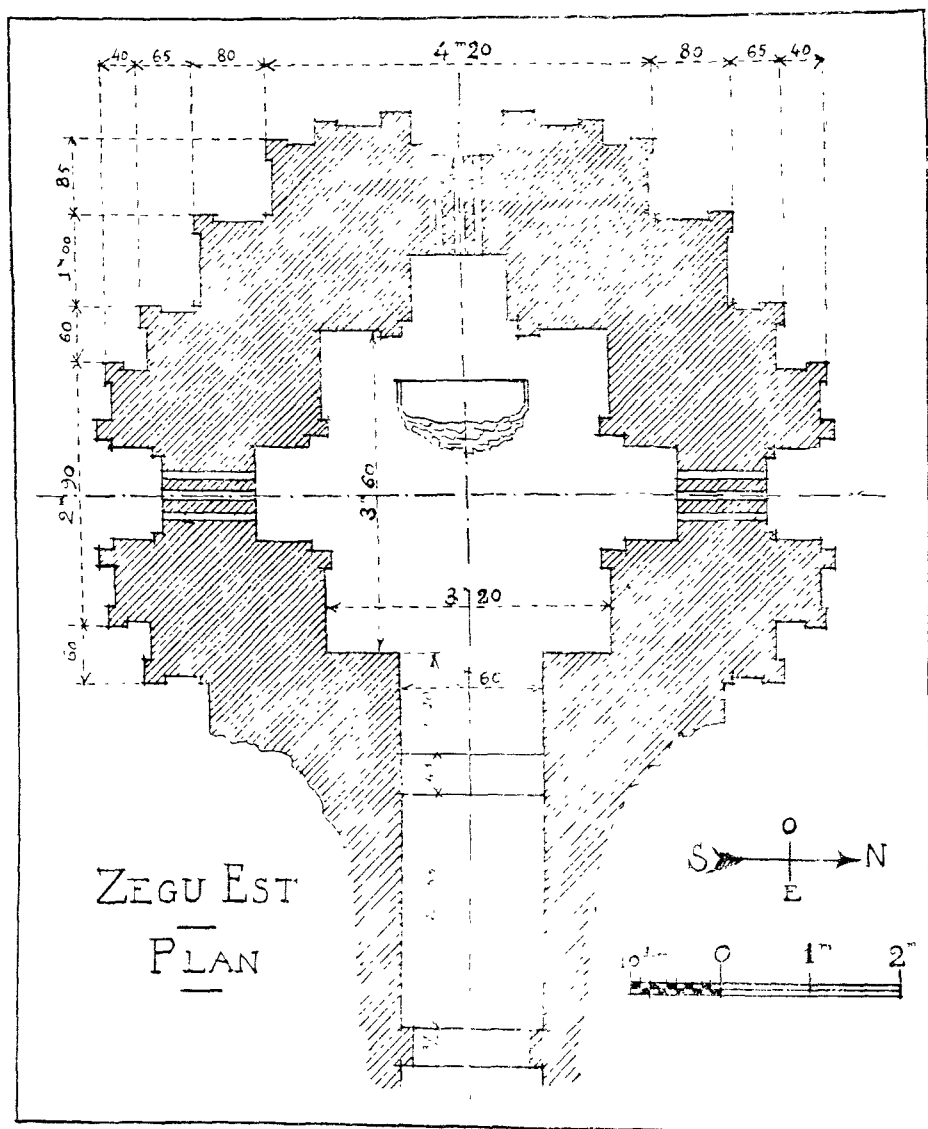


Fig. 31.

Extérieurement, les murs des façades présentent une série de décrochements avec un pilastre d'angle à chaque ressaut (fig. 32). Malheureusement, toutes les parties hautes sont écroulées et les murs du rez-de-chaussée s'arasent au-dessous de la

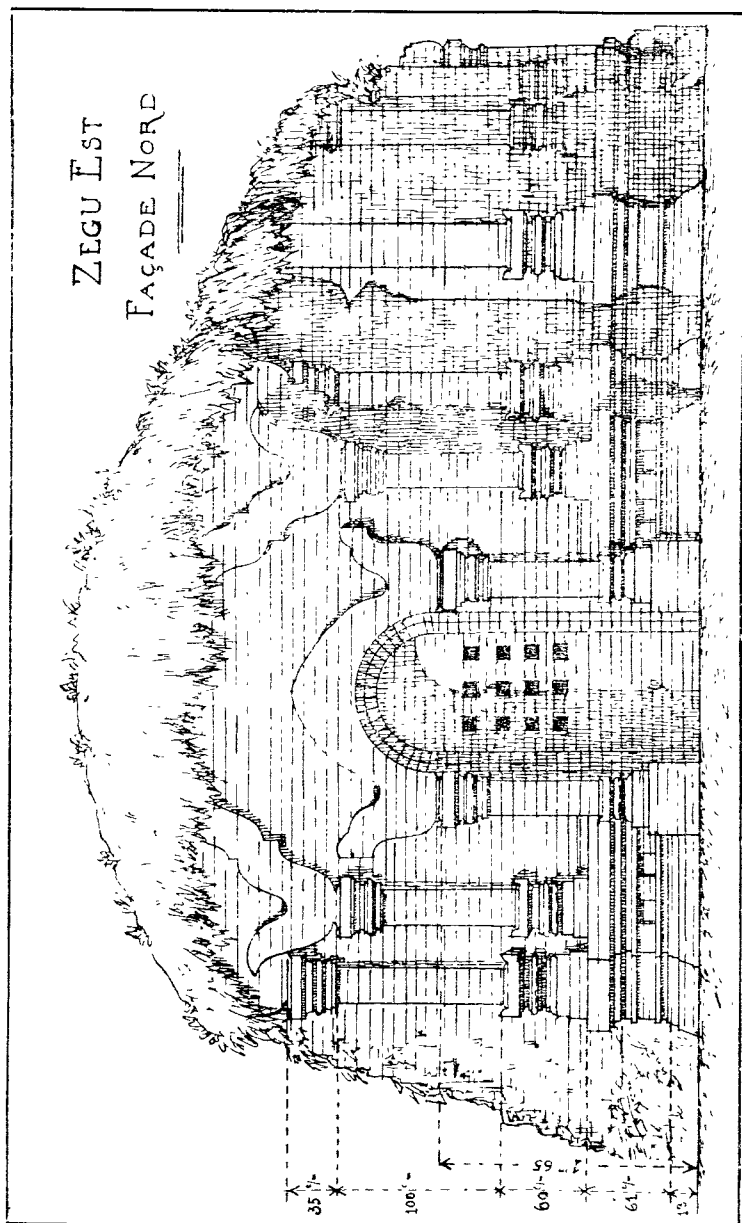


Fig. 32.

corniche, ce qui nous laisse sans le moindre renseignement sur la façon dont ce monument se terminait. Toutefois, par rapprochement avec d'autres temples similaires très probablement de la même époque, situés également à Hmawza, tels que Bebegyi et Lemietna, on peut supposer que la toiture se composait, comme dans la majorité des petits sanctuaires birmans, d'étages assez bas sur terrasses supportant une tour plus ou moins élancée.

Toute la maçonnerie, entièrement en briques, devait être enduite d'un mortier dans lequel était modelé le décor; ce mortier est tombé et il n'en reste plus que de rares fragments sur les façades.

Le principal intérêt de cet édifice réside dans son mode de construction qui montre que dès le VII^e siècle A. D. la voûte à claveaux à joints convergents était déjà connue et pratiquée en Birmanie. Ce mode de construction qui est général dans tous les anciens temples de ce pays est d'autant plus curieux à constater qu'on ne le trouve, avant le XIII^e siècle, ni dans l'Inde, ni à Java, ni au Siam, ni au Cambodge. Il y a là un fait qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de tous les auteurs qui ont étudié l'architecture birmane, car la voûte à assises horizontales en encorbellement est d'un usage général dans tout l'Extrême-Orient médiéval. Toutefois, la Chine a connu et pratiqué l'arc à claveaux et l'on suppose qu'elle l'aurait emprunté à l'architecture mésopotamienne; les relations entre la Chine et l'Occident furent assurées par les tribus nomades de l'Asie centrale qui, par l'intermédiaire de la Perse, héritière des grandes civilisations d'Assur et de Babylone, transmirent des procédés de construction et des formes d'art de l'ancienne Asie occidentale.

La voûte à joints obliques fut donc adoptée en Birmanie par les Pyû, mais la mise en œuvre, telle qu'on peut en juger sur les quelques vestiges encore debout de Hmawza, n'en est pas très soignée. C'est ainsi que les joints des claveaux des voûtes des niches intérieures ne sont pas régulièrement convergents vers le centre de la courbe de l'arc; ils ont une tendance à se rapprocher de l'horizontalité (fig. 33 et pl. XLIV, A). Ce défaut est surtout sensible dans la seconde

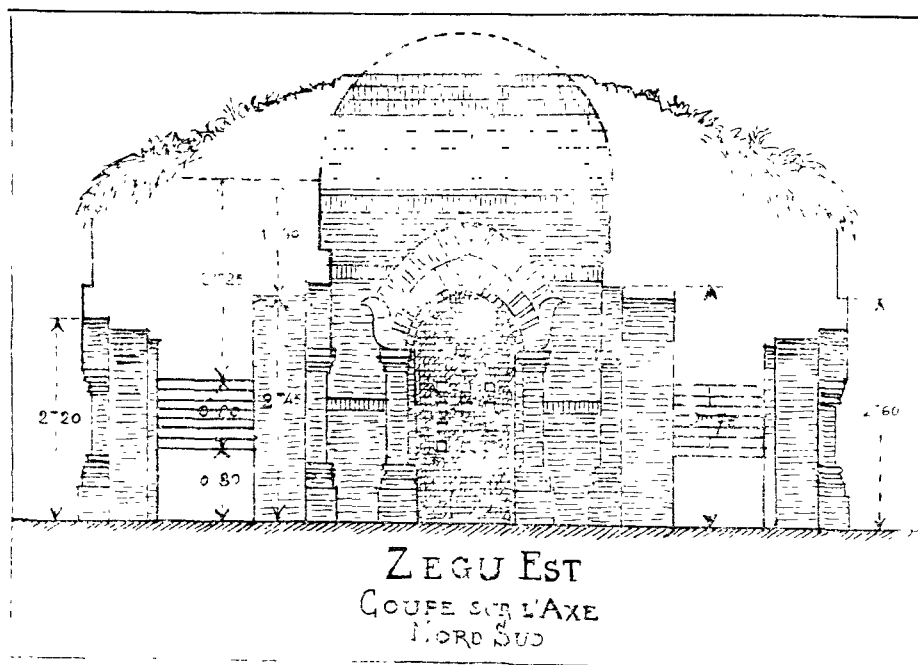
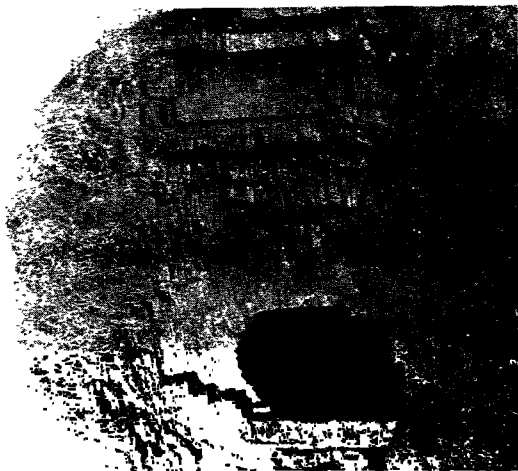


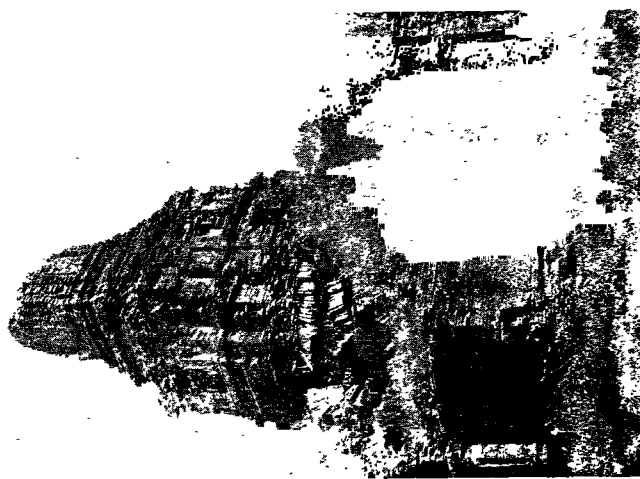
Fig. 33.



A



B



C

A, Mur intérieur Ouest de Zégu Est (cf. p. 428) ; B, Façade Est de Zégu Est (cf. p. 430) ; C, Vue d'ensemble du temple B (cf. p. 433).

rangée de claveaux qui double la rangée intérieure des voussoirs. Une irrégularité analogue apparaît à l'époque Sassanide dans les voûtes en berceau du palais de Firuz Abad ; mais dans ces dernières les assises sont en moellons de calcaire grossièrement taillés (1).

On peut expliquer cette négligence dans les deux cas par le fait qu'un enduit devait recouvrir toute la maçonnerie des murs et que le constructeur comptait sur cet enduit pour en dissimuler les malfaçons.

Les voussoirs à Zégu Est sont constitués par des briques tantôt placées à plat, tantôt sur champ, le plus souvent l'une alternant avec l'autre (fig. 34) sauf vers le sommet de l'arc où toutes les briques sont posées de champ et taillées en trapèze pour que les joints radiaux ne laissent aucun intervalle entre eux et que la liaison de la maçonnerie soit bien assurée. L'absence de clef au centre fait que les deux briques supérieures laissent entre elles un

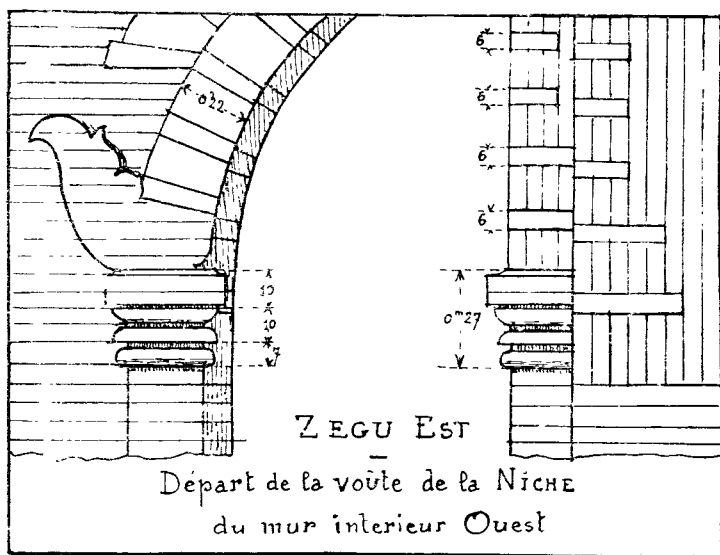


Fig. 34.

espace vide triangulaire qui est rempli par une brique taillée à la demande en forme de coin.

Le départ des voussoirs supérieurs ne commence qu'à partir du tiers inférieur de l'arc ; les briques y sont encore plus irrégulièrement disposées et la brique au sommet de l'assise inférieure est rectangulaire, non retaillée et posée de côté.

L'arcature de l'ouverture de la voûte, quand elle était recouverte du mortier d'enduit, constituait un motif décoratif de fronton ayant à la base, de chaque côté, un nāga ou une tête de monstre ; la silhouette d'ensemble devait ressembler à celle des frontons classiques khmèrs. La maçonnerie des murs est composée d'assises de briques de 5 à 6 centimètres d'épaisseur sur 18 à 20 centimètres de longueur placées horizontalement ; à trois endroits, à 1 m. 25, 2 m. 72, et 3 m. 54 au-dessus du sol actuel, les assises sont interrompues par une rangée de briques posées de champ, peut-être dans l'intention de donner une rigidité plus grande à l'ensemble de la construction.

(1) PERROT et CHAPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tome V, fig. 363.

La voûte centrale de la salle intérieure commence à 3 m. 87 au-dessus du sol; elle est en arc de cloître et les claveaux de briques posées de champ supportent un extradoss en briques horizontales, disposition qu'on retrouve à l'époque suivante à Pagan.

Sur la façade principale le porche complètement écroulé ne se laisse plus deviner que par des amorces de murs au ras du sol (p. XLIV, B). Il formait un couloir de 4 m. 50 de longueur sur 1 m. 63 de largeur avec deux dalles en grès reposant à plat sur le sol et constituant probablement le seuil des portes d'entrée.

Les façades latérales, dont toute la partie haute est écroulée, montrent un subsaisement de 1 m. 00 de hauteur environ, la moulure basse étant cachée par les éboulis; la partie intermédiaire entre la corniche et la base est composée de petits panneaux creux de 0 m. 15 de côté entre pilastres dans lesquels venaient probablement s'insérer des plaques de terre cuite décorées, comme l'architecture de Pagan en montre de nombreux exemples. Chaque façade présente trois ressauts successifs correspondant à une série de frontons superposés reposant sur des pilastres d'angle (fig. 32), principe de composition qu'on retrouve généralisé également à Pagan.

Les moulures des pilastres sont à bourrelets successifs sous un tailloir d'un profil assez fruste, du moins dans l'état actuel, car le décor était sculpté dans l'enduit de mortier aujourd'hui tombé; la moulure du tailloir a été retaillée pour imiter un relèvement aux angles (fig. 35).

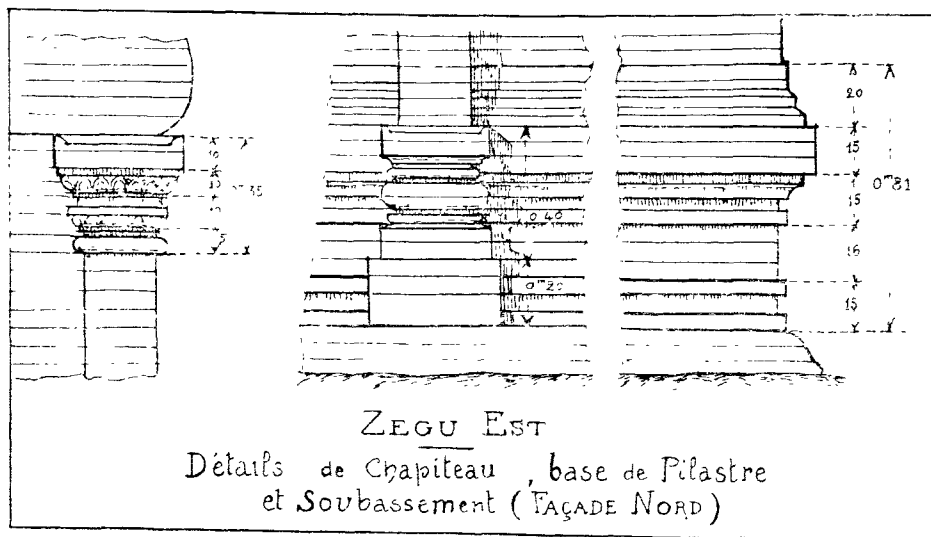


Fig. 35.

Un détail de construction des arcs des façades encadrant les niches où sont creusées les ouvertures des fenêtres est à noter: ces arcs, qui sont à claveaux dans l'épaisseur de la maçonnerie, sont constitués dans le parement extérieur par une épaisseur de briques posées à joints horizontaux qui correspond à l'archivolte du fronton décoratif reposant sur les pilastres et masque en partie les voussoirs de la voûte proprement dite.

Ce petit monument nous donne « le prototype des temples birmans de Pagan » suivant l'expression très exacte de M. G. H. LUCE ; par la simplicité de son plan et les frontons superposés s'encadrant les uns dans les autres en façade, il résume les caractères généraux de l'architecture des temples birmans des XI^e et XII^e siècles.

Le plan, ici réduit à une salle sanctuaire et à un porche, a probablement son origine dans l'Inde où les temples possèdent ces deux éléments, mais où le plus souvent, entre le vimāna et le porche, vient s'intercaler la salle du maṇḍapa qui fait ici défaut.

Dans l'art čam on trouve assez fréquemment cette disposition, par exemple aux tours principales de Phô-hài et Pô Dām, aux tours de Hoà-lai, aux sanctuaires A'10, A'1 et A'4 de Mī-son, etc. Toutefois les niches intérieures ne montent pas toujours de fond et sont remplacées par des niches à luminaires.

Le vestibule en décrochement sur la façade principale du pràsāt est assez rare dans l'architecture khmère et les niches des façades intérieures des murs n'ont qu'une très faible épaisseur. On rencontre cependant un parti de composition en plan analogue à celui du Zégu Est dans quelques temples du Cambodge, notamment au Pràsāt Thma Dăp (1) qui montre des niches intérieures et des décrochements en façade mais sans le vestibule précédant l'entrée ; ce dernier existe au Pràsāt Plañ (n° 654, *I. K.*, III, p. 315), au Pràsāt Krê (n° 711, *loc. cit.*, p. 345) et au Pràsāt Don Diu (n° 567, *loc. cit.*, p. 255), mais cette disposition est, je le répète, assez rare.

A Java on pourrait rapprocher du Zégu Est certains temples de Dieng comme le Čaṇḍi Arjuna et le Čaṇḍi Bima, mais un tempérament très différent se manifeste dans l'exécution des maçonneries.

Je terminerai cet aperçu sur ce petit temple birman, dont l'état de ruine actuelle ne peut fournir de renseignements plus précis, en rappelant que le dégagement fut exécuté en 1907 et 1908 par M. TAW SEIN KO, superintendant du Service archéologique de Birmanie (2). Un sondage pratiqué devant l'autel du Buddha à l'intérieur du sanctuaire fit retrouver plusieurs tablettes votives en terre cuite et une grande dalle de pierre avec bas-reliefs ; cette dernière est probablement la stèle ornée d'un buddha assis entre deux bodhisattvas, exposée actuellement au musée du Palais de Mandalay.

2^o TEMPLE À PAGAN.

Aucun écriteau n'attribuant un nom à ce sanctuaire, je l'ai désigné dans mon rapport de mission sous la lettre B (3) ; dans l'ancienne capitale birmane qui succéda à Prome après la chute de cette dernière, il est situé sur les bords de l'Irawaddy et immédiatement à l'Ouest du temple de Gawdawpalin.

(1) 557-2. *C.A.K.P.*, BEFEO., 1935, p. 71.

(2) *A. S. R.*, 1909-10, p. 116.

(3) Manuscrit déposé à la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous la cote 202.

Ce temple, d'un style et d'une composition très répandus à Pagan, présente à l'intérieur une complexité qu'on ne retrouve ni à Java, ni au Cambodge, ni au Čampa; la présence d'un noyau central en maçonnerie avec un couloir pourtournant est en effet une caractéristique de l'art birman qui se retrouve également dans l'architecture hindoue. Il faut noter en outre l'escalier pris dans l'épaisseur des murs pour accéder aux terrasses supérieures qui dans l'Inde est accidentel, tandis qu'il est un élément constant des temples de Pagan.

Ce petit monument est, comme le Zégu Est, construit entièrement en briques : le plan consiste en une salle carrée formant sanctuaire avec au centre le massif médian dont il vient d'être question, et un avant-corps ou porche en décrochement sur la façade principale (fig. 36).

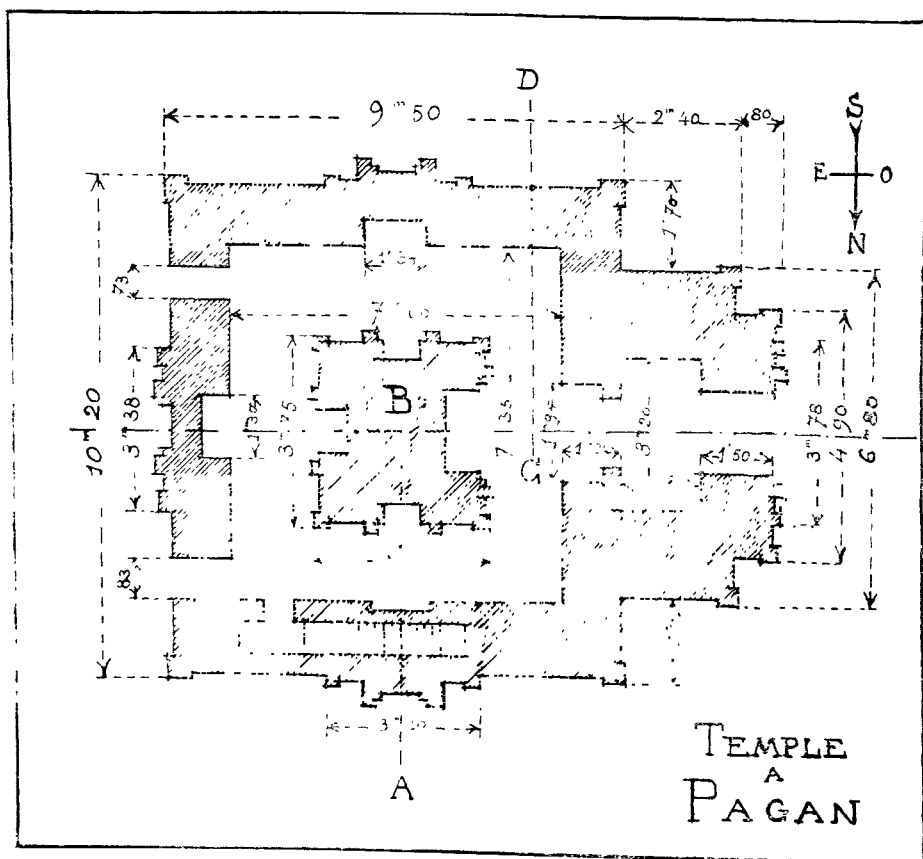


Fig. 36.

J'ai choisi ce temple peu connu à cause de son état de ruine, l'écroulement partiel des murs laissant voir l'intérieur des voûtes à claveaux et des détails de la construction. Extérieurement les murs montrent de grands nus sans décor, tout au moins dans leur état actuel. car l'enduit est tombé presque partout; de simples pilastres d'angle accusent les ressauts des façades avec au centre un motif à faible saillie entourant une niche plate surmontée des frontons déjà vus

à Zégu Est. Sur la façade principale du côté Ouest, la saillie de ce décrochement correspondant au couloir d'entrée est beaucoup plus forte.

La silhouette extérieure d'ensemble se présente à peu près complète, puisque la tour carrée qui surmonte le noyau central est restée presque entière ; seuls les étages en terrasses sont démolis.

Ces terrasses étaient situées au-dessus des voûtes de pourtour du sanctuaire ; on n'en voit plus actuellement que l'amorce des maçonneries restées en arrachement contre la tour terminée en *sikhara* (pl. XLIV, c).

Le massif central, à l'intérieur du sanctuaire, est plein alors que dans d'autres temples il est creux et contient la cella qui abrite la statue de la divinité ; ce massif est creusé sur ses quatre faces de niches voûtées encadrées d'un arc à denticules qui durent, autrefois, contenir des images bouddhiques disparues aujourd'hui. La niche faisant face à l'entrée est plus large et plus profonde que les autres et c'est là que siégeait l'idole principale. D'autres niches, sur la face interne du mur extérieur, s'ouvrent sur le couloir pourtournant ; le mur de la façade postérieure Est est percé de deux fenêtres qui donnent un peu de lumière dans le couloir.

C'est dans la maçonnerie du mur Nord, d'une épaisseur de 1 m. 55, qu'est logé l'escalier de briques qui donne accès aux terrasses supérieures. Cet escalier, de 0 m. 75 de largeur, est, comme le couloir autour du massif central, voûté en berceau de forme légèrement ogivale appareillé à claveaux (fig. 37).

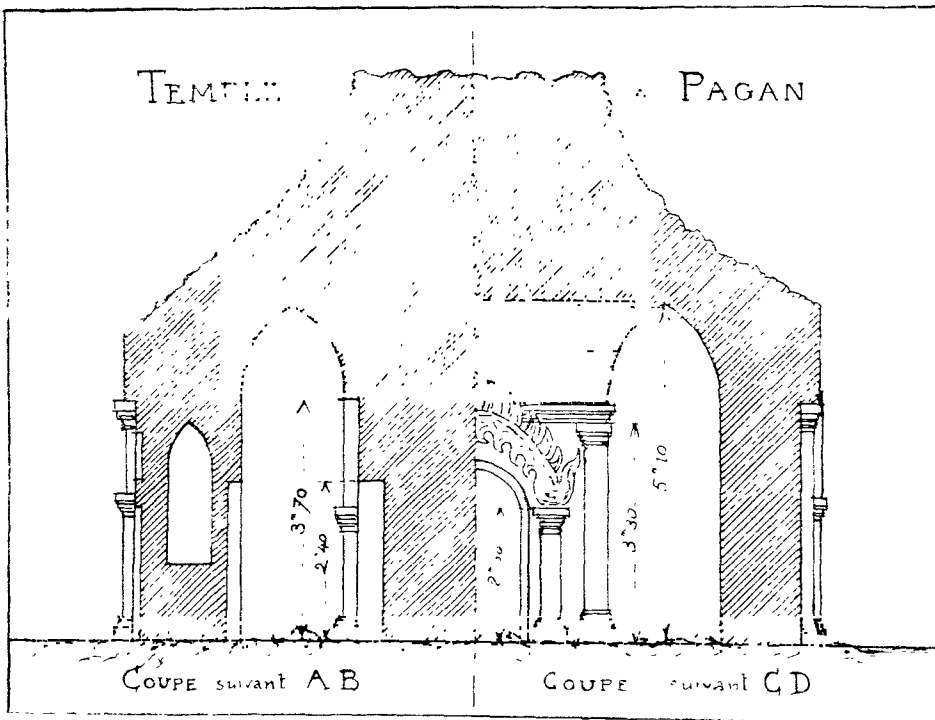


Fig. 37

Extérieurement, la terrasse correspondant au premier étage était elle-même surmontée d'une seconde terrasse, aujourd'hui démolie, au-dessus de laquelle s'élevait la tour carrée en forme de śikhara que devait terminer un stūpa. Il est facile de reconstituer l'ensemble de la façade de ce temple par comparaison avec le grand nombre de temples analogues non démolis (quelques-uns furent réparés, mais il est prudent de se méfier de ces derniers pour un essai de reconstitution) qu'on peut voir à Pagan.

La planche XLV, A montre un de ces édifices et donne une idée de ce qu'était le temple B autrefois quand il était intact : la seule différence réside dans les ouvertures latérales qui servaient d'entrées dans la salle d'avant-corps et qui n'existent pas au temple B. On pourra également se rendre compte des motifs déjà mentionnés de frontons superposés à arcatures polylobées au-dessus des niches et ouvertures des façades.

La planche XLV, B donne la vue d'un autre petit temple situé au Sud-Est du Mingalazédi ; tout le mur extérieur s'est écroulé, ce qui permet de voir la partie cubique du noyau central de l'intérieur avec les niches décorées sur chaque face ; on n'aperçoit sur la photographie que le haut de ces niches à cause du mouvement du terrain autour du monument. Cette vue montre le massif central en maçonnerie sur lequel repose la tour en forme de stūpa que l'écroulement des murs de pourtour n'a pas affectée.

Il existe au Laos français, à Luóng P'ra Bang, un édifice semblable composé d'une cella carrée avec noyau central plein et couloir voûté tout autour comme dans les temples de Pagan. Cet édifice appelé Umong Man est situé dans le Vât C'ieng T'ong et remonte à l'époque de l'occupation birmane au Laos au XVI^e siècle (1) ; la toiture de ce petit pavillon est en forme pyramidale à gradins terminée par une pointe de stūpa.

L'examen de la construction des murs et des voûtes du temple B, facilité par l'effondrement d'une partie des maçonneries, montre le même procédé de construction qu'au temple de Zégu Est.

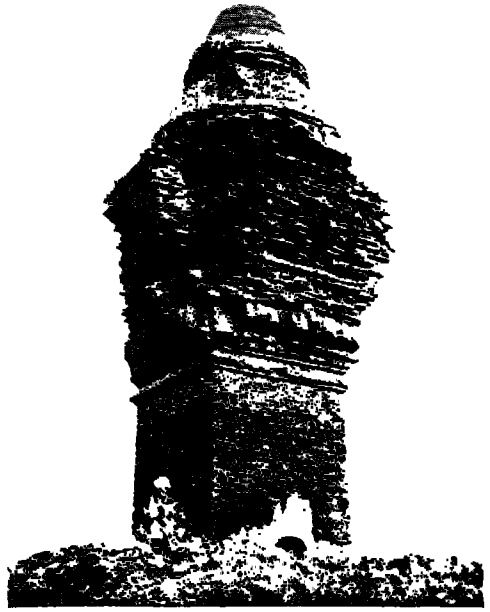
Les voûtes intérieures du couloir sont constituées par deux assises de voussoirs en briques d'assez grandes dimensions posées de champ, et la clef qui devait fermer le sommet de l'arc est remplacée par des briques taillées de forme triangulaire ou en coin (pl. XLV, c) ; mais, comme à Zégu Est, les matériaux sont appareillés de façon peu soignée et il est évident que les constructeurs comptaient surtout sur le mortier d'enduit pour en dissimuler toutes les imperfections.

L'arcature à claveaux à joints obliques est d'un emploi général à Pagan partout où les portées sont assez larges entre piédroits ; toutefois, on peut noter à certains endroits où les ouvertures sont plus étroites la présence d'arcs appareillés en

(1) *BEFEO.* XXXVII (1937), p. 150.



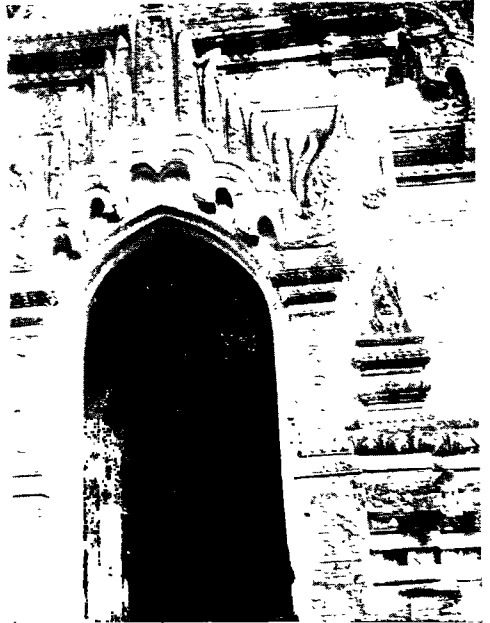
A



B



C



D

A, Vue d'un temple de Pagan (cf. p. 434) ; B, Temple dont le mur extérieur est écroulé (cf. p. 434) ; C, Sommet des voûtes intérieures du temple B (cf. p. 434) ; D, Arcature polylobée d'un temple de Pagan (cf. p. 436).

encorbellement. Ailleurs on rencontre parfois une brique posée de champ et taillée en trapèze formant clef de voûte au sommet; cette disposition se remarque déjà au Yahandagu à Hmawza.

Les Birmans utilisaient le linteau droit composé de briques appareillées en plates-bandes, c'est-à-dire avec les briques trapézoïdales, plus étroites en bas qu'en haut, ce qui les empêchait de glisser. On en peut voir des exemples à Somingyi pagoda (Myinpagan) et à d'autres temples sans désignation. Cet arc droit en plate-bande est parfois placé au-dessous d'un arc en demi-cercle appareillé à claveaux avec un remplissage de briques horizontales entre les deux.

Parfois il se produit une sorte de compromis entre la plate-bande horizontale et l'arc: ce dernier au lieu d'être une courbe continue est composé de deux parties droites inclinées formant un angle plus ou moins ouvert avec une brique taillée en clef à leur rencontre au sommet.

Comme je l'ai déjà dit, l'origine de l'arc à claveaux en Birmanie ne peut, à mon avis, être cherchée en dehors de la Chine puisqu'à cette époque ce procédé de construction était inconnu dans les autres pays voisins. Au contraire, en Chine dès l'époque Tcheou nous voyons utiliser la voûte en briques dans certains tombeaux, tels que celui de Pao-ki dans le Nord-Ouest du Chen-si, attribué au VII^e siècle B. C. (1).

D'ailleurs sans remonter si loin, les tombeaux datant de l'occupation chinoise, c'est-à-dire de l'époque Han, qui furent trouvés au Tonkin, sont couverts par des voûtes en berceau en briques à joints convergents (2).

On peut noter encore que des tombeaux chinois, également voûtés par des arcs à claveaux et datant des premiers siècles de l'ère chrétienne, furent trouvés par les Japonais en Corée à Heijo (3). Il est même curieux de remarquer que les murs de ces derniers tombeaux ont leurs assises de briques horizontales interrompues par des rangées de briques posées verticalement comme je l'ai mentionné à Zégu Est.

Enfin on retrouve encore l'arc en briques à claveaux en Chine dans le Ho-nan dans les ouvertures de niches de la pagode Song-yu sseu datée de 523 A. D. (4).

Il semble donc bien établi que ce procédé de construction, qu'on est étonné de ne retrouver en Extrême-Orient qu'en Birmanie, fut pratiqué en Chine bien avant que l'Inde l'ait connu; les quelques exemples d'arcs en briques à joints obliques cités par certains auteurs, à Bhitargaon et Bodh-Gayā notamment, sont dus à des retouches ou réparations postérieures à la date du monument. On sait

(1) O. SIRÉN, *Histoire des Arts anciens de la Chine*, I, p. 29.

(2) H. PARMENTIER, *Anciens tombeaux au Tonkin*, BEFEO., 1917, n° 1, *Le tombeau de Nghit-vé*, BEFEO., 1918, n° 10, et *Compte rendu des fouilles faites par le Dr. O. JANSÉ*, BEFEO., 1934, p. 750.

(3) O. SIRÉN, *loc. cit.*, II, p. 16.

(4) O. SIRÉN, *La sculpture chinoise du V^e au XIV^e siècle*, II, pl. 188.

que le roi birman Kyansitthā (1084-1112) envoya une mission dans l'Inde pour restaurer et embellir le temple de Bodh-Gayā. A cette mission et à d'autres également on peut attribuer l'introduction en Birmanie de la tour en sikhara qui a son origine dans l'Orissa (1).

L'adaptation par les Birmans de l'arc à claveaux chinois peut s'expliquer facilement par le voisinage des deux pays et les relations qu'ils entretenirent. FERGUSON avait déjà noté qu'il est curieux de constater l'emploi généralisé de l'arc à claveaux dans les édifices de Pagan alors que ce procédé de construction a son domaine entre l'Indus et l'Euphrate; comme l'Inde l'ignora jusqu'à l'invasion musulmane, il ne peut donc avoir été importé en Birmanie que de la Chine. M. TAW SEIN KO dans l'*Archæological Survey, Burma, 1917* (p. 33) écrit à ce sujet : « It is further evident that these specimens at Pagan, though dating, some of them from the XIth century, are far from being the earliest examples. The style is complete and full-blown, and there is no hesitation in using the circular, the flat, or pointed arch, each exactly in the place where it is most wanted, and to which our extensive experience shows that it was most adapted. FERGUSON, like all other archæologists of his school, is habituated to ascribing to India or Ceylon as the *fons et origo* of the architectural forms found in Burma. Little do they suspect that China, her great northern neighbour, which has derived no little part of her civilization from Assyria, is, by her geographical contiguity, capable of exercising a religious and civilizing influence, which is certainly greater, in impetus and momentum, than that derived from an Indian or Sinhalese source across the Indian Ocean. »

On peut encore signaler dans l'architecture birmane de Pagan d'autres rappels que ceux déjà mentionnés de l'Inde et de la Chine. C'est ainsi que les frontons découpés à arcatures polylobées et terminées en crochets, aux dents multiples en forme de flammes (pl. XLV, D) sont apparentés à certains frontons de l'art khmèr : je citerai comme exemple celui du Robaṅ Romāḥ (2).

On retrouve une forme analogue de frontons polylobés dans l'art čam (3).

Au sujet des frontons khmèrs, DELAPORTE dans son *Voyage au Cambodge* avait déjà noté cette ressemblance de forme avec les encadrements (birmans) en ogive surmontés de flammes (Appendice, p. 433). Cet auteur signale une autre similitude qui rapproche encore plus les deux architectures birmane et khmère : les demi-frontons latéraux placés de chaque côté des entrées principales; mais DELAPORTE insiste avec raison sur le fait que cette forme spéciale d'un grand arc flanqué de moitiés d'arcs, particulière au Cambodge et à la Birmanie est moins logique dans ce dernier pays. En effet, elle ne constitue à Pagan qu'un motif de décor en applique contre les façades, tandis que dans l'art khmèr les

(1) *Report of the Superintendent, Archæological Survey, Burma, 1918*, p. 16.

(2) 165 ter de l'I K.; BEFEO., 1913, n. 1, fig. 4.

(3) Đông-duong. I C., II, fig. 167 et Khuong-mỹ, pl. CLVII.

demi-frontons latéraux correspondent aux demi-voûtes formant collatéraux de chaque côté d'une nef centrale. Il conclut en supposant l'importation de ce motif créé par les Khmèrs chez les Birmans. Les rapprochements qu'on peut établir entre l'art du Cambodge et celui de Pagan s'expliquent assez facilement puisque les habitants étaient un peuple de race môn-khmère ethniquement relié aux Talaings.

Le motif du couronnement des édifices en *sikhara*, introduit de l'Inde du Nord dans l'architecture des temples de Pagan, a subi une transformation et une adaptation qui prêtent à la silhouette d'ensemble de ces temples une harmonie beaucoup plus grande que dans le pays d'origine. Le temple d'Ananda, celui de Gawdawpalin et bien d'autres édifices birmans montrent toute la noblesse et la beauté que peut présenter ce motif quand il est ainsi surélevé sur une série de terrasses étagées au-dessus d'un important rez-de-chaussée au lieu de partir directement du sol comme dans les monuments de l'Orissa. Enfin, la pointe du *stûpa* qui le termine, remplaçant le *kalaśa* et le lourd *āmalaka* de l'Inde, lui communique un élancement et une élégance inconnus dans le style du pays voisin.

En revanche, l'emploi du grès intimement mélangé à la maçonnerie de briques sous forme de pierres taillées de l'épaisseur d'une assise, principalement dans les angles comme on peut le voir à Mingalazédi par exemple (cf. Rapport de mission, Birmanie, fig. 6), paraît être une innovation birmane; si on en trouve quelques exemples au Cambodge, comme dans les tours en briques du Bākhèñ à Añkor, ils sont assez rares.

En résumé, les Birmans entre les VIII^e et XIII^e siècles ont su adapter des formes d'architecture et de décor provenant des pays voisins mais en les transformant pour leur donner un caractère spécial qui communique à l'art birman un charme tout particulier.

Le style des monastères, pagodes et palais construits pendant les deux derniers siècles a conservé un certain nombre d'éléments anciens: on y retrouve les mêmes qualités mais avec une complication et une surcharge d'ornementation parfois abusive. L'emploi du bois a introduit toute une série de motifs sculptés, découpés, ajourés: crêtes, festons, rampants de frontons, etc. où des influences occidentales et chinoises modernes se rencontrent non sans produire parfois un effet disparate qui nuit à l'unité de la composition. Mais cette exubérance de détails témoigne d'une fougue et d'une verve décoratives qui ont donné ces charmants édifices que sont le monastère de la Reine, celui de Salin à Mandalay et ceux de Tamidaw et Medaw à Amarapura.

NOTES ET MÉLANGES

L'ANNAMITE ET LE TIBÉTO-BIRMAN

La question de la position linguistique de l'annamite occupe depuis longtemps les grammairiens comparatistes. L'étude fondamentale de M. Henri MASPERO (1) a divisé les mots annamites en deux groupes : ceux qui proviennent d'emprunts au chinois et ceux qui ont pour origine un mélange de môn-khmèr et de thaï, avec prédominance de ce dernier élément. M. MASPERO indique les étapes nécessaires à une étude approfondie destinée à vérifier l'existence éventuelle d'une relation entre l'annamite et le thaï.

Mais la grande importance de l'étude du savant français n'a pas été complètement reconnue. Il montre que le *quôc-ngữ* a mal conservé l'état proto-annamite, mais que les groupes de consonnes originales sont mieux conservés dans l'annamite moyen et dialectal.

Quoique l'annamite littéraire ne présente pour ainsi dire aucune ressemblance avec les langues tibéto-birmanes, certaines formes de l'annamite moyen et dialectal ont des équivalents dans les langues de cette famille. La relation possible de l'annamite avec les langues tibéto-birmanes n'a pas encore été remarquée, et il serait regrettable de ne pas tirer parti des possibilités offertes par cette partie du travail de M. MASPERO. C'est pourquoi les comparaisons suivantes sont présentées malgré l'obscurité qui entoure les lois phonétiques gouvernantes. Il faut espérer que ceux qui ont accès aux matériaux annamites se livreront à une étude phonétique approfondie.

MASPERO :

P. Langue.

76 An. moy. *blòri* « ciel », tib. *bla* « au-dessus ».

blo « cendres », bir. *prā*.

blān « lune », Akha (lolois) (2) *pa-la*, *Mrou pu-la* (PHAYRE).

mlaṇ « grossier »
mlón « grand » } bir. *mraṇ'* « haut ».

mlòri « parole », tib. *smra-ba* « parler ».

77 **tlôk* « tête », Hung, Khong-kheng, Uý-lô, etc. *klok*, *Sek kôluk*,
himalayois de l'Est **takhlok* « tête », lušei (koukois) *thluak*
« cerveau » (3).

Hung *klu*₂, Khong-kheng *klu*, Uý-lô *kr^u* « buffle », sak (luyois) *kro*.

(1) BEFEO., t. XII (1912), p. 1-126.

(2) La terminaison en *-ois* d'un nom de langue indique un groupe linguistique. La terminaison en *-ique* indique une des grandes divisions de la famille sino-tibétaine.

(3) Le lušei *thl-* < *consonne + *l-* ; en général cette consonne était *k*.

P. Langue.

- 81 Hung *khlôn*₂, Khong-kheng. Sek *khlon*, Uý-lô *kron*⁵ « rivière », tib. *klun*, bir. *khyon*¹, dial. tavoy du birman *khlō*¹ (1). V. le môn-khmèr, MASPERO, p. 83. On ne doit pas écarter la possibilité d'une relation quelconque entre les langues tibéto-birmanes et les langues môn-khmèr, l'annamite semblant souvent être le lien.
- Uý-lô *krôm* « tonnerre », bir. *khrim* « tonner ».
- Hung *khlau*₂, Uý-lô *krau*⁵ « après », bir. *kro* « dos ».
- Uý-lô *kraw*⁵ « étoile », bir. *kray*. Le développement phonétique de -aw en -ay peut sembler étrange aux phonéticiens indo-européens, mais un développement pareil, -au en -ai, se trouve dans des dialectes koukois qui sont étroitement liés. On doit comparer le thai *dao* « étoile », dont l'annamite semble offrir la solution phonétique. Il semble que le *d* thai vient d'un groupe consonantique dont l'annamite peut souvent résoudre la phonétique originale.
- Hung *khlūr*⁵, Khong-kheng *klur*, Uý-lô *krin* « corne », bahing et dumi (himalayois de l'Est) *gron*, dimasa (barrique) -*gron*, bir. *khru*.
- Uý-lô *kron* « flot », tib. *klon*.

Les séries de la p. 81 ne sont pas toutes forcément à initiale **kr-*, **kl-*. Ainsi le tonkinois *sôn*² « vivre » montre des particularités phonétiques dans les dialectes langlo et sek. Et le seul mot que M. MASPERO trouve pour comparer à ce mot est le čam *srauñ*. On peut alors comparer aussi le himalayois de l'Ouest *sriñ*, le koukois **hriñ* < **sriñ*.

Il semble que tous les groupes consonantiques ne soient pas toujours conservés, même dans les dialectes mường. Par exemple, par suite de circonstances inconnues, une occlusive *l* serait partout devenue *č*³ dans les dialectes annamites. S'il est légitime de comparer siam. *kluey* « banane » (p. 97) à l'annamite *č³uay*² (p. 27), on peut alors comparer an. *č³o²* « chien » (p. 27) à *klau* du dialecte mung du lolois (2); et à *č³op²* « éclair » (p. 27), on peut comparer kačinois -*phrap*, -*prap* (3), pyen (lolois) -*blap*, phunoi (lolois) -*biup*, szi (birmanois) *pyap*.

Dans ces exemples, le développement phonétique peut être suggéré par le birman et le tibétain. En birman, un *l* original est devenu *y* dans le birman littéraire d'aujourd'hui (4); ainsi **kl-* > *ky*. Par palatalisation, *ky* est devenu *č* dans la langue parlée. Mais bir. *py* original ou secondaire, n'est pas devenu *č*; par contre, ce dernier développement est arrivé dans les dialectes centraux du tibétain.

(1) PE MAUNG TIN, *JBRS.*, t. 23 (1933), p. 31.

(2) Comparez aussi le môn *kla*, écrit *klūñ*.

(3) **l* > kačinois *r*.

(4) Voyez surtout TIN, *op. cit.*; TAYLOR, *JBRS.*, t. 11, taungyo, p. 92, aussi p. 97, et table I, Tavoyan et Taungyo; DUPOISELLE, *JBRS.*, t. 5, p. 99, t. 6, p. 203-205.

Pourquoi un groupe : consonne \vdash l ou r, est-il quelquefois conservé dans les dialectes annamites, et devient-il quelquefois \check{c} ?, c'est là un problème qui ne peut être résolu à présent. Comme en indien, la question de *l original est très difficile en tibéto-birman et elle est de plus compliquée par le problème de l'initiale qui précède.

Quoique les comparaisons suivantes n'aient rien à faire avec les groupes consonantiques, elles peuvent être d'un certain intérêt pour les étudiants de la grammaire comparée de ces langues. Elles sont toutes empruntées à l'annamite littéraire à l'exception de la dernière

MASPERO :

P.

- 22 *ku*² « poisson », Naga koukois **khai*.
kōñ « courbé », tib. *kōñ*.
*kām*₁ « menton », bir. *kham* « bouche » (en *kham-twañ*¹ « bouche considérée comme ouverture », *twañ*¹ « trou »), koukois *kam* « bouche ».
*kāp*₁ « pince », tib. *rkam-chuñ* « pince », *rkam-pa*, *skam-pa* « tenailles ». L'échange de l'occlusive et la nasale correspondante se produit souvent en tibéto birman, même à l'intérieur de la même langue. La cause n'en est pas claire, ce dernier phénomène se produisant dans des langues qui ont été mal étudiées.
- 23 *gōy*² « genou », luyois *-khu* « genou », loukois **khu* « jambe » (en composition).
*gók*² « tronc d'arbre », considéré du dehors : tib. *phyi-kog* « écorce », vayu (himalayois de l'Ouest central) *kok-cho* « écorce ».
- 35 *ḍi* « aller », tsangla (tib tois) *ḍi-*, *de*, himalayois de l'Ouest *ḍi*, *de*, Hrusso *ḍi-* (ANDERSON).
- 36 *bō*² « père », siam., lao *bo*₃, tib. *pha*, koukois *pa*.
*bīt*² « fermer », s'am. *pīd*, lao *pīd*₁, bir. *pit*.
- 44 *tāṭ*² < **ṣat* « éteindre », tib. *bsad* (pf.) « tuer » (dans beaucoup de langues tibéto-birmanes aussi « éteindre »)
- 56 *k'oy*² « fumée », bir. *khu*³.
**k'ay*² < **k'ai*²? « tigre », cf. Hpon *kā-la*, Tavoy *kla*, bir. *kya*¹.
- 58 *ḍṣp*₄ « frapper », siam., lao *t'ib*₁, tib. *ḍdebs pa*.
kim « aiguille », siam. *k'em*₂, himalayois de l'Ouest **keb*, tib. *khab*.
- 64 *ṇuṭ*² « sucer », siam., lao *ḍud*₁, šan *lut*₁, bir. *čut*.
*ṇuy*² « montagne », lao *ḍoy*₂, šan *luy*², garo (barrique) *-ču*.
*ṇuok*² « eau », môn-khmèr *ḍak*, cf. tib. *ču*.
mūṭ « visage, œil », koukois *mit* < **mik* « œil ». Pour la voyelle du mot an., cf. bir. *myak* « œil ».

P.

- 64 *mōk*² « brouillard », tib. *rmugs-pa*.
*mew*₁ « chat », tib. *meao* « le miaulement d'un chat ».
*mu*₁ « obscur », tib. *rmu-ba*.
65 *mo*₂ « bouche », bahnar, rongao *horr*, tib. *mur* * mâchoire ».
*muōy*² « sel », mara (koukois) *mia* < **mai*.
māñ « pousse de bambou », môn-khmèr **bāñ*, bir. *wā*´.
*māk*₁ « vêtir », môn-khmèr **bak*, bir. *wat*.
66 *la*² « feuille », mikir *lo* < **la*.
72 *vuot*² « frotter », môn *să-pot*, stieñ *puôt*, kha *prat*, bir. *pwat*.
81 Khong-kheng *dak nu* « lait », tib. *nu-ma* « mammelles », bir. *nui*´.

Tout ce qui précède se rapporte aux initiales. Puisque les finales originales sont mal conservées en tibétain et quelquefois aussi en birman, elles n'ont pas été déterminées avec précision dans tous les cas pour le tibéto-birman. A cause de cela et du fait que les racines citées ci-dessus sont en trop petit nombre, on ne peut pas donner grand'chose à l'égard des lois phonétiques des finales :

- 22 *kōñ* « courbé », tib. *koñ*.
81 Uý-lô *kroñ* « flot », tib. *kloñ*.
77 **tlók*, Uý-lô, etc. *klok* « tête », himalayoïs de l'Est **takhlok*.
23 *gók*² « tronc d'arbre », tib. *phyi-kog* « écorce ».
TB. -o — consonne vélaire = an. -o — consonne vélaire.
22 *kām*₁ « menton », bir. **kham*, koukois *kam* « bouche ».
*kāp*₁ « pince », tib. *ikam-*, *skam-*.
TB. -a — consonne labiale = an. -a — consonne labiale.
76 *blo* « cendres », bir. *prā*.
36 *hō*² « père », tib. *pha*, koukois *pa*.
TB. -a — an. -o. Mais
76 *hlōi* « ciel », tib. *bla* « au-dessus ».
mlōt « parole », tib. *smra-ba* « parler ».
TB. -a = an. -o.

Il y avait au moins deux espèces d'-a en TB., mais le tib. ne les distingue pas.

- 56 *k'oy*² « fumée », bir. *khut*´.
23 *gōy*² « genou », luyois -*khu* « genou », koukois **khu* « jambe ».
TB. -u = an. -oy. Mais
64 *mu*₁ « obscur », tib. *rmu-ba*.
TB. -u = an. -u.

Il y avait trois espèces d'-u en TB., distinguées en bir. : -ui, -ū. -ũ. Les deux premiers sont devenus -u en koukois.

ROBERT SHAFER
Berkeley, Californie (E. U.)

UN NOUVEAU CIMETIÈRE ČAM À THÓI-AN

En un point que les Annamites du hameau voisin appellent « cuc » (1) et qui se trouve au Sud-Ouest du village de Tĩnh-mỹ et au Sud de celui de Phi-mò, existe une terrasse rectangulaire à trois gradins, qui paraît avoir été taillée dans une table rocheuse et sur laquelle sont deux statues et quatre stèles en forme de merlon lancéolé.

Cette terrasse, de 5 m. sur 10 et dont la plus grande dimension est dans le sens Nord-Sud, est élevée de 1 m. 50 au-dessus du sol actuel ; chaque gradin a une bande plate de cimaise et un escalier de six marches permet un accès commode au Nord.

Statues et stèles, faisant face au Nord, sont disposées dans la partie méridionale du terre-plein.

D'après les dires des habitants voisins, ce seraient eux qui auraient mis au jour ces sculptures ; elles ne paraissent cependant pas avoir été enterrées mais seulement recouvertes de broussailles ; une termitière, sur le tertre, pourrait encore recéler des vestiges ; elle dissimule au moins une stèle.

Les deux statues féminines (fig. 38), du style fréquent dans la région (2), sont adossées chacune à un chevet rectangulaire orné de rubans en faible relief et leurs mains posent sur ce qui serait leurs genoux. Elles n'ont pas de bijoux et leurs chignons diffèrent un peu : sur la statue orientale, il a la forme d'un cylindre arrondi au sommet ; sur l'autre, il est en demi-œuf.

Le bloc d'où sort le buste est orné en avant d'un fleuron rubané (3) sous lequel est un rang de pétales de lotus pour la statue de l'Est et un rang d'étamines pour celle de l'Ouest.

Toutes deux posent sur un socle à emboîtement débordant fort peu, nu pour celle de l'Est, orné de beaux et vigoureux lotus en relief, très semblables à ceux que l'on voit sur les colonnettes d'art khmèr primitif, pour celle de l'Ouest.

Comme d'habitude, la valeur artistique de ces statues est faible.

Les quatre stèles encadrent deux par deux les statues et sont un peu moins hautes que ces dernières. L'une d'elles disparaît en grande partie dans la termitière. Toutes sont de même forme, en merlon lancéolé ; le décor seul varie, par paire semble-t-il.

La stèle occidentale la plus près des statues (fig. 39) offre au sommet un gros fleuron peu détaillé d'où partent des feuilles pendantes dont l'une a une crosse au bout. Au-dessous est un espace rectangulaire nu au bas duquel est un autre fleuron moins considérable. De chaque côté de ce rectangle se trouve un décor

(1) Probablement déformation de *kut*. Ce point se trouve approximativement par 12.444 de latitude et 117.726 de longitude, dans le huyện čam de Phan-rĩ.

(2) Très semblable à celle donnée dans *Inventaire des Monuments Čams*, par HENRI PARMEN-
TIER, tome I, figure 6 : Tò-lý.

(3) Décor très proche de celui du tome I, figure 4, même ouvrage.

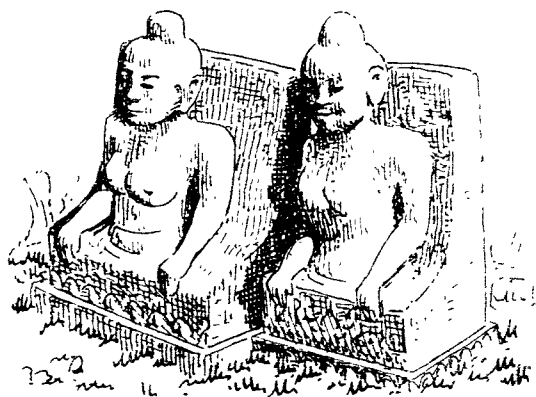


Fig. 38. — Statues féminines vues du N.-O.
(dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

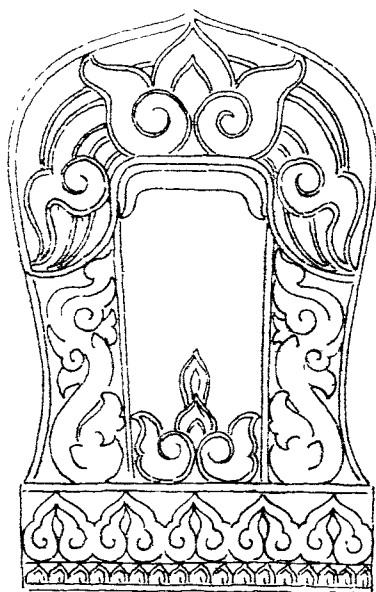


Fig. 39. — Première stèle de l'Ouest
(dessin de H. PARMENTIER
d'après vérascope).

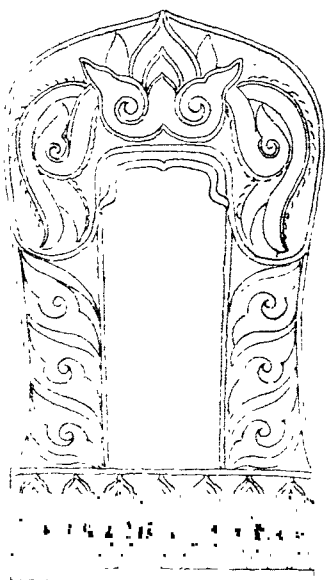


Fig. 40. — Deuxième stèle de l'Ouest
(dessin de H. PARMENTIER
d'après vérascope).

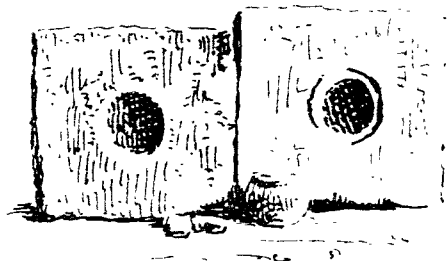
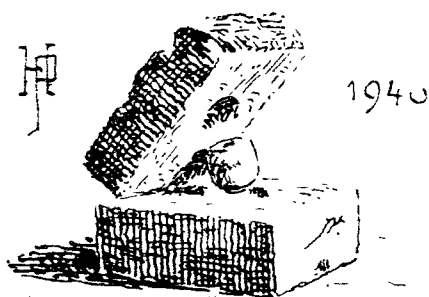


Fig. 41. — Briques et pot enfouis; objet entr'ouvert en haut, étalé en bas (dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

sinueux dont la masse suggère celle d'un dragon tête en bas. L'ensemble est reçu par une suite d'oves supportée par une bande de minuscules pétales de lotus.

La deuxième stèle occidentale (fig. 40) porte en haut un décor se rapprochant beaucoup de celui de la première; la partie rectangulaire n'a pas de fleuron inférieur et les côtés montrent des feuilles enlacées et légèrement obliques. La bande inférieure de lotus triple est reçue également par une file de minuscules pétales (1).

* * *

Dans une rizière voisine, un Annamite avait déterré, voici peu, deux briques creusées d'une cavité contenant une petite boîte d'argent dans laquelle étaient des fragments d'os verdâtres (fig. 41).

Les deux briques, d'une bonne fabrication, ne sont pas de dimensions exactement semblables; celle du dessus mesure $16,5 \times 14,3 \times 4,7$ cm., tandis que celle du dessous a $17 \times 15 \times 5,8$ cm. Elles étaient jointoyées à l'aide d'une couche de chaux qui semble pure. La cavité circulaire que chacune d'elles présente, est un peu plus profonde pour la brique inférieure. Le faible intervalle entre le pot d'argent et son enveloppe de briques était comblé par une matière noire qui paraît être une résine.

La petite boîte d'argent, de 4,5 cm. de diamètre sur 3,5 cm. de haut, ne présente aucun décor; elle est de forme ronde, à côtés en hémisphère à bout tronqué, d'un métal assez mince et de titre peu élevé; sa surface extérieure est en effet presque entièrement revêtue d'une faible couche d'oxyde de cuivre; la paroi intérieure, plus à l'abri des intempéries, présente le brunissement habituel de l'argent et quelques touches d'oxydation.

Cette boîte paraît avoir été tirée d'une plaque formée de plusieurs feuilles minces d'argent réunies entre elles, par martelage vraisemblablement, avant mise en forme. Le fond de la boîte ayant été forcé par le découvreur qui ne s'était pas aperçu qu'il existait un couvercle, ce sont les ébarbures de ce découpage grossier qui ont permis de voir la constitution du métal.

Les fragments d'os que la boîte contient paraissent provenir d'un crâne; ils sont de couleur vert bouteille clair et d'une épaisseur de 3,5 à 6 millimètres, la majorité ayant 5 millimètres. Leur teinte est uniforme et leurs cassures nettes; ils ne présentent aucune trace de calcination.

Rien ne permet de dater cette pièce; il est possible cependant qu'elle ait une ancienneté comparable à celle des divers cimetières čams nombreux dans la région.

R. DALET.

(1) Les deux stèles se rapprochent beaucoup de celle donnée dans l'*Inventaire des Monuments Čams*, Planches, II^e série, pl. CLXXX-H, *Kut* de Tò-lý.

Les dessins des figures 38, 39 et 40 ont été effectués d'après des clichés stéréoscopiques; ces derniers étaient, malheureusement, un peu flous et certains détails peuvent ne pas être d'une exactitude rigoureuse. Comptant sur nos clichés, nous n'avons pris ni croquis, ni notes très détaillées, le temps nous faisant défaut.

NOTE SUR UN LINTEAU DE PĪMAI

Un document photographique que nous devons à l'obligeance de M. H. PARMENTIER apporte une précieuse contribution à la connaissance de l'art décoratif du monument de PĪmai, *IK.*, 447.

Il s'agit d'un linteau tombé à terre près de l'aile Ouest du gopura I Sud, pièce malheureusement cassée mais encore très curieuse (pl. XLVI, A)

Ce fragment de linteau offre une suite de trois Buddha debout (il y en avait au moins quatre et, plus probablement, cinq), les mains ramenées sur la poitrine et faisant toutes deux le geste de l'argumentation. Chaque Buddha pose sur un petit socle, actuellement peu lisible, qui présentait une gorge médiane et est séparé du Buddha suivant par un joli pilastre supportant une feuille lobée. Celle-ci paraît être l'extrémité d'une grande pendeloque ayant pour origine un fleuron limité par deux grosses virgules opposées et tête en bas. Chaque Buddha se détache d'une auréole composée de partie d'un quatre-feuilles cerné de petites feuilles dentelées.

Le costume, très simple, est une robe en cloche, rayée, avec pan central à chute asymétrique; l'ensemble est retenu par une ceinture nouée en corde, décorée de fleurs rondes et de pendeloques de petites feuilles. Le manteau monastique ne se manifeste que par ses retombées sous les bras car le buste est absolument nu.

Chaque Buddha est paré de bracelets de poignets et de bras, d'un collier fleuri, de boucles d'oreilles en bouton de lotus renversé, d'un diadème rond à trois rangs de perles entre filets et d'un bonnet conique orné de même.

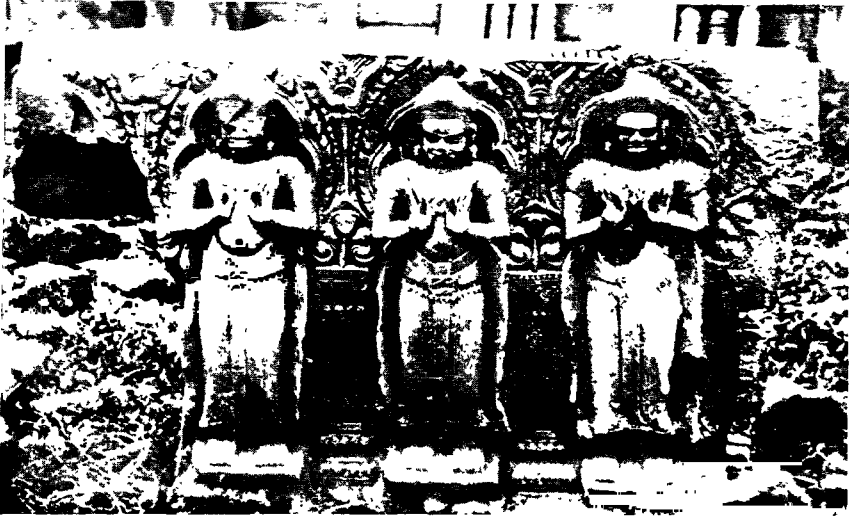
Les figures sont très caractéristiques et essentiellement de type khmèr avec leurs fortes lèvres, leurs sourcils saillants, leur front droit et leur contour carré.

Un rang de perles terminait au moins la pièce; la base est dégradée.

Telle qu'elle se présente, cette sculpture offre un grand intérêt; la robe et la parure des Buddha sont en effet extrêmement proches des costumes, des bijoux et des coiffures que l'on rencontre vers l'époque du Bâpûon, *IK.*, 475, ou un peu avant, et correspond parfaitement à la date de l'inscription K. 397 qui donne comme millésimes: 1031 et 1034 çaka.

Nous sommes, à notre vif regret, dans la nécessité de revenir sur une controverse qui nous avait opposés à M. P. DUPONT au sujet de son article *Art de Dvāravatī et art khmèr* paru dans la *Revue des Arts Asiatiques* en 1935. Nous disions, dans la même Revue, en 1937 (*Iconographie bouddhique khmère*), que nous doutions que le linteau de PĪmai reproduit dans la planche xxvii, 1 de la *R. A. A.*, 1935 fût contemporain du monument.

La pièce que nous publions aujourd'hui montre que notre point de vue, qui se basait alors presque uniquement sur une question d'art, était juste.



A



B



C

A, P'ĪMAI, *IK.* 447. Lintéau à terre près du gopura I Sud (cf. p. 446).
 B, SAMLĀN. Statue féminine (cliché : Direction des Arts cambodgiens). C, VĀR
 TRĪEL, *IK.* 149, 4. Statue féminine. Cf. p. 447.

Le linteau cité par M. P. DUPONT est certainement d'une date bien postérieure au nôtre car les différences constatées ne peuvent être imputées au seul mauvais savoir-faire d'un sculpteur.

Nous croyons intéressant de donner comme documents de comparaison deux photographies de costume féminin.

L'une représente une statue provenant de Samlân (Kòmpot) actuellement au Musée Albert Sarraut de Phnom Péñ (cote B. 313, pl. XLVI, B), l'autre, une statue sans tête que nous avons découverte au Vât Triel, *IK.*, 149, 4, Khūm Triel, Khând Bârây, Khêt Kòmpon Thom (pl. XLVI, C).

Sur toutes deux nous retrouvons le même costume rayé et en cloche, la ceinture décorée nouée en corde sur le devant et le grand pan central à terminaison asymétrique. La deuxième a, en plus, des pendeloques en feuilles à la ceinture, et le seul détail du costume qui ne se retrouve pas sur les Buddha de P'īmai est le petit pan secondaire qui sort du haut du vêtement. Ce petit pan paraît plus spécialement féminin, mais les statues masculines le montrent parfois; il est assez fréquent sur les figurines des décors en panneaux du Bâpûon, *IK.*, 475.

Nous avons donc, avec le linteau de P'īmai, une étape intermédiaire entre l'art primitif et l'art classique de Prâh Pālilai et des monuments postérieurs. Cette sculpture bouddhique semble être actuellement la plus ancienne de sa catégorie dans l'art khmèr classique.

R. DALET.

LES RUINES ROMAINES DE PONDICHÉRY

A deux milles anglais au Sud de Pondichéry se trouve le hameau de Kakayentope. Cet endroit est sur la route de Ariancoupan à Virapattana, à mi-chemin. Au Nord de ce village est un site appelé Arikemodu, dominant la rivière et à peu de distance de la mer.

Pendant plusieurs années, l'âge du site n'était pas déterminé.

Aujourd'hui, il n'est pas douteux que le site ne soit l'emplacement d'une fabrique d'objets de verre ou de silice (quartz, cornaline, calcédoine) où des ouvriers indiens travaillaient sous la direction d'industriels romains. Cette sorte de factorerie était entourée de fortifications (fig. 42).

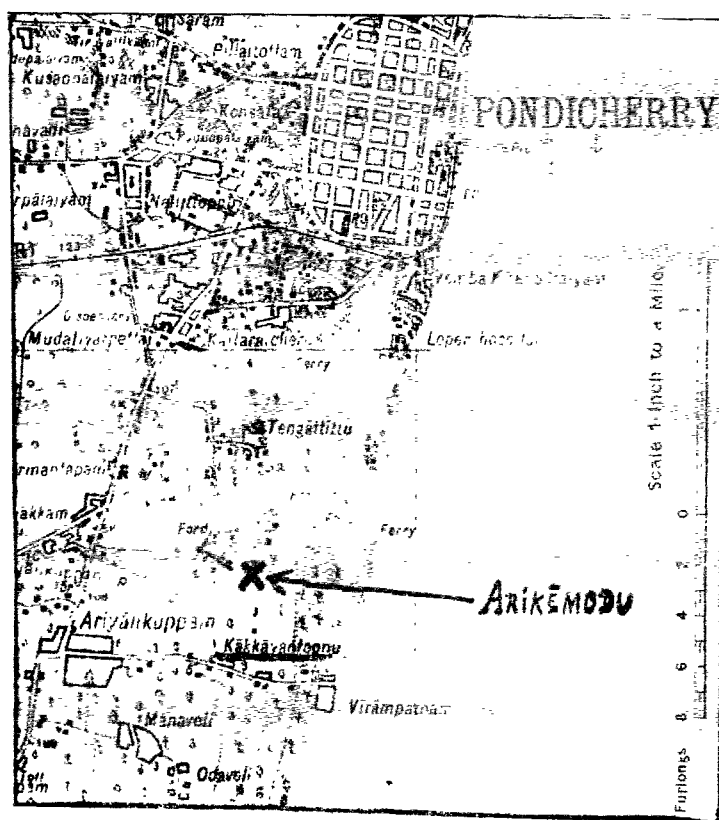


Fig. 42.

La plupart des objets trouvés en cet endroit ont des formes très spéciales qui n'appartenaient ni au préhistorique ni au Moyen âge.

Une indication d'importance capitale me fut donnée par M. Ch. AUTRAN dans une lettre du 22 juin 1939: selon son avis et celui de M. G. CONTENAU, les formes sont exactement celles que l'on recue en extrême abondance sur la côte phénicienne de la Méditerranée à partir de 500 B. C. et au-dessous.

Ce sont donc des formes méditerranéennes et d'une époque qui ne serait pas éloignée de celle de Jésus-Christ.

Mais, tout récemment, j'ai offert au Musée de Madras des spécimens de ces objets. Or, quelle ne fut pas la surprise de M. AIYAPPAN de reconnaître les formes d'objets trouvés à Amarāvati et des verreries de même nature. M. REA avait trouvé à Amarāvati des débris de poterie d'un gris bleu avec une décoration particulière ; or, ce genre de poteries qui n'avait été découvert nulle part ailleurs dans l'Inde se trouvait au contraire en abondance à Pondichéry.

Amarāvati et Pondichéry se trouvent être les seuls endroits de l'Inde où de telles choses aient été découvertes. On pourrait donc dater le site de Pondichéry des deux premiers siècles de notre ère.

Deux découvertes confirment entièrement cette date.

J'avais prié Dr. C. MINAKSHI, qui s'est spécialisée dans l'étude des monnaies, de me donner son opinion sur une pièce carrée en cuivre portant d'un côté l'image d'un lion, de l'autre un éléphant et un symbole. Elle me répondit dans sa lettre du 22 mars 1939 : « not earlier than the first century B. C. and not later than the second century A. D. »

Mais une trouvaille tout à fait remarquable est venue confirmer l'attribution aux Romains des objets trouvés sur ce site : une intaille ovale, chaton de bague, représentant la tête de l'empereur Auguste.

Il n'est pas douteux que Pondichéry ne soit le *Podoukê* de PTOLÉMÉE. Cet auteur nous dit en effet qu'en longeant la côte en montant vers le Nord, on trouve l'embouchure de la Caveri avec le port de *Khabêris* (Caverpatnam) dans le pays des Cholas (*Sôringoi*, VII, 1, 13).

En quittant ce pays on entre dans celui des *Arouarnoi* et le premier port est *Podoukê* (VII, 1, 14). Or l'épigraphie (*S.I.I.*, vol. II, part v, p. 514) nous apprend que *Bahour* (Territoire français) était dans l'*Aruvanadu* ; l'ouvrage tamoul *Pattinappalai* nous dit (lignes 274-82) que les habitants de ce pays étaient les *Aruvalar*, et il est impossible de ne pas identifier les *Arouarnoi* de PTOLÉMÉE avec les habitants du pays où se trouve *Bahour*, c'est-à-dire la région de Pondichéry. Des inscriptions tamoules nous prouvent que Pondichéry était fort ancienne et qu'il s'y trouvait au Moyen âge un temple d'Agastya. Le nom tamoul de Pondichéry c'est *Poudou-seri* ou *Poudou-ve* ; la partie essentielle du nom est donc *Poudou* ; or *ou* et *o* sont interchangeables : *bothra* = *putra*. Donc *Poudou* tamoul correspond exactement à *Podou*. Ainsi, et par le nom et par la situation géographique, Pondichéry coïncide exactement avec *Podoukê* ; il y a correspondance absolue.

PTOLÉMÉE nous dit : que *Podoukê* était un *emporion*, mot qui doit être traduit — non pas seulement par « marché » mais par « marché romain », factorerie romaine. En effet, E. H. WARMINGTON (*The commerce between the Roman empire and India*, p. 107) nous dit : « PTOLÉMÉE désigne par *emporia* seulement les ports de commerce que le Périple qualifie de *nomima* ou *enthesma* de sorte que l'unique mot *emporion* de PTOLÉMÉE signifie *nomimom emporion*, c'est-à-dire les ports désignés par les traités avec les princes indigènes où le commerce romain était officiellement autorisé ».

Notre étude sur PTOLÉMÉE nous a amené à la conclusion suivante : chaque fois que cet auteur parle de « produits » il s'agit d'endroits où un certain produit est exploité par une factorerie romaine.

« *Golfe Colchique* où se pratique la pêche du *pinikos* » (VII, I, 10) doit se traduire : « côte de la pêcherie où les Romains (comme plus tard les Portugais) dirigent le travail des pêcheurs de perles ».

« *Alosygni*, marché et embarcadère vers la Chersonèse » (VII, I, 15) signifie « *Korynga* où les Romains ont une loge et où ils ont une compagnie de navigation vers *Mer-gui* » (lampe romaine trouvée à Pong Türk, *Ann. Bibl. of Ind. Arch.* for 1927, p. 16).

« *Sardonyx* où se trouve la pierre de ce nom » (VII, I, 20) signifie : « la factorerie romaine où nous exploitons des mines de sardoines ».

« *Kôsa* où nous fabriquons de l'acier » (VII, I, 65) mais « le meilleur nous le faisons chez les Sabarai » (VII, I, 80).

« *Pounnata* factorie où nous exploitons des mines de beryl » (VII, I, 86).

Il faut voir les Romains comme des industriels établis dans l'Inde et ayant des fabriques entourées de fortifications et constituant des loges, c'est-à-dire des maisons de commerce protégées des traités avec les princes indiens.

On voit combien il était heureux de trouver sur le territoire de Pondichéry une fabrique romaine.

Ce site est entouré de grosses murailles; nous avons là une véritable ville romaine.

Ce site n'est pas d'intérêt local ni même d'intérêt indien; son importance dépasse de beaucoup les limites de l'Inde et même de l'Asie; nous avons là des ruines romaines, et l'étude de ce site inscrirait une nouvelle page dans l'histoire romaine.

G. JOUVEAU-DUBREUIL.

BIBLIOGRAPHIE

Inde.

Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, Tirupati, Vol. I, Part I, March, 1940. Editor, K. V. RANGASWAMI AIYANGAR, 118 + 72 - 8 p., pet. in-8°.

Le temple de Sri Venkateswara à Tirupati, province de Madras, est un des trois plus grands temples vishnouites de l'Inde du Sud : ses titres de noblesse remontent fort haut dans le passé. En 1938, à la suite de la discussion d'un memorandum présenté au Tirumalai-Tirupati Devasthanam Committee par K. V. RANGASWAMI AIYANGAR et imprimé dans les *Annals*, la création d'un institut de recherches défrayé par ce très riche sanctuaire fut décidée et entreprise aussitôt. Comme les fondations similaires, le Sri Venkateswara Oriental Institute de Tirupati doit comporter une bibliothèque, un musée, un collège où seront enseignés le sanskrit et les sciences traditionnelles, une série de publications.

Le premier fascicule des *Annals* du nouvel Institut, parmi les collaborateurs duquel on relève les noms de MM. GANGA NATH JHA, S. K. BELVALKAR, K. A. NILAKANTA SASTRI, P. K. GODE, V. RAGHAVAN, K. C. VARADACHARI, M. RAMAKRISHNA KAVI, contient une série d'articles originaux dont le plus curieux est certainement celui dans lequel le Prof. K. A. NILAKANTA SASTRI montre que certaines méthodes actuelles (offensives de paix, guerre totale, « appeasement ») sont déjà décrites dans le *Matsya Purāṇa*.

G. CÆDÈS.

OLIVIER LACOMBE. *La doctrine morale et métaphysique de Rāmānuja*. Traduction (accompagnée du texte sanskrit) et notes. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien-Maisonneuve, 1938, IX + 255 + 138 pp., in-8°.

Le *Siddhānta* de RĀMĀNUJA, maintes fois publié dans l'Inde, a été plusieurs fois traduit en Europe, notamment par G. THIBAUT en 1904 dans les *Sacred Books of the East* (vol. XLVIII) et plus récemment par R. OTTO à Iena en 1917. L'intérêt de cette nouvelle version française réside dans le fait qu'elle est l'œuvre d'un philosophe dont l'ouvrage sur *l'Absolu dans le Vedānta* (Paris, 1937) a établi la réputation de parfait connaisseur des doctrines philosophiques indiennes. La rigueur de la traduction, obtenue au prix d'une certaine aridité dont l'auteur s'excuse mais qu'il lui était bien difficile d'éviter, et l'ampleur des notes réunies en 80 pages à la suite de la traduction, marquent un très réel progrès sur les précédentes versions du même ouvrage. Avec ce volume qui comprend en outre la reproduction anastatique du texte sanskrit édité par le Pandit VASUDEV SHASTRI ABHYANKAR dans les *Bombay Sanskrit and Prakrit Series* (n° LXVIII, Bombay, 1914), les étudiants sanskritistes désirant aborder un texte philosophique disposeront d'un excellent instrument de travail.

G. CÆDÈS.

O. C. GANGOLY. *Relation between Indian and Indonesian Culture*. Journal of the Greater India Society, vol. VII, n° 1 (January 1940), pp. 51-69.

Cet article, que l'auteur m'a demandé de signaler dans le *Bulletin*, se propose de démontrer que les divers pays de l'Inde extérieure, ou « Greater India », étaient regardés dans l'Inde propre comme partie intégrante de l'aire de culture indienne, et non pas comme des colonies indianisées ou ayant subi l'influence indienne. « En fait, écrit M. O. C. GANGOLY, ces contrées étaient les membres mêmes de l'Inde s'étendant au delà des mers avec toutes les qualités caractéristiques et essentielles de la vie et de la culture indiennes se développant et se maintenant dans un nouveau cadre. »

Cette vue diffère sensiblement de celle qui est couramment exprimée par les savants européens. Ceux-ci parlent d'« influences indiennes », d'« hindouisation » plus ou moins profonde, mais n'ont jamais considéré les pays de l'Inde extérieure comme faisant partie intégrante de l'Inde. Leur opinion est basée : 1° sur l'ignorance à peu près complète que la littérature indienne professe pour ces pays qui, de leur côté, semblent se trouver sans aucun lien politique avec la péninsule à qui ils doivent leur civilisation ; 2° sur l'improbabilité d'une émigration en masse de colons indiens de toutes castes vers des contrées barbares impropres à la vie indienne et à ses multiples exigences rituelles.

À l'égard du premier point, M. O. C. GANGOLY cite un petit nombre de textes littéraires témoignant d'une certaine connaissance des pays d'outre-mer. Quant au second, il cite un passage du *Vāmanapurāṇa* (XIII, 13), d'après lequel les neuf îles qui entourent le Jambudvīpa ont été sanctifiées « par la célébration de sacrifices, par la guerre, le commerce et autres activités culturelles » ; et il en conclut que dès l'époque des premiers Purāṇas, les pays d'outre-mer avaient été complètement hindouisés, et adoptés comme *karmabhūmi* susceptibles de fournir un cadre à la société indienne dans toute sa complexité.

Le problème est d'une importance capitale pour l'histoire des royaumes indiens d'Indochine et d'Indonésie, et la thèse de M. O. C. GANGOLY est intéressante ; mais il faudra plus de 19 courtes pages pour en faire la démonstration. Deux ou trois citations sont absolument insuffisantes pour dissiper l'impression d'ignorance politique réciproque entre l'Inde propre et l'Inde extérieure. Quant au texte du *Vāmanapurāṇa*, d'un caractère très vague, il est notoirement insuffisant pour prouver que dès avant le début de l'ère chrétienne, les pays d'outre-mer avaient été hindouisés (par qui et comment ?) à un point tel qu'une transplantation de la société indienne en bloc y était devenue possible.

Cette insuffisance de preuves n'entraîne pas forcément la fausseté de la thèse de M. O. C. GANGOLY. Il faut souhaiter que cet auteur trouve l'occasion d'en faire une démonstration beaucoup plus poussée, faisant appel à des témoignages infiniment plus précis et plus nombreux, et tenant compte aussi de tout ce qui a été écrit en Indochine et aux Indes Néerlandaises sur l'importance de substrat pré-indien dans l'histoire et la civilisation des royaumes de l'Inde extérieure.

Science of Yoga, revived and modernised by the Yoga Institute, reprint from Yoga vol. IV, second thousand 1939. 140 pp., nombreuses figures. Editeur : SHRI YOGENDRA.

Ce petit fascicule fait de la propagande pour une séduisante institution : le « Yoga Institute ». Pour beaucoup, l'Inde est le pays des Fakirs et il semble bien que les pratiques des Yogis (dont fakir est le terme arabe correspondant) constituent la réelle originalité de ce continent déjà si étrange par ailleurs.

Les récentes découvertes de la vallée de l'Indus permettent de penser que les postures ascétiques et tout le corpus des méditations qu'elles supposent remontent pour l'Inde au IV^e-III^e millénaire av. J.-C. C'est là une fort belle antiquité et le prolongement modernisé que l'on voit au Yogisme actuel dans ce *Yoga Institute* témoigne de sa vigueur et de son étendue. Sans savoir ce que vaut, dans ses réalisations, cet Institut, l'esprit qui paraît animer SHRI YOGENDRA son fondateur est, à distance, fort louable et sympathique. L'Inde a fait accomplir à l'Humanité de nombreux pas dans le domaine du Spirituel et elle est ce coin unique du monde, où il reste des clercs qui n'ont jamais trahi. Il faudrait se persuader que, dans les vicissitudes présentes, des leçons peuvent être reçues de la « terre des ascètes » où la Pensée commande encore à la Matière.

P. LÉVY.

Afghanistan.

J. HACKIN, avec la collaboration de M^{me} J. R. HACKIN. *Recherches archéologiques à Begram, Chantier n° 2 (1937)*. Paris, 1939, 137 pp., LXXVIII pl. en phototypie, avec 238 fig. (Mémoires de la Délégation Archéologique française en Afghanistan, t. IX.)

Les objets décrits et reproduits dans ce bel ouvrage, ont été trouvés par M^{me} J. R. HACKIN dans le site de l'ancienne Kāpīśī (Begram), à quelque soixante kilomètres au Nord de Kābul (1). Ils se répartissent en trois groupes : verres, objets en bronze et en albâtre, ivoires.

Les verres proviennent tous de la côte syrienne. Ils représentent des techniques très variées. Parmi les pièces à décor en relief, rapporté à chaud, le fragment d'un récipient en verre incolore, montre un Poseidon (?) debout, au-dessus d'une tour percée de meurtrières ; à ses pieds il y a deux monstres marins qui paraissent être des tritons (pl. xvi). Sur un gobelet à décor peint, haut de 0 m. 126, on distingue un groupe de deux femmes et deux hommes dans un décor de jardin, sommairement évoqué par un palmier et quelques touches de vert. Les couleurs appliquées sur la matière vitreuse

(1) Sur l'emplacement de l'ancienne Kāpīśī, cf. A. FOUCHER, *Notes sur l'itinéraire de Huan-tsang en Afghanistan*, dans *Études Asiatiques*, t. I, p. 266 et suiv.

forment un très léger relief; elles ont l'éclat de l'émail, et l'ongle ne peut les rayer (pl. XII-XIII). Sur un autre fragment de verre peint est représenté un combat entre deux gladiateurs, dont l'un porte le costume thrace, tandis que son adversaire est armé, à la façon des Samnites, d'un *scutum* de forme allongée (pl. xv). D'un très heureux effet artistique est une assiette du type *millefiori*, dont le décor se compose d'un semis de cellules à contours irréguliers, se rapprochant tantôt du cercle, tantôt du quadrilatère (pl. v). Chacune de ces cellules renferme un noyau de couleur vert clair ou jaune, bordé d'un filet ocre rouge. Des réserves ménagées dans la pâte contiennent de minces feuilles d'or que protègent des plaquettes de verre. Une assiette semblable, mais d'un décor moins riche, est conservée au Metropolitan Museum à New-York (collection de Mrs W. H. MOORE) (1). Les pièces de verre exhumées à Begram, datent des premiers siècles de l'ère chrétienne. Il en est de même des bronzes, des objets en albâtre et des ivoires.

Dans la série des bronzes, un bouclier d'apparat de forme ronde, attire tout particulièrement notre attention. Il est décoré d'un masque de Méduse et de poissons en relief, à la queue et aux nageoires mobiles, dont le jeu est assuré par un curieux système d'anneaux et de petites boules métalliques suspendues au revers du disque (pl. XX-XXII). Notons également un support d'œuf d'autruche en forme de rhyton lequel se termine, signalons-le en passant, non pas en « tête de bovidé à mufle court », ainsi que l'indique le catalogue (p. 33), mais en une tête de gazelle (pl. ix).

Les ivoires de Begram sont d'une valeur et d'un intérêt absolument exceptionnels pour l'histoire de l'art indien. Ce sont pour la plupart des plaques et des bandes décorées au trait ou en relief, provenant de coffrets en bois que l'action du temps a réduits à l'état d'une matière pulvérulente informe. Les thèmes et motifs de leur décor, très riche et très varié, sont sans attaches avec l'art hellénisant du Gandhāra. En échange, on y relève de nombreux éléments qui attestent sa proche parenté avec l'art de Mathurā, d'époque Kushane (I-II^e siècle après J.-Chr.), et celui, plus ancien, de Sāñchī. On y reconnaît également des affinités avec les sculptures d'Amarāvati et les fresques d'Ajanṭā.

L'origine indienne de ces précieux ivoires ne saurait être contestée. Toutefois, on peut se demander, s'ils n'avaient pas été sculptés dans la région même de Kāpiśī, par des artistes émigrés de l'Inde et qui s'étaient établis, loin de leur pays natal, dans une contrée florissante sous la domination des Yue-tche. Dans une conférence faite au Musée Louis Finot, nous avons signalé, il y a un an, les nombreux traits de ressemblance que présente le petit Sūrya de marbre, trouvé par MM. J. HACKIN et J. CARL près du col de Khair-Khaneh, en Afghanistan, avec des images du même dieu, exécutés à Mathurā au début de notre ère, images où l'Hélios indien apparaît costumé à la « mode septentrionale » (*udīcyaveṣa*). Si ce rapprochement est exact, on pourrait en tirer peut-être un argument en faveur de la conjecture que nous venons de formuler.

Victor GOLOUBEV.

(1) Cf. *Glass*, par G. A. EISEN et FAHIM KOUGHAKJI, New-York 1927, vol. II, pl. 30.

(2) *Cahiers de l'EFEO.*, 1939, n^{os} 20-21, p. 27.

Tibet.

Dr. LUCIANO PETECH. *A Study on the Chronicles of Ladakh (Indian Tibet)*. Calcutta, 1939, II-189-II pp. in-8°.

La Chronique des rois du Ladakh publiée et traduite une première fois par SCHLAGINTWEIT en 1866 d'après un manuscrit incomplet a été rééditée et traduite à nouveau par A. H. FRANCKE en 1926 dans *Antiquities of Indian Tibet*.

Cette chronique comprend trois parties dont la troisième seule se rapporte à l'histoire particulière du Ladakh, (jusqu'en 1635), les deux premières étant consacrées à la mythologie et à l'histoire de la monarchie tibétaine des origines à 842. A. H. FRANCKE, partant de cette idée erronée que le Ladakh était le berceau des rois du Tibet, avait proposé pour certaines localités mentionnées à leur sujet des identifications avec des localités du Ladakh qui sont entièrement fausses.

L'objet du Dr. L. PETECH a été de déterminer l'origine et la nature de la Chronique, la position qu'elle occupe parmi les autres Chroniques tibétaines, et de marquer ce qu'elle contient de substance historique en comparant les données avec d'autres sources, notamment avec les sources chinoises. Son étude est consciencieuse, et les repères chronologiques qu'il est parvenu à établir marquent un très réel progrès sur les travaux de FRANCKE.

G. CÆDÈS.

Chine.

CHARLES S. GARDNER. *A union list of selected western books on China in American libraries*. Second edition, revised and enlarged. Committee on Chinese Studies, American Council of learned Societies, Washington, 1938, XI-III pp., pet. in-8°.

Cette seconde édition de la bibliographie des ouvrages en langue européenne sur la Chine (publiée en 1932), se distingue de la première par la suppression de 35 ouvrages considérés comme périmés et l'addition de 123 ouvrages nouveaux. Elle comprend donc 371 titres d'ouvrages et de périodiques dont une centaine représente la contribution de la science française aux études sinologiques. Pour qui veut s'orienter rapidement dans la bibliographie européenne de ces études, le petit guide de M. GARDNER est très précieux. Il ne mentionne que des œuvres de premier plan qui devraient constituer le noyau de toute bibliothèque sinologique.

G. CÆDÈS.

J. O. P. BLAND and E. BACKHOUSE. *China under the empress Dowager, being the History of the life and times of Tz'ü Hsi, compiled from state papers and the private diary of the comptroller of her household*. Edition de Pékin. Henri Vetch éditeur. Pékin, 1939, XXVI-470 pp. avec 5 appendices, un index, 32 pl. h. t., 3 cartes.

Nouvelle édition, pékinoise cette fois, d'un ouvrage qui a déjà acquis en son temps toute la notoriété à laquelle son sérieux lui avait donné droit. Le cas de cette femme de caractère, Tseu-hi, qui gouverna la Chine durant un demi-siècle et retarda l'effon-

drement de la dynastie mandchoue des Ts'ing peut paraître étonnant et unique. La Chine où le principe masculin semble si fort, a connu cependant le gouvernement de bien d'autres impératrices régentes et reines mères. Car pourvu qu'elle ait enfanté un mâle, la femme est nantie en Chine d'une autorité que peu d'autres femmes connaissent ailleurs. C'est là un concept social très archaïque qui a dominé jusqu'à nos jours l'organisation politique de la Chine.

La présente édition de cet ouvrage se justifie, nous dit M. H. VETCH dans sa « note » préliminaire, « par ce que contient de fascinant l'histoire elle-même et la qualité de son style ».

Effectivement, bien qu'il soit un peu périmé dans ses conceptions de l'Histoire, *la Chine sous l'Impératrice douairière* restera un livre de base dont les auteurs qui furent, eux aussi, des témoins oculaires de la période historique étudiée, ont fait un excellent document historique.

P. LÉVY.

Derk BODDE. *Statesman, Patriot, and General in Ancient China. Three Shih Chi Biographies of the Ch'in Dynasty (255-206 B. C.) translated and discussed.* New Haven, Connecticut, American Oriental Society, 1940, 75 pp., 1 frontispice. (American Oriental Series, vol. 17.)

Les biographies d'un homme d'état, d'un révolutionnaire et d'un général traduites et commentées à partir des Annales de SSEU-MA TS'ÏEN, voilà la matière du petit livre de M. Derk BODDE, spécialiste de l'histoire d'une époque capitale de la Chine, celle de Ts'in Che-houang-ti.

Il y a évidemment là ample matière à recherches, et celles de M. D. B. sont fort prudentes qui consistent à reprendre, un par un, les documents fondamentaux que les Chinois nous ont laissés sur la fondation de leur premier empire.

On ne peut que recommander cette voie aux futurs découvreurs, mais il semble difficile d'aborder les sources de cette histoire, comme le fait notre auteur, sans tenir le moindre compte des méthodes et de l'esprit qui animèrent l'œuvre du très regretté Marcel GRANET.

Les archéologues trouveront dans ce livre une intéressante digression sur l'arme de l'attentat contre l'empereur, Che-houang-ti, attentat figuré à plusieurs reprises dans les bas-reliefs funéraires de la famille Wou au Chan-tong.

P. LÉVY

Albert HERRMANN, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike.* Leipzig, K. F. Koehlers Antiquarium, 1938, in-8°, ix — 178 pages — 9 planches. (Quellen und Forschungen zur Geschichte der Geographie und Völkerkunde, Band I.)

M. HERRMANN est depuis longtemps connu pour ses travaux sur la géographie historique de l'Asie. Ses multiples études particulières ont abouti, en 1935, à son *Historical and Commercial Atlas of China*, ouvrage d'une grande utilité. Dans le présent

travail, M. H. reprend la discussion d'un certain nombre de noms géographiques contenus dans les textes grecs et latins anciens. Certaines identifications déjà proposées dans l'*Atlas* s'en trouvent confirmées (notamment pour la Route de la Soie en Asie Centrale), d'autres sont au contraire modifiées (notamment l'emplacement de Kattigara).

M. H. insiste (p. 155) avec raison sur la méthode qu'il a suivie. Les identifications résultent presque toutes de la seule analyse cartographique des écrits. Les analogies phonétiques ne sont, en effet, pas toujours probantes et peuvent même induire en erreur.

Dans une introduction, M. H. évoque d'abord rapidement l'état actuel des études, la vue du monde occidental dans la Chine ancienne (en insistant naturellement sur l'importance du voyage de Tchang K'ien) et celle du monde d'Extrême-Orient dans l'antiquité grecque et latine.

La première partie qui vient ensuite est la plus faible et la moins originale du livre. Il s'agit des récits légendaires concernant notamment les fourmis chercheuses d'or d'HÉRODOTE, de MÉGASTHÈNE, de PLINIE et de NÉARQUE et les Têtes de chien (Kynokephaloi) de CTÉSIAS. Les fourmis chercheuses d'or désignent les Dardes (habitants du Gilgit au Ladakh). Un centre de production d'or est connu au Ladakh, à Kargil (Dkar-skyil). M. H. cite les mentions faites de fourmis en rapport avec l'or dans des textes indiens (*Mahābhārata* ; *pīṭika*, or des fourmis), chinois (*Tch'ou-ts'eu*), mongols (*Gesser-Xan*) et tibétains (*rGyaltrabs* et folklore moderne du Ladakh). Quant à l'explication des détails légendaires, M. H. n'est pas plus convaincant que d'autres auteurs. Notons en passant que les textes de FRANCKE recueillis de la bouche d'un indigène « durch geschickte Fragen » (p. 16) sont sujets à caution. On a eu plusieurs fois occasion de craindre que FRANCKE n'ait été un peu trop « habile à poser des questions » (notamment pour ses récits de la légende de Kesar).

La discussion des Têtes de chien n'est pas très heureuse. CTÉSIAS les localise entre le Gange et l'Indus et au delà des sources du Gange. Ils ont, entre autres caractéristiques, la peau noire, voix, mâchoires et crocs de chien, ou encore une queue plus grande que celle des chiens. M. H. veut y voir une race noire. C'est possible. Mais il est abusif de pousser la précision au point de les comparer aux Andamans, dont MARCO POLO dit qu'ils ont des têtes pareilles à des chiens, et de conclure que le Tibet comme une grande partie de l'Asie a dû être anciennement occupée par une race noire primitive (Urrasse), plus encore, de les rattacher au *Sinanthropus Pekinensis*, de chercher avec GRABAU le foyer primitif (Urheimat) de l'homme au Tibet, de conclure que les informateurs indiens de CTÉSIAS ont dû confondre chiens et singes et de finir par rappeler une légende tibétaine très connue d'après laquelle les Tibétains descendent d'un singe et d'une démonsse de rocher. Dans une légende, il n'est pas permis de choisir certains détails et de les expliquer au détriment des autres. M. H. prend le détail « tête de chien » pour une indication anthropologique (il donne même des images, pl. 1), écartant comme impossible la queue. C'est précisément celle-ci qui est attestée pour les mêmes populations par un texte tibétain. Le *dPag-bsam lJon-bzan* (éd. DAS, p. 148) énumère quatre tribus primitives de barbares. L'une d'elles s'appelle *Mon rdzu nag-po* (1) « Mon déguisés noirs » et le commentateur ajoute : *k'yi'i rña ljañ čan*, « ils ont une queue de chien ». Les Mon habitent le Tibet méridional de l'Ouest à l'Est. Ils forment aujourd'hui une

(1) DAS, dans son dictionnaire, les localise au Kamtchatka. Rien ne l'indique dans le texte.

caste méprisée comparable aux Tsiganes (auxquels ils ressemblent d'ailleurs). Il n'y a aucune raison de confondre ces Mon (Mon égale chinois Man 蠻) avec les Tibétains qui se disent issus d'un singe. Il ne faut pas laisser sous-entendre un rapport entre cette légende et la théorie de DARWIN (d'autant moins que les Tibétains ont tendance à identifier ce singe-ancêtre avec Hanuman et d'y voir une incarnation de la sagesse ; cf. DAS, *The Origin of the Tibetans*, JRASB., 1892, 86).

P. 22 : ce ne sont pas les Chinois qui appelaient (*Souei chou*, k. 83) les Tang-hiang peuple de singes, mais les Tang-hiang se disaient eux-mêmes issus d'un singe (ou de race simienne, 自稱獼猴種). Mais parmi ces Tang-hiang (apparentés aux Tibétains) issus d'un singe, il y avait une tribu des Chiens blancs (白狗), une autre des Loups blancs (白狼), mais aussi une des Orchidées blanches (白蘭) !

Dans la deuxième partie, M. H. nous montre les premières nouvelles de l'Asie centrale et de la Chine chez les différents auteurs anciens. Les divergences dans les descriptions des Seres s'expliquent si l'on admet que ce terme ne désigne pas toujours des Chinois, mais les commerçants de la soie en général (M. H. indique, p. 26, avec raison que *ser* (de Seres) vient de *sseu* 絲, nom de la soie en chinois). Il s'applique parfois aux Saces (population des oasis du Tarim), parfois aux Wou-souen (nomades de l'Issyk-kul ; ils pratiquaient le commerce silencieux ; p. 31). Ainsi, les premières mentions des Seres ne s'appliquant pas à la Chine même, la première nouvelle exacte de la Chine est donnée vers 90 après J.-Chr. par le *Périple de la Mer Erythrée*. La Chine y apparaît sous le nom de Thin, qui représente le chinois Ts'in (秦 ; M. H. discute le mot Chine qui dérive bien du nom de la dynastie et du pays des Ts'in ; p. 39).

La fin de cette II^e partie est consacrée à l'évolution de la cartographie gréco-romaine, en partant de la carte d'ERATOSTHÈNE (ca. 200 avant J.-Chr.), passant par celle de POSEIDONIOS (mort 50 avant J.-C.), une autre utilisée par Pomponius MÉLA (vers 42 ap. J.-C.), celle préparée par Vipsanius AGRIPPA (mort 12 avant J.-C.), la table de PEUTINGER et la carte utilisée dans le *Tetrabiblos* de PTOLÉMÉE, pour terminer avec celle qu'on peut reconstituer d'après le *Périple de la Mer Erythrée* (où la Chine apparaît comme un nouveau Thulé, étant situé tout au Nord, sous la Petite Ourse). Toutes ces cartes, ainsi que celles dont il sera question plus loin, ont été reconstituées par M. H. dans les planches.

La III^e partie du livre est consacrée aux informations de MARINUS DE TYR (vers 110 après J.-C.), telles qu'elles apparaissent dans la tradition de son successeur Claudius PTOLÉMÉE (vers 177 après J.-C.) qui les a conservées. C'est ici que M. H. est le plus original. Il insiste (p. ex. pp. 56-57, 101) sur le fait que PTOLÉMÉE a corrigé la carte de MARINUS. Il l'a *déformée* en la rapetissant. M. H. s'est donc appliqué à reconstituer d'abord la carte de MARINUS qui seul disposait de renseignements directs.

Il est d'abord brièvement question du Tibet (pp. 59-63). M. H. admet comme d'autres avant lui que les Bautai sont les Tibétains (Bod) et que les Dabasai tirent leur nom de la province centrale de dBus. Notons que cela signifie que tous les préfixes se prononçaient en tibétain ancien (la prononciation moderne est *Ü* au centre, *'Us* au Ladakh), ce qui est probable par ailleurs, et que l'organisation administrative du Tibet ancien était pareille à celle des temps historiques, ce qui est étonnant.

Ensuite, M. H. passe aux itinéraires de l'Inde en Chine. L'analyse des textes l'amène à distinguer deux routes, l'une terrestre, longeant le Golfe de Siam, dont le récit, dû à des Hindous, révèle une connaissance assez étendue de l'arrière-pays du

Siam ; l'autre maritime, connue par un capitaine appelé ALEXANDRE, aboutissant à Kattigara, port des Sinai. L'étude comparative de ces itinéraires aboutit, entre autres, à la conclusion que Kattigara ne doit pas être cherché plus loin que Saigon (dans son *Atlas*, carte 20, M. H. a encore placé Kattigara dans le Golfe du Tonkin, le mettant en rapport avec Kiao-tche). M. H. estime que ce port de Kattigara était d'origine indienne et que le nom se rattache à celui d'un des ports les plus importants de la côte Ouest de l'Inde, appelé aujourd'hui Cotihin, Kottiar metropolis par PTOLÉMÉE. Du côté chinois, M. H. rappelle les textes relatifs au Fou-nan. Il y ajoute un fait important pour la localisation de Kattigara près de Saigon. PTOLÉMÉE mentionne trois petites îles devant Kattigara, appelées Îles des Satyres, parce que les habitants auraient des queues. M. H. a pu les identifier avec les îles Poulo-Condore. Il ajoute (d'après L. DE ROSNY) que le *Yuan-kien lei-han* (k. 233) cite douze peuples tributaires du Fou-nan, dont le premier est P'ou-lo-tchong, habité par des gens munis d'une queue de cinq à six pouces (海邊有居人, 人皆有尾五六寸, 名蒲羅中國). L'indication a d'autant plus de poids qu'elle remonte à un voyageur du troisième siècle (ce que M. H. ignore). Le *Yuan-kien lei-han* cite le passage d'après le *T'ai-p'ing yu-lan* (k. 787, Nan-man, 3) qui, de son côté, l'indique comme provenant du *Fou-nan t'ou-sou* [-tchouan] 扶南土俗傳 de K'ANG T'AI 康泰. Ce K'ANG T'AI fut envoyé en ambassade au Fou-nan pendant le règne de Souen K'iu'an des Wou (222-251). Son ouvrage est déjà cité dans le *Chouei-king tchou* (fin du V^e siècle) sous le titre de *Fou-nan tchouan* 扶南傳 (PELLIOT, *BEFEO.*, III, 272, 275).

Le reste du livre est consacré à la route de la Soie à travers l'Asie Centrale. Les informations de PTOLÉMÉE proviennent d'un marchand de soie, le macédonien MAËS, surnommé TITIANOS, dont l'activité doit se placer avant 100 ap. J.-C., dans la période des « ambassades » occidentales en Chine (94-127). Certaines coïncidences entre le texte de PTOLÉMÉE et la description des pays d'Occident du *Heou-Han chou* (k. 96) font penser que MAËS connaissait le récit chinois. Et M. H. de supposer un guide de voyage à travers l'Asie Centrale utilisé en même temps par MAËS et les rédacteurs du *Heou-Han chou*. Certaines difficultés du texte de PTOLÉMÉE s'expliquent par une confusion entre différentes mesures usitées (stades, parasanges et *li* chinois).

Il est impossible de donner toutes les étapes de la démonstration dans un compte-rendu. Je me borne à relever un certain nombre de résultats :

P. 90. M. H. continue à soutenir que Ta-Ts'in 大秦 indique l'Arabia Felix, contre l'avis de tous les sinologues, comme HIRTH, PELLIOT, FORKE et FRANKE.

P. 92-93. Dans le texte du *Heou-Han chou* (k. 118) où il est question de pays éloignés qui vinrent apporter les tributs après l'ambassade de Kan Ying (CHAVANNES, trad. TP., 1907, p. 159), M. H. propose de voir dans les deux noms Mong-k'i 蒙奇 et Teou-lo 兜勒 la transcription d'un seul mot qui serait Makedonikós, c'est-à-dire MAËS. Cette interprétation est impossible. Le texte dit expressément 皆來歸服 «... vinrent tous se soumettre ». Il s'agit par conséquent de plusieurs pays.

P. 125. L'usage des Issédones (d'après HÉRODOTE et MÉLA) de découper leurs morts et de manger leur chair mélangée à du veau a été rapproché d'usages analogues des Tibétains du Nord-Est, là précisément où les localise PTOLÉMÉE. M. H. ne veut pas y attacher de l'importance, pensant que les Issédones doivent être placés dans l'Ouest de la Sibérie. Mais il oublie de faire cas d'un autre usage des Issédones, rapporté par les mêmes auteurs, et qui consiste à polir les crânes des morts, à les encadrer

d'or et à les utiliser comme coupes. Or, cela aussi est un usage spécifiquement tibétain, qui était connu chez les Scythes et les Hiong-nou. Il importe de noter les traits communs aux Tibétains et aux anciens Indo-européens voisins du Nord-Est du Tibet. Pour les traces possibles laissées dans cette partie du Tibet par les Yue-tche ou Indo-scythes, cf. HALOUN, *Zur Üe-tši-Frage* (ZDMG., 91, 1937, p. 305, n. 3).

PP. 128-145. Voici les résultats des identifications de M. H. obtenus par l'analyse purement géographique :

Hormêterion : Kachgar, Asmiraia = Hami, Daxata = Yang-kouan, Soita = Jar-kand, Piala = Tourfan, Throana = Touen-houang (sogdien Droan), Oixardes = Tarim (le « Fleuve »), Auzakia = Aksu, Xaurana = Khotan (çaka, 8^e s. = Hvamna), Imaon = Alai, Pamir.

De la comparaison de MAËS et du *Heou-Han chou* résultent : (p. 131 sqq.) Aspara-kara = Jo-k'iang 焞羌, Sizyges = Hieou-siun 休循, Damna = Karachahr (tibétain : 'Dan-ma, mDan-ma), Drôsaxê = Sou-tcheou, Thaghouroi = petits Yue-tche, Thogara = Kan-tcheou, Xomaroi = Hieou-mi 休密 (= Komaroi, babylonien Gimirri, = Kim-mérioi, aux sources de l'Oxus), Séra = Leang-tcheou.

M. H. conclut (p. 150) que le pays de la Soie (Sèrikè) désigne chez MARINUS toute la Chine, avec Thinai comme capitale (et non pas Séra qui serait Leang-tcheou), en accord avec le *Périple de la Mer Erythrée*. Ce n'est que plus tard qu'il en a détaché le Sud sous le nom de Pays des Sinai (Chinois).

Un index et sept planches de cartes reconstituées d'après les textes complètent l'ouvrage.

R. STEIN.

Monumenta Nipponica Monographs, edited by Sophia University. *The Lore of the Chinese Lute, an essay in Ch'in Ideology*, by R. H. VAN GULIK, Ph. D. Tokyo, Sophia University, 1940, XII-224-13 pp. in-8^o, 9 fig., 16 pl. h. t.

Les *Monumenta Nipponica* qui poursuivent le double but de présenter aux étudiants européens et américains les richesses de la culture extrême-orientale, en particulier de la culture japonaise, et d'unir les étudiants tant japonais qu'étrangers dans un même intérêt et une même connaissance de la culture nipponne, nous offrent, aujourd'hui, une étude intéressante : histoire du luth chinois par R. H. VAN GULIK.

L'auteur, sinologue et japonisant connu, joueur de luth distingué, a, pendant des années, fréquenté les bibliothèques et les libraires de Chine et du Japon.

Cet ouvrage, est un essai sur l'idéologie du luth, qui n'a pas la prétention d'être définitif, mais se présente comme un résumé des matières très diverses qu'offrent les aspects nombreux de la « connaissance du luth ».

Le luth chinois, le *Ch'in*, a été pendant plus de 2.000 ans l'instrument préféré de la classe littéraire chinoise. Confucius, lui-même, a composé plusieurs mélodies pour le luth. De là vient que, vénéré pour son antique origine et sa musique exquise, il a eu une place prépondérante dans la culture chinoise. Le luth était le compagnon inséparable du poète, du peintre et du philosophe, qui en ont développé la conception mystique. La musique du *Ch'in* favorise la méditation. Seuls les initiés avaient le privilège de l'apprendre, tant était grande la vénération que les Chinois lui portaient. Ses propriétés musicales avaient d'ailleurs moins d'importance que ce que représentait l'instrument par

lui-même, véritable symbole des tendances éclectiques, caractéristiques du lettré chinois ancien.

L'auteur étudie les questions suivantes qui intéressent directement l'étude du luth :

Les conceptions classiques de la musique chinoise.

Les sources de l'étude du luth, son origine et ses caractéristiques.

La division des tons : tons décrivant une journée mystique (taoïste) ;

Tons rendant un caractère semi-historique (confucéen) ;

Tons indiquant la version musicale d'une production littéraire ;

Tons décrivant la nature ;

Tons décrivant la vie littéraire.

Le symbolisme des tons, définition des différentes sortes de timbres.

Le symbolisme de la technique des doigts.

Terminologie technique que l'on trouve dans les manuels de luth, avec abréviation des caractères usités dans la terminologie.

L'association dans le symbolisme ; luth et grues. Sens magique de ce qui entoure un joueur, pour fortifier ses forces vitales et prolonger sa vie. Eduquer les grues est la tâche principale du joueur de luth.

Luth et pruniers. Luth et pins.

Le luth chinois au Japon : petit historique chronologique succinct.

On voit, par cette table des matières, combien les sujets traités sont variés et bien choisis.

Nous attendons une étude historique du luth chinois au Japon qui compléterait heureusement l'utile ouvrage de M. VAN GULIK.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

Mongolie.

Princesse NIRGIDMA DE TORHOUT et Madame HUMBERT-SAUVAGEOT. *Dix-huit chants et poèmes mongols*, avec notations musicales, texte mongol, commentaires et traductions. Paris, Paul Geuthner, 1937, 28 pp., 1 carte. T. IV, 1^{ère} série de la Bibliothèque musicale du Musée Guimet.

« Une vie héroïque, une légende d'amour, un fait divers, un paysage, tout se met en chanson. Aucune nouvelle, aucun écrit ne se propagent plus rapidement, colportés de bouche en bouche, modifiés selon les dialectes, que ces chansons populaires, ces poèmes sans prétention qui sont un reflet de la vie de tous les jours », nous dit la P^{cesse} DE TORHOUT au début de son mince album où il y a plus d'enseignements sur les Mongols et leur terre que dans maints épais volumes de la science occidentale.

La mélancolie des immenses solitudes de l'Asie Centrale et la grandeur de leurs lignes ont donné à chacun de ces dix-huit poèmes une majesté et une profondeur, en un mot une beauté, peu communes. Dans un bref éclat on saisit à travers eux ce qui fit la réussite historique de cet étonnant peuple mongol :

« Il avait choisi au troupeau de Ghend
Un jeune cheval fauve.
L'acier de ses armes
Lançait des éclairs blancs...
Il avait un cœur de métal
Que la peur ne troublait pas »,

chante-t-on encore en Mongolie à propos d'un héros qui mourut il y a moins de vingt ans.

Malheureusement trop bref échantillon d'une littérature orale et musicale, certainement très riche et plus ou moins élaborée, le joli travail de la P^{cesse} DE TORHOUT et de M^{me} HUMBERT-SAUVAGEOT aura, nous voulons l'espérer, une suite beaucoup plus volumineuse.

Alors, on pourra, par sujets, avoir un panorama scientifique de la vie des sociétés mongoles dont le caractère archaïque décline actuellement d'une façon rapide.

P. LÉVY.

Asie centrale.

William Montgomery MCGOVERN. *The Early Empires of Central Asia. A Study of the Scythians and the Huns and the part they played in world history (with special reference to the chinese sources)*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1939, 529 pp., 9 pl., 7 cartes. 4 U.S. \$.

M. W. M. MCGOVERN, qui a enseigné le chinois et le japonais à l'École des Langues orientales de Londres et étudié le bouddhisme du Grand Véhicule, était assez bien préparé à l'étude de ce monde qu'est l'Asie Centrale. Malheureusement, il n'a pas eu accès directement aux textes russes et s'il a pu en connaître la substance, il s'est abstenu de les mentionner dans la bibliographie qui termine son ouvrage. C'est à l'occasion de ses cours sur *la Nationalité et le Nationalisme* professés aux États-Unis qu'il s'est senti obligé de remonter à « l'arrière-plan historique » des peuples finnois, hongrois et turcs. C'était là en vérité, je crois, une façon de revenir sur des recherches qui lui sont probablement chères.

Le présent ouvrage sera suivi d'un autre qui achèvera de nous retracer l'histoire de l'Asie Centrale. Le premier livre nous mène jusqu'à l'époque des dernières invasions hunniques, celles du VI^e siècle. Il débute par une claire mise en place du Centre-Asie, et du rôle qu'il a joué dans l'Histoire de l'ancien monde. M. MCGOVERN y traite des premiers habitants du Turkestan: les Scythes, les Sarmates, les Bactriens et les Sogdiens dont les langues appartiennent à l'ensemble indo-européen. Les trois livres qui suivent sont consacrés aux premiers habitants de la Mongolie et aux Huns, qui en firent partie mais qui débordèrent de leurs steppes pour envahir la Chine, la Perse, les Indes et l'Europe.

Je ne sais ce que penseront les sinologues des nouvelles traductions et interprétations de textes chinois que M. McG. donne à propos des Huns, mais la vaste et claire information, tant archéologique que linguistique et historique de cet auteur, permet d'affirmer que son ouvrage avec les 68 pages de notes, les 30 pages de bibliographies et les 9 pages d'index dense qui le terminent, est une œuvre désormais classique qui rendra les services que l'on attend d'ordinaire des volumes des grandes encyclopédies historiques anglaises, allemandes ou françaises.

P. LÉVY

Japon.

Japanese surnames, compiled by I. V. GILLIS and PAI PING-CH'I. Péking, 1939 (1), 4 + 11 + 173 + 5 + 4 + 171 + 4 + 22 pp., in-8°.

Les Japonais, eux-mêmes, se trouvent quelquefois embarrassés devant la lecture d'un nom propre suivi de son prénom. Le titre que MM. KOOP et INADA ont donné à leur dictionnaire des noms patronymiques japonais, *Japanese names and how to read them*, en dit assez long pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur la difficulté que présente la lecture d'un nom propre japonais. Un nom peut avoir deux lectures correctes. 六鹿 se lit *Rokushika* ou mieux *Mutsuka*.

Un nom propre est généralement composé de deux caractères. Il comprend parfois quatre caractères, rarement un. 番 se lit *Ban*; 今 se lit *Kon*; 岡 se lit *Oka*.

MM. I. V. GILLIS et PAI PING-CH'I nous présentent une liste de noms propres japonais — 9335 — classés suivant le nombre de traits du premier caractère qui entre dans la composition du nom.

Un index des caractères, classés de la même façon, précède la liste. En regard du caractère le numéro de la page où figure le caractère est indiqué. Enfin les noms sont numérotés de 1 à 9335, ce qui permet à deux correspondants de chiffrer leurs télégrammes en usant de ce numérotage.

Le livre est divisé en deux sections. Dans la première, les noms sont reproduits en caractères suivis de leur prononciation en *romaji*. Dans la deuxième les noms figurent en *romaji* suivis de leur transcription en caractères. Ils sont, de plus, classés alphabétiquement; le premier nom étant *Abake*, et le dernier *Zumoto*.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

Japanese Personal names, by I. V. GILLIS and PAI PING-CH'I. Péking, 1940 (2), 2 + 10 + 71 + 70 + 4 pp. in-8°.

Cet ouvrage, divisé également en deux sections, est le complément du précédent. Les prénoms y sont classés suivant la même méthode.

Les prénoms japonais sont d'une lecture encore plus embarrassante que les noms de famille. Composé d'un, de deux, de trois, et parfois de quatre caractères, un prénom est souvent une véritable énigme pour le lecteur. *Hiradairaheibei* 平 平 平 平 est un exemple frappant des nombreuses prononciations d'un même caractère, ici répété quatre fois et prononcé chaque fois différemment.

Il va sans dire que ces listes ne sont pas complètes. Il appartient au possesseur de les compléter au fur et à mesure qu'il rencontrera de nouveaux noms.

Il faut remercier MM. I. V. GILLIS et PAI PING-CH'I d'avoir établi une liste qui facilitera grandement la lecture des noms et des prénoms japonais.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

(1) Se trouve chez M. Henri VETCH, The French Bookstore, Peiping, China. Prix de vente : Frs. 125.

(2) Se trouve chez M. Henri VETCH, The French Bookstore, Peiping, China. Prix de vente : U.S. \$ 2.50.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1940

INDOCHINE FRANÇAISE

École Française d'Extrême-Orient.

Personnel. — Par suite de la mobilisation, l'École s'est trouvée privée complètement ou temporairement des services de plusieurs de ses membres.

Direction. — Profitant des semaines de répit entre les périodes de tension de juin et de septembre au Tonkin, le Directeur de l'École a pu faire sa tournée annuelle d'inspection, et séjourner quelque temps à Ankor.

Par décision en date du 10 juillet 1940, M. V. GOLOUBEV, Secrétaire-Bibliothécaire, a été chargé de l'expédition des affaires courantes pendant l'absence du Directeur.

Membres permanents. — M. J. Y. CLAEYS, Directeur d'Études, Chef du Service Archéologique, mobilisé comme Capitaine-aviateur, a profité d'une mission de service à Fort-Bayard pour donner sur place des instructions en vue de l'achèvement du monument élevé à la Frégate l'*Amphitrite* par la Société des Amis de l'École Française d'Extrême-Orient. Il a fait en janvier une tournée à Vieng Čăn et à Luóng P'rā Bang.

— M. Paul MUS, mobilisé comme Lieutenant d'Infanterie Coloniale, a représenté, avec le consentement de l'autorité militaire, le Directeur de l'École Française à l'Assemblée générale annuelle de l'Institut bouddhique à Phnom Pén (du 26 janvier au 1^{er} février). A son retour à Hanoi, il a rédigé à la demande de M. le Gouverneur Général de l'Indochine, un mémoire sur le bouddhisme au Cambodge et au Laos. Il a été envoyé en France dans le courant du mois de mars ; il a pris part à la bataille de France et a été l'objet de deux citations.

— M. M. V. GLAIZE, Conservateur d'Ankor, a obtenu le renouvellement de son contrat pour une période de trois ans, à partir du 16 octobre 1940.

— M^{lle} S. KARPELÈS, détachée au Cambodge, a continué à assumer les fonctions de Secrétaire Général de l'Institut Bouddhique et de Conservateur de la Bibliothèque Royale.

— M. H. MAUGER, parti en congé de convalescence le 22 août 1939, a été retenu toute l'année en France par suite des événements.

— M. P. DUPONT, mobilisé comme Sous-Lieutenant d'administration, a obtenu une autorisation d'absence pour effectuer en Thaïlande la mission archéologique dont il a été chargé par décret du 18 mars 1940.

— M. L. BEZACIER, démobilisé le 27 juillet 1940, a repris à cette date ses fonctions de Conservateur des Monuments historiques de l'Annam-Tonkin.

— M. P. LÉVY a passé une partie de l'année en mission au Laos.

Membre temporaire. — M. NGUYỄN-VÂN-HUYÊN, Docteur ès lettres, Professeur licencié, placé par arrêté du 21 mars 1940 dans la position hors-cadres pour une période d'un an à compter du 16 septembre 1939 pour servir à l'École Française d'Extrême-Orient, a été maintenu dans cette position pour une nouvelle période d'un an par arrêté du 2 octobre 1940.

Membres correspondants. — Un arrêté en date du 9 septembre 1940 nomme correspondants de l'École Française pour une période de trois ans : M^{re} Ed. CASTAGNOL, M^{lle} G. NAUDIN, MM. R. DALET, P. GOUROU, H. MARCHAL, M. NER, P. PARIS, les R. P. ESCALÈRE et SAVINA, S. E. le Tiao PHETSARATH et le Lieutenant-Colonel aviateur TERRASSON.

— Le R. P. H. BERNARD, arrivé à Hanoi le 22 novembre 1940, a donné à l'Université indochinoise les 30 novembre et 5 décembre ses deux premières conférences sur *La Chine et le Japon devant la civilisation occidentale*. Le 2 décembre, il a parlé au Musée Louis Finot d'un *Conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident à la Cour de Gia-long*. Il a fait le 14 décembre à la Société de Géographie de Hanoi une conférence sur M^{gr} PALLU.

— M^{lle} M. COLANI a fait au Tran Ninh des recherches préhistoriques dont il est rendu compte, *infra*, p. 495.

— M^{me} G. de CORAL-RÉMUSAT a fait en Hollande deux tournées de conférences (voir *infra*, p. 501).

— M. R. DALET a continué au Cambodge ses prospections archéologiques (voir *infra*, p. 490).

— M. P. GOUROU a fait paraître un nouvel ouvrage sur l'Indochine, sous le titre : *L'utilisation du sol en Indochine française* (Paris, chez P. Hartmann).

— Les recherches et les missions de MM. MALLERET et NER font l'objet de notices spéciales (voir *infra*, pp. 475, 477).

— Le Dr. J. F. ROCK a bien voulu prendre à ses frais l'illustration de son article publié dans le *Bulletin*, tome XXXIX. Nous l'en remercions très vivement.

* *

Publications. — L'École a publié en 1940 le 2^e fascicule du tome XXXVIII et les deux fascicules du tome XXXIX de son *Bulletin*, ainsi que les numéros 20 à 23 de ses *Cahiers*.

Elle a publié en outre un *Recueil des coutumes rhadées du Darlac*, recueillies par L. SABATIER, traduites et annotées par D. AN TOMARCHI, qui forme le volume IV de la *Collection de textes et documents sur l'Indochine*.

M^{me} G. de CORAL-RÉMUSAT, Correspondant de l'École Française d'Extrême-Orient, a fait paraître à Paris, aux Éditions d'Art et d'Histoire, un ouvrage sur *L'Art khmèr et les grandes étapes de son évolution*, avec une préface de M. George CÉDÈS, Directeur de l'École Française. Cet ouvrage forme un volume in-8^o de 128 pages, illustré de 7 planches et cartes en hors-texte, et de 160 reproductions photographiques groupées sur 44 planches. Il constitue le 1^{er} volume d'une série de monographies, publiées par M. Victor GOLOUBEV sous le patronage de l'École Française, qui paraîtront sous le titre : *Études d'Art et d'Ethnologie Asiatiques*.

* *

Bibliothèque. — La bibliothèque s'est enrichie de 758 volumes au fonds européen, 105 volumes annamites, 49 volumes chinois et 19 volumes japonais ; — de 1.257 fasci-

cules de périodiques européens, 19 fascicules chinois et 39 fascicules japonais ; — de 7 manuscrits européens ; — de 98 cartes géographiques ; — de 6 estampages d'inscriptions du Cambodge (1).

* *

Service photographique. — Les travaux exécutés par le Service photographique se répartissent ainsi :

Prises de vues sur plaques	9 × 12	503
—	13 × 18	335
—	18 × 24	206
Tirages par contact		9.008
Tirages par agrandissements		2.748
Diapositives de projections		697
Montant des ordres de recettes :		1.300 \$ 72.

Les prises de vues comportent notamment l'inventaire photographique de la collection thaïlandaise du Musée L. Finot (158 clichés) et la collection de 288 clichés, rapportée de Thaïlande par la Mission DUPONT.

Les tirages par contact comprennent un millier d'épreuves, tirées d'après les négatifs rapportés par la Mission DUPONT et 4.365 épreuves commandées par des particuliers, dont 300 par S. E. l'Ambassadeur Hajime MATSUMIYA, Chef de la Mission économique japonaise.

Une série de 60 agrandissements 50 × 60 a été exécutée pour être exposée au Salon de la France d'Outre-Mer à Paris. 170 agrandissements de divers formats ont été fournis au Musée de l'Homme.

Après le classement méthodique de clichés mentionné dans la chronique de l'an dernier, celui des épreuves constituant la photothèque a été entrepris sous la direction de M. BEZACIER.

* *

Musée Louis Finot, Hanoi. — Le nombre des visiteurs du Musée s'est élevé au cours de l'année 1940 à 13.587.

Département d'art et d'archéologie (Conservateur : M. P. DUPONT). — Les collections se sont enrichies de 117 pièces nouvelles, parmi lesquelles nous citerons : une coupe de jade offerte autrefois par l'Empereur Khải-định à M. H. TISSOT, Résident Supérieur honoraire, décédé à Hanoi le 28 janvier 1940, qui l'a léguée à l'École ; un miroir de bronze de l'époque T'ang, un bas-relief bouddhique en fonte de fer, de facture chinoise, avec inscription et une statuette de bodhisattva, de même matière et provenance, ainsi qu'un *sema* de pagode cambodgienne, offerts par M. Max WORMS ; deux lots de sapèques chinoises d'époques diverses provenant de Nhon-tho (Quảng-binh) et de Hà-tây (Quảng-trị), offerts par M. le Résident Supérieur en Annam ; une tête

(1) Pour des raisons d'économie, et par suite du nombre restreint d'ouvrages reçus pendant l'année 1940, nous ne donnons pas cette année la liste des acquisitions nouvelles qui seront groupées l'an prochain avec celles de l'année 1941.

mitrée antérieurement adossée à un arc de soutien, et une statue féminine sans bras ni tête, à hanches fortes et poitrine opulente, acquises à Saigon à la vente Neumann ; une remarquable collection de décors en stuc d'art de Dvāravatī rapportés par M. DUPONT de sa mission en Thaïlande (voir *infra*, p. 505).

Les vitrines de la section thaïlandaise ont subi d'assez nombreux remaniements, rendus nécessaires par la présentation des objets (bronzes, stucs, terres cuites) acquis au cours de l'année précédente. Il a été possible en particulier de constituer une vitrine entière avec des spécimens des anciens styles de Thaïlande, à l'exclusion de toute pièce postérieure au XVI^e siècle.

Parmi les nombreux travaux exécutés dans les ateliers du Musée sous la direction de M. R. MERCIER, il convient de signaler en particulier la restauration des deux « gardiens de temple » en bois sculpté, acquis par l'École en 1917, pour la section japonaise du Musée. On a procédé également à la réparation de la statuette de bronze en forme de lampadaire provenant des fouilles du Dr. O. JANSÉ dans le Thanh-hoá.

Section de préhistoire (M. Paul LÉVY, Conservateur). — Un choix de spécimens appartenant au paléolithique et au néolithique de l'Indochine a été envoyé au Dr. FRANSSEN (Java), en échange de la belle collection d'objets préhistoriques offerte par lui à l'École (BEFEO., XXXIX, p. 324).

Conférences. — Les conférences hebdomadaires du lundi ont eu lieu du 8 janvier au 18 mars. Elles ont repris le 18 novembre. En voici la liste :

- 8 janvier : *Le temple bouddhique Ninh-phúc à Bút-tháp*, par M. L. BEZACIER ;
- 15 janvier : *Autour des stèles du Văn-miếu de Hanoi*, par M. TRẦN-VÂN-GIÁP ;
- 22 janvier : *Lévy-Bruhl. Ses conceptions sont-elles en rapport avec les études indochinoises*, par M. Paul MUS ;
- 29 janvier : *Le peuplement et l'habitation dans la province de Lang-son*, par M. NGUYỄN-VÂN-HUYÊN ;
- 5 et 12 février : *Les images de Sūrya au Cambodge*, par M. V. GOLOUBEV ;
- 19 février : *La géographie humaine des pays annamites basée sur des observations aériennes*, par M. J. Y. CLAEYS ;
- 26 février : *Les plantes dans l'art annamite*, par M. NGUYỄN-VÂN-TÒ ;
- 18 mars : *Le costume annamite : son évolution et son sens social*, par M. NGUYỄN-VÂN-HUYÊN ;
- 18 novembre : *Quelques opinions erronées sur l'ancien Cambodge et ses monuments*, par M. G. CÈDÈS ;
- 25 novembre : *Les royaumes Lao du Mékong*, par M. P. LÉVY ;
- 2 décembre : *Le conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident à la Cour de Gia-long (M^{gr} Pigneau de Béhaune)*, par le P. H. BERNARD ;
- 9 décembre : *Le jour de l'an des Laotiens*, par M. P. LÉVY ;
- 16 et 23 décembre : *Le lampadaire de Lach-trường (Thanh-hoá)*, par M. V. GOLOUBEV.

Musée de l'Homme (au Musée Maurice Long à Hanoi. M. Paul LÉVY, Conservateur). — Le Musée de l'Homme a reçu au cours de l'année 3.763 visiteurs.

Le dimanche 5 mai, a eu lieu l'ouverture de la nouvelle salle, mise à la disposition de ce Musée par les Services agricoles et commerciaux du Tonkin.

Dans cette salle sont réunis les objets de provenance moi, offerts au Musée de l'Homme par M. GUILLEMINET, Résident de la province de Kontum. L'installation et la présentation de ces objets ont été réalisées sous la direction de M^{me} CASTAGNOL, en

l'absence de M. Paul LÉVY, retenu au Laos par ses recherches. Une carte ethno-linguistique, et un choix de photographies prises en pays moi, chez les Bahnar, les Jarai et les Sedang, permettent de situer les pièces exposées dans leur cadre naturel.

Parmi les dons faits au Musée, mentionnons un récipient à chaux pour bétel (peuple Kha, « Xa-câu » de Nghĩa-lộ, Yên-báy), offert par le R. P. Yves LAUBIE ; une canne cultuelle Mán en bois de *lim* incrusté de plomb (Nghĩa-lộ) ; six tablettes divinatoires tâb noir ou kha, en os et en bois (Nghĩa-lộ et Sơn-la), offertes par le R. P. LAUBIE ; un briquet pneumatique en corne en usage chez les Kha du Tran Ninh (Xieng Khouang, Laos), offert par le Dr A. BIGOT ; un plateau fait d'une seule pièce de bois (peuple Kha, « Xa-câu » de Nghĩa-lộ), offert par le R. P. LAUBIE ; un arc pour pêcher le poisson et utilisé chez les Mán du Tonkin, offert par M. J. H. HOFFET ; un *khèn* utilisé par les Mùòng, offert par M. FAVRE du Service de la Sûreté ; une lampe des Xá de Sơn-la, acquise à Nghĩa-lộ par le R. P. LAUBIE.

Musée Henri Parmentier, Tourane. — Le nombre des visiteurs du Musée s'est élevé au cours de l'année à 4.119.

En janvier, le Directeur de l'École a inspecté le Musée et a prescrit certains travaux d'aménagement intérieur du Musée dont l'exécution a eu lieu en février et mars. Il a approuvé, lors de son passage en août, le projet d'installation du linteau « Cour royale » (P. I. 231) et du tympan « Umā » (P. I. 230) de Chánh-lộ, précédemment scellés dans le perron de la Résidence de Quảng-ngãi. Cette opération a nécessité le déplacement du Çiva (3.16) et de la stèle (1.8) de Kontum.

La réfection des terrasses des salles Đông-dương, Mĩ-sơn et Tháp-mảm, s'est poursuivie dans les mêmes conditions que celles de la salle Trà-kiệu dont l'étude a été faite en 1938 par M. CLAEYS, Chef du Service archéologique, avec M. FAUCHEUX, Ingénieur des Travaux publics. Ces travaux consistent à couvrir la terrasse de carreaux-briques et à donner à sa pente une inclinaison suffisante afin d'obtenir une évacuation plus rapide des eaux de pluies qui, accumulées sur la terrasse, s'infiltraient à l'intérieur du Musée.

Un lion en grès de 0 m. 72 de hauteur, découvert entre la chapelle et l'église de Trà-kiệu, est entré au dépôt du Musée (cf. *infra*, p. 474).

Musée Khải-định, Huế (Conservateur : M. L. SOGNY). — Le nombre des entrées, du 1^{er} janvier au 28 décembre 1940, a été de 2.865.

Le principal fait signalé dans le rapport du Conservateur est l'édification, dans le voisinage immédiat du Musée, d'une maison de style annamite. Cette maison a été construite surtout à l'intention des touristes étrangers dont le séjour à Huế est trop court pour qu'ils puissent disposer du temps nécessaire à la visite d'un intérieur annamite. La maison proprement dite vient d'être terminée. Elle a été réalisée d'après un modèle de pur style annamite, par des ouvriers spécialistes, sous la direction du Ministère des Travaux publics et des Beaux-arts. En 1941, elle sera pourvue d'un ameublement approprié et autant que possible de meubles anciens en usage chez les riches particuliers.

Sur la liste des objets entrés au Musée figurent : un lingot d'or du règne de l'Empereur Gia-long, quatre plaquettes en argent, cinq *ngân-tiền* de grand modèle et six de petit modèle, datant de l'Empereur Thiệu-trị. En outre, le Musée a reçu du Capitaine BON, Officier d'Ordonnance, Chef de la Maison militaire de S. M. l'Empereur d'Annam, vingt sapèques anciennes (VIII^e, X^e, XI^e et XII^e siècles), trouvées lors des

fouilles opérées au terrain du camp d'aviation de Kim-chi (Nghì-lộc), province de Nghê-an.

Musée Blanchard de la Brosse, Saigon (Conservateur : M. MALLERET ; Conservateur p. i. : M. SAINT-MARTY). — Le nombre des visiteurs, au cours de l'année, s'est élevé à 184.674. Les collections se sont accrues des pièces suivantes :

Une hache néolithique à profil semi-convexe et tenon d'emmanchement, trouvée à Saigon dans les fondations d'un immeuble administratif, et deux haches en fer du type du *cái riu* annamite trouvées au Cap Saint-Jacques au cours de travaux (don de M. FRAISSE) ; une tête de cheval coiffée d'un diadème d'une très riche ornementation (village de Hanh-thông, province de Gia-định) ; l'avant-bras postérieur gauche d'un Viṣṇu tenant une conque (village d'An-vinh-ngãi, province de Tân-an) ; un vase ovoïde à émail vert foncé (trouvé dans le sol à Saigon, faubourg de Thi-nghè) ; plusieurs dalles provenant du terrain voisin du Boulevard Gallieni à Saigon où M. MALLERET a effectué quelques sondages ; une charmante statuette khmère en bronze de personnage agenouillé soutenant une vasque qui paraît être une lampe, trouvée au même emplacement ; trois sculptures khmères trouvées dans la province de Trà-vinh : une statuette de divinité féminine d'excellente exécution (village de Nguyệt-hoá), une statuette de Buddha assis de même style que le beau Buddha dit de Trapăn Vên trouvé dans la même région en 1938 (village de Ngãi-xuyên) (cf. *infra*, p. 478), enfin une statuette de divinité féminine vêtue d'un sarong rayé (village de Lương-sa) ; une statue masculine debout en grès, signalée par MM. MALLERET et DANH-HAN en 1938 à la suite d'une de leurs tournées et provenant du village d'An-ninh, province de Sóc-trăng ; deux statuettes tibétaines en bronze provenant de la province de Mỹ-tho dont l'une représente Simhanada Kuvera, l'autre un dharmapāla indéterminé ; une série de sculptures en grès trouvées dans la province de Châu-độc : une statuette de Viṣṇu mutilée de style préangkorien (village d'Ô-lâm) ; une statuette de Nandin montrant sur son dos l'attache d'un Çiva ; une statuette de Viṣṇu sur Garuḍa et deux mains de statue (village de Trác-quan) ; deux têtes de Buddha (village de Ba-chúc) ; un socle de statue aux jambes croisées (village de Trĩ-tôn) ; une statuette en bronze d'Umā (village de Lương-phi) ; le fragment de dalle inscrite trouvé au village d'Ô-lâm ; une brique de taille exceptionnelle provenant du même point, enfin la partie inférieure de deux statues féminines dont le sarong se termine par un décor peu commun (villages de Trác-quan et de Vĩnh-trung) ; une statue de divinité féminine à hanches fortes et poitrine opulente d'époque préangkorienne (village de Trác-quan) (cf. *infra*, p. 481 sqq.). Un buste de divinité féminine à haut chignon orné de boucles retombantes, une statue de Gaṇeṣa debout d'art préangkorien, trompe brisée, et une statue de divinité masculine dont les bras et la tête sont brisés mais dont le vêtement semble remonter au IX^e siècle ont été acquis par l'École Française d'Extrême-Orient à la vente de la collection Neumann qui a eu lieu à Saigon les 30 septembre et 1^{er} octobre 1940 et cédés au Musée Blanchard de la Brosse.

Musée Albert Sarraut, Phnom Pên (Conservateur : M. G. GROSLIER). — Le nombre des visiteurs s'est élevé à 38.623. L'activité de ce Musée, ralentie par l'absence de crédits et l'arrêt de tourisme, n'a été marquée que par divers travaux d'entretien et l'acquisition de huit objets n'ayant qu'un intérêt purement documentaire. A signaler toutefois l'entrée d'une statue de Viṣṇu très archaïque trouvée par M. DALET à Tùol Kòh (cf. *infra*, p. 493).

Institut bouddhique. — Par un arrêté datant du 22 avril 1940, le Résident Supérieur au Cambodge a fixé le règlement intérieur commun à l'Institut bouddhique et ses annexes, à la Bibliothèque royale et à l'École supérieure de Pāli. Deux autres arrêtés pris le même jour, rendent exécutoires les ordonnances royales n^{os} 22 et 23 (26 janvier 1940), se rapportant à la réorganisation de l'École supérieure de Pāli et de la Bibliothèque royale (cf. *infra*, p. 510 sqq.).

Les publications les plus importantes de l'Institut bouddhique du Cambodge en 1940 ont été le tome I de la *Grammaire sanskrite en langue cambodgienne*, et le *Recueil des Inscriptions modernes d'Ankor Vāt*, préparé par M. G. CÉDÈS et édité par Maha PITHU KASĒM.

Le Secrétaire Général de l'Institut bouddhique, au cours d'une tournée effectuée dans le courant de l'année 1940 au Laos et dans le royaume de Luóng P'rā Bang, a pu se rendre compte du développement des activités de l'Institut bouddhique de Vieng Čăn sous la présidence efficiente de son Président, le Tiao PHETSARATH.

L'enseignement du Pāli dans les provinces du Moyen et Bas-Laos comprend aujourd'hui des écoles de Pāli dans les provinces de Vieng Čăn, Savannakhet, Paksé, Ban Kôn et Thakhek.

En outre, divers dépôts de publications ont été installés à Savannakhet, Thakhek, Khong, Paksé, Borikan et deux autres au chef-lieu de Vieng Čăn. Le centre d'activité de l'Institut bouddhique à Vieng Čăn a fait paraître cette année deux ouvrages importants, tirés à 3.000 ex. chacun : *Culaparitta et Agayata-Kitaka*, et, en outre, a passé une nouvelle commande de 600 collections d'images illustrant le *Vessantara-jātaka*.

La renaissance des études pâlies, qui se manifeste par le relèvement du niveau intellectuel des bonzes, a eu pour conséquence, durant cette année, l'édification de huit nouvelles pagodes qui se trouvent entre les Kilomètres 2 et 75 de Vieng Čăn.

A Luóng P'rā Bang, en dépit des modestes moyens dont y dispose le centre d'activité de l'Institut bouddhique, les bonzes ont fait tirer au duplicateur un opuscule reproduisant les meilleurs travaux des lauréats de l'École de Pāli. Depuis 1935, grâce à ce duplicateur, les bonzes ont fait tirer plus de trente traductions de pāli, représentant plus de 24.000 opuscules qui ont été mis en circulation.

*
* *

Tonkin. *Travaux et recherches. Conservation des monuments historiques.* — Un arrêté pris par le Résident supérieur au Tonkin, à la date du 27 avril 1940, interdit l'installation de panneaux destinés à la publicité ainsi que l'affichage sur les monuments historiques et dans les sites naturels classés.

Au cours de l'année plusieurs monuments ont fait l'objet des travaux de réparation exécutés sous la direction de M. L. BEZACIER, Conservateur des monuments historiques de l'Annam-Tonkin.

Ces travaux ont porté sur les monuments suivants :

N^o 27. Dền du village de Phù-đông, province de Bắc-ninh.

N^o 92. Pagode bouddhique de Tây-phương, village de Yên-thôn, province de Sơn-tây.

N^o 3. Pagode de Ngọc-sơn à Hanoi.

N^o 25. Đình du village de Bát-tràng, province de Bắc-ninh.

N^o 33. Đình du village de Đình-bảng, province de Bắc-ninh.

N^o 48. Pagode bouddhique Duyên-linh, dite Long-đội-sơn, province de Hà-nam.

Revision générale des toitures et réparation des murs.

N^o 116. Đình du village de Bach-lưu ha, province de Vinh-yên.

N^o 24. Đình Long-hưng, village de Xuân-quan, province de Bắc-ninh. Revision partielle des toitures. Réfection d'une porte latérale et de deux statues de gardiens (travaux exécutés en septembre 1940).

N^o 41. Pagode bouddhique Chiêu-thiền, dite Pagode des Dames, village de Yên-lãng, province de Hà-đông. Réparation des toitures et des charpentes de la moitié des deux galeries latérales symétriques (*hành-lang*) (travaux commencés le 20 septembre 1940).

N^o 45. Đình du village de Thụy-phương, dit Pagode des Quatre Colonnes, province de Hà-đông. Réparation de la galerie latérale de gauche (travaux exécutés en septembre 1940).

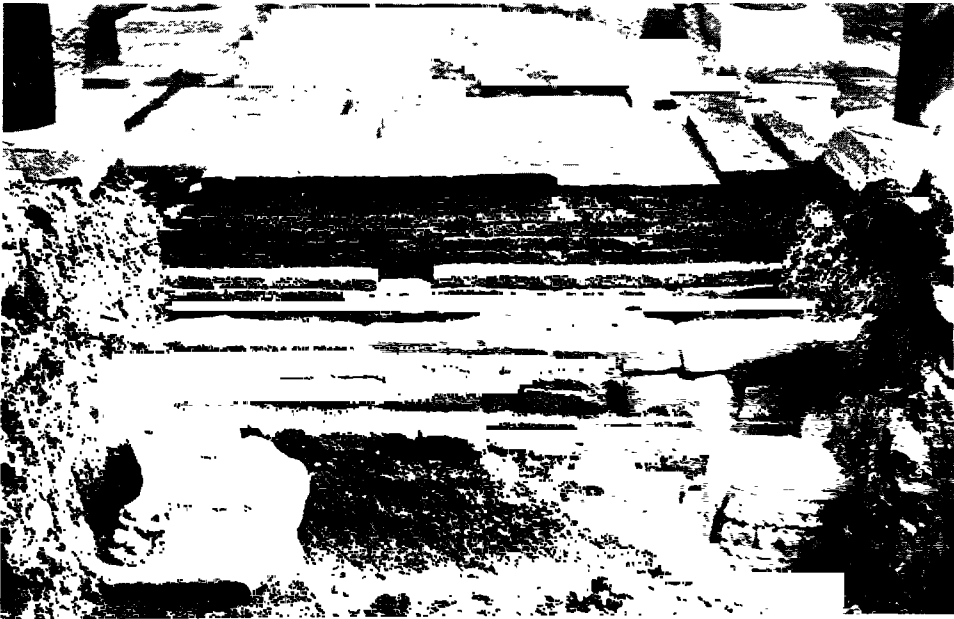
N^o 28. Pagode Vạn-phúc, village de Phát-tích, province de Bắc-ninh. Les travaux de restauration de cette pagode sont les plus importants. Ils ont commencé le 12 septembre 1940 avec les crédits alloués à l'École Française par la Résidence supérieure.

Ces travaux forment la 3^e tranche de ceux qui ont été entrepris dans cette pagode. Cette année, ils ont consisté à démonter et à refaire certaines parties de la charpente et des colonnes de l'autel des Brûle-parfums qui menaçait ruine. Plusieurs parties de toiture en très mauvais état, avaient déjà, en tombant, écrasé et réduit en miettes un certain nombre des statues de La-hán (Arhat) qui comptent parmi les plus belles du Tonkin. Si les crédits le permettent, ces travaux se poursuivront par la remise en état de la salle antérieure dont la toiture devient, elle aussi, dangereuse pour les statues de Hộ-pháp qu'elle abrite.

Profitant des travaux de restauration entrepris dans le bâtiment des autels des Brûle-parfums, M. BEZACIER a continué dans cette partie les fouilles commencées en 1937, dans le sous-sol du bâtiment des autels principaux (cf. *BEFEO.*, t. XXXVII, 1937, p. 608-609 et pl. xc). Il a pu récupérer encore un certain nombre de sculptures sur pierre (pl. XLVII, c) et des motifs en terre cuite, de style dit de Đại-la, complétant ainsi la collection découverte antérieurement. Des briques portant un cachet rectangulaire ont été également mises au jour. La date inscrite sur ce cachet n'est pas 1157 comme il a été imprimé à tort dans le *BEFEO.* de 1937 mais 1057 (4^e année Long-thụy-thái-bình) (pl. XLVII, d).

Enfin, en exécutant ces fouilles M. BEZACIER a pu dégager le soubassement complet de l'ancien stūpa érigé à la place de la pagode actuelle (pl. XLVII, a). Ce stūpa construit en briques avec quelques éléments décoratifs en pierre, mesure 8 m. 50 de côté, et devait avoir environ 45 mètres de hauteur. Les bases de colonnes de cet ancien monument ont été également dégagées. Ces bases, de forme carrée, sont toutes ornées sur chacune de leurs faces de la même frise de musiciens, dont la facture est extrêmement fine (pl. XLVII, b).

N^o 38. Pagode bouddhique Ninh-phúc, village de Bút-tháp, province de Bắc-ninh. Cette année les travaux entrepris dans cette pagode ont consisté dans la restauration



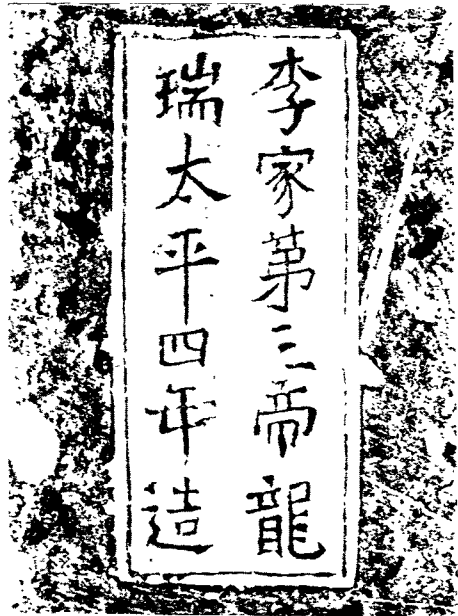
A



B



C



D

PAGODE VẠN-PHÚC, PHẬT-TÍCH. A, Soubassement de l'ancien stūpa, face Sud ; B, Face d'une base de colonne, représentant des musiciens ; C, Sculpture découverte sur la face Sud de l'ancien stūpa ; D, Estampage du cachet d'une brique ayant servi à la construction de l'ancien stūpa et donnant la date de 1057. Cf. p. 472.

complète du moulin à prières du bâtiment désigné sous le nom de Tòà-cừ-phẩm et qui avait fait l'objet des restaurations de l'année 1937. Ce moulin à prières, désigné encore sous le nom de « Mont des Neuf degrés », est avec celui de la pagode du village de Phú-mẫu, le seul exemple de ce genre d'objets qui existe au Tonkin. Comme les grands moulins à prières des lamaserie tibétaines, il est monté sur un pivot qui permet aux fidèles de le faire tourner. De plan octogonal, il est orné sur chacune des faces des huit premiers étages, soit d'un bas-relief en bois, soit d'une statuette de bodhisattva également en bois (pl. XLVIII). Le 9^e étage est composé sur quatre faces d'une inscription et sur les quatre autres faces d'une statue d'Amitābha. L'ensemble est laqué rouge et doré. Ce monument remonterait d'après les inscriptions au début du XIV^e siècle et aurait été construit par le bonze Huyền-quang, supérieur de la pagode à cette époque.

Ce moulin à prières a été complètement démonté. Tous les bas-reliefs et statues ont été soigneusement nettoyés, puis laqués et redorés. La cuvette circulaire où repose le pivot, devait contenir, d'après les dires des habitants, une cloche en bronze, mais les fouilles exécutées à cet endroit n'ont rien révélé. De même, la paroi intérieure devait contenir l'ancien plan de la pagode, mais l'examen attentif de toutes les planches a été négatif. Quand tout l'ensemble a été nettoyé, laqué et doré, on a procédé au remontage, et chaque joint a été luté à la laque.

On a profité du démontage de ce monument pour faire une collection complète de photographies des nombreux bas-reliefs qui ornent ses faces, ainsi que des différentes statuettes. Un moulage de chacun de ces bas-reliefs et des différentes statuettes a également été exécuté pour le Musée Louis Finot.

M. L. BEZACIER a pu reprendre son service à l'Ecole Française comme Conservateur de l'Annam-Tonkin à la date du 27 juillet 1940, date de sa démobilisation. Il s'est livré avec la collaboration de M. NGUYỄN-NGỌC-TRẦN, à la recherche et au relevé des panthéons bouddhiques dans différentes pagodes de Hanoi et des environs. Les monuments visités sont : à Hanoi : pagode bouddhique Viên-minh, dite pagode des deux Sœurs ou Chuà Hai Bà (n° 5); pagode bouddhique Duyên-hựu, dite Nhất-trụ ou pagode du Pilier unique (n° 6); pagode bouddhique Linh-quang, dite Bà-dá (n° 7); pagode de Hàm-long (n° 90); pagode bouddhique Liên-phái (n° 42), province de Hà-đông; pagode bouddhique Ninh-phúc à Bút-tháp (n° 38), province de Bắc-ninh; pagode bouddhique Vạn-phúc à Phất-tích (n° 28), province de Bắc-ninh.

Ethnologie et linguistique. — Le Service ethnologique de l'École Française a pu compléter ses dossiers d'information par de nombreuses données nouvelles résultant d'un recensement des groupes ethniques, fait sur la demande de l'École Française, par les Administrateurs des provinces de Tuyên-quang, Phú-thọ, Bắc-giang, Sơn-la, Lao-kay, Hải-ninh, Hà-giang, Vĩnh-yên, Quảng-yên, Phúc-yên, Thái-nguyên, Yên-báy, et le Commandant du 2^e Territoire militaire à Cao-bằng.

— M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN, Membre de l'Ecole Française, a continué ses recherches sur les institutions politiques et sociales du pays d'Annam, sur l'histoire de la communauté annamite et sur le culte du génie tutélaire.

Il a donné à l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme deux communications, l'une sur la fondation du village de Công-thủy (province de Ninh-binh), l'autre sur l'interprétation d'une carte de répartition des génies tutélaires dans la province de

Bắc-ninh (Tonkin). Il a poursuivi en même temps ses investigations sur les populations thai de la région de Lạng-sơn, investigations dont il a tiré la matière d'une conférence faite au Musée Louis Finot le 29 janvier.

— Les questionnaires linguistiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, distribués au Tonkin en 1939, ont été remplis pour la plupart et retournés au début de cette année. Les provinces suivantes ont déjà fourni leur contribution par l'intermédiaire des Services locaux : Bắc-giang, Bắc-kạn, Hoà-bình, Lạng-sơn, Lao-kay, Ninh-bình, Phúc-yên, Phú-thọ, Quảng-yên, Sơn-la, Tuyên-quang, Vĩnh-yên, Moncay, Cao-bằng. Seules les réponses des provinces de Thái-nguyên et Yên-báy manquent encore. Parmi les missionnaires, les PP. HUE, GUILLO, JACQ, JEFFRO et LARMARIN ont bien voulu apporter leur concours à l'enquête. La majorité des autres collaborateurs ont été recrutés parmi les autorités locales indigènes, les interprètes, les instituteurs et les secrétaires de résidences.

Le mode de transcription des dialectes a été, sauf quelques rares exceptions, le *quốc-ngữ* que les informateurs maniaient évidemment avec plus d'aisance que toute autre transcription. Il semble que, malgré certaines critiques, faites au moment de sa publication (1), le questionnaire linguistique de l'Ecole ait rendu au Tonkin d'excellents services puisqu'il a permis de recueillir et de noter avec précision 88 variétés de dialectes usuels : 23 variétés pour le mán, 21 pour le thỏ, 17 pour le mường, 7 pour le nùng et pour le thai, 4 pour le kouan-houa, 3 pour le ngai, 2 pour le cantonnais et le mèò, 1 pour le gáy et le chinois de Pak-hoi.

*
* *

Annam. Découvertes archéologiques. — En visitant l'Annam, au cours de cet été, M. R. DALET, Correspondant de l'École Française, a visité le cimetière cham de Thới-an (Phan-rí) où se trouvent deux statues féminines adossées et deux stèles (v. *supra*, p. 443). Il a recueilli au même point deux briques creusées d'une cavité où était introduit un pot d'argent, lequel contenait des débris d'os fossilisés provenant très vraisemblablement d'un crâne. Il nous a signalé, en outre, aux tours de Khương-mỹ, deux sculptures : un nāga à sept têtes, d'un bon travail, et le corps d'une statue représentant peut-être un dvārapāla. Ces sculptures avaient déjà été signalées par M. J. Y. CLAEYS en 1938 (*BEFEO.*, XXVIII, p. 609).

— Un lion de grès de 0 m. 72 de haut a été découvert à Trà-kiệu, dans un jardin situé entre la chapelle et l'église (cf. *supra*, p. 469).

— Un lot de 154 sapèques T'ang et Song trouvées au village de Nhon-thọ, phủ de Quảng-trạch (Quảng-bình), a été envoyé au Musée Louis Finot à Hanoi (voir *supra*, p. 467).

Entretien des monuments historiques. — M. R. MERCIER, Chef des travaux pratiques, a séjourné dans la vallée de Mĩ-sơn du 20 juillet au 7 août, où il a pris les dispositions nécessaires pour la reprise et la rectification des travaux de drainage et de canalisation, effectués dans ce site en 1939. Il y a procédé également à la réparation des dommages causés par la dernière crue en septembre-octobre de l'an passé. Dans ces travaux, il a

(1) *Bull. de la Société de linguistique de Paris*, vol. 40, fasc. 3, p. 8-9. Ces critiques méconnaissent les caractères des langues indochinoises, sans catégories grammaticales nettes et généralement peu aptes à rendre des notions de temps.



A



B



C



D

PAGODE NINH-PHÚC, BÚT-THÁP. Bas-reliefs du moulin à prières de la salle du Mont des Neuf degrés. Cf. p. 473.

été assisté par M. NGUYỄN-XUÂN-ĐỒNG, chargé de la conservation du Musée Henri Parmentier à Tourane, qui s'était rendu dans le courant du mois de juin à Mĩ-son, afin de surveiller sur place le débroussaillage d'un certain nombre de monuments envahis par la brousse.

Ethnologie. — M. Marcel NER, Correspondant de l'Ecole Française, a repris ses recherches en pays moi. Parmi les documents réunis par lui figurent plusieurs coutumiers, dont quatre appartiennent au groupe khmèrisé. Le coutumier Mnong Budong est représenté par quatorze textes, les coutumiers Kĩl, Ma, Mnong Gar respectivement par vingt-cinq, vingt-deux et vingt-sept textes. Aidé dans ses recherches par M. AUGER, Résident de France à Dalat, M. NER a pu étendre son enquête sur de nombreux villages. Il en a profité en même temps pour compléter son recueil des prières et des légendes moi se rapportant à la région de Dalat. Chargé d'une mission au Darlac, du 20 mars au 3 avril, il a adressé de Dalat la note suivante à la Direction de l'Ecole.

« Je me proposais au cours de cette nouvelle mission de recueillir divers textes de coutumiers Mnong et de fixer, par de nouvelles conversations avec les vieillards Rhadé, la part de la tradition et des volontés de SABATIER dans le *Bidué*, recueilli par celui-ci dans un but administratif plus que théorique.

« J'ai profité de mon passage à Toilang Dóng (Haut-Donnai) sur la piste de Ban Méthuot pour revoir chez lui le chef de canton SONG, qui est dans le Haut-Donnai le meilleur de mes informateurs et m'a déjà donné un grand nombre de textes du coutumier Gar. Ces visites à leurs villages, surtout lorsqu'ils sont éloignés des centres, contribuent à établir une confiance que ne crée pas au même point l'appel de ces indigènes dans un centre administratif. SONG qui m'avait déjà donné 28 textes du coutumier Gar vient, au cours d'un nouveau séjour de 10 jours à Dalat, de m'en donner 51 de plus, dont quelques-uns très amples.

« Je me suis arrêté ensuite à Phei Ko chez les Gar du Darlac, dont la coutume, très voisine de celle des Gar du Haut-Donnai, s'en distingue cependant. J'ai pu, grâce à l'instituteur Y HEAL, mettre en train le recueil et la traduction de quelques textes de cette région.

« A Ban Méthuot, j'ai pu m'entretenir avec le vieux MO NGÂY qui fut un des meilleurs collaborateurs de SABATIER dans le recueil des textes du *Bidué*, en reprenant chacun des titres du texte pour avoir son avis au sujet de son attribution. J'avais ébauché cette enquête dès mon premier séjour au Darlac en 1927.

« Je revins ensuite à B. Ea Tul, centre de capture d'éléphants où j'ai longtemps séjourné et y retrouvai Y THI, fils d'un grand chasseur qui fut le meilleur de mes informateurs. Je ne pus obtenir de textes nouveaux de la coutume presque oubliée des Budóng. Par contre, j'appris de lui qu'il existait deux énormes épopées Mnong — beaucoup plus amples que *Dam San* — vraies sommes de l'histoire, de la morale et de la science Mnong. J'ai pu obtenir qu'il s'occupât de commencer le recueil de l'une d'elles : le *Mpró Lêng Yang*, que peut réciter un des hommes du village. Une femme qui connaissait entièrement l'autre est morte l'année dernière. Peut-être pourra-t-on trouver un autre informateur. »

Chargé dans le courant de l'été d'une nouvelle mission à Phan-thiêt, M. Marcel NER a communiqué, à son retour à Hanoi, la notice suivante :

« J'ai consacré à deux problèmes et à deux régions distincts le mois de mission que l'Ecole Française d'Extrême-Orient m'avait accordé au cours de mes dernières vacances scolaires.

« Parti de Dalat le 23 août, j'ai d'abord visité quelques groupes de « Moï de la mer » dont on m'avait à plusieurs reprises signalé l'existence dans quelques îles ou sur des points isolés de la côte, en me donnant d'ailleurs à leur sujet des indications contradictoires et qui paraissaient souvent tirées du folk-lore plus que d'observations directes.

« L'amabilité de mon ancien élève et ami le Tiao SOUPHANOUVONG, Ingénieur des Travaux Publics à Nha-trang, me permit d'orienter utilement mes excursions sous la conduite du patron annamite d'une petite jonque, marin qui connaît fort bien toute la côte et ses habitants.

« Nous partîmes de Nha-trang vers le Nord de l'île Tré où deux baies profondes abritent deux hameaux : Bai Tru au N.-O., Dam Tré au N.-E. Le premier hameau, assez proche de Nha-trang mais très isolé sur une presqu'île rocheuse et boisée, est peuplé de pêcheurs qui vivent aussi de la forêt (chasse et coupe de bois de chauffage pour Nha-trang) et paraissent complètement annamitisés. Ils savent cependant qu'ils sont des Moï et sont considérés comme tels par les Annamites qui les désignent comme « Nha Khê ou Moï Nước ou Moï Hạ (d'en bas), se disent eux-mêmes « Trai ». Cette origine ne se manifeste plus que par le type physique, encore assez pur, mais que modifient peu à peu des métissages au Sud de l'île. Dam Tré est peuplé d'immigrés annamites, de même que Bich Dam et le minuscule hameau de bûcherons-pêcheurs de la petite île de Hòn Môt. Dam Bai est par contre peuplé de Moï qui, comme ceux de Bai Tru, ont abandonné leurs coutumes et leur langue et sont assez fortement métissés.

« Je partis ensuite vers Port Dayot où je retrouvai à Bai Tranh, à Són Dúng, à Dam Mon Thuong des groupements de Moï Khê ou de Lai (métis de Moï et d'Annamites) qui vivent à la fois de la mer (pêche, récolte des coquillages, transports par mer) et de la forêt où ils chassent, coupent pour l'exporter le bois et la paillote, déterrent les tubercules *nóng* — un peu aussi de *ray* et des cocotiers au milieu desquels sont enfouis les villages. Un groupe d'émigrants de Són Dúng s'est fixé sur la côte vaseuse qui s'étend face à l'Annam au N.-O. de Hon Bip. Quelques mots sont conservés du vocabulaire ancestral et correspondent tous à des termes çams.

« Au retour d'un bref séjour au Darlac, je repris dans la zone de Cam-ranh l'étude du même groupe. A 2 km. environ au N. de Cam-linh divers hameaux moï s'isolent soit immédiatement derrière la mangrove, soit dans le sillon marécageux qui s'étend entre les lignes, parallèles à la mer, des hautes dunes. Bien qu'ils soient fortement annamitisés, ils ont conservé le souvenir de leur langue et surtout leurs rites et leurs prières. On trouve à Côn Tuấn deux guérisseurs, THAN et Ồ, dont la réputation s'étend au loin, et est connue des Annamites. THAN, plus ouvert consentit rapidement à me faire connaître ses procédés et à me dicter ses prières, tandis que son frère Ồ s'enfermait dans un silence presque hostile. Je visitai ensuite le village de Cu Lao sur la presqu'île qui ferme la baie au Sud puis descendis vers la magnifique baie de Vinh Hy encastree dans le massif montagneux isolé de toute communication terrestre qui se dresse à la limite du Khánh-hoà et du Ninh-thuận. A 3 km. environ du village important de pêcheurs annamites, je visitai le hameau moï de

Da Do. Dans ce dernier village, je n'étais d'ailleurs plus chez des « Moï de la mer », puisque le groupe bien que tout proche d'elle, vit exclusivement de la forêt et d'un peu de culture.

« Du 1^{er} au 10 août j'étais revenu au Darlac et avais passé presque toute cette période dans le village d'Ea Tul où j'ai déjà longtemps séjourné pour étudier la capture des éléphants. J'y revenais pour traduire une épopée Mnong dont j'avais demandé à l'instituteur en retraite Y THI de commencer à recueillir le texte.

« Le début présente le caractère d'une épopée encyclopédique qui en fait une sorte de somme des connaissances techniques et religieuses des Mnong. La généalogie des frères Lêng et Yang, la longue description d'une partie de pêche, le récit de l'enfance des deux héros, puis du départ de Lêng, adolescent courageux et intelligent « jusqu'au bout des ongles » mais caractère emporté et violent, vers Brêng qu'il va provoquer, sont donnés à la fois avec beaucoup de force et de verve et avec un luxe de détails précis qui donnent au texte la plus grande valeur ethnologique.

« J'ai par ailleurs profité de mon séjour à Dalat pour continuer le recueil et la traduction des coutumiers Čil, Gar, Ma et Sôrê. »

— M. LE GALL a communiqué à l'École Française la traduction de cinq prières récitées à l'occasion de sacrifices moï dans la région de Buôn Sô (Ban Méthuot).

— L'École a reçu du Pasteur G. SMITH de Ban Méthuot une carte ethno-linguistique et une liste de 137 tribus et sous-tribus du Sud-indochinois.

★★

Cochinchine. Découvertes archéologiques. — M. MALLERET, Correspondant, a amorcé une série de recherches en vue de déterminer l'emplacement de l'ancien Saigon cambodgien. Sur un terrain vague du boulevard Galliéni, à la limite des deux agglomérations urbaines de Saigon et de Chợ-lớn, il a constaté la présence de plusieurs tertres truffés de briques anciennes. Diverses investigations poursuivies dans le voisinage ont permis de découvrir quatre dalles en grès comprenant un seuil de porte, un socle carré à mortaise centrale orné de pétales de lotus, la dalle couvrante d'une baie, enfin la partie supérieure d'une cuve à ablutions à emboîtement percée d'une mortaise rectangulaire. Un mur constitué par des briques de grosses dimensions a été également mis au jour, mais ces matériaux ont paru avoir été utilisés en remploi dans une construction postérieure à l'occupation khmère. Au cours des travaux de dégagement de ces restes, une curieuse statuette en bronze a été découverte à environ 0 m. 20 de profondeur. Elle représente un petit personnage un genou en terre, l'autre fléchi, le front ceint d'un diadème et vêtu du sampot rayé, qui soutient des deux mains un vaste récipient circulaire au fond duquel on aperçoit une sorte d'œillet, ce qui laisse penser que l'objet a pu servir de lampe à huile. Cet ensemble de vestiges paraît correspondre à un des édifices de l'ancienne Prei Kor ou Prei Nokor qui antérieurement à la pénétration annamite en Cochinchine occupait selon la tradition le site de Saigon-Chợ-lớn. Il y a lieu d'observer que l'emplacement examiné est contigu à une mare importante allongée dans le sens Est-Ouest.

A l'Ouest de la ville de Chợ-lớn, non loin du fort de Cáy-mai, un second monticule entouré d'un bassin-fossé a été examiné, au voisinage de la pagode Phụng-son tự, vulgo Chuà Gò. De nombreuses briques et des fragments de grès informes appa-
raissent.

sent à la surface du sol, ainsi que deux piédroits en dalles. Ce monticule est situé au Sud de deux murs de terre, précédés d'un fossé qui paraissent indépendants des anciennes lignes annamites de Chi-hoà.

Une tournée effectuée par M. MALLERET et M. DANH-HAN dans les provinces de Cochinchine a été particulièrement fructueuse.

Voici l'énuméré des documents et vestiges d'intérêt archéologique, relevés au cours de cette tournée et signalés à l'Ecole par notre correspondant :

I. — Province de Mỹ-tho.

Village de Tân-lý tây. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques anciennes.

Bloc en grès schisteux montrant l'ébauche d'un personnage humain en bas-relief, encadré d'un arc de soutien. H. : 1 m. 00.

Partie d'un linteau de porte à guirlandes, très ruiné. Epoque préangkorienne. 0 m. 57 · 0 m. 46.

Village de Phú-kiết. — Stèle portant un texte en caractères chinois, daté de la 8^e année du règne de Gia-long (1810), relatant le creusement de l'Arroyo de la Poste par le mandarin HUỖNH-CÔNG-LÝ. H. : 0 m. 78.

II. — Province de Vĩnh-long.

Village de Long-dức đông. — Trois canons annamites en fonte (long. : 1 m. 50) dont deux portent en caractères chinois, la date à laquelle ils ont été fondus : 3^e et 5^e années du règne de Minh-mang (1822 et 1824). Ces armes paraissent avoir appartenu aux défenses de l'ancienne citadelle de Vĩnh-long. Le temple qui les contient possède en outre 85 brevets impériaux des règnes de Gia-long, Minh-mạng, Thiệu-trị et Tự-đức.

III. — Province de Trà-vinh.

Village du chef-lieu. — Tête de divinité khmère, brisée transversalement au niveau du front, coiffée d'un diadème dont il subsiste un fragment (premier art classique). H. : 0 m. 19.

Village de Vĩnh-thuận. — Meule dite *peṣaṇī* en bon état de conservation et fragment d'une autre meule de même destination.

Partie d'une *peṣaṇī*.

Village de Nguyệt-hoà. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques apparentes et la tradition orale.

Fragment de meule en grès dite *peṣaṇī* et rouleau de *peṣaṇī*.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par la présence de briques anciennes.

Statuette de divinité féminine dont la tête, les bras et les pieds sont brisés. H. : 0 m. 36. Epoque classique. Entrée au Musée.

Torse de statuette féminine portant un collier à cinq rangs et un bracelet.

Dalle rectangulaire en schiste ornée d'un personnage en bas-relief, de profil, demeuré à l'état d'ébauche. Il est coiffé d'une sorte de morion et tient une longue massue. H. : 0 m. 74.

Pièces d'accent en bois sculpté provenant de la démolition de la pagode antérieure au bâtiment actuel (recueillies pour le Musée).

Village de Mỹ-hoa. — Statue à quatre bras adossée à un chevet. Les attributs permettent de reconnaître une image de Viṣṇu, mais celle-ci est grossièrement ébauchée. H. : 0 m. 40.

Village de Hội-long. — Marche de départ en accolade, ornée de sculptures (1 m. 20 0 m. 75).

Village de Ngãi-xuyên. — Statuette d'un Buddha assis en grès de l'époque préangkorienne (même style que le Buddha dit de Trapăn Vên, trouvé dans la même région en 1938). H. : 0 m. 365. Trouvée au village de Tậ-son en 1938.

Statuette d'un Buddha assis en grès de même style que le précédent. Entrée au Musée. H. : 0 m. 275.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques apparentes et un bassin rectangulaire.

Statue d'un Harihara préangkorien, transformé en génie annamite par addition de ciment et de peinture. La statue portait une mitre. Les attributs des deux mains supérieures (trident et conque) sont nets. Les deux mains antérieures sont d'excellente facture. Fragment d'arc de soutien subsistant entre les deux mains postérieures. H. : 0 m. 75. Trouvée il y a environ trente ans à la base d'un monticule situé à environ 20 m. au N.-E. de la maison du propriétaire de la statue, point où ne subsiste aucun vestige apparent d'édifice ancien.

Village de Tậ-son. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr.

Rouleau de *peṣaṇī* et fragments de rouleau et de meule.

Village de Lưu-nghiệp-anh. — Statue de Lokeṣvara intacte et d'excellente exécution. Les deux mains supérieures tiennent à droite le rosaire, à gauche un attribut oblong qui paraît être un paquet d'olles. Les deux mains antérieures font le geste de l'enseignement. Cheveure à haut chignon en boucles retombantes. Arc de soutien. Trouvée en 1937 au lieu dit Xeo-gia.

Linteau de style classique, dans lequel le souvenir de l'arc est encore distinct. Trouvé au lieu dit Dambók Trapăn Vên, il y a une cinquantaine d'années. 1 m. 58 × 0 m. 52.

Village de Nhi-trưong. — Statuette d'un Buddha préangkorien assis aux traits empâtés par une couche épaisse de résine et de dorure. Même attitude que le Buddha dit de Trapăn Vên, point situé sur le territoire du même village. La main droite cependant effectue le geste de l'argumentation et se trouve soutenue par un renfort prenant appui sur la cuisse de même côté. H. : 0 m. 22, sans tenon. Trouvée en 1938 au lieu dit Phum Truân Práh Bật Tóç, même village.

Village de Hiệp-hoà. — Bassin profond à l'Est de la pagode où des bouviers auraient jeté il y a une dizaine d'années une statue masculine en grès, assise à l'indienne, en représailles d'une épidémie survenue dans le village.

Statuette d'Umā en bronze d'assez bonne facture, trouvée dans le sol, à proximité de la maison du nommé THACH-CONG, médicastre qui s'en sert pour l'exercice de sa profession. H. : 0 m. 14.

Monticule de forme sensiblement carrée dominant les rizières voisines d'environ deux mètres, paraissant correspondre à un emplacement de fondation d'édifice. Pas de briques apparentes. Attesté seulement par la tradition.

IV. — Province de Cấn-thơ.

Village de Thông-hoa. — Très belle statue de Çiva en bronze. H. : 0 m. 65. Le dieu est debout et porte une riche ceinture d'orfèvrerie. Diadème, collier, bracelets et anneaux de chevilles. Cordon brahmanique. Serpent noué autour du bras droit. Main droite, tenant, semble-t-il, un autre serpent enroulé. Bras gauche brisé. Pas de renseignements sur le point d'origine. Des démarches ont été effectuées pour que cette pièce exceptionnelle entre au Musée.

Village de Hựu-thành. — Statue de Lokeçvara à quatre bras, assis à l'indienne et adossé à un chevet. Le visage est très dégradé. Les jambes sont de facture médiocre. H. : 0 m. 54.

Piédestal en grès à mouluration simple.

Fragment de cuve à ablutions.

Village de Mỹ-trung. — Borne inscrite sur quatre faces. L'inscription presque entièrement ruinée sur trois faces, reste assez nette sur la quatrième. C'est une stèle des hôpitaux de Jayavarman VII.

Piédestal en grès à demi engagé dans le sol dont la partie supérieure se présente comme une cuve à ablutions au bec brisé, formant bloc avec le piédestal.

Emplacement présumé de fondation d'édifice khmèr très caractérisé, attesté par de grosses briques en décombres apparents.

V. — Province de Châu-độc.

Chef-lieu. — Talus du front N.-O. et fossé entourant deux bastions et une courtine de l'ancienne citadelle annamite de Châu-độc.

Série de 17 canons et un obusier en fonte, de fabrication annamite ou européenne ayant fait vraisemblablement partie des défenses de l'ancienne citadelle.

Canton de Châu-phú.

Village de Vĩnh-tê. — Tombeaux du mandarin Nguyễn-ngọc-Thoại ayant creusé le canal de Vĩnh-tê en 1820 et de sa femme Châu-thị-Tê. (Quatre inscriptions en caractères chinois ont été estampées.)

Série de quatre dalles en schiste, paraissant être des piédroits de porte, servant de seuil aux deux entrées du tombeau. L'une, portant une inscription sanskrite de 11 lignes, est celle qui est mentionnée sur la *Liste générale des inscriptions du Cambodge* sous le n° K. 2 (estampée).

Rouleau de *peṣaṇī*.

Canton de Thành-tâm.

Village de Cô-tô. — Marche de départ en accolade, à profil orné de deux rangs de pétales de lotus opposés. Grès rouge. 0 m. 70 × 0 m. 90.

Dalle rectangulaire en schiste. 1 m. 10 × 0 m. 48 × 0 m. 12.

Epi de faitage (?). Grès ardoisé. H. : 0 m. 80.

Village d'Ô-lâm. — Fragment de dalle en schiste avec inscription donnant le nom du roi Bālāditya. Entrée au Musée.

Emplacement présumé de fondation d'un édifice khmèr en briques, entouré des vestiges d'un bassin-fossé. Briques de très grande taille. L'une (0 m. 38 × 0 m. 19 × 0 m. 095) est entrée au Musée.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la tradition. Pas de briques apparentes.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la tradition orale, la présence de grandes briques et de plusieurs dalles en granit. Le monticule est entouré à un de ses angles d'une sorte de bassin-fossé peu net, sur les flancs duquel apparaît en un point un lit de briques appareillées auprès d'une dalle en granit de 1 m. 25 × 0 m. 50 × 0 m. 10. Cet emplacement a donné la statuette de style préangkorien récemment entrée au Musée sous la cote 2984.

Canton de Thành-lễ.

Village de Đôn-hậu. — Statue d'Umā Mahiṣāsura à quatre bras, adossée à un chevet, brisée en dix fragments. La déesse est fortement hanchée. Une main tenait une boule, une autre élevait une conque, une troisième s'appuyait sur une massue. Tête du démon-buffle sur la plinthe. Fragment montrant une partie de la mitre cylindrique. Époque préangkorienne. Grès ardoisé.

Partie supérieure d'un piédestal engagé, semble-t-il, à demi dans le sol, parmi les broussailles.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la présence de grandes briques. (Tertre d'environ 1 m. 50 d'élévation au-dessus des rizières voisines.)

Statue de divinité féminine, vêtue d'un sarong rayé et le front ceint d'un diadème noué en arrière de la tête. Mukuṭa conique. Visage et diadème peints. Les avant-bras et les pieds manquent. Grès gris. H. : 0 m. 90.

Liṅga réduit à sa partie hémisphérique, supportée par une partie cylindrique évidée de forme inhabituelle qui a pu être retailée après coup. Grès gris. H. : 0 m. 40.

Liṅga à triple section. Grès gris. H. : 0 m. 66.

Village de An-từc. — Emplacement douteux de fondations d'édifice ancien attesté par la présence de grandes briques sur un terre-plein assez élevé.

Emplacement présumé d'édifice ancien très caractérisé, se présentant sous l'aspect d'un tertre de forme régulière dominant de 3 à 4 m. les rizières voisines et truffé de grandes briques.

Mukhaliṅga à triple section, de grande taille, brisé en quatre fragments. Tête de Çiva ascète au visage très dégradé. Grès. H. de la partie hémisphérique : 0 m. 50. Jaṭā de longueur inusitée (0 m. 22).

Cuve à ablutions de grande taille et de mince épaisseur, munie d'un long bec. Longueur, larmier compris : 1 m. 90. Larg. : 1 m. 40. Brisée en cinq morceaux se raccordant assez bien. Grès.

Emplacement présumé de fondations d'édifice attesté par un tertre dominant les rizières voisines d'environ trois mètres à son point le plus élevé, de forme sensiblement rectangulaire et orienté Est-Ouest. Sol truffé de grandes briques.

Statue de divinité masculine de style préangkorien, en deux morceaux, très dégradée. La divinité qui paraît avoir été un Viṣṇu est vêtue d'un sarong lisse, maintenu par une ceinture plate, qui présente en avant, une chute de plis très accusée. Grès. H. des deux parties réunies : env. 1 m. La tête, les bras et les pieds manquent.

Marche de départ en accolade. Granit. 0 m. 90 × 0 m. 70 × 0 m. 12.

Partie d'une autre marche en accolade auprès d'un entassement de grandes briques. Granit. H. : 0 m. 70.

Canton de Qui-đúc.

Village de Vinh-trung. — Statue très dégradée de divinité masculine en trois fragments se raccordant assez bien. Sampot rayé dont le rebord antérieur est de forme rectangulaire avec des angles arrondis. Double chute en ancre dont le rebord inférieur est de forme inhabituelle. Plis en poche sur la face latérale de la cuisse gauche. Grès gris. H. sans le socle : 0 m. 85 env. Fin du premier art classique (?).

Partie inférieure en trois fragments d'une statue de femme de petite taille, vêtue d'un sarong rayé dont le rebord inférieur est orné d'une large bande décorée de plusieurs rangs de perles et de méandres. Grès gris. Entrée au Musée.

Cuve à ablutions en trois morceaux se raccordant mal. Grès schisteux. Côté de la cuve : 0 m. 90.

Partie d'un somasūtra ou d'un bec de cuve à ablutions. Grès rouge. Longueur : 0 m. 22.

Piédestal très fruste à gorge simple, sans mouluration. Brisé en trois fragments. 0 m. 52 × 0 m. 52 × 0 m. 34.

Canton de Thành-ý.

Village de Trác-quan. — Menu piédestal rectangulaire à mouluration très fruste. 0 m. 24 × 0 m. 30. H. : 0 m. 17.

Emplacement présumé de fondations d'édifice ancien, marqué par des entassements de grandes briques. Quatre pièces provenant de ce point sont entrées récemment au Musée : un bœuf Nandin, montrant sur son dos l'attache d'un Çiva ; un Viṣṇu sur l'oiseau mythique Garuḍa ; deux mains de statue.

Statue de divinité féminine, vêtue d'un sarong lisse, avec nœud aux plis très distincts en avant du corps. Époque préangkorienne. H. : 0 m. 44.

Série de quatre dalles en grès de forme rectangulaire dont l'une est munie de deux tenons latéraux.

Partie d'une cuve à ablutions en grès percée d'une mortaise rectangulaire.

Partie d'une cuve à emboîtement (?) percée d'une mortaise circulaire. Grès. 0 m. 65 × 0 m. 65.

Partie d'un somasūtra en granit.

Cuve à ablutions de menues dimensions, avec lứngá solidaire. Grès. Long., larmier compris : 0 m. 49. Côté : 0 m. 33.

Menu piédestal, paraissant correspondre à la cuve précédente. Grès. 0 m. 25 × 0 m. 25. H. : 0 m. 21.

Bassin rectangulaire entouré d'un haut talus avec pente intérieure, d'environ 200 m. × 150 m., orienté Nord-Ouest-Sud-Est (écart 12° Ouest).

Village de Trà-dãnh. — Dalle rectangulaire en granit, munie de deux mortaises. 1 m. 40 × 0 m. 45.

Partie inférieure d'une statue de femme de petite taille vêtue d'un sarong rayé, se terminant de façon peu commune. Entrée au Musée.

Ruine d'une tour. Sanctuaire en briques encore debout, sur une hauteur d'environ 4 m. A l'Est le parement du mur est à nu sur une hauteur d'environ 1 m. 60. Il est visible également sur la face Sud. Un trou creusé par les habitants du lieu, en vue d'extraire des briques, à la base de la face Est, montre une construction en plusieurs lits de briques. Le terrain avoisinant est parsemé de briques de grande taille et de plusieurs dalles en granit ou en schiste, dont l'une est de forme circulaire, les autres ayant pu servir d'encadrement de porte. Dans l'axe du monument enfoui dans les broussailles, se trouve un bassin rectangulaire d'environ 120 m. × 100 m. orienté N.-S. Toute la région appelée *Trapăn Mroy* (les Cent *Trapăn*) est d'ailleurs criblée de bassins de même forme, dont l'un, situé dans le même axe que le précédent, mesure environ 150 m. × 100 m. Une statue du dieu *Gaṇeṣa* qui a donné son nom à l'emplacement se trouvait autrefois en ce point et aurait été emportée par un Européen, il y a une trentaine d'années.

Série de quatre dalles dont trois rectangulaires sont en granit et l'une en grès. L'une d'entre elles à deux tenons latéraux paraît correspondre à un piédroit de porte (1 m. 70 × 0 m. 56)

Canton de Thành-ngãi.

Village de Lương-phi. — Bassin rectangulaire d'environ 400 m. sur 100 m., entouré d'un talus régulièrement incliné à l'intérieur, orienté Est-Ouest.

Meule dite *pesaṇi* de grande taille, en bon état de conservation. Long. : 0 m. 50. H. : 0 m. 18.

Village de Ba-chúc. — *Mukhalinga* à triple section en deux fragments. Image de *Çiva* ascète représentée jusqu'au niveau des épaules. H. de la partie hémisphérique : 0 m. 275.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la présence de nombreuses briques et de plusieurs blocs de grès et de granit. Entouré d'un bassin-fossé. Emplacement possible de plusieurs *pràsāt*. Deux dalles taillées en granit présentant l'une un chanfrein (1 m. 15 × 0 m. 64), l'autre un trou circulaire.

Statue d'un *Viṣṇu* à quatre bras, en six fragments se raccordant mal. Un morceau de torse montre que la statue était ceinte d'une étoffe torsadée, assez semblable à celle que nous avons signalée en 1938, sur la statue du *Viṣṇu* de *Hưng-thành-mỹ* dans la province de *Mỹ-tho*. Le socle montre l'attache d'une massue et d'une chute de plis du vêtement entre les pieds. L'identification de la statue avec une image de *Viṣṇu* paraît attestée par une conque brisée.

Emplacement présumé de fondations d'édifice, attesté par un tertre recouvert d'une épaisse broussaille dominant les rizières voisines d'environ 1 m. 50. Une excavation centrale laisse apparaître de grosses briques en décombres.

Marche de départ en accolade. Granit. 0 m. 80 × 0 m. 60.

Village de Lê-hoát. — *Buddha* debout en bois, d'excellente facture et de style thai, mais paraissant assez ancien. Selon une tradition locale, cette statue qui est en bois très lourd et laquée aurait été apportée à une époque que nous pouvons situer approximativement aux XVI^e-XVII^e siècles. H. sans socle : 1 m. 75, avec socle : 2 m. 08.

Emplacement présumé de fondations d'édifice ancien de forme sensiblement carrée attesté par de grandes briques et plusieurs dalles et fragments de dalles en granit. 10 m. × 10 m.

Linteau très ruiné avec arc dont les volutes terminales s'enroulent à l'intérieur. Le souvenir des guirlandes pendantes des linteaux du style primitif y persiste associé à des rinceaux. Grès. 1 m. 79 × 0 m. 40 × 0 m. 20.

Partie d'une dalle en granit taillée selon une disposition dont le sens nous échappe. Granit. 0 m. 70 × 0 m. 60 × 0 m. 15.

Dalle évidée en granit avec rigole d'écoulement. 0 m. 70 × 0 m. 34 × 0 m. 22.

Partie d'un larmier de cuve à ablutions ou de somasūtra. Granit.

VI. — Province de Sadec.

Chef-lieu. — Cuve à ablutions de très grande taille et de mince épaisseur, partiellement brisée, à long bec et mortaise circulaire. Rapportée de Tháp-muròi dans la Plaine des Joncs. Grès. Côté : 1 m. 15.

Poursuivant ses recherches aux environs de Saigon, M. MALLERET a signalé l'existence des vestiges suivants situés dans les provinces de Gia-đinh, Chợ-lớn et Tân-an :

VII. — Région Saigon — Chợ-lớn.

Centre de Chợ-lớn. — Deux statues khmères en grès, aux traits empâtés par une épaisse couche de dorure, dont l'une est une image complète d'un Lokeçvara préangkorien à deux bras (h. : 0 m. 68). Trouvées en 1928 à proximité du fort de Cày-mai, non loin de l'emplacement signalé dans le *Cahier* n° 22, p. 4.

VIII. — Province de Chợ-lớn.

Village de Mỹ-yên. — Tête en grès coiffée d'un diadème avec chignon conique (h. : 0 m. 12), accompagnée d'un torse de statue féminine (h. : 0 m. 50).

Village de Phước-lợi. — Tête en grès à diadème et chignon conique très dégradée, trouvée au village de Lương-hoa et demi-rouleau de *peṣaṇī* trouvé sur un emplacement voisin de la pagode Hưng-phước tự, au village de Mỹ-yên.

IX. — Province de Tân-an.

Village de Lợi-bình-nhơn. — Statue de divinité féminine aux hanches fortes et poitrine opulente vêtue d'un sarong rayé (h. : 0 m. 90). Trouvée en 1928, sur un emplacement situé à 1.500 m. au S.-O. de la pagode de Phước-lâm tự.

Village d'An-vĩnh-ngãi. — Avant-bras postérieur gauche d'un Viṣṇu tenant une conque d'un aspect assez voisin de la nature. Trouvé en 1928, à la périphérie Est de l'agglomération de Tân-an.

X. — Province de Gia-đinh.

Village de Hạnh-thông-xã. — Tête de cheval en grès rouge, coiffé d'un riche diadème noué en arrière avec mukuta à cinq étages décroissants. Naseaux dilatés. Oreilles dressées. Crinière traitée en rinceaux et volutes d'une très grande finesse.

Cambodge. — Profitant de sa tournée annuelle d'inspection des chantiers de la Conservation d'Ankor, M. CÆDÈS a vérifié sur place un certain nombre d'indications nouvelles données par la stèle de Práh Khàn. Il s'est surtout attaché à rechercher dans les monuments de l'art du Bàyon, notamment à Bantây Kdêi, à Tà Prohm et à Práh Khàn les parties les plus anciennes, correspondant aux fondations énumérées dans les inscriptions de Jayavarman VII. Accompagné du Conservateur d'Ankor, il a visité divers monuments peu connus de la même époque, notamment Pràsàt Prei Pràsàt et Pràsàt Tonlé Snuot au Nord d'Ankor Thom.

Conservation d'Ankor. — Grâce au bienveillant intérêt porté par le Gouvernement Général de l'Indochine à la tâche entreprise par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, l'action de celle-ci a pu, malgré la gravité des événements en cours, continuer à s'exercer à Ankor dans des conditions satisfaisantes sous la direction de M. GLAIZE, Conservateur.

Toutefois, les crédits alloués ayant été réduits de moitié par rapport à l'année précédente, il a fallu renoncer pour 1940 à l'ouverture de nouveaux chantiers, comme à la campagne habituelle de recherches dans les régions de brousse ; les travaux commencés ont seuls été maintenus au programme, avec réduction de l'importance des équipes.

A) *Chantiers d'anastylose.* 1° *Bàkoñ (Rolüos).* — Les fouilles entreprises sur chaque axe au pied de la pyramide, à l'emplacement des pavillons écroulés précédant la volée de départ des quatre escaliers d'accès à la plateforme supérieure, se sont révélées particulièrement fructueuses.

En effet, si elles sont restées décevantes au Sud et à l'Ouest, où elles n'ont amené la découverte que de rares éléments sculptés incapables de constituer un ensemble, et n'ont abouti du côté Est qu'à un résultat fort incomplet du fait de nombreux manques à la partie haute et de l'état d'érosion de la plupart des blocs, par contre, sur la face Nord, les recherches ont été couronnées d'un plein succès. L'édicule, formant redent du premier gradin dans toute la hauteur du mur de soutènement, a pu être reconstitué intégralement, à l'exception d'une faible partie de l'arc d'encadrement du fronton inférieur couronnant l'avant-corps : entièrement en grès, il se composait intérieurement d'un simple petit vestibule rectangulaire de 2 m. 70 de large sur 1 m. 70 de profondeur, peu en rapport avec le caractère monumental de l'extérieur (pl. XLIX, A).

Il n'existe, dans la série des « temples-montagnes » à gradins actuellement connus, aucun bâtiment similaire, et l'on y voit la première réalisation en pierre de frontons à personnages. Ceux-ci, volants ou encadrés d'architectures de palais, se détachaient sur de larges nus, tels les motifs sculptés dans le mortier de revêtement des tympans en briques contemporains ou antérieurs : composition beaucoup plus architecturale que plastique, confirmant la place prépondérante occupée par les réductions d'édifice abritant une figure dans l'ordonnance générale des frontons de la première époque, et échappant par sa sobriété au foisonnement d'ornementation végétale ou humaine qui devait prévaloir par la suite, non sans quelque excès.

Les frontons, surbaissés et bordés d'un arc plat polylobé frangé de feuilles flammées, se terminaient par de grands makaras tournés vers l'extérieur. Face au sanctuaire, un motif de même nature surmontait une petite baie à colonnettes rondes tout à fait inattendue dans l'art khmèr, éclairant le comble à deux pentes. Une toiture en grès, faite d'assises horizontales à section triangulaire formant encorbellements successifs, abritait le tout, surmontée d'épis : cette conception, vite abandonnée sans doute en raison de

son manque de stabilité. peut être considérée comme la transition naturelle entre la simple couverture en briques ou en tuiles et le berceau de pierre à génératrice ogivale dont l'emploi devait se généraliser dès l'apparition des galeries de cloître dans le tracé des monuments.

Dans le quart Nord-Est de la pyramide, le premier gradin-mur et dallage en grès a été remanié et complété. Le gopura Nord, dont il ne subsiste que le soubassement en latérite moulurée et quelques vestiges de murs en briques au-dessus, a été dégagé : il est apparu de plan cruciforme comme celui de l'Est.

Les fouilles faites à la base de la tour en briques Est de la face Nord, encore debout, ont montré l'état de ruine de son soubassement, devenu presque informe à l'exception de ses escaliers d'axe en grès. La découverte de plusieurs fragments de statues, du style du monument, et de leur socle commun à trois paires de pieds, a permis de conclure à la présence en ce lieu d'une réplique de même dimension du groupe d'Umāgāṅgā-paṭiṣvara mis au jour en 1939 et mentionné dans l'inscription de Bakoṅ : on y retrouve notamment le très caractéristique bras féminin faisant corps avec la face postérieure d'une des cuisses du personnage principal, et les jupes à drapé uni avec bande plissée sur le devant des deux épouses de Çiva. A signaler encore, en fait de trouvailles, une tête assez fine présentant les caractéristiques du style du Bāyon — sans doute un bodhisattva transformé en Çiva — et un Ganeça assis à l'indienne, abondamment paré de bijoux.

A la tour écroulée Nord de la face Est, dont le corps seul était en briques, tous les éléments en grès ont été reconstitués : soubassement uni, double gradin de base mouluré et orné avec ses imposantes marches de départ en accolade et ses perrons d'axe flanqués de lions, piédestal intérieur de grande dimension, fausses-portes, et baie orientale avec son linteau et ses colonnettes. Celles-ci, octogonales à quatre nus, sont restées inachevées en tant que sculpture : présentant toutes les caractéristiques de l'ornementation du XI^e siècle, elles ont dû correspondre à un remaniement postérieur à l'édification du prāsāt et peut-être contemporain de la construction du sanctuaire central de la pyramide.

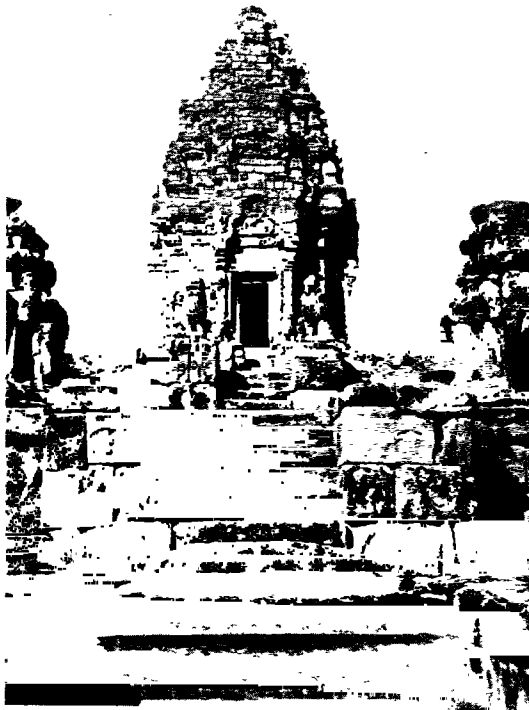
Pour celui-ci enfin, un certain nombre de pierres provenant manifestement du 4^e étage en retrait et du couronnement ayant été retrouvées et identifiées au cours des derniers dégagements effectués sur tout le pourtour du gradin de base, il est devenu possible de le compléter et de redonner à la grande tour de Bakoṅ sa silhouette intégrale d'autrefois (pl. XLIX, B). L'anastylose en avait été arrêtée antérieurement au niveau de la corniche du 3^e étage : son achèvement, si l'on considère que le travail de résurrection est parti de rien, puisque le sanctuaire avait été complètement rasé, peut être considéré comme une réussite particulièrement heureuse.

Malgré quelques manques en effet, et l'état d'érosion de la plupart des blocs récupérés, dont certains très grossièrement taillés et restés inachevés en tant que décor, l'opération a pu être menée à bien, sauf pour le motif terminal, non retrouvé, qui surmontait le double rang de pétales de lotus du couronnement. L'emploi d'un assez grand nombre de pierres de remplacement mises en épannelage n'enlève nullement à l'ensemble de la reconstitution son caractère d'exactitude, garanti par la similitude des divers éléments constituant les étages superposés.

Les opérations de dégagement des différents gradins de la pyramide étant achevées, il a été possible de dresser le plan exact de celle-ci, ainsi que la coupe selon l'axe Est-Ouest (pl. L).

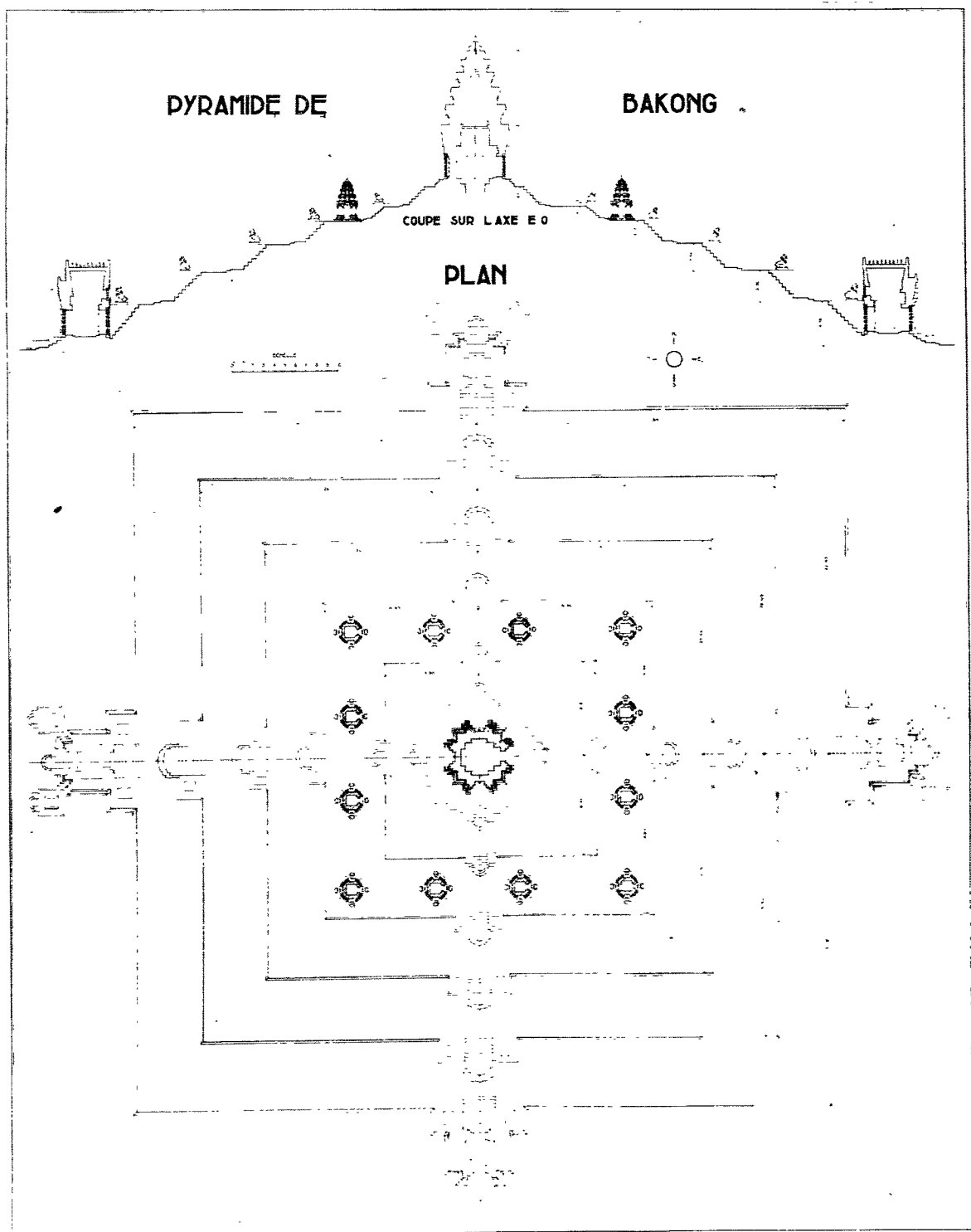


A



B

BAKON. *A*, Edicule de base de l'escalier axial Nord de la pyramide (vue plongeante prise du Sud-Ouest) après anastylose (cf. p. 485). *B*, Sanctuaire central (vue prise de l'Est) après anastylose (cf. p. 486).



2° *Bantây Samrè*. — L'anastylose du sanctuaire central s'est terminée par la reconstruction du 4^e étage en retrait et du motif de couronnement, dont la pointe se dressait à 21 m. 00 du sol de base (pl. LI, A). La manipulation à pareille hauteur de blocs de forte taille, forcément assez lente en raison des moyens rudimentaires mis à la disposition du chef de chantier, n'était pas sans danger : il a fallu, sur un système d'échafaudages de réalisation hardie, fait de perches coupées dans la forêt et de liens végétaux, procéder par relais de palans dûment conjugués pour amener les charges par triangulation jusqu'à la partie centrale de la tour.

L'effet d'ensemble est excellent, très architectural, et confirme les qualités d'équilibre, d'heureuse proportion et de sobriété propres à la période dite classique d'un art à son apogée. Plus encore qu'à Añkor Vât, et grâce aux nombreuses pièces d'accent accusant les jeux d'ombre et de lumière, l'aspect est celui d'une ogive ajourée, de courbure élancée et sans sécheresse.

Il est à remarquer que plusieurs scènes des frontons des étages supérieurs ont pu être identifiées en tant qu'épisodes du *Vessantara-jātaka*. L'existence de pareilles images bouddhiques, comme l'a fait remarquer M. CÆDÈS, « jointe à la présence (ou plutôt à l'absence) de petits buddhas bûchés un peu partout sur les pilastres, donne une curieuse indication sur la religion du fondateur du monument ».

Les travaux se sont poursuivis par l'anastylose complète du gopura occidental donnant accès à la cour intérieure, et dont il ne restait debout que quelques pans de mur fortement disloqués. La réfection de la voûte du corps central, en voie d'achèvement, et du muret formant attique, a exigé le remplacement total du blocage intérieur en latérite : la désagrégation de celui-ci, simplement juxtaposé au parement de grès sans liaison aucune, avait provoqué l'écroulement général, et il a fallu, lors de la repose, chaîner pierre par pierre. Les différents frontons, bien conservés dans l'ensemble et de bonne facture, ont tous été remis en place ; celui de l'avant-corps Ouest, avec son registre inférieur prédominant de divinités chevauchant des *chakras* et alignées sans symétrie, est de beaucoup le plus original.

La zone comprise entre ce gopura et le second, appartenant à la galerie extérieure pourtournante à toit de tuiles, a été dégagée. Le gopura II, très ruiné, s'est révélé d'une importance insoupçonnée. Construit en latérite, il comportait sur sa face Est, sous un énorme fronton de grès en partie masqué par la charpente, un autre de moindre importance flanqué, au-dessus de deux portes latérales, de demi-frontons. Un large porche à piliers le précédait, orné d'un autre fronton monumental placé dans des conditions d'équilibre instable qui n'ont pas manqué de provoquer sa chute.

Les tympanes à scènes, dont la composition s'écarte résolument des poncifs habituels, sont d'un relief très accusé et les personnages, plus grands d'échelle qu'à l'intérieur de la première enceinte, sont également d'une technique différente et témoignent de qualités supérieures au point de vue plastique. Il semble que, comme à Añkor Vât, la dernière enceinte avec ses gopuras n'ait été réalisée que postérieurement à l'ensemble du monument, tout en conservant une incontestable unité.

Au cours des fouilles, un moule à bijoux en pierre dure a été mis au jour, constituant un document précieux d'orfèvrerie ancienne.

3° *Bàyon*. — La révision méthodique des tours à visages, commencée en 1939, a porté cette année, du côté Nord, sur le corps inférieur de la *tour n° 33*, à la partie haute déjà rétablie, et qui a été remaniée et consolidée en même temps que les vestiges de la galerie contigue.

A l'angle Nord-Ouest du monument, la grande *tour n° 32*, largement fissurée, avait son parement décollé de l'ossature et dangereusement déversé vers l'extérieur. Maintenu seulement jusqu'ici par quelques étais en béton armé, elle a dû être déposée jusqu'à la base et ses deux avant-corps, profondément enfoncés dans le sol par suite de tassements, ont été remontés sur fondations nouvelles. La majeure partie de la cheminée centrale, demeurée à peu près d'aplomb et se raccordant aux galeries, a pu être laissée en l'état.

Un travail analogue est en cours à la *tour n° 39* de la cour d'angle Sud-Est, l'une des plus menacées d'écroulement prochain : là encore le parement sculpté doit être remanié complètement par secteurs, tandis que les joints de l'ossature sont simplement resserrés à coups de béliet.

Sur la face Sud, la *tour n° 27*, à laquelle manquent malheureusement de nombreux blocs des angles Sud-Ouest et Sud-Est, a fait l'objet d'une anastylose quasi totale (pl. LI, B).

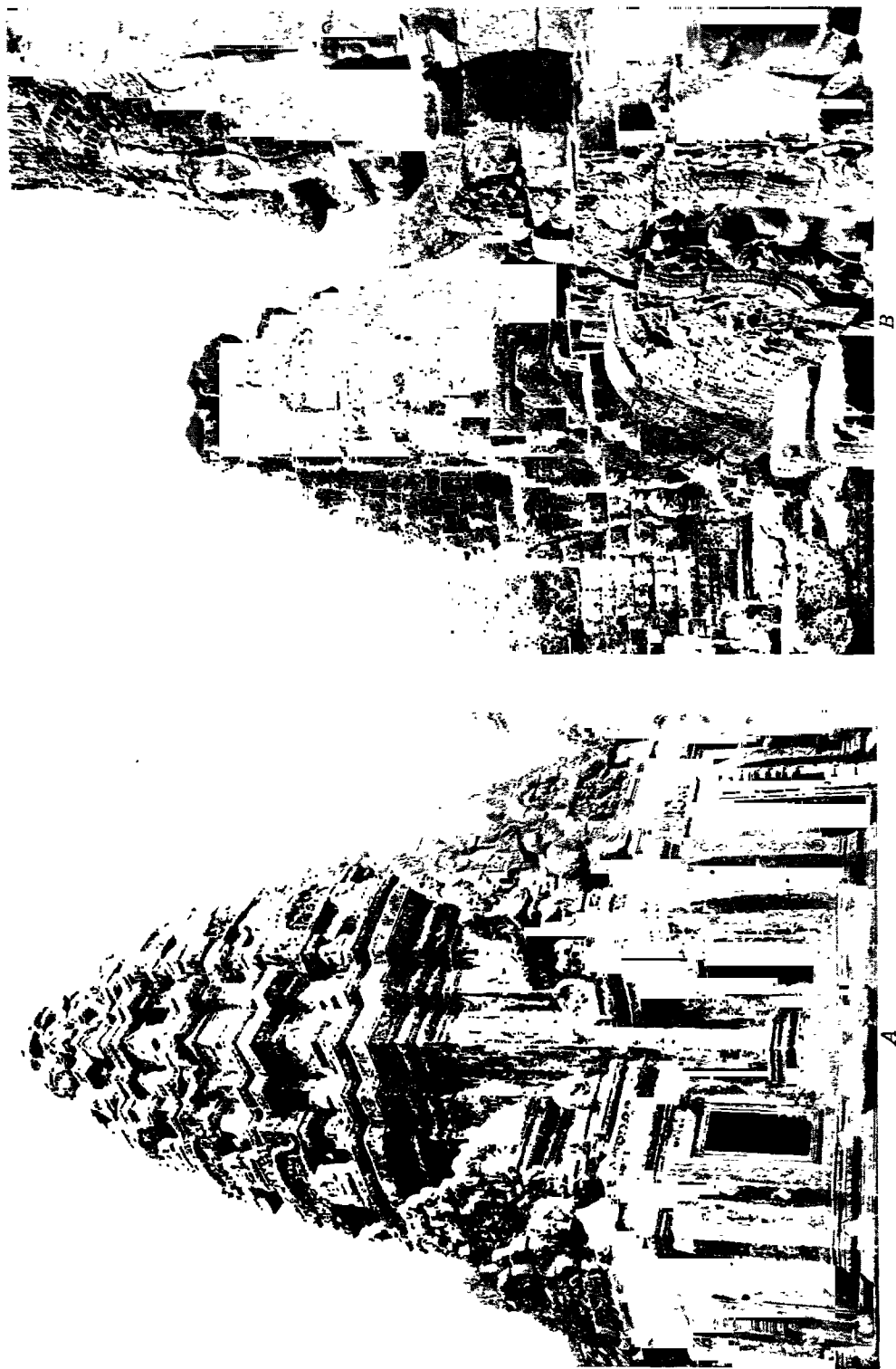
Enfin, dans la moitié occidentale de la partie Nord de la cour pourtournante, de patientes recherches ont été effectuées dans les amoncellements de pierres constitués par COMMAILLE lors des opérations de dégagement : seuls quelques éléments de frontons à scènes, d'inspiration brahmanique et de facture intéressante, ont pu être reconstitués au sol, sans qu'on puisse rien présumer de leur emplacement d'origine.

B) *Chantiers mixtes (Dégagement et anastylose partielle)*. 1° *Mébôn Oriental*. — Ce chantier a été fermé fin février, après achèvement des derniers travaux : tous les linteaux sortis des fouilles et demeurés en bon état de conservation ont pu être remontés sur leurs colonnettes et photographiés, constituant une importante documentation sur la sculpture ornementale de la seconde moitié du X^e siècle.

2° *Chaussée de la Porte Nord d'Ankor Thom*. — Après achèvement par le service de l'Hydraulique Agricole des Travaux Publics des cinq aqueducs traversant la route en remblai, les parties ventrues ou éboulées du mur de soutènement en latérite du côté Ouest, d'un mètre d'épaisseur moyenne, ont été déposées et reconstruites à l'alignement, soit sur une cinquantaine de mètres de longueur.

Au-dessus, le cordon d'asuras portant le *nāga* a été en grande partie reconstitué, y compris les deux motifs extrêmes, et la présentation des derniers géants est en cours. Malgré l'absence de quelques éléments non retrouvés, le résultat obtenu est excellent, en raison des remarquables qualités d'expression de la plupart des têtes, d'une valeur plastique supérieure à celle des motifs analogues antérieurement rétablis tant à la Porte de la Victoire qu'aux entrées Nord et Est de *Prāh Khān*.

3° *Prāh Khān*. — Le dégagement de la partie axiale du temple, mené de l'Est à l'Ouest, a été poursuivi jusqu'à la galerie occidentale de la deuxième enceinte, comportant l'enlèvement et le rangement des éboulis provenant de l'écroulement des voûtes et des parties hautes des édifices. Parallèlement il a été procédé à l'anastylose des divers



A, BANTÂY SAMRÊ. Tour centrale (vue prise de l'angle Nord-Ouest de la cour) après anastylose (cf. p. 487).
B, BAYON. Tour n° 27 (vue prise du Nord) après anastylose. Au 1^{er} plan : tour n° 41 (cf. p. 488).

corps de bâtiment trouvés en suffisant état de conservation et présentant un intérêt spécial par leur architecture ou leur décor.

Le porche occidental à quatre piliers du gopura I Est a été presque entièrement reconstitué, avec son imposant fronton consacré à la gloire d'un roi triomphant. L'ornementation des pilastres, très soignée, semble antérieure par son style à celle plus touffue mais singulièrement bâclée, de deux petites chapelles du type « bibliothèque » placées symétriquement de part et d'autre du passage axial : cachées jusqu'ici sous les décombres, elles constituaient certainement un rajout, à en juger par leur implantation, et comportaient chacune, sur un piédroit de la baie d'entrée, une inscription inédite de deux lignes.

Le gopura était relié par une galerie au préau en croix précédant le sanctuaire central et flanqué de bas côtés à demi-voûte. La surface murale, restée brute et percée de trous de scellement régulièrement disposés, témoigne de l'existence ancienne d'un revêtement de bois ou de métal, comme sur les parois de la tour principale elle-même, de plan cruciforme à quatre avant-corps. Le sondage du puits central n'a rien donné, et seuls ont été sortis des décombres amoncelés une statue masculine assise de taille humaine à belle tête expressive (pl. LII, A), une pierre à dépôts de piédestal à 32 alvéoles, et un long fuseau de grès fait de tores superposés qui pouvaient figurer autant de parasols étagés et constituer la flèche d'un stûpa.

Vers l'Ouest, la jonction avec le gopura de première enceinte était assurée par une galerie monumentale en trois travées, à double bas côté, dont la plupart des piliers ont pu être relevés et surmontés de leurs architraves et étré sillons. Venaient ensuite : le gopura, dont la salle en croix était précédée à l'Est d'un double vestibule où deux courtes inscriptions furent estampées — un vestibule de liaison, avec une inscription de même nature et d'intéressants panneaux à dvārapālas (pl. LII, B) et devatās sculptés sur les pilastres — la galerie de deuxième enceinte enfin, fermée vers l'extérieur par un mur plein de latérite et bordée vers la cour d'un bas côté à double rang de piliers en grès.

Tout cet ensemble, aux voûtes écroulées dans leur quasi-totalité, était composé sensiblement des mêmes éléments que du côté Est par rapport au sanctuaire central, mais beaucoup moins développés et traités plus simplement.

Dans les cours intérieures Nord-Ouest et Sud-Ouest, les deux bâtiments annexes N et N' du plan de LAJONQUIÈRE, en assez bon état de conservation, ont été révisés et complétés. Ouverts à l'Est, composés d'un avant-corps couvert en berceau et d'une salle carrée à un seul étage fictif avec voûte en arc de cloître et frontons surbaissés, ils présentent les caractéristiques de la dernière époque du style du Bâyon.

Le dégagement des angles extérieurs du sanctuaire central a libéré des éboulis qui les masquaient les faces latérales des deux importantes chapelles F et G, entièrement recouvertes d'une remarquable ornementation à fond de feuillages garnis de figurines et encadrant des niches. Celles-ci, bordées de nāgas aux têtes croisées supportées par de petits lions, abritaient en F des buddhas, malheureusement mutilés, et en G des ascètes en prière.

Le bâtiment F, très disloqué, a fait l'objet d'une anastylose complète. La salle principale, de 3 m. 15 sur 2 m. 75 dans œuvre, était couverte par une voûte en berceau supportant une tour carrée elle-même voûtée en arc de cloître et rappelant extérieurement

la silhouette des constructions voisines. Le pignon occidental, très particulier, formait fronton, associant la forme triangulaire à l'arc polylobé du nāga d'encadrement du tympan, surmonté d'une énorme tête de Rāhu. Au pied, la cour en contre-bas comportait en son centre un pilier isolé sur socle, à tenon sur le dessus, tel qu'on en rencontre fréquemment dans les temples de la fin du XII^e siècle (pl. LIII, A).

A l'angle Nord-Est de l'enceinte extérieure de Prāh Khān, le superbe motif de Garuḍa, haut de 6 mètres, a fait l'objet d'une remise en état qui a permis la prise d'excellents clichés (pl. LIII, B). D'autre part, dans la brousse Sud du temple, une statue de Prajñāpāramitā agenouillée, de 1 m. 20 de hauteur, est apparue tout à fait de même type que celles déjà rencontrées à l'intérieur du monument : la pierre en est malheureusement trop corrodée pour qu'on puisse se prononcer sur la qualité réelle de l'œuvre.

C) *Divers*. — Les dernières recherches épigraphiques ayant montré le caractère funéraire des principaux temples d'Ankor, qui paraissent avoir été des mausolées, M. CÉDÈS a fait rechercher dans les divers sanctuaires les *cuves en pierre*, avec ou sans couvercle, considérées comme des sarcophages.

Quinze de ces cuves, à base carrée ou rectangulaire et de dimensions variables, parfois richement décorées, ont pu être ainsi rassemblées au dépôt du Bāyon. Elles proviennent des monuments suivants : Phnom Bākhēn, Prāsāt n° 64 (secteur Sud-Est d'Ankor Thom), Phimānākās, Ankor Vāt, Bantāy Samprē, Tā Prohm, Prāh Khān, Bāyon et Tép Prañām. Elles semblent donc avoir été d'un usage constant aux différentes époques de l'art khmère (cf. *supra*, p. 315).

De nouveaux estampages ont été pris des quatre stèles des *Prāsāt Čruñ* d'Ankor Thom. Celles de l'Est, dont l'écriture est sensiblement postérieure à celle des deux autres, se trouvaient en dehors de leurs abris respectifs ; elles ont été rétablies en bonne place et correctement orientées.

De même, les inscriptions de *Bantāy Kdei* et de *Tā Prohm* ont été soigneusement revues, ce qui a permis, pour le second de ces temples, de porter de 9 à 16 le nombre de celles figurant à l'inventaire.

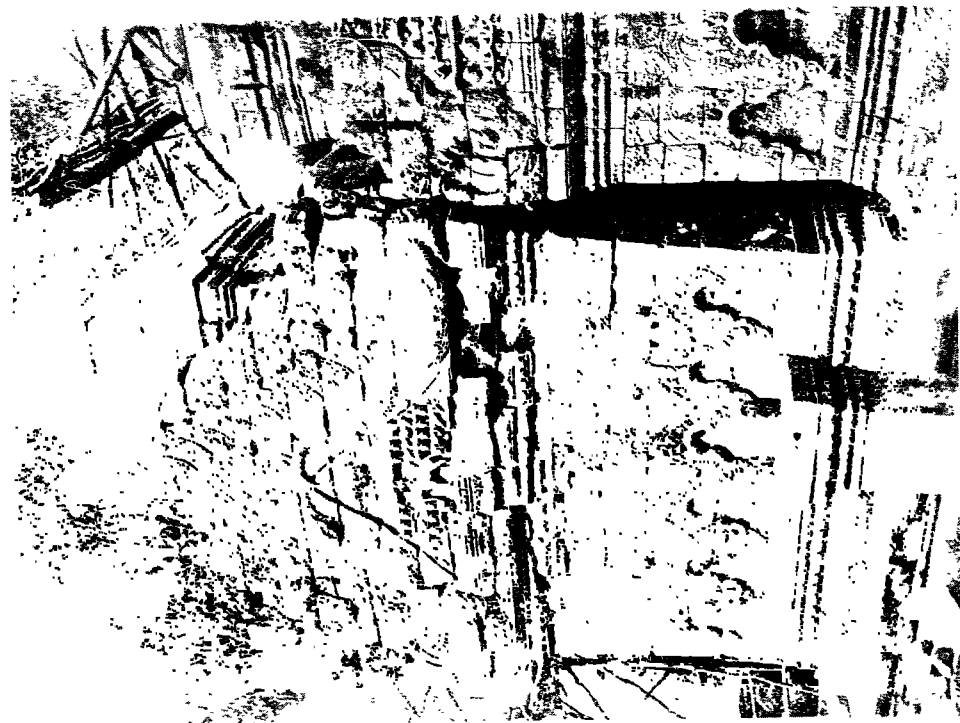
Dans la province de Bāti (Cambodge), un relevé intégral en couleurs a été fait des fresques intérieures du *Prāsāt Nān Khmau* (I. K. 26), rare exemple de peintures murales anciennes encore visibles dans un monument khmère. Garnissant les trois faces des deux tours en briques encore debout, elles sont malheureusement très effacées et ne laissent apparaître dans leur état actuel que trois tons : brun rouge, blanc et gris foncé, ce dernier localisé dans un arc d'encadrement surbaissé, grossièrement tracé, qui peut fort bien n'être qu'un rajout.

— M. DALET a pu procéder à deux fouilles en 1940 et a étudié les vestiges anciens du *Phnom Prāh Rāč Trāp*, I. K. 79, ainsi que ceux d'art classique du *Phnom Bāsēt*, I. K. 78.

Fouilles. — 1° Le *Tūol An Srah Thāt*, I. K. 76,36, est situé dans le khūm de Prei Pūoč, khānd Thnāl Totūrñ, khēt Kandāl, région abondante en tertres et où furent déjà effectuées des recherches au *Tūol An Srah Romčān*, I. K. 76, 18, au *Tūol An Kōmbōt Ka*, I. K. 76,38 (BE., XXXVIII, 2, p. 440-1) et au *Nāk Tā Svāy Dāmbar* (BE., XXXIX, 2, p. 336). La figure 43 donne la carte schématique des points archéologiques découverts dans cette intéressante région.



PRÀH KHÂN. A, Sanctuaire central, avant-corps Ouest. Tête de statue (h. : o m. 25) ;
B, Gopura II Ouest. Tête de dvārapāla. Cf. p. 489.



A



B

PRACH KHAN. A, Cour intérieure Sud-Ouest, bâtiment F : corps principal et pignon Ouest après anastylose ; B, Enceinte extérieure. Garuda de l'angle Nord-Est vu de face (h. : 6 m. oo, socle compris). Cf. p. 490.

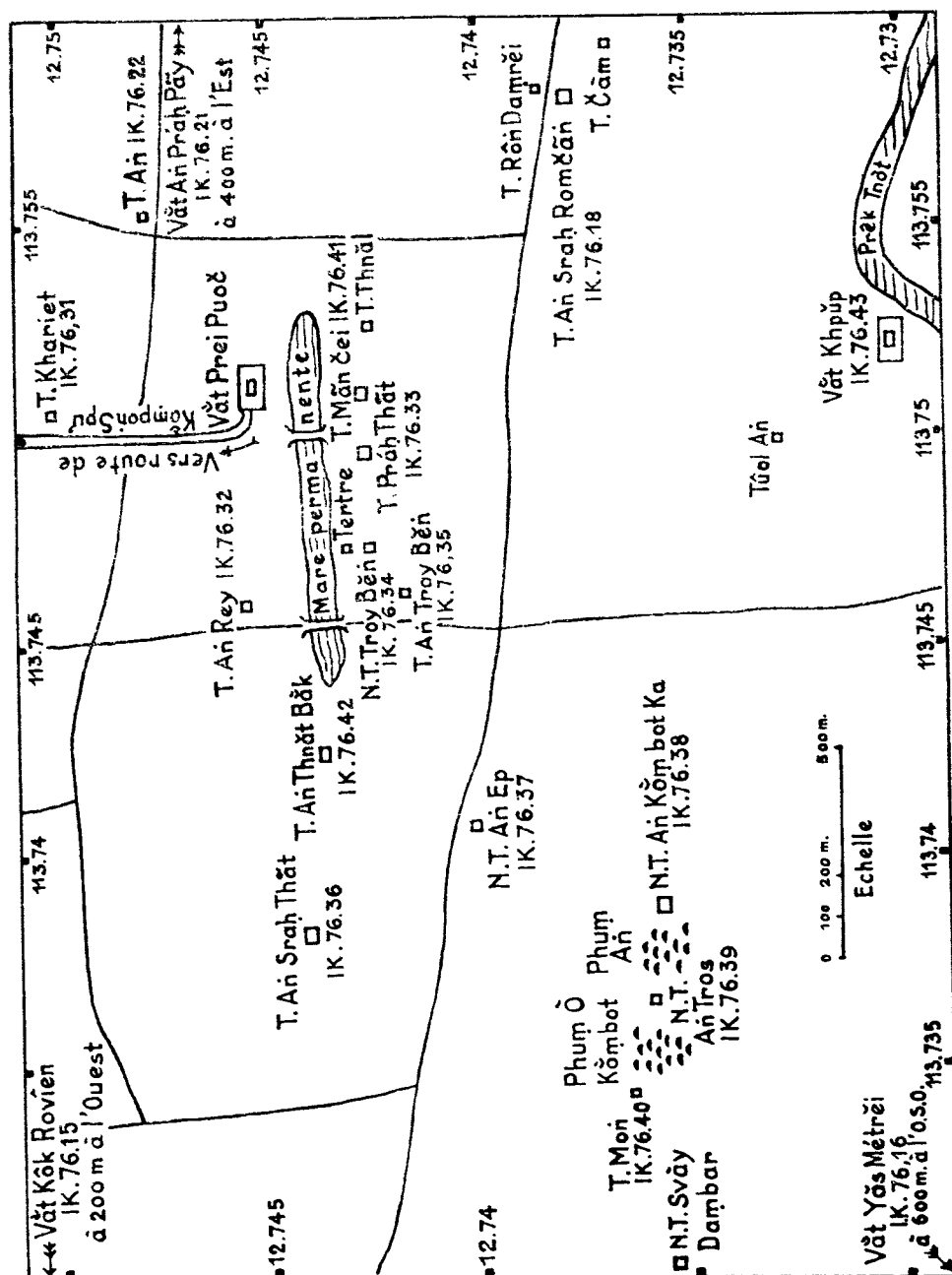


Fig. 43. — ENVIRONS DU VATT PREI PUOCH. Carte schématique.

Cet endroit avait déjà été reconnu le 30 septembre 1934 et les dalles visibles examinées au point de vue épigraphique car une tradition locale voulait qu'une pierre inscrite existât là. Non retrouvée en 1934, elle fut découverte au cours du débroussaillage, sous d'épaisses touffes de bambous.

C'est vraisemblablement le piédroit Sud de la tour principale. L'inscription comporte 20 lignes de caractères assez grands mais les intempéries ont ruiné en partie la fin de ce texte ; l'écriture couvre une surface de 78 cm. sur 92 cm. et sa lecture donne la date de 553 çaka. Il y eut fondation d'un liṅga par un brahmane hindou et des esclaves furent affectés à ce temple (renseignements de M. CÆDÈS).

La base de la tour centrale ne fut qu'en partie retrouvée ; une cellule intérieure a existé, mais il n'en restait plus que deux lits de briques, marquant encore le plan.

Différents débris furent déterrés en avant de l'accès oriental qui était constitué de murets de briques maintenant trois marches en plaques de schiste :

a) un linteau du type I, passablement dégradé, à trois médaillons (pl. LIV, c) ; celui du centre montre Indra sur Airāvata et les deux latéraux, un roi-nāga (?) chevauché par une femme (?). Sous le cou du makara est une volute recourbée vers le centre.

b) deux colonnettes rondes, plus ou moins entières, avec trois jolies bagues entre filets ; la bague centrale montre deux motifs asymétriques alternés : fleuron et branche fleurie ; la bague supérieure est en guirlandes pendantes et l'inférieure, en fleurons et crosses (pl. LIV, A).

c) un liṅga à triple section dont le bulbe ovoïde ne porte que filet et prépuce : il s'agit probablement de l'idole dont parle l'inscription.

d) une cuve à ablutions en schiste dont la mortaise est trop grande pour le liṅga cité à l'alinéa c.

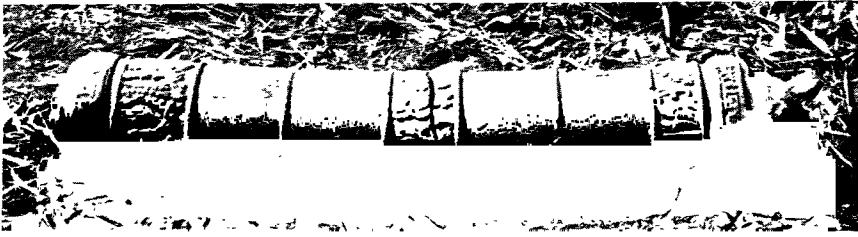
Ces deux dernières pièces étaient sous le linteau et les fragments de colonnettes, ce qui paraît bien indiquer un pillage avant ruine.

Le dépôt sacré ne livra qu'une petite hache préhistorique ; vers 4 mètres de profondeur existent quatre dalles de schiste délimitant une ouverture de 60 centimètres de côté, emplacement probable du dépôt enfoui.

Entre l'escalier Est et l'entrée du maṇḍapa, des fragments de schiste et une pierre à crapaudine furent déterrés jusque vers 3 mètres de profondeur ; ce n'est que la mise au jour constante de ces débris qui fit continuer la fouille en un endroit où rien ne permettait de prévoir qu'il put y avoir eu pillage.

Divers débris de briques décorées furent retirés des éboulis de la face Nord : quelques morceaux de colonnettes circulaires et partie d'une tête (moitié du front, œil et joue gauches et le nez) ; cette sculpture, dont les dimensions sont les trois quarts de la grandeur humaine, ne paraît guère pouvoir provenir que d'un personnage d'entrepilastres, d'un important kūḍu ou d'une grande figure de tympan. La planche LV, c donne la reproduction de ce fragment qui mesure 85 millimètres de haut.

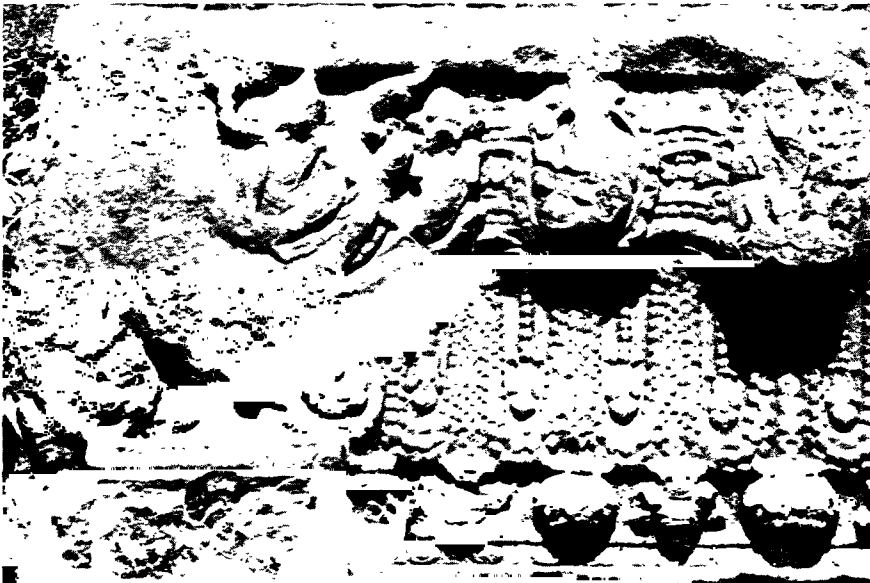
Au Nord de la tour principale existait un édifice plus modeste dont l'escalier est complètement ruiné ; la base de la tour était ornée de moulures nues. La fouille du dépôt sacré ne donna qu'un lit de briques vers 3 mètres de profondeur, lit sur lequel devait reposer le dépôt sacré, car rien n'existait au-dessous.



A



B



C

TÔOL AN SRAH THÂT, *IK.* 76, 36 : A, Colonnnette ; C, Linteau I. Cf. p. 492.
 B, PHNOM BÂSET, *IK.* 78 : Linteau III. Cf. p. 494.



A



C



B

TÚOL KÒH. A, Visņu de face ; B, dos (cf. p. 493). C, TÚOL AN SRAH THÁT, IK. 76, 36. Fragment de visage (cf. p. 492).

Le linteau et les fragments de colonnettes entrèrent sous peu au Musée Albert Sarraut et l'inscription fut demandée par le Chef du Vât Sēmphali, situé à 3 kilomètres au Nord-Est.

2° La deuxième fouille fut faite au *Tuol Kòh*, khūm et khând Romeñ, khèt Tà Kèy, où avait été trouvé sur le sol un remarquable Viṣṇu qui va être décrit.

La fouille, entreprise pour tenter de retrouver les fragments disparus de la statue, ne donna malheureusement pas le résultat espéré.

D'autres débris de statues furent extraits et montrent qu'il y eut au moins trois idoles en ce point.

Le tertre ayant été bouleversé par les bonzes de la pagode voisine pour en extraire les briques, la recherche fut rendue ainsi difficile, et l'emplacement exact du, ou des bâtiments n'a pu être déterminé de façon certaine.

Le Viṣṇu, entré au Musée Albert Sarraut (sous cote D. 383), paraît être une des plus vieilles statues du Cambodge. Son sampot long montre un gros pan tombant entre les jambes, une ceinture oblique et deux importants amas d'étoffe formant contreforts sur les côtés (pl. LV, A et B).

Les deux mains inférieures subsistent seules ; l'une est appuyée sur la hanche gauche et maintient contre celle-ci la conque dans l'ouverture de laquelle rentrent les doigts. C'est une pose tout à fait exceptionnelle et qui n'a pas encore été rencontrée au Cambodge. La main droite est aussi posée contre la hanche, paume en avant ; ses doigts retenaient probablement un bouton floral ou un objet ovoïde.

Le ventre présente trois plis de beauté et un collier fleuri orne la poitrine ; le décor de ce collier, malheureusement assez usé, a une certaine analogie avec les bijoux représentés sur la planche XLVIII du tome XVI d'*Ars Asiatica* (*Les Collections khmères du Musée Albert Sarraut de Phnom-Penh*).

Le buste, en son état actuel, sans épaules, sans bras et sans tête, paraît grêle en comparaison du bas du corps revêtu d'un ample vêtement ; cette impression était certainement très atténuée lorsque les quatre bras et la tête, très vraisemblablement mitrées, venaient équilibrer la masse du costume.

Points connus. — *Pràsàt Spt*, IK. 128 : Faisant suite à l'information parue dans le *BE.*, t. XXXIX. p. 336, annonçant la destruction des deux tours qui existaient en ce point, la planche LVI donne, avec l'agrément de M. H. PARMENTIER, auteur du cliché, la vue de la face septentrionale de la tour Nord.

Avec les précieux dessins de l'*Art Khmèr Primitif*, cette photo est tout ce qui reste en fait de document concernant ces tours.

Phnom Bāsēt, IK. 78 : Le grand Buddha couché qui se trouve sur le versant Nord de phnom paraît être installé sur l'emplacement d'une construction d'art classique ; outre quelques rares pierres architecturales noyées dans la base de l'édicule abritant le Buddha, on voit, en contre-bas de l'angle N.-O., deux fragments de pilastres montrant un décor en chevrons de bonne époque et un pilier (de nef ?) dont une extrémité est brisée ; il mesure 2 m. 70 de long et devait atteindre plus de 3 mètres si l'on en juge d'après le dé (ou le chapiteau) restant, haut de 0 m. 50, dont seule l'extrémité intacte est pourvue.

Sur l'esplanade de la tour de briques d'art khmèr primitif gisent aussi des fragments de piliers, un piédroit de schiste, une section de pilastre à décor de chevrons et la partie médiane d'un linteau du type III (pl. LIV, B).

Ce linteau paraît avoir été constitué par plusieurs blocs et sa sculpture est vigoureuse. Le motif central est formé de Brahmā, à une seule tête, assis en aisance royale sur trois oies sacrées, ailes déployées. Le dieu est entouré d'une ogive dentelée cernée de feuilles et l'ensemble pose sur une tête de monstre ; cette dernière a une gueule à commissures carrées et la mâchoire inférieure n'est pas visible ; le début de la guirlande sort de la gueule et se retourne tout de suite en rinceaux opposés et superposés ; il est regrettable que le reste ait disparu car on a l'impression que cette guirlande aurait pu offrir une composition sortant de l'ordinaire.

Ces pièces sculptées paraissent pouvoir se classer vers l'époque allant du Bâpûon à Ankor Vât. La tour qu'elles ornaient devait être importante et comportait soit une annexe à piliers, soit une nef triple, soit un portique.

Phnom Prâh Râc Trâp, IK. 79 : La grande pagode qui se trouve au Sud des Tombeaux Royaux d'Udon, le *Vât Âtthārās*, a les portes de sa face septentrionale en partie constituées de fragments anciens : à la porte centrale sont des piliers, des colonnettes et des nāgas d'angle ; à la porte orientale, un linteau du type III et des piliers ; à la porte occidentale, un cadre de baie mouluré, des colonnettes, des piliers, des nāgas d'angle et un linteau du type III.

Le tout, d'art vraisemblablement identique aux vestiges classiques du Phnom Bāsēt, *IK. 78*, doit provenir d'un monument assez considérable qui se trouvait sur la colline même des tombeaux et dont l'amorce d'une nef triple a été découverte par M. CÆDÈS (*A.K.P.*, p. 135). Nous rappelons qu'un linteau du type II a été également trouvé là.

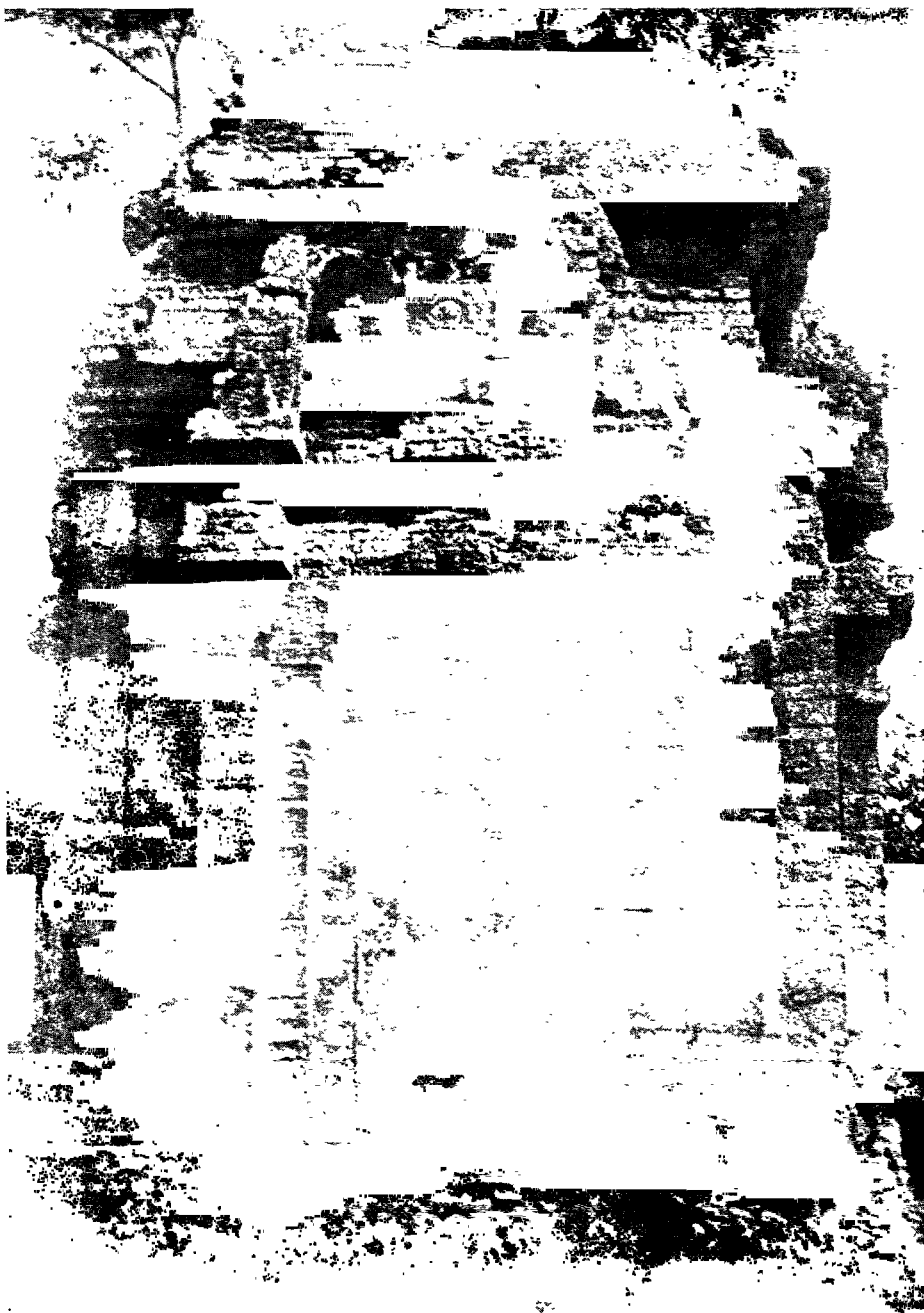
L'ancien monument classique devait être orienté Nord-Sud, suivant ainsi la ligne générale de la croupe de la colline ; il était composé, au moins, d'une tour et d'une nef et s'était substitué à un monument bien plus ancien, ou l'avait englobé dans ses constructions.

Il n'est guère possible de reconnaître plus avant les vestiges enterrés car l'esplanade maçonnée des tombeaux recouvre en très grande partie la nef ; cependant, avec un étayage sérieux, l'intérieur de la nef pourrait être déblayé et peut-être arriverait-on ainsi jusqu'à la cella de l'ancien sanctuaire.

— L'Ecole a reçu du C^{ne} THOMAS, délégué à Čăm Khsàn (Kômpon Thom), une note relative à des vestiges découverts dans la région qu'il administre (avec carte).

*
* *

Laos. Préhistoire. — De très nombreuses pièces préhistoriques ont été acquises ou récoltées in situ par M. Paul LÉVY qui à cette occasion a découvert à Luóng P'ra Bang même et dans sa banlieue immédiate (villages de Xieng Lek, de Phon Muât et de Pha Khom) un gisement préhistorique d'une exceptionnelle importance tant par son étendue (2 km. au minimum), par l'abondance du matériel lithique rencontré que par la composition même de ce dernier, le premier du genre qui ait jamais été rencontré en Indochine, étant donné sa situation topographique et géographique. Il s'agit, en effet, d'un lieu qui n'a cessé d'être habité depuis une époque où l'homme n'avait pour tout outillage que des galets grossièrement éclatés, mais, d'après leur forme, d'usage varié. Ce « paléolithique indochinois », tout à fait apparenté au Hoabinhien trouvé dans les grottes du Tonkin méridional par M^{lle} M. COLANI, a en outre l'intérêt de démontrer



PRĀSĀT SPUR, IK. 128. Tour N., face N. (vérascope de M. H. PARMENTIER). Cf. p. 493.

qu'en Indochine comme dans les vallées de la Somme (France) ou de Solo (Java) l'homme des plus lointaines époques de la préhistoire habitait déjà le bord des cours d'eau. Il s'agit ici d'un très grand fleuve, le Mékong, antique voie de liaison entre le continent asiatique et les archipels du Sud.

— Chargée sur sa demande d'une mission au Laos, M^{lle} M. COLANI a quitté Hanoi au début du mois de mars. A son arrivée au Tran Ninh, elle a repris ses recherches relatives aux jarres monolithes, en se consacrant de préférence à l'exploration des sites qui n'ont fait jusqu'ici l'objet d'aucune publication. L'un de ces sites, celui de Song Meng (altitude : 1200 m. env.), attira tout particulièrement son attention. Voici des extraits de son rapport :

« Song Meng est le nom d'un petit village située sur un plateau coupé par un vallon qui est un ancien *ray* ; tout autour, le plateau est couvert de forêt. A l'Est-Sud-Est, un sentier sous bois, montant et descendant, nous conduit au champ, ou plutôt aux champs, de jarres de Song Meng.

« Quand on vient du village, le premier champ est à gauche ; il s'étend sur une forte pente ; en bas, il finit sous bois en terrain plat. A l'Est, sur une colline, le 2^e groupe. Vers l'Ouest le 3^e groupe.

« 1^{er} champ : 1^{ère} moitié, une longue pente, a probablement été dénudée pour y établir le champ de jarres. Il s'étale, entouré de bois où dominent le pin et le chêne. — 2^e moitié, dans un bas-fond humide, peu étendue ; des arbres touffus rendent cet espace très sombre. Dans ce petit bois reculé, d'assez nombreux animaux en pierre.

« 2^e champ : sur un monticule entouré d'arbres et de brousse, quelques animaux en pierre.

« 3^e champ : la piste allant de Ban Ban à Xieng Khouang le traverse ; il occupe les deux côtés de ce sentier. Situé sur une assez large arête, il domine deux vallées. Une montagne le borne au S.-O.

« Dans ces trois champs, grandes et belles jarres sur lesquelles poussent beaucoup d'orchidées. A terre, des disques.

« Les fouilles ont donné de nombreux couvercles disques, ornés sur leur face inférieure d'un animal, mammifères généralement, ou d'un gros bouton sur lequel est parfois sculptée une tête, humaine ou simiesque. J'ai tâché de rapporter à Hanoi une partie de ces grossières figures. Mammifères entiers ou têtes sont toujours orientés vers le centre de la terre. La disposition en plan horizontal de ces sculptures primitives ne paraît suivre aucun ordre. Les animaux semblent être souvent des singes, parfois grimaçants ; d'autres fois, nets et assez bien reproduits ; des ruminants de différentes espèces, buffles, etc. ; quelques carnassiers, tigres ; des mammifères nageurs, loutres, etc. Les poses, parfois assez justes et vivantes, montrent l'animal accroupi ou debout. Les artistes savent représenter leurs modèles en mouvement mais sont presque incapables de les figurer au repos. En somme, ensemble intéressant, mais primitif.

« A côté de ces acteurs, se trouvent aussi dans la terre de très petits animaux, souvent mieux reproduits, toujours en roc recouvert d'une couche de terre plastique. Ces êtres minuscules sont faciles à interpréter. Têtes assez mignonnes, ensemble mieux proportionné, etc.

« Que penser de tout cela ? Les indigènes prétendent n'en rien savoir. Ils disent que le tout a été exécuté il y a fort longtemps. N'empêche qu'ils en ont une certaine appréhension.

« Les autres objets qui gisent à côté des jarres sont : de nombreux tessons grossiers, et des fragments de pierres non utilisés. Parfois de petits disques. Ces rares choses rappellent vaguement certaines pièces trouvées par nous autrefois au Tran Ninh (M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*), à Ban Ang. Mais, à Song Meng, elles sont plus simples, moins ornées (cartes, p. 182, 192).

« La question de la décoration des disques en pierre a déjà été traitée par nous (M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*, tome I, p. 160, 164, 165, 215, pl. XLIV, XLVI, XLIX, L, LI, LII, LIII, LIV, LV, LVI, LVII, LVIII, LIX, LX). Dans les *Mégalithes du Haut-Laos*, nous avons figuré treize photographies de disques portant chacun un animal généralement en ronde bosse, singe, félin, etc. Ces trouvailles ont été faites dans des champs de jarres à l'Ouest du Tran Ninh. Ici, nous ne nous occupons que de stations de l'Est. Les pièces que nous étudions ne proviennent que de l'Orient de Xieng Khouang. Elles se rapportent toutes sans aucun doute à la même civilisation. Elles montrent son extension, au moins en partie. Passons en revue quelques-uns de ces échantillons orientaux. Le champ de Song Meng est particulièrement riche en mammifères : ruminants, singes grimaçants, loutres (?); et en vertébrés inférieurs : lézards, grenouilles. Pas d'oiseaux. Grossières figurines, position de chasse ou de guet. Têtes bizarres, peu étudiées, pattes lourdes et gauches. Poses assez réelles, assez vivantes. Pourquoi ces êtres avaient-ils tous les pieds dirigés vers le haut, vers le ciel; et la tête vers le bas, vers le centre de la terre? Pourquoi étaient-ils ainsi réunis? Idées empruntées à la magie sans doute. »

Conservation des monuments historiques. — A la fin du mois de janvier, M. CLAEYS a exécuté une mission qui l'a conduit à Vieng Čăn et Luóng P'ra Bang. Dans la première ville il a inspecté en compagnie du Tiao SOUVANNA PHOUMA les travaux du Vât P'ra Kèo auxquels l'École a contribué pour une somme de 2.000 \$. Dans la capitale du royaume il a rencontré M. LÉVY et a visité avec lui les sites archéologiques ou historiques les plus importants de la ville. L'état de ceux-ci exige qu'une conservation efficace soit créée d'urgence et qu'un local approprié soit affecté à la réserve des objets et pièces de valeur en attendant l'installation du Musée devenu indispensable. Cette nécessité impérieuse a été immédiatement exposée par M. CLAEYS aux autorités laotiennes intéressées et à S. M. le Roi de Luóng P'ra Bang qui s'est montré fort bien disposé.

— D'un rapport de M^{lle} Suzanne KARPELÈS, Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, sur une tournée dans la province des Hua P'ân, nous extrayons le passage suivant :

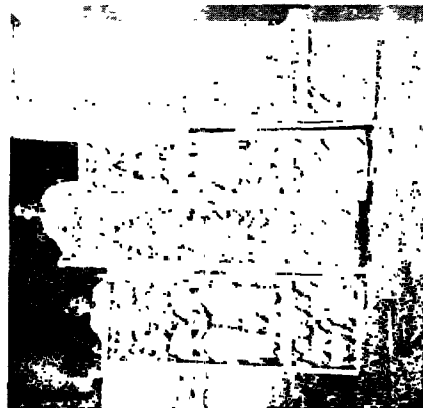
« La pagode de Mưong Soy mériterait d'être classée d'urgence comme monument historique tant par l'intérêt qu'elle présente du point de vue art bouddhique des Hua P'ân que par la valeur ethnographique de ses sculptures (pl. LVII, 1). Les quelques réparations urgentes qu'il y aurait à faire pour maintenir cette pagode en parfait état de conservation, sont de peu d'importance. A l'entrée Ouest-Nord, les rampes de l'escalier représentent des makaras dans la gueule desquels se trouve un poisson (pl. LVII, 2); un petit animal, qui ressemble à un tigre et dont l'exécution grossière montre que c'est une addition récente, est posé sur la tête de chaque makara. Sous la mâchoire inférieure de chacun d'eux, au même niveau que la 1^{re} marche, se trouve un petit panneau sculpté qui représente une scène érotique; à droite, un homme porte une femme dans ses bras; à leur droite, un homme tire l'amoureux par la longue mèche de ses cheveux. Le panneau de gauche représente un homme qui lutine une femme, tandis qu'une autre femme le tire par les cheveux. Les battants des trois portes, qui donnent accès dans le sanc-



1



2



3



4



5



6

VAT MƯƠNG SOY (HUA P'AN). 1. Ensemble. — 2. Rampes de l'escalier. — 3. Battants de porte. Cf. p. 496-497.
Th'at dit « du Chevreuil » près de Ban Phoun San (Hua P'ân). 4. Bulbe. — 5. Base. — 6. Angle Nord-Ouest. Cf. p. 499.

tuair sont en bois sculpté laqué rouge et or (pl. LVII, 3). Sur le battant de la porte droite, le panneau central représente une scène érotique composée de quatre personnages : à gauche une femme émerge à mi-corps de l'encadrement et devant elle, se trouve une jeune femme, vue de face, dont le visage a été récemment bûché ; elle est coiffée d'un énorme chignon en forme de courge qui est entouré à sa base d'un diadème en feuillage (?) et dans lequel sont plantées deux longues épingles à chignon en forme d'épis, comme celles que les femmes Thai Nua portent de nos jours encore. Un jeune homme, le chignon sur la nuque (un *Phu Thai* ?) enlace la jeune femme et à côté de lui, un autre jeune homme qui passe son bras droit sous le sien, lutine la jeune femme dont les deux bras pendent le long de son corps. Tous les personnages sont vêtus de *sin* à fleurs et motifs décoratifs, portent une ceinture, une collerette, des boucles d'oreille. Au-dessus de leur tête, des motifs décoratifs qui doivent probablement représenter des nuages stylisés ; le panneau inférieur représente de gauche à droite un joueur de khène vu de profil dont une partie du corps est masquée par l'encadrement : il est assis sur un petit siège en rotin comme ceux que les Kha font de nos jours encore ; à côté de lui, un jeune homme vu de face, également assis sur un siège Kha, porte un gilet sur une longue chemise ; il évente de sa main gauche une jeune femme au chignon en forme de courge double qui est également assise sur un siège Kha ; entre elle et le jeune homme, une tête de divinité (?) émerge d'un encadrement ; à droite, une autre figure assise, dont la partie gauche est coupée par l'encadrement du panneau, appuie sa main droite sur l'épaule de sa compagne, tandis que celle-ci, de sa main gauche, au poignet orné de bracelets, prend une chique de bétel (?) d'un panier tressé — comme ceux que l'on fait de nos jours encore — et qui repose sur les genoux de sa compagne ; mêmes coiffures que sur le panneau supérieur, mêmes *sin* également, mais les personnages de cette scène portent une veste. La porte qui est encadrée de moulures en forme de colonnes, est surmontée d'un fronton en relief représentant deux dragons dont les queues s'entrelacent et que soutiennent deux personnages dont la tête et les pieds ont été maladroitement restaurés. Au-dessus, Rāhu agrippe le corps épineux des deux dragons. De chaque côté, les murs sont décorés de sujets variés au pochoir : des rosaces de lotus stylisé, des devatās volant à travers l'espace, une fleur à la main. Au-dessus, sur un pan de mur en retrait entouré d'un encadrement, un éléphant et un phénix au-dessus desquels volent deux Gandharvis. La porte centrale est à deux battants sur lesquels sont sculptées deux divinités masculines au visage récemment et légèrement bûché ; autour de leur tête, des motifs décoratifs et entrelacs. Les deux divinités coiffées d'une tiare font le même geste mais d'une main différente ; toutes deux tiennent une conque dans une main et l'autre pend le long du corps. Leurs buste, bras, taille sont parés de bijoux ; leur *sin* est à plusieurs pans. Sur le panneau inférieur, deux personnages grotesques soutiennent de leurs mains la base sur laquelle reposent les pieds de chaque divinité. La figure à gauche représente un personnage masculin, vu de face, et accroupi ; celle à droite, représente un personnage féminin, vu de profil, avec un chignon noué sur le haut de la tête. Cette porte, comme celle de gauche, est encadrée de moulures et surmontée d'un fronton au centre duquel se trouve un lotus en rosace entre deux phénix ; au-dessus, deux dragons et un Meru stylisé : au mur, des pochoirs XVIII^e siècle qui s'effacent et où l'on distingue encore des scènes tirées des jātakas et de la vie domestique, qui se détachent, comme les autres pochoirs, sur un fond brun rougeâtre. La porte gauche comme la porte droite, n'a qu'un battant sur

lequel sont sculptées deux figures féminines dont les visage et mains ont été légèrement bûchés ; toutes deux font le même geste, les mains jointes entre les deux seins. Leurs coiffure, bijoux, *sn*, sont les mêmes que ceux que porte le personnage féminin du battant de la porte droite. Le panneau inférieur représente une scène de la vie domestique : deux personnages entre lesquels se trouvent des nuages stylisés — à gauche émerge une tête d'homme qui regarde le personnage masculin, vu de face assis sur un siège ; une longue mèche de cheveux pend sur son épaule droite ; de sa main droite il tient une longue pipe chinoise et de sa main gauche il reçoit une tabatière oblongue (comme celle en courgette, dont se servent encore les Thai Nra) que lui tend une jeune femme agenouillée et vue de face ; de la main gauche elle tient un miroir encadré ; elle est vêtue d'une veste à manches aux coudes desquelles flottent deux longs pans d'étoffe à la chinoise. Son chignon est thai nra en forme de courge. Sous l'escabeau du personnage masculin se cache un chat moustachu.

« Toutes les consoles de toiture sont en bois sculpté ; la faune et la flore qui les décorent mériteraient d'être relevées. Toutes les colonnes du péristyle sont rondes et massives. Les chapiteaux sont ornés de pétales de lotus, d'entrelacs et d'animaux divers ou bien encore représentent des scènes tirées des *jātakas*. Sur la demi-colonne à l'angle du mur, à droite, on reconnaît facilement le *jātaka* de la tortue. Sur l'autel du sanctuaire (fort sombre et qui est devenu le paradis des chauves-souris) se trouve une magnifique et grande statue du Buddha tout en cuivre, style XVIII^e siècle, aux larges épaules, attestant la terre ; le menton est rond, les longs yeux bridés ornés de nacre. L'expression du visage est très belle. Dans l'obscurité — en fin de journée — on ne peut distinguer si l'*uṣṇisa* est authentique ou non. Cette statue repose sur un magnifique socle en bronze entièrement travaillé, orné de têtes de Rāhu stylisé et de pétales de lotus. Par suite de l'obscurité et du peu de temps dont disposait le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, il a été impossible de relever ou de lire l'inscription autour du socle. D'après les dires des habitants de la région, cette statue aurait été fondue sur les ordres du roi Intha Som (1727-1776) et cette pagode aurait été construite pour l'abriter. Les murs sont décorés de pochoirs et de fresques malheureusement fort endommagés qui représentent des scènes historiques et de la vie domestique en Chine qui mériteraient d'être soigneusement relevées et étudiées. Colporteurs, hamac, maison, armée, animaux, temple, forteresse révèlent la vie du XVIII^e siècle à Pékin (?). Au-dessus de la porte centrale, on devine la grande figure d'un Buddha sur un fond rouge encadré de deux personnages. Sur le mur gauche, au-dessus de deux ouvertures dentelées qui servent de fenêtres, se déroule une fresque exécutée par un artisan chinois et qui représente les cinq Buddhas avec leurs emblèmes religieux, ombrelle, écran, bol à aumônes, lotus, feuilles de l'arbre de l'Illumination ; à leur suite, on devine l'ébauche d'une scène tirée d'un *jātaka*. Le plafond, fort endommagé, est orné de lotus en relief incrustés de verroteries. L'influence chinoise que l'on retrouve partout (exécution, décors, vêtements) s'explique par les étroites relations existant avec la Chine à l'époque d'Intha Som qui envoya deux missions à Pékin (voir LE BOULANGER, *Histoire du Laos français*, page 190 et suivantes). Dans l'enceinte de la pagode, au Nord, se trouvent un petit *Ho Pha* pour Abhiṣeka, un *th'at*, un *Ho Pha* avec table à offrandes devant chaque édicule. Les tuiles de la triple toiture de la pagode sont en bois. Sur le mur extérieur, face Ouest, on voit encore les traces des balles de fusil dues aux pirates chinois de 1914 après l'attaque de Sam Nra. La population bouddhiste de la province de Sam Nra serait très désireuse

qu'on lui permit, une fois par an, de venir en pèlerinage dans cette pagode actuellement désaffectée. Au retour, le Secrétaire général s'est arrêté pour examiner le *th'at* dit du Chevreuil qui se trouve dans le voisinage de Ban Phoun San. Ce *th'at* date de la même époque que la pagode de Mưong Soy, c'est-à-dire du XVIII^e siècle, mêmes motifs décoratifs, même facture, même esprit qui anime les scènes érotiques et de la vie domestique. La base du bulbe supérieur du *th'at* est décorée de haṃsa s'affrontant (pl. LVII, 4) et la base du *th'at* est décorée de Rāhu stylisé en motif floral et de pétales de lotus (pl. LVII, 5), comme sur le socle de la statue du Buddha en cuivre de Mưong Soy. Sur le soubassement, face Est, se trouvent plusieurs scènes en ronde bosse — à droite un homme lutte avec une femme à chignon thai nưa, tandis que derrière elle, un homme se permet certaines privautés à son égard. A l'angle Nord-Est du soubassement se trouve un magnifique taureau avec une inscription fort endommagée en caractères laotiens, fin XVIII^e siècle (pl. LVII, 6). Un fonctionnaire laotien, qui accompagnait le Secrétaire général dans cette tournée, a pu déchiffrer ces quelques mots : « C'est un herbivore ». Toujours face Est, une table à offrandes éventrée par les Chinois ; vers la droite un petit *th'at* enfoncé dans la broussaille. Face Ouest-Sud se trouve une borne en bouton de lotus comme celles que l'on voit dans toutes les pagodes de Luóng P'rà Bang et de Vieng Čăn. Du côté Sud-Est se trouve également une inscription difficile à déchiffrer disant notamment que c'est le côté du levant ; un Garuḍa s'envole. A l'angle du *th'at* se trouve le postérieur d'un lion dont l'emplacement primitif se trouve au milieu du soubassement, face Nord, jeté là par les pirates chinois en quête de trésors. Sur le soubassement, face Sud, divisé en deux parties, se trouve une inscription gravée sur la partie supérieure et qu'on n'a pu déchiffrer ; la scène représente un Gajasimha, vu de profil, couronné d'un diadème, et dont les défenses et la trompe sont fendues par suite de la brisure du stucage. Sur la partie inférieure et sous le Gajasimha, un personnage debout, vu de face, et dont la tête a été enlevée, joint les mains à la hauteur de la poitrine ; il porte un collier et une ceinture qui retient un *sin* à quatre pans superposés ; à sa gauche se trouve un petit personnage accroupi, vu de profil, les deux mains jointes en signe de salutation, le buste nu, une écharpe sur l'épaule gauche, les cheveux dans le dos (la partie supérieure de la tête a été réparée) ; derrière lui, à quelque distance, deux chasseurs le suivent (la tête du premier a disparu), portant sur un fléau un cerf suspendu par les pattes. A gauche du personnage debout ci-dessus décrit, qui doit être un mandarin ou un prince d'après ses parures et le salut respectueux du petit personnage, deux hommes, chignon sur la nuque avec turban sur le haut du crâne, sont en train de lutter. Le soubassement du petit *th'at* enfoui dans la broussaille, face Est, se trouve à l'angle Sud-Ouest faisant face à la borne en bouton de lotus qui se trouve à l'angle Ouest-Nord.

« Face Ouest-Sud, sur l'étage supérieur du soubassement, se trouve un animal au corps strié ; son museau est à terre ; auprès de lui une inscription presque illisible : « c'est l'image du tigre.... ». A l'Ouest, sur le panneau supérieur du soubassement, se trouve un nāga dont le corps occupe toute la longueur de cette face ; auprès de sa tête une inscription stipule que c'est le nāga qui se déroule (?) au milieu de 1.000 îles. A l'angle Nord-Ouest, sur la partie inférieure du soubassement, se trouve un rat avec moustaches et au-dessus de son postérieur, une inscription presque illisible stipule que c'est ici la demeure du rat. Le soubassement face Nord a été éventré et c'est là que se trouvait l'emplacement primitif du lion abandonné au Sud-Est, ce qu'une inscription, en partie illisible, vient confirmer en stipulant que « du côté Nord..... le lion »

Ethnologie. — M. P. LÉVY, Chef du Service Ethnologique, a continué le cours de ses recherches ethnologiques sur les Laotiens du centre urbain de Luóng P'rá Bang. De nouveaux documents sur la magie, sur les coutumiers et sur la vie religieuse ont été rassemblés par ses soins. L'enquête approfondie entreprise depuis juillet 1939 sur l'ensemble des fêtes régulières ou exceptionnelles a été poursuivie jusqu'à l'achèvement du cycle annuel.

M. Paul LÉVY a poursuivi à Hanoi, en vue de leur prochaine publication, le classement et l'étude des nombreux documents recueillis par lui. La diffusion de ces documents contribuera à une meilleure compréhension de la vie sociale et religieuse des Laotiens, dont certains aspects, jusqu'ici, n'ont pas été étudiés avec l'attention qu'ils méritent.

— Sous la direction de M. Paul LÉVY, il a été dressé une série de cartes montrant la répartition des différents groupes ethniques en Indochine. Une carte se rapportant aux Hua P'an et à leur répartition sur le territoire indochinois, a été communiquée à l'Ecole par le Résident de Sam Nua, ainsi qu'une carte indiquant la situation des villages Kha Tamung de la délégation d'Attopeu (Paksé).

Relations extérieures.

FRANCE.

Dans son numéro de mars-avril 1940, *Le Musée de l'Homme, Bulletin mensuel d'informations* a publié la note suivante :

« Notre exposition d'Indochine Française.

Depuis le 23 mars, une exposition d'Indochine remplace l'exposition d'Afrique Noire, mais, les fêtes de Pâques entraînant l'absence de nombreux Parisiens, il n'a pas été fait d'inauguration.

Lors d'un séjour du Professeur RIVET en Indochine, en 1932, la collaboration de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à Hanoi, dirigée par M. George CÉDÈS, avait été promise à notre Musée. Depuis, l'Ecole et dernièrement l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme, plus spécialisé dans les recherches ethnologiques, veulent bien consacrer une partie de leur activité à recueillir, au cours d'enquêtes ethnographiques, une ample moisson de documents, d'objets et de photos, à l'intention du Musée de l'Homme. C'est grâce à ces efforts persévérants et méthodiques, grâce aussi au concours de l'Institut Océanographique de Nhatrang, dirigé par M. CHEVEY, que nous avons pu, depuis 1932, constituer les bases essentielles de notre section indochinoise.

« A côté de certains objets exposés déjà (statues *Moi* de la Mission RIVET, palanquin et objets funéraires de la Mission CUISINIER-DELMAS...), nous présentons surtout, cette fois-ci, les derniers envois de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (notamment de M^{lle} E. COLANI et de M. J. Y. CLAEYS), de l'Institut Océanographique de Nhatrang. A la division classique par groupes ethniques que l'on trouve déjà dans notre salle d'Asie, il nous a semblé préférable de substituer, cette fois, des ensembles d'objets typiques des modes d'activité (pêche, culture en rizière ou en ray), de techniques (vannerie, bijouterie), de la vie sociale et religieuse (instruments de musique, culte des esprits) communs à plusieurs groupes et à de grandes régions et une série de costumes. Cependant, après cette vue rapide qui essaie de restituer une atmosphère de vie, nous avons voulu choisir quelques aspects particuliers et insister notamment sur la civilisation annamite dont on connaît l'importance culturelle et civilisatrice.

« Enfin parmi les photos destinées à rendre plus proche et plus sensible la beauté des types humains et des sites, mentionnons qu'un grand nombre est dû au talent de M^{me} Thérèse LE PRAT. »

— Le Salon de la France d'Outre-Mer a été inauguré le 3 mai. Les envois de l'Ecole Française y occupent une section spéciale installée par les soins de M. Philippe STERN, Conservateur *p. i.* du Musée Guimet, et M^{me} G. de CORAL-RÉMUSAT, Correspondants de l'Ecole Française. Cette section comprend de nombreuses publications, cartes, tableaux statistiques, photographies, moulages et autres documents susceptibles de renseigner le grand public sur l'activité de l'Ecole Française et l'étendue de sa tâche scientifique en Extrême-Orient.

BELGIQUE.

Le jeudi 9 mai 1940 au soir, quelques heures avant l'invasion du territoire belge et le premier bombardement de Bruxelles, M^{me} de CORAL-RÉMUSAT a donné à l'Institut des Hautes Études de Belgique une conférence traitant des travaux récents de l'École Française d'Extrême-Orient au Cambodge ; la conférence que M^{lle} Jeanne CUISINIER de l'Institut Ethnologique à Paris, devait faire le lendemain 10 mai sur « l'Origine cambodgienne du calendrier Muong » n'a pu avoir lieu en raison des circonstances.

HOLLANDE.

M^{me} de CORAL-RÉMUSAT, Correspondant de l'École Française, a visité à deux reprises la Hollande. Nous extrayons le passage qui suit, d'une lettre adressée par elle au Directeur de l'École Française, à la date du 31 mars :

« Du 27 janvier au 10 février 1940, j'ai séjourné à l'Institut français d'Amsterdam (Maison Descartes) pour travailler dans les Musées coloniaux et les bibliothèques de Hollande. Le jeudi 8 février j'ai fait dans cette institution, sous la présidence de son directeur M. Etienne GUILHOU, une conférence avec projections dont le sujet était « l'Art d'Añkor et l'évolution de ses thèmes décoratifs, d'après les travaux les plus récents ». Cette conférence a été répétée le lendemain à l'Université d'Amsterdam pour les élèves du Professeur SCHRIEKE.

« A la suite de ces deux exposés l'Alliance française m'a demandé de faire en mars une tournée à travers la Hollande. Après un bref retour à Paris pour chercher la documentation nécessaire, je suis donc revenue à Amsterdam le 7 mars et le 8 je donnais une première séance dans la grande salle de l'Institut Colonial, sous la présidence du Professeur SCHRIEKE. Puis j'ai parlé dans les villes suivantes : Hilversum 11 mars, La Haye 12 mars, Nimègue 13 mars, Rotterdam 14 mars, Maastricht 15 mars, Haarlem 16 mars, Leeuwarden 18 mars, Hengell 19 mars, Breda 20 mars. Un peu différente de la première, cette conférence se divisait en deux parties : 1^o les travaux récents de l'École Française d'Extrême-Orient au Cambodge en insistant sur leur relation avec les méthodes d'anastylose pratiquées aux Indes Néerlandaises ; 2^o l'évolution de l'art khmèr et ses principaux points de contact avec l'art de Java. Ce sujet a semblé intéresser vivement un public extrêmement averti de tout ce qui touche aux questions coloniales. A Amsterdam et à Rotterdam la conférence a été suivie de la projection du film « Princesses d'Añkor ».

« Dans le courant de l'hiver j'ai remis au Professeur SCHRIEKE un article abondamment illustré à propos des récents travaux de l'École à Añkor et un compte rendu du petit volume publié dernièrement par M. MARCHAL sur les collections khmères du Musée

Louis Finot. Les deux notices paraîtront dans un prochain numéro de la revue *Culturel Indîë*. »

CHINE.

M. le Vice-Amiral d'Escadre DECOUX, Gouverneur Général de l'Indochine, accompagné de M. CÈDÈS, Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, a inauguré le 21 novembre à Fort-Bayard, le monument élevé par la Société des Amis de l'École Française d'Extrême-Orient, avec le concours de l'Administration du Territoire de Kouang-tcheou-wan, à la mémoire de la frégate *Amphitrite*.

Le monument qui a sept mètres de haut est en forme de proue. Il se dresse comme une sorte d'amer à l'intérieur de la baie de Fort-Bayard, dans l'axe d'une avenue devant la Résidence. Sa partie antérieure porte un cartouche de bronze traité dans le style de la fin du XVII^e siècle. Sous un médaillon où figure en bas-relief l'image de la frégate, un dauphin et un dragon s'affrontent encadrant une ancre marine. En « chef », une banderole porte le nom de l'*Amphitrite*. Sur la partie postérieure du monument plusieurs plaques, également en bronze, donnent en français et en caractères chinois la raison de cette commémoration et les noms des membres de l'équipage. Le monument a été exécuté par M. ROTH, Ingénieur des Travaux publics à Kouang-tcheou-wan, sur les plans de M. J. Y. CLAEYS, Chef du Service archéologique de l'École Française d'Extrême-Orient. Le cartouche a été modelé par ce dernier et moulé sous la direction technique de M. MERCIER, Chef des travaux pratiques de l'École Française d'Extrême-Orient.

— L'École est entrée en relations d'échange avec les « Hautes Etudes » de Tien-tsin.

JAPON.

Le Général NISHIHARA, Chef de la Mission Japonaise, a fait don à l'École d'une somme de 1.000 piastres destinée au développement des échanges intellectuels avec le Japon.

— L'École est entrée en relations d'échange avec la « Société pour le développement des relations culturelles internationales » (Kokusai Bunka Shinkokai) et avec la « Society of Friends of Eastern Art », à Tôkyô.

ILES PHILIPPINES.

Le Dr. O. JANSÉ, Membre correspondant de l'École Française, a continué, pour le compte de l'Université de Harvard, ses recherches dans les Iles Philippines. Il a pu repérer, entre autres sites archéologiques, l'emplacement de plusieurs nécropoles Song et Ming présentant un intérêt certain. Le mobilier funéraire en est parfois assez riche. Par exemple dans une seule sépulture, se trouvaient associés : de la porcelaine Ming, une « amphore » provenant sûrement de Sāvānk'ālōk, deux bols de type Song, presque identiques à des pièces découvertes au Tonkin et au Thanh-hoá. Il y avait aussi de la céramique rouge, de fabrication locale assez curieuse. Les squelettes sont en général assez bien conservés et présentent parfois des positions bizarres. En ce qui concerne le partage des produits des fouilles, les Philippines ont été très libérales et en ont laissé pour l'Université de Harvard la presque totalité.

M. JANSÉ a fait un voyage à Cèbre, Mindanao, Basilan et Jolo, où il a étudié des collections privées et fait quelques sondages. L'île de Cèbre paraît particulièrement

intéressante au point de vue archéologique. Les habitants y ont trouvé accidentellement des quantités considérables de céramiques Song et Ming.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

L'École Française vient d'expédier à Cambridge (Etats-Unis d'Amérique) une collection d'objets de fouilles, recueillis par le Dr. O. JANSÉ au Tonkin et en Annam (*BEFEO.*, t. XXXIX, p. 332). Ces objets seront exposés au Harvard-Yenching Institute.

THAÏLANDE.

La deuxième mission archéologique organisée par l'École française d'Extrême-Orient en Thaïlande a duré cette année de la fin avril au 22 juin. Le personnel affecté à cette mission comportait M. Pierre DUPONT, membre de l'École, M. TẠ-MỸ-NHÀ, dessinateur, M. BUN LAO, secrétaire, et M. NGUYỄN-HỮU-THỌ, photographe, tous détachés de la direction de l'École à Hanoi.

Les fouilles eurent lieu cette année encore dans la région de Nāk'ôn Pāthôm. Commencées dans les derniers jours d'avril, elles comportèrent d'abord quelques brefs travaux pour achever le dégagement du Wāt P'rā Men, notamment de perrons particulièrement archaïques masqués par des blocages de briques. Le chantier fut ensuite transporté au Wāt P'rā Pāt'on, situé à 5 km. environ à l'Est de Nāk'ôn Pāthôm et où, à côté d'une pagode moderne et d'un stūpa du type mōn, se trouvait un tertre qui avait déjà livré des objets en stuc.

Les travaux sur cet emplacement, qui durèrent sept semaines, permirent de découvrir un édifice de plan carré, ayant 16 m. de côté environ, dont le corps même, conservé sur une hauteur moyenne de 2 m. 50, reposait sur un double soubassement en gradins. L'édifice comportait sur chaque face cinq Buddhas, trois assis à l'européenne et deux sur le nāga, placés dans des niches flanquées de colonnettes et de pilastres. De nombreux fragments en stuc (têtes, rinceaux, volutes), provenant de la décoration des entre-pilastres, ont été retrouvés sur le soubassement supérieur pendant les fouilles.

Des sondages pratiqués dans les soubassements, qui atteignent une longueur de 35 m. environ, ont permis de déceler plusieurs états dans la construction du monument. Dans le premier, l'édifice avait une base propre de 2 m. environ et un soubassement unique de même hauteur. La décoration en stuc de la base, qui a été conservée, comportait des motifs géométriques et végétaux et, aux angles de chaque redent, une tête de makara portant un petit personnage dans la gueule. Le soubassement, large d'1 m. 50 environ, était décoré d'éléphants et de garuḍa alternés, en bas-relief, sauf près des perrons axiaux qui étaient flanqués de lions. Les perrons eux-mêmes, dont deux sont déjà dégagés, sur les faces Sud-Ouest et Sud-Est, avaient des échiffres à cannelures ornées de têtes humaines.

Ce premier soubassement a été ultérieurement exhausé de telle façon que toute la base proprement dite du monument a été masquée (ce qui a sauvé la décoration stuquée). La décoration de ce deuxième état, beaucoup plus simple, comporte simplement des motifs d'appliques réalisés en briques. A une date plus récente, le même soubassement a été élargi de 0 m. 50 environ et doublé à l'extérieur par un second gradin, moins haut de 2 m. environ et large de 6 m. dans lequel les perrons anciens ont été enrobés. Au Wāt P'rā Men, dégagé l'an dernier, on constatait les mêmes modifications: exhaussement

des terrasses, élargissement de la base du monument. Peut-être ont-elles été rendues nécessaires par l'état de la région en saison des pluies.

Outre les fragments en stuc déjà cités, les fouilles ont livré une petite tête de Buddha en granit bleuté, divers objets de bronze (clochette, grelots) et quatre plaques votives en métal (une en bronze, deux en argent, une en argent et or).

Trois cents photographies environ ont été prises tant du monument que des objets qui y furent trouvés. Après élimination des fragments de faible intérêt, le partage final entre l'École française d'Extrême-Orient et le Service archéologique thaïlandais a permis de rapporter à Hanoi une centaine de pièces environ.

Avant le retour de la mission en Indochine, une trentaine de photographies ont été prises à Bangkok au Wāt Rac'abopitr.

— Le Gouvernement thaïlandais a promulgué le 6 mars 1940 un décret fixant la transcription officielle de la langue thaïlandaise en caractères latins. Cette transcription a été élaborée par une commission de l'Institut Royal, présidée par le Prince VARNAVAIDYAKARA, qui a pris pour base *Notre transcription du siamois* (BEFEO., XXXI, p. 355), et a bien voulu solliciter l'avis et les conseils du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient avant de soumettre ses conclusions à la ratification du premier ministre. Voici en quoi cette transcription officielle dite « précise » diffère de la nôtre :

TRANSCRIPTION DU BEFEO.,XXXI.	TRANSCRIPTION OFFICIELLE.
kh	kh'
k	k''
s'	ç
ñ	y' (à l'initiale), n' (à la finale)
ç	s'
ô, ôi	o, oi
è	æ
o, uo, uoi	œ, uœ, uœi
ai	ai
au, au, eu, èu, ieu	ao, ao, eo, æo, ieo
ah, oh, etc.	äh, öh, etc.
o (ton retombant)	ô

En outre, le Gouvernement thaïlandais a accepté pour l'usage courant (cartes géographiques, journaux en langue européenne) une transcription dite « générale » qui se distingue de la précédente par la suppression à peu près complète des signes diacritiques.

Pour les voyelles, le signe de la brève est supprimé, ou du moins reste facultatif. Pour les consonnes, voici les différences entre les deux systèmes :

TRANSCRIPTION PRÉCISE.	TRANSCRIPTION GÉNÉRALE.
kh, kh', k', k'', kh''	kh
č	čh
ch, c', ch'	ch
y', y	y
d, d	d
t, t	t
th, th, t', t', th', th'	th
n, n	n
ph, p', ph'	ph
f, f'	f
l, l	l
ç, s', s, s	s
h, h'	h

Nous emploierons dorénavant dans le *Bulletin* la transcription officielle précise pour les travaux philologiques, et la transcription générale pour les autres.

NÉCROLOGIE

JEAN DE MECQUENEM

Une lettre arrivée de France tout récemment, nous apprend, avec un retard de plus d'une année, la mort de M. Jean de MECQUENEM, architecte diplômé et ancien membre de l'Ecole Française, survenue à Bayonne par suite d'un accident, le 2 septembre 1939.

Nommé pensionnaire de l'Ecole en 1910, J. de MECQUENEM fut chargé en 1911 de la Conservation d'Añkor, à titre intérimaire. L'année d'après il quitta la colonie. Pendant son séjour en Indochine, J. de MECQUENEM se consacra plus spécialement à l'art khmèr. Il fut l'un des premiers à explorer méthodiquement le temple de Běn Mālā sur lequel il publia un très substantiel mémoire dans le tome XIII de notre *Bulletin* (1913). De retour en France, il n'avait point cessé de suivre avec un vif intérêt les travaux de l'institution à laquelle il avait appartenu pendant deux ans. Un article de lui *Sur quelques principes d'architecture cambodgienne*, parut dans les *Etudes Asiatiques* en 1925 (vol. XX des *Publications de l'Ecole Française*). Deux autres articles, également consacrés à l'art khmèr, furent publiés en 1936 et 1938 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, où il a donné, de plus, une savante étude sur le rôle de la Ziq-Kurat dans l'architecture mésopotamienne (1939). J. de MECQUENEM a trouvé la mort en se jetant à l'eau pour sauver un de ses neveux, pris par un remous, au cours d'un bain dans l'Adour. Son corps ne fut retrouvé que trois jours après. Parmi les membres de l'Ecole Française qui l'ont connu pendant son stage au Cambodge, il laissera le souvenir d'un compagnon de brousse parfait, à l'érudition sûre, profondément dévoué à sa tâche d'archéologue-explorateur.



ANDRÉ-ROBERT D'ARGENCE.

Le 20 août 1940, est mort à Hanoi, à l'âge de 73 ans, M. André-Robert d'ARGENCE, dont le nom restera attaché à la belle collection préhistorique et archéologique, provenant du Tonkin et du Nord-Annam, qu'il a cédée en 1913 au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

D'ARGENCE était né aux Beaux de Breteuil (département de l'Eure) le 28 septembre 1867. Arrivé au Tonkin en 1885, il fut nommé instituteur à Hanoi le 1^{er} mai 1886. Cinq ans après, il fut envoyé à Bắc-ninh pour y diriger l'école franco-annamite de la province. Rappelé à Hanoi en 1892, il fut successivement directeur des écoles de la ville et inspecteur des écoles de Hà-dông, titre qu'il conserva jusqu'à sa mise à la retraite, le 25 octobre 1925.

Bien que ses occupations absorbassent une grande partie de son temps, d'ARGENCE fut, pendant de longues années, un des membres les plus actifs de la Commission des Antiquités du Tonkin. Dès 1905, il fut des nôtres : il vint prendre part à toutes les séances de la Commission des Antiquités, et il donna sur les sujets en discussion des avis toujours écoutés.

Nommé correspondant de l'Ecole le 3 avril 1934, il fut chargé de faire une petite fouille archéologique à Uông-bi et dans la citadelle des Hố. Malgré la supériorité que son âge n'était pas seul à lui assurer, il fut pour ceux qui étudiaient le passé de l'Annam un ami et un guide, et les liens qui se formèrent entre eux allèrent toujours en se resserrant.

D'ARGENCE avait épousé le 28 janvier 1904 la filleule de Jean DUPUIS, fille d'Albéric d'ARGENCE, commandant en 1873 la canonnière le *Laokay*. M^{me} d'ARGENCE a eu l'obligeance de me communiquer les papiers de son mari. J'en extrais la note suivante : elle apporte des faits qui ne me semblent pas être tous connus des historiens du Vieux Hanoi.

Profondément honnête et sincère dans tous les actes de sa vie, d'ARGENCE voulait aussi, comme on peut s'en rendre compte par ses notes manuscrites, que la science n'affirmât que ce qu'elle savait avec certitude.

NGUYỄN-VĂN-TÔ.

LA PAGODE DU PETIT LAC DE HANOI.

En 1886, je fus chargé par mon chef M. G. DUMOUTIER, de recueillir des renseignements sur différents monuments de la ville de Hanoi. Comme à cette époque les moyens de déplacement étaient fort précaires, je commencerais par ce que je voyais autour de moi : le Petit Lac, la pagode de la montagne de Jade et le kiosque qui se trouve au milieu du Lac.

Le Petit Lac ou Lac de l'Epée restituée communiquait jadis avec le Sông Cái, et périodiquement on y donnait des joutes qui mettaient aux prises les bateliers du grand Fleuve et les marins de la flotte annamite. Il s'appelait alors Hố-trần-thúy. Dans un îlot, situé près du bord, était installée une poudrière qui se trouvait ainsi à l'abri des incendies toujours si fréquents dans les villes construites en pailloles.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, une bande de rebelles connue sous le nom de « Cinquante étendards (*Ngũ-thập-kỳ*) » ravageait tout le moyen delta et venait commettre des déprédations jusqu'aux portes de Hanoi, dont elle franchissait les barrières pour incendier les maisons et piller les habitants. Le Gouvernement fit organiser une troupe de partisans » pour combattre cette bande dont le centre de ralliement se trouvait dans la province de Thái-nguyên. Après une campagne pénible et meurtrière, les pirates furent cernés dans un massif rocheux connu sous le nom de Ngoc-son « Montagne de Jade ». Ce repaire étant inaccessible, il fallut, pour réduire les rebelles, les cerner et incendier la forêt afin de faire périr l'ennemi dans les flammes.

De retour à Hanoi, après cette pénible expédition, les soldats reçurent une récompense en argent et un congé de repos. Pour passer le temps, ils recueillirent tous les moellons et toutes les rocailles dont ils purent s'emparer : ils en firent un grand tas sur le bord Est du Petit Lac et en souvenir de la rude campagne qu'ils avaient faite, ils nommèrent cet amas de pierres Ngoc-son, et chaque soir ils se réunissaient là pour prendre le frais et boire de l'alcool.

Au commencement du siècle dernier, lors de la construction de la citadelle de Hanoi, la poudrière fut transférée dans la nouvelle citadelle et l'île fut abandonnée à la végétation sauvage. Un ancien tông-dòc de Hanoi, sage et érudit, venait souvent en barque pour se reposer et faire de la poésie avec d'autres lettres de ses amis, à l'abri du bruit et des foules. Des jeunes gens se joignirent à eux et le lieu devint un rendez-vous de savants. L'îlot défriché, ils y firent construire un petit pagodon en l'honneur du génie de la littérature. Le vieux lettré étant mort, ses adeptes se dispersèrent et ne fréquentèrent plus ce lieu qu'à des dates périodiques pour faire des cérémonies à la mémoire de leur ancien maître. Petit à petit, le temple fut agrandi, des dépendances y furent ajoutées, un pont en planches en facilita l'accès. Il y a cinquante ans les planches de ce pont étaient encore mobiles et, pour en interdire l'accès, il suffisait d'en retirer une ou deux.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

5 janvier 1940.

RECTIFICATIF À L'ARRÊTÉ DU 18 AVRIL 1939 RELATIF AU PARC D'ANGKOR
(*J. O.*, 1940, p. 117):

Le Gouverneur Général *p. i.* de l'Indochine, Grand Officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur Général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 20 août 1939 ;

Vu l'arrêté n° 2750 du 18 avril 1939 portant réglementation du « Parc d'Angkor » ;

Sur l'avis du Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient ;

Le Conseil de Gouvernement entendu,

Arrête :

Article premier. — L'article 4 de l'arrêté du 18 avril 1939 susvisé est modifié et remplacé par le nouvel article suivant :

« Seules pourront exercer le métier de guide et seront admises comme telles dans le groupe d'Angkor les personnes engagées à cet effet par l'Office central du Tourisme indochinois. Ces guides relèveront pour la solde et la discipline de cet organisme. Ils seront agréés, instruits et entraînés par les soins du Conservateur d'Angkor qui certifiera leurs capacités. Il leur sera délivré un brassard et un certificat attestant leur qualité de guide agréé. Ils seront recrutés par l'Office par contrat d'une durée d'un an seulement, renouvelable d'accord parties à l'expiration de chacune de ces périodes.

« Pour toutes les catégories de visiteurs, les prix de location de guides seront fixés et perçus par l'Office central du Tourisme indochinois ».

Art. 2. — Le 1^{er} alinéa de l'article 13 du même arrêté est modifié ainsi qu'il suit :

Au lieu de :

« Les manquements ou infractions aux dispositions concernant le droit d'entrée et la taxe spéciale prévus aux articles 3, 4 et 10 (le reste sans changement) »,

Lire :

« Les manquements ou infractions aux dispositions concernant le droit d'entrée et la taxe spéciale prévus aux articles 3 et 10 (le reste sans changement) ».

Art. 3. — Le Secrétaire Général du Gouvernement Général de l'Indochine, le Résident Supérieur au Cambodge, le Trésorier Général de l'Indochine, le Trésorier-Payeur du Cambodge, le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient et le Président de l'Office central du Tourisme indochinois sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 5 janvier 1940.

CATROUX.

26 janvier 1940.

ORDONNANCE ROYALE PORTANT RÉORGANISATION DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PÂLI,
RENDUE EXÉCUTOIRE PAR ARRÊTÉ DU 22 AVRIL 1940

(*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 896) :

Nous, Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong Chamchakrapong Hariréach Barminthor Phouvanay Kraykéofa Soulalay Préa Chau Crung Campuchéa Thippeday, Roi du Cambodge,

Vu l'Ordonnance royale du 11 juillet 1897 sur l'Administration générale du Royaume ;

Vu l'Ordonnance royale du 31 décembre 1926, fixant les attributions du Conseil des Ministres ;

Vu l'Ordonnance royale n° 62 du 6 juillet 1928, réorganisant l'École supérieure de Pâli ;

Vu l'arrêté du Gouverneur Général du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;

Vu la délibération de la Commission Permanente du Conseil des Ministres en date du 7 décembre 1939 ;

Vu l'entente intervenue entre M. le Résident Supérieur et Nous ;

Sur la proposition du Conseil des Ministres,

Ordonnons :

Fondation. — Mission.

Article premier. — L'École supérieure de Pâli est réorganisée sur les bases suivantes :

Elle a pour but de favoriser et de développer les études de théologie bouddhique par un enseignement rationnel des langues anciennes sacrées, le pâli et le sanscrit, et de toutes les connaissances indispensables à la compréhension et à l'explication des textes religieux, en vue de la préparation des bonzes à leur double fonction de prédicateur et d'éducateur.

Art. 2. — Les matières enseignées à l'École supérieure de Pâli comprennent obligatoirement :

- 1^o langues anciennes sacrées : pâli et sanscrit ;
- 2^o langue et littérature khmère, religieuse et profane ;
- 3^o histoire politique, religieuse et archéologique du Cambodge ;
- 4^o histoire générale du bouddhisme ;
- 5^o principes de théologie bouddhique ;
- 6^o géographie de l'Indochine et des pays voisins, notamment des pays bouddhiques, et premiers éléments de géographie universelle ;
- 7^o langue française : vocabulaire courant, lecture expliquée, grammaire, exercice de traduction ;
- 8^o arithmétique ;
- 9^o histoire des religions.

Organisation.

Art. 3. — En vue d'assurer à cette institution un fonctionnement approprié aux fins poursuivies, l'École supérieure de Pâli est placée sous la direction technique de l'École Française d'Extrême-Orient. Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique délégué permanent au contrôle des Écoles de Pâli appliquera les directives ainsi données et adressera au Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient un exemplaire du rapport annuel du Directeur de l'École supérieure de Pâli et de tout texte modifiant l'organisation de cette école.

Art. 4. — L'École supérieure de Pâli du Cambodge relève directement de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Le personnel enseignant de l'Ecole comprend :

Un Directeur, un Sous-Directeur, des Professeurs titulaires, des chargés de cours et de conférences.

Art. 5. — Le personnel de Direction et d'enseignement susvisé reçoit les directives d'un Conseil d'administration ainsi constitué :

Le Ministre de l'Instruction publique.....	<i>Président,</i>
Le Ministre des Cultes.....	<i>Vice-Président,</i>
Le Directeur de l'École supérieure de Pâli.....	} <i>Membres,</i>
Le Délégué du Protectorat auprès du Gouvernement cambodgien.....	
Un délégué du Chef de la Secte Thommayuth.....	
Un délégué du Chef de la Secte Mohanikay.....	
Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique.....	
Le Sous-Directeur de l'École supérieure de Pâli avec voix délibérative...	<i>Rapporteur.</i>

Fonctionnement.

Art. 6. — Le Conseil d'administration se réunit obligatoirement à Phnom Penh une fois par an.

Art. 7. — Le Directeur de l'École supérieure de Pâli préside, sous sa responsabilité, au fonctionnement de l'Ecole. Il tient le registre matricule des élèves, il dirige les études conformément au programme adopté, il règle les questions de discipline intérieure et, le cas échéant, propose à Notre Ministre de l'Instruction publique, après avis du Conseil des professeurs, l'exclusion des élèves. Enfin, il établit trimestriellement un rapport sur la situation morale de l'Ecole et la marche des études, et annuellement un rapport d'ensemble sur le fonctionnement de l'Ecole.

Ces rapports sont remis au Ministre de l'Instruction publique qui les communique à M. le Résident Supérieur au Cambodge et au Secrétaire général de l'Institut Bouddhique.

Le Sous-Directeur assiste le Directeur et le supplée en cas de maladie ou d'empêchement.

Art. 8. — Le Directeur et le Sous-Directeur sont après avis du Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient choisis par M. le Résident Supérieur, en Conseil des Ministres, parmi les professeurs et anciens professeurs de l'Ecole âgés de plus de 40 ans et comptant un minimum de dix années effectives de professorat, sur une liste de quatre professeurs titulaires de l'Ecole, présentée par le Ministre de l'Instruction publique.

Ces nominations sont consacrées par Ordonnance royale.

Le Directeur et le Sous-Directeur seront classés à la 1^{ère} catégorie B du tableau prévu par l'arrêté du Gouverneur Général du 13 juin 1927.

Art. 9. — Les professeurs titulaires sont nommés par Ordonnance royale à la suite d'un concours dont le programme sera fixé par Notre Ministre de l'Instruction publique pour chaque vacance et auquel seront seuls admis les candidats pourvus du diplôme de l'École supérieure de Pâli.

Les professeurs titulaires seront classés à la 2^e catégorie A.

Art. 10. — L'indemnité mensuelle dite « nichphât » accordée aux professeurs titulaires est fixée ainsi qu'il suit :

Professeurs après 15 ans	80 \$
— avant 15 ans et après 10 ans	70 \$
— avant 10 ans et après 5 ans	60 \$
— avant 5 ans	50 \$

Le Directeur et le Sous-Directeur reçoivent respectivement une indemnité dite « nichphât » de 1.200 \$ et de 1.080 \$ par an.

Art. 11. — Les chargés de cours et de conférences seront désignés par arrêté de M. le Résident Supérieur, qui fixera les indemnités à leur allouer.

Les cours de langue française et d'arithmétique seront confiés à un ou des professeurs français titulaires d'un brevet de connaissance de langue cambodgienne ou à des instituteurs.

Recrutement. — Régime intérieur de l'Ecole.

Art. 12. — L'École supérieure de Pâli reçoit les élèves titulaires à la suite d'un concours annuel.

La durée des études est fixée à quatre années.

Les cours commencent chaque année à partir du 1^{er} mai et se terminent à la fin de février de l'année suivante.

Les vacances ont lieu chaque année du 1^{er} mars au 30 avril et pendant la fête de Kanben.

Art. 13. — Le régime de l'Ecole est l'externat.

Art. 14. — Les élèves titulaires sont nommés dans l'ordre de classement du concours d'admission jusqu'à concurrence du nombre fixé chaque année par arrêté ministériel.

Art. 15. — Le concours d'admission est ouvert chaque année à Phnom Penh dans le courant du mois de février à une date qui sera fixée par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Nul ne peut être admis à concourir s'il n'est âgé de moins de 30 ans et s'il n'est titulaire du certificat de connaissances élémentaires de pâli.

Art. 16. — Tout candidat devra adresser avant le 15 janvier au Ministre de l'Instruction publique une demande écrite et signée à laquelle seront jointes les pièces suivantes :

- 1^o Un acte de notoriété ou de naissance établi dans les formes réglementaires ;
- 2^o Un certificat de bonnes vie et mœurs délivré, pour les candidats religieux par le Chef de la pagode où ils résident, et pour les laïcs par le Mèkhum dont ils dépendent ;
- 3^o Une copie certifiée conforme du certificat de connaissances élémentaires de pâli.

L'autorisation de concourir lui sera notifiée par voie administrative.

Art. 17. — Le concours d'admission a lieu devant l'assemblée des professeurs réunis en Commission d'examen sous la présidence de Notre Ministre de l'Instruction publique ou son délégué.

Il comprend des épreuves écrites et des épreuves orales cotées de 0 à 20.

Épreuves écrites :	Coefficient :
1 ^{re} Dictée cambodgienne de quinze lignes.....	2
2 ^o Traduction en cambodgien d'un texte pâli de cinq lignes, tiré du livre en feuille de latanier dit <i>Kampi Athac Katha Théamebât</i>	3
3 ^o Commentaire d'une prescription en pâli tiré du livre dit <i>Kampi Préa Théamebât</i>	3
4 ^o Récit d'un épisode choisi dans le <i>Kampi Athac Katha Préa Théamebât</i>	3

Ne seront admis à subir les épreuves orales que les candidats qui auront obtenu 110 points pour l'ensemble des épreuves écrites.

Épreuves orales :	Coefficient :
1 ^o Une interrogation sur les règles grammaticales Moul en pâli.....	2
2 ^o Une interrogation sur un épisode de la vie du Bouddha (depuis la descente du Préa Séthéat du pays céleste dit « Dos-Set » jusqu'au jour où il est devenu Bouddha)	2
3 ^o Une interrogation sur le Préa-Viney	2
4 ^o Une interrogation sur l'histoire de la religion bouddhique	2

Aux différentes épreuves écrites et orales la note zéro est éliminatoire. Le nombre total de points exigés pour être admis comme élève est fixé à 190.

Art. 18. — A l'issue du concours, la Commission établit un procès-verbal contenant une liste des candidats classés par ordre de mérite. Les élèves titulaires admis à l'Ecole sont nommés par arrêté du Ministre de l'Instruction publique.

Art. 19. — Le programme de chaque année d'études est dans son ensemble fixé ainsi qu'il suit :

1^{re} année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire du Cambodge jusqu'à la fin de la période d'Angkor, géographie du Cambodge, arithmétique, thème, version et conversation pâli, rédaction cambodgienne ;

2^o année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire du Cambodge de l'époque d'Angkor jusqu'à nos jours, géographie de la Péninsule indochinoise et de l'Asie orientale, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses ;

3^o année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire religieuse et archéologie du Cambodge, doctrine bouddhique, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses ;

4^o année : Pâli écrit et oral, français, histoire générale des religions, langue et littérature khmères, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses.

Art. 20. — Les heures de cours et l'emploi du temps sont fixés par décision du Directeur de l'Ecole en Conseil des professeurs et approuvée par Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 21. — Les élèves d'une année d'études ne seront admis à suivre les cours de l'année suivante qu'après avoir satisfait à un examen de fin d'année devant une Commission composée des professeurs de l'Ecole sous la présidence du Directeur ou, le cas échéant, du Sous-Directeur de l'Ecole.

Les élèves qui n'auront pas satisfait à cet examen devront redoubler la même année d'études. Dans le cas d'insuffisance notoire, ils pourront être licenciés par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition du Conseil des professeurs.

Art. 22. — A la fin de leur 4^e année d'études, tous les élèves sont astreints à se présenter à l'examen de sortie pour l'obtention du diplôme de l'École supérieure de Pâli du Cambodge.

Cet examen a lieu annuellement devant une commission désignée par Notre Ministre de l'Instruction publique et comprenant :

Le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient ou son délégué...	} Membres.
Le Directeur de l'École supérieure de Pâli.....	
Les professeurs de l'École supérieure de Pâli.....	
Deux achar désignés par Notre Ministre de l'Instruction publique	
Le délégué du Chef de la Secte Thommayuth	
Le délégué du Chef de la Secte Mohanikay	
Le délégué du Protectorat auprès du Gouvernement Cambodgien	

La présidence de cette commission sera assurée par Notre Ministre de l'Instruction publique ou son délégué.

L'examen comprend des épreuves écrites et des épreuves orales.

Les compositions écrites seront choisies par une commission spéciale à la désignation de Notre Ministre de l'Instruction publique. Les sujets de compositions seront placés sous plis cachetés, qui ne seront ouverts qu'en présence des candidats.

Épreuves écrites :	Coefficient :
1 ^o Traduction d'un texte pâli en cambodgien (3 heures).....	3
2 ^o Traduction d'un texte sanscrit en dévanagari, en cambodgien (2 heures).....	3
3 ^o Traduction d'un texte cambodgien en français (2 heures)	2
4 ^o Commentaire d'une prescription de l'Abhidhamma ou du Prea-Viney (3 heures)	2
5 ^o Traduction d'un texte cambodgien en pâli (2 heures)	3
6 ^o Rédaction en pâli sur un sujet donné (3 heures).....	3

Épreuves orales :	Coefficient :
1 ^o Traduction et explication d'un texte sanscrit en dévanagari (transcription cambodgienne et latine).....	2
2 ^o Interrogation sur l'histoire religieuse et l'archéologie du Cambodge	2
3 ^o Interrogation sur la doctrine bouddhique	3
4 ^o Interrogation sur l'histoire des religions	2
5 ^o Interrogation sur la littérature khmère.....	2
6 ^o Interrogation sur la géographie de l'Asie orientale et de la Péninsule indochinoise.....	1
7 ^o Conversation française.....	1
8 ^o Exercice d'arithmétique	1
9 ^o Conversation pâli	3

Art. 23. — Chaque épreuve sera cotée de 0 à 20.

La note zéro est éliminatoire.

Pour être admissibles aux épreuves orales les candidats devront obtenir un nombre total de points égal ou supérieur à 160.

A l'issue du concours, la Commission dresse la liste des candidats classés par ordre de mérite avec indication du nombre de points obtenus par chacun d'eux, et l'adresse pour approbation à Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 24. — Le diplôme de l'École supérieure de Pâli sera attribué, par Ordonnance royale, aux candidats ayant obtenu un nombre de points égal ou supérieur à 330.

Les candidats ayant obtenu un nombre de points égal ou supérieur à 297, pourront être, sur leur demande et sur l'avis conforme du Directeur de l'École, autorisés une seule fois, par le Ministre de l'Instruction publique, à redoubler leur dernière année d'études en vue de prendre part au concours de l'année suivante.

Art. 25. — L'examen pour l'obtention du diplôme de l'École supérieure de Pâli est ouvert à tous candidats sur l'autorisation de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Avantages et prérogatives.

Art. 26. — Les nouveaux diplômés pourront, à titre de récompenses, bénéficier d'une bourse d'études à Angkor avec gratuité du transport aller et retour en 2^e classe.

Les titulaires du diplôme de l'École supérieure de Pâli auront droit par ailleurs au titre de Préa Krou.

Bibliothèque. — Archives.

Art. 27. — Les ouvrages imprimés et manuscrits de l'École supérieure de Pâli sont mis en dépôt à la Bibliothèque royale, où ils constituent un fonds spécial, géré par le Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 28. — Les livres nécessaires à l'École supérieure de Pâli sont acquis soit sur l'initiative du Conservateur de la Bibliothèque royale, d'accord avec le Directeur de l'École supérieure de Pâli, soit sur la proposition de ce dernier.

Art. 29. — Les ouvrages du fonds spécial de l'École supérieure de Pâli sont mis à la disposition des professeurs et des élèves de l'Ecole exclusivement.

Le Directeur de l'École et le Conservateur de la Bibliothèque royale peuvent déroger à cette règle chaque fois qu'il sera nécessaire.

Gestion.

Art. 30. — Les crédits de l'École supérieure de Pâli seront gérés conformément à la comptabilité administrative française. Les détails du fonctionnement : organisation du bureau comptable, vente des livres, etc., seront fixés par le Protectorat.

Art. 31. — L'École supérieure de Pâli pourra recevoir tous dons, legs et subventions de tous particuliers, toutes sociétés, toutes administrations et tous budgets indochinois sous réserve que l'acceptation de ces dons, legs, subventions par le Conseil d'administration soit homologuée par ordonnance royale.

Art. 32. — En cas de nécessité, l'École supérieure de Pâli pourra être valablement représentée devant toute juridiction par un membre désigné par le Conseil d'administration.

Aucune action ne pourra être intentée soit par l'École supérieure de Pâli, soit contre elle, sans avoir été au préalable autorisée par ordonnance royale.

Toutefois, le Conseil pourra toujours désigner l'un de ses membres pour accomplir tous actes conservatoires.

Art. 33. — Nous donnons délégation au Résident Supérieur au Cambodge pour élaborer le règlement intérieur de l'École supérieure de Pâli.

Les détails de fonctionnement de l'École supérieure de Pâli feront l'objet d'un règlement annexe établi par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 34. — La présente Ordonnance royale ne sera applicable qu'en 1945, en ce qui concerne les examens de sortie de l'École supérieure de Pâli.

Art. 35. — Toutes dispositions antérieures contraires à la présente Ordonnance royale sont et demeurent abrogées.

Fait en Notre Royal Palais à Phnom Penh, le 26 janvier 1940.

S. MONIVONG.

Vu et rendu exécutoire
par arrêté n^o 1275 du 22 avril 1940.

Le Résident Supérieur,

THIBAudeau.

Le Résident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;

Vu le décret du 16 juin 1937 ;

Vu l'arrêté du 11 juillet 1897, rendant exécutoire l'Ordonnance royale de la même date portant réorganisation de l'administration générale du Royaume du Cambodge,

Arrête :

Article premier. — Est rendue exécutoire l'Ordonnance royale n^o 22 du 26 janvier 1940, portant réorganisation de l'École supérieure de Pâli.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAudeau.

ORDONNANCE ROYALE PORTANT RÉORGANISATION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, RENDUE EXÉCUTOIRE PAR ARRÊTÉ DU 22 AVRIL 1940 (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 904) :

Nous, Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong Chamchakrapong Hariréach Barminthor Phouvanay Kraykéofa Soulalay Préa Chau Crung Campuchéa Thippeday, Roi du Cambodge,

Vu l'Ordonnance royale du 11 juillet 1897 sur l'Administration générale du Royaume ;

Vu l'Ordonnance royale du 31 décembre 1926, fixant les attributions du Conseil des Ministres ;

Vu l'Ordonnance royale du 15 février 1921, portant création à Phnom Penh d'une Bibliothèque nationale ;

Vu l'Ordonnance royale n^o 25 du 18 mars 1926 modifiée par les Ordonnances royales des 14 novembre 1929 et 9 juillet 1930, réorganisant la Bibliothèque royale ;

Vu l'arrêté du Gouverneur Général du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;

Vu la délibération de la Commission Permanente du Conseil des Ministres en date du 7 décembre 1939 ;

Vu l'entente intervenue entre M. le Résident Supérieur et Nous ;

Sur la proposition du Conseil des Ministres,

Ordonnons :

Article premier. — La Bibliothèque royale a pour objet :

1^o de rechercher, acquérir et conserver, pour les mettre à la disposition du public, les ouvrages manuscrits ou imprimés, périodiques, cartes, estampes, photographies, etc., intéressant l'histoire, les religions, la littérature, l'art, les institutions et les mœurs du Cambodge ancien et moderne ;

2^o de publier des textes ou des ouvrages en cambodgien ou en français, portant sur les mêmes sujets ainsi que les divers genres de documents énumérés ci-dessus ;

3^o de constituer une collection d'objets relatifs à l'histoire de l'écriture, au culte bouddhique et aux coutumes traditionnelles du peuple cambodgien ;

4^o de favoriser des réunions littéraires ou des séances de projections fixes ou cinématographiques de caractère éducatif. Ces projections seront réalisées au moyen de clichés ou de films exclusivement documentaires.

Fonds spécial.

Art. 2. — La Bibliothèque de l'École supérieure de Pâli sera mise en dépôt à la Bibliothèque royale où elle constituera un fonds spécial. Les livres de ce fonds demeureront la propriété de l'École et porteront son estampille.

Organisation.

Art. 3. — La Bibliothèque royale est placée sous Notre haut patronage et sous celui de M. le Résident Supérieur au Cambodge et de l'École Française d'Extrême-Orient. Elle relève du Ministre de Notre Palais. Elle est administrée par un Conservateur.

Art. 4. — Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique est chargé des fonctions de Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 5. — Le Conservateur accomplit tous les actes d'administration nécessaires au fonctionnement de la Bibliothèque royale et dirige les recherches et travaux énumérés à l'article 1.

Il procède périodiquement à l'inspection des bibliothèques et archives publiques laïques ou religieuses de Notre Royaume dont il catalogue les ouvrages et documents, en surveille la conservation et en complète au besoin le fonds à l'aide et dans la mesure des ressources de la Bibliothèque royale.

Art. 6. — Le Conservateur est assisté d'un adjoint de nationalité cambodgienne qui devra être pourvu d'un diplôme d'études secondaires ou supérieures.

Cet adjoint sera nommé par ordonnance royale sur la proposition du Conseil des Ministres après avis du Conservateur de la Bibliothèque royale.

Il sera choisi parmi le personnel de l'Administration cambodgienne et détaché à la Bibliothèque royale. Il conservera néanmoins le statut de son cadre d'origine.

Il assurera sous les ordres du Conservateur et en collaboration avec ce dernier le fonctionnement de l'établissement.

L'adjoint aura la charge personnelle du matériel et des approvisionnements de la Bibliothèque royale. Il lui sera attribué un supplément de fonctions.

Art. 7. — Le personnel de la Bibliothèque royale comprend, outre le Conservateur et l'adjoint, des comptables, secrétaires, scribes et plantons. Ce personnel sera détaché de l'Administration cambodgienne mais conservera son statut d'origine. Il sera nommé par arrêté de Notre Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts après accord du Ministre de l'Intérieur et avis du Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 8. — A la fin de chaque année, l'adjoint, le chef comptable et un secrétaire font un inventaire du mobilier, du matériel, des collections et du fonds des publications.

De son côté, une fois par an, le Conservateur adresse à M. le Résident Supérieur et à Notre Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts un rapport sur le fonctionnement de la Bibliothèque royale pendant l'année écoulée.

Copie de ce rapport est adressée à titre d'information à M. le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient.

Art. 9. — La Bibliothèque royale est administrée par un Conseil d'administration ainsi composé :

S. E. le Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts	Président,
S. E. le Ministre de l'Instruction publique	} Membres,
S. E. le Ministre de l'Intérieur et des Cultes	
Le Délégué du Protectorat auprès du Gouvernement cambodgien	
Le Conservateur de la Bibliothèque royale avec voix délibérative	Rapporteur.

Le Conseil d'administration se réunit obligatoirement une fois par an, sur la convocation de son Président, pour examiner toutes les affaires qui lui seront soumises par le Conservateur, et proposer à M. le Résident Supérieur, par voie de rapport, toutes les modifications qu'il jugerait désirables d'introduire dans l'organisation de la Bibliothèque. Il peut, d'autre part, être convoqué exceptionnellement lorsqu'une question urgente rend cette réunion utile.

Gestion.

Art. 10. — Notre Trésor royal effectuera en deux versements semestriels au Budget local du Cambodge le paiement de sa contribution annuelle au fonctionnement de la Bibliothèque royale.

Cette contribution sera fixée chaque année après entente entre M. le Résident Supérieur et Nous.

Art. 11. — Les comptables de la Bibliothèque royale sont chargés de la comptabilité de cette institution selon les instructions et sous le contrôle du Service financier de la Résidence Supérieure.

Nous donnons délégation à M. le Résident Supérieur pour fixer par un texte spécial, après avis de Notre Conseil des Ministres, le règlement intérieur et les modalités comptables permettant un fonctionnement régulier et satisfaisant de la Bibliothèque royale.

Dons et legs.

Art. 12. — Les dons et legs consentis en faveur de la Bibliothèque royale ne pourront être acceptés et pris en recettes que sur autorisation expresse de M. le Résident Supérieur, après avis du Conseil d'administration de la Bibliothèque.

Art. 13. — La Bibliothèque royale pourra, avec la seule autorisation du Conseil d'administration, accepter les concours financiers qui lui seront offerts :

1^o en vue de subvenir aux frais d'édition d'ouvrages spécifiés par les donateurs et acceptés par le Conseil d'administration ;

2^o en vue de participer aux frais d'impression d'ouvrages dont la publication aura été décidée par le Conseil d'administration.

Les sommes versées à ce titre par des particuliers ou collectivités seront prises en recettes sous la rubrique « Fonds de concours ».

Art. 14. — Sont et demeurent abrogées toutes Ordonnances royales antérieures relatives à la Bibliothèque royale.

Fait en Notre Royal Palais à Phnom Penh, le 26 janvier 1940.

S. MONIVONG.

Vu et rendu exécutoire
par arrêté n^o 1276 du 22 avril 1940.

Le Résident Supérieur,
THIBAudeau.

Le Résident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur.

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;

Vu le décret du 16 juin 1937 ;

Vu l'arrêté du 11 juillet 1897, rendant exécutoire l'Ordonnance royale de la même date portant réorganisation de l'administration générale du Royaume du Cambodge,

Arrête :

Article premier. — Est rendue exécutoire l'Ordonnance royale n^o 23 du 26 janvier 1940, portant réorganisation de la Bibliothèque royale.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAudeau.

ARRÊTÉ DU RÉSIDENT SUPÉRIEUR AU CAMBODGE FIXANT LE RÈGLEMENT INTÉRIEUR COMMUN À L'INSTITUT BOUDDHIQUE ET À SES ANNEXES, À LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET À L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PÂLI (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 871) :

Le Résident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;

Vu le décret du 16 juin 1937 ;

Vu l'arrêté du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;

Le Conseil des Ministres entendu,

Arrête :

Article premier. — Le règlement intérieur commun à l'Institut Bouddhique et à ses annexes, à la Bibliothèque royale et à l'Ecole supérieure de Pâli, est fixé comme suit :

Les services de l'Institut Bouddhique et de ses annexes sont assurés par :

- A) L'adjoint au Secrétaire général,
- B) Le personnel du service des publications,
- C) Le personnel du service de la comptabilité sous la direction du chef comptable.

A. — L'adjoint au Secrétaire général.

1° L'adjoint seconde le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, Conservateur de la Bibliothèque royale, dans toutes les branches du Service.

2° Il assure l'expédition des affaires courantes pendant l'absence du Secrétaire général.

3° Il bénéficie d'un supplément de fonctions.

B. — Le service des publications.

1° Aucun ouvrage de l'Institut Bouddhique de Phnom Penh et de ses annexes (Bibliothèque royale et Ecole supérieure de Pâli) ne peut être édité par ces institutions sans que le manuscrit ait été au préalable soumis à l'examen de la Commission permanente de l'Institut Bouddhique et que sa publication en ait été autorisée par le Conseil des Ministres et les deux Chefs de sectes. La décision refusant l'imprimatur est soumise à l'examen de M. le Résident Supérieur qui statue sans appel.

2° Les cessions de ces publications seront faites soit à titre gratuit, soit à titre onéreux.

Les cessions à titre gratuit peuvent être faites :

- a) à des compagnies ou sociétés savantes ;
- b) à des personnalités qualifiées pour les recevoir ;
- c) aux éditeurs des revues, journaux, collections, avec qui un service d'échange sera établi.

Deux exemplaires gratuits de chaque publication seront obligatoirement adressés à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et au dépôt légal. Tous les ouvrages publiés par ces institutions porteront en français et cambodgien leur nom et leur sceau respectif.

3° Les textes, tant pâli que khmèr, seront en principe, imprimés en caractères Chriêng. Certains ouvrages pourront, s'ils sont jugés utiles, être imprimés en caractères Mül ou en caractères latins ou sanscrit dévanagari. La collection pourra comprendre des textes pâli ou sanscrit, des traductions anciennes ou nouvelles de textes pâli ou sanscrit, des ouvrages anciens ou nouveaux.

La collection est consacrée, en principe, aux travaux des professeurs et étudiants de l'Ecole supérieure de Pâli et aux travaux des pandits de l'Institut Bouddhique et de la Bibliothèque royale. Toutefois, des personnes compétentes, étrangères à ces institutions, pourront être autorisées à y publier leurs ouvrages, mais exclusivement à leurs frais. Leurs manuscrits seront admis après examen et approbation dans les conditions prévues au paragraphe premier de cet article.

4° Les ouvrages édités par l'Institut Bouddhique et ses annexes ne pourront être vendus à un prix inférieur au prix de revient majoré de 15 % pour couvrir pertes et remise aux dépositaires, celle-ci est fixée à 10 %. Dans certains cas exceptionnels et

dans un but de propagande, certains ouvrages pourront être vendus au-dessous du prix de revient. Ces exceptions seront décidées sur la proposition du Secrétaire général de l'Institut Bouddhique par le Conseil des Ministres après avis des deux Chefs de sectes. Dans ce cas, la remise aux dépositaires fera l'objet d'une convention spéciale fixée dans la décision.

5° Les publications de l'Ecole supérieure de Pâli, destinées à développer la connaissance des études bouddhiques, des langues sanscrite et pâlie auront pour titre en pâli « Ganthamâlâ », en français « Publications de l'Ecole supérieure de Pâli du Cambodge ».

Les volumes ou fascicules seront uniformément du format gr. in-8°. Ils auront deux titres : l'un en pâli ou en khmèr, l'autre en français. Chaque ouvrage portera un numéro de sa série et chaque fascicule de cet ouvrage un chiffre de tomaisou.

6° Un bureau de vente des publications de ces institutions sera établi à l'Institut Bouddhique.

Des dépôts de ces publications constituant bureau de vente pourront être créés à Phnom Penh et dans les centres importants du Cambodge et de la Cochinchine sur proposition du Conservateur de la Bibliothèque royale et après approbation du Conseil des Ministres.

C. — *Le service de la comptabilité.*

Le chef comptable est chargé, sous sa responsabilité, de toutes les opérations relatives à la tenue de la comptabilité-matière, à la perception des recettes et au paiement des dépenses. Il a sous son autorité le personnel du service de la comptabilité.

1° *Comptabilité-matière.*

Le chef comptable est soumis, en tout ce qui n'est pas contraire aux présentes dispositions, à la réglementation applicable à la comptabilité-matière — règlement du 23 décembre 1912.

a) Il devra à cet effet tenir :

pour le matériel en approvisionnement (magasin de livres),

- un livre journal pour toutes les entrées et sorties d'ouvrages,
- un grand livre par nature d'ouvrages,
- un grand livre par dépositaire,
- un grand livre pour l'auto des Loisirs.

pour le matériel en service,

- autant d'inventaires qu'il sera nécessaire.

b) Le chef comptable tient en outre la comptabilité relative au fonctionnement de l'auto des Loisirs, de la Radio, des disques et éventuellement du cinéma ou des projections fixes.

c) Le libraire de l'auto des Loisirs doit dresser au départ de chaque tournée une liste de tous les livres, images et gravures, qu'il emporte pour la vente, ainsi qu'une liste de tous les objets et accessoires attachés à l'auto des Loisirs, savoir : Radio, disques, films, accessoires de projections, etc., et faire approuver cette liste par le chef comptable.

Au retour de chaque tournée, il doit remettre au chef comptable, contre décharge, la somme représentant la vente et lui présenter, pour vérification, le stock des livres, images et gravures restant et les objets et accessoires attachés à l'auto des Loisirs.

2^e Recettes.

Le chef comptable est autorisé à percevoir toutes les recettes provenant de la vente des livres et éventuellement des dons en argent inférieurs à cent piastres. A cet effet, le chef comptable tiendra :

— un livre journal des recettes qui sera arrêté quotidiennement et totalisé le dernier jour de chaque mois pour le mois écoulé.

— un quittancier sur lequel les sommes portées seront additionnées chaque jour et les totaux journaliers reportés et additionnés du 1^{er} au dernier jour du mois.

Les recettes effectuées seront versées intégralement au Trésor sur ordres de recette appuyés d'états récapitulatifs par nature de recettes. Les versements seront effectués en principe chaque semaine et toutes les fois que le montant des recettes atteindra 200 \$ 00.

Les récépissés de chaque versement seront épinglés sur le quittancier en regard du montant de la somme versée. Les numéros, date, valeur des récépissés, devront également être portés sur le livre journal.

3^e Dépenses.

Toutes les dépenses seront payées en principe par mandats budgétaires.

Il sera cependant institué une caisse de fonds d'avance de 300 \$ 00 en trois mandats de 100 \$ 00 pour le règlement des menues dépenses et dépenses urgentes. Le paiement de ces dépenses et la justification des avances ainsi mises à la disposition du chef comptable est soumis à la réglementation spéciale en vigueur en la matière.

La comptabilité des commandes et des dépenses engagées sera suivie par le bureau compétent de la Résidence Supérieure.

Le chef comptable devra néanmoins suivre la marche de ses crédits dans les mêmes conditions que les autres services du Protectorat.

4^e Vente des livres édités par l'Institut Bouddhique et ses annexes.

La vente des livres sera assurée en principe par des dépositaires bénévoles auxquels une remise de 10 % sera accordée.

Le libraire de l'Institut Bouddhique chargé de l'auto des Loisirs recevra une indemnité fixée à 1 % dans la limite d'un maximum annuel de 300 \$ 00, conformément aux dispositions du décret du 11 juillet 1936, promulgué par arrêté du Gouverneur Général du 26 septembre 1937.

Ces remises seront prélevées d'office sur le produit de la vente des ouvrages, et il ne sera versé au chef comptable, agent intermédiaire des recettes de l'Institut, que la somme nette.

Chaque dépositaire devra accompagner ses versements d'une liste détaillée des ouvrages vendus.

Le chef comptable, à son tour, devra récapituler ces listes et joindre un état récapitulatif par nature d'ouvrages à sa demande d'émission d'un ordre de recette.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAudeau.

27 janvier 1940.

Arrêtés accordant à l'Ecole : 1^o une subvention de 20.000 \$ 00 (13^e annuité) pour aménagement du Parc archéologique d'Angkor pendant l'année 1940 (*J. O.*, 1940, p. 413) ; 2^o une subvention de 10.000 \$ 00 pour entretien des monuments historiques en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 414) ; 3^o une subvention de 4.449 \$ 00 pour faire face aux dépenses de la mission ethnographique en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 414).

2 février 1940.

Arrêté du Résident Supérieur en Annam accordant à l'Ecole une subvention de 500 \$ 00 pour entretien de la citadelle des Hô à Thanh-hoá.

13 mars 1940.

Arrêté accordant à l'Ecole une subvention de 196.000 \$ 00 pour ses besoins généraux en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 994).

15 mars 1940.

Arrêté autorisant le Directeur de l'Ecole à accepter le legs d'une coupe en jade fait au Musée Louis Finot par M. H. TISSOT, Résident Supérieur honoraire, décédé à Hanoi le 28 janvier 1940 (*J. O.*, 1940, p. 911).

17 mars 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant un passage de retour en France à M^{me} P. MUS, femme d'un membre permanent de l'Ecole (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 442).

18 mars 1940.

Décret chargeant M. P. DUPONT, membre permanent de l'Ecole, d'une mission d'études de deux mois en Thaïlande (*J. O.*, 1940, p. 1304).

21 mars 1940.


Arrêté maintenant M. NGUYỄN-VĂN-HUYỀN, professeur de 3^e classe du cadre européen des professeurs licenciés ou certifiés, en service hors-cadres à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour une période d'un an à compter du 15 septembre 1939 (*J. O.*, 1940, p. 1003).

21 avril 1940.

Engagement de M. Rolf STEIN comme sinologue journalier à l'Ecole.

27 avril 1940.

ARRÊTÉ DU RÉSIDENT SUPÉRIEUR AU TONKIN INTERDISANT L'INSTALLATION DE PANNEAUX ET D'OBJETS DESTINÉS À LA PUBLICITÉ (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 627) :

 Le Résident Supérieur p. i. au Tonkin, Chevalier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911, fixant les pouvoirs du Gouverneur de la Cochinchine et des Résidents Supérieurs ;

Vu le décret du 25 août 1939 ;

Vu le décret du 23 décembre 1924, relatif au classement et à la protection des monuments historiques ;

Vu le décret du 15 novembre 1930, réglementant en Indochine la protection des sites et des monuments naturels de caractère artistique ou pittoresque ;

Vu le décret du 25 août 1937, portant création dans chaque colonie ou pays de Protectorat d'une commission des monuments naturels et des sites ;

Vu l'arrêté du 15 avril 1925, portant classement des immeubles et objets mobiliers de l'Etat français parmi les monuments historiques de l'Indochine ;

Vu l'arrêté du 16 mai 1925, portant classement des monuments et objets historiques de l'Indochine française, modifié par les textes subséquents ;

Vu l'arrêté du 20 décembre 1935, classant les sites et monuments naturels de caractère artistique ou pittoresque de l'Indochine française, modifié par les textes subséquents ;

Vu l'arrêté du 1^{er} juillet 1938, portant classement de certains sites pittoresques de la province de Lang-son ;

Vu l'arrêté du 9 décembre 1937, fixant la composition de la Commission des monuments naturels et des sites du Tonkin ;

Vu l'arrêté du 5 janvier 1940, relatif à l'installation des panneaux et des objets destinés à la publicité ainsi qu'à l'affichage sur les monuments historiques et les monuments naturels, ou dans les sites classés ;

Vu l'avis de la Commission des monuments naturels et des sites du Tonkin,

Arrête :

Article premier. — Sont interdits l'installation de panneaux et d'objets destinés à la publicité, ainsi que l'affichage :

1^o sur les immeubles ou monuments historiques classés par application du décret du 23 décembre 1924 ;

2^o sur les monuments naturels ou dans les sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque classés par application des décrets des 15 novembre 1930 et 25 août 1937.

Art. 2. — Les Résidents Chefs de province, Commandants de Territoire militaire et Administrateurs Maires de Hanoi et Haiphong sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 27 avril 1940.

G. RIVOAL.

Décret, promulgué en Indochine par arrêté du 1^{er} juin 1940, créant un Institut des hautes études juridiques et sociales d'Extrême-Orient et nommant le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient membre du Conseil d'Administration de l'Institut (J. O., 1940, p. 1632).

22 mai 1940.

Décision chargeant M. L. MALLERET, correspondant de l'Ecole, conservateur du Musée Blanchard de la Brosse, d'une mission gratuite en Cochinchine à l'effet d'y rechercher les traces de l'ancienne occupation khmère.

25 mai 1940.

NOTE POSTALE CIRCULAIRE DU GOUVERNEUR DE LA COCHINCHINE RELATIVE À LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES (*Bull. adm. de la Cochinchine*, 1940, p. 1827) :

Le Gouverneur de la Cochinchine,
à Messieurs les Administrateurs, Chefs de province, le Directeur des Iles et du Pénitencier
de Poulo-Condore.

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur le fait que dans ces dernières années, plusieurs statues khmères en grès ou en bronze, ainsi que des bijoux en or ou en argent, ont été mis fortuitement au jour, sans que l'autorité administrative en ait été informée. Certains de ces objets, notamment les bijoux, ont été fondus ou vendus, sans égard à l'intérêt archéologique qu'ils pouvaient offrir. D'importantes séries de céramique ancienne ont été dispersées. Des statues de toute beauté ont été grossièrement enduites de résine, de peinture ou de dorure de basse qualité. Des statues brahmaniques ont été naturalisées divinités bouddhiques ou génies sino-annamites par adjonction de ciment. Parfois même des statues tenues pour responsables d'une épidémie ou d'une période de sécheresse ont été victimes de représailles, jetées dans des puits ou mutilées.

Le fait que la Cochinchine ne possède pas de monuments imposants comme le Cambodge, nous impose de veiller spécialement au dénombrement et à la conservation des témoins que le hasard permet de découvrir en divers points du territoire de la Colonie. Il a été établi à un autre égard qu'une bonne partie des sculptures ainsi découvertes appartient à une époque antérieure à la construction d'Angkor et présente par conséquent un très grand intérêt pour la connaissance du passé de ce pays. Enfin, la réglementation qui concerne la protection des monuments historiques rendue applicable en Indochine par les arrêtés du Gouverneur Général des 15 février, 30 avril et 11 juillet 1925, est absolument formelle quant à l'obligation pour l'inventeur de toute pièce archéologique, d'informer sans délai l'autorité la plus voisine. Dans son article 29, l'arrêté du 11 juillet 1925 déclare : « Quiconque, par suite de fouilles, de travaux ou de faits quelconques, aura découvert dans un terrain quelconque des monuments, ruines, sculptures, inscriptions ou objets quelconques pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'archéologie ou l'art, devra en aviser dans les vingt-quatre heures l'autorité administrative la plus proche, qui devra assurer la conservation provisoire des objets découverts et en rendre compte sans délai à l'administrateur, chef de la province, ou, s'il s'agit d'une municipalité, au maire de la ville... Toute infraction aux prescriptions qui précèdent devra obligatoirement être déférée par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Gouverneur Général qui décidera des suites à donner à cette constatation. »

A un autre égard, il m'a été signalé que des rabatteurs agissant pour le compte de marchands d'objets d'art ou de prétendus collectionneurs, ont parcouru dans ces dernières années et continuent à parcourir certaines régions à l'effet d'acquérir des objets anciens fortuitement tirés du sol. Des pagodes abritant des pièces archéologiques ont été ainsi dépouillées d'objets dont l'Ecole Française d'Extrême-Orient s'était réservé la priorité ou que cette institution désirait voir conserver dans des temples par égard pour certaines traditions. Il vous appartient de mettre en garde les chefs de villages contre les agissements de ces collecteurs d'antiquités qui spéculent dans la plupart des cas sur l'ignorance ou la naïveté des populations. La plupart des pagodes étant la propriété des communes, tous les objets que contiennent ces édifices devraient faire partie *ipso facto* du domaine communal. Il y a lieu en tout cas d'informer les Conseils de notables que seuls les agents

accrédités par l'Administration (membres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou Conservateur du Musée Blanchard de la Brosse) ont qualité pour apprécier si une sculpture ancienne doit être maintenue dans une pagode ou en être retirée au profit d'un musée, en provoquant dans ce dernier cas une donation régulière impliquant le plein consentement des intéressés.

Je vous serais obligé de porter ces recommandations à la connaissance des autorités cantonales et communales, tant en ce qui concerne l'obligation pour tout inventeur d'une sculpture ancienne d'en informer immédiatement les autorités administratives, que pour ce qui a trait à la préservation des antiquités conservées dans les pagodes, miêu ou dinh villageois.

VEBER.

6 juin 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant un passage de retour en France à M^{me} L. BEZACIER, femme d'un membre permanent de l'Ecole (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 752).

3 juillet 1940.

ARRÊTÉ MODIFIANT L'ARTICLE 14 DE L'ARRÊTÉ DU 9 MAI 1939, PORTANT CRÉATION DE L'INSTITUT BOUDDHIQUE À PHNOM PENH (*J. O.*, 1940, p. 1983):

Le Gouverneur Général de l'Indochine, Grand Officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur Général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 20 mai 1940 ;

Vu l'arrêté du 9 mai 1939, portant création de l'Institut Bouddhique ;

Vu le procès-verbal du Conseil d'administration de l'Institut Bouddhique tenu à Phnom Penh le 30 janvier 1940 ;

Vu la lettre n° 321-API du 15 mars 1940 du Résident Supérieur au Cambodge ;

Vu la lettre n° 419-AI du 14 mai 1940 du Résident Supérieur au Laos,

Arrête :

Article premier. — L'article 14 de l'arrêté du 9 mai 1939 susvisé est modifié ainsi qu'il suit :

Au lieu de :

« Art. 14. — Le Conseil d'administration dans sa session annuelle qui aura lieu chaque année en avril ou mai examinera les comptes de l'année précédente. . . »

Lire :

« Art. 14. — Le Conseil d'administration dans sa session annuelle qui aura lieu à une date comprise entre les 15 janvier et 15 février, examinera les comptes de l'année précédente. . . »

Le reste sans changement.

Art. 2. — Le Secrétaire Général du Gouverneur Général de l'Indochine, le Directeur des Finances, le Résident Supérieur au Cambodge, le Résident Supérieur au Laos, le Gouverneur de la Cochinchine sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 3 juillet 1940.

Par délégation :

Le Secrétaire Général p. i.
du Gouvernement Général de l'Indochine,
Pierre DELSALLE.

5 juillet 1940.

Arrêté maintenant M. P. DUPONT, membre permanent de l'Ecole, en mission d'études en Thaïlande (*J. O.*, 1940, p. 2010).

6 juillet 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Cambodge accordant à l'Ecole une subvention de 1.500 \$ 00 pour entretien des monuments historiques du Cambodge en 1940 (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 1500).

8 juillet 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant à l'Ecole une subvention de 2.530 \$ 00 pour entretien des monuments historiques du Tonkin en 1940.

10 juillet 1940.

Décision chargeant M. V. GOLOUBEV, membre permanent, de l'expédition des affaires de l'Ecole pendant la durée de l'absence hors de Hanoi du Directeur.

9 septembre 1940.

Arrêté nommant correspondants de l'Ecole pour une durée de trois ans, à compter du 9 septembre 1940 : M^{me} Edm. CASTAGNOL, ancienne élève de l'Ecole du Louvre ; M. R. P. DALET, syndic liquidateur à Phnom Penh ; le P. L. ESCALÈRE, aumônier de la Marine ; M. P. GOUROU, docteur ès lettres ; M. H. MARCHAL, chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; M^{lle} G. NAUDIN, professeur ; M. M. NER, professeur agrégé au Lycée Yersin à Dalat ; M. P. PARIS, administrateur des Services civils ; S. E. le Tiao PHETSARATH, inspecteur des Affaires politiques et administratives du Laos ; le P. F. M. SAVINA, missionnaire apostolique ; M. le L^t-C^{el} aviateur TERRASSON (*J. O.*, 1940, p. 2507).

20 septembre 1940.

Contrat d'engagement de M. M. V. GLAIZE comme inspecteur du Service archéologique chargé de la Conservation des monuments du Groupe d'Angkor, pendant une durée effective de trois ans, pour compter du 16 octobre 1940.

30 septembre 1940.

Arrêté du Gouverneur de la Cochinchine chargeant M. SAINT-MARTY, Conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Gouvernement de la Cochinchine, d'assurer, cumulativement avec ses fonctions actuelles, celles de conservateur du Musée Blanchard de la Brosse, en remplacement de M. MALLERET, mobilisé.

2 octobre 1940.

Arrêté maintenant M. NGUYỄN-VĂN-HUYỀN, professeur de 3^e classe du cadre européen des professeurs licenciés ou certifiés, en service hors-cadres à l'Ecole, pour une période d'un an à compter du 15 septembre 1940 (*J. O.*, 1940, p. 2717).

7 octobre 1940.

Arrêté rapportant celui du 30 septembre 1940 chargeant M. SAINT-MARTY d'assurer les fonctions de conservateur du Musée Blanchard de la Brosse cumulativement avec celles de conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Gouvernement de la Cochinchine.

INDEX ANALYTIQUE

DU

TOME XL

N. B. — Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*, et les titres de leurs ouvrages en caractères romains du corps. L'abréviation CR. = compte rendu.

- Abhimānottuṅga, 289.
 Abūlfidā, 272, 301.
 Abū Zayd Ḥasan, 268, n. 2, 270, 271, 275, 276.
 Adhimukti, 253, 255.
 Ādiyavarman, 303, 308, 309, 310.
 Adran (l'Evêque d'), v. Pigneau de Béhaine.
 Advayavarman, 303.
 Afghanistan. Archéologie, 453-454.
 Āgastya, 262, 263.
 Agni, 265, n.
 Agrippa (Vipsanius), 458.
 Aham (Vāt), 413.
 Airlangga, 283, 289, 298.
 Aiyangar (K. V. Rangaswami), v. Rangaswami Aiyangar (K. V.).
 Akṣobhya, 310.
 Alberuni, 271.
 Alexandre (C^{te}), 459.
 Al-fikhat, 270.
 Al-Kakht, 270, n. 2.
 Al-takht, 270.
 Amarāvati, 249, 305, 449.
 Amérique. Ouvrages sur la Chine conservés dans les bibliothèques d' —, v. Gardner, 455.
 Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, v. Société des —.
 Amitābha, 473.
 Amoghapāṇa, 298, 308, 309 et pl. IX, B, 310.
 Amoghapāṇeṣaḥ, 309.
 Amphitrite. Monument élevé à la frégate — à Fort-Bayard, 465, 502.
 Ānamangalam, 282.
 Ananda. Temple d' — à Pagan, 437.
 Anantavikrama, 279.
 Anavatapta, 359, 361.
 Āṅkor, 509; v. CÆDÈS, 315-343; cf. 348, 349; Coral-Rémusat, 501; CLAIZE, 485-490 et pl. XLIX-LIII; cf. 371, 372. — Thom, 316, 318, 338, 341, n. 4, 344, 345, n. 3 et 5, 361, 368, 372, 488, 490. — Vāt, 416, 490; v. Cædès, 471; cf. 317, 318, et pl. XII, 1, 331, n. 4, 335, 338, n. 1, 339 et n. 1, 342, 343.
 Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, Tirupati, vol. I, pt. 1 (CR. par G. CÆDÈS), 451.
 Annam. Anciens canons annamites, 478, 480. Archéologie, 474-475, 503. Art, v. Tô, 468. Conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident, v. Bernard, 466, 468. Ethnographie, 475-477, 500; v. Huyén, 468; cf. 473. Géographie humaine, v. Claeys, 468. Linguistique, v. SHAFFER, 439-442.
 An-ninh, 470.
 An Srah Thât (Tôl), v. DALET, 490-493 et pl. LIV, A et C, et LV, c.
 Antomarchi (D.). Recueil des coutumes rhadées du Darlac, v. Sabatier, 456.
 An-túc, 481.
 Anuhlāda, 265, n.
 An-vinh-ngāi, 470, 484.
 Apsaras, 340, n., 361.

- Archéologie, v. Afghanistan, Annam, 331, 335, 339, 342.
Cambodge, Champa, Cochinchine, Inde, Balitung, 259, 260, 261, 266, 267, 342.
Laos, Thaïlande, Tonkin. Ban..., v. au nom propre.
Architecture, v. Birmanie. Bangka, 246-247, 256.
Argence (André-Robert d'). Nécrologie, Bangkok, 339, 504.
507-508. Ban Méthuo, 475, 477.
Arikemodu, 448. Bàn Pràsàt (Pràsàt), 346.
Arjuna (Čaṇḍi), 431. Ban Samo (Pràsàt), 346.
Art, v. Annam, Cambodge, Java, Thaï- Bantây Čhmâr, 349.
lande, Tibet. Bantây Kdêi, 324-325, pl. xv, 3, 485, 490.
Asie centrale. Géographie historique, Bantây Samrè, 317 et pl. x, 318, 490 ;
456 sqq. Histoire, v. McGovern, 462. v. GLAIZE, 487 et pl. LI, A.
Atiça, 284, 285. Bantây Srêi, 333, n., 374, 378.
Ātthārās (Vāt), 494. Bantây Thlên (Pràsàt), 344, 345, n. 3
Attopeu, 500. et 5.
Avalokiteçvara, 307, 308, et pl. iv, v, Bâphûon, 340, n.
vii et viii. Bâpûon, 446, 447.
Āyirattali, 290. Barabudur, 268, 269, 319, n. 2, 341.
Āyūth'ya, 336, 337. Bārày Occidental, 343, n. 2.
Bắc-giang. Ethnographie, 473. Linguis- Bārày Oriental, 372.
tique, 474. Bāsēt (Phnom), v. DALET, 493-494 et
Bachhofer (Ludwig), 305, 306. pl. LIV, B.
Bach-luu hạ. Đình de —, 472. Basilan, 502.
Ba-chúc, 470, 483. Bassac, 420.
Bắc-kạn, 474. Batak, 294, 389, 391, n. 3.
Backhouse (E.). China under the Empress Batang Hari, 244, 298, 309.
Dowager, v. Bland, 455-456. Batavia, v. Musée de —.
Bắc-ninh. Archéologie, 471, 472-473. Bât, 490.
Ethnographie, 474. Battak, v. Batak.
Bactriens, 462. Bât-tràng. Đình de —, 472.
Bahnar, 469. Bautai (Bod), 458.
Bahour, 449. Bày Kaèk, 334, n. 1.
Bai Tranh, 476. Bàyon, 315, 320, 332, 333, et pl. xv, 4,
Bai Tru, 476. 341, 343, n. 2, 358, 490 ; v. GLAIZE, 488 et
Băkhên (Phnom), 317 et pl. xi, 1, 318, pl. LI, B.
321, 332 et pl. XIII-XIV, 335, 340, n., 372, Begram, v. Hackin, 453-454.
375, 376, 377, 378, 437, 490. Belgique. Chronique, 501.
Bakoñ, 321 ; v. GLAIZE, 485-486 et pl. Belvalkar (S. K.), 451.
XLIX et L ; cf. 371, 377. Bengale, 262, 266, 269.
Bakulapura, 299, 300. Bën Mālā, 348, 349.
Bālāditya, 481. Bernard (Henri). La Chine et le Japon
Balāha, 352, 357 et pl. XXI, B, 362. devant la civilisation occidentale (confé-
Bālaputra, 264, 265, 266, 267, 277. — rence), 466. Le conflit de la religion anna-
deva, 264. — sambhava, 265, n. —'s vihāra, mite avec la religion d'Occident à la Cour
267. de Gia-long (M^{re} Pigneau de Béhaine)
Balavarman, 265, n. (conférence), 466, 468. Monseigneur Pallu
Bali. Archéologie, 319, n. 2, 322-324, (conférence), 466.

- Bezacier (Louis)*. Le temple bouddhique Ninh-phúc à Bút-tháp (conférence), 468.— Cf. 465, 467, 471-473.
- Bhadreçvara, 321.
- Bhagavatī, 342, n. 4.
- Bhairava, 309 et pl. IX, A.
- Bhaiṣajyaguru, 345.
- Bhaṭāra Prabhu, 303.
- Bhitargaon, 435.
- Bhṛkūṭī, 309.
- Biaro Bahal II, 310.
- Bibliographie, 451-463.
- Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 466-467.
- Bibliothèque royale du Cambodge, 471, 516-522.
- Bich Dam, 476.
- Bidor, 307.
- Bigot (D^r A.), 469.
- Bilakarāja, 336.
- Bima (Čaṇḍī), 431.
- Binh-đinh, 348.
- Birmanie. Archéologie, 329. Architecture, v. MARCHAL, 425-437 et pl. XLIV-XLV. Ethnographie, 387. Langues tibéto-birmanes, v. SHAFER, 439-442.
- Bland (J. O. P.)*. China under the Empress Dowager, being the History of the life and times of Tz'ü Hsi, compiled from state papers and the private diary of the comptroller of her household, by J. O. P. *Bland and E. Backhouse* (CR. par P. LÉVY), 455-456.
- Bod, v. Bautai.
- Bodde (Derk)*. Statesman, Patriot, and General in Ancient China. Three *Shih Chi* Biographies of the Ch'in Dynasty (255-206 B. C.), translated and discussed (CR. par P. LÉVY), 456.
- Bodh-Gayā, 435, 436.
- Bodhisattva, 306, 467, 473 et pl. XLVIII.
- Bók (Phnom), 373, 376, 377, 378, 380.
- Borikan, 471.
- Bornéo, 275, 280, 300.
- Borobudur, v. Barabudur.
- Bosch (F. D. K.), 239-311 sqq., 322, 339, n. 1, 343.
- Bouddhisme, 330. Le — au Cambodge, 337, 465; à Črīvijaya, v. NILAKANTA SASTRI, 249-310 sqq., passim; au Laos, 465; v. LÉVY, 411-424 et pl. XXXVII-XLIII. Iconographie, 367, 368, 467, 487. Institut bouddhique de l'Indochine, 465, 471, 519-522, 526.
- Brahmā, 252, 258. Images khmères de —, 380-381 et pl. XXXIII, B, 494.
- Brahmanisme. Le — au Cambodge, 326, 329, 368. Cf. Brahmā.
- Brah Meru, 339.
- Brandes (Jan Lourens Andries), 261, 332.
- Buddha, 258, 264, n. 5, 269, 277, 282, 294, 329, n. 5, 330, 337. Images du —: art de Črīvijaya, 245, 249, 305 sqq. et pl. II, III et VII; art khmèr, 354, 355, 357, n. 2, 366, 367, 368, 370 et pl. XXVII, B, 411 sqq. et pl. XXXVII sqq., 446, 447, 470, 479, 493; art laotien, 411 sqq., 483, 498; art thaïlandais, 370 et pl. XXVII, A, 380, 381, 503, 504. Inscription du — de Grahi, 295, 298, 299.
- Buddhaiçvarya, 336.
- Buddharāja. Culte du — au Cambodge, 330.
- Budóng, 475. V. Mnong.
- Bukit Sěguntang, 245, 249, 305, 306, et pl. II.
- Bun Lao, 503.
- Buôn Sô, 477.
- Büpparam (Vât), 337.
- Bút-tháp. Pagode de —, v. *Bezacier*, 468; cf. 472-473. V. Ninh-phúc.
- Cahiers de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 466.
- Çailendra, v. NILAKANTA SASTRI, 257-269; cf. 254, 271, 276, 277, 282, 283, 284, 299, 308.
- Çailendravaṃça, 258, 261, 281, 297, 300, n. 5.
- Çailendravaṃçaṭilaka, 264. —sya, 257.
- Čākyasiṃha, 361.
- Cālukya, 255.
- Cambodge. Architecture, 431, 436-437, 507. Art et archéologie, 413 sqq., 467, 470, 477 sqq., 507; v. CÆDÈS, 315-349 et pl. X-

- xv, 468; *Coral-Rémusat*, 466, 501; DALET, 446-447 et pl. XLVI, 490-494 et pl. LIV-LVI; GLAIZE, 351-381 et pl. XVI-XXXIV, 485-490 et pl. XLIX-LIII. Le bouddhisme au —, 465. Epigraphie, 467, 471, 480. Histoire, 251, 263, 264, 267, 268, 270, 271, 290, 295-296. Iconographie. v. *Goloubew*, 468. — V. Bibliothèque royale du —, Ecole supérieure de Pāli, Institut bouddhique.
- Čām Khsàn, 494.
- Cam-linh, 476.
- Čampa, v. Champa.
- Cam-ranh, 476.
- Čān Čūn, 344, 345.
- Čaṇḍi, 342. V. au nom des čaṇḍi.
- Candra, 278.
- Candrabhānu, 272, n. 2, 297, 298, 301.
- Caṅgā, 259, 262, 263, 267.
- Canous annamites, 478, 480.
- Cān-thơ, 480.
- Canton. Dialecte cantonnais, 474.
- Cao-bàng. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
- Cap Saint-Jacques, 470.
- Carita Parahyangan, 263.
- Castagnol (M^{me} Ed.), 466, 468, 527.
- Catafalque d'un čau mưong de Vieng Čān, pl. XII, 2.
- Caucase. Ceinture de bronze trouvée au —, 390, 394, 403.
- Čāvaka, 297.
- Cây mai (fort de), 477, 484.
- Cèbre, 502-503.
- Célèbes, 305.
- Cēra, 262.
- Čet Yôt (Vāt), 336.
- Ceylan. Histoire, 295, 297, 298.
- Champa. Archéologie, 319, n. 1, 322, 331, 333, n. 1, 334, 342, 347, 348; v. DALET, 443-445. Art, 431, 436. Histoire, 251, 263, 267, 268, 271, 279.
- Čams-ud-dīn, 300.
- Chang Pi (Prāsāt), 346.
- Čan-tong. Bas-reliefs funéraires de la famille Wou au —, 456.
- Čhâu-độc. Archéologie, 470, 480-484.
- Čhau Ju-kua, v. Tčhao Jou-koua.
- Čhavannes (Ed.), 247, 250, n. 5, 311.
- Čhe-li-fō-čhe, 245, 247, 276.
- Čhe-li-to-lo-pa-mo, 252.
- Čheng Ho, 304.
- Čhen-la, v. Tčhen-la.
- Čhevreuil. Th'at dit du — dans la province des Hua P'ān, 499 et pl. LVII, 4-6.
- Čhnabra (B. Čh.), 252, n. 2 et 3, 253, 254, 311.
- Čhadambaram. Temple de —, 290.
- Čhiêu-thiền (pagode), 472.
- Čh'in, v. *Van Gulik*, 460-461.
- Čhine. Art et archéologie, 336, 425, 428, 435, 436, 467, 493. Bibliographie, v. *Gardner*, 455. Géographie historique, v. *Herrmann*, 456-460. Histoire, v. *Bernard*, 466; *Bland* et *Backhouse*, 455-456; *Bodde*, 456. Linguistique, 474. Monument élevé à la frégate *Amphitrite* à Fort-Bayard, 502. Musique, v. *Van Gulik*, 460-461. Numismatique, 467, 474.
- Čhợ-lón. Archéologie, 477-478, 484.
- Čhò-p'ò, 240, 241, 273, n., 275, 279, 292.
- Čhou K'ü-fei, v. Tcheou K'iu-fei.
- Christianisme. Le — en Annam, v. *Bernard*, 466, 468.
- Chronique, 465-505.
- Čh'uan-chou, v. Ts'üan-tcheou.
- Čhuk (Prāsāt), v. Čranien (Prāsāt).
- Čheng Kāng (Vāt), 337.
- Čheng Mái, 336, 337, 420, 421.
- Čheng Rai, 420.
- Čheng Sên, 420.
- Čheng T'ong (Vāt), 434.
- Čil. Coutumier —, 477.
- Čilappadikāram, 262.
- Cimetière cham à Thót-an, v. DALET, 443-445.
- Činnamanūr, 262.
- Čisór (Phnom), 348, 349.
- Čiva, 265, n. Images khmères de —, 321, 380-381, 480, 486. Temple de — à Prambanin, 331, n. 1.
- Čivācārya, 325, 326, 329.
- Čivaïsme. Le — au Cambodge, 330, 343, n. 2; à Java, 262, 267, 269.

- Claeys (Jean Yves)*. La géographie humaine des pays annamites basée sur des observations aériennes (conférence), 468. — Cf. 465, 496, 500, 502.
- Cochinchine. Archéologie, 477-484.
- CÆDÈS (George). *Etudes cambodgiennes*. XXXIII, *La destination funéraire des grands monuments khmèrs*, 315-343 et pl. x xv. XXXIV, *Les hôpitaux de Jayavarman VII*, 344-347. XXXV, *Les gîtes d'étape à la fin du XII^e siècle*, 347-349. — CR.: Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, 450. O. C. Gangoly, *Relation between Indian and Indonesian Culture*, 452. Ch. S. Gardner, *A union list of selected western books on China in American libraries*, 455. O. Lacombe, *La doctrine morale et métaphysique de Rānānuja*, 451. Dr. L. Petech, *A Study on the Chronicles of Ladakh*, 455. — Recueil des inscriptions modernes d'Añkor Vāt, 471. Quelques opinions erronées sur l'ancien Cambodge et ses monuments (conférence), 468. — Cf. 239, 243, n. 4, 244, n. 1 et 3, 245, 246, 247, 249, 252, n. 3, 253, 254, 271, n. 1, 272, 273, n. 2, 275, 280, n. 2, 284, 295, 296, 297, 298, 300, n. 5, 311, 312, 351, n. 1, 352, 357, 358, 359, 360, 361, n. 4, 465, 466, 469, 485, 487, 490, 492, 500, 502, 504.
- Cōla, v. NILAKANTA SASTRI, 280-291; cf. 242, 262, 280, 297.
- Colani (E.), 500.
- COLANI (Madeleine). [*Rapport sur une mission préhistorique au Tran Ninh, Laos*], 495-496. — Cf. 335, n. 1, 466.
- Collection de textes et documents sur l'Indochine, 466.
- Công-thúy, 473.
- Côn Tuân, 476.
- Coral-Rémusat (Gilberte de). L'art khmèr et les grandes étapes de son évolution, 466. Les travaux récents de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Cambodge; L'art d'Añkor et l'évolution de ses thèmes décoratifs, d'après les travaux les plus récents; L'évolution de l'art khmèr et ses principaux points de contact avec l'art de Java (conférences), 501. Compte rendu du « Musée Louis Finot, La collection khmère » de H. Marchal, 501-502. — Ses tournées de conférences en Belgique et en Hollande, 501. — Cf. 319, n. 2, 354, n. 2, 359, 466, 501.
- Corée. Archéologie, 435.
- Cô-tô, 480.
- Črameň (Prāsāt —, ou Prāsāt Čhukj, 346.
- Çribhoja, 247.
- Çrijñāna, 284.
- Çrikṣetra, 244, 257, 425.
- Çrindravarman, 252.
- Çrī Sānp'ēt (Vāt), 336.
- Çrī Sarvajña, 336.
- Çrī Vijaya, v. NILAKANTA SASTRI, 239-313 et pl. I-IX.
- Çrī Vijayāçrama, 288.
- Çrī Vijayapura, 308.
- Çrivijayeçvarabhūpati, 245, 252.
- Çrī Vijayendrarāja, 245, 252.
- Çriviṣaya, 272, 273, 282.
- Çriviṣayādhipati, 283.
- Čruñ (Prāsāt), 368, 490.
- Ctésias, 457.
- CUADRA DE UMBRIAS (L. Romero de).
- CR.: I. V. Gillis and Pai Ping-ch'i, *Japanese surnames*, 463. *Id.*, *Japanese Personal names*, 463. R. H. van Gulik, *The Lore of the Chinese Lute, an essay in Ch'in Ideology*, 460-461.
- Cūḍāmaṇivarman, 273.
- Cūḍāmaṇivarmavihāra, 289, 290.
- Çuddhodana, 264, n. 5.
- Cuisinier (Jeanne), 501.
- Cūlāmaṇipanman, 282.
- Cūlāmaṇivarmadeva, 280.
- Cūlāmaṇivarman, 282, 283.
- Cūlāmaṇivarmavihāra, 282.
- Cūlavamsa, 272, n. 2.
- Çyāmatārā, 309.
- Dabasai, 458.
- Da Do, 477.
- Dakṣa, 259, 261, n. 4.
- Dalat, 475.
- DALET (Robert). *Note sur un linteau de*

- P'imai*, 446-447 et pl. XLVI. *Un nouveau cimetière čam à Thới-an*, 443-445. [*Recherches archéologiques au Cambodge*,] 490-494 et pl. LIV-LVI. — Cf. 466, 470, 474, 527.
- Dam Bai, 476.
- Dambók Trapăn Vên, 479.
- Dam Mon Thuong, 476.
- Damnak (Vât), 317 et pl. XI, 4.
- Damrêi Kráp. Pierre de sommet de tour du Pràsàt —, pl. XV, 1.
- Dam Tré, 476.
- Danh-Han, 470, 478.
- Dañ Khčàs (Túol), 329, n. 1.
- Dara Jingga, 299, 303.
- Dara Pětak, 299.
- Dardes, 457.
- Darlac, v. NER, 475; cf. 477; *Sabatier*, 466.
- Dayak, 323, n. 1, 385, 387, 389, 391, n. 3, 392, n. 1, 400.
- Dayot, v. Port —.
- Decoux (Jean), 502.
- Delaporte (Louis), 358.
- Deva-kala, 290.
- Devapāla, 257, 264, 265, n., 277.
- Devarāja, 321, 330, 335, 341, 343, n. 2, 371, 372, 373.
- Devatā: art khmèr, 377, 378, 489; art laotien, 497.
- Dhani Nivat (Prince), 319, n. 1.
- (Dharaṇi) Indravarman, 266, 267.
- Dharaṇindra, 258.
- Dharma, 258, 324-331, 341.
- Dharmāçraya, 299, 308.
- Dharmakāya, 329, 330.
- Dharmakīrti, 284, 285.
- Dharmapāla, 266, 267, 284. Statuette tibétaine de —, 470.
- Dharmarāja, 337, 338, 339.
- Dharmaratna, 277.
- Dharmasetu, 264, 265, n., 266, 267.
- Dharmavamça, 279, 280, 288.
- Dhṛti, 325.
- Dictionnaire tây blanc-français, v. MINOT, 1-237.
- Dimāški, 301.
- Đinh-bảng, 472.
- Dīpaṅkara, 285.
- Dīpaṅkara Çrijñāna, 284.
- Divākara, 290.
- Djāwaga, 275, 276.
- Dkar-skyil (Kargil), 457.
- Doñ Čăn (Pràsàt), 346.
- Don Diu (Pràsàt), 431.
- Đồng (Nguyễn-xuân), 475.
- Đồng-son, 384, 385, 390, 392, 396, n. 1.
- Đôn-hậu, 481.
- Donnai, v. Haut —.
- Dupont (Pierre). Mission — en Thaïlande, 503-504. — Cf. 446, 447, 465, 467-468, 523, 527.
- Duttabaung, 425.
- Duyên-linh (pagode), 472.
- Dvārakā, 343, n. 2.
- Dvārapāla: art cham, 474; art khmèr, 378, 381 et pl. XXXIII, A et C, 489 et pl. LII, B.
- Dvāravatī, 468.
- Dyumatsena, 325.
- Ea Tul (Ban), 475, 477.
- Ecole Française d'Extrême-Orient, 465-471, 500; v. *Coral-Rémusat*, 501. L'— au Salon de la France d'Outre-Mer, 501. V. Bibliothèque de l'—, Cahiers de l'—, Société des Amis de l'—.
- Ecole supérieure de Pāli du Cambodge, 471, 510-516, 519-522.
- Edrisi, 270, n. 2, 292.
- Epigraphie, v. Cambodge.
- Eratosthène, 458.
- Escalère (le P. Lucien), 466, 527.
- Etats-Unis d'Amérique. Chronique, 503.
- Ethnographie, v. Annam, Indochine, Laos, Moï, Rhadé, Tonkin.
- Etudes cambodgiennes, v. CÆDÈS, 315-349 et pl. X-XV.
- Etudes d'Art et d'Ethnologie asiatiques, vol. I, 466.
- Fa-hien, 240.
- Fa Ngum, 419, 420, 421, 423.
- Favre (P.), 469.
- Fa Yu, 278.
- Fei-sin, 274.
- Ferrand (Gabriel), 239-311 sqq., passim.

- Finot (Louis), 332, 333, n. 1, 334, n. 1, 339, n. 1, 348, 349, 358-359. V. Musée —.
- Fo-che, 247, 248, 249, 252.
- Folklore, v. Mongolie.
- Fo-lo-an, 294.
- Fort-Bayard. Monument élevé à la frégate *Amphitrite* à —, 465, 502.
- Foucher (Alfred), 347, n. 3.
- Fou-nan, 320, 459.
- Fourmis chercheuses d'or, 457.
- France. Chronique, 500-501.
- Franssen (Dr.), 468.
- Fujita, 274.
- Gajasimha : art laotien, 499.
- Gajayāna, 267.
- Galānai, 295.
- Gandhāra, 305.
- Gaṇeṣa : art khmère, 470, 486.
- Ganga Nath Jha (Mahāmahopādhyāya), 451.
- Gangoly (O. C.). Relation between Indian and Indonesian Culture (CR. par G. CÆDÈS), 452. — Cf. 322, n. 1.
- Gar, 475, 477. V. Mnong.
- Gardner (Charles S.). A union list of selected western books on China in American libraries. 2^e éd. (CR. par G. CÆDÈS), 455.
- Garuda : art khmère, 470, 482, 490 et pl. LIII, B ; art thaïlandais, 503.
- Gauḍa, 269.
- Gauḍadvīpa, 258, 264, 266.
- Gawdawpalin, 437.
- Géographie, v. Annam, Chine, Indochine, Tibet.
- Gerini (G. E.), 241, 242, 243, 311.
- Ghosh (Devaprasad), 307, 311.
- Gia-đinh. Archéologie, 470, 484.
- Gia-long. Conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident à la Cour de —, v. Bernard, 466, 468.
- Giáp (Trần-văn). Autour des stèles du Văn-miêu de Hanoi (conférence), 468.
- Giay. Dialecte —, 474.
- Gilgit, 457.
- Gillet (L.). Tambour de la collection —, 383, n. 2, 384, 385, 388, 389, 395, 398, 400, 402.
- Gillis (I. V.) and Pai Ping-ch'i. Japanese surnames (CR. par L. Romero de CUADRA DE UMBRIAS), 463. Japanese Personal names (Id.), 463.
- Gîtes d'étape khmères à la fin du XII^e siècle, v. CÆDÈS, 347-349.
- GLAIZE (Maurice). *Le dégagement du Phnom Krôm, précédé de quelques remarques sur les fondations de Yaçovarman*, 371-381 et pl. XXVIII-XXXIV. *Essai sur la connaissance de Nāk Pān après anastylose*, 351-362 et pl. XVI-XXII. *Le gopura de Prāḥ Pālilai*, 363-370 et pl. XXIII-XXVII. [Rapport sur les travaux de la Conservation d'Ankor pendant l'année 1940.] A) *Chantiers d'anastylose* : 1^o *Bākoñ (Rolūos)*, 485-486 et pl. XLIX et L ; 2^o *Bantāy Samrè*, 487 et pl. LI, A ; 3^o *Bāyon*, 488 et pl. LI, B. B) *Chantiers mixtes (dégagement et anastylose partielle)* : 1^o *Mébôn Oriental*, 488 ; 2^o *Chaussée de la Porte Nord d'Ankor Thom*, 488 ; 3^o *Prāḥ Khân*, 488-490 et pl. LII et LIII. C) *Divers*, 490. — Cf. 421, n. 1, 465, 527.
- Gode (P. K.), 451.
- GOLOUBEV (Victor). *Le tambour métallique de Hoàng-hà*, 383-409 et pl. XXXV-XXXVI. — CR. : J. Hackin et M^{me} J. R. Hackin, *Recherches archéologiques à Begram, Chantier n° 2* (1937), 453-454. — Les images de Sūrya au Cambodge ; Le lampadaire de Lạch-trường (Thanh-hoá) (conférences), 468. — Ed. : *Etudes d'Art et d'Ethnologie Asiatiques*, 466. — Cf. 334, n. 1, 345, n. 8, 357, 358-359, 372, 373, 465, 527.
- Goris (R.), 260, n. 2, 261, 311, 342.
- Gourou (Pierre). L'utilisation du sol en Indochine française, 466. — Cf. 527.
- Grahi, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, n. 5.
- Groeneveldt (W. P.), 242, 243, 252, n. 1, 273, 280, n. 2, 311, 323, n. 3, 331, n. 1, 333, n. 3.
- Groslier (George), 470.
- Grünwedel (A.), 330, n. 3.
- Guilleminet (P.), 468.
- Guillo (le P.), 474.
- Guṇavarman, 240.

- Gunung Tua, 308 et pl. VIII.
 Gupta. Art —, 306.
 Gurun, 299, 300.
 Ha-ch'i-su-wa-ch'a-p'u, 285.
Hackin (J.) et M^{me} J. R. Hackin. Recherches archéologiques à Begram, chantier n° 2 (1937) (CR. par V. GOLOUBEW), 453-454.
 Hà-đông. Archéologie, 383-409 et pl. xxxv-xxxvi, 472, 473.
 Hà-giang, 473.
 Hải-ninh, 473.
 Haji Sumatrabhūmi, 274, 285.
 Hamsa: art khmèr, 377, 380; art laotien, 499.
 Hà-nam, 472.
 Hanch-thông, 470, 484.
 Hanoi. Pagodes de —, 472, 473, 508.
 Văn-miêu de —, v. *Giáp*, 468. V. Musée.
 Harihara. Statue de — trouvée à Ngãi-xuyên, 479.
 Hariharālaya 371.
 Harikela, 269.
 Harsavarman II, 321.
 Harvard. — Teaching Institute 503.
 Université —, 502.
 Hà-tây, 467.
 Haut-Donnai, 475.
 Hayagriva, 309.
 Heger (F.), 383, 384, 389, n. 5.
 Haijo. Tombeaux chinois à —, 435.
 Heine-Geldern (R. von), 304, 306, 310, 311, 340, n. 337, n. 1.
 Hem, 319, n. 1, 320, n. 4, 330, et pl. XII, 1.
 Hemagiri, 319, n. 1.
Herrmann (Albert). Das Land der Seide und Tibet, im Lichte der Antike (CR. par R. STEIN), 456-460.
 Heruka, 310.
 Hiệp-hoà, 479-480.
 Himalaya, 262, 263.
 Hinayāna, 298, 419.
 Hip p'ra th'am, 330.
 Hirananda Sastri, 263, n. 2, 265, 311.
 Hīraṇyadāma, 271.
 Hirth (F.), 292, n. 3, 293, n. 1, 295, n. 1, 297, n. 4, 391, n. 4, 393.
 Histoire, v. Asie centrale, Chine, Tibet.
 Hmawza, 425 sqq.
 Hồ. Citadelle des —, 508, 523.
 Hoà-binh. Ethnographie, 387. Linguistique, 474.
 Hoàng-hạ. Tambour de —, v. GOLOUBEW, 383-409 et pl. xxxv-xxxvi.
 Hořet (J. H.), 469.
 Hôi-long, 479.
 Hô-ling, 241, 248, 249, 252.
 Hollande. Chronique, 501-502.
 Ho-lo-tan, 240, 241.
 Hòn Môt, 476.
 Hôpitaux de Jayavarman VII, v. CÆDES, 344-347.
 Hua P'ân. Archéologie, v. KARPELÈS, 496-499 et pl. LVII. Ethnographie, 500.
 Huế, v. Musée Khải-định.
 Hue (le P. G.), 474.
Humbert-Sauvageot (M^{me}). Dix-huit chants et poèmes mongols, v. *Nirgidma de Torhou* (*P^{ressé}*), 461-462.
 Huns, v. McGovern, 462.
 Huru-thanh, 480.
Huyễn (Nguyễn-văn). Le peuplement et l'habitation dans la province de Lạng-son; Le costume annamite : son évolution et son sens social (conférences), 468. — Cf. 465, 473, 523, 528.
 Huyền-quang, 473.
 Huỳnh-công-Lý, v. Lý (Huỳnh-công).
 Ibn Hordadbeh, 270.
 Ibn Mājid, 242.
 Ibn Sa'īd, 271, 272, 298.
 Iconographie, v. Cambodge.
 İçvara, v. Çiva.
 Ilāmurdācam, 286, 287, n. 1.
 Ilāṅgāṣṭkam, 286, 287, n. 1.
 Inde. Archéologie, 322, 323, 324, 329, 332, 340, 341, 343, n. 2, 448-450. Architecture, 425, 431, 432, 436, 437. Art, 454. Géographie historique, 458-459. Histoire, 250-308, passim; v. *Gangoly*, 452. Philosophie, 451. Yoga, 453.
 Indes Néerlandaises. Archéologie, 322 sqq.
 Indochine. Collection de textes et docu-

- ments sur l' —, 466. Ethnographie, 500.
Géographie économique, v. *Gourou*, 466.
Institut bouddhique de l' —, Institut
indochinois pour l'Etude de l'Homme, v.
Institut. Préhistoire, 468.
Indonésie. Archéologie, 322 sqq. Ethno-
graphie, 392. Histoire, 239 sqq. et pl. 1
sqq.; v. *Gangoly*, 452.
Indra, 264, n. 5, 361.
Indradevī, 320-321.
Indravarman, 321, 371.
Indreçvara, 321, 371.
Institut bouddhique de l'Indochine,
465, 471, 519-522, 526.
Institut des hautes études juridiques et
sociales d'Extrême-Orient, 524.
Institut indochinois pour l'Etude de
l'Homme, 500.
Insulinde. Archéologie, 319, n. 2, 322
sqq. V. Indonésie.
Intha Som, 498.
Issédones, 459-460.
I-tsing, v. *Yi-tsing*.
Jacq (le P.), 474.
Jaiya, 297. Cf. *Grahi*.
Jālatunda, 331, n. 1.
Jambi, 248, 250, 274, 275, 287, n. 1,
298, 300, n. 5, 302.
Jansé (Olov), 334, 502-503.
Japon. Chronique, 502. Ethnographie,
387, n. 3. Histoire, v. *Bernard*, 466. Mo-
numenta *Nipponica Monographs*, 460.
Onomastique, v. *Gillis* et *Pai Ping-ch'i*,
463.
Jarai, 469.
Jaṭāvarman Sundara Pāṇḍya, 297.
Jaṭāvarman Vīra Pāṇḍya, 297.
Jāva, 257.
Java. Archéologie, 319, n. 2, 322 sqq.,
431. Art, v. *Coral-Rémusat*, 501. Histoire,
240 sqq.
Javabhūmi, 267.
Jāvaka, 272, 275, 277, 295, 297, 298.
Jāwaga, v. *Djāwaga*.
Jayaçrī, 359.
Jayadevī, 321.
Jāyanāça, 244, 245, 257.
Jayanagara, 302.
Jayanta, 253, 254, 255.
Jayarājadevī, 320, 321.
Jayarājagiri, 347, 349.
Jayasimphavatī, 347, 349.
Jayatātaka, 359, 360, 362.
Jayavardhana, 301.
Jayavarman II, 264, 267, 271, 321, n. 1,
371.
Jayavarman V, 329, n. 1.
Jayavarman VII, 359, 360, 361, 368,
420, n. 3; v. *CEDÈS*, 344-349; cf. 320, 321,
n. 4 et 5, 328, 330, 337, 339, 342, 343, n. 2,
480, 485.
Jayavarmeçvara, 321, n. 5.
Jayavatī, 349.
Jayavīravatī, 347, 349.
Jeffro (le P.), 474.
Jelutong, 294.
Ji-lo-t'ing, 287, n. 1, 294.
Jinālaya, 309.
Jitendra, 269.
Jolo, 502.
JOUVEAU-DUBREUIL (G.). *Les ruines ro-
maines de Pondichéry*, 443-450.
Kadāra, Kaṣṭhāram, 242, 243, 272, 275,
283, 284, 285, 287, 289, 290, 291, 298,
300.
Kakayentope, 448.
Kāla, 319, n. 2, 323, n. 1, 337, 338.
Kalāh, 271, 272, 277, 279, 284, 287.
Kalāh-bār, 270, 276.
Kālāsa, 257.
Kalasan, 257, 258, 259, 261, 264, 265,
266, 267, 269.
Kāma, 265, n.
Kambuja, 321, n. 9, 325.
Kampe, 295.
Kamphên Noi, 346.
Kamraten jagat, 326.
Kanakamedinindra, 303.
Kāñcī, 255.
Kandāl. Archéologie, 490-493.
K'ang T'ai, 459.
Kan-t'o-li, 242, 243, 275.
Kāpiçī, 453-454.
Karang Brahi, 244, 245, 246.

- Karen, 387.
 Kargil, v. Dkar-skyil.
 KARPELÈS (Suzanne). [*Rapport sur une tournée dans la province des Hua P'ân*,] 496-499 et pl. LVII. — Cf. 465, 471.
 Kasêṃ (*Maha Pithu*). Ed.: G. Cœdès, Recueil des inscriptions modernes d'Ankor Vât, 471.
 Katâha, 265, n., 272, 273, 275, 282, 283, 284, 285, 287.
 Kattigara, 457, 459.
 Kazwini, 298.
 Kēḍah, 247, 248, 283, 284, 331, n. 2.
 Kēḍiri 259, 261.
 Kēḍoe, 258, 259, 260, 261, 262, 265, n., 266.
 Kēḍukan Bukit, 243, 245, 249, 250.
 Kelantan, 240, 241, 294.
 Kēlurak, 257, 258, 259, 261, 264, 265, 266, 267, 269.
 Keo. Charte de Vât —, 419, 420.
 Kēt (Vât), 336.
 Kha, 469. — Tamung, 500.
 Khâi-ḍinh, v. Musée —.
 Khair-Khaneh (col de), 454.
 Khê (Moi), 476.
 Khmèr, v. Cambodge.
 Khnà (Pràsât), 344, 345, n. 4 et 7.
 Khnât (Vât), 338, n. 3.
 Khuong-mỹ, 474.
 Kia-lo-hi, 294.
 Kia Tan, 247, 248, 249.
 Kidāra, Kidāram, 242, 272, 283, 289.
 Kien-pi, 295, 297, 298.
 Kieou-kiang, 273, 274, 302, 304.
 Kie-tch'a, 247.
 Kıl, 475.
 Ki-lan-tan, 294.
 Kim-chi, 470.
 King K'o, v. Bodde, 456.
 Kin-li-p'i-che, 245.
 Kın-t'o-li, 242.
 Kirtimukha, 316, 317, 319.
 Koban. Ceinture de bronze de —, 390, 403.
 Koça, 319, n. 1.
 Kòh (Tùol), v. DALET, 493 et pl. LV, A-B; cf. 470.
 Kòh Ker, 349, 418.
 Kok. Pierre de sommet de tour du Pràsât —, pl. xv, 2.
 Ko-kou-lo, 278.
 Kòk Rokà, 344, 345.
 Kòk Rosēi, 329, n. 1.
 Kokusai Bunka Shinkokai, 502.
 Ko-lan, 278.
 Komeriing, 308.
 Kômpon Thom. Archéologie, 447 et pl. XLVI, C, 494.
 Kômput. Statue féminine de —, 447 et pl. XLVI, B.
 Kōn. Ecole de pâli de Ban —, 471.
 K'onburi, 344, 345, n. 4 et 6.
 Kot, 319, n. 1.
 Kota Kapur, 244, 245, 246, 306.
 Kouang-tcheou-wan. Monument élevé à la frégate *Amphitrite* à —, 465, 502.
 Kouan-houa, 474.
 Krê (Pràsât), 431.
 Kròl Kô, 368.
 Krom (N. J.), 239-312 sqq., passim, 331, n. 1.
 Kròm (Phnom), v. GLAIZE, 371-381 et pl. xxviii-xxxiv.
 Kṛtanagara, 299, 300, 301, 308, 309.
 Kṛtarājasa, 299, 301.
 Kṣatriyaçikhāmaṇi-vaḷanāḍu, 282.
 Kṣetrajña Viçēṣadharani, 310.
 Ku (Vât), 344, 345, n. 4, 5 et 7.
 Kubera, 265, n.
 Kubilai Khan, 301.
 Ku-kang, v. Kieou-kiang.
 Kuk Mon (Pràsât), 348, 349.
 Kulên (Phnom), 371.
 Kulicadharavaniça, 303.
 Ku-lin, 292, 293.
 Kulottunga I, 289, 290, 291.
 Kumāra, 252.
 Kumāraghoṣa, 258, 264, 266, 269.
 Kuntī, 264, n. 5.
 Kut Rursi, 346.
 Kut Rursi Nang Ram, 346.
 Kyansitthā, 436.
 Kynokephaloi, 457.

- La Brosse (P. Blanchard de), v. Musée —.
- Lạch-trường, v. Goloubew, 468.
- Lacombe (Olivier). La doctrine morale et métaphysique de Rāmānuja (CR. par G. CÆDÈS), 451.
- Ladakh, 457; v. Petech, 455.
- Lajonquière (E. Lunet de), 332, 346, 347, 348, 349.
- Lakṣmī, 265, n.
- Lām K'ām Dêng, 337.
- Lāmpang, 337.
- Lamri, 287.
- Lāmuri, 295.
- Langkāçuka, 287, n. 1.
- Lạng-son, 474; v. Huyền, 468.
- Lan Na, 421.
- Lan Sang, 422.
- Lan-wu-li, 295.
- Lao-kay. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
- Laos. Archéologie, 334, 336, 337, 389, n. 1, 434, 496-499 et pl. LVII. Le bouddhisme au —, 465; v. LÉVY, 411-424 et pl. XXXVII-XLIII. Ethnographie, 469; v. Lévy, 468, 500. Institut bouddhique du —, 471. Préhistoire, 494-496.
- Larmarin (le P.), 474.
- Là Sên K'ai, 337.
- Laubie (le P. Yves), 469.
- Le Gall (H.), 477.
- Lê-hoát, 483-484.
- Lematang, 308.
- Lēngkasuka, 294.
- LÉVY (Paul). *Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang*. I, *Nouveaux vestiges découverts*, 411. II, *Catalogue*, 411-418 et pl. XXXVII-XLIII. III, *Intérêt des monuments édités*, 419-422. IV, *Conclusion*, 422-423. *Ouvrages essentiels*, 424. — CR.: J. O. P. Bland and E. Backhouse, *China under the Empress Dowager*, 455-456. D. Bodde, *Statesman, Patriot, and General in Ancient China*, 456. W. M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, 462. *P^{cesse} Nirgidma de Torhout* et M^{me} Humbert-Sauvageot, *Dix-huit chants et poèmes mongols*, 461-462. *Science of Yoga*, 453. — Les royaumes Lao du Mékong; Le jour de l'an des Laotiens (conférences), 468. — Cf. 334, n. 3, 337, n. 3, 465, 468, 494-495, 500.
- Lévy-Bruhl (L.), 468.
- Liang Tan-ming, 304.
- Ligor, 252, 254, 256, 257, 259, 260, 267, 268, 272, n. 2, 294, 301.
- Liṅga, 319, n. 1, 321, 325, 326, n. 5, 332 et pl. XIII-XIV, 333, n. 1, 335, 357, n. 2, 362, 371, 372, 373, n. 1, 481, 482, 492.
- Linguistique. Questionnaire —, 474. V. Annam, Tây blanc, Thaïlande, Tibet.
- Ling wai tai ta, 273, 292.
- Ling-ya, 275.
- Ling-ya-ssi-kia, 294.
- Linteau de P'imai, v. DALET, 446-447 et pl. XLVI, A.
- Littérature, v. Mongolie.
- Loboe Toewa, 289.
- Lợi-bình-nhơn, 484.
- Lokanātha, 285, 308.
- Lokeçvara. Images khmères de —, 321, n. 5, 345, n. 8, 353 et pl. XX, A, 356, 361, 368, 479, 480, 484.
- Lolei, 321, 327-328.
- Long-đội sơn, 472.
- Long-đức đông, 478.
- Long-hưng (đỉnh), 472.
- Lốp'buri, 416.
- Luang Prabang, v. Luóng P'rā Bang.
- Lương-hoa, 484.
- Lương-phi, 470, 483.
- Luóng P'rā Bang. Archéologie, 337, pl. XII, 3, 434, 496. Ecole de pāli de —, 471. Ethnographie, 500. Introduction du bouddhisme à —, v. LÉVY, 411-424 et pl. XXXVII-XLIII. Préhistoire, 494.
- Lương-sa, 470.
- Lu Pou-wei, v. Bodde, 456.
- Lưu-nghiep-anh, 479.
- Lý (Huỳnh-công), 478.
- Ma. Coutumier —, 475, 477.
- Madhura, 299.
- Madhurāntaka, 282.
- Madhya, 323, n. 2.

- Madhyadeça, 250.
 Madioen, 261.
 Madras, v. Musée de —.
 Maës Titianos, 459, 460.
 Mahābodhārāma, 336.
 Māhā Pasaman, 419.
 Mahārāja, 254, 259, 269, 270, 271, 272.
 274, 276, 277, 284, 291, 295, 302.
 Mahārattavanārāma, 336.
 Mahāvamsa, 297.
 Mahāyāna, 249, 257, 259, 261, 262, 266.
 269, 298.
 Mahāçvara, 258.
 Mahendra, 371.
 Mahendraparvata, 271.
 Mahiṣāsura. Statue d'Umā — trouvée à
 Đôn-hâu, 481.
 Ma Houan, 274, 324.
 Maṇṭraya, 308 et pl. VII.
 Majapahit, 301, 302, 303, 323, n. 2.
 Ma umdar (R. C.), 239, 242, 243, 249,
 254, 260, n. 2, 272, n. 2, 273, 275, 283-
 284, 289, n. 1, 291, n. 1, 297, n. 1, 301,
 n. 2, 303, n. 3, 312.
 Makara: art khmèr, 355, 366, 377, 485;
 art laotien, 495; art thaïlandais, 503.
 Mak Mo (T'at), 413.
 Malacca, 241, 248, 268, 275.
 Malaise (Peninsule). Ethnographie, 392.
 Histoire, 242 sqq.
 Malaiyamān, 263, n. 2.
 Malayūr, 285, 287, n. 1.
 Malāyu, 247, 248, 249, 250, 254, 263,
 295, 297, 299, 300, 301, 303, 308, 309.
 Malleret (Louis). Recherches archéo-
 logiques en Cochinchine, 477-484. — Cf.
 466, 470, 477, 524.
 Man, 458, 469, 474.
 Ma-na-ha-pao-lin-pang, 274.
 Maṇḍapa, 319, n. 1.
 Mandchourie. Dynastie mandchoue, v.
 Ts'ing.
 Mañjuçrī, 258, 264, 268.
 Mānorôm (Vāt), 337, 413, 420-421.
 Māppappālam, 286, 287, n. 1.
 Māra, 370.
 Māravarman Rājasimha II, 262.
 Māravijayōttungavarman, 273, 280, 282,
 283, 285.
 MARCHAL (Henri). *Notes d'architecture
 birmane*, 425. 1^o *Zégu Est*, 425-431 et pl.
 XLIV. 2^o *Temple à Pagan*, 431-437 et pl. XLV.
 — Cf. 466, 501, 527.
 Mārind-anum, 386, n. 1.
 Marinus de Tyr, 458, 460.
 Marmadeva, 303.
 Maspéro (Henri), 263, n. 4, 439 sqq.
 Mas'ūdī, 271, 277.
 Mataṅgunī, 309.
 Mataṅginiṇa, 309.
 Matarām, 259, 260, 261, 266.
 Mathurā, 305, 454.
 Ma Touan-lin, 275, 289, 292.
 Matsya Purāṇa, v. *Nīlakanta Sastrī*, 451.
 Ma Twan-lin, v. Ma Touan-lin.
 Mauger (Henri), 465.
 Maṇḍibhūṣaṇavarmanadeva, 295.
 Maṇḍmanivarmanadeva, 303.
 Maṇḍivarmanadeva, 299, 300, n. 5, 308.
 Māyruḍiṅgam, 286, 287, n. 1.
 McGovern (William Montgomery). *The
 Early Empires of Central Asia. A Study of
 the Scythians and the Huns and the part
 they played in world history (with special
 reference to the chinese sources)* (CR. par
 P. LÉVY), 462.
 Měbôn Oriental, 321, 326, 328, 330, n.
 5, 340, n., 421, n. 1; v. GLAIZE, 488.
 Macquenem (Jean de). *Nécrologie*, 507.
 Měkong. Les royaumes Lao du —, v.
 Lévy, 468; cf. 495.
 Mēla (Pomponius), 458.
 Mémoires de la Délégation archéologi-
 que française en Afghanistan, 453.
 Men, 319, n. 1, 320, n. 4, 323, n. 2, 339,
 343, n. 2.
 Mendut (Čandi), 268, 269.
 Měo, 474.
 Mercier (René), 468, 474, 502.
 Meru, 319, n. 1, 323, n. 2, 338, 340, n.,
 343, n. 2, 358.
 Mēvīlimbaṅgam, 286.
 Mī-..., v. Mṛ-...
 Mī-mo-lo-che-li, 278.

- Mindanao. Archéologie, 502.
 Ming. Nécropoles et céramiques — aux Philippines, 502, 503.
 Mingalazédi, 434, 437.
 MINOT (Georges). *Dictionnaire tâý blanc-français*, 1-237.
 Mi-son, 474-475.
 Mnong, 475, 477.
 Moens (Ir. J. L.), 240, 241, 246, 247, 248, 250, 264, n. 5, 273, n., 275, 276, 306, 310, n. 1, 312, 322, 324, n. 2, 340, n.
 Mohenjo-daro, 393, 406.
 Moi, 468-469, 475-477, 500.
 Mo-lo-yeou, 247.
 Mon (= Man), 457-458.
 Moncay, 474.
 Mong-k'i, 459.
 Mongolie. Chants et poèmes mongols, v. *Nirgidma de Torhout (P^{cesse})*, 461-462.
 Histoire, 462.
 Mong T'ien, v. *Bodde*, 456.
 Monumenta Nipponica Monographs, 460.
 Moulié (E.), 383, n. 2, 384, 385, 388, 389, 392, 393, 395, 397, 400, 401, 402, 404, 409.
 Mou-t'o-sien, 278.
 Mpró Lêng Yang, 475.
 Muara Takus, 250, n. 1.
 Mudrāsena, 278.
 Mukhalinga : art khmèr, 481, 483.
 Mưòng, 387, 469, 474, 501.
 Mưong Soy (Vât), 496-499 et pl. LVII, 1-3.
 Mus (Paul). Lévy-Bruhl. Ses conceptions sont-elles en rapport avec les études indochinoises (conférence), 468. — Cf. 239, 252, n. 4, 256, 268, n. 1, 312, 319, n. 2, 322, n. 2 et 5, 329, n. 3-6, 330, 333, n. 1, 339, n. 1, 341, 465.
 Musée. — Albert Sarraut, 416, 447, 470. — de Batavia, 305, 308, 389, 402. — Blanchard de la Brosse, 470. — Henri Parmentier, 469. — de l'Homme à Hanoi, 467, 468-469. — de l'Homme à Paris, 500-501. — Khái-định, 469-470. — Louis Finot, 383, 388, 389, 467-468, 501-502, 523. — de Madras, 284, 449. — de Palembang, 305. — de Perak, 307.
 Musée de l'Homme (Le), Bulletin mensuel d'informations, 500-501.
 Musique, v. Chine, Mongolie.
 Mỷ- ..., Mỉ- ...
 Mỷ-hoa, 479.
 Mỷ-tho. Archéologie, 470, 478.
 Mỷ-trung, 480.
 Mỷ-yên, 484.
 Nāga : art cham, 474 ; art khmèr, 354, 355, 359, 366, 367, 416, 417, 418, 419, 421, n. 3, 494 ; art laotien, 413, 414, 499.
 Nāgara Ç i Dharmarāja, 301.
 Nāgarakṛtāgama, 266, 299, 302, 323, n. 2.
 Na Khâu Châu, 420.
 Nakkavāram, 286, 287, n. 1.
 Nāk'ôn Pāthôm, 503.
 Nāk Pân, v. GLAIZE, 351-362 et pl. XVI-XXII ; cf. 368.
 Nālagiri, 367.
 Nālandā, 257, 260, n. 2, 261, 264, 265, n., 266, 267, 268, 269, 276, 277, 278, 284, 308.
 Nanda, 359, 361.
 Nandārāma, 337.
 Nandin. Statuette de — trouvée à Trác-quan, 470, 482.
 Nān Khmau (Pràsàt), 490.
 Nan-p'i, 295.
 Narisara Nuvattivongs (Prince), 318, n. 2, 319, n. 1.
 Naudin (Georgette), 466, 527.
 Nécrologie. J. de Mecquenem, 507. A. d'Argence, 507-508.
 Negapatam, 282, 284, 289, 290, 291.
 Nelson, 389, 392, 394, 395, 396, 402, 404, 408.
 NER (Marcel). [*Rapport sur une mission de recherches ethnologiques au Darlac et à Phan-thuêt*,] 475-477. — Cf. 466, 527.
 Ngai, 474.
 Ngai-xuyên, 470, 479.
 Nghê-an, 470.
 Nghĩa-lộ, 469.
 Ngọc-lũ. Tambour de —, 383 sqq.

- Ngọc-sơn (pagode), 472, 508.
 Nguyễn-hữu-Thọ, v. Thọ (Nguyễn-hữu).
 Nguyễn-ngọc-Thoại, v. Thoại (Nguyễn-ngọc).
 Nguyễn-ngọc-Trân, v. Trân (Nguyễn-ngọc).
 Nguyễn-văn-Huyền, v. Huyền (Nguyễn-văn).
 NGUYỄN-VĂN-TÔ, v. Tô (NGUYỄN-VĂN).
 Nguyễn-xuân-Đông, v. Đông (Nguyễn-xuân).
 Nguyệt-hoá, 470, 478.
 Nhạ (Tạ-mỹ), 503.
 Nha Khê, 476. V. Trai.
 Nhi-trường, 479.
 Nhơn-thọ, 467, 474.
 Nicobar (îles), 287, n. 1.
 NILAKANTA SASTRI (K. A.). *Śrī Vijaya*. *Introductory*, 239. I, *Beginnings of Śrī Vijaya*, 240-243. II, *The Earliest inscriptions*, 243-251. III, *Śrī Vijaya in the eighth century*, 251-257. IV, *The Śailendras*, 257-269. V, *Zābag, Sribuza and San-fo-ts'i*, 269-276. VI, *Śrī Vijaya in the tenth century*, 276-280. VII, *Śrī Vijaya and the Cōlas*, 280-291. VIII, *Śrī Vijaya in the thirteenth century*, 291-298. IX, *Last days of Śrī Vijaya*, 298-304. X, *Notes on Śrī Vijaya Art*, 304-310. *Bibliography*, 311-313; pl. I-IX. — *Gleanings from the Matsya Purāṇa on War and Peace* (CR. par G. CÆDÈS), 451. — Cf. 338.
 Ninh-bình, 474.
 Ninh-phúc (pagode), v. Bezacier, 468; cf. 472-473.
Nirgidma de Torhout (Pcesse). Dix-huit chants et poèmes mongols recueillis par — et transcrits par *M^{me} Humbert-Sauvageot*, avec notations musicales, texte mongol, commentaires et traductions (CR. par P. LÉVY), 461-462.
 Nishihara (G^{al}), 502.
 Nom Văn, 344, 345.
 Non Ku (Prāsāt), 346.
 Non Plon (Prāsāt), 348.
 Nouvelle-Guinée. *Ethnographie*, 386, n. 1, 394, n. 2.
 Numismatique, v. Chine.
 Nùng, 474.
 Ó Ćrurí (Prāsāt), 348, 349.
 Ô-lâm, 470, 481.
 Onomastique, v. Japon.
 Ordos, 391, 394, n. 3, 403, 408.
 Orissa, 436, 437.
 P'ā Bang. Statue du Buddha —, 413, 419, 423.
 P'ābang Châu, 419.
 P'ā Bat, 412, 413.
 Padang Lawas, 307, 308 et pl. VI.
 Pā Deng (Vāt), 336.
 Padmavamça, 297.
 Pagan. Temple à —, v. MARCHAL, 431-437 et pl. XLIV, C et XLV; cf. 425, 430.
 Pahang, 287, n. 1, 294, 299.
 Pai Ping-ch'i. Japanese surnames, v. Gillis, 463. Japanese Personal names, v. Gillis, 463.
 Pāk'ām (Vāt), 344, 345.
 Pak-hoi, 474.
 Paksé. Ecole de pāli de —, 471. *Ethnographie*, 500.
 Pāla, 264, 266, 308.
 Palembang, 242, 243, 246, 247, 248, 249, 250, 256, 273, 274, 275, 276, 279, 292, 293, n. 1, 295, 296, 300, 302, 305, 306, 307, 308.
 Pāli, v. Ecole supérieure de — du Cambodge.
 Pa-li-fong, Pa-lin-fong, 273, n., 274, 295.
 Pallava, 307.
 Pallu (M^{sr} François), 466.
 Panai, 287, n. 1.
 Panamkaraṇa, 257, 258, 259, 265, n. 3, 266, 267.
 Pañcāṇḍavamça, 297.
 Pānduranga, 348.
 Pāṇḍya, 262, 263, 297, 298.
 Paṇṇai, 286, 287, n. 1, 308.
 Pao-ki. Tombeau de —, 435.
 Parācara, 264, n. 5.
 Parākramabāhu II, 297.

- Paramatrilokanātha, 336.
 Paramaviṣṇuloka, 339.
 Parameçvara, 321, n. 1.
 Pararaton, 299, 303.
 Paris (Pierre), 466, 527.
 Parmentier (Henri), 322, n. 2, 331, n. 3, 332, n. 5, 333, n. 1, 334, n. 2, 342, 421, n. 1, 444, 446, 493. V. Musée.
 Pārvatī, 263, 264, n. 5.
 Pa-t'a, 294.
 Pa-ta-na-pa-na-bu, 303.
 Paṭṭanakūṛa, 282.
 Paulomī, 264, n. 5.
 Pelliot (Paul), 240, 241, 245, 247, 248, 273, n. 4, 274-275, 276, 300, n. 1 et 4, 312, 359.
 Perak, 254. V. Musée.
 Perquin (P. J.), 304, 305.
 Peṣaṇī : art khmèr, 478, 479, 480, 483, 484.
Petech (Dr. Luciano). A Study on the Chronicles of Ladakh (Indian Tibet) (CR. par G. CÆDÈS), 455.
 Peutinger. Table de —, 458.
 Pha Khom, 494.
 Phan-rang, 348.
 Phan-ri, 443, n. 1, 474.
 Phan-thiêt, v. NER, 475.
 Phât-tích. Pagode de —, 472, 473. V. Vạn-phúc.
 Phei Ko, 475.
 Phetsarath (le Tiao), 466, 471, 527.
 Philippines. Chronique, 502-503.
 Philosophie, v. Inde.
 Phimānākās, 315 et pl. XI, 2, 318, 320, 335, 490.
 Phnom..., v. au nom propre.
 Phnom Pén, 339. V. Bibliothèque royale du Cambodge, Ecole supérieure de Pāli du Cambodge, Institut bouddhique, Musée Albert Sarraut.
 Phon Muât, 494.
 Phothisarath, 421, 423.
 Phoun San (Ban). Th'at dit du Chevreuil près de —, 499 et pl. LVII, 4-6.
 Phtur (Pràsàt), 348.
 Phúc-yên. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
 Phù-đông. Đền de —, 471.
 Phú-kiêt, 478.
 Phum Trun Práh Bât Tóç, 479.
 Phuróc-lợi, 484.
 Phú-thọ. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
 P'iao (= Pyū), 425.
 Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, 468.
 P'imai, 348-349, 415, 418; v. DALET, 446-447 et pl. XLVI, A.
Pithu Kasēm (Maha), v. Kasēm (Maha Pithu).
 Plañ (Pràsàt), 431.
 Podoukê, 449.
 P'o-lin-pang, 274.
 Polo (Marco), 300.
 Poñā Krek, 345, n. 8.
 Pondichéry, v. JOUVEAU-DUBREUIL, 448-450.
 P'ong-fông, 294.
 P'ong Tuk, 305, 450.
 P'o-ni, 275, 276, 279.
 Port Dayot, 476.
 Poseidonios, 458.
 Poudou-seri, 449.
 Poudou-ve, 449.
 Poulo-Condore, 459.
 P'ou-lo-tchong, 459.
 Prabhu, 302.
 Práh Khân d'Ankor, 316, 318, n. 1, 321, 328, 334, 337, 339, 342, n. 4, 343, n. 2, 345, n. 1, 347, 348, 349, 359, 360, 361, 362, 485; v. GLAIZE, 488-490 et pl. LII et LIII.
 Práh Khân de Kômpon Svây, 348, 349.
 Práh Kô, 321, 375.
 Práh Nôk, 315, 318, 326, n. 3.
 Práh Pālilai, v. GLAIZE, 363-370 et pl. XXIII-XXVII.
 Práh Pithu, 368.
 Práh Răc Tráp (Phnom), v. DALET, 494.
 Prajñāpāramitā, 277, 321, n. 4, 343, n. 4, 347, 490.
 P'rā Kèo (Vât), 496.

- Prambanan, 258, 261, 331, n. 1, 342.
 P'ra Men (Wät), 503.
 P'ra Mưong Kêu, 336.
 Prang P'ou Songk'ram, 346.
 Prapañca, 299, 300, n. 5, 302.
 P'ra Pât'on (Wät), 503-504.
 P'ra Prāng Sām Yôt, 416.
 Prāpti's (Prasat), 346.
 Prāsāt..., v. au nom propre.
 P'ra Yôt C'heng Rai, 336.
 Préhistoire, v. Indochine, Laos.
 Prei Kor (ou Prei Nokor), 477.
 Prei Nokor (Prāsāt), 346.
 Prei Prasāt (Prāsāt), 346, 485.
 Prei Puoč, 490-493.
 Pre Rip, 321, 324, n. 3, 325, 326, 327, 328, n. 2, 332, 335, n. 2, 4 et 5, 336, 337, 340, n.
 Prīti, 264, n. 5.
 Prohn Kel (Prāsāt), 348, 349.
 Promé, 425, 431.
 Przyłuski (Jean), 240, n. 1, 242, 262, n. 2, 312, 339-340 et n., 343-359.
 Prolé née (Claude), 449-450, 458, 459.
 Pubbārāma, 336.
 Pundravardhana, 265, n.
 Purnavarmān, 243, 246.
 P'utth'āsāwān (Vāt), 336.
 Pyū, 425, 428.
 Quáng-binh. Sápèques chinoises trouvées à —, 467, 474.
 Quáng-trj. Sápèques chinoises trouvées à —, 467.
 Quáng-xưong. Tambour de —, 388, 395-401, 403.
 Quán-yen. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
 Questionnaire linguistique, 474.
 Quilon, 276, 292.
 Racabopatr (Wät), 504.
 Rachid-ed-din, 301.
 Raoé, v. Rhadé.
 Raghavan (V.), 451.
 Rāhu: art khmèr, 316, 317, 319; art laotien, 319 et pl. XII, 2, 497, 498, 499.
 Rājapatni, 303.
 Rājārāja I, 281, 282, 283, n. 1, 285, 290.
 Rājārājapperumballi, 289.
 Rājavidyādhara, 289.
 Rājavihāra, 347.
 Rājendrabhadreçvara, 321, 325, 335, n. 5.
 Rājendra Cōla, 273, 282, 284, 285, 286, 287, 290.
 Rājendraçōl'apperumballi, 290.
 Rājendravarmaadeveçvara, 321.
 Rājendravarman, 321, 325, 326, 327, 328, 329, 335, n. 5.
 Rājendravarmaçvara, 321, 325.
 Rājendraviçvarūpa, 321.
 Ramakrishna Kavi (M.), 451.
 Rāmānuja. Siddhānta, trad. par O. Lacombe (CR. par G. CÆDÈS), 451.
 Rambhān, 309 et pl. IX, B.
 Rāmnī, 271.
 Rangaswami Aiyangar (K. V.). Ed.: Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, Tirupati (CR. par G. CÆDÈS), 451.
 Rashiduddin, v. Rachid-ed-din.
 Rhadé, 475; v. Sabatier, 466.
 Ricci (Father), 275.
 Rock (J. F.), 466.
 Rockhill (W. W.), 274, 278, n. 5, 292, n. 3, 293, n. 1, 295, n. 1, 297, n. 4.
 Roi Lépreux. Statue du — à Ankor Thom, 338. Terrasse du —, 338, 339.
 Rolūos, v. GLAIZE, 485-486; cf. 371.
 Romain. Ruines romaines de Pondichéry, v. JOUVEAU-DUBREUIL, 448-450.
 Rôh Čēn, 371.
 Roth (Armand), 502.
 Sabatier (L.). Recueil des coutumes rhodées du Darlac, recueillies par —, traduites et annotées par D. Antomarchi, 466.
 Saces, 458.
 Saddavimāla, 330, n. 2.
 Sadec, 484.
 Sai Fong, 344, 345, 420, n. 3.
 Saigon, 470, 477, 484. V. Musée Blanchard de la Brosse.
 Śailendra, v. Čailendra.
 Saint-Jacques (Cap), 470.

- Saint-Marty (L.-R.-A.), 470, 527, 528.
 Saleier. Tambour de —, 389, 402.
 Salon de la France d'Outre-Mer, 467, 501.
 Samarāgravīra, 264, 265 et n., 266, 267.
 Samarottuṅga, 256, 267.
 Samataṭa, 269.
 Samlān, 447 et pl. XLVI, B.
 Sampou (Prāsāt), 348, 349.
 Sām Sēn T'ai, 337.
 Samudra, 242, 300.
 San-fo-ts'i, v. NILAKANTA SASTRI, 269-276; cf. 242-243, 265, n., 278, 279, 280, 283, 289, 291-304.
 Sangk'alok (Vāt), 411, 413, 415, 416, 417, 422.
 Saṅgrāmadhanañjaya, 258.
 Saṅgrāmañjaya Dharmaprasādottuṅgaḍevī, 283.
 Saṅgrāma - Vijayōttuṅgavarman, 286, 287.
 Sañjaya, 258-263, 265, n. 5, 266, 267.
 Sanna, 263, 267.
 Sanskrit. Grammaire —e, 471.
 Sari (Čaṇḍi), 269.
 Sarmates, 462.
 Sarraut (Albert), v. Musée —.
 Satyavat, 325.
 Saugatācrama, 369.
 Sāvānk'alōk, 502.
 Savannakhet. Ecole de pāli de —, 471.
 Savina (le P. F. M.), 466, 527.
 Sāvitrī, 325, 338.
 Sayfong, v. Sai Fong.
 Schlegel (Gustave), 240, 276.
 Schnitger (F. M.), 256, 304, 305, 306, 307, 308, n. 3, 309, 310, 312.
 Science of Yoga, ed. by *Shri Yogendra* (CR. par P. LÉVY), 453.
 Scythes, v. *McGovern*, 462.
 Sdōk Kāk Thom, 326, n. 2.
 Sedang, 469.
 Sēlangor, 294.
 Sema Mưong (Wāt), 245.
 Sēmang, 294.
 Seman Tin (Prāsāt), 348, 349.
 Seres, 458.
 Sèrikè (pays de la soie), v. *Herrmann*, 456-460.
 Service photographique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 467.
 Sevu (Čaṇḍi), 269.
 SHAFER (Robert). *L'annamite et le tibétobirman*, 439-442.
 Shamuddin, v. Chams-ud-dīn.
 Siam, v. Thaïlande.
 Siddhānta, v. *Rāmānuja*, 451.
 Siddhayātrā, 245.
 Siemrāp (rivière de), 372.
 Si-lan, 295.
 Si Mangambat, 308.
 Simhala, 362.
 Simhanada Kuvera. Statuette de —, 470.
 Simhaviṣṇu, 307.
 Sinai, 459, 460.
 Singhasārī, 301, 309, 310.
 Sinkil Kandārī, 242.
 Sin-t'o, 295.
 Skanda, 264, n. 5.
 Smith (G.), 477.
 Snāṇadroṇi: art khmèr, 57, 380.
 Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 465, 502.
 Society of Friends of Eastern Art (Tōkyō), 502.
 Sôc-trăng, 470.
 Sogdiens, 462.
 Sogny (Léon), 469.
 Soie. Pays de la —, v. Sèrikè.
 Somasūtra: art khmèr, 482, 484.
 Són Dúng, 476.
 Song. Nécropoles et céramiques —, 502, 503. Sapèques —, 474.
 Song Meng, 495-496.
 Son-la. Ethnographie, 469, 473. Linguistique, 474.
 Son-tây, 471.
 Sôrê. Coutumier —, 477.
 Souvanna Phouma (le Tiao), 496.
 Spur (Prāsāt) v. DALET, 493 et pl. LVI.
 Sra Phleñ (Prāsāt), 346.
 Srebo (Prāsāt), 348.

- Śrī..., v. Çrī...
 Sribuza, v. NILAKANTA SASTRI, 269-276; cf. 277, 284, 287, 292.
 Sri Venkateswara Oriental Institute, v. *Annals of the* —.
 Sseu-ma-ki mang, 278.
 STEIN (Rolf). CR.: A. Herrmann, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike*, 456-460. — Cf. 523.
 Stern (Philippe), 321, 335, 501.
 Stūpa, 329-330, 341.
 Stutterheim (W. F.), 239, 245, 252, n. 4, 259, n. 1, 260, n. 2, 263, 265, n. 3, 266, 268, 306, 310, 312-313, 322-324, 333, 341, 342.
 Sudhammārāma, 336.
 Sudhanakumāra, 309.
 Suén Thén, 337.
 Sugriva, 265, n.
 Sukhodaya, 298, 301.
 Sulaymān, 270, 276, 300.
 Sumatra. *Ethnographie*, 389, 392, n. 1.
 Histoire, v. NILAKANTA SASTRI, 239-310.
 Sumatrabhūmi, 274, 285.
 Suṇḍa, 295, 299, 300.
 Suṇḍarapāṇḍya, 263.
 Sungai Laṅsat, 300, n. 5, 309 et pl. IX, A.
 Suravāsa, 310, n. 1.
 Sūrya, 418; v. Goloubew, 468; cf. 454.
 Sūryaparvata, 347, 349.
 Sūryavarman II, 330, 343.
 Suttajātakanīdānānisamsa, 330, n. 1.
 Suvarṇabhūmi, 299.
 Suvarṇadvīpa, 264, 265, n., 267, 271, 284, 285.
 Suvarṇapura, 284.
 Svày (Vât), 344, 345.
 Tadjī, 261.
 Tà Ēin (Pràsàt), 348.
 T'āi. Art, 483. *Ethnographie*, 318 et pl. XII, 2, 334. Cf. Laos.
 Takakusu (J.), 247, 250, n. 4-6, 311.
 Tà Kām (Pràsàt), 346.
 Tà Kè Poñ (Pràsàt), 344, 345.
 Tà Kèu (Pràsàt) d'Añkor, 340, n., 344, 345, n. 3, 5 et 8.
 Tà Kèu (résidence de), 493.
 Takkōlam, 287, n. 1.
 Takola, 287, n. 1.
 Talaittakkōlam, 286.
 Talang Tuwo, 243, 249.
 Tà Mān Tóç (Pràsàt), 344, 345, n. 4, 6 et 7.
 Tambour métallique de Hoàng-hạ, v. GOLOUBEV, 383-409 et pl. XXXV-XXXVI.
 Tāmraliṅga, 297, 298. Cf. Tāmraliṅga.
 Tāmraliṅgeçvara, 297.
 Tāmraliṅga, 286, 287, n. 1, 294. Cf. Tāmraliṅga.
 Tà-mỹ-Nhạ, v. Nhạ (Tà-mỹ).
 Tân-an, 470, 484.
 Tà Nei, 368.
 T'ang. Miroir —, 467. Sapèques —, 474.
 Tang-hiang, 458.
 Tañjunpura, 300.
 Tân-lý tây, 478.
 Tan-ma-ling, 294, 297.
 Tantrisme, 269, 303, 309.
 Tao-yi tche-lío, 274, 302.
 Tapanoeli, 307, 308, 310.
 Táp Čei, 348.
 Tà Prohm, 316, 318, 321, 329, n. 5, 342, n. 4, 344, 347, 349, 485, 490.
 Tà Prohm Kel, 344, 345, n. 3, 5, 7 et 8.
 Táp-sơn, 479.
 Tārā, 257, 264, 265, n., 266, 267, 269, 308, 309.
 Tārābhavanam, 257, 266.
 Tāruma, 246.
 Tà Sòm, 368.
 T'at (Vât), 418.
 T'at Mak Mo, v. Mak Mo (T'at).
 Tây. Dictionnaire tây blanc-français, v. MINOT, I-237. — noir, 469.
 Tây-phương (pagode), 471.
 Tchan-pei, 273, 274.
 Tchau Jou-koua, 273 et n., 274, 289, 290, n. 3, 292, n. 3, 293-299.
 Tchen-la, 251, 275, 320.
 Tcheou K'iu-fei, 292, 293, 294.
 Tcheou Ta-kouan, 320, 349, 360, n. 1.
 Tēggēr, 323, n. 1.

- Teou-lo, 459.
 Tép Prañam, 316 et pl. XI, 3, 335, 369, 490.
 Terrasse du Roi Lépreux, v. Roi Lépreux.
 Terrasson (L^t-C^{el}), 466, 527.
 Têtes de chien (tribus désignées sous le nom de —), 457.
 Thai, 474. Cf. Tầy.
 Thaïlande. Art et archéologie, 318, n. 2, 319, n. 1, 330, 336, 368, 370 et pl. XXVII, A, 380, 381, 467, 468, 503-504. Géographie historique, 459. Histoire, 301, 304. Transcription officielle de la langue thaïlandaise, 504-505.
 Thái-nguyên, 473.
 Thakhek. Ecole de pāli de —, 471.
 Tham. Caractères —, 422.
 Thanh-hoá, v. *Goloubew*, 468 ; cf. 384, 387, 388.
 Tháp-mười, 484.
 Th'at du Chevreuil (Hua P'án), 499 et pl. LVII, 4-6.
 Th'at Luong. Tombeau au pied du —, pl. XII, 3.
 Thin (= Chine), 458.
 Thinaï, 460.
 Thma Dấp (Pràsàt), 431.
 Thnāl Dắc (Pràsàt), 346.
 Thỏ, 474.
 Thọ (Nguyễn-hữ), 503.
 Thoại (Nguyễn-ngọc). Tombeaux de — et de sa femme, 480.
 Thới-an, v. DALET, 443-445 ; cf. 474.
 Thomas (C^{ne}), 494.
 Thông-hoa, 480.
 Thượng-lâm. Tambour de —, 389, 393, 402, 408.
 Thụy-phương. Đình de —, 472.
 Tibet. Art, 470. Géographie historique, v. *Herrmann*, 456-460. Histoire, v. *Petech*, 455. Langues tibéto-birmanes, v. *SHAFFER*, 439-442.
 Tien-tsin. Hautes Etudes de —, 502.
 Ti-houa-kie-lo, 290.
 Tilokārāt, 336.
 Tissot (H.), 467, 523.
 Tồ (NGUYỄN-VĂN). *André-Robert d'Ar-
 gence*, 507-508. — Les plantes dans l'art
 annamite (conférence), 468.
 To-lo-mo, 246.
 Tombeau. — au pied du Th'at Luong,
 pl. XII, 3. — x chinois aux Philippines,
 502. — x de Nguyễn-ngọc-Thoại et de sa
 femme, 480.
 Tong-ya-nông, 294.
 Tonkin. Archéologie, 471-473, 503.
 Ethnographie, 473-474. Linguistique, 474.
 Torhout (*Pcesse Nirgidma de*), v. *Nir-
 gidma de Torhout*.
 Tourane, v. Musée Henri Parmentier.
 Trác-quan, 470, 482.
 Trà-dãnh, 482-483.
 Trai (Moi), 476.
 Trailokyārāja, 295.
 Trà-kiệu, 469, 474.
 Trần (Nguyễn-ngọc), 473.
 Tran Ninh. Ethnographie, 469. Préhis-
 toire, 495-496.
 Transcription du thaïlandais, 504-
 505.
 Trần-văn-Giáp, v. Giáp (*Trần-văn*).
 Trapăn Moroy, 483.
 Trapăn Ropou (Pràsàt), 331, n. 4.
 Trà-vinh. Archéologie, 470, 478-480.
 Tré (île), 476.
 Trêngganau, 294.
 Tribhuvanarāja, 299, 300, n. 5, 308.
 Triel (Vât), 447 et pl. XLVI, c.
 Tri-tôn, 470.
 Trouvé (G.), 348, 363, 370.
 Tsan-tan-lo, 278.
 Tseu-hi, v. *Bland et Backhouse*, 455-
 456.
 Ts'ien-mai, 294.
 Ts'in (dynastie), 458, 459 ; v. *Bodde*, 456.
 Ts'in Che-houang-ti, 456.
 Ts'ing (dynastie), 456.
 Ts'iu-an-tcheou, 292, 293, 302.
 T'ung P'ră Men, 339.
 Tùol..., v. au nom propre.
 Turkestan, 462.
 Tuyên-quang. Ethnographie, 473. Lin-
 guistique, 474.

- Umā, 264, n. 5. Statues khmères d'—, 321, 470, 479, 481, 486.
 Umong Man, 434.
 Université Harvard, 502.
 Upananda, 359, 361.
 Vairivara Viramardana, 267.
 Vairi-varaviravimardana, 265.
 Vajrabodhi, 250.
 Vajraprakāra, 309.
 Vaṣaṣṣpandūru, 286, 287.
 Vāli, 265, n.
 Vāl Prāḥ Mēn, 339.
 Vāl Rācāak, 350, n. 1.
 Van Eerde (J. C.), 322, 323, n. 3, 324, n. 1, 331, n. 2.
 Van Gulik (R. H.). The Lore of the Chinese Lute, an essay in Ch'in Ideology (CR. par L. Romero de CUADRA DE UMBRIAS), 460-461.
 Vān-miêu de Hanoi, v. *Giáp*, 468.
 Vān-phúc (pagode), 472 et pl. XLVII, 473.
 Van Stern Callenfels (P. V.), 280, n. 1, 311, 396, n. 1.
 Van Wijk (W. E.), 243, n. 3.
 Varadachari (K. C.), 451.
 Varavairimathana, 267.
 Varmasetu, 255, n., 266.
 Vāt..., Vāt ..., v. au nom propre.
 Vāt Ph'u, 321, n. 9, 349.
 Veṅgi, 290, 305.
 Vetch (H.), 456.
 Viçesadharami, 310.
 Viçvarūpa, 321.
 Vidyādihara-tōraṇa, 286.
 Vieng Čān, 420, 421. Catafalque d'un čau miuong de —, pl. XII, 2. Institut bouddhique de —, 471.
 Vieng Lēk, 336.
 Vientiane, v. Vieng Čān.
 Vijaya, 348.
 Vimalaṣrī, 278.
 Vimāy, 347.
 Vinh-long, 478.
 Vinh-tē, 480.
 Vinh-thuān, 478.
 Vinh-trung, 470, 482.
 Vinh-yên. Archéologie, 472. Ethnographie, 473. Linguistique, 474.
 Virajā, 255, n.
 Vira Pāḍya, 298.
 Virarājendra, 289, 290.
 Viravairimathana, 264, 265.
 Vishnouisme. Le — au Cambodge, 330, 343, n. 2.
 Viṣṇu, 258, 265, n., 339, n. 1. Images de — : art de Çrīvijaya, 306 ; art khmèr, 321, 343, n. 2, 380-381, 421, n. 1, 470, 479, 482, 483, 484, 493 et pl. LV, A-B ; art laotien, 414.
 Viṣṇuvardhana, 309.
 Viṣṇuvarman, 254.
 Visun (ro.), 422.
 Visun (Vāt), 413, 420, 422.
 Vnam Kantāl, 372.
 Vogel (J. Ph.), 239, 260, n. 2, 267, 313, 324, 326, n. 4.
 Wales (H. G. Quaritch), 249, 275, n. 6, 313, 331, n. 2.
 Wang Ta-yuan, 274, 302.
 Wāt..., v. au nom propre.
 Westenenk (L. C.), 304, 309.
 Williams (Monier), 284.
 Worms (Max), 467.
 Wou-souen, 458.
 Wu-li, 302.
 Wurawari, 280.
 Xá (Mān), 469.
 Xeo-gia, 479.
 Xieng Lek, 494.
 Xieng Thong, 412.
 Xuān-quan, 472.
 Yaçaçarīra, 326, n. 4, 328, n. 2, 341.
 Yaçodharapura, 335, 347, 372.
 Yaçodharataṭāka, 372.
 Yaçodhareçvara, 321, 372.
 Yaçovarman, 321, 327, 335, 369 ; v. GLAIZE, 371-374.
 Yahandagu, 435.
 Yai (Prāsāt), 346.
 Yama, 325, 326, 337-338.
 Yasavatī Devī, 336.
 Yāva, 273, n.

- Yavabhūmipāla, 264, 266, 267.
 Yavadvīpa, 240, 241.
 Yēn-báy, 469, 473.
 Ye-p'o-ti, 240.
 Yi-tsing, 244, 245, 247-251, 254, 276;
 278, 284, 311.
 Yoga, 453.
- Yogendra (Shri)*. Ed. : Science of Yoga
 (CR. par P. LÉVY), 453.
 Zābaj, Zābag, v. NILAKANTA SASTRI,
 269-276; cf. 242, 243, 259, 268, 277, 284,
 287, 292, 298.
 Zégu Est, v. MARCHAL, 425-431 et pl.
 XLIV, A-B.

ERRATUM

P. 342, l. 5. *Au lieu de H. GORIS, lire R. GORIS.*

P. 345, n. 8, l. 2. *Au lieu de boddhisattva, lire bodhisattva.*

P. 361, l. 20. *Au lieu de corelle, lire corolle.*

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches hors texte.

	Après la page
Pl. I. Archæological map of Indonesia.....	310
— II. Buddha of Bukit Seguntang.....	310
— III. Bronze Buddha head with twisted fillet.....	310
— IV. Stone statuette (torso) and statue of Avalokiteśvara.....	310
— V. Bronze Avalokiteśvara eight armed from Malaya.....	310
— VI. Statuette of a woman, Padang Lawas.....	310
— VII. Three bronze images.....	310
— VIII. Dated Avalokiteśvara group from Gunung Tua.....	310
— IX. A, Bhairawa from Sungai Langsat. B, Amoghapāśa group from Rambhān.....	310
— X. Cuve avec couvercle trouvée à Bantāy Samrè.....	318
— XI. Cuves. 1, Phnom Bākhñēn. 2, Phimānākās. 3, Tép Praṇam. 4, Vāt Dāmñāk.....	318
— XII. 1, Cercueil (<i>hem</i>) du Supérieur de la bonzerie d'Añkor Vāt. 2, Catafalque d'un čau mưong de Vieng Čān. 3, Tombeau au pied du Th'at Luong de Luóng F'rā Bang.....	318
— XIII. Agencement d'un līṅga dans son piédestal (Phnom Bākhñēn, chapelle d'angle Nord-Ouest). 1, Le līṅga avec le piédestal et la cuve à ablutions. 2, Le līṅga posé sur la pierre à dépôt. 3, La pierre à dépôt encastrée dans le dallage. 4, Dallage infé- rieur.....	332
— XIV. Id. 1, Coupe: A, Piédestal; B, Cuve à ablutions; C, Līṅga; D, Pierre à dépôt à 17 alvéoles; E, Dallage. 2, Plan de la face supérieure du piédestal montrant huit alvéoles. 3, Plan du dallage, montrant huit alvéoles au niveau du sol et cinq alvéoles dans la cavité centrale.....	332
— XV. Pierres à dépôt. 1, Pierre de sommet de tour (Prāsāt Dāmreñ Krāp). 2, Id. (Prāsāt Kok). 3 et 4, Pierre à dépôt de l'époque du Bāyon: 3, Bantāy Kdēi. 4, Bāyon.....	332
— XVI. Nāk Pān. A, Vue du bassin central avant la chute de l'arbre. B, Arbre brisé par un ouragan.....	352
— XVII. Id. A, Ilot central après enlèvement des racines. B, Bassin cen- tral après anastylose.....	352
— XVIII. Id. A, Restitution du sanctuaire central, face Est. B, Vue du sanctuaire central, face Est.....	354
— XIX. Id. A, Plan du sanctuaire central et de l'édicule Nord. B, Resti- tution de l'édicule Nord.....	354
— XX. Id. A, Baie murée de la face Nord du sanctuaire central. B, Mo- tif d'angle Nord-Est du sanctuaire central.....	354
— XXI. Id. A, Ilot central, vue du double soubassement à gradins. B, Groupe du cheval Balāha.....	356

	Après la page
Pl. XXII. Nāk Pān. <i>A</i> , Mascarons à tête humaine de l'édicule Est. <i>B</i> , Edicule Nord après anastylose	356
— XXIII. Prāḥ Pālilai. <i>A</i> , Gopura (vue prise de l'Est-Nord-Est) avant anastylose. <i>B</i> , Gopura (vue prise de l'Est-Sud-Est) après anastylose	364
— XXIV. Id. <i>A</i> , Restitution de la face Est. <i>B</i> , Plan.....	364
— XXV. Id. <i>A</i> , Face Est après anastylose. <i>B</i> , Fronton de l'entrée secondaire Nord, face Est (offrande des animaux dans la forêt)	364
— XXVI. Id. <i>A</i> , Pignon Sud. <i>B</i> , Pignon Nord. <i>C</i> , Détail de la partie centrale, face Est.....	366
— XXVII. Id. <i>A</i> , Sanctuaire, statue de Buddha reconstituée. <i>B</i> , Torse de Buddha debout	370
— XXVIII. Phnom Krôm. Plan d'ensemble et détails d'architecture	374
— XXIX. Id. <i>A</i> , Partie centrale vue de l'entrée Est. <i>B</i> , Vue des trois sanctuaires prise du Nord-Est	376
— XXX. Id. <i>A</i> , Détail de fausse porte (sanctuaire Sud, face Sud). <i>B</i> , Sanctuaire Nord, angle Sud-Ouest, face Sud : détail. <i>C</i> , Corniche de l'étage principal (sanctuaire Sud, angle Nord-Ouest).	376
— XXXI. Id. <i>A</i> , Sanctuaire central, socle d'échiffre et soubassement (face Sud). <i>B</i> , Bande de rinceaux et fragment d'encadrement de niche à devatā (sanctuaire central, pile d'angle Sud-Est, face Est). <i>C</i> , Fragment de linteau et pièces d'accent.....	376
— XXXII. Id. <i>A</i> , Piédestal circulaire de la statue de Brahmā du sanctuaire Sud, détail de la partie supérieure. <i>B</i> , Id., vue d'ensemble ...	380
— XXXIII. Id. <i>A</i> , Statue de dvārapāla. <i>B</i> , Statue de Brahmā du sanctuaire Sud, détail des têtes (face Nord). <i>C</i> , Statue de dvārapāla (vue de dos).....	380
— XXXIV. Id. <i>A</i> , Vestiges du gopura Est et de la galerie voisine avec porche. <i>B</i> , Bâtiments annexes de la moitié Sud.....	380
— XXXV. <i>A</i> , Tambour de Hoàng-hạ. <i>B</i> , Une des barques figurées sur la caisse du tambour (estampage)	384
— XXXVI. Tambour de Hoàng-hạ, disque (estampage)	384
— XXXVII et XLI. Vat Sangk'alok. Bouddha ascète.....	412 et 416
— XXXVIII. 1, Pagode de Sangk'alok. 2, Restes de pagodes détruites conservés dans le jardin d'un personnage noble de Luang Prabang. 3, Panorama vu du Vat T'at Luang, de la butte aux pagodes du XIV ^e siècle. 4, Rive gauche du Mékong au Sud de Luang Prabang. 5, Pagode de Visun vue du Sud. 6, Intérieur du Vat Visun. 7, Le grand Bouddha de bronze du Vat Manorum.....	413
— XXXIX. Luang Prabang. 1, Stèle aux 900 Viṣṇu ; 2 et 3, Bouddhas ...	414
— XL. Vat Sangk'alok. Bouddha paré.....	415
— XLII. Id. Bouddha ascète.....	417
— XLIII. 1, Vat T'at. Bouddha. 2, Vat Sangk'alok. Inscription.....	418

Pl. XLIV. A, Mur intérieur Ouest de Zégu Est. B, Façade Est de Zégu Est. C, Vue d'ensemble du temple B	428
— XLV. A, Vue d'un temple de Pagan. B, Temple dont le mur extérieur est écroulé. C, Sommet des voûtes intérieures du temple B. D, Arcature polylobée d'un temple de Pagan	434
— XLVI. A, P'imai. Linteau à terre près du gopura I Sud. B, Samlân. Statue féminine. C, Vât Triel. Statue féminine	446
— XLVII. Pagode Vạn-phúc. A, Soubassement de l'ancien stûpa, face Sud. B, Face d'une base de colonne, représentant des musiciens. C, Sculpture découverte sur la face Sud de l'ancien stûpa. D, Estampage du cachet d'une brique.....	472
— XLVIII. Pagode Ninh-phúc. Bas-reliefs du moulin à prières de la salle du Mont des Neuf degrés.....	474
— XLIX. Bàkôn. A, Edicule de base de l'escalier axial Nord de la pyramide après anastylose. B, Sanctuaire central après anastylose.	486
— L. Id. Plan.....	486
— LI. A, Bantây Samrè. Tour centrale après anastylose. B, Bâyon. Tour n° 27 après anastylose	488
— LII. Prâh Khân. A, Sanctuaire central, avant-corps Ouest. Tête de statue. B, Gopura II Ouest. Tête de dvârapâla	490
— LIII. Id. A, Cour intérieure Sud-Ouest, bâtiment F: corps principal et pignon Ouest après anastylose. B, Enceinte extérieure. Garuḍa de l'angle Nord-Est vu de face.....	490
— LIV. Tûol Añ Srah Thât. A, Colonnnette. C, Linteau I. B, Phnom Bâsët. Linteau III	492
— LV. Tûol Kôh. A, Viṣṇu de face; B, dos. C, Tûol Añ Srah Thât. Fragment de visage	492
— LVI. Pràsât Spr. Tour N., face N.	494
— LVII. Vât Mưong Soy (Hua P'ân). 1, Ensemble. 2, Rampes de l'escalier. 3, Battants de porte. Th'at dit « du Chevreuil » près de Ban Phoun San (Hua P'ân). 4, Bulbe. 5, Base. 6, Angle Nord-Ouest	496

Figures dans le texte.

	Page.
Fig. 1. Profils de tambours métalliques (type I). A, Hoàng-hạ. B, Ngọc-lũ. C, Tambour Moulié	397
— 2. Le tambour de Vienne (GILLET)	398
— 3. Anse du tambour de Hoàng-hạ.....	398
— 4. Tambour de Hoàng-hạ. Décor du disque	398
— 5. Tambour de Hoàng-hạ. Motifs de décor.....	399
— 6. Tambour de Ngọc-lũ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».....	399
— 7. Tambour de Hoàng-hạ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».....	399
— 8. Case dayak, avec jeu de gongs et deux personnages pilant du riz.	400
— 9. Jeux de gongs, figurés par des cercles pointés à tangentes. A, Tambour MOULIÉ. B, Tambour de Vienne	400

	Page
Fig. 10. Tambour MOULIÉ. Motif extrait de la « Fête des Morts ».....	401
— 11. Tambour de Quảng-xương. Détails du disque.....	401
— 12. Motifs de décor à base de spirales et de cercles concentriques. A, Tambour NELSON. B, Tambour du Musée de Batavia. C, Tambour de Thượng-lâm. D, Tambour de Hoàng-hạ. E, Tambour de Vienne. F, Tambour de Saleier.....	402
— 13. Échassiers volant à la file. A, Tambour de Vienne. B, Tambour MOULIÉ. C, Tambour de Ngọc-lũ.....	402
— 14. Procession de cerfs. A, Tambour de Ngọc-lũ. B, Ceinture de bronze, nécropole de Koban, Caucase. C, Bronze de l'Ordos.....	403
— 15. Barques magiques et barques à payeurs. A, Tambour de Hoàng-hạ. B, Tambour de Ngọc-lũ. C, Tambour NELSON. D, Tambour MOULIÉ.....	404
— 16. Archer s'appêtant à décocher une flèche magique. Tambour de Hoàng-hạ.....	404
— 17. « Oiseaux-propulseurs », poussant du bec l'avant d'une barque magique. A et B, Tambour de Ngọc-lũ. C et D, Tambour de Hoàng-hạ	405
— 18. Silhouette de payeur. Tambour de Hoàng-hạ.....	406
— 19. Représentation d'une barque, sur un cachet de Mohenjo-daro...	406
— 20. Aigrette blanche ou Garzette. A, D'après une estampe moderne chinoise. B, D'après le <i>Kin che sô</i> . C, Représentation en relief sur une dalle creuse en terre cuite, ép. Han. D, Peinture an- namite moderne.....	406
— 21. Représentations déformées d'aigrettes et de pélicans. Tambour de Hoàng-hạ.....	407
— 22. « Oiseau-quadrupède » du tambour de Thượng-lâm, A, entre les deux silhouettes animales, A' et A'', dont il est le composé. A', Chien courant du tambour NELSON. A'', Échassier pêchant un poisson, tambour de Ngọc-lũ.....	408
— 23. Animaux marqués de cercles. A, Bronze hispanique. B, Tambour de Hoàng-hạ. C, Chiens de chasse, d'après un bronze de l'Ordos.....	408
— 24. Guerriers et cerfs sur la caisse du tambour NELSON.....	408
— 25. « Guerriers-esprits ». A, Tambour MOULIÉ. B, Tambour de Hoàng-hạ. C, Tambour de Ngọc-lũ. D, Tambour de Quảng- xương.....	409
— 26. Plan schématique de Luang Prabang au XIV ^e siècle.....	412
— 27. Détail d'un linteau de P'imai.....	415
— 28. Têtes de bouddha et de nāga khmères	416
— 29. Bouddha du P'rā Prāng Sām Yôt (Lōp'būri).....	416
— 30. Détail d'un linteau de P'imai.....	418
— 31. Zégu Est. Plan.....	426
— 32. Id. Façade Nord.....	427
— 33. Id. Coupe sur l'axe Nord-Sud.....	428
— 34. Id. Départ de la voûte de la niche du mur intérieur Ouest....	429

	Page
Fig. 35. Zégu Est. Détails de chapiteau, base de pilastre et soubassement (façade Nord).....	430
— 36. Temple à Pagan. Plan.....	432
— 37. Id. Coupes suivant A-B et C-D.	433
— 38. Thón-an. Statues féminines.....	444
— 39. Id. Première stèle de l'Ouest.....	444
— 40. Id. Deuxième stèle de l'Ouest.....	444
— 41. Id. Briques et pot enfouis.....	444
— 42. Pondichéry. Carte.....	448
— 43. Environs du Vât Prei Puôç. Carte schématique....	491

TABLE DES MATIÈRES

Fascicule 1.

	Page
Dictionnaire tâý blanc-français, par Georges MINOT.....	I

Fascicule 2.

I. Śrī Vijaya, by K. A. NILAKANTA SASTRI. Introductory. I, Beginnings of Śrī Vijaya. II, The Earliest inscriptions. III, Śrī Vijaya in the eighth century. IV, The Śailendras. V, Zābag, Sribuza and San-fo-ts'i. VI, Śrī Vijaya in the tenth century. VII, Śrī Vijaya and the Cōlas. VIII, Śrī Vijaya in the thirteenth century. IX, Last days of Śrī Vijaya. X, Notes on Śrī Vijaya Art. Bibliography.	239
II. Études cambodgiennes, par G. CÉDÈS. XXXIII, La destination funéraire des grands monuments khmèrs. XXXIV, Les hôpitaux de Jayavarman VII. XXXV, Les gîtes d'étape à la fin du XII ^e siècle.....	315
III. Essai sur la connaissance de Nāk Pân après anastylose, par M. GLAIZE.....	351
IV. Le gopura de Prāh Pālilai, par M. GLAIZE.....	363
V. Le dégagement du Phnom Krôm, précédé de quelques remarques sur les fondations de Yaçovarman, par M. GLAIZE.....	371
VI. Le tambour métallique de Hoàng-hạ, par V. GOLOUBEV.....	383
VII. Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang, par P. LÉVY. I, Nouveaux vestiges découverts. II, Catalogue. III, Intérêt des monuments édités. IV, Conclusion. Ouvrages essentiels.....	411
VIII. Notes d'architecture birmane, par H. MARCHAL. 1 ^o Zégu Est. 2 ^o Temple à Pagan.....	425

NOTES ET MÉLANGES.

I. L'annamite et le tibéto-birman, par R. Shafer.....	439
II. Un nouveau cimetière čam à Thới-an, par R. DALET.....	443
III. Note sur un linteau de P'imai, par R. DALET.....	446
IV. Les ruines romaines de Pondichéry, par G. JOUVEAU-DUBREUIL.....	448

BIBLIOGRAPHIE.

Inde. Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, Tirupati, vol. I, part I (G. CÉDÈS), p. 451. — O. Lacombe, La doctrine morale et métaphysique de Rāmānuja (Id.), p. 451. — O. C. Gangoly, Relation between Indian and Indonesian Culture (Id.), p. 452. — Science of Yoga (P. LÉVY), p. 453.

Afghanistan. J. Hackin et M^{me} J. R. Hackin, Recherches archéologiques à Begram, Chantier n^o 2 (1937) (V. GOLOUBEV), p. 453.

- Tibet.** *L. Petech*, A Study on the Chronicles of Ladakh (Indian Tibet) (G. CÆDÈS), p. 455.
- Chine.** *Ch. S. Gardner*, A union list of selected western books on China in American libraries, 2^e éd. (G. CÆDÈS), p. 455. — *J. O. P. Bland* and *E. Backhouse*, China under the Empress Dowager (P. LÉVY), p. 455. — *D. Boidé*, Statesman, Patriot, and General in Ancient China (ID.), p. 456. — *A. Herrmann*, Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike (R. STEIN), p. 456. — *R. H. van Gulik*, The Lore of the Chinese Lute (L. Romero de CUADRA DE UMBRIAS), p. 460.
- Mongolie.** *P^{ce}ss^e Nirgidma de Torhout* et *M^{me} Humbert-Sauvageot*, Dix-huit chants et poèmes mongols (P. LÉVY), p. 461.
- Asie centrale.** *W. M. McGovern*, The Early Empires of Central Asia (P. LÉVY), p. 462.
- Japon.** *I. V. Gillis* and *Pai Ping-ch'i*, Japanese surnames (L. Romero de CUADRA DE UMBRIAS), p. 463. — *I. V. Gillis* and *Pai Ping-ch'i*, Japanese Personal names (ID.), p. 463.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE. École Française d'Extrême-Orient.....	465
Personnel, p. 465. — Publications, p. 466. — Bibliothèque, p. 466. — Service photographique, p. 467. — Musée Louis Finot, p. 467. — Musée de l'Homme, p. 468. — Musée Henri Parmentier, p. 469. — Musée Khâi-dinh, p. 469. — Musée Blanchard de la Brosse, p. 470. — Musée Albert Sarraut, p. 470. — Institut bouddhique, p. 471.	
Tonkin	471
Travaux et recherches. Conservation des monuments historiques, p. 471. — Ethnologie et linguistique, p. 473.	
Annam	474
Découvertes archéologiques, p. 474. — Entretien des monuments historiques, p. 474. — Ethnologie. M. NER, [Recherches en pays moi,] p. 475.	
Cochinchine... ..	477
Découvertes archéologiques de M. L. MALLERET, p. 477.	
Cambodge.....	485
Conservation d'Ankor, p. 485. R. DALET, [Recherches archéologiques au Cambodge,] p. 490.	
Laos.....	494
Préhistoire, p. 494. — Conservation des monuments historiques, p. 496. — S. KARPELÈS, [Rapport sur une tournée dans la province des Hua P'an,] p. 496. — Ethnologie, p. 500.	
RELATIONS EXTÉRIEURES. France.....	500
Musée de l'Homme. Exposition d'Indochine française, p. 500. — Salon de la France d'Outre-Mer, p. 501.	

Belgique.....	501
M ^{me} G. de CORAL-RÉMUSAT, Conférence sur les travaux récents de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Cambodge, p. 501.	
Hollande.....	501
M ^{me} G. de CORAL-RÉMUSAT, Conférences en Hollande, p. 501.	
Chine.....	502
Inauguration du monument élevé à la mémoire de la frégate <i>Amphitrite</i> à Fort-Bayard, p. 502.	
Japon.....	502
Iles Philippines.....	502
Recherches archéologiques du Dr. O. JANSÉ, p. 502.	
États-Unis d'Amérique.....	503
Thaïlande.....	503
Deuxième mission archéologique de M. P. Dupont, p. 503. — Transcription officielle de la langue thaïlandaise en caractères latins, p. 504.	

NÉCROLOGIE.

Jean de Mecquenem, p. 507. — André-Robert d'Argence (NGUYỄN-VĂN-TỖ), p. 507.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.....	509
INDEX ANALYTIQUE.....	529
ERRATUM	551
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	553
TABLE DES MATIÈRES.....	559

DEPT. OF THE ARMY
OFFICE OF THE CHIEF OF ENGINEERS

WASHINGTON, D. C.

Date:

By:

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

**GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.**

**Please help us to keep the book
clean and moving.**

S. 148. N. DELHI.